00086020

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016

VOYAGES

HISTORIQUES, LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES

EN ITALIE

GUIDE RAISONNÉ ET COMPLET
DU VOYAGEUR ET DE L'ARTISTE

DEUXIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REVUE, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE
DE DESCRIPTIONS DE LIEUX, MONUMENTS, TABLEAUX, ETC., ETC.

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ANALYTIQUE
ET UNE BELLE CARTE ROUTIÈRE DE L'ITALIE

PAR M. VALERY

BIBLIOTHÉCAIRE DU ROI AUX PALAIS DE VERSAILLES ET DE TRIANON

AUTEUR

DES VOYAGES EN CORSE, A L'ÎLE D'ELBE ET EN SARDAIGNE

V 912

86020

TOME DEUXIÈME

PARIS

AIMÉ ANDRÉ, LIBRAIRE
RUE CHRISTINE N° 1

BAUDRY, LIBRAIRE
RUE DU COQ, N° 9, PRÈS LE LOUVRE

M DCCC XXXVIII

Fr 914.5
Val/Voy
9r. C

00086020

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce.
RUE DE SEINE, 14.

VOYAGES

EN ITALIE.

LIVRE HUITIÈME.

BOLOGNE.

CHAPITRE PREMIER.

Bologne. — Sa distinction.

Lorsque j'arrivai à Bologne pour la première fois, c'était le soir au mois d'août, le jour de la fête de saint Dominique, au moment où l'on promenait dans la ville la relique de la tête du saint enveloppée dans une riche boîte d'argent; les fenêtres étaient pavoisées, et tout le monde était dehors. Mais cette fête, où le sensualisme religieux de l'Italie dominait bien plus que la vraie piété, était sans ordre et sans magnificence. Je ne puis oublier que dans cette cohue je me trouvai jeté entre un moine et un *ruffiano*, rencontre à laquelle, voyageur moins expérimenté, je ne m'attendais pas à l'entrée des États de l'Église. L'accent du peuple, quoique j'y fusse préparé, me parut rude et criard[1]; les maisons, grandes, uniformes et toutes badigeonnées, étaient sans caractère; enfin un certain vacarme industriel

1. Une lettre du savant professeur Aulus Janus Parrhasius, de l'année 1506, adressée au Trissin, signale déjà cette *rancidam Bononiensium loquacitatem*. V. t. X, p. 166 de la traduction italienne de la *Vie et du Pontificat de Léon X*, de Roscoe, par L. Bossi, les lettres qu'a publiées le traducteur, et qui lui ont été communiquées par la famille Trissino.

d'usines, de filatures et de fabriques[1] ne m'annonçait guère cette docte Bologne, *la mère des études*, ainsi qu'elle avait été anciennement surnommée, cette Bologne que Salodet montrait à Béroalde comme *tutta involta nei travagli*[2], cette ville enfin si littéraire, si intellectuelle, comme on dirait aujourd'hui.

Je suis bien revenu de cette première impression causée par la physionomie commune de la ville. Bologne est encore, à juste titre, regardée comme une des plus illustres cités de l'Italie; quoique, depuis longtemps, elle ait cessé d'être le siége d'un gouvernement[3], qu'elle n'ait jamais été résidence de cour, elle est au niveau de la civilisation des premières capitales: la science fait sa dignité, et l'on sent encore dans ses mœurs, son esprit et ses opinions, quelque chose de sa vieille devise *libertas*, qu'elle a conservée[4]. Bologne était, dit-on, la ville d'Italie que préférait lord Byron; sans décider si ce goût était parfaitement raisonnable, il est très-facile de le comprendre.

CHAPITRE II.

Université. — Professeurs. — Femmes-docteurs. — Antiques. — Bibliothèque. — Jardin agrario. — Jardin botanique.

L'université de Bologne, la plus ancienne, comme on sait, de l'Italie, qui vit quelques unes des plus belles découvertes de l'esprit humain[5], s'honorait encore avant les troubles de 1831 de

1. Les filatures de soie sont nombreuses à Bologne dans le quartier de *Porta Stiera*: une manufacture de draps a été établie en 1823 par deux Français dans les vastes bâtiments de l'ancien collége des nobles *del Porto* ou académie *degli Ardenti*, près du canal *Naviglio*; les nouvelles machines y ont été introduites, et ses draps passent pour être de bonne qualité.

2. *Il Cortegiano*, lib. II, p. 194.

3. C'est en 1506 que Bologne s'est donnée pour la seconde fois au pape Jules II.

4. Le discours de M. Giordani, prononcé au Casino de Bologne dans l'été de 1815, sur la restitution au Saint-Siége des trois légations, est singulièrement remarquable sous le rapport de l'indépendance et de la dignité; il peut être regardé comme un des meilleurs morceaux de cet écrivain.

5. La première dissection de cadavre au XIVe siècle; le galvanisme.

maîtres célèbres, tels que : MM. Valeriani, professeur d'économie publique et politique[1]. Tommasini, de médecine théorique-pratique ; Orioli, de physique ; Mezzofanti, de grec et de langues orientales ; Schiassi, d'archéologie[2]. Bologne comptait les cinq nouvelles Facultés dont les chaires étaient : pour la Faculté de théologie, les chaires de théologie sacrée, de théologie morale, d'Écriture-Sainte, d'histoire ecclésiastique, d'éloquence sacrée ; pour la Faculté de droit, les chaires des institutions canoniques, des institutions romaines ou civiles, du droit de la nature et des gens, des institutions criminelles, du droit public ecclésiastique, des textes canoniques, du droit romain ou civil ; pour la Faculté de médecine et de chirurgie, les chaires de physiologie, de pathologie générale et de séméiotique, de médecine théorique-pratique, de médecine politique légale, de chimie, de botanique, de pharmacie, d'hygiène thérapeutique et de matière médicale, d'anatomie humaine, d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire, de chirurgie théorique, d'accouchements ; pour la Faculté des sciences (ou de philosophie), les chaires de logique et métaphysique, de morale, d'algèbre et de géométrie, d'introduction au calcul, de mathématiques transcendantes, de physique, de mécanique et d'hydraulique, d'optique et d'astronomie ; pour la Faculté des lettres (ou de philologie), les chaires d'art oratoire et poétique, d'histoire, d'archéologie, de langue grecque, d'hébreu, de syriaque-chaldéen et d'arabe[3]. On voit, par ce tableau, l'étendue des études

1. La chaire d'économie publique et politique dont les cours n'étaient point obligatoires, a depuis été supprimée à la mort de M. Valeriani en 1828.

2. M. Tommasini est retourné à Parme comme professeur de clinique ; M. Orioli dont les intéressantes leçons d'antiquités ont attiré tous les savants et les premiers artistes de Paris, est professeur de philosophie et de physique à l'université de Corfou ; M. Mezzofanti, appelé à Rome, est devenu préfet de la Vaticane et cardinal ; M. Schiassi a demandé et obtenu sa retraite. Aujourd'hui M. le marquis Angelleli, MM. Magistrini, Medici, Mondini, Alessandrini, chargés des chaires de grec et d'histoire, de mathématiques transcendantes, de physiologie, d'anatomie, d'anatomie comparée et de médecine vétérinaire, sont de savants et fort habiles professeurs.

3. Par décret du 2 septembre 1833, les chaires de logique, de métaphysique, de morale et des éléments d'algèbre et de géométrie, ont été supprimées des uni-

médicales et leur supériorité sur les autres branches de l'enseignement. Le système des gastrites est né à Bologne, et M. Tommasini avait précédé M. Broussais. Il est vrai que ce système y était beaucoup plus sensé que chez nous, la situation de Bologne au pied de l'Apennin y rendant communes les inflammations de poitrine et les maladies nerveuses et aiguës. Les professeurs de l'université de Bologne, qui, du temps de Lalande, avaient cent écus par an, sont aujourd'hui moins mal rétribués, la ville leur accordant un supplément de traitement; mais la plupart trouveraient à l'étranger un sort plus brillant : ils préfèrent ne point quitter leur ville natale, et leur enseignement est encore du patriotisme.

L'Université de Bologne, dont la façade est de Pellegrini, et la grande et belle cour de Barthélemy Triachini, architecte bolonais de la moitié du XVIe siècle, est décorée avec ce luxe des arts commun en Italie, jusque dans les colléges. Les peintures du cabinet de physique, par Nicolas dell' Abate, ont de la grâce, et les belles fresques de Pellegrini dans le *Loggiato* méritèrent d'être imitées par les Carraches. Ainsi cette docte université n'a point été non plus étrangère aux progrès de la peinture.

Au milieu de la cour, l'*Hercule en repos* est un travail singulier d'Ange Pio, sculpteur du XVIIe siècle, dont les nombreux ouvrages ont quelque réputation, grâce au petit nombre de meilleures productions à cette époque. Malgré le mérite des professeurs auxquels on a élevé des statues dans cette cour et sur l'escalier, tels que Galvani, Gaëtan Monti, Cavazzoni Zanotti, et les talents de Laura Bassi et de Clotilde Tambroni, la première qui avait occupé la chaire de philosophie, la seconde celle de langue grecque (tous ces professeurs sont du dernier siècle, ou contemporains), Bologne eût encore pu montrer là quelques uns de ses anciens maîtres. J'aurais aimé à y voir les traits de cette Novella d'Andrea, fille d'un célèbre canoniste du XIVe siècle, si savante qu'elle servait de suppléant à son père, et si jolie,

versités de l'État romain. Il paraît que l'ancien ordre de choses doit être rétabli. Le local même de l'université serait agrandi et le palais Malvezzi vient d'être acheté à cet effet.

qu'afin de ne pas causer de distraction aux étudiants, elle avait, selon Christine de Pisan, une petite courtine devant elle, probablement au-dessus des saints canons, lorsqu'elle professait[1]. La science des dames de Bologne est encore remarquable; l'université compte deux femmes-docteurs, l'une en droit, l'autre en chirurgie, et l'on pourrait presque appliquer à cette dernière l'éloge que faisait de mademoiselle Delaunay le bon Duverney, lorsqu'il disait qu'elle était la fille de France qui connaissait le mieux le corps humain. Ginguené a trouvé cet enseignement par les femmes CONTRE NATURE : « Nous avons bien de la peine, « dit-il, à permettre aux femmes un habit de muse; comment « pourrions-nous leur souffrir un bonnet de docteur? » Cette exagération française méconnaît complétement les mœurs anciennes et les habitudes de l'Italie : « Y a-t-il du mal à savoir le « grec? » fait très-bien répondre Corinne à ses ingénues compatriotes : « Y a-t-il du mal à gagner sa vie par son travail? Pour- « quoi riez-vous d'une chose aussi simple? »

Le Musée des Antiques a le célèbre fragment du miroir mystique dit la patère *Cospiana*, représentant la *Naissance de Minerve*, sortant tout armée du cerveau de Jupiter, tandis que Vénus le caresse, véritable planche de graveur, argument échappé à l'*investigation* de Dutens, et à l'appui de son système sur les découvertes attribuées aux modernes, et connues ou entrevues par les anciens. Un second miroir différent et en relief, représentant *Philoctète guéri par Machaon*, offre aussi les noms des figures en caractères étrusques. Un pied de bronze plus fort que nature et un vase bachique en marbre trouvé à

1. L'auteur du *Prospetto biografico delle Donne italiane rinomate in letteratura*, déjà cité, prétend, d'après Facciolati (*Fasti gymn. Pat*, p. 1, p. 35), appuyé de l'autorité, d'ailleurs assez faible, de Jules-César Croce, poëte qui n'est que du XVIe siècle, que c'était Bettina; autre fille savante d'Andrea, qui suppléait son père; mais Facciolati semble un peu suspect comme Padouan, puisque Bettina, mariée à Giovanni da Sangiorgio, canoniste de Padoue, mourut et fut enterrée à Saint-Antoine. On voit dans Tiraboschi (*Storia della lett. ital.*, lib. II, 8) que Milancia, femme d'Andrea, était aussi utilement consultée par lui; pourquoi ses deux filles n'auraient-elles point été capables de le suppléer? le droit canon paraît avoir été si familier à toutes ces dames!

Caprée sont remarquables, ainsi que les fragments des torses en marbre des deux *Vénus*, et une *table isiaque* de basalte noir tirée en 1709 du mont Aventin. Une suite de poids romains en pierre noire, est curieuse : quelques poids en métal appartiennent au moyen âge ; un du temps de Charlemagne porte l'inscription : *Pondus Caroli*. Une statue en cuivre de Boniface VIII, élevée à ce pape par les Bolonais, l'année 1301, ouvrage du sculpteur, ou plutôt du ciseleur Manno, un de leurs compatriotes, atteste l'enfance de l'art : la figure est sans expression, sans noblesse, sans caractère, et répond assez à l'idée que l'on se fait du pontife. Le modèle du Neptune de Jean Bologne est inférieur au monument [1] ; c'est le contraire du modèle de la statue de Persée, par Benvenuto Cellini, que j'ai vu depuis au cabinet des bronzes de la galerie de Florence ; la différence s'explique assez par la recherche du talent de ce dernier, qui a dû nuire à son ouvrage par le travail. Le médaillier, de l'avis des juges compétents, est riche principalement en pièces grecques de la Sicile et en pièces romaines.

La bibliothèque de l'université a quatre-vingt mille volumes et quatre mille manuscrits. Le local est dû à Benoît XIV, qui non-seulement laissa tous ses livres à cette bibliothèque (une moitié de son vivant, l'autre après sa mort), mais encore invita le cardinal Philippe Monti, Bolonais comme lui, à suivre son exemple : de la part d'un autre pontife, cette sorte d'avis eût pu sembler un ordre ; il est probable que Monti dut céder bien plutôt à la bonhomie et au patriotisme de cet excellent pape. C'est un des mérites de la plupart des bibliothèques d'Italie d'avoir quelque illustre donateur ou bienfaiteur : Lambertini respire à la bibliothèque de Bologne, comme Bessarion à Saint-Marc. De pareils souvenirs donnent à ces bibliothèques une sorte de caractère, de physionomie, d'intérêt que n'ont point les nombreuses bibliothèques créées ou accrues par les spoliations, la conquête, et même par d'honnêtes achats, de bienveillantes souscriptions, ou le *dépôt* légal. On remarque, parmi les im-

1. *V.* ci-après, chap. VIII.

primés : un *Lactance de Subiaco* (1465); un exemplaire de la première et rare édition du livre fameux d'Henri VIII contre Luther, dédié à Léon X [1], avec la signature autographe *Henricus rex*, pamphlet religieux, défense énergique de saint Thomas, qui fit accorder par le pape au royal théologien le titre de *défenseur de la foi*, conservé singulièrement dans le protocole de ses hérétiques successeurs. Les manuscrits offrent : le précieux *Lactance*, vu par Montfaucon au couvent de Saint-Sauveur, qu'il ne croyait que du VIe ou du VIIe siècle, et qui serait du Ve, de l'avis d'un illustre savant italien, monsignor Gaétan Marini; les *Quatre Évangélistes*, manuscrit arménien du XIIe siècle, d'une belle écriture, avec des miniatures charmantes, petit volume in-12 trouvé dans le monastère de Saint-Ephrem, près d'Édesse, provenant de la bibliothèque de Benoît XIV, auquel il avait été donné par Abraham Néger, Arménien catholique; un manuscrit des *Images de Philostrate*, qui rappelle de touchantes infortunes; il est de la main de Michel Apostolius, un des Grecs fugitifs de Constantinople, et porte cette inscription répétée sur d'autres livres qu'il a transcrits : *Le roi des pauvres de ce monde a écrit ce livre pour vivre.* Il paraît que Bessarion ne put continuer à son malheureux compatriote les secours qu'il lui avait d'abord accordés. Ce cardinal avait été gouverneur de Bologne : à l'époque de la renaissance, les premières places semblent données aux savants par la cour de Rome, et, comme à la Chine, les *lettrés* sont à la tête des affaires. Les deux cents volumes manuscrits de notes et de matériaux d'Aldrovande ont été rendus à la bibliothèque de l'université; il y avait eu quelque chose d'odieux à dépouiller une ville telle que Bologne des travaux d'un homme qui l'honorait. Cet énorme manuscrit scientifique n'a point l'éclat des grands manuscrits poétiques de la bibliothèque de Ferrare;

1. *Assertio septem sacramentorum adversus Martinum Lutherum. Lond., in ædibus Pynsonianis*, 1521. Une copie très-ornée de cet ouvrage avait aussi été envoyée précédemment par Henri VIII à Léon X; elle se conserve à la Vaticane. La signature *Henricus rex* a été certifiée par Simon Assemani, préfet de cette bibliothèque, qui l'avait confrontée avec l'écriture de son manuscrit. Celui-ci servit à faire l'édition romaine du même livre de 1543; mais, indépendamment de l'édition de Londres, il en avait été publié une autre à Anvers en 1522.

telle est l'espèce d'infériorité de la science que les derniers venus tuent leurs prédécesseurs, et rendent leurs ouvrages à peu près inutiles : Buffon, sans le style, ne serait guère un jour moins oublié qu'Aldrovande.

Le bibliothécaire de l'université de Bologne, était M. l'abbé Mezzofanti, depuis préfet de la Vaticane, célèbre en Europe par sa vaste connaissance des langues; il en sait, y compris les dialectes, jusqu'à trente-deux : c'est dix de plus que n'en parlait Mithridate, avec lequel cet ecclésiastique, plein de douceur et de modestie, a du reste fort peu de rapports. Une telle érudition tient véritablement du prodige; philologue, orientaliste distingué, M. Mezzofanti entend même divers patois ; c'est un apôtre pour le don des langues comme pour la piété [1].

Le *Jardin botanique*, le troisième de l'Italie, après ceux de Padoue et de Pise, et de l'année 1568, a de belles serres, et le nombre des espèces s'élève, dit-on, aujourd'hui à plus de cinq mille.

Le jardin *Agrario*, création des Français, fut très-convenablement établi dans une ville qui, outre ses vieux titres de *docte*, de *mère des études*, déjà rappelés, avait aussi le surnom de *grasse*, à cause de la fertilité de son territoire. L'ancien *Palazzino della Viola*, jadis pavillon d'Alexandre Bentivoglio et de Ginevra Sforce, son épouse, est destiné aux leçons. Il offre trois admirables fresques d'Innocent d'Imola, représentant *Diane et Endymion; Actéon changé en cerf; Marsyas, Apollon et Cybèle* [2] : aucune société

1. On trouve dans les Pensées détachées de lord Byron, publiées à la fin de ses Mémoires, pensées si vraies, si naturelles, si touchantes, les traits suivants sur l'abbé Mezzofanti : « Je ne me rappelle pas un seul des littérateurs étrangers que « j'eusse souhaité revoir, excepté peut-être Mezzofanti, qui est un prodige de lan« gage, Briarée des parties du discours, polyglotte ambulant, qui aurait dû vivre au « temps de la tour de Babel, comme interprète universel; véritable merveille, et « sans prétentions encore ! Je l'ai tâté sur toutes les langues desquelles je savais seu« lement un juron ou adjuration des dieux contre postillons, sauvages, forbans, « bateliers, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, « vetturini, maîtres de poste, chevaux de poste, maison de poste, toute chose de « poste ! et pardieu ! il m'a confondu dans mon propre idiome. » T. v, p. 446.

2. Deux fresques ont été à peu près détruites en 1767, afin d'établir de nouvelles chambres au *Palazzino della Viola*. Les vicissitudes de cet édifice et les

d'agriculture n'a certes dans le lieu de ses séances des figures aussi gracieuses. Le cours d'agriculture paraît fort peu fréquenté, et, d'après les règlements universitaires, il n'est point obligatoire, quoique le pays soit principalement agricole.

CHAPITRE III.

Galerie. — Carraches. — Dominiquin. — Guide. — Sainte-Cécile.

La galerie de Bologne, formée principalement des chefs-d'œuvre de l'école bolonaise, est un admirable monument national. Il est singulièrement glorieux pour une ville d'avoir produit à elle seule tant de doctes personnages et de brillants artistes.

C'est une heureuse idée que d'avoir placé à l'entrée de cette galerie quelques uns des tableaux des anciens peintres; on peut ainsi remarquer et suivre les progrès de l'art. Comme dans les lettres, quelques beaux ouvrages primitifs, isolés, précèdent les véritables chefs-d'œuvre; la supériorité de ces derniers n'est point affaiblie, mais elle s'explique. Les vierges de Francia, le fondateur de l'école bolonaise, pleines de naïveté, ont quelque sécheresse; la grâce, la facilité des contours, comme l'élégance et la perfection du style, n'arrivent qu'après une sorte d'exercice et de culture. La *Ste Famille*, d'Innocent d'Imola, élève de Francia, est une des belles saintes familles qui existent, et déjà digne de Raphaël. Il s'en faisait en 1826 une copie pour le roi de Prusse : le monarque avait, disait-on, éprouvé à la vue de ce tableau une émotion profonde, tant la figure de la Vierge lui rappelait les traits de sa jeune et noble compagne.

Les Carraches sont comme une tribu de peintres [1]; Louis en

peintures d'Innocent d'Imola, sont le sujet de trois discours de M. Giordani, prononcés à l'académie des beaux-arts de Bologne dans l'été de 1812 : le premier de ces discours, fort agréable, est inséré, t. VI, p. 5, de ses *Opere*.

1. La multitude des peintres du même nom ou de la même famille est très-commune en Italie. La fille du Tintoret, le neveu du Titien, le fils de Francia, le fils de Mantegna, avaient été leurs élèves; Paul Véronèse eut pour élèves, son frère et ses deux fils; le Bassan, fils d'un peintre habile, ses quatre fils; le grand-

est le digne chef : sa *Transfiguration* offre l'imitation du Corrège et des Vénitiens, mais c'est une imitation grande, inspirée, c'est la bonne ; dans la *Conversion de S. Paul*, au contraire, il est lui, et n'est pas moins admirable. Plusieurs de ses tableaux représentant des sujets sacrés montrent dans le paysage la vue de Bologne, anachronisme patriotique, qu'il semblerait trop rigoureux de blâmer, et qui fait même une sorte d'honneur aux sentiments de l'artiste. La *Communion de S. Jérôme* est le chef-d'œuvre d'Augustin, comme celle différente du Dominiquin est aussi le chef-d'œuvre de ce dernier ; car il n'y a pas plus de sujets usés dans les arts que dans les lettres, et un sujet est toujours neuf pour qui sait bien le traiter. La *Vierge et l'enfant Jésus* dans une gloire, et en bas d'autres saints ; *Ste Catherine et Ste Claire*, le meilleur tableau d'Annibal Carrache, est une imitation parfaite des grands maîtres : la Vierge rappelle Paul Véronèse ; l'enfant Jésus et le petit S. Jean, le Corrège ; S. Jean l'Évangéliste, Titien, et la gracieuse Catherine, le Parmesan.

Le célèbre *Martyre de Ste Agnès*, par le Dominiquin, est une composition toute dramatique, qui excite au plus haut degré la terreur et la pitié ; chaque personnage contribue à l'action : la figure de la sainte respire l'espérance divine ; le bourreau paraît impassible comme son glaive ; le préteur, confus, a le visage caché dans sa robe ; c'est quelque Félix aux *sentiments pitoyables et bas...*, et *qui le font rougir ;* le soldat de garde est indifférent : le prêtre idolâtre, cruel, une femme effrayée ; on dirait presque Mathan et Josabeth. La *Madone du rosaire*, avec sa pluie de roses et sa sublime tête de vieillard, n'est point inférieure à ce grand chef-d'œuvre, et malgré le S. Jérôme, on l'a même regardée comme le meilleur ouvrage du Dominiquin ; ses divers plans, et surtout sa couleur, son énergie, son intérêt, sa pureté, en font un beau poëme à plusieurs chants. Le *Martyre de S. Pierre, dominicain*, est le même sujet que le tableau du Titien, de Saint-Jean et Paul à Venise ; la composition se ressemble, mais il est

père, le père, et deux oncles de Procaccini étaient aussi peintres ; Élisabeth Sirani, peintre distinguée de l'école bolonaise, était élève de son père, et avait même deux autres sœurs peintres.

différent par les détails, l'expression et le paysage ; il fournit un nouvel et imposant exemple du renouvellement des mêmes sujets par le talent.

Ce n'est point la douleur de la terre, mais, si l'on peut le dire, la douleur céleste qu'exprime la *Madonna della pietà* du Guide : elle offre la perfection la plus diverse, depuis la grâce des petits anges du bas, jusqu'à l'affliction de la Vierge et des anges du haut qui pleurent. Malgré les critiques de quelques savants, le *Massacre des Innocents* m'a semblé très-pathétique ; les cheveux de la mère qui fuit ne sont point tirés si doucement ; la beauté de cette autre mère dont les fils sont égorgés, n'affaiblit point sa déchirante expression ; c'est le vers du Dante sur la douleur paternelle d'Ugolin, qui, malgré ses angoisses, n'égalera jamais les douleurs maternelles :

Io non piangeva, si dentro impietrai [1].

Les enfants crient sans contorsions, sans grimaces ; ceux qui sont morts ne sont ni hideux, ni verts, ils sont simplement morts. Le *Christ agonisant* est plein de désolation et de poésie. Le *Samson victorieux* a quelque chose de l'Apollon, mais ce n'est point le vainqueur pythien, le dieu des vers, du soleil et des arts ; c'est un Apollon juif, marchant sur le ventre aux Philistins, et qui leur casse la tête avec une mâchoire d'âne. La *Vierge et l'enfant Jésus*, peinte sur soie, servait autrefois de bannière pour la procession de la paroisse Saint-Dominique ; on l'a fort convenablement remplacée par une copie ; il y a un superbe S. Fran-

1. *Inf.*, cant. XXXIII, 49. Le Massacre des Innocents est décrit dans la *Galeria* du cav. Marin ; les premiers vers sont d'une affectation vraiment ridicule :

CHE FAI, GUIDO? CHE FAI?
LA MAN, CHE FORME ANGELICHE DIPIGNE
TRATTA HOR' OPRE SANGUIGNE?
NON VEDI TU, CHE MENTRE IL SANGUINOSO
STUOL DE' FANCIULLI RAVIVANDO VAI,
NUOVA MORTE GLI DAI?
O ne la crudeltade anco pietoso
Fabro gentil, ben sai,
Ch' ancor tragico caso è caro oggetto
E che spesso l' horror va col diletto. (*Historie*, n° 17.)

çois qui représente un ami du Guide. Ces portraits d'amis sont fréquents en Italie dans les ouvrages des artistes ; ils annoncent une certaine bonté de cœur, une facilité de caractère et de commerce qui les fait aimer. Le *Bienheureux André Corsini*, évêque, en habits pontificaux, les yeux tournés vers le ciel, est admirable de foi et de piété. Le *S. Sébastien* n'est qu'ébauché, et cependant il a toute son expression de douleur et de sacrifice.

L'*Assomption*, de Laurent Sabattini ; *S. Nabor et S. Félix adorant avec S. François, S. Jean-Baptiste, Ste Catherine, Ste Claire, et Marie-Madeleine*, *la Vierge*, dans une gloire d'anges, et couronnée par la Trinité, d'Horace Samacchini, étaient loués par les Carraches, comme les meilleurs ouvrages de ces peintres nobles, purs, gracieux. L'*Assomption*, de Simon de Pesaro, est un des chefs-d'œuvre de ce maître élégant et correct ; son portrait du Guide, dans sa vieillesse, paraît vivant. Le *Baptême de Jésus-Christ*, par l'Albane, prouve que ce peintre des grâces, que cet Anacréon de la peinture, est aussi capable de grandes et sérieuses compositions. Une *Déposition de croix*, d'Alexandre Tiarini, autre excellent peintre de l'école bolonaise, a été crue d'Annibal Carrache ou des autres Carraches. La *Vierge dans les nuages avec son fils entre les bras*, suffirait à la gloire de Cavedone, imitateur énergique du Titien, mis par Algarotti au rang des premiers coloristes bolonais. Un troisième *Martyre de S. Pierre*, du même peintre, est encore remarquable après ceux du Titien et du Dominiquin ; le saint, au moment d'être frappé de nouveau par le brigand, écrit sur la terre avec son sang les mots *Credo in Deum*. S. Pierre, dominicain, était chef de l'inquisition du Milanais ; il est probable que sa conviction si vive n'aura pas toujours été partagée par ses cruels collègues ou successeurs. Ce tableau et les paroles inscrites par le saint me rappelèrent le mot éloquent d'une femme très-croyante, mais opposée à l'action du pouvoir dans la religion, « l'inquisition est un manque de foi[1]. » Le S. *Antoine, auquel apparaît l'enfant Jésus*,

1. Si une pareille discussion n'était un peu grave dans une galerie et au sujet d'un tableau, on pourrait ajouter que les faits contemporains appuient la généreuse pensée que nous venons de rapporter ; la population catholique s'est particulière-

un des nombreux ouvrages d'Élisabeth Sirani, jeune artiste, morte à vingt-six ans, une de ces Bolonaises bons peintres, a déjà le goût et l'élégance du Guide, son maître [1]. Le *duc d'Aquitaine, Guillaume, à genoux devant S. Félix, évêque*, du Guerchin, offre cette sorte de perfection égale, complète, qui produit l'estime, bien plus qu'elle n'excite la louange ou donne de la renommée. Son *S. Bruno* est célèbre, à juste titre, par l'expression de la figure du saint, l'exécution des vêtements, la grâce des anges de la gloire et l'effet des ombres et de la lumière. *Dieu le Père*, fait par le Guerchin en une seule nuit, et mis en place le lendemain matin à la stupéfaction des assistants, est une superbe improvisation de peinture. "

Parmi ces beaux ouvrages de l'école bolonaise sont quelques chefs-d'œuvre des autres écoles; telle est l'immortelle *Ste Cécile*. Il y a loin de la pieuse exaltation, du mystique délire de cette patronne des musiciens aux agréments profanes de la muse Euterpe. La musique semble véritablement donnée par Dieu comme la parole, lorsqu'elle apparaît sous un tel emblème. Comment décrire les perfections d'un pareil tableau? l'ardeur, la joie triomphante des séraphins qui chantent au ciel l'hymne sacré, la pureté, la naïveté des traits de la sainte, qui contrastent si bien avec l'air frivole et coquet de Madeleine? Il faudrait, afin de rendre dignement toutes ces beautés, pouvoir s'écrier comme le Corrège, lorsqu'il les contempla pour la première fois: *Anch' io son pittore!* La *Vierge dans une gloire*, et en bas, S. Michel, Ste Catherine, Ste Apollonie et S. Jean, du Pérugin, est déjà digne, par ses diverses qualités, de son grand élève. On sent aussi quelque reflet de Raphaël dans la *Madeleine au désert*, de Timothée della Vite, son compatriote, son ami, son compagnon fidèle, et qui avait exécuté ce tableau pour le dôme de leur ville natale. *S. Grégoire à table* avec douze pauvres, parmi lesquels il reconnaît le Christ, est un des meilleurs ouvrages de Vasari; il

ment accrue dans les pays où règne la liberté religieuse; cette population a décuplé depuis trente ans aux États-Unis; elle s'étend considérablement en Angleterre parmi les classes inférieures des villes.

1. *V.* ci-après, chap. VI.

offre comme une galerie des portraits de ses divers protecteurs et de ses amis, depuis le pape Clément VII, représenté sous les traits de S. Grégoire, et le duc Alexandre de Médicis, jusqu'au sommelier du couvent de Saint-Michel *in Bosco* de Bologne, pour lequel le tableau était commandé. La *Ste Marguerite à genoux devant la Vierge et l'enfant Jésus*, par le Parmesan, mérita l'admiration des Carraches et du Guide, qui l'ont étudiée : les têtes de la Vierge et de la sainte sont nobles et touchantes comme toutes les nombreuses figures de femmes qui ornent ce musée. Il est en cela véritablement enchanteur, et jamais la beauté n'apparut ni plus exquise, ni plus diverse.

CHAPITRE IV.

Saint-Pétrone. — Portes. — Tribolo. — Méridienne. — Properzia de' Rossi. — Plans. — Cathédrale. — Benoît XIV.

Saint-Pétrone passe à Bologne, ainsi qu'il a été déjà remarqué, avant la cathédrale. Élevée du temps de la liberté bolonaise, à la fin du XIVe siècle, aux frais de la commune, cette église est un monument de la magnificence religieuse des républiques du moyen âge, et une preuve de la dignité, de l'importance de leurs artistes : l'architecte Antoine Vincenzi était un des seize *riformatori*, et il fut ambassadeur à Venise.

Les beautés de l'art brillent à Saint-Pétrone. Les sibylles des portes, sculptées par le Tribolo, le timide compagnon de voyage de Benvenuto Cellini[1], ont la pureté et l'élégance des sibylles de Raphaël; ses prophètes, les ornements des petites portes, les bas-reliefs d'*Adam et Ève*, surtout la figure de celle-ci filant, dont les premiers enfants embrassent les genoux, et les autres figures de Jacques della Quercia, sont des ouvrages excellents. La *Résurrection du Sauveur*, par Alphonse Lombardo, au-dessus de la porte à gauche, est admirable de naturel, de

1. *V.* sa vie, t. I, 278 et suiv.

noblesse et de simplicité. Dans l'intérieur, à la chapelle des reliques, l'*Assomption*, bas-relief en marbre, du Tribolo, est aérienne, vaporeuse. Le *S. Jérôme*, le chef-d'œuvre de Laurent Costa, élève de Francia, a été gâté par une restauration. Michel-Ange a donné le dessin des sombres et magnifiques vitraux de la chapelle de Saint-Antoine, et ces peintures fragiles ont toute sa force et son expression. Les *Miracles du saint*, peints en clair-obscur sur les murailles de cette chapelle, sont d'excellents et gracieux ouvrages de Jérôme de Trévise, peintre de la fin du XVe siècle. Le beau *S. Antoine ressuscitant un mort*, est de Laurent Pasinelli, élégant peintre bolonais du XVIIe siècle ; le vaste et bon *Couronnement de la madone del Borgo*, ainsi que la superbe fresque en perspective qui est vis-à-vis, du Brizzio, grand artiste qui fut garçon cordonnier jusqu'à l'âge de vingt ans, et devint un des premiers élèves des Carraches et un aide habile de Louis. Au maître-autel, les deux statues de *S. François* et de *S. Antoine*, sont de Campagna, et au-dessus du lutrin une petite et gracieuse statue de *David*, est de Sylvestre Giannotti. *Ste Barbe décapitée par son père*, est le premier ouvrage de Tiarini. Le *S. Michel*, excellent tableau du Fiammingo, un des maîtres du Guide, explique les chefs-d'œuvre de son élève, comme il arrive toujours aux tableaux de pareils maîtres. Le *S. Roch*, plus fort que nature, est un des meilleurs ouvrages du Parmesan ; les *Douze apôtres*, de Costa, attestent son habileté à rendre les visages d'hommes. Le *Paradis* et l'*Enfer*, vieilles peintures de la chapelle Saint-Pétrone, malgré d'érudites recherches, sont d'auteurs incertains.

Sur un des pilastres est une statue de S. Pétrone, regardée comme sa plus ancienne image, mais fort altérée par de nombreuses restaurations qui ne laissent guère aujourd'hui deviner sa vraie physionomie. La méridienne de Saint-Pétrone, substituée par Cassini à celle du P. Ignace Danti, et rendue encore plus précise en 1778, par Eustache Zanotti, autre illustre Bolonais, est un monument scientifique qui honore Bologne et contraste encore avec les souvenirs et l'éclat de sa vieille basilique.

Les salles dites de la *Residenza della Rev. fabbrica* méritent

d'être visitées. Sur la porte intérieure est le buste du comte Guido Pepoli, un des premiers et bons ouvrages de Properzia de' Rossi. Les ouvrages de cette femme infortunée excitent encore plus d'intérêt quand on se rappelle sa touchante histoire. Cette Sapho bolonaise, peintre, sculpteur, musicienne, graveur, mourut d'amour au moment même où le pape, sur le bruit de sa gloire, l'envoyait chercher et voulait l'emmener à Rome, après avoir couronné Charles-Quint[1]. Un bas-relief, son chef-d'œuvre, représente la *Chasteté de Joseph :* on sent que l'artiste a voulu y peindre ses propres infortunes; sa femme de Putiphar, triste, charmante, a quelque chose d'Ariane, et elle est plutôt abandonnée qu'effrontée et lascive. Ces salles offrent encore seize dessins originaux des plans proposés par les premiers architectes du monde pour l'achèvement de la façade de l'église, collection précieuse qu'il serait si intéressant pour l'art de voir publier. Là sont quatre plans divers que leur perfection fait attribuer à Palladio; au-dessous de l'un d'eux est écrit de sa main : *Laudo il presente disegno*, inscription qui ne permet point de croire que le dessin soit de lui, puisque tous les ouvrages de ce grand artiste attestent qu'il n'y eut pas d'homme plus modeste et plus humble. Un dessin est de Vignole; il mérita le suffrage de Jules Romain et de Christophe Lombardo; au-dessous un autre est de Jacques Ranuccio, son rude antagoniste dans ces mêmes travaux de Saint-Pétrone, mais qui constate son immense supériorité. D'autres plans sont de Dominique Tibaldi, frère de Pellegrini, de Balthasar Perruzzi, de Jules Romain, de Christophe Lombardo, de Jérôme Rainaldi, du Varignana, d'André da Formigine, d'Alberto Alberti da Borgo San Sepolcro, et il en est un du bon architecte bolonais François Terribilia, qui fut approuvé par le sénat de Bologne en 1580, et dont la

1. *Finalmente alla povera innamorata giovane ogni cosa riuscì perfettissimamente, eccetto il suo infelicissimo amore.* Vasari. *Vita di Properzia de' Rossi.* Vasari rapporte énergiquement comment le pape ayant demandé Properzia, après le couronnement de Charles-Quint, il lui fut répondu : *Sta in chiesa, e gli si fa il funerale.* La mort de Properzia de' Rossi, est le sujet d'une *Rappresentazione tragica* (espèce de tragi-comédie historique en prose), du professeur Paul Costa, jouée avec succès à Bologne en 1828.

publication est due à Cicognara[1]. Le cardinal Jérôme Gastaldi, légat de Bologne en 1678, offrit de terminer à ses frais et à sa manière la façade de Saint-Pétrone, mais sous la condition d'y apposer ses armoiries. La fabrique crut devoir refuser avec dignité une telle proposition. Le cardinal, afin de satisfaire sa passion de bâtir, fit alors élever à Rome près de la porte du Peuple les deux églises que l'on y voit encore, et qui permettent de juger du goût et des connaissances architectoniques de cet amateur ignorant et vaniteux.

La statue colossale de Jules II, en bronze, par Michel-Ange, gage de la réconciliation de l'artiste et du pape, si mal ensemble depuis le *Moïse*, était devant le portail de Saint-Pétrone. Jules avait voulu être représenté réprimandant de la main droite les Bolonais, et portant une épée de la gauche[2]. La statue menaçante, un des chefs-d'œuvre dont la perte est à jamais déplorable, fut brisée par le peuple de Bologne à l'arrivée des Bentivoglio et des Français ; et elle semble, attendu l'esprit belliqueux du pontife, avoir été assez naturellement fondue en pièce de canon par le duc de Ferrare, et baptisée la *Julienne*. Les ouvrages de Michel-Ange sont, au reste, singulièrement exposés au milieu des révolutions ; ils en paraissent comme acteurs, ou plutôt comme victimes ; son *David* eut le bras gauche cassé dans l'assaut livré par le peuple au palais de la Seigneurie de Florence, en 1527[3], et son admirable carton de la Guerre de Pise, pendant si longtemps modèle de dessin pour tous les artistes, que, de l'aveu même de Benvenuto Cellini, il n'avait pu jamais surpasser, périt au milieu des troubles de cette même république.

L'antique cathédrale de Bologne a été plusieurs fois refaite, modernisée ; mais sa reconstruction nouvelle n'inspire point les regrets ordinaires. On aime à y retrouver les traces du bon Lambertini, son ancien archevêque, pape unique, qui semble, si j'ose le dire, pour le sacerdoce, ce que Henri IV fut

1. *V.* Pl. III, des planches de l'*Hist. de la Sculpture*.

2. Michel-Ange lui demandant s'il devait lui mettre un livre dans la main gauche : « Non, répondit-il, donne-moi une épée ; je ne suis point un écolier. »

3. *V.* liv. X, ch. IV.

pour la royauté. La façade est de lui; quelques uns de ses présents sont d'une richesse rare; l'urne du martyr S. Procul est de bronze doré, orné de lapis-lazuli; et les tapisseries, exposées le jour de la Saint-Pierre, furent envoyées par lui de Rome, et exécutées sur les dessins de Raphaël Mengs. *S. Pierre consacrant évêque S. Apollinaire*, est une noble composition d'Hercule Graziani le jeune, peintre bolonais du XVIIe siècle, qui a fait aussi *Ste Anne montrant à la Vierge enfant le Père éternel dans sa gloire*, et le *Baptême de Jésus-Christ*: l'*Apparition de S. Pierre au pape Célestin, pour lui ordonner d'élire S. Pétrone évêque de Bologne*, est de Bigari, autre artiste bolonais du dernier siècle, qui s'était aussi adonné avec succès à la sculpture et à l'architecture, et qui, par sa fécondité et les nombreux tableaux dont il avait peuplé l'Europe et l'Italie, obtint le titre de peintre universel. A la chapelle du Saint-Sacrement, la *Vierge dans les nuages avec l'enfant Jésus, S. Ignace et des anges*, de Creti, est estimée. La cathédrale de Bologne offre de nouveaux exemples de cette peinture, fruit de l'âge le plus avancé, qui semble comme la vie des artistes italiens, et qu'ils n'abandonnent qu'avec elle[1]: la fresque de *S. Pétrone* et de *S. Pancrace* fut exécutée par Franceschini à quatre-vingts ans. Louis Carrache était aussi octogénaire quand il fit l'*Annonciation* à la voûte de la sixième chapelle. A défaut du talent, un ouvrage placé si haut prouverait du moins une singulière agilité à cet âge. Il était d'ailleurs commun alors de voir les peintres les plus célèbres s'exposer aux fatigues et aux dangers des fresques de coupole. Le pied de l'ange qui s'incline devant la Vierge est de travers; l'ardent et consciencieux vieillard voulait le retoucher, et rétablir à ses frais l'échafaud, ce qu'on lui refusa, et ce qui fut cause de sa mort: tant ces hommes joignaient à la sensibilité, à l'amour-propre, si irritables de l'artiste, quelque chose des mœurs et des habitudes de l'ouvrier. A la sacristie, un beau tableau de ce même Carrache représente *S. Pierre* pleurant avec la Vierge la mort du Christ, mais le temps a noirci sa couleur. L'église souterraine, dite *il Confessio*, offre un *Christ mort pleuré par les Maries*, travail d'Alphonse Lombardo.

1. *V.* liv. v, ch. XIV, et liv. VI, ch. XVII.

CHAPITRE V.

Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Beroalde. — Mausolée Salicetti. — L'Oratoire. — San-Salvatore. — Monument au Guerchin. — *Corpus Domini*. — Saint-Paul.

L'église de la *Madonna di Galliera* offre, à la voûte de la chapelle du Crucifix, les fresques du *Meurtre d'Abel* et du *Sacrifice d'Abraham*, qui sont des derniers ouvrages d'Ange-Michel Colonna, mort à quatre-vingt-sept ans, à la fin du XVIIe siècle, et fort estimé pour ce genre de peinture. Le *S. Antoine de Padoue*, habile, est de Jérôme Donnini, élève de del Sole et de Cignani. A la chapelle principale, les Anges qui adorent l'antique et miraculeuse image de la Vierge sont un beau travail du bolonais Joseph Mazza, bon sculpteur du dernier siècle, qui avait commencé par la peinture. Le *S. Thomas touché par le Sauveur* est de Thérèse Muratori Moneta, excellente musicienne, et peintre, élève de del Sole, qui, avec son talent particulier à rendre les anges, a fait ceux qui sont en l'air dans ce tableau. *L'enfant Jésus au milieu de ses parents, montrant au Père éternel les instruments de la passion qu'il doit un jour souffrir*; les figures à l'huile d'*Adam* et d'*Ève*; les *Chérubins*, de belles fresques des *Vertus*, une *Assomption*, à la sacristie, sont de l'Albane. *S. Philippe de Néri en extase entre deux anges et la Vierge*, est du Guerchin. A la sacristie, un *S. Philippe; deux bienheureux Ghisilieri*, une *Conception*, sont d'Élisabeth Sirani; l'*Amour céleste*, et la reine *Ste Élisabeth*, de son père. L'élégant ornement de la porte de l'oratoire voisin est de Ma. Polo, artiste du commencement du XVIe siècle; la fresque du *Christ mort montré au peuple*, de Louis Carrache.

A Sainte-Marie-Majeure, *S. Jean l'évangéliste indiquant à S. Jérôme ce qu'il doit écrire; Ste Agathe, Ste Apollonie, S. Antoine de Padoue*, sont de Tiarini; celle-ci est un des derniers ouvrages de ce grand peintre, mort à quatre-vingt-onze ans. Un crucifix de bois de figuier passe pour un travail antérieur à l'an 1000.

L'église de Saint-Barthélemy *di Reno* conserve une antique et vénérable image de la madone de la pluie. Une admirable *Nativité*, d'Augustin Carrache, montre la Vierge allaitant, nouvel exemple opposé à l'assertion d'un savant juge, qui a prétendu, je crois, que la Vierge n'avait jamais été peinte ainsi. La *Circoncision* et l'*Adoration des mages*, par Louis, sont encore très-belles. En face de l'escalier qui conduit à l'oratoire, un bon et grand paysage à l'huile sur le mur est l'unique ouvrage de peinture de l'habile graveur Mattioli; et le *S. Barthélemy*, à ce même oratoire, est d'Alphonse Lombardo.

Au grand autel de Saint-Joseph, la *Vierge*, et sur ses genoux l'enfant Jésus, auquel le petit S. Jean offre une pomme en présence de S. Joseph, de Ste Anne, de S. Roch et de S. Sébastien, est du Fiammingo. La voûte de l'oratoire, par Colonna et Mitelli, peintre bolonais, élégant et bon dessinateur, est très-belle. Un hospice de septuagénaires tient à Saint-Joseph, dont il porte le nom; on y voit deux bas-reliefs en marbre, ouvrage de Toselli, statuaire bolonais, mort dans cet hôpital, présents de sa reconnaissance et de son infortune.

A Saint-Benoît, la *Vierge sur un trône et l'enfant Jésus*, avec Ste Catherine, S. Maur, S. Placide, S. Jean-Baptiste, S. Jérôme, est une gracieuse composition de Lucius Massari, élève des Carraches, dont il n'a pu atteindre le style grandiose, mais qui s'est beaucoup plus rapproché de l'Albane, son intime ami, avec lequel il avait vécu et travaillé. Les quatre *Prophètes; S. Antoine abbé battu par les démons, et consolé par le Christ*, une belle *Charité* au plafond, et les *Vertus* de Dieu le père, une demi-figure de *S. Antoine*, sont de Jacques Cavedone; *S. François de Paule* est de Gabriel *dagli Occhiali*, un des habiles maîtres du Guide. Une *Vierge* assise tenant la couronne d'épines, et discourant avec Madeleine sur la mort de son fils, noble et touchant tableau; les *Prophètes;* les *Anges;* une fresque de S. Charles et de S. Albert, sont de Tiarini. La sacristie a le célèbre *Crucifiement*, d'André Sirani, retouché par le Guide son maître, et dans lequel la mort même a ses beautés.

A la Madone *del Soccorso*, un crucifix, jadis à l'église suppri-

mée de Saint-François, passe pour avoir adressé la parole au P. Jean Peciani, en 1242, ainsi que le constate un procès-verbal de la fabrique. Le *Christ montré au peuple juif* est un célèbre ouvrage de Barthélemy Passerotti, bolonais, élève de Vignole, chef d'une illustre école, rival et ennemi des Carraches, et, selon le Guide, le meilleur peintre de portraits après Titien. Dans l'oratoire, une *Naissance de la Vierge* est copiée de Louis Carrache; les fresques furent faites gratuitement par Joachim Pizzoli, peintre bolonais du XVIIe siècle, bon dans le paysage, et compagnon de Colonna.

L'église de la *Mascarella*, dont l'architecture, du dernier siècle, n'est pas très-correcte, conserve quelques traces de la vie miraculeuse de saint Dominique : la table sur laquelle, au moyen de quelques oraisons, il fut lui et ses compagnons, qui n'avaient rien à manger, servi par deux anges; à la sacristie, sa cellule et l'image de la Madone qui lui avait parlé. Une *Assomption* est de Tiburce Passerotti, excellent peintre, le plus habile des fils de Barthélemy. Un *S. Dominique*, antique peinture, est précieuse par sa conservation. Les voûtes de l'église et de la grande chapelle, peintes par Minozzi et Tesi, ont été restaurées avec talent par un artiste vivant de Bologne, M. Gaétan Caponeri.

Sainte-Marie-Madeleine rassemble les ouvrages de plusieurs des maîtres bolonais : la *Vierge*, *S. Onuphre*, *S. Vital*, *S. François*, *S. Jacques Intercis*, de Tiburce Passerotti; un *Noli me tangere*, de son père; la *Vierge*, *S. Sébastien* et *S. Roch*, du Bagnacavallo; et à l'oratoire, le tableau bien restauré de l'autel, d'Hercule Procaccini, le vieux chef assez médiocre de la brillante école des Procaccini; l'*Ange Gabriel*, la *Vierge*, de Joseph Crespi.

Sainte-Madeleine a la *Ste Catherine*, un des meilleurs ouvrages de Barthélemy Passerotti; un *Christ pleuré par les Maries;* la *Vierge*, *S. Joseph*, *S. Jean-Baptiste*, beaux tableaux : le premier, de Joseph Mazza; le second, de François Monti, peintre fécond du dernier siècle, et habile coloriste.

A Sainte-Marie *Incoronata*, la *Vierge*, l'*enfant Jésus*, S. François qui lui baise la main, S. Joseph, S. Gaétan, une gloire d'anges, est un bel ouvrage de Grati, digne élève et ami de del Sole.

La plupart des chefs-d'œuvre qui faisaient la réputation de l'église des *Mendicanti*, ne s'y trouvent plus : la *Madonna della pietà*, du Guide, le *S. Matthieu* de Louis Carrache, le *S. Éloi* et le *S. Pétrone* de Cavedone, sont à la galerie, et le *Job* du Guide, qui les avait accompagnés en France, y est heureusement resté. On voit encore aux *Mendicanti*, la *Ste Ursule* de Barthélemy Passerotti, une *Fuite en Égypte*, avec un beau paysage, du Mastellata, moine franciscain, habile élève des Carraches, que le Guide, avec trop de modestie, disait être né plus peintre que lui; *Ste Anne adorant la Vierge dans une vision;* un *Crucifix*, avec la *Vierge et S. Jean*, de Cesi, peintre exquis de la moitié du XVIe siècle, des ouvrages duquel le Guide, toujours humble, prétendait avoir beaucoup profité. Deux tableaux médiocres de Cavedone représentent deux miracles singuliers de S. Éloi : dans l'un le saint prend par le nez le diable sous la figure d'une femme; dans l'autre, il rapporte le pied d'un cheval qu'il avait emporté à la forge afin de le ferrer plus à son aise.

L'église Saint-Léonard a une délicieuse *Annonciation* de Tiarini, et deux excellents Louis Carrache; le *Martyre de Ste Ursule*, dans le goût vénitien, tant le talent de ce grand maître est flexible; *Ste Catherine en prison :* la sainte convertit la femme de Maximien et Porphyre; son expression est douce, charmante, elle attire et ne prêche point.

Le tableau de François Francia, qui couvre l'antique image de la Madone *della Natività* à l'église Saint-Vital et Agricola, est noble et gracieux : à côté est une *Nativité* de son fils et élève Jacques, qui n'est point indigne de son glorieux père.

L'ancienne église Saint-Jacques-Majeur, possédée par les Augustins ermites, dont la voûte immense est une hardie construction, a de belles peintures. On distingue : l'*Apparition du Christ à S. Jean*, de Cavedone; la *Vierge sur un trône, entourée de Saints*, de Barthélemy Passerotti, imitation des Carraches et qu'ils ont louée; le *Mariage de Ste Catherine*, une petite *Nativité*, d'Innocent d'Imola, presque dignes de Raphaël; *S. Roch atteint de la peste et consolé par un ange*, de Louis Carrache; *les quatre Évangélistes et les quatre Docteurs de l'Église*, de Sabbattini. Le

célèbre S. *Michel*, fort admiré et gravé par Augustin Carrache, est de son élève le Fiammingo, mais il l'a retouché. A la chapelle Poggi, construite par Pellegrini, sont deux superbes tableaux de cet artiste qui furent extrêmement étudiés par les Carraches et leur école : *Jean-Baptiste baptisant*, et le *Multi vocati, pauci vero electi;* le dernier surtout, d'une forte expression et tout à fait dans le style de Michel-Ange. Le caractère de la célèbre chapelle des Bentivoglio, anciens seigneurs et maîtres populaires de Bologne, est très-remarquable : on y admire une *Vierge*, l'*enfant Jésus*, des anges et des saints, gracieuse composition de Francia, peintre de Jean II Bentivoglio. Le tableau de Francia, de l'année 1490, est signé *Franciscus Francia aurifex*, comme pour indiquer que l'orfévrerie était alors sa profession et pas encore la peinture. Ce grand artiste était parvenu à l'âge viril sans avoir touché un pinceau; il lui suffit de quelques années pour développer son prodigieux talent. La *Vierge, S. Jean-Baptiste, S. François et S. Benoît*, de Cesi, très-agréable, était, dit-on, contemplé des heures entières par le Guide dans sa jeunesse. Le *Martyre de Ste Catherine*, de Tiburce Passerotti, est tout à fait dans le goût de son père et de son maître Barthélemy. La *Purification*, et autres figures latérales, d'Horace Samacchini, un des bons peintres du XVIe siècle, imitateur du Corrège, peut-être trop travaillées, sont nobles, touchantes. Le fameux Crucifix dont l'histoire miraculeuse remonte au Xe siècle, est simplement de bois; le corps n'y est point et il n'a ni le barbouillage ni l'enluminure des croix de calvaires, qui jamais ne seront aussi vénérées.

A Saint-Donat, église de la famille Malvasia, une inscription et une image de la Vierge rappellent son apparition et le salut rendu par elle en 1488 à des carmélites qui chantaient le *Salve Regina :* les mots *venerare et colito* terminent l'inscription et prouvent la foi vive et impérative du temps.

Saint-Martin-Majeur n'est pas sans éclat. On y voit le monument et le buste de Béroalde l'ancien, grand érudit bolonais, un des hommes illustres de la renaissance : au-dessus est une *Ascension*, le premier ouvrage médiocre que fit Cavedone, habile

et infortuné artiste que la mort de son fils, jeune peintre d'une haute espérance, plongea dans une telle douleur qu'il en perdit son talent, et, faute de commandes, fut réduit à mendier vers la fin de sa vie, et mourut à quatre-vingt-sept ans dans une écurie. D'autres peintures sont remarquables : une *Madone* gracieuse, à laquelle les mages offrent des présents, de Jérôme da Carpi; la *Vierge avec l'enfant Jésus*, un *Évêque*, *Ste Lucie*, *S. Nicolas*, d'Ami Aspertini, élève de Francia, dit des deux Pinceaux, puisqu'il les tenait à la fois des deux mains, l'un pour les teintes claires, l'autre pour les teintes obscures; le *Christ et S. Thomas*, de Zanotti, né à Paris, bon peintre de l'école bolonaise, poëte et écrivain fécond, historien et secrétaire de l'Académie Clémentine; une belle *Assomption*, du Pérugin; la *Vierge*, son fils et plusieurs saints, de Francia; et un *S. Jérôme* implorant le secours divin pour l'explication des Écritures, par Louis Carrache, qui a conservé à ce terrible saint quelque chose de son air dalmate, et, malgré le désir de Lalande, qui le voudrait plus gracieux, a fort bien fait de ne lui point donner ce visage doux, dévot, résigné, pacifique de beaucoup d'autres saints Jérômes. Le *Crucifiement avec S. Barthélemy, S. André et le B. P. Thomas*, était un de ces agréables ouvrages de Cesi, que le Guide, jeune, aimait tant à contempler. La chapelle du Saint-Sacrement fut peinte avec goût par Maur Tesi, l'ami, le compagnon fidèle d'Algarotti, dont il fut chéri comme un fils; il mourut jeune encore de la même maladie que lui, et victime des soins qu'il lui avait prodigués. Le cloître a plusieurs tombeaux, parmi lesquels on distingue le beau mausolée des deux Salicetti, ouvrage de 1403, qui porte le nom d'André de Fiesole, artiste excellent, que l'on ne doit pas confondre avec André Ferucci. La voûte et les murs de l'oratoire, ancienne bibliothèque, furent peints par le Dentone, et la *Dispute de S. Cyrille* est un ouvrage célèbre de Lucius Massari.

La *Madonna di S. Colombano* est remarquable par ses fresques de l'école des Carraches : sous le portique, le *Jugement universel* et l'*Enfer*, de Pancotto, sont d'une bizarre invention; l'*Enfant Jésus jouant avec le petit S. Jean* au milieu de petits anges, de

Paul Carrache, fut dessiné par Louis. A l'oratoire supérieur, d'autres bonnes fresques de la *Passion* sont de la même école. Le *S. Pierre sortant pour pleurer,* de l'Albane, est parfait.

Saint-Georges mérite d'être vue pour la *Piscine probatique* et l'*Annonciation,* de Louis Carrache, et deux beaux ouvrages de Camille Procaccini, voisins de cette dernière. Le *S. Philippe Benizio à genoux devant la Vierge* au milieu des anges, fut commencé par Simon de Pesaro, et fini dans la partie inférieure par l'Albane.

A Saint-Grégoire, le *Baptême du Christ* est un des premiers tableaux peints à l'huile par Annibal Carrache; il a déjà toute la vigueur de ce maître, et l'on y sent l'étude profonde qu'il avait faite de la manière vénitienne. Le *S. Georges qui délivre la reine du dragon* est de Louis, ainsi qu'un *Dieu le père*, superbe.

Saint-Mathias possède une *Annonciation*, du Tintoret; cinq petits tableaux d'Innocent d'Imola, et une *Vierge apparaissant à S. Jacinthe,* ouvrage charmant de la jeunesse du Guide, fait à vingt-trois ans.

Les fresques de la chapelle dite l'*Oratoire*, à l'église Saint-Roch, montrent quelle fut jadis l'ardeur des jeunes peintres bolonais; ces fresques, qui représentent les traits divers de l'histoire du saint, sont l'ouvrage de leur vive émulation, de leur amour pour la gloire; chacun n'avait reçu pour salaire que deux pistoles: c'était comme un tournoi de peinture; le Guerchin se distingua entre ses rivaux par son tableau assez peu noble, mais vrai, de *S. Roch* soupçonné d'être espion, et pris et mené en prison à grands coups de pied dans le derrière. Les dix-huit compartiments du plafond représentant les *quatre Protecteurs de la ville,* les *quatre Docteurs de l'Église,* les *quatre Évangélistes,* et les *six Vertus,* des meilleurs maîtres bolonais, sont encore fort remarquables: S. Ambroise et S. Augustin, de Colonna ont paru dignes du Dominiquin. Ces fresques furent habilement gravées et publiées en 1831, par un artiste bolonais, M. Gaétan Canuti, inventeur d'une ingénieuse méthode pour rendre avec précision les figures peintes ou sculptées.

A la Charité, la célèbre *Visitation*, vantée avec enthousiasme

par le comte Malvasia, est un tableau bien composé du Galanino, parent et élève distingué des Carraches, que la mauvaise fortune réduisit à se faire et à rester peintre de portraits. La *Ste Élisabeth, reine de Hongrie, évanouie à l'apparition du Christ*, est de Franceschini ; la *Vierge*, la *Charité*, *S. François*, au maître-autel, d'Aretusi et de Fiorini ; la *Vierge*, *S. Joseph et S. Antoine de Padoue*, de Félix Cignani, l'un des bons ouvrages de ce peintre, digne de son père Charles, un des premiers maîtres du XVIIe siècle ; la *Ste Anne*, du vieux Bibiena.

Saint-Nicolas et Saint-Félix a le beau tableau d'Annibal Carrache, *Jésus crucifié*, la *Vierge et S. Pétrone*, *S. François et S. Bernard*. La tête au-dessus de la porte de l'église est d'Alphonse Lombardo.

L'église San-Salvatore joint la richesse à la beauté. L'*Image de la Vierge couronnée*, vieille peinture bien conservée, est, dit-on à Bologne, de 1106, et antérieure à Giotto. Les autres peintures remarquables sont : une *Résurrection du Sauveur*, belle de nu ; *Judith* venant au-devant des filles d'Israël avec la tête d'Holopherne, du Mastellata ; le *Miracle du Crucifix de Béryte*, de Jacques Coppi, florentin, élève de Michel-Ange ; le *Sauveur tenant sa croix*, du Gessi, mais qui peut être regardé comme du Guide, puisqu'il l'a dessiné, retouché, et qu'il a fait la tête ; un *S. Jérôme*, de Bonone ; une superbe *Nativité*, de Tiarini ; un beau *Christ sur la croix au milieu des Saints*, d'Innocent d'Imola ; un gracieux *S. Jean à genoux devant Zacharie*, du Garofolo ; et de grandes *Noces de Cana*, de Gaétan Gandolfi, peintre bolonais, mort en 1802. On regrette de ne point trouver à San-Salvatore de pierre ni d'inscription consacrée au Guerchin ; c'est là qu'il voulut reposer auprès du frère qu'il avait tant aimé [1] : un tel monument, qui rappellerait sa gloire et ses vertus, serait à la fois juste et touchant.

La belle église dite *Corpus Domini* ou *della Santa*, pour désigner Ste Catherine de Bologne, religieuse au couvent du *Corpus Domini*, offre une nouvelle preuve de la flexibilité merveilleuse du talent de Louis Carrache : le *Christ apparaissant à*

1. *V.* livre VII, ch. XVII.

la Vierge avec les patriarches est rempli de douceur; vis-à-vis, les *Apôtres ensevelissant la Vierge*, est plein de force. Un *S. François* est du Fiammingo; une *Madone*, les *Mystères du rosaire*, deux grands Anges, sont de bons ouvrages de Joseph Mazza. La *Ste Catherine* de la sacristie, écrivant son petit livre des Sept armes spirituelles pour combattre les ennemis de Dieu, imprimé vers 1474, à Ferrare ou à Bologne, fut exécuté par Zanotti à l'âge de dix-neuf ans. La *Mort de S. Joseph*, superbe; et les agréables fresques à la voûte de la même chapelle sont de Franceschini. Par la lucarne d'une des chapelles, on aperçoit dans un caveau le corps intact de la sainte, cadavre noirci, pompeusement paré, avec des bagues de diamants et une couronne sur la tête.

Saint-Paul a de la magnificence. A l'*Enfer* près, cette église est comme la *Divine Comédie* du Dante en peinture : le *Paradis*, admirable, est de Louis Carrache, et le *Purgatoire*, du Guerchin. Le *Christ présenté au temple* est un bon ouvrage d'Aurèle Lomi, appelé aussi Aurèle de Pise, peintre du XVIe siècle. L'*Epiphanie* et la *Vierge dans l'étable*, de Cavedone, obtinrent ce bel éloge de l'Albane : on lui demandait s'il y avait à Bologne des tableaux du Titien : « Non, répondit-il; mais on peut regarder comme tels les deux Cavedone que nous avons à Saint-Paul. » Au grand autel sont les statues de S. Paul et du bourreau qui lui tranche la tête, travail vanté de l'Algardi.

Aux Célestins, le *Christ apparaissant à Madeleine*, gracieux, est un des bons ouvrages de Lucius Massari; et le beau tableau du maître-autel, la *Vierge*, *S. Jean-Baptiste*, *S. Luc et S. Pierre célestin*, est de Franceschini.

Sur la grande porte de Saint-Procul est la *Vierge*, *l'enfant Jésus et les saints Sixte et Benoît*, vieille et belle peinture de Lippo Dalmasio, artiste bolonais du XIVe siècle, surnommé le peintre des Madones, tant il semblait, selon le Guide, son admirateur, avoir reçu le don de les peindre avec grâce et majesté. Le tableau de *S. Procul* est à l'huile, d'après les meilleurs juges, et il prouve que cette découverte est bien plus ancienne que ne l'a prétendu Vasari.

CHAPITRE VI.

Saint-Dominique. — Tombeau du saint. — Nicolas de Pise. — Gain des artistes. — Tombeaux de Taddeo Pepoli et du roi Enzius, du Guide et d'Élisabeth Sirani. — Mausolée Tartagni. — Le comte Marsigli. — Cloître. — Inquisition de Bologne. — Bibliothèque Magnani. — Clôture des bibliothèques d'Italie.

La place de l'église Saint-Dominique offre de singuliers monuments : la statue du saint, de cuivre doré ; le beau monument funéraire consacré au docte jurisconsulte et excellent écrivain Passaggieri Rolandino, grand personnage de la république bolonaise au XIIIe siècle [1], et le tombeau de l'ancienne famille éteinte des Foscherari, élevé en 1289 par Egidio Foscherari, et orné de grossiers bas-reliefs.

L'église est un temple splendide par les merveilles de l'art et les illustres tombeaux qu'elle renferme. Au tombeau de saint Dominique, par Nicolas de Pise, un ange à genoux, plein de grâce, est de la jeunesse de Michel-Ange, et diffère des vigoureuses et terribles productions de sa maturité : il reçut douze ducats pour cette figure. La petite statue de S. Pétrone, sur le haut du même monument, de la même époque et du même caractère, lui avait été payée dix-huit ducats. L'excellente sculpture paraît alors à bon marché. Les énormes profits des artistes sont très-souvent une preuve de la décadence de l'art, puisque l'argent paie alors les travaux dont la gloire doit être la première récompense. Les bas-reliefs de Nicolas de Pise, représentant divers miracles du saint, sont au nombre de ces chefs-d'œuvre primitifs, pleins de sentiment, de naturel et de vérité ; telle est particulièrement l'histoire du *Cavalier renversé*, entouré de sa famille qui le

1. Rolandino avait été secrétaire de la commune ; il fut choisi pour écrire la réponse faite à la lettre menaçante de l'empereur Frédéric II, qui redemandait son fils, le roi Enzius, prisonnier des Bolonais (*V.* ci-après et chap. VIII). Il mourut très-âgé en 1300 après avoir été élu recteur, consul et *ancien* perpétuel, c'est-à-dire premier magistrat.

pleure, et ressuscité par saint Dominique. Un autre bas-relief, d'un caractère tout à fait opposé, est remarquable par la noblesse des figures et la pureté des détails ; c'est *S. Pierre et S. Paul recevant au ciel une députation de dominicains*, et remettant au fondateur le Livre des constitutions et le bâton du commandement. Nicolas de Pise, le grand homme des arts de son siècle, fut un de ces génies extraordinaires, uniques, qui dominent toute une époque ; il doit être enfin regardé, soit par ses ouvrages, soit par son école, comme le premier précurseur de la renaissance. Au-dessous de cette sculpture de 1200, sont les élégants bas-reliefs d'Alphonse Lombardo, postérieurs de trois siècles, composés à l'époque du goût, et qui n'effacent point leurs vieux prédécesseurs. Cette brillante chapelle de Saint-Dominique est de l'architecture de Terribilia ; les peintures sont très-belles : l'*Enfant ressuscité*, chef-d'œuvre de Tiarini, obtint à son auteur les félicitations de Louis Carrache. La fresque du Guide, la *Réception de l'âme du saint par le Christ et la Vierge*, au milieu des mélodies du ciel, est admirable de grâce et de poésie. La *Tempête*, le *Cavalier renversé*, de gracieuses figures représentant les vertus du saint, sont du Mastellata. *S. Dominique brûlant les livres des hérétiques*, est un bel ouvrage de Leonello Spada, et le meilleur qu'il ait fait à Bologne, sa patrie.

Dans les diverses chapelles on remarque une *Madone* dite *del Velluto*, de Lippo Dalmasio ; un *S. Antonin*, auquel apparaissent le Sauveur et la Vierge, ouvrage à la fois élégant et bizarre de Facini, élève, émule même d'Annibal Carrache, qui, pour rendre la vivacité de son nu, disait qu'il semblait broyer de la chair humaine parmi ses couleurs ; le *Martyre de S. André*, qui contribua à la réputation d'Antoine Rossi, peintre bolonais du XVIIe siècle ; *S. Thomas d'Aquin écrivant sur l'Eucharistie*, du Guerchin ; le *S. Raymond traversant la mer sur son manteau*, chef-d'œuvre original de Louis Carrache, et au maître-autel, l'*Adoration des mages*, très-belle, de Barthélemy Cesi.

Dans la sacristie, deux statues grossières de la *Vierge* et du *Saint*, plus fortes que nature, furent sculptées, selon deux vers

latins médiocres mis au-dessous, avec le bois d'un cyprès qu'avait planté Dominique. Cet arbre triste et funèbre devait être planté par le fondateur de l'inquisition, et il méritait d'en avoir une statue.

Le beau tombeau de Taddeo Pepoli, du vénitien Jacques Lanfrani, élevé au milieu du XIVe siècle, sur lequel une sculpture naïve a représenté ce chef populaire rendant la justice à ses concitoyens qu'il avait gouvernés dix années, ce tombeau républicain est adossé à celui du roi Enzius, fils naturel de l'empereur Frédéric II, mort à Bologne en 1272, après vingt-deux ans de captivité [1]. Il n'y a que l'Italie pour offrir aussi rapprochés de pareils contrastes. Les armes des Pepoli, qui se voient sur le tombeau étaient un échiquier, emblème assez juste des habiles et prudentes combinaisons nécessaires aux hommes politiques des états libres. L'inscription du tombeau d'Enzius est singulière, et peint assez bien l'orgueil municipal et la fierté sauvage des républiques du moyen âge :

Felsina Sardiniæ regem sibi vincla minantem,
Victrix captivum consule orante trahit;
Nec patris imperio cedit, nec capitur auro;
Sic cane non magno sæpe tenetur aper.

La superbe chapelle du Rosaire offre réunis deux tombeaux dont l'impression est bien différente de celle que produisent les dépouilles de Taddeo Pepoli et du roi Enzius; ils renferment les cendres du Guide et de son élève bien aimée, Élisabeth Sirani, grand peintre, femme irréprochable, morte à vingt-six ans de poison, et digne de son maître par la grâce et la force de son talent. Cette chapelle est resplendissante d'admirables peintures qui représentent les quinze mystères du Rosaire : la *Présentation au temple*, du Fiammingo; la *Descente du S. Esprit sur les Apôtres*, de Cesi; la *Visite de Marie à Ste Élisabeth;* la *Flagellation du Sauveur*, de Louis Carrache, et l'*Assomption*, du Guide. La voûte, de Michel Colonna et d'Augustin Mitelli, est un des

1. *V.* ci-après, chap. VIII.

beaux ouvrages de ces habiles artistes, unis pendant plus de vingt ans par une honorable amitié. Près de cette chapelle est le mausolée du célèbre jurisconsulte et professeur Alexandre Tartagni, excellent ouvrage du sculpteur florentin François di Simone.

Un monument a été consacré dans l'église Saint-Dominique par l'académie d'architecture Clémentine au général Marsigli, fondateur de l'Institut de Bologne, homme célèbre par sa science, son patriotisme et les traverses de sa vie guerrière, voyageuse, captive, et qui tient du roman. Marsigli, malgré les riches collections vendues à grands frais de l'étranger, qu'il avait données à sa patrie, ne voulut jamais, dit son ingénieux panégyriste [1], que son nom parût dans aucun monument public; il ne put échapper toutefois aux compliments du discours d'ouverture de l'Institut, prononcé en 1714 par le P. Hercule Corazzi, religieux olivétain, mathématicien de la nouvelle compagnie : « Les louanges refusées, remarque Fontenelle, savent « bien revenir avec plus de force, et il est peut-être aussi mo« deste de leur laisser leur cours naturel en les prenant pour ce « qu'elles valent. » Le monument de Saint-Dominique est encore un de ces hommages dont a parlé Fontenelle, et auxquels la mémoire du comte Marsigli a dû se résigner, quoiqu'il eût voulu être enterré sans aucune pompe à l'église des Capucins.

L'inscription et le buste consacrés à Louis Carrache, dans la chapelle de Saint-Dominique, ne s'y trouvent plus; ils sont à l'Académie des beaux-arts, où l'on doit élever un digne monument à la mémoire de ce grand artiste.

Le cloître de Saint-Dominique offre de nombreux et anciens tombeaux. Deux sont remarquables : le tombeau de Jean-André Calderini, par Lanfrani, l'habile sculpteur du monument de Taddeo Pepoli, et celui de Barthélemy Salicetti, fait en 1412 par André de Fiesole. Quelques débris curieux de peinture montrent la *Madeleine aux pieds du Christ*, premier ouvrage, selon Malvasia, de Lippo Dalmazio, le peintre gracieux des Madones dont il a été parlé.

1. Fontenelle, *Éloge de Marsigli.*

Le couvent de Saint-Dominique, occupé par les dominicains, est le siége de l'inquisition ; mais ce tribunal redoutable est aujourd'hui, à Bologne, très-bénin et presque insensible. L'inquisiteur, le P. Médici, mort en 1833, était un dominicain savant et fort respectable, et qui lui-même avait, dans le temps, fait au pape des observations sur l'inutilité de rétablir l'inquisition.

La bibliothèque Magnani, devenue bibliothèque communale, occupe une partie du couvent de Saint-Dominique ; elle fut léguée par l'ecclésiastique dont elle porte le nom, homme lettré, excellent Bolonais, qui voulut que sa bibliothèque servît à ses jeunes compatriotes, et fût particulièrement accessible les jours où les autres bibliothèques seraient fermées. Une pareille destination est singulièrement utile et secourable avec les éternelles vacances et les jours innombrables de clôture de la plupart des bibliothèques d'Italie, surtout dans l'État romain. La bibliothèque du Vatican n'ouvre pas cent jours dans l'année. Je me rappelle avec regret qu'à l'un de mes passages par Florence, il me fut impossible d'arriver à la Laurentienne, parce qu'elle était, comme les autres bibliothèques, fermée sous le prétexte de la fête de Ste Catherine. Le local de la bibliothèque Magnani, composé de trois vastes salles, et d'autres moins grandes, est superbe ; quoique récente, elle compte déjà quatre-vingt-trois mille volumes. Une somme annuelle de mille écus est allouée par la ville pour acquisitions nouvelles, et, comme le luxe de la peinture éclate de toute part à Bologne, cette bibliothèque offre une *Déposition de croix*, du Baroche, inachevée, mais d'un effet prodigieux. Le legs récent de l'illustre Bolonais, le professeur Valeriani, ajoutera à l'importance et à l'utilité de cette bibliothèque qui serait transférée aux *Scuole Pie*. Le reste de la fortune du savant économiste, laissée tout entière à la commune, sera consacré à l'achèvement des arcades qui joignent le portique de Saint-Lucas au *Campo-Santo*.

En sortant du couvent, à gauche, sous un portique, est une *Vierge avec l'enfant Jésus et S. Jean*, du Bagnacavallo, ouvrage curieux, apprécié par le Guide et exposé dans une rue.

CHAPITRE VII.

Sainte-Lucie. — Manuscrit-relique. — Moines, religieuses-artistes. — Servi. — Saint-Jean in Monte. — Saint-Étienne. — Saint-Barthélemy di porta Ravegnana. — Sainte-Marie della Vita. — Le bienheureux Buonaparte. — Portrait de Louis XIV sur un autel. — Oratoire. — Bas-reliefs de Lombardo.

L'église Sainte-Lucie possède une lettre de S. François Xavier, écrite en portugais, que l'on expose le jour de la fête du saint, manuscrit-relique qui a reçu plus d'hommages que les plus grands chefs-d'œuvre littéraires. Une des plus belles peintures est la *Mort du même saint*, assisté par les anges, ouvrage de Rambaldi, peintre bolonais du dernier siècle, qui se noya en passant le Taro. A la sacristie, une *Immaculée Conception* est un des premiers ouvrages du Fiammingo, lorsqu'il était élève de Sabattini.

Au-dessus du noble portique de la *Madonna del Baracano* (du Bouracan) est une *Vierge*, d'Alphonse Lombardo. De gracieuses sculptures de Properzia de' Rossi ornent le maître-autel de cette même église de la *Madonna del Baracano*, dont le bizarre surnom ne semble guère aller ni à la Vierge ni à cette noble et poétique artiste.

A l'église de la Trinité est un *S. Roch*, du Guerchin ; la *Madone* dans une gloire, divers saints et de petits enfants qui jouent avec le chapeau de cardinal de S. Jérôme, par J.-B. Jennari, est un ouvrage presque procaccinesque.

Plusieurs tableaux de l'église Sainte-Christine sont l'ouvrage des anciennes religieuses du couvent dont cette église dépendait. Les peintures de moines et de religieuses étaient jadis communes en Italie ; le cloître comptait d'habiles et de brillants artistes ; sous ce rapport, la vie monastique y a encore dégénéré. Lors même que ces religieux ou ces religieuses n'ont point le talent de peindre, ils paraissent en avoir le goût et encourager la peinture. L'*Ascension* du maître-autel de Sainte-Christine fut

commandée à Louis Carrache par la révérende mère Buttrigari, et exécutée à ses frais ; les figures semblent aujourd'hui trop fortes, parce qu'elle était placée plus haut dans l'ancienne église. D'autres religieuses avaient aussi commandé les six figures mises entre les pilastres, parmi lesquelles sont les *S. Pierre et S. Paul*, du Guide, alors dans sa première jeunesse.

Au maître-autel de l'église Sainte-Catherine *di strada maggiore*, le *Martyre de la sainte* avec le Seigneur dans une gloire, du Gessi, est élégant.

Le portique majestueux des *Servi*, du frère André Manfredi, général des Servites, grand architecte du XIVe siècle, offre les belles fresques représentant divers traits de l'histoire de leur fondateur, S. Philippe Benizio : l'*Aveugle au tombeau du saint* était un chef-d'œuvre de Cignani, détruit par le temps, et même, dit-on, par l'envie ; le *Saint porté au ciel par deux anges*, de Jean Viani, exprime par ses traits, et même par son vol, l'idée de la béatitude céleste ; les *Courtisanes converties* sont de Joseph Mitelli, peintre vif, gai, élève de l'Albane, du Guerchin et de Simon de Pesaro. L'église est remarquable par ses peintures, ses monuments et presque ses curiosités. La *Vierge donnant l'habit aux sept fondateurs de l'ordre* est un des derniers ouvrages de Franceschini, peint à près de quatre-vingts ans par ce brillant artiste, dont le talent ne paraît point avoir éprouvé de déclin. Le Guerchin a fait le *Père éternel;* le Guide exécuta dans une nuit, aux flambeaux, gratis, l'*Ame de S. Charles au ciel.* L'*Annonciation*, d'Innocent d'Imola ; le *S. André*, le *Noli me tangere*, de l'Albane, sont admirables. Un grand et beau *Paradis*, du Fiammingo, n'est pas sans quelque recherche. Les *Douze mille crucifiés*, une *Madone*, sont, les premiers, d'Élisabeth Sirani ; la seconde, de Lippo Dalmasio. Une vaste *Nativité*, au-dessus de la porte, est une bonne fresque, et le dernier ouvrage de Tiarini. Les monuments du sénateur J.-J. Grati, du cardinal Ulysse Gozzadini, ont de la noblesse. Dans une des chapelles on montre une cruche de marbre qui aurait servi aux noces de Cana, et que l'on doit à un général des Servites envoyé près du soudan d'Égypte en 1359. Un crucifix, fabriqué adroi-

tement avec des jeux de cartes, est l'ouvrage d'un domestique de la maison Grati : un pareil emploi des cartes, peut-être unique, fait un singulier honneur aux gens de cette maison. Dans le cloître sont un majestueux escalier de Terribilia, et une très-belle perspective, du Dentone, le plus habile homme de son temps pour ce genre de peinture.

L'église de la Présentation de la Vierge offre à l'autel le même sujet peint par André Sirani, retouché par le Guide. A la sacristie, sont plusieurs dessins d'Albert Durer, et la *Véronique*, petit tableau d'Annibal Carrache.

L'antique église de Saint-Jean *in Monte* a été complétement modernisée en 1824. Un *S. François*, du Guerchin, adorant le Crucifix, est d'un admirable effet : le crucifix est à terre ; cette adoration en bas est singulièrement neuve et profonde. Une vieille *Madone*, fresque détachée, antérieure à l'an 1000, ainsi que le constatent quelques pièces authentiques ; une autre *Madone*, de Lippo Dalmasio, contrastent avec les réparations nouvelles. Le *S. Ubald*, évêque, du vieux Bolognini, est tout à fait guidesque.

Saint-Étienne, église extraordinaire, formée de la réunion de sept chapelles, est une des plus anciennes et des plus caractéristiques de l'Italie : vieilles madones, images de saintes, tombeaux de saints, *ex voto* des voyageurs, puits miraculeux, qui étaient comme les *eaux* des âges de la foi, gothiques inscriptions ; elle offre de toute part les traces vénérables des siècles. Mais ce temple si curieux doit être surtout visité pour ses peintures grecques à fresque du XIIe au XIIIe siècle au grand plafond de la troisième église, peintures naïves, pleines de vie, de mouvement et d'expression. A la première chapelle, *Un père suppliant S. Benoît d'intercéder pour la santé de son fils mourant*, est un ouvrage d'un bel effet, de Thérèse Muratori et de son maître dal Sole. A la troisième, est un des bons et antiques *Crucifiements*, de Simon de Bologne, peintre du XIVe siècle, appelé aussi *da' Crocifissi*, tant il savait rendre pathétiquement ce sujet.

Le tableau du maître-autel de l'église Saint-Michel *de' Leprosetti*, représentant une *Madone* couronnée par les anges et le

saint archange qui lui recommande la ville de Bologne désolée par la peste, est un chef-d'œuvre du Gessi.

A Saint-Barthélemy *di porta Ravegnana*, *S. Charles à genoux au tombeau de Varallo*, par Louis Carrache, offre un ange plein de grâce. Une *Annonciation*, dite du Bel Ange, de l'Albane, céleste d'expression, chef-d'œuvre que le temps avait presque détruit, fut très-habilement rendu à sa beauté première par un artiste bolonais, M. Guizzardi. Une *Vierge et l'enfant Jésus*, du Guide, est un legs du chanoine Sagaci. Les fresques représentant la *Vie de S. Gaétan*, sont un bel et rapide ouvrage des élèves de Cignani fait en moins de deux mois, et dessinées et retouchées par leur maître.

A l'entrée de l'église Sainte-Marie *della Vita*, j'éprouvai une étrange impression : dans une brillante chapelle, on vénère les os du bienheureux Buonaparte Ghisilieri, transportés là, en 1718, de l'église voisine et supprimée de Saint-Eligio. Le tableau qui représente *S. Jérôme* et le même bienheureux Buonaparte, est un ouvrage estimé de Milani. Il est permis de s'étonner à l'apparition dans un tel lieu de ce nom redoutable, qui semble bien plus appartenir aux annales de l'ambition et de la gloire qu'à la légende des saints. L'inscription, doux et pacifique distique, ajoute à ce contraste :

Arca Bonapartis corpus tenet ista beati:
Multos sanavit, sese sanctum esse probavit.

La relique de l'obscur et bienheureux Buonaparte repose sur un riche autel, plus léger pour elle que le roc battu des flots qui cache la dépouille de Napoléon.

Au grand autel et dans le tabernacle se trouve singulièrement un médaillon de Louis XIV, garni de diamants, et peint par Petitot; il est même exposé aux fêtes de la sainte Vierge, probablement à cause de sa richesse. Malgré mon respect pour le grand Roi, je ne m'attendais guère à trouver son image à cette place vénérée. Ce médaillon est un legs du chanoine comte de Malvasia, qui l'avait reçu de Louis XIV, auquel il avait dédié sa *Felsina pittrice*. Un premier médaillon fut volé au courrier, et

remplacé par celui-ci, encore plus précieux. Lebrun, qui avait reçu du même Malvasia son Guide de Bologne, lui fit présent de la collection des batailles d'Alexandre, qu'il a léguée, et qui est à la bibliothèque. On retrouve jusque dans les plus petits faits de cette époque la politesse, le sentiment des convenances dont le maître était le modèle, et qui étaient imités non-seulement par sa cour, mais encore par les simples officiers de son service.

Le nom de Bonaparte, le portrait de Louis XIV, rappellent à Sainte-Marie-*della-Vita* les temps de la puissance et des conquêtes de la France; mais les conquêtes de Louis furent raisonnables, naturelles et durables; il n'est rien resté qu'un immortel souvenir des lointaines expéditions de Napoléon.

L'oratoire *della Vita* offre un des premiers chefs-d'œuvre de la sculpture moderne : les bas-reliefs d'Alphonse Lombardo qui représentent les *Funérailles de la Vierge;* les têtes des apôtres ont inspiré plus d'une fois les peintres bolonais, honneur singulier pour la statuaire, et qui prouve quelle est leur vraie et noble expression.

CHAPITRE VIII.

Palais de l'ancienne commune. — Palais du Podestat. — Fontaine. — Palais del Pubblico. — Forces militaires pontificales. — Portique de' Banchi.

Quelques bouts de mur près de Saint-Pétrone sont les seuls restes de l'ancienne maison de la commune de Bologne, siége d'un état libre qui, dès le XIIe siècle, selon M. de Sismondi, avait su fixer la division des pouvoirs, qui fut puissant, riche, agité, glorieux, qui résista aux empereurs, prit part aux croisades, soumit Modène, Ravenne et les autres villes de la Romagne, et ne périt que par la proscription de ses concitoyens et l'appel de l'étranger.

Le palais du Podestat fut jadis la prison du roi Enzius : beau, jeune, brave, poëte, aimé dans les fers par une tendre Bolonaise, qui, sous divers déguisements, venait le visiter, Enzius, autre

prince infortuné, comme Conradin, de l'héroïque et romanesque maison de Souabe, est encore populaire à Bologne [1]. La grande salle est appelée *sala d'Enzio;* sa destination a singulièrement varié : en 1410, le conclave s'y tint pour l'élection du pape Jean XXII; elle devint salle de spectacle dans le dernier siècle; elle était, en 1826, un jeu de ballon, et, lorsque je la parcourus en 1828, elle servait d'atelier aux peintres de décorations de l'Opéra. La tour dite *Torrazzo dell' Aringo,* construite afin de surveiller Enzius, est, comme le reste du palais, une construction hardie, puisqu'elle pose sur les arcades.

A côté de la salle d'Enzius sont les archives de la ville, remarquables par leurs rares et nombreux monuments historiques, dont le plus important est la bulle dite *dello Spirito Santo*, donnée à Florence le 6 juillet 1439, par le pape Eugène IV, et qui se rapporte à l'union inutilement tentée de l'Église grecque et latine.

La fontaine dite du *Géant* offre le Neptune, les Sirènes, et autres figures en bronze, ouvrages célèbres de Jean Bologne, commandés par saint Charles Borromée lorsqu'il était légat de cette ville. Quand on considère la robuste nudité du Neptune, la grâce et la volupté des Sirènes, il semble assez étrange de voir un tel monument dû à un saint aussi austère, et élevé au milieu d'une place publique, dans les États de l'Église. Cette fontaine n'a point assez d'eau, et il faudrait qu'il en jaillît, comme jadis, du sein des sirènes.

1 *V.* ci-dessus, chap. VI. Un Allemand, M. Ernest Munch, a publié en 1828 (Louisbourg, in-8o) une biographie particulière du roi Enzius, qui paraît intéressante par les faits et les pièces qu'elle contient; telles sont principalement la correspondance de l'empereur Frédéric avec les Bolonais, pour obtenir la liberté de son fils, et les poésies de celui-ci composées pendant sa captivité. Sa maîtresse était Lucie Vendagoli; les Bentivoglio, selon M. Munch, devraient leur origine à ce commerce mystérieux. Enzius est au premier rang des anciens poëtes italiens. Redi dans les notes de son dithyrambe : *Bacco in Toscana*, cite les premiers vers d'une des *canzoni* d'Enzius, qu'il possédait parmi ses manuscrits :

Amor fa come 'l fino uccellatore,
Ch' alli auselli sguardare
Si mostra più ingegnieri d'invescare.

Le palais *del Pubblico* est de la fin du XIIIe siècle. Au-dessus de la porte est la statue de Grégoire XIII, autre grand pape bolonais, par Alexandre Menganti, artiste appelé ingénieusement par Augustin Carrache un *Michel-Ange inconnu :* peut-être pourrait-on découvrir aussi dans les lettres quelque Bossuet, quelque Corneille ignoré. Lors de la révolution de 1796, ce pape de bronze fut changé en saint Pétrone ; on lui mit une crosse à la main ; sa tiare fut remplacée par une mitre, et au-dessus de la statue renouvelée, on écrivit les mots *Divus Petronius protector et pater :* saint Pétrone devint ainsi démocrate à Bologne, comme saint Janvier le fut à Naples. L'escalier *a cordoni* du palais *del Pubblico* est un ouvrage grandiose du Bramante[1]. Dans la grande salle dite d'Hercule est la statue colossale du dieu, par Alphonse Lombardo, l'une des meilleures figures de ce genre du XVIe siècle. Le beau plafond de la salle dite Farnèse, peint par Cignani, Scaramuccia, Pasinelli et le vieux Bibiena, a malheureusement encore plus souffert des injures de l'air que du temps. Au fond d'une des cours est la belle citerne de Terribilia.

Le palais *del Pubblico* est la résidence du cardinal légat, du sénateur et *della magistratura*. Je fus extrêmement frappé à mon premier voyage en 1826 de l'air martial des hommes du poste, fort différent de la tournure allemande des autres garnisons de l'Italie : c'étaient de véritables soldats français, des soldats de la grande armée, dont la physionomie militaire et la moustache contrastaient singulièrement avec la tiare, le mot *pax* et les clefs pontificales qui ornaient leurs schakos. Le pape maintenant n'a pas sur pied moins de dix-huit mille hommes, y compris deux régiments suisses de quatre mille quatre cents, forces supérieures à celles d'aucun de ses prédécesseurs, qui lui coûtent environ deux millions d'écus (10,750,000 fr.), le quart des revenus de son état.

1. Les escaliers *a cordoni*, particuliers à l'Italie, sont extrêmement commodes pour monter une pente rapide à cheval ou même en voiture ; ils consistent en marches de brique, bordées d'un étroit cordon de pierre dure ou de granit, et larges de plusieurs pieds, mais inclinées. Le plus célèbre de ces escaliers, communs à Rome et à Naples, est celui du Capitole.

En face est le Portique *de' Banchi*, d'une grande et habile architecture de Vignole, puisqu'il fut très-gêné par l'irrégularité de l'ancien bâtiment.

CHAPITRE IX.

Palais Fava ; — Magnani. — De la réforme des Carraches ; — Palais Bentivoglio. — Palais Piella. — Bocchi. — Palais Marescalchi ; — Zambeccari ; — Bevilacqua ;— Bacciocchi ;— Hercolani. — Honoraires du Guerchin. — Palais Malvezzi-Bonfioli ; — Sampieri ; — des *Stracciaiuoli*.

Les voûtes du palais Fava resplendissent de la gloire fraternelle des Carraches : Augustin et Annibal, qui, à leur retour de Parme et de Venise, n'étaient point encore des frères ennemis, ont peint pour la première fois à fresque et sous la direction et avec l'aide de leur cousin Louis, l'*Expédition de Jason*, en dix-huit tableaux, ouvrages qui excitèrent les clameurs des anciens maîtres de cette époque de décadence, des artistes vantés, titrés, en crédit et regardés alors comme les arbitres du goût. Louis Carrache a représenté en douze tableaux le *Voyage d'Énée;* il en fit colorier deux par Annibal, savoir, le *Polyphème poursuivant la flotte troyenne*, et les *Harpies*. Un autre plafond peint par l'Albane, encore avec les avis généreux et infatigables de Louis Carrache, représente seize sujets de la vie d'Énée ; d'autres pièces exécutées sur ses dessins et par ses élèves, et la dernière par Cesi, offrent de pareils sujets et continuent cette espèce d'Énéide. Les arabesques d'un cabinet, quatre paysages et l'*Enlèvement d'Europe*, sont d'Annibal Carrache, dans le style du Titien.

Le vaste palais Aldrovandi, bâti en 1748 par le cardinal Aldrovandi, était encore occupé en 1826 par les deux frères Aldrovandi, de la famille de l'illustre savant, et morts peu de temps après. La riche galerie, la nombreuse bibliothèque, formées par ces hommes distingués sont aujourd'hui à peu près dispersées. Au fond du palais était une importante fabrique de faïence an-

glaise, fondée par le comte Ulysse Aldrovandi, transférée ailleurs depuis et qui ne paraît pas avoir prospéré.

Le palais Fibbia, maintenant Pallavicini, offre une belle salle peinte habilement par Santi et Canuti, artistes bolonais. Douze bustes d'illustres Bolonaises sont, la plupart, de l'Algardi; et Colonna a peint la chapelle et son vestibule.

Au palais Tanara, le *Baiser de Judas*, de Louis Carrache, est infernal d'expression; le *Bain de Diane*, d'Augustin, est gracieux, voluptueux, aérien. Une *Vierge allaitant* est un admirable chef-d'œuvre du Guide. Malgré son charme ordinaire, Carlo Dolce a su rendre dans son beau portrait de *S. Charles Borromée* la dure physionomie du saint.

Le palais Magnani, aujourd'hui Guidotti, est d'une noble architecture de Tibaldi. Les fresques des Carraches, représentant l'histoire de Romulus et de Rémus, sont dignes d'être comparées, pour la couleur et l'élégance, à leurs autres fresques célèbres du palais Farnèse, et elles sont à peu près aussi bien conservées. L'apparition de cette merveilleuse peinture décida le triomphe de la réforme éclectique des Carraches. Ces habiles maîtres prirent aux autres écoles; ils fondirent avec une admirable unité les diverses manières, et ramenèrent à l'art fort et vrai.

Sous le portique du palais Leoni, aujourd'hui Sedazzi, est une belle *Nativité*, ouvrage de Nicolas dell' Abate, et au plafond de la grande salle l'*Histoire d'Énée*, de ce même peintre gracieux, élégant.

Le palais Bentivoglio est grand et moderne : il ne reste aucune trace de l'ancien, monument de la plus belle architecture que Jules II fit raser par le peuple, pour se venger d'Annibal Bentivoglio, comme ce même peuple, à l'arrivée des Bentivoglio et des Français, brisa ensuite la statue de Jules, chef-d'œuvre de Michel-Ange. Cette inconséquence vandale du peuple de Bologne me rappela, aux merveilles de l'art près, un mot d'un homme du peuple de Paris, mot qui peint dans tous les temps la nature des opinions populaires : lorsque la nouvelle statue de Henri IV, comme engravée dans les Champs-Élysées, fut déga-

gée et tirée par le peuple, une dame enthousiaste complimentant un des bons travailleurs, qui s'essuyait le front : « Oh ! pour le coup, répondit froidement celui-ci, c'était bien une autre affaire quand il fallut descendre la statue de Louis XV. »

Au palais Grassi, une fresque superbe de Louis Carrache représente Hercule foulant l'hydre et armé d'un flambeau, au lieu de massue, emblème heureux pour exprimer l'union si rare de la force et de la lumière. Le même palais possède un singulier chef-d'œuvre de Properzia de' Rossi, illustre Bolonaise dont il a déjà été parlé ; ce sont de jolis camées gravés sur des noyaux de pêche qui représentent la *Passion de Jésus-Christ*, la *Vierge*, les *Saints*, les *Apôtres*. La multitude de ces petites figures est vive, élégante, légère ; cet ouvrage semble un charmant caprice de l'art : une femme seule a pu l'exécuter.

L'ancien palais Bocchi, aujourd'hui Piella, fut commandé à Vignole par le noble et érudit bolonais Achille Bocchi, qui eut le tort d'imposer ses idées au grand architecte. Bocchi réunit dans ce palais l'utile académie qui porta son nom ; il y établit une imprimerie d'où sortirent de bonnes éditions ; le texte avait été épuré par les académiciens ; on cite le curieux livre des *Symboles* de Bocchi dont Augustin Carrache retoucha les gravures de la deuxième édition. Bocchi, attaché à l'illustre Alberto Pio, prince de Carpi, orateur impérial en cour de Rome, obtint le titre de chevalier et de comte palatin, avec le droit d'armer chevalier, de conférer le doctorat, et la singulière prérogative de légitimer les bâtards [1]. Malgré ses honneurs, il paraît avoir senti l'amitié si l'on en juge par le tendre surnom qu'il se donna de phileros (ami aimant) mis en tête de plusieurs de ses productions. Le palais Bocchi offre de savantes inscriptions, parmi lesquelles le verset en hébreu du

1. Un diplôme de l'empereur Frédéric III, de l'année 1462, encore conservé à la sacristie de la chapelle du *Registro* (ancienne résidence du collége des *Notarii*) à Bologne, donne le même droit au correcteur des notaires, confirmé en 1505 par le pape Jules II. Ce droit, attribué alors à certaines charges, de légitimer les bâtards, et qui paraît comme une nécessité de la corruption de mœurs aux XVe et XVIe siècles, pourrait être assez utilement rétabli de nos jours, depuis l'embarrassante multiplication des enfants naturels.

CXX^e^ psaume : « Jehova ! garde mon âme de la lèvre du mensonge, de la langue de la tromperie » ; vœu sans doute échappé à Bocchi au milieu des pratiques de sa vie de cour, d'affaires et de littérature. La voûte de la salle du rez-de-chaussée est décorée de bonnes fresques à compartiments et d'arabesques de Prosper Fontana, élève d'Innocent d'Imola, et maître de Louis et de tous les Carraches

Non loin de ce palais littéraire, sur la place derrière l'église Saint-Nicolas *degli Albari*, se montre encore la maison qu'habitait le Guerchin, mais qui n'a point l'intérêt de celle de Cento.

Le palais Marescalchi dont la galerie a perdu ses premiers chefs-d'œuvre, n'offre plus aujourd'hui que sa façade dans le goût de Tibaldi, son vestibule de Brizzio, et ses cheminées peintes par les Carraches et le Guide ; la plus remarquable est celle du dernier artiste. La galerie ainsi que la bibliothèque avaient été formées par le comte Ferdinand, ancien ministre des relations extérieures du royaume d'Italie près de Napoléon, homme excellent, naïf, facétieux, resté bien complétement Italien au milieu de cette cour européenne.

A la maison Mattioli, maintenant Bonini, diverses *Divinités* en plusieurs compartiments sont un bel ouvrage de Colonna.

Le palais Albergati Capacelli, de l'architecture de l'illustre Balthasar Peruzzi, a des lambris de l'école des Carraches, et les plafonds des salles du rez-de-chaussée de Gessi. La colline en face présente un coup d'œil agréable et singulier.

La galerie du vaste palais Zambeccari da S. Paolo est riche de tableaux des Carraches : *Abraham à table avec les anges; l'Échelle de Jacob ; Notre-Dame des anges.* Un *Charles-Quint* du Titien est admirablement vrai ; six maîtresses de Charles II, par Lesli, sont charmantes : c'est Hamilton peint.

Au remarquable et superbe palais Bevilacqua est encore la salle, ainsi que le constate une inscription, dans laquelle s'assembla le concile de Trente, transféré là en 1547, par ordonnance du grand médecin Fracastor. Cette salle n'est point aussi vaste que pourrait le faire supposer la réunion d'une telle assemblée. La porte sur la rue, par laquelle entraient et sortaient les Pères,

est condamnée et fermée par une barre de fer. La crainte de la contagion, dont parlent tous les historiens, n'était, à ce qu'il paraît, qu'un prétexte : Paul III commençait à ne pas trop bien s'entendre avec Charles-Quint, et il dut chercher à attirer le concile dans une ville d'Italie, sujette du Saint-Siége. La science de Fracastor serait ainsi descendue à servir la politique pontificale, faiblesse dont sa haine de l'étranger et son patriotisme peuvent être l'excuse.

L'Observatoire élevé par le général comte Marsigli, dans le palais qui porte son nom, subsiste encore; il constate les goûts, la passion et les habitudes scientifiques de cet homme illustre et modeste.

Un des plus magnifiques palais de Bologne est le palais Ranuzzi, maintenant Bacciocchi, dont la façade principale est de Palladio.

La superbe galerie du palais Hercolani n'est pas moins déchue que celle du palais Marescalchi. La bibliothèque, qui offrait de précieux manuscrits et de bons livres grecs, latins et italiens, est aujourd'hui à peu près vendue. J'examinai le manuscrit du registre de commandes du Guerchin, tenu par son frère; il commence le 4 janvier 1629 (le Guerchin avait alors trente-huit ans), et finit au mois de septembre 1666, trois mois avant sa mort. A la fin de chaque année est le total des gains et de la dépense (celle-ci manque à deux années) : les premiers s'élèvent, pour ces trente-huit années, à la somme de 72, 176 écus bolonais (311,800 fr.), faisant par année environ 1,899 écus (8,205 fr.); la dépense est de 57,437 écus (243,807 fr.), par année de 1,485 écus (6,415 fr.); les placements d'argent sont de 3,250 écus (14,040 fr.), et la dépense pour l'acquisition de deux maisons et de rentes, de 9,989 écus (43,152 fr.). On peut ainsi juger de l'opulence et de la bonne administration de la fortune du Guerchin. Si madame de Maintenon, qui fait dans une de ses lettres le compte du ménage de son frère et de sa belle-sœur pour l'année 1680, trouvait qu'avec 9,000 liv., ils pouvaient, à Versailles, louer une maison agréable, avoir dix domestiques, quatre chevaux, deux cochers et un bon dîner tous les jours, les 6 à

7,000 fr., que dépensait chaque année le Guerchin, qui n'avait point à payer de loyer, devaient lui procurer, en Italie, et plusieurs années auparavant, une existence non moins aisée. Il est vrai que l'abondance de ses aumônes et de ses libéralités devait faire sa plus forte dépense[1]. Les prix de quelques uns des ouvrages du Guerchin ne seront point peut-être sans intérêt; l'admirable *Agar*, du musée de Brera, revient à 70 écus 1 liv. 8 sous (303 fr.); le *S. Bruno*, de la galerie de Bologne, à 781 écus (3,373 fr.); le *S. Jérôme s'éveillant au bruit de la trompette*, resté à la galerie du Louvre, à 295 écus (1,274 fr.). Un tableau d'*Angélique et Médor*, offert assez singulièrement par la ville de Cento au cardinal Ginetti, légat de Ferrare, est payé 351 écus (1,516 fr.); un autre, sur le même sujet, plus convenablement commandé par un Français, le marquis Duplessis *Perlin* (Praslin), 312 écus et demi (1,350 fr.); les portraits du duc et de la duchesse de Modène, de grandeur naturelle, 630 écus (2,721 fr.). Le prix de certains tableaux est quelquefois acquitté en denrées; c'est ainsi qu'un sieur Sébastien Fabri paie en froment un *S. Barthélemy* qui lui revient à 432 écus (1,866 fr.), et une *Madone della Neve*, qui lui coûte 62 écus (267 fr.). Il est douteux que cette manière d'échange patriarcale et primitive fût aujourd'hui du goût de nos artistes.

Le palais Lambertini, maintenant Ranuzzi, est remarquable par les ouvrages des peintres bolonais antérieurs aux Carraches qui, en les surpassant, ont su les apprécier; tels sont le singulier plafond de la salle supérieure par Lauretti; les *Vertus*, de Sabbatini; la *Chute d'Icare*, de Samacchini; la *Mort d'Hercule*, de Pellegrini, et autres peintures déjà d'un effet habile et qui honorent l'école bolonaise.

1. *V.* Ce passage de la *Felsina pittrice* du comte Malvasia. Le Guerchin fut, dit-il, *amatore de' poveri, che sempre mai aveva intorno quando usciva di casa, onde pareva il padre di essi; e si prendeva gusto discorrer con loro. Sollevò dalle miserie molti amici che se gli raccommandarono ne' loro bisogni, e anco cavallieri, con prestargli danari. Fu amatore tenerissimo de' proprii parenti, onde a tutti fece fortuna, e maritò le nipoti, e ne fece monache con darle buona dote, con tener conto de' nepoti, de' cognati; liberale, ed ospitale in sua casa a sommo segno.*

Le palais Biagi offre un plafond du Guide et de son école. Un autre du même maître, les *Harpies* infestant la table d'Énée, est au palais Bianchi. La porte de bronze du palais Gozzadini est du dessin le plus élégant. Le nom de ce dernier palais rappelle Béthisie Gozzadini, femme célèbre dans l'histoire fabuleuse, si on peut le dire, de l'université de Bologne. J'ai vainement recherché, sous les portiques, le pupitre ou petite tribune indiquée par Ginguené, où ce docteur en droit aurait professé devant dix mille écoliers. Quoique la sténographie ait donné de nos jours de plus nombreux disciples à quelques uns de nos célèbres professeurs, je crois que l'on fera bien de s'en tenir à l'opinion prudente de Tiraboschi sur Gozzadini, lorsqu'il remarque que l'université de Bologne est trop riche de faits glorieux et avérés pour qu'il soit nécessaire de lui en prêter de faux ou d'incertains.

La seconde cour du palais Malvezzi-Bonfioli offre divers sujets de la *Jérusalem délivrée*, peints à fresque par Leonello Spada, Lucius Massari, le Brizzio, et autres habiles artistes. La galerie est riche de tableaux de l'école bolonaise. Le *portrait du prélat Agucchi*, par le Dominiquin, une *Sibylle*, de la jeunesse du Guide, sont de merveilleux chefs-d'œuvre, quoique cette dernière paraisse trop chargée d'ombres. Une *décollation de S. Jean-Baptiste*, sujet préféré de Leonello Spada, est peut-être la meilleure de toutes celles qu'il a faites.

Le triste palais Sampieri, dont la galerie célèbre est vendue, a toujours ses beaux plafonds et dessus de cheminées, ouvrages des Carraches et du Guerchin.

L'ancien et imposant palais de la communauté des *Stracciaiuoli* (marchands de draps) de la fin du XVe siècle, aujourd'hui une de ces nombreuses et bonnes auberges d'Italie, dites la *pension suisse*, est attribué par la tradition à l'illustre Francia que l'on connaissait bien comme peintre, orfévre et graveur, et qui paraît encore avoir été architecte.

CHAPITRE X.

Maisons Rossini; — Martinetti.

Bologne a, comme Venise, des maisons non moins illustres que ses palais[1]; telles sont la *Casa* Rossini et la *Casa* Martinetti. La maison de Rossini va bien à Bologne, ville amie des arts et la plus musicale de l'Italie[2]. Cette maison, construite en 1825, était couverte à l'extérieur d'inscriptions latines en grandes lettres d'or, inscriptions prises aux auteurs classiques; celle-ci de Cicéron, ne semblait pas très-modeste : *Non domo dominus sed domino domus*[3] : la plupart faisaient allusion à la gloire musicale du propriétaire; je me rappelle les vers du VIe livre de l'*Énéide*, sur Orphée :

Obloquitur numeris septem discrimina vocum, etc.

1. *V.* ci-dessus, liv. VI, le chap. X, sur les maisons Albrizzi et Cicognara.

2. L'académie *de' Filarmonici*, fondée en 1666 par Vincent Carrati, a compté parmi ses membres les plus célèbres compositeurs de l'Europe; le lycée *Filarmonico* créé en 1805, espèce de conservatoire, a cent élèves entretenus généreusement aux frais de la ville. Cet établissement possède la précieuse bibliothèque musicale formée par le savant professeur de musique bolonais, le P. Martini, religieux franciscain; bibliothèque composée de dix-sept mille volumes, d'un grand nombre de manuscrits très-bien classés, et la plus riche qu'il y ait en ce genre. Algarotti, adressant à Frédéric l'Histoire de la musique du P. Martini, fait de lui cet étrange éloge, « qu'au milieu de la corruption moderne il conserve dans ses compositions « la dignité de l'ancienne musique. » (Lettr. à Catt., du 11 avril 1761.) Jomelli, Gluck, Mozart, avaient recherché les conseils de ce franciscain. Grétry raconte dans ses *Mémoires*, qu'ayant désiré être reçu de l'académie *de' Filarmonici*, il était fort effrayé de l'obligation de fuguer un verset de plain-chant pris au hasard, « Mais les bons avis du fameux P. Martini, dit-il, m'en donnèrent bientôt une « connaissance suffisante, et furent la première cause de mon succès. » Une femme distinguée de la société de Paris, d'un talent musical supérieur, fut reçue en 1828 à l'académie *de' Filarmonici*: madame la comtesse Merlin n'eut point alors besoin comme Grétry de recourir aux conseils de personne, et il lui suffit de se faire entendre : son brevet lui fut remis solennellement au *Casino*, où elle venait de chanter, et lorsqu'elle ne s'attendait point à un tel honneur.

3. *De Officiis*, I, 39 (sous-entendu *honestanda*).

sur les chœurs des musiciens des Champs-Élysées :

. . . . Lætumque choro Pæana canentes,
Inter odoratum lauri nemus. . . . . .

Dans l'intérieur, un gras Apollon en pied offrait l'image de Rossini, auquel toute cette décoration exécutée à son insu et en son absence par l'architecte avait fort déplu, et qu'il comptait faire disparaître. De pareils compliments étaient en effet assez déplacés chez soi, et je ne sais si l'on ne devait pas préférer à tant de citations l'inscription fastueuse, mais précise, placée à Naples par le musicien Caffarelli sur son palais :

Amphion Thebas, ego domum.

La maison Martinetti réunit le luxe des arts de l'Italie, le *comfortable* anglais et l'élégance française. Elle est le séjour d'une femme supérieure, célèbre dans la haute société européenne qui a visité l'Italie, par sa beauté, son esprit et ses rares connaissances. Cornélia m'a paru offrir quelques rapports d'existence, de destinée et de perfections, avec une Française dont nous avons déjà eu occasion de rappeler la grâce et le généreux caractère [1] : aimées toutes deux par les fils des rois, deux grands artistes de la France et de l'Italie les ont choisies pour types de leurs premiers chefs-d'œuvre : la figure de madame R******* a révélé à Canova les traits inspirés de la Béatrix du Dante; madame M*********, sous le pinceau de Gérard, fut le modèle de la Corinne de madame de Staël. Malgré tant d'éclat, de succès et d'hommages, malgré cette espèce de gloire donnée par la mode et la fortune, ces femmes ont vécu pour quelques nobles amis, pour les arts et pour l'étude; des revers ont ajouté depuis, auprès de certaines âmes, à l'attrait qu'elles inspiraient; délivrées d'une cour vaine et importune, leur asile, qui jadis n'était qu'un palais, est devenu le temple du goût, du savoir et du génie.

1. *V.* liv. VI, chap. X.

CHAPITRE XI.

Opéra. — Théâtre Contavalli. — Tabarin.

L'opéra de Bologne est bâti sur les ruines de ce palais Bentivoglio que la vengeance de Jules II fit détruire dans une émeute populaire ; souvenir des fureurs pontificales, qui contraste singulièrement avec la destination du nouvel édifice. Ce théâtre, construit intérieurement et extérieurement tout en pierres, est un ouvrage célèbre d'Antoine Bibiena, architecte qui eut dans le dernier siècle comme le monopole de la construction des salles de spectacle. La salle de Bologne est sourde et d'assez mauvais goût ; elle a été fréquemment et récemment restaurée. La toile, qui représente les noces d'Alexandre et de Roxane, est le plus célèbre ouvrage du meilleur peintre actuel de Bologne, M. Pierre Fancelli, imitateur à la fois des Carraches et de l'école vénitienne, et fils lui-même d'un peintre bolonais estimé.

J'assistai aux représentations d'octobre 1828. Si j'avais vu avec quelque surprise les ballets d'*Agamemnon* et de *Zaïre* à la Scala, je trouvai alors encore plus étrange la *Gabrielle de Vergy* de Gioja. C'était un spectacle à la fois horrible et bizarre que le désespoir et les fureurs cadencées de Gabrielle et de Fayel, car le ballet n'était autre chose que la pièce française avec des divertissements et de méchants vers de moins. L'opéra était l'*Assedio di Corinto*, de Rossini, qui devait être suivi de la *Zelmira* : Cosselli, bon acteur, excellente basse-taille, jouait Mahomet ; les femmes étaient de la dernière médiocrité. L'opéra de Bologne s'était élevé cette année à une magnificence de décorations et de costumes qui le rendait digne de balancer la Scala : M. Ferri et les décorateurs bolonais, dont les talents se sont exercés depuis sur notre scène italienne, semblent avoir pris le milieu entre l'effet de Sanquirico et la peinture de Ciceri ; la tente de Mahomet, la chambre de Gabrielle, étaient de beaux et agréables tableaux. Il y avait, comme à notre Opéra, des chevaux, et

même en plus grand nombre; leurs évolutions, trop multipliées, succédaient assez ridiculement aux danses des chevaliers et des dames de Gabrielle, et ce mélange de bal et de manége était là tout aussi choquant. Quant au luxe des pots de fleurs, des corbeilles et des guirlandes de roses, on aurait pu se croire, sans la fraîcheur des décorations, à un opéra français d'autrefois. Je remarquai que, dans cet État stationnaire, les vieilles mœurs de l'Opéra n'avaient point été altérées. Les coulisses étaient accessibles et paraissaient assez joyeuses, et les jupes et les corsets n'avaient pas subi de réforme; les pantalons seuls étaient tout blancs au lieu d'être de couleur de chair. L'opéra de Bologne attirait beaucoup de monde; il était, cette année, le mieux monté de toute l'Italie : au milieu de tant de pompes, il n'y avait toutefois qu'un chanteur, Cosselli, et madame Adélaïde Mersy, très-agréable danseuse.

Le théâtre *Contavalli* a été bâti en 1814, dans une partie de l'ancien couvent des Pères Carmes de Saint-Martin-Majeur; les escaliers même du couvent conduisent encore à la salle de spectacle.

On jouait en 1827, au théâtre du *Corso*, une pièce fort gaie, imitée de Moratin, la *Donna di falsa apparenza*, espèce de Tartufe femelle, dont la représentation était un peu étrange dans l'État pontifical, et prouvait une certaine liberté dramatique à Bologne.

J'ai suivi quelques représentations de *Tabarin* (le docteur). Le *Docteur* est le personnage populaire de Bologne, comme *Girolamo*, de Milan; on voit, à son titre très-ancien, qu'il a dû naître dans une ville d'université. Tabarin est un bourgeois beau parleur, et qui ne peut s'exprimer en bon italien; il s'est toujours distingué par la liberté de son langage sur les choses du temps, et plus d'une fois il fut interdit sous la domination française : c'est ainsi que, faisant allusion aux impôts énormes que payait l'Italie appelée, dans le *Moniteur*, la *Fille de la France*, il avait observé que c'était ordinairement la mère qui donnait à sa fille, et non point la fille à sa mère. La salle de Tabarin est jolie; il y a des stalles; on commence à huit heures comme aux grands

spectacles, et sur la toile est écrite la devise à la fois orgueilleuse et modeste : *Facile è il criticar, difficile l'arte*, traduction du vers :

La critique est aisée, et l'art est difficile,

si fréquemment attribué à Boileau, et qui n'est pas de lui.

Le mécanisme des marionnettes du théâtre Tabarin est inférieur aux *Fantoccini* de Milan, quoique les figures soient d'une proportion beaucoup plus grande. Dans une des pièces que je vis jouer, Tabarin avait été nommé ministre-secrétaire d'État d'un roi d'Égypte ; malgré la gravité de son titre, toute la cour se moquait de lui. Le patois bolonais rend ses plaisanteries à peu près inintelligibles pour un étranger, mais il m'a paru cependant que Tabarin n'avait point tout à fait perdu sa vieille habitude d'opposition.

CHAPITRE XII.

Douane. — Colléges d'Espagne ; — des Flamands. — Batards. — Scuole. — Collége Venturoli.

Un tombeau sur le dessin de Jules Romain (celui du docteur Boccaferri), est à la Douane, ancienne et superbe église du couvent des Pères Mineurs de Saint-François. Il n'y a que l'Italie vraiment pour trouver ainsi l'ouvrage d'un grand maître dans un lieu partout ailleurs si peu poétique.

Le collége d'Espagne (*collegio reale della illustrissima nazione spagnuola*) mérite d'être visité, quoique les fresques, ouvrage de la jeunesse d'Annibal Carrache, et la plupart de celles du Bagnacavallo aient à peu près disparu. Une vaste fresque de ce dernier offre des débris pleins de vérité et d'expression ; elle représente le couronnement de Charles-Quint à Bologne par Clément VII, qui put alors contempler à ses pieds l'empereur dont il avait été captif ; la figure de Charles-Quint, assez intacte, est singulièrement madrée ; la tête du poëte Trissino, qui eut

l'honneur, envié par les plus illustres princes, de porter la queue du pape, est une de celles qui a le moins souffert; il est en chevalier et point du tout en prélat ou en archevêque, comme on pourrait le croire d'après Voltaire. La peinture du Bagnacavallo bolonais est contemporaine de l'événement qu'il retrace; elle est ainsi fort curieuse sous le rapport historique. Telle fut alors, rapporte Varchi, la quantité des princes et des prélats amenés à Bologne, qu'on y vendit très-cher les vivres qui auparavant se donnaient à bon marché ou même se jetaient, et que, par extraordinaire, la ville regorgea d'argent : une taille mise par le pape à son départ précipité faute d'espèces et de crédit, tempéra fort la satisfaction des habitants. Il n'y avait à ce collége royal DELLA ILLUSTRISSIMA NAZIONE SPAGNUOLA que quatre écoliers.

Le collége des Flamands, institution singulière, dans lequel sont encore élevés quatre jeunes gens de Bruxelles choisis par la compagnie des orfévres de la paroisse Sainte-Marie de la chapelle de la même ville, offre un très-beau portrait du fondateur Jean Jacobs, orfévre flamand, par le Guide, son ami.

La maison des Bâtards (*Bastardini*), ancien couvent de bénédictins, où se trouve un superbe *S. Benoît*, demi-figure, de Cesi, a été agrandie; nouveau et triste argument contre l'impuissance morale de l'administration ecclésiastique. D'après le relevé des actes de naissance des dernières années, le nombre des enfants naturels est, à Bologne, environ d'un septième [1].

Le bâtiment des Écoles (*scuole*), de Terribilia, ancien siége de l'université, est un des plus beaux de Bologne. L'enseignement gratuit donné aux enfants pauvres de la ville paraît assez relevé, puisque l'arithmétique, le latin, le chant et le dessin, en font partie : les maîtres sont ecclésiastiques et laïques. Une chaire de chimie et de physique appliquées aux arts doit être établie aux *scuole*, par suite du legs d'un Bolonais généreux, le professeur Jean Aldini, savant physicien et conseiller d'État sous le royaume d'Italie. Les fresques de Cesi, à la chapelle Sainte-Marie *de' Bulgari*, représentant l'histoire de la Vierge,

1. *V.* sur le même sujet, liv. XIII, chap. XI.

les *Sibylles*, les *Prophètes*, etc., sont pleines de goût et très-bien conservées ; l'*Annonciation* est du Fiammingo. Le bâtiment latéral offre de très-belles peintures de Samacchini, de Sabbatini et de leurs élèves. Ainsi le luxe des arts brille au sein même de ces écoles gratuites.

Le collége Venturoli, créé en 1825, est destiné à l'étude de l'architecture ; fondation bienfaisante de l'architecte dont il porte le nom, ce collége entretient jusqu'à l'âge de vingt ans environ huit élèves, mais le nombre devait en être augmenté. On voit que Bologne n'a point oublié la gloire de ses anciennes écoles, soit dans les sciences, les lettres ou les arts, et qu'elle travaille encore à produire des maîtres non moins illustres.

CHAPITRE XIII.

Tour des Asinelli. — Vue. — La Garisenda.

De toutes les expéditions de tours, de dômes, de clochers et de phares qu'un voyageur qui a de la conscience et des jambes doit accomplir, une des plus rudes sans doute est celle de la tour des *Asinelli*, tant l'escalier en colimaçon, espèce de longue échelle, est peu praticable. Cette tour, la plus haute de l'Italie, plus élevée même de quelques pieds que la flèche du dôme des Invalides, sert quelquefois à des observations astronomiques ; je ne serais donc pas surpris, à mon grand regret, qu'un des savants qui la montent n'éprouvât un jour l'accident de l'astrologue de La Fontaine.

La vue est agréable : ce n'est ni l'immensité de la vue du dôme de Milan, ni l'horizon unique du clocher de Saint-Marc, mais la plaine est riante, et l'Apennin, de ce côté, au lieu de ses sommets arides, n'offre qu'une suite de jolies collines boisées et couvertes de charmantes maisons de campagne.

La tour des *Asinelli* est juste au milieu de Bologne, comme Bologne est la grande ville la plus au centre de l'Italie. Au cœur

de ce pays, je ne pouvais me défendre de pressentiments sur les destinées qui l'attendent, car ma raison ne pouvait croire à la durée de l'ordre faux qui y règne. Je jetais un triste regard sur cette terre que j'aimais, que je plaignais. Quels seront, me disais-je, avant peu de temps, son gouvernement, son empire? Je gémissais sur le sort infligé à un pays si beau et à quelques âmes si nobles, sur cette gloire passée, sur ces lumières nouvelles qui ajoutent à la rigueur de leur condition. Je souhaitais à cette contrée les lois, la liberté, les institutions de ma patrie sans le poison démocratique qui peut les faire périr. Dans ce délire de mes vœux et de mes espérances, je voyais succéder une vie active et utile à l'oisiveté frivole et élégante de la jeunesse de Milan, à l'inaction docte et lettrée de Bologne et de Florence, aux intrigues et à l'ambition des clercs de Rome et aux charges de cour des divers États. Ces hommes si nobles de nom, de caractère et de facultés, ces généreux protecteurs des lettres et des arts, ces possesseurs de superbes palais, de brillantes galeries, de riches bibliothèques, devenaient des hommes publics, et certes ils ne le cédaient pas à ceux de France ou d'Angleterre; ils donnaient la liberté à ce peuple affaibli, divisé, incapable de la faire, mais qui peut la recevoir; ils étaient une preuve de plus que l'aristocratie poursuivie par tant de haines, peut devenir un superbe instrument de liberté, et que l'honneur des races antiques peut très-bien s'allier avec la dignité et le perfectionnement des générations nouvelles. Le courage militaire, jamais éteint chez ces anciens maîtres du monde, prenait avec cette liberté un nouvel essor, car sans lui elle n'a jamais pu fleurir. Ainsi renaissait à la civilisation une des plus belles parties de la race humaine, une de ces nations illustres dans les fastes de l'univers; ainsi l'ardeur de mes désirs marquait un terme à cette fatalité de servitude, à cette longue calamité de tout un peuple, toujours dépendant sans être dégradé, preuve de son ancienne et forte nature, phénomène dont aucun autre peuple n'aurait peut-être été capable [1].

1. Quoique mes opinions aient à peu près changé sur le fond de ces idées, j'ai conservé ce passage parce qu'il contenait un éloge du caractère italien, et que je

La régénération de l'Italie fut manquée par Bonaparte : Italien, maître de l'Italie entière, il délaissa et méconnut ses compatriotes. Certes, il eût été plus beau de rendre son existence de nation à un tel peuple que de n'y chercher que des hommes et de l'argent, et d'avoir un roi de Rome à Saint-Cloud et des ducs de Parme et de Plaisance, rue Saint-Honoré et place du Carrousel! La conduite de Bonaparte envers l'Italie est une des parties de son histoire qui justifie le plus la remarque sévère de M. de Chateaubriand : « L'avenir doutera si cet homme a été plus coupable par le mal qu'il a fait que par le bien qu'il eût pu faire et « qu'il n'a pas fait. »

L'Italie semble offrir, pour la politique comme pour l'imagination, trois grandes divisions naturelles : le Nord, l'État romain, le royaume de Naples; tout le passé est réuni dans les souvenirs que ces divisions rappellent : le Nord est le moyen âge; Rome, l'histoire; Naples, la fable. Le plan d'un État unique en Italie, et d'une seule capitale, est tout à fait chimérique. Si jamais quelque nouvel Amédée, négociateur et guerrier, monte sur le trône de Savoie, ses destinées seront grandes; il sera le fondateur de cet empire nouveau de l'Italie septentrionale : alors elle cessera d'être la proie toujours incertaine de la conquête; il y aura un peuple de plus en Europe, et douze millions d'Italiens reprendront leur place au rang des nations.

La tour penchée voisine de la tour des Asinelli est moins élevée; la *Garisenda* a fourni l'une de ces innombrables et pittoresques images du Dante, quand il compare le géant qui se baisse pour saisir son guide et lui à cette tour, si on la considère lorsque les nuages fuient au-dessus de ses créneaux :

Qual pare a riguardar la Garisenda
Sotto 'l chinato, quand' un nuvol vada
Sovr' essa si, ch' ella in contrario penda;
Tal parve Anteo [1].

n'aimais point une telle suppression. J'avoue aujourd'hui que mes vœux ne vont plus jusqu'à souhaiter à l'Italie une tribune qui la perdrait, mais à désirer pour elle des princes honnêtes gens, des ministres éclairés, le code français et un bon conseil d'État, à la façon de l'Empire, afin de réprimer les abus.

1. *Inf.*, XXXI.

L'inclinaison de la Garisenda n'est point un effet de l'art, mais de l'affaissement subit du sol; il est prodigieux qu'elle ait résisté depuis à tant et de si violents tremblements de terre; elle paraît désormais inébranlable, comme certaines âmes qu'une première catastrophe a bien moins abattues que surprises, et qui semblent, au contraire, affermies par cette chute.

CHAPITRE XIV.

Environs. — Saint-Michel-*in-Bosco*. — *Madonna di San-Luca*. — Campo-Santo. — Suicides.

L'église de l'*Annunziata* a des peintures remarquables : le *Crucifix, Madeleine,* la *Vierge* et *S. Jérôme;* une *Annonciation,* de Francia; le superbe *S. François en extase*, de Gessi dont ce tableau justifie le surnom qu'il reçut de *second Guide;* la *Madone del Monte,* de Lippo Dalmasio. Sous le beau portique extérieur de l'église, les fresques représentant la *Vie de la Vierge* furent en grande partie exécutées par Giacomone da Budrio, peintre facile de l'école des Carraches; les *Bergers à la crèche du Sauveur* sont de Paul Carrache, sur le dessin de son frère Louis.

Les fresques de la *Madonna di Mazzaratta,* souvent et très-louées, ouvrage de maîtres du XIVe siècle, ont souffert des injures du temps, et surtout des changements et des réparations faites à cette ancienne petite église, aujourd'hui propriété d'une Bolonaise distinguée, madame Rose Sarti Minghetti. Les plus célèbres et les mieux conservées de ces peintures sont : une grande *Nativité,* avec une multitude d'anges, attribuée à Vitale; une femme assise et filant avec deux enfants gracieux qui jouent ensemble, et près de là un homme travaillant à la terre, figures qui représentent peut-être *Adam* et *Ève; Noé fabricant l'arche;* les quatre sujets de l'*Histoire de Moïse,* divers de style, et dont la *Punition des révoltés* rappelle les airs de tête du Giotto, et peut-être son ouvrage.

Saint-Michel-*in-Bosco*, sur une colline, dans une situation

riante, qu'Annibal Caro recommandait dans ses Lettres à notre cardinal de Vendôme, Charles de Bourbon, comme un asile délicieux et frais pendant les grandes chaleurs, était un des premiers monuments du luxe monastique en Italie. Cette merveille de l'art n'est aujourd'hui qu'un grand bâtiment abandonné, et qui, depuis la suppression du monastère, a servi de caserne et de prison. Les fresques des Carraches et de leur école ont à peu près disparu; ces murailles, ces voûtes animées et vivantes, sont maintenant dégradées; quelques traits subsistent encore, comme pour montrer la grandeur d'un tel ravage. Ainsi la civilisation ne fait pas moins de ruines que la barbarie; impuissante contre les passions, elle n'a jamais chez les peuples anciens, comme chez les nations modernes, dépassé un certain niveau; elle n'arrête ni les guerres, ni les invasions, ni les conquêtes, ni toutes les calamités de la gloire, et la baïonnette du soldat polonais de l'armée d'Italie, qui a criblé de coups ces admirables peintures, n'est pas moins destructrice que la framée des Huns ses prédécesseurs et ses aïeux.

L'ancienne et superbe bibliothèque de Saint-Michel-*in-Bosco*, célèbre par ses ingénieuses figures, n'est plus reconnaissable : le bibliothécaire, l'abbé Pepoli, au lieu de l'inscription des titres des diverses matières, avait fait représenter par Canuti, bon élève du Guide, les principaux écrivains dissertant, chacun selon le caractère de leurs ouvrages : la dispute entre le docteur angélique et le docteur subtil sur l'universel *à parte rei*, mise au-dessus des rayons de la philosophie scolastique, était regardée, dit-on, pour le feu et l'expression, comme le chef-d'œuvre de cette peinture bibliographique.

Sur la montagne de la Guardia, à une lieue de Bologne, est la célèbre église de la *Madonna di San-Luca*. C'est là qu'on vénère l'image miraculeuse de la Vierge, peinte par saint Luc, selon l'antique tradition, qu'un ermite transporta, en 1160, de Constantinople à Bologne, et qui fut déposée dans la chapelle dédiée à cet évangéliste, chapelle solitaire qu'habitait une sainte fille de Bologne, nommée Angela. Un arc magnifique sert de propylée ou d'entrée à six cent trente-cinq arcades qui conduisent de la

ville au temple de la Madone. Ces portiques prouvent une foi singulière et le goût des Italiens pour les travaux de maçonnerie; ils ont été construits en moins d'un siècle, et malgré les difficultés du terrain, soit avec le produit des aumônes, soit avec les dons des corps et des communautés, et même avec l'offrande des domestiques, hommes et femmes, de Bologne. Je remarquai aussi parmi les inscriptions qui rappellent les noms des divers fondateurs qu'un directeur de comédiens avait donné une représentation, afin de consacrer la recette à élever quelques uns de ces pieux portiques.

La magnificence de l'église actuelle de la *Madonna di San-Luca* est du dernier siècle. Le grand autel a été refait en 1815; excepté une *Madone et S. Dominique*, un des premiers essais du Guide, cette église, si fréquentée par la dévotion et les pèlerinages populaires, ne possède aucun des ouvrages des grands maîtres bolonais.

L'église des *Scalzi* est ornée de bonnes peintures, parmi lesquelles on distingue la *Sainte Famille*, de Pasinelli, ouvrage doux, charmant, de ce peintre fougueux, qui, cette fois, a du caractère de l'Albane.

L'ancienne chartreuse de Bologne est devenue le *Campo-Santo*. L'église offre encore quelques ouvrages remarquables : le *Jugement dernier*, et les deux saints qui l'accompagnent, de Canuti; une *Ascension*, de Bibiena, que l'on pourrait croire de l'Albane, son maître; le *Repas du Pharisien et la Madeleine aux pieds du Christ*, d'André Sirani, peinture vigoureuse; le *Baptême de Jésus-Christ*, fait à vingt-six ans par sa fille Élisabeth qui a inscrit son nom sur cette vaste composition. Le rapprochement de ces deux derniers tableaux a quelque chose de touchant si l'on se rappelle que la fin malheureuse d'Élisabeth causa la mort de son père[1]; l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, le *Christ ressuscité apparaissant à sa mère avec la foule des patriarches*, sont de Pasinelli; le *Crucifiement*, la *Prière au jardin des olives*, la *Déposition de croix*, de Cesi; quelques belles fresques et orne-

1. *V.* ci-dessus, chap. VI.

ments dorés du même. Le *Christ portant sa croix*, fresque demi-figure, est de Louis Carrache; le *même sujet*, par Lucius Massari, peintre gracieux, est expressif, varié, terrible.

Quoique la fondation du *Campo-Santo* ne remonte qu'à 1801, il a déjà l'aspect et le caractère d'un monument plus ancien, et il peut être regardé comme le vrai modèle d'un cimetière de grande ville. Plusieurs des somptueux mausolées qu'il renferme ne sont point assurément irréprochables sous le rapport du goût, mais l'ensemble a de la magnificence. Les inscriptions dues à M. l'abbé Schiassi, sont remarquables par la pureté et l'élégance de la latinité. Une enceinte particulière est réservée aux protestants et aux juifs, mais il n'y a dans ce cimetière d'exclusion pour personne : ceux qui se tuent eux-mêmes n'en sont point repoussés; il en est de même à Rome, une bulle de Benoît XIV, saint pape, grand théologien, ayant déclaré le suicide un acte de folie. Si quelque peine pouvait être portée contre ces infortunés, l'usage de Silésie paraîtrait assez raisonnable; on les y enterre sur la face : il y a dans ce châtiment une sorte de leçon morale, sans l'odieux des jugements infamants, de la confiscation des biens et de ces supplices de cadavres infligés par la barbarie de nos anciennes lois.

LIVRE NEUVIÈME.

MODÈNE. — PARME. — MANTOUE.

CHAPITRE PREMIER.

Reno. — Modène. — Palais ducal. — Galerie. — Bibliothèque. — Musée lapidaire. — Autographes.

De Bologne à Modène on passe le Reno. L'île fameuse qui devait être près de Samoggia, dans laquelle s'assemblèrent pendant trois jours les triumvirs, où ils se donnèrent l'un à l'autre la vie de leurs amis et de leurs ennemis, où leur cruauté, dans son délire, ordonna même, sous peine de mort, que chacun eût à se réjouir de leurs proscriptions, où la tête de Cicéron enfin fut marchandée pendant deux jours, et devint le gage de leur union; cette île petite, mais dont la célébrité peut s'égaler aux îles les plus redoutables de l'histoire, a disparu dans un tremblement de terre : la nature, secourable dans sa fureur, a voulu comme emporter la trace de tels attentats [1]. Le fleuve lui-même, l'ancien Labinius, a perdu son nom, et il ne paraît là qu'une espèce de torrent épars dans un champ de gravier.

Les plaines voisines avaient vu les derniers efforts de la liberté romaine; mais la défaite d'Antoine à Modène n'avait rien changé au fond des affaires; le sénat n'en fut pas plus avisé, et la mort des consuls Hirtius et Pansa sur le champ de bataille est comme le prélude des morts républicaines et stoïques de Brutus et de Cassius.

1. Malgré la difficulté d'indiquer exactement la position de cette île, les hommes instruits de Modène croient qu'elle était entre les torrents Samoggia et Lavino, dans un bien appartenant aujourd'hui à une famille bolonaise.

Modène, avec ses portiques, semble commode et jolie. Le palais, la galerie et la bibliothèque du palais sont à peu près toute la ville. Le palais, grand, magnifique, avec une cour superbe, est hors de proportion avec la petitesse de l'État du souverain qui l'habite : telle est la pompe toujours obligée de la souveraineté même la plus mince. La galerie, nombreuse par les restitutions de la France, s'est encore accrue de nouvelles acquisitions. Les principaux tableaux sont : *Mars, Vénus et l'Amour;* le *Mariage de Ste Catherine;* le *Martyre de S. Pierre,* du Guerchin; deux grands tableaux, le beau *Christ en croix* et *S. Roch dans sa prison,* du Guide; l'*Assomption de la Vierge; Vénus et l'Amour, Flore,* de Louis Carrache; *Pluton* et autres divinités, d'Annibal; *S. François offrant des fleurs à Jésus-Christ;* la *Vierge,* dans une gloire d'anges, de Leonello Spada; un superbe Garofolo, la *Vierge, S. Jean-Baptiste et Ste Lucie;* un *Christ,* du Pomarancio; la *Mort de Clorinde,* de Louis Lana, maître modenais, imitateur du Guerchin; plusieurs tableaux et des meilleurs des deux Dossi, tels que l'*Annonce aux bergers,* la *Crèche,* chefs-d'œuvre qui tous ont fait le voyage de Paris; l'*Aurore qui enlève Céphale,* de l'Albane; une *Ascension* avec les douze apôtres de grandeur naturelle, de Francia; la célèbre *Circoncision,* avec figures colossales, de Procaccini; un *Christ en croix,* de Mantegna, qui a plus de cent figures; une *Ste Famille,* d'André del Sarto; l'*Adoration des mages,* de Palma; une gracieuse *Nativité,* jadis conservée précieusement à l'église Saint-Paul, chef-d'œuvre de Pellegrino, de Modène, peintre habile, digne élève de Raphaël, qui périt assassiné par les parents d'un homme que son fils avait tué.

La bibliothèque est l'ancienne et fameuse bibliothèque de la maison d'Este, dont elle a conservé le nom (*Biblioteca Estense*); elle fut transportée à Modène lorsque César d'Este s'y retira, après avoir été dépouillé par Clément VIII de son duché de Ferrare. Ainsi ce prince avait été privé de son duché comme bâtard par un pape, dont le prédécesseur de nom, Clément VII, était fils naturel de Julien de Médicis. Il paraît que, dans sa translation précipitée, la bibliothèque fit des pertes irréparables; elle fut

encore négligée par les trois ou quatre premiers successeurs du prince déplacé. Ce ne fut qu'à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe qu'elle fut mise en ordre et enrichie de livres imprimés et de manuscrits par les soins des ducs François II et François III. Cette bibliothèque s'honore d'avoir eu pour conservateurs deux des meilleurs écrivains d'histoire littéraire, Muratori et Tiraboschi : Muratori, colosse d'érudition, qui semble presque arrivé à la gloire par le travail, et dans lequel on est tout surpris de découvrir encore un bon curé occupé de ses pauvres, de la direction et du salut de ses paroissiens, et de l'administration de sa fabrique[1]; Tiraboschi, esprit sage, mais écrivain diffus, et dont l'utile ouvrage, l'*Histoire de la littérature italienne*, est plus propre à être consulté qu'à être lu.

La bibliothèque de Modène compte quatre-vingt-dix mille volumes et trois mille manuscrits. Ces derniers sont, en général, d'une belle conservation. Je remarquai : l'*Évangile*, dans l'ordre de la liturgie grecque, du VIIIe ou IXe siècle, et, selon Montfaucon, du VIIIe; les *Miscellanea*, de Théodore Studite, manuscrit grec du XIVe siècle, non imprimé; de nombreuses miniatures sur divers manuscrits, de l'habile florentin Attavante, dont plusieurs portent sa signature et proviennent la plupart de la bibliothèque de Mathias Corvin (car Attavante était un des quatre miniateurs que la magnificence de ce roi de Hongrie entretenait à Florence); les deux superbes volumes de la *Bible*, couverts à chaque page de riches et élégantes miniatures du mantouan Franco de' Russi et de Thadée Crivelli, payées à ces artistes incomparables par le duc Borso d'Este la somme de 1375 sequins, environ 15,000 fr. Un manuscrit des *Lettres de saint Jérôme*, exécuté l'an 1157 aux frais des dames de Modène, dont les noms se lisent à la suite du manuscrit; fait bibliographique qui montre, au milieu du XIIe siècle, un goût de littérature religieuse et une civilisation singulière.

Une *Cosmographie* de Ptolémée en latin, avec des cartes faites en miniature, avec beaucoup de soin, par un Allemand, Nicolas

1. Muratori était curé de *Santa Maria pomposa* de Modène; il rebâtit l'église, institua la société *della Carità*, et contribua à l'érection d'un mont-de-piété.

Hahn, dans le XIVe siècle, est curieuse; elle met sous les yeux l'état des connaissances géographiques chez les anciens; l'Afrique, couverte de villes, semble avoir été mieux connue par eux que par nous, qui n'avons si longtemps visité que ses côtes; la Suisse paraît aussi observée en détail et avec exactitude; le milieu de l'Europe est quelquefois comme une terre déserte, et le cours des fleuves est fort infidèlement indiqué.

Le manuscrit non imprimé de l'*Histoire générale* de Flavio Biondo, écrivain de la fin du XIVe siècle, est une des premières histoires universelles. Cette histoire devait s'étendre depuis la décadence de l'empire romain jusqu'au temps de l'auteur; elle était divisée en décades à la manière de Tite Live; il n'en existe que trois et le premier livre de la quatrième. Le traité de Flavio Biondo, jusqu'ici inconnu aux savants, *De militaris artis et jurisprudentiæ differentiâ ad Ill. principem Borsum Epistola* (n° CLXVIII des manuscrits latins), est également incomplet.

Le *Recueil de Poésies provençales* fait pour le marquis d'Este par son célèbre troubadour, maître Ferrari, de Ferrare, en 1254, n'avait point échappé aux investigations de M. Raynouard; il contient trois cent quarante-cinq feuillets et mille quatre cent soixante-quatorze pièces, dont quelques unes ne se trouvent dans aucun autre recueil, et il peut être regardé comme un des plus anciens et des plus curieux manuscrits des poésies des troubadours; il prouve surtout la singulière faveur dont jouissaient alors, au sein même des cours de l'Italie, la langue et la poésie provençales.

Un manuscrit du Dante du XIVe siècle, en parchemin, peut-être trop vanté par Montfaucon, meilleur juge d'érudition grecque et latine que de littérature italienne, auquel Muratori l'avait probablement recommandé, a des figures extraordinaires dans le goût du Giotto. Le commentaire de Benvenuto d'Imola offre les marques faites par Muratori des endroits qu'il a indiqués dans ses *Rerum italicarum scriptores*, vaste et laborieux monument, véritable modèle des collections historiques de ce genre.

Le manuscrit en vers iambes non imprimé, intitulé : *De Cap-*

titilate ducis Jacobi Tragœdia, de Laudivio, poëte du XVe siècle, est un des premiers essais dramatiques de la renaissance. Le sujet est la captivité du célèbre général Jacques Piccinnino, emprisonné et assassiné par ordre de Ferdinand-le-Catholique. La pièce a cinq actes avec des chœurs ; au quatrième acte le roi Ferdinand discute avec le bourreau la question de savoir quelle conduite il doit tenir envers Piccinnino, qui s'est remis à lui sur la foi des traités ; le bourreau est d'avis qu'on le tue, et persuade aisément le roi. On voit ensuite le héros dans sa prison ; le bourreau arrive, et lui avoue *avec regret* l'ordre dont il est chargé et qu'il exécute.

Le beau manuscrit des dix Églogues dédiées par le Bojardo à son protecteur le duc de Ferrare Hercule Ier, et de la plus pure, de la plus élégante latinité, a été réimprimé avec des notes et variantes dans l'édition donnée par M. le professeur Jean-Baptiste Venturi (Modène, 1820). L'auteur de l'*Orlando innamorato*, poëte épique plein d'imagination, était encore, comme les grands poëtes du XVe siècle, un homme savant, qui avait traduit Hérodote et Lucien, avait même étudié les langues orientales, et, malgré sa haute naissance, était docteur en philosophie et en droit.

Les manuscrits du Tasse sont très-nombreux ; ses poésies lyriques ont été imprimées ; ses lettres, énorme manuscrit, furent recueillies en partie par Muratori, ou communiquées par extraits à Serassi, l'historien du Tasse, par Tiraboschi, son ami. Il en est encore d'inédites, mais qui toutes ne méritent point d'être publiées ; elles concernent certains détails matériels de la vie ; on y voit que ce grand poëte était minutieux, et qu'il était fort occupé du compte de ses chemises et de l'inventaire de ses meubles.

Un manuscrit français du XIVe siècle, intitulé *Herbier*, offre les plantes en miniature ; l'auteur est M. Urfé, qui, par son goût pour la botanique, semble digne d'être un des aïeux du pastoral auteur de l'Astrée.

La volumineuse correspondance de Tiraboschi s'étend de 1770 à 1794, année de sa mort ; elle est adressée à des prélats, des

cardinaux, des seigneurs instruits, à la plupart des gens de lettres de son temps, et prouve les soins, les recherches, la conscience littéraire de ce laborieux écrivain.

Les imprimés de la bibliothèque de Modène ont aussi de beaux et rares articles. Un exemplaire de la Bible de Venise (Nic. Jenson, 1476), sur vélin, est d'une finesse et d'un éclat supérieur au vélin le plus souvent employé de nos jours. Un pareil livre est une des preuves nombreuses et splendides de la perfection de l'art typographique à sa naissance [1]. Un *Horace*, sur vélin, de la précieuse édition d'Alde (1501), est charmant. La collection des Alde, d'après de récentes acquisitions, est à peu près complète.

Les éditions princeps sont très-nombreuses et des plus rares; enfin la bibliothèque de Modène offre de vives jouissances aux amateurs, et elle mérite d'être placée au premier rang des bibliothèques de l'Italie.

Le musée lapidaire, créé en 1828, a de nombreuses inscriptions, de nobles sarcophages romains et quelques curieux monuments du moyen âge et de la renaissance. Le *Karissimo* d'une inscription, avec un K, semblerait, ainsi que d'autres exemples, donner à l'aspiration florentine une origine antique: La partie des monuments du moyen âge jusqu'au XVIe siècle montre presque tout l'art modenais. Les sculptures de l'ancien tombeau du professeur Jacopino Cagnoli, de l'année 1312, et qui le représentent dans sa chaire, sont d'une merveilleuse beauté qui se soutient au même degré de perfection pendant presqu'un demi-siècle. Les sculptures de l'ancien sarcophage que le cardinal Sadolet avait consacré à son père, Jean Sadolet, jurisconsulte de Modène, ont la grâce et le goût de cette époque; la *Vierge*, *l'enfant Jésus et les deux petits anges* de la partie supérieure paraissent des derniers ouvrages de Guido Mazzoni, habile artiste modenais, qui les avait exécutés en 1516, à son retour de France.

Au moment où la manie des collections d'autographes est devenue à peu près européenne, Modène en a une remarquable de plus de dix-huit cents pièces écrites par des princes,

1. *V.* liv. VI, chap. XII.

des hommes d'état, de guerre, des savants, des lettrés, des artistes, des ecclésiastiques, etc. Cette collection a été formée par M. Gandini, brigadier des gardes nobles du duc, directeur de la musique de la cour, et compositeur, amateur libéral qui laisse prendre des copies, a imprimé son catalogue, et qui ne montre point cette sorte d'avarice et d'égoïsme jaloux assez commun chez les possesseurs de pareils trésors.

CHAPITRE II.

Cathédrale.—Clocher.—*Secchia rapita.*—Saint-Augustin.—Muratori.

La cathédrale de Modène, d'un gothique lombard, de la fin du XIe siècle, n'est ni aussi laide, ni d'aussi mauvais goût que le prétendent les livrets et Lalande : la chaire, de 1322, est regardée comme un monument caractéristique de l'art. Près de l'autel des reliques, est enterré le poëte élégant et licencieux François Molza, dissipateur forcené et mort pauvre diable, d'une maladie de débauche : le tombeau, noble et simple, a une figure de *Père Éternel*, *deux* petits anges et des ornements d'un goût exquis; il paraît de Jacques Tagliapietra et de Paul son fils, excellents artistes modenais du XVIe siècle. Un splendide mausolée en marbre de Carrare, assez bon ouvrage de la vieillesse de Pisani, directeur de l'académie des beaux-arts de Modène, a été consacré par sa fille au duc Hercule III, dernier rejeton de la maison d'Este, bon prince, ami des lettres, juste, économe, mais dont les travaux publics ne furent point sans grandeur, mort dans l'exil après la perte de son trésor, pillé à Venise, contre le droit des gens, par les forbans du directoire; homme éclairé, qui traitait la féodalité de fléau plus fatal que la guerre où la peste, qui avant 1789 avait prédit l'histoire de la révolution française et des coalitions de l'Europe, et n'eut de tort que la fragilité de ses mœurs.

Le clocher, du XIVe siècle, et incrusté, comme la cathédrale de riches débris d'antiquités romaines, est d'une élégante construction. On y voit encore suspendu à sa chaîne le célèbre seau

de sapin conquis sur les Bolonais, et chanté par Tassoni. La *Secchia rapita*, poëme charmant, a été jugée par Voltaire avec une extrême injustice, en prose et en vers[1]; on a peine à croire comment un pareil juge a pu déclarer que cet ouvrage était sans imagination, sans variété et sans grâce, tandis qu'elles y brillent dans une multitude de passages, et y suppléent à l'invention et à l'intérêt. Il serait trop long de citer les jolis et poétiques détails de la *Secchia*, et tant de scènes si vives, si italiennes, si bien dialoguées : l'idée, spirituellement exprimée de courir au secours du plus fort, est bien rendue par le vers sur ce docteur bolonais Baldi...

. . . . . *Ch' era astuto come veglio*
E sapea secondar l' onda corrente[2].

La strophe 17 du même chant, le *Sirene de' Fossi, allettatrici*, semble digne de l'Arioste; telle est encore, chant III, la strophe 47, *Ma dove lascio di Sassol la gente;* et ce trait du chant VI, strophe 22 :

Giandon dalla Porretta era un Petronio
Grande come un gigante, O POCO MENO.

La strophe 43, chant VI, *Qual fiero toro, a cui di fune ignote,* et la 22e du chant VII, *Come nubi di storni a cui la caccia,* sont de la poésie la plus énergique et la plus élevée. Le chant de l'aveugle Scarpinel sur Endymion (chant. VIII, st. 47-63), *Dormiva Endimion tra l' erbe e i fiori*, est ravissant de grâce, d'harmonie et de volupté : ces vers n'ont point été probablement inconnus à Girodet. Voltaire, dans ce poëme qu'il est si difficile de nommer, a fait quelques emprunts licencieux à la *Secchia;* les vers sur ce

Fantin, prédicateur des grands,

qui

Confessait et volait les mourants

sont pris à la strophe 58 du premier chant :

Quivi trovar, che 'l prete della cura
Gì confortando ancor gli agonizzanti, etc.

1. Lettre à Panckoucke, du 28 février 1767, et premier chant de la *Guerre civile de Genève.*

2. Cant. II, st. 14.

Peut-être Voltaire eut-il la petitesse de déprécier l'ouvrage de Tassoni, afin de dissimuler ses larcins. Mais si le mérite poétique de la *Secchia* est incontestable, on sent dans l'âme du poëte une sorte d'infériorité et de décadence. Ce poëte de cour, logé au palais du duc François Ier, pensionné par lui et son *gentilhomme de belles-lettres*, parle avec moquerie des vieilles mœurs et de l'ancienne liberté de sa patrie. Ces guerres si nationales, si fréquentes, si acharnées entre Modène et Bologne, ne lui inspirent que des vers burlesques; au lieu de son éternel et imbécile *Potta*, bailli moderne, qui se montre toujours pour ne rien faire, espèce de personnage de comédie, un poëte vraiment italien eût peint un de ces chefs populaires, un de ces caractères passionnés du moyen âge, défenseur jaloux de l'honneur de sa ville et des intérêts de ses concitoyens. La poésie de Tassoni, pure, correcte, élégante, mais sans conviction et sans enthousiasme, n'est qu'une œuvre littéraire et bouffonne, qu'un jeu bizarre de l'esprit, ou l'expression amère et satirique de ses inimitiés d'auteur.

La grande église Saint-Augustin conserve les restes de deux érudits fameux, l'honneur de Modène, Sigonio et Muratori : ils avaient été enterrés à Sainte-Marie *Pomposa*, paroisse chérie de ce dernier, supprimée en 1774. Le tombeau de Sigonio lui a été érigé par le dernier gouverneur de Modène, Louis Coccapani, de la famille du célèbre professeur de belles-lettres Camille Coccapani, contemporain de Sigonio, et qui avait réfuté Bendinelli, son fougueux ennemi. La tombe de Muratori est contre le mur, près d'une petite porte; il y a une inscription; mais il faut convenir qu'un si chétif monument est peu digne de l'homme dont les prodigieux travaux ont tant illustré l'Italie. Les opinions généreuses et indépendantes de Muratori sur les funestes effets de l'influence politique, l'ambition de la cour de Rome, et l'abus des excommunications, doivent aujourd'hui s'opposer, dans l'État de Modène, à ce que cette sépulture soit plus convenable.

CHAPITRE III.

Théâtre. — Tragédies d'Alfieri.

Le théâtre de Modène, bâti sur les fondations et l'emplacement d'un ancien palais, se ressent de sa première destination ; sa forme est octangulaire, et les acteurs ne peuvent être aperçus d'un grand nombre de places de droite et de gauche. J'y vis représenter, d'une manière satisfaisante, l'*Agamemnon* d'Alfieri : la foule était considérable, et le parterre à 10 sous était rempli d'hommes du peuple ; il rappelait assez exactement les vers du poëte modenais :

O quante scorze di castagni incisi
D' intorno copriran tutta la terra[1].

Alfieri est maintenant national en Italie, comme Shakspeare à Londres, et il eût été facile de prendre mes voisins du parterre pour l'artisan ou le matelot anglais qui se pressent à Covent-Garden aux pièces de William. Les tragédies d'Alfieri, si belles de style, si admirables à la lecture, sont à la représentation trop régulières, trop compassées, trop sèches : son imitation de la simplicité antique est exagérée et fausse ; ses quatre éternels personnages, malgré le pathétique et la violence même de leurs sentiments, ne suffisent point à animer la scène ; aussi quand on joue une de ses pièces, chacun se croit obligé d'y aller par esprit public, mais tout le monde s'y ennuie et s'y fatigue. Je ne crois point d'ailleurs que cet engouement pour Alfieri, qui veut être du patriotisme, soit bon aujourd'hui à quelque chose ; le patriotisme de ce grand poëte est hautain, haineux, emporté, exclusif ; il doit être plutôt funeste aux Italiens, et les égarer que les exalter et les ennoblir.

1. *Secchia Rapita*, cant. VII, 29.

CHAPITRE IV.

Reggio. — Tradition fausse de la maison de l'Arioste. — Cathédrale. — Clementi. — Saint-Prosper. — Madonna della Ghiara. — Bibliothèque. — Musée Spallanzani. — Théâtre. — Canossa.

Reggio, ville charmante, est d'un aspect si joli et si gai, que si l'Arioste n'y était pas né, il aurait dû y naître; elle est tout à fait digne d'avoir été *il natio nido* de ce poëte gracieux [1]. Je n'ai pu, toutefois, malgré son inscription et la crédulité d'un célèbre voyageur [2], reconnaître pour la maison dans laquelle était né l'Arioste, la petite maison refaite, située sur la place de la cathédrale. L'Arioste naquit dans le château de Reggio, dont son père était gouverneur, et, comme l'a démontré son meilleur biographe, Baruffaldi, la fausse tradition qui le fait naître *in camera media primi ordinis erga plateas*, est postérieure à sa mort environ d'un demi-siècle; elle est due à la vanité de quelque Malaguzzi, parent de sa mère, ou de quelque ami de cette famille, qui aura voulu illustrer ainsi la maison qu'elle habitait.

La cathédrale, quoique modernisée, inachevée, mérite d'être visitée pour les ouvrages de Clementi, architecte et sculpteur, de Reggio, habile élève de Michel-Ange, artiste du premier ordre, peu connu, mais regardé par Algarotti comme le Corrège de la sculpture : à la façade, du dessin de Clementi, les superbes figures d'*Adam et Ève*, et celles des SS. Grisanti et Venerio, et des saintes Daria et Joconde; à l'intérieur, les tombeaux d'Horace Malaguzzi, de Vincent Fossa, de l'évêque François Martelli, de Cherubini Sforzani, les statues de Ste Catherine, de S. Maxime, de S. Prosper, le tabernacle en bronze, représentant le *Triomphe du Sauveur*, et surtout le mausolée de l'évêque

1. . . . . *Già mi fur dolci inviti a empir le carte*
I luoghi ameni, di che il nostro Reggio,
Il natio nido mio, n' ha la sua parte. (Sat. IV.)

2. *V.* la note dix-neuf du IVe chant du *Pèlerinage de Childe-Harold.*

Ugo Rangone. Clementi est enterré près de ses beaux ouvrages : son portrait en médaillon se voit au-dessus du tombeau dû à François Pacchioni, architecte et sculpteur, de Reggio, bon élève d'un tel maître. On remarque encore à la cathédrale : une *Piété*, du jeune Palma ; *S. Pierre*, *S. Jérôme*, une *Assomption*, la *Visitation de la Vierge* et le *Martyre des SS. Jean et Paul*, du Guerchin ; *Ste Catherine*, de Tiarini ; et un grand devant d'autel travaillé par le Bernin.

La basilique Saint-Prosper offre une des belles fresques de l'Italie du nord, le *Jugement dernier*, de Camille Procaccini, mais fort endommagée. Une autre fresque, du même, représente le *Christ dans une gloire*, et en bas *S. Prosper;* vis-à-vis *S. Venerio*, et les quatre vertus propres à un évêque : la *Prudence*, la *Charité*, l'*Humilité* et la *Tempérance*. *Ste Anne*, et *S. Antoine* de Padoue sont de Tiarini ; la *Résurrection du fils de la veuve de Naïm* et la *Mort de Jézabel*, de Bernardin Campi ; et le tombeau de Louis Parisetti le jeune et de Julie Zoboli, de Clementi. Le clocher, inachevé, fut construit et décoré par les trois fils de Pacchioni, Léonard, Albert et Robert, élèves de Clementi comme leur père.

La plus belle église de Reggio est la Madone *della Ghiara*, du dessin de l'architecte ferrarais Balbi, et terminée en grande partie par François Pacchioni, auteur de la coupole ; avec son dôme au milieu, et les quatre autres sur les extrémités, elle offre le modèle en petit de la basilique de Saint-Pierre, d'après le plan de Michel-Ange, avant qu'elle eût été gâtée par Charles Maderne, qui la réduisit de croix grecque en croix latine, et lui fit perdre son admirable unité. Elle a de grandioses peintures de l'excellent artiste de la ville, Luc Ferrari, dit de Reggio : *Adam et Ève ; Abraham servant les anges*, et sur la porte Sara souriant à l'espoir de sa postérité ; *Rebecca donnant à boire au serviteur d'Abraham ; Rachel au puits ;* une *Vieille filant ; Jacob soulevant la pierre du puits ;* un *Berger jouant de la flûte ; Jahel perçant de son clou la tête de Sisara ; Moïse*, *Marie et d'autres femmes israélites chantant l'hymne pour la submersion de l'armée de Pharaon ;* les figures de la *Pureté*, de la *Virginité*, de la *Dou-*

cœur et de la *Foi*; un *Ange tenant une grappe de raisin, un autre un lis, et deux un miroir, et plusieurs autres anges avec divers attributs; Abigaïl montrant à David furieux des vivres pour l'armée;* une *Judith; Esther devant Assuérus;* une *Madone;* un *Ange tenant une palme; un autre une branche d'olivier; deux soutenant l'arche d'alliance;* une *Vierge couronnée et les cheveux épars contemplant le ciel;* une *Assomption;* et à la coupole, *huit Anges avec des instruments de musique;* et les huit figures en clair-obscur de *Moïse, Josué, Gédéon, Jephté, Samson, David, Zorobabel, Judas Machabée*, sont de Leonello Spada; *Débora au pied d'un palmier; Samuel consacré par sa mère au service du temple;* la *jeune et belle Abisag servant David vieux;* un *Ange portant une urne;* un autre *un rosier;* un autre *une coupe;* un autre *une orange; David jouant de la harpe;* l'*Archange S. Michel; Salomon sur son trône;* la *Vierge et S. François;* une *Annonciation;* et la riche voûte du chœur, de Tiarini. L'*Adoration des mages* est du jeune Palma; *S. Georges et Ste Catherine,* de Louis Carrache; et le *Christ en croix* consolé par un ange, et en bas la Vierge, Madeleine, S. Jean-Baptiste, S. Prosper et un enfant, dont le Christ et l'ange ont seuls échappé aux restaurateurs, du Guerchin. La Madone *della Ghiara* me fut montrée en détail par de jeunes et joyeux franciscains très-propres, très-polis, très-curieux d'interroger les voyageurs, aimables religieux dont il eût été probablement possible de tirer parti en les faisant travailler, tant ils paraissaient éveillés et intelligents.

La bibliothèque publique compte au-delà de cinquante mille volumes; elle possède plusieurs Bibles anciennes et rares, de nombreuses et belles éditions des XVe et XVIe siècles; une collection aldine presque complète; la collection des auteurs de Reggio, fort bien classée, et tous les manuscrits autographes du grand naturaliste Spallanzani, né à Scandiano, petite ville voisine, et qui avait étudié et professé à Reggio.

Sans parler de la société d'agriculture, le lycée de Reggio réunit trois établissements qui suffisent pour juger de la distinction de cette petite ville. Le riche cabinet d'histoire naturelle ou musée Spallanzani, acquis par la commune en 1801, ainsi que

ses livres et manuscrits, fut composé avec le savoir qu'on doit attendre d'un tel maître, aidé par les circonstances et sa position; une petite dotation lui a été assignée, et il s'accroît par les soins éclairés de son directeur et conservateur M. le professeur Joseph Galliani, qui donne là ses leçons d'histoire naturelle. Le théâtre de chimie et de physique expérimentale, bien pourvu, a servi à plusieurs des découvertes du célèbre physicien de Modène, Nobili. L'académie des beaux-arts compte d'habiles élèves : il y a quelques bons tableaux et une fresque de Nicolas dell'Abate, autrefois à la façade de la maison Pratonieri.

Le théâtre, grand, solide, fut comme improvisé après l'incendie de l'ancien pendant le carnaval de 1740, par l'architecte de Reggio, Cugini, et il a servi de modèle pour plusieurs salles d'Italie et même pour celle de Francfort, construite aussi par l'habile Cugini.

Je n'ai fait que passer par Reggio; mais, je le répète, cette ville me parut singulièrement propre, riante, agréable, et les habitants courtois, animés. Je me suis facilement expliqué depuis le caractère enjoué de ce général des Reggiens peint par Tassoni, qui composait un madrigal quand l'ennemi survint, et qui, obligé de s'armer,

> . . . . . *Era stizzato. . . . .*
> *Di non aver finito il madrigale.*

Le voyageur curieux de ces faits de l'histoire, plutôt énormes que grands, doit se rendre à douze milles de Reggio, afin de visiter les restes de la forteresse de Canossa, théâtre de la pénitence de l'empereur Henri IV, aux pieds de Grégoire VII, en présence de la châtelaine médiatrice, la comtesse Mathilde, d'Adélaïde, marquise de Suse, belle-mère de Henri, et de son fils Amédée; du marquis Azzo, et d'une foule d'évêques et de seigneurs. La scène de Canossa se trouve racontée partout, mais de manières assez diverses, et elle a été peinte par un éloquent écrivain dans un ouvrage encore et trop longtemps inédit [1]. Je

1. M. Villemain, *Histoire de Grégoire VII.*

ne puis donner que l'aspect des lieux et quelques détails sur leur récente destinée. Cette forteresse, fondée dès l'année 938, sur un roc élevé, était enveloppée d'une triple muraille, la première aux pieds, la seconde au milieu, la troisième au sommet; ce fut à la porte de chaque muraille que le pénitent impérial, vêtu d'habits grossiers, pieds nus, l'hiver, s'arrêta et jeûna à trois reprises tout un jour. Les eaux avec le temps paraissent avoir contribué à la destruction de Canossa, ainsi qu'on en peut juger par les genres de ruines amoncelées au nord et à l'ouest; il n'y a d'intact que deux citernes à la cime. Lorsque le sénat de Reggio invita, en 1796, la commune de Canossa à se réunir à la nouvelle république, les habitants, malgré les instances du juge (giusdicente) créé par le comte Valentini, seigneur de Canossa et ministre du duc Hercule III, montrèrent beaucoup de bonne volonté : l'assemblée élue adopta le nouveau système politique à l'unanimité; elle envoya au sénat comme témoignage d'adhésion, un petit canon avec trois épingares, et le drapeau tricolore fut arboré, au bruit des danses et de la musique champêtre, sur la place de l'antique manoir de Mathilde. L'abandon définitif de Canossa eut lieu trois ans après, lorsque la résidence du juge fut transférée à Bianello; le château fut alors horriblement dévasté; on arracha les tuiles, le fer, la charpente, les portes, les grilles et jusqu'au pavé, et il ne resta que les murs. Au-dessous du grand salon et des chambres de cette dernière habitation, est une grande pièce qui servait, il y a peu de temps, d'écurie et de vestibule à trois horribles prisons où se voyaient des traces d'anciennes peintures et deux colonnes en marbre. Canossa est resté à la maison Valentini : l'aîné et la comtesse, sa femme, qui, avec plusieurs amis, y vinrent dans l'automne de 1835, témoignèrent l'intention de faire arranger quelques chambres, tant ils étaient enchantés du site et de la vue.

CHAPITRE V.

Parme. — Bibliothèque. — Infants ducs de Parme. — Musée lapidaire. — Velleja.

Malgré le triste aspect de Parme, le séjour de cette ville, grâce aux conseils, à l'obligeance, aux lumières de mon collègue le bibliothécaire, M. Pezzana, me devint extrêmement agréable et instructif.

La bibliothèque, dont le local est très-beau, qui offre deux demi-figures gigantesques du Corrège, compte plus de cent mille volumes et de quatre mille manuscrits. Elle fut composée par le célèbre P. Paciaudi, sous les infants don Philippe et don Ferdinand, ducs de Parme, et ouverte en 1770. Il est remarquable qu'une bibliothèque aussi jeune possède déjà un aussi grand nombre d'articles précieux. Chose singulière! ces ducs de Parme, quoique issus des Bourbons de la branche espagnole et venus d'Espagne, encouragèrent vivement les lettres, les sciences et les arts. Condillac écrivit son Cours d'études pour l'infant don Ferdinand, et Millot composa, pour cette cour étrangère, les meilleurs abrégés historiques que nous ayons encore aujourd'hui, malgré tant de résumés. L'ami de Voltaire, M. d'Argental, était, comme on sait, ministre de Parme à Paris. La bibliothèque de Parme s'est depuis accrue des nombreuses bibliothèques de couvents supprimés, et, en 1816, elle a fait l'acquisition de la célèbre bibliothèque du professeur De' Rossi, pour laquelle une salle splendide a été construite, bibliothèque regardée comme la plus précieuse pour les manuscrits orientaux, après celle d'Anvers décrite par Michaelis, et celle plus récente, mais, dit-on, encore plus considérable, du duc de Sussex, à Londres; collection d'environ trois mille quatre cents volumes, dont plus de quatorze cents manuscrits hébreux, parmi lesquels sont sept cents manuscrits bibliques inédits, et guère moins de deux cents en d'autres langues, qu'il eût peut-

être été désirable de voir passer à un établissement plus fréquenté, et dans une ville plus importante que Parme, où elle est un peu enfouie.

Un volume curieux de cette bibliothèque est le *Coran*, dont le P. Paciaudi raconte ainsi la singulière histoire [1] : Après la levée du siége de Vienne, l'empereur Léopold étant entré dans la tente du grand vizir Kara-Mustapha, ce Coran lui fut offert; il le fit remettre en présent, ainsi que d'autres objets trouvés dans le camp, à sa femme Éléonore. L'impératrice le donna depuis à son confesseur le jésuite Charles Costa de Plaisance, qui l'envoya comme un monument de famille à son frère et à ses neveux, habitants de cette ville. Ce ne fut qu'en 1767, lors de la formation de la bibliothèque ducale, que le comte Jacques Costa, arrière-neveu de Charles, en fit hommage au duc Ferdinand, pour être destiné à la nouvelle bibliothèque. A la fin de ce Coran, il est dit, en arabe, qu'il a été écrit par Ramasan, fils d'Ismahil, en l'an 1077 de l'hégire (1666). Avant d'appartenir à Kara-Mustapha, il avait été à Assan-Aga; des notes écrites en caractères différents, aussi à la fin du volume, se rapportent aux jours de naissance des cinq enfants de ce dernier. Malgré l'admiration et la reconnaissance que doit inspirer la victoire de Sobieski, je ne pus toucher sans une sorte de respect le livre de prières de ce dévot musulman trahi par Allah [2]. L'Alcoran de ce Turc me rappelait que les livres, dans leurs destinées si diverses, ont souvent comparu sur les champs de bataille, qu'ils ont charmé les vainqueurs ou consolé les vaincus : cette illustre partie de leur

1. *Prologus ad præclarissimum Alcorani Codicem Regiæ bibliothecæ Parmensis. Parma ex regia typographia*, in-8o, assez rare. L'exemplaire de la bibliothèque de Parme est en papier bleu; on ignore s'il en a été tiré d'autres exemplaires. Le P. Paciaudi a toutefois commis une erreur dans la description qu'il a faite de ce Coran : *tenuissimis in membranis descriptus, aureis literis, flosculis, aliisque librariis ornamentis præstans, et theca ex serico villoso, opereque phrygio decora inclusus;* il n'est point sur parchemin, mais sur papier turc, très-beau, avec apprêt sur la partie écrite de la page.

2. « Regardez le firmament, disait le kan de Crimée à Kara-Mustapha au « moment de sa défaite, et voyez si Dieu n'est pas contre nous. » Le sultan fit étrangler Kara-Mustapha : on conserve sa tête et le cordon à l'arsenal de la milice bourgeoise de Vienne.

histoire me paraissait pleine d'intérêt; Alexandre ne quittait point Homère dans ses campagnes; Platon et Polybe furent les dernières lectures de Caton et de Brutus, assiégés et défaits.

La bibliothèque de Parme possède, si on peut le dire, deux autres livres de dévotion, le *Livre d'Heures* de Henri II et le *Psautier* hébreu de Luther, qui forment un frappant contraste avec le Coran de Kara-Mustapha. Le *Livre d'Heures* offre un trait de mœurs caractéristique et assez peu édifiant : en bas de chaque page est le croissant, symbole de Diane, chiffre de la maîtresse de Henri, et sa devise : *Donec totum impleat orbem;* chiffre qu'il avait fait graver sur tous les monuments élevés sous son règne, que l'on voit sur les livres reliés à ses armes, mais qui ne semblait guère devoir se trouver jusque dans ses *Heures*. Le *Psautier*, édition de Bâle, 1516, faisait partie de la collection Rossi; et avait appartenu précédemment au savant orientaliste Tychsen; il a des notes interlinéaires et autographes de Luther : le volume est très-fatigué; les deux premiers feuillets sont déchirés en grande partie : on sent que lui aussi a dû être exposé aux emportements du fougueux réformateur.

Parmi les manuscrits, on distingue : un *Térence* très-élégant de 1470, qu'une note curieuse indique comme ayant été copié d'après un manuscrit tout entier de la main de Pétrarque, de 1358, nouveau témoignage des travaux érudits de ce grand poëte; un *Dante*, postérieur de cinquante ans à la mort de l'auteur; un *Pétrarque*, très-beau, du commencement du XVIe siècle, que les trois fleurs de lis au milieu d'une couronne de laurier, mises au bas des brillantes miniatures de la première page, ont fait regarder comme ayant appartenu à François Ier, et pris à la bataille de Pavie. Une note du catalogue de la bibliothèque de Parme a pu donner lieu à cette conjecture. Peut-être lors de la formation du catalogue a-t-on confondu ce manuscrit avec un autre manuscrit de Pétrarque que possédait en 1826 le comte Louis Gattinara, descendant du fameux jurisconsulte Arborio de Gattinara, le chancelier de Charles-Quint, et sur lequel se trouvent ces mots à la première page : *Este libro fue del rei Fran de Francia, el quale fue preso en la batalla de Pavia arra es*

de don P. de Vargas Gou de Novara por su Md [1]. Si la nouvelle bibliographie militaire dont nous venons de parler, pouvait être approfondie, il est fort probable que les livres d'amour et de galanterie y tiendraient encore plus de place que les traités des philosophes. François Ier dut peu regretter dans sa captivité le Pétrarque qu'il avait perdu; il eut alors besoin de plus hautes consolations, et le verset du psaume qu'il lut à l'entrée de l'église de la Chartreuse [2], convenait mieux à sa situation que les sonnets et les *canzoni* du poëte. Les manuscrits du poëte parmesan Basinio, indiqués par Ginguené, sont à la bibliothèque de Parme, ainsi que quelques autres de ses petits ouvrages. Elle possède aussi l'édition *rarissime* du recueil consacré à la louange de la belle Isotte *degli atti*, maîtresse d'abord et femme de Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini, recueil auquel Basinio semble avoir eu la plus grande part [3]. Mais c'est à tort que, suivant la première édition de Tiraboschi, Ginguené a fait naître Basinio vers 1421, tandis qu'il était né en 1425; Tiraboschi, d'après un distique de Basinio, cité par le P. Affò, avait rectifié cette erreur dans sa seconde édition, qui contient de nombreuses corrections et additions dont Ginguené n'a point eu connaissance. L'écrivain français n'aurait point non plus donné comme inédits les manuscrits de Basinio, puisque une édition de ses principaux poëmes avait paru à Rimini en 1794. Il y a bien aussi quelque rigueur dans la négligence reprochée par lui aux Parmesans de ne point imprimer les œuvres de leur poëte : plusieurs fois il en a été question; Paciaudi, sur l'invitation du ministre Du-Tillot, avait fait des recherches conservées encore à la bibliothèque et relatives à la famille de Basinio; il est probable que cette publication aurait eu lieu sans la disgrâce du ministre, et, par contre-coup, du bibliothécaire.

Le musée lapidaire a plus de vingt mille médailles. L'article

1. *Memorie dell' Accad. reale di Torino*, vol. XXIX, p. 226, et Napione, *Opusc. di lett.*, t. II, 1826, p. 164.

2. *V.* liv. IV, ch. IV.

3. *Trium poetarum elegantissimorum, Porcelii, Basinii et Trebanii Opuscula nunc primum edita.* Paris, Christophe Prudhomme, 1549.

principal est la célèbre table de Trajan, trouvée à Velleja à différentes époques et en divers lieux, et parfaitement restaurée : ce rescrit impérial sur la nourriture des enfants des pauvres, légitimes ou bâtards, est curieux pour l'histoire de l'administration romaine. La quatrième feuille d'un sénatus-consulte sur les intérêts particuliers de la Gaule-Cisalpine montre quelle était déjà sa splendeur au temps de la république. Chose remarquable et qui prouve la puissance et la prospérité de l'ancienne Italie, cette petite ville de Velleja, à peine connue dans l'histoire, a fait à elle seule le musée lapidaire de Parme; les fouilles, commencées en 1762, par le chanoine Costa et le P. Paciaudi, reprises, en 1804, sous l'administration française[1], ont été reprises de nouveau avec succès en 1821; et Velleja, enfouie obscurément sous l'éboulement d'une montagne, et dont la catastrophe n'a ni Pline ni Vésuve, est devenue comme la Pompéi de l'Italie du nord.

CHAPITRE VI.

Galerie. — Corrège. — Colosses farnèse.

La nouvelle galerie ducale, peu nombreuse, est bien choisie et arrangée avec goût; on y sent les avis et la direction de l'habile Toschi, un des premiers graveurs de l'Europe, établi à Parme, et qui semble tenir à la France par sa belle traduction de l'*Entrée de Henri IV*.

Le *S. Jérôme*, le chef-d'œuvre du Corrège, est rentré dans la ville qui compte le plus grand nombre et les plus importants de ses ouvrages, et qui est comme la capitale de son talent : le saint a véritablement usurpé la dénomination de ce tableau,

1. Il ne fut découvert alors que les ruines peu considérables d'un édifice auquel on voulut donner le nom de *Thermes*, tandis que les vrais thermes faisaient partie des premières fouilles. Antolini, dans son ouvrage sur Velleja, n'appelle les ruines de cet édifice que l'*Édifice Moreau*, du nom de ce bon Moreau-Saint-Méry, ancien administrateur-général des États de Parme, Plaisance et Guastalla, honnête homme et littérateur médiocre, auteur de volumineux recueils sur les colonies et d'un petit livre sur la danse, dédié aux Créoles, et imprimé à Parme, par Bodoni, en 1801, in-16, et 1803, in-12.

où l'on voit en effet la Vierge, l'enfant Jésus, Madeleine qui le caresse et lui baise les pieds avec la plus tendre expression de respect. Saint Jérôme n'est qu'un des autres personnages, avec les deux anges et son lion. L'histoire du tableau, peint en 1524, montre quelle était alors l'existence inférieure des artistes : Briseis Cossa, veuve d'un gentilhomme parmesan, qui l'avait commandé, malgré la beauté de son nom homérique, n'alloua au Corrège que 47 sequins (environ 552 fr.), et la nourriture pendant les six mois qu'il y avait travaillé; elle eut toutefois la magnificence d'ajouter à ces honoraires *deux voitures de bois, quelques mesures de froment et un porc gras.* Il fut offert depuis, par le roi de Portugal, 40,000 sequins (plus de 400,000 fr.) de ce même chef-d'œuvre à l'abbé du couvent de Saint-Antoine de Parme, qui allait le céder, si l'infant don Philippe, sur les instances de la ville, ne l'eût fait enlever et mettre à la cathédrale. Il passa ensuite à l'Académie de peinture; et lors de nos *illustres pillages*[1] en 1798, le duc de Parme consentit à payer au vainqueur un million, afin de conserver l'ancien tableau de la dame Cossa : la caisse militaire était vide; mais les instances de Monge et de Berthollet l'emportèrent, et cette merveille fut transportée à Paris pour être reprise en 1815. Les autres tableaux du Corrège sont : un *Repos en Égypte*, connu sous le nom de la *Madone della scodella*, un de ses plus beaux ouvrages, regardée comme *divine* par Vasari; sa *Déposition de croix*, belle de douleur et de simplicité, et qui réfute, comme une multitude d'autres ouvrages de ce grand peintre, le reproche qui lui a été fait d'affectation et de mignardise; le *Martyre de S. Placide et de Ste Flavie*, touchant par la foi calme et profonde de la sainte; le *Christ portant sa croix* marquerait, selon Algarotti, le passage du Corrège de l'imitation un peu sèche de Mantegna, à sa propre manière : la figure de la Vierge évanouie est attendrissante; la *Vierge tenant son fils dans les bras*, dite la *Madone della Scala*, fresque provenant de l'oratoire de ce nom, démoli en 1812, avait été primitivement peinte au-

1. Expression de Paul-Louis Courier sur la spoliation de l'Italie.

dessus de la vieille porte Saint-Michel. Malgré l'injure du temps, cette fresque est encore placée au premier rang des ouvrages du Corrège, et cette Madone, plus forte que nature, mise sur le mur d'une porte de la ville, exposée à la vénération des hommes du peuple et des gens de la campagne, est remplie de grâce, de douceur et d'élégance. La nouvelle porte Saint-Michel, qui subsiste encore, est de San Micheli, et se distingue par sa noble et simple architecture. Elle fut élevée par le pape Paul III, dont le nom est inscrit sur la frise, ainsi que la date de 1545. Cette porte Saint-Michel semble véritablement illustre, puisqu'elle fut peinte d'abord par le Corrège et refaite par San Micheli.

Le *S. Jérôme écrivant*, du Guerchin, a une certaine sévérité d'expression qui s'accorde bien mieux avec son caractère dalmate et littéraire que l'air résigné et pacifique qui lui a été trop souvent donné. Un *Jésus enfant*, en pied, prêt à argumenter contre les docteurs, par Jean Bellini, est rayonnant d'intelligence et de divinité.

La *Vierge colossale couronnée d'étoiles* fut copiée par Annibal Carrache, de l'original du Corrège, qui est à la bibliothèque. Les *Apôtres portant le corps de la Vierge au tombeau*; les *Apôtres découvrant ce même tombeau*, et stupéfaits de le trouver vide, sont deux tableaux de Louis Carrache, plus grands, plus extraordinaires que beaux. La *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, S. Jean, Ste Marguerite, S. Augustin et Ste Cécile, petit tableau d'Augustin, est de l'expression la plus douce, la plus noble, la plus vraie, la plus variée. La *Vierge*, les yeux au ciel, l'enfant Jésus dormant sur son sein, par Van Dyck, est une composition ravissante : les yeux de la Vierge sont pleins de tendresse ; le sommeil de l'enfant est charmant. *Joseph d'Arimathie, S. Jean et les trois Maries pleurantes, Jésus descendu de la croix* et posé sur les genoux de sa mère, était, selon Lanzi, le meilleur tableau qu'il eût vu de Francia ; un tel éloge suffit pour juger de sa merveilleuse beauté. La *Vierge, l'enfant Jésus dans ses bras, S. Jérôme, S. Bernardin de Feltre*, tableau fait à dix-neuf ans par le Parmesan, est une habile et brillante imitation

du Corrège. L'*Entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem*, esquisse peinte à l'huile sur papier, jadis un des plus beaux ornements du palais de Colorno, passe pour un des ouvrages où le Parmesan a rassemblé le plus grand nombre de figures. La *Vierge avec l'enfant Jésus, S. Joseph, Ste Barbe* et un petit ange qui tient entre ses bras la tour dans laquelle fut enfermée cette sainte, ouvrage noble, élégant; la *Vierge*, dans une gloire soutenue par trois anges, et S. Sébastien et S. Roch, sont de Michel-Ange Anselmi, élève et exact imitateur du Corrège, peintre né à Lucques, mais d'une ancienne famille de Parme, d'où les orages politiques avaient banni son père. Le *S. François* recevant les stigmates, dans le goût des Carraches pour les figures et le paysage, est un des meilleurs ouvrages de Badalocchio, peintre facile et pittoresque de l'école de Parme. Une *Ste Famille avec S. Michel*, et un ange qui joue de la mandoline, est un ouvrage gracieux et des plus estimés de Jérôme Mazzola, digne cousin de François, le Parmesan, son camarade de jeunesse et d'études, dont il eut la précocité de talent. La *Vierge entre Ste Catherine et le petit S. Jean, offrant son sein à l'enfant Jésus*, composition élégante, agréable, est de Samacchini. L'*Apparition de la Vierge avec l'enfant Jésus, à S. Augustin et à S. Jérôme*, de Rondani, peintre parmesan du XVIe siècle, fidèle disciple du Corrège, est presque égal aux ouvrages de son maître, et passe pour un des meilleurs tableaux de Parme. *Jésus-Christ dans une gloire*, ayant à ses côtés la Vierge et S. Jean-Baptiste en bas, S. Paul et Ste Catherine d'Alexandrie à genoux, est un beau Raphaël. Le *Christ* enseveli et pleuré par sa mère, S. Jean, Madeleine, S. Pierre, S. Paul et Ste Catherine, paraît une répétition faite par André del Sarto, ou par un autre artiste excellent, du tableau donné par André aux religieuses du couvent de Lugo in Mugello, dans lequel il avait une fille; l'original est à la galerie de Florence. L'ange des trois *Maries*, de Schidone, assis sur le bord du sépulcre, et qui leur annonce la résurrection du Sauveur, est noble et grandiose; les draperies des femmes sont très-belles. Schidone, quoique élève des Carraches, fut un ardent imitateur du Corrège, qui semble avoir inspiré tous les

chefs-d'œuvre que l'on admire à Parme. Peintre de la cour, aimé du duc Ranuzio Ier, Schidone dut à sa faveur une maison, des terres (présents bien au-dessus des dons rustiques faits à son grand modèle par la dame Briseis Cossa); mais, possédé de la passion du jeu, il mourut de douleur d'avoir tout perdu en une nuit. Une copie du *Christ traîné par un bourreau*, du Titien, quoique faite par ce grand maître, ne m'a point paru produire l'effet du modèle [1], malgré la barbe et les moustaches ajoutées à la figure du bourreau, et l'expression céleste de la figure du Christ.

Les deux colosses, l'*Hercule* et le *Bacchus*, trouvés en 1724 dans le palais des Césars sur le mont Palatin, et relégués pendant un siècle dans la maison de campagne, beaucoup moins historique, des ducs de Parme à Colorno, ont été plus convenablement placés à la galerie. Ces statues, les plus grosses que l'on ait découvertes en basalte égyptien, quoique gréco-romaines, et, dit-on, des premiers temps de l'empire, ne paraissent pas très-pures, et elles sont assez l'opposé du *Materiam superabat opus*. Une tête colossale de *Jupiter*, en marbre de Carrare, détachée d'un buste ou d'une statue antique, est fort belle, et fut admirée par Canova. La meilleure des diverses statues trouvées à Velleja est une Agrippine seconde, ouvrage romain, dont la draperie semble presque grecque. Une excellente statue, peut-être d'un athlète, a été malencontreusement restaurée comme si elle avait dû être un faune, quoique assurément elle n'eût rien de rustique. Une statuette en bronze d'Hercule, trapu, ivre, goinfre, ignoble, est curieuse, et du bon temps de l'art. Parmi les cinq ou six statues modernes est un petit *S. Jean-Baptiste*, du Bernin, agréable et recherché. Au fond de la galerie est le buste de S. M. la duchesse de Parme, de Canova, commandé assez singulièrement par les troupes de son petit État, et ornement convenable du Musée qu'elle a créé.

1. *V.* liv. VI, ch. XVII.

CHAPITRE VII.

Cathédrale. — Gothique italien. — Coupole. — Baptistère. — Emblèmes païens mêlés aux symboles chrétiens.

La cathédrale et le baptistère de Parme sont au premier rang des monuments gothiques de l'Italie. Mais, avec le marbre qui les décore, on y voit aussi l'empreinte du goût italien, préoccupé par la vue des débris de l'antiquité, et qui n'a point cette ignorance hardie, source des beautés singulières et du grandiose bizarre des édifices gothiques du Nord.

La coupole, peinte par le Corrège, la première des coupoles, est assez pénible à examiner de près. Malgré sa dégradation, il est impossible de ne pas admirer encore ces superbes lambeaux de peinture, non moins finis de près qu'éclatants de loin, et cette *Assomption* si vive, si joyeuse, si triomphante. Ces fresques, qui ravissaient Louis et Annibal Carrache [1], trois siècles plus tard, ramenaient au vrai le restaurateur futur de l'école française, et commençaient, pour ainsi dire, les grands peintres de notre âge [2]. Les deux tableaux du chœur, représentant un *David* et une *Ste Cécile*, par César Procaccini, paraissent encore beaux à côté de la coupole. A la tribune, le *Christ dans sa gloire*, de Jérôme Mazzola, fresque estimée, mais pénible; les deux fresques de l'histoire de *Moïse*, à la grande chapelle, à droite du maître-autel, par Horace Samac-

1. *V.* la lettre de ce dernier à son cousin Louis, de Parme, du 18 avril 1580 : « *Non potei stare di non andar subito a vedere la gran cupola, che voi tante volte « mi avete commendato, ed ancora io rimasi stupefatto, in vedere una così gran « macchina, così ben' intesa ogni cosa, così ben veduta di sotto in sù con sì gran « rigore, ma sempre con tanto giudizio, e con tanta grazia, con un colorito, che « è di vera carne.* » *Raccolta di Lettere sulla Pittura, Scultura ed Architettura*, t. Ier, p. 86.

2. On lit, dans une Notice sur David, par M. P. A. Coupin, qu'avant son départ pour l'Italie il n'avait point échappé au mauvais goût du temps, et qu'il était partisan de Boucher : *Soyons Français*, répondit-il à ceux qui lui vantaient la supériorité de l'école italienne. Arrivé à Parme, les fresques de la coupole commencèrent sa conversion.

chini, ne soutiennent pas aussi bien ce redoutable voisinage; à l'autel, l'*Assomption* avec S. Thomas, Ste Lucie, S. Jean et S. Bernard, est une fresque remarquable de Tinti, peintre parmesan du XVIe siècle, habile imitateur du Corrège et du Parmesan. L'*Apparition de Ste Agnès* à sa famille, suivie de saintes vierges, de Michel-Ange Anselmi, est du plus vigoureux coloris, quoique maladroitement nettoyée. Les fresques de la nef représentant la *Vie de Jésus-Christ*, de Gambara, sont peut-être l'ouvrage le plus grand et le plus soigné qu'il ait exécuté. Un *Crucifiement* avec Madeleine, Ste Agathe, S. Bernard et un ange, du Sojaro, est remarquable par la composition et le bon empâtement des couleurs.

Sous le grand autel, un bas-relief du XIe siècle, *les Apôtres et les Évangélistes*, est un monument de l'enfance de l'art. Une *Déposition de croix*, autre bas-relief de marbre, dans le mur à gauche, de 1170, par Benoît Antelami, est un travail précieux, primitif, dont un malencontreux confessionnal cache en partie les détails curieux. Le tombeau de marbre du chanoine Barthélemy Montini, mort en 1507, par Da-Grado, parmesan, est d'une rare élégance. Le mausolée du jurisconsulte Barthélemy Prati, à l'extrémité duquel sont deux femmes assises, plongées dans la plus profonde douleur, est un ouvrage plein de naturel et de vérité, de Clementi.

Un riche cénotaphe est élevé à Pétrarque dans la chapelle Sainte-Agathe; il était archidiacre et chanoine de la cathédrale de Parme, comme il était chanoine de Lombez, de Padoue, titres et dignités ecclésiastiques qui contrastent singulièrement avec sa réputation poétique et amoureuse [1]. Pétrarque, s'il fût

1. L'abbé de Sade (*Mémoires pour la vie de Pétrarque*, II, 298), a commis plusieurs erreurs sur l'archidiaconat et le canonicat de Pétrarque à Parme. Il n'est point vrai qu'il obtint du pape le titre de chanoine afin d'avoir une prébende, dont il jouissait déjà en sa qualité d'archidiacre. Pétrarque, comme son prédécesseur le chanoine Pierre Marini, mort en 1346, cumula les deux titres et les deux prébendes. Le P. Affò a fort bien éclairci tous ces faits (*Discorso preliminare su la dimora di Petrarca in Parma*, p. XXVIII et suiv. du tome II des *Memorie degli Scrittori et Letterati parmigiani*), et il a même publié le texte de la bulle de Clément VI, qui nomme Pétrarque chanoine de Parme, pièce intéressante dont il devait communication à l'abbé Gaétan Marini.

mort à Parme, aurait voulu être enterré dans la cathédrale, quoique, de son propre aveu, il eût fort peu résidé, et qu'il n'eût guère été qu'un archidiacre assez inutile [1].

Une simple pierre indique la place où est enterré Augustin Carrache, mort souffrant, malheureux, à l'âge de quarante-trois ans, et retiré au couvent des Capucins; on lit que cette pierre a été placée par deux de ses amis, Jean-Baptiste Magnani de Parme et Joseph Guidotti de Bologne. Sur le même pilastre, une autre inscription indique la sépulture de Leonello Spada, autre bon peintre bolonais. Près de l'autel de l'Assomption est enterré le célèbre P. Turchi, de Parme, le premier prédicateur italien de son temps, précepteur des enfants du duc Ferdinand Ier, dont les Carêmes de capucin, énergiques, indépendants, courus de la foule, ont paru supérieurs à ses homélies d'évêque, écrites en style à la française. Turchi, après avoir déclamé dans ces dernières contre les progrès de nos armes, mourut paisiblement sur son siége, en 1803, sujet de la république. La plus belle moitié de sa vie est assurément la première; car ce capucin, parlant devant la cour, avait défendu les sciences et les lumières, et prêché l'abolition de la peine de mort avant qu'il en fût question dans les assemblées politiques ou les académies.

Une inscription louangeuse est consacrée à la mémoire de Bodoni : les lettres imitent assez ingénieusement le caractère des frontispices de ses éditions; au-dessus est son buste fait de son vivant par le professeur Comolli, piémontais, son compatriote.

Le superbe baptistère, tout de marbre, est de la fin du XIIe siècle. Il est orné au dehors de statues, de bas-reliefs offrant des traits de l'Ancien et du Nouveau Testament et de curieux hiéroglyphes. L'intérieur n'est pas moins caractéristique; la voûte est couverte de fresques gothiques ou grecques du moyen âge; Diane et Apollon y sont représentés non loin de l'histoire de S. Jean et des figures des prophètes, des évangélistes et des

1. *At si Parmæ moriar (poni volo) in ecclesia majori, ubi per multos annos archidiaconus fui, inutilis et semper fere absens.* V. son Testament.

apôtres; j'y lus le *Spiritus intus alit*, du VIe livre de l'Énéide, pris de Platon, tant le profane, dans ces siècles barbares, ne peut se détacher de la religion, tant les emblèmes païens semblent encore mêlés aux symboles chrétiens. Ces fresques, de l'année 1260, sont regardées comme un des restes les plus curieux de l'ancienne manière qu'ait l'Italie du nord : le coloris et les dorures, après plus de cinq siècles, sont encore d'un éclat merveilleux et prouvent une habileté singulière dans leur composition. D'autres fresques, d'un goût plus pur, sont du XIVe siècle, et marquent les progrès de l'art. Douze figures de l'architecte du baptistère, Benoît Antelami, parmesan, représentent les mois de l'année avec leurs attributs : deux autres figures, une jeune fille couronnée de fleurs, un grave vieillard, vêtu d'une courte tunique et tenant à la main un rouleau couvert de signes astronomiques, offrent comme un emblème de la saison riante ou de la triste saison de notre vie. Les colonnes isolées sont toutes de hauteur, de forme et de marbre différents; la plus belle, près du grand autel, est même de granit oriental. Au centre est une vaste cuve octogone de marbre servant jadis au baptême par immersion, et qui en contient une plus petite aussi de marbre, couverte de bizarres arabesques. La grande, d'un seul bloc, est datée sur le bord, de 1204, et toutes deux semblent en harmonie avec le reste de cet étrange monument.

Quelque temps avant mon passage à Parme, le savant orientaliste M. de Hammer, qui venait de visiter le baptistère, avait tiré de ses divers emblèmes plusieurs conjectures à l'appui de son système sur le culte de Mithra ou du feu; mais, quoique ingénieuses, ces conjectures paraissaient un peu hasardées.

Le baptistère, à côté de ses vieux et gothiques ornements, n'est pas sans quelques bonnes peintures : le *Christ baptisé par S. Jean*, entre deux légions d'anges, de Philippe Mazzola *delle Erbette*, le père du Parmesan; un *Dieu le père*, d'auteur inconnu, mais qui paraît être d'Hilarion ou de Michel Mazzola, s'il n'est pas du même Philippe, tant il semble dans le goût de cette famille; la *Mort de S. Octave*, de Jean Lanfranc, fort endom-

magée. Le tombeau en marbre du cardinal Gherardo Bianchi, fondateur du chapitre de ce baptistère, par Da-Grado, est encore un ouvrage élégant du XVIe siècle.

CHAPITRE VIII.

Saint-Jean. — Coupole. — Saint-François. — Saint-Sépulcre. — Paciaudi. — Curés italiens. — l'Annunziata. — Le P. Affò. — Bibliothécaires de Parme. — Les Capucins. — Asdente de' Denti.

L'église et le monastère de Saint-Jean l'évangéliste ont été rendus en 1816 aux religieux de saint Benoît, qui s'y livrent à l'éducation de la jeunesse. L'extérieur de l'église n'est pas sans bizarrerie et sans confusion. La tour, la plus élevée de la ville, est d'un autre architecte et de meilleur goût. C'est à tort que l'architecture intérieure, d'un bon effet, a été attribuée au Bramante ; des pièces authentiques, déposées au couvent, constatent qu'elle est de Bernardin de' Zaccagni da Torchiera, dit aussi Ludedera.

La coupole est une autre merveille du Corrège ; il la fit à vingt-six ans, et il préludait ainsi par cette superbe *Ascension*, mal éclairée, gâtée par l'humidité et obscurcie par la fumée des cierges, à l'*Assomption* du dôme. D'après la quittance du Corrège, cette coupole, exécutée de 1520 à 1524, lui avait été payée 262 ducats d'or, environ 1,000 écus; selon l'usage du temps, il eut en outre un petit cheval du prix de 8 ducats. Les figures gigantesques n'annoncent point, comme on l'a imaginé, la prétention d'imiter Michel-Ange, mais elles prouvent simplement l'habileté de l'artiste à calculer leur effet avec la lumière réfléchie qui les éclairait.

Quelques belles peintures se remarquent encore à Saint-Jean : le *Christ couronnant la Vierge d'étoiles*, habile répétition, par Aretusi, d'un ouvrage pareil du Corrège, détruit barbarement par les moines lors de l'agrandissement du chœur[1] ; les ara-

1. La belle copie de la *Nuit du Corrège* due au même artiste et placée dans

besques de la voûte de la nef, le *Christ portant sa croix*, de Michel-Ange Anselmi; *S. Jacques aux pieds de la Vierge*, une *Transfiguration* au grand autel, la *Vierge qui tend la main à Ste Catherine*, de Jérôme Mazzola, et dignes par la grâce, le goût et l'élégance, de son cousin François, le Parmesan, qui a peint les cintres des chapelles du Crucifix et de Sainte-Gertrude. Un petit tableau, la *Vierge, son fils et deux anges*, de François Francia, est simple, naturel; ce grand artiste semble toutefois avoir été surpassé à Saint-Jean par son fils Jacques, auteur d'une *Nativité*, datée de l'année 1519. Au-dessus de la petite porte qui conduit dans le cloître est un *S. Jean évangéliste* prêt à écrire, autre merveilleuse fresque du Corrège.

Les stalles du chœur, remarquables pour le travail et le goût des ornements, sont l'ouvrage d'excellents artistes du XVIe siècle, Zucchi, Pascal, et Jean-François Testa[1].

Le cloître conserve encore quelques traces de son ancienne magnificence : la décoration en marbre de la porte est du dessin de Zucchi, et exécutée par Da-Grado; à l'entrée sont quelques fresques de Michel-Ange Anselmi et du parmesan Tonnelli, élève du Corrège; la perspective à fresque du réfectoire d'été est un bon ouvrage de Jérôme Mazzola; les quatre superbes statues du dortoir, la *Vierge*, *S. Jean*, *S. Benoît*, *Ste Félicité*, sont de Begarelli, et l'on doit encore à l'habile ciseau de Da-Grado les piédestaux de ces statues. Les quatre statues de Begarelli sont de terre cuite peinte en couleur de marbre, parce que l'artiste ne savait point le travailler. Tel était l'enthousiasme qu'inspiraient à Michel-Ange les figures en terre de Begarelli, que, passant par Modène, patrie de ce sculpteur ami du Corrège, il avait été jusqu'à dire : *se questa terra diventasse marmo*,

cette église, que Mengs regardait comme une compensation suffisante de l'original aujourd'hui à Dresde, fut vendue il y a quelques années; elle est remplacée par une autre copie très-faible.

1. Zucchi s'était engagé à les exécuter, moyennant 1020 ducats d'or; après y avoir travaillé dix-neuf ans, il mourut laissant six stalles à finir : ce fut le grand peintre le Dominiquin qui vint de Bologne pour fixer la valeur des stalles terminées; il les estima 740 écus d'or, que les moines payèrent au tuteur des filles de l'artiste.

guai alle statue antiche! La bibliothèque du monastère n'est pas aujourd'hui fort considérable ; elle fut à peu près dispersée en 1810, lors de la suppression de celui-ci. Les sentences philosophiques et morales en diverses langues, que le P. don Étienne Cattani, de Novare, y a fait inscrire, sont assez ingénieusement trouvées.

Saint-François *del Prato* n'a plus qu'une chapelle, l'église et le couvent étant devenus prison. Mais les fresques de sa coupole, de Michel-Ange Anselmi, sont belles, élégantes et fort bien conservées ; il paraît aussi avoir exécuté à la même époque, de 1532 à 1533, et conjointement avec Rondani, les trois autres fresques gracieuses, la *Vierge et l'enfant Jésus*, *S. Antoine abbé*, et *S. François d'Assise*. A la sacristie, la *Vierge sur un trône avec l'enfant Jésus*, et *S. François*, *S. Macaire* et des anges, d'auteur incertain, quoique endommagée, respire le goût et la pureté de l'école du Corrège.

L'église Saint-Antoine abbé a toute la recherche de l'architecture du dernier siècle. Une *Fuite en Égypte*, de Cignaroli, est touchante, ingénieuse et vraie ; un *Christ en croix*, la *Vierge*, *S. Jean et Madeleine*, est une belle fresque de Peroni. Les huit *Béatitudes*, statues en terre, du parmesan Callani, ont presque la pureté de l'antique, et cependant l'artiste n'avait point encore vu Rome lorsqu'il les fit, phénomène dont Mengs et Canova étaient confondus. Sous le vestibule est une inscription appartenant jadis au tombeau placé à l'ancienne église Saint-Antoine, dans lequel Pierre Rossi, mort en 1438, avait voulu être enseveli, pompeusement vêtu de ses habits dorés, monument curieux pour l'histoire de l'art.

Au Saint-Sépulcre, église du XVIe siècle, dont la voûte en charpente est d'une habile construction, sont d'excellentes peintures : un *S. Ubald faisant un miracle*, tableau plein de feu, du florentin Galeotti ; une *Vierge* très-gracieuse, de Jérôme Mazzola, et la *Ste Catherine*, de Leonello Spada, inachevée, mais l'un de ses meilleurs ouvrages.

La petite église des Capucines nouvelles, autrefois Notre-Dame des Anges, est élégante. A la coupole, l'*Assomption*, fresque de

Tinti, est très-belle; les quatre figures de *Moïse*, de *David*, de *Gédéon* et d'un prophète, du même artiste, sont les derniers grands ouvrages de l'ancienne école parmesane. La voûte a de petits médaillons dans lesquels est peinte, avec beaucoup de force et de fini, l'histoire de la *Vierge et du Christ*, par Jean-Marie Conti. Au-dessus de chaque colonne s'étendent de vastes et énergiques fresques, dans le goût du Corrège, exécutées par Bernabei, et qui offrent alternativement un prophète et une sibylle.

Le grand autel de l'église Saint-Uldaric possède une petite *Nativité* avec diverses figures de bergers, par Jérôme Mazzola, autre chef-d'œuvre de ce peintre charmant, dont il faut perpétuellement répéter l'éloge à Parme. Les stalles du chœur, exécutées aux frais de l'abbesse Cabrina Carissimi par Bernardin Canoccio da Lendinara, sont un autre élégant travail dans le goût de celles de l'église Saint-Jean, et de la même époque. Dans une salle du monastère est une fresque pleine d'expression, le *Christ en croix*, d'Araldi, peintre parmesan du XVIe siècle, élève de Bellini, bon dans le genre dit antique moderne : d'un côté sont les saintes femmes soutenant la Vierge évanouie; de l'autre, S. Benoit, un autre saint et une religieuse à genoux, probablement la magnifique abbesse Cabrina.

A Sainte-Christine, une simple inscription, peinte sur le mur, indique la place où le P. Paciaudi est enterré. Le savant théatin, le créateur de la splendeur littéraire de Parme dans le dernier siècle, le fondateur de la bibliothèque et du musée lapidaire, le réformateur de l'université, pouvait bien obtenir des religieux de son ordre du couvent de Sainte-Christine une sépulture plus honnête, et il semble qu'une plaque de pierre n'eût point été de trop. Ces religieux, que Paciaudi avait protégés au temps de sa faveur, manquèrent ainsi à la reconnaissance et à la convenance. Il paraît certain que l'attaque d'apoplexie dont le P. Paciaudi mourut au milieu de la nuit, selon ses biographes, n'était qu'une indigestion : l'*improviso fato abreptus* de l'inscription est une brillante périphrase pour exprimer ce genre de trépas.

Les peintures de Sainte-Christine, la plupart anonymes, quoi-

que dans le faire de l'école parmesane, ont cependant perdu de son élégance et de sa simplicité : un *S. Gaétan*, qui tient bizarrement une plume d'argent, et auquel S. Jean-Baptiste, dans les airs, indique avec la main le passage d'un livre que tient un ange, offre de belles parties. Le tombeau, du XIIe siècle, de la maison Toccoli, est à la fois un monument national et un curieux modèle de construction.

La grande église Saint-Vital offre à l'autel deux belles statues de Moggiani ; les fresques du chœur, du sanctuaire et de la voûte, bonnes peintures de Peroni, furent malhabilement restaurées en 1821 ; *S. Félix et S. Philippe de Neri* se rencontrant à Rome, près de Montecavallo, est de Caccioli, peintre de l'école bolonaise, estimé pour ses têtes de vieillards. Les stucs de la chapelle de la Vierge *del Risvatto*, sont un habile travail de Luc Reti.

A Saint-Ambroise, le *Christ qui embrasse sa croix* est un ouvrage d'une noble simplicité de Tinti, qui a son beau coloris.

Une *Nativité* fort belle, de l'église Saint-Thomas, a paru digne du Parmesan : une demi-figure du saint a malheureusement été introduite depuis par une main inhabile parmi les autres figures : ce malencontreux S. Thomas, peut-être dû au zèle de quelque paroissien, forme avec elles un choquant contraste. Une pompeuse inscription en l'honneur du dernier curé Jérôme Facili ne vante pas moins son érudition que sa piété. Quand on se rappelle que des hommes tels que Muratori, Morcelli, ont été curés, il est impossible de ne pas convenir que les curés italiens, comme les ministres anglicans, ne comptent infiniment plus d'hommes instruits que les nôtres, et que le bon Anquetil, curé de la Villette, ne semble un peu vulgaire à côté de tels noms. Cette infériorité n'est peut-être pas un mal : les soins de la charité doivent passer chez le prêtre avant les travaux et la curiosité de l'étude.

Le tableau du grand autel de Saint-Marcellin offre la *Vierge, l'enfant Jésus, des Anges, S. Jérôme et S. Marcellin*, belle composition de Jérôme Mazzola, altérée par une de ces fatales restaurations qui semblent trop nombreuses à Parme.

L'*Annunziata* est une des grandes et belles églises. L'*Annonciation*, fresque du Corrège, autrefois à l'ancien couvent des frères Mineurs observantins hors de la ville, n'est plus qu'une espèce de ruine faite par le temps et par la maladresse et la négligence des hommes qui l'ont transportée, mais dans laquelle les connaisseurs devinent encore quelques traces de son ancienne beauté. Un vieux tableau portant la date de 1518, de Zaganelli da Cotignola, représente la *Vierge et son fils* sur un trône, et S. Bernard, S. Jean-Baptiste, S. François d'Assise, peinture singulière regardée comme la plus solide, la plus harmonieuse et la plus habile de son auteur. Une inscription se lit à l'*Annunziata* en l'honneur du P. Irénée Affò, récollet, ancien bibliothécaire de Parme, savant, historien et bibliographe, digne successeur de Paciaudi, prédécesseur de M. Pezzana, le bibliothécaire actuel, qui continue cette suite d'excellents bibliothécaires et d'écrivains laborieux et exacts chargés jusqu'ici de la conservation de la bibliothèque de Parme.

Saint-Hilarion offre un tombeau de chevalier, Rodolphe Tanzi, fondateur de l'hospice des Enfants-Trouvés, autrefois attenant à la même église, ainsi que du grand hôpital. Les pieuses fondations de ce Vincent de Paule guerrier et du moyen âge, remontent au commencement du XIIIe siècle.

L'église des Capucins, privée des tombes ducales, mises à la *Steccata* [1], et des chefs-d'œuvre des Carraches et du Guerchin, et d'autres habiles artistes, passés à la galerie, n'offre guère aujourd'hui de remarquable qu'un *Dieu le Père*, d'auteur inconnu, qui annonce l'école du Guerchin; une *Madeleine pénitente*, de Pittoni; un *S. Louis* et une *Ste Élisabeth*, d'Annibal Carrache; et *Deux Miracles de S. Félix*, dans le chœur, de Leonello Spada.

La salle des assemblées du *Venerando Consorzio*, congrégation de quatre-vingt-quatorze prêtres qui desservent la cathédrale volontairement, et n'en dépendent point, offre un tableau précieux du Temperello, la *Vierge sur un trône, l'enfant Jésus à son cou*; à sa droite est S. Hilarion en costume d'évêque; à sa gauche,

[1] V. le chap. suivant.

S. Jean-Baptiste ; et dans le haut, le Père éternel et une foule de chérubins. »

La petite église du Saint-Esprit n'a rien d'intéressant sous le rapport de l'art. Une inscription mise par un curé prétend qu'Asdente de' Denti y est enterré ; ce savetier astrologue de Parme, dont le Dante a parlé :

> . . . . . *Vedi Asdente*
> *Che aver inteso al cuojo, ed allo spago*
> *Ora vorrebbe, ma tardi si pente*[1].

Sainte-Thérèse est couverte de bonnes fresques de Galeotti, qui représentent des traits de l'histoire de la sainte. La peinture architectonique, de Natali, est belle ; mais les ornements, du même, semblent moins bien.

Saint-Barthélemy *della Giara* a le *Martyre du saint*, ouvrage estimé de l'abbé Peroni, un des derniers bons peintres de l'école de Parme, frère d'un curé de cette paroisse, excellent paroissien lui-même, et dont les os reposent dans le chœur parmi ceux des prêtres. Un tableau, d'auteur inconnu, dans le goût du Corrège, représente *S. Jérôme* dans sa grotte, habillé en cardinal, la *Vierge*, l'*enfant Jésus*, *S. Bernardin de Feltre*, un *Ange* qui porte les statuts du Mont-de-Piété, fondé en 1488, par ce dernier saint, premier instituteur de ces établissements en Italie, récollet, administrateur et philanthrope qui paraît n'avoir point redouté le bien-être et le perfectionnement des classes inférieures. Bernardin de Feltre, célèbre orateur de son temps, avait fréquemment prêché dans les diverses villes d'Italie pour la fondation des monts-de-piété, afin de soustraire le peuple aux usures dévorantes des juifs, qui avaient causé sa misère. Le cœur et les entrailles de Bodoni sont déposés dans une chapelle de Saint-Barthélemy, ainsi que l'indique une inscription mise sur une pierre de marbre et consacrée à SA GLOIRE[2].

L'église Saint-Alexandre, peu étendue, est d'une bonne architecture ; toute la voûte est peinte à fresque avec une merveil-

1. *Inf.*, cant. XX, 118.
2. *V.* ci-après, ch. XI.

leuse habileté par Colonna, aidé du Dentone, qui a dû en composer les gracieuses figures, ainsi qu'il l'a fait pour d'autres ouvrages de Colonna. La coupole du grand autel et le sanctuaire sont couverts des peintures de Tiarini, pleines de force, d'effet et de variété. Le tableau du grand autel est un autre de ces chefs-d'œuvre de Jérôme Mazzola, si nombreux à Parme.

CHAPITRE IX.

Steccata. — Le Parmesan. — Alexandre Farnèse. — Souveraineté de Parme. — Destruction des villes anciennes. — Chambre du Corrège. — Frugoni. — Anachronismes commandés.

La *Steccata*, la plus belle église de Parme depuis la renaissance, est comparable aux premières de l'Italie; attribuée à tort au Bramante et au Bramantino, qui n'étaient point nés lors de sa construction, elle ne paraît pas indigne de ces habiles architectes, quoiqu'elle ait subi, dans le dernier siècle, quelques ornements extérieurs du mauvais goût de l'époque. Au-dessus de la grande porte, l'*Adoration des mages* est une bonne fresque d'Anselmi; de chaque côté, la *Descente du S. Esprit* et une *Nativité*, de Jérôme Mazzola, sont belles. La tribune derrière le grand autel offre le *Couronnement de la Vierge*, au milieu d'une foule de saints, d'anges et de patriarches, fresque d'Anselmi, d'après un dessin à l'aquarelle de Jules Romain; à la voûte est le célèbre *Moïse brisant les tables de la loi*, peint en clair-obscur, et l'*Adam et Ève* du Parmesan. Ce grand et bizarre artiste n'avait point achevé l'*Adam*, qui toutefois lui avait été payé, que, possédé de la passion de l'alchimie, il abandonna les travaux de cette voûte, pour se livrer à ses vaines recherches; mis en prison, d'après les rudes manières alors d'usage envers les artistes [1], il parvint à s'évader, et mourut peu de temps après, errant, caché, solitaire, à trente-sept ans, comme Raphaël, dont il avait fidèlement suivi la trace.

1. *V.* liv. VI, chap. VII.

La coupole, qui représente la *Vierge et Jésus-Christ* entouré d'anges et de saints, est un des beaux ouvrages de Sojaro; le *S. Georges à cheval*, de Franceschini, a la vivacité et la hardiesse de son maître Cignani. A la chapelle Saint-Antoine de Padoue est le tombeau de Bertrand Rossi, fils de Troilo VIII, comte de San-Secondo, et de Blanche Riario, nièce de Sixte IV, jeune homme mort à dix-neuf ans, en 1527, à Valmontone, lorsqu'il faisait sa première campagne dans l'armée du prince d'Orange, tombeau de bon goût qui lui fut érigé par son frère Jean-Jérôme, le célèbre évêque de Pavie. A la chapelle de Saint-Jérôme et de Saint-Jacques, les bas-reliefs du tombeau de marbre de Sforzino Sforza, fils naturel de François II, duc de Milan, mort en 1523, et sa statue couchée, sont d'excellents ouvrages de Da-Grado. Une inscription remarquable rappelle l'amitié que le duc Ranuccio Ier portait au professeur de médecine et d'anatomie Antoine Molinetti, enterré à la chapelle de Saint-Hilarion et de Saint-Jean.

Dans le chœur, d'un aspect imposant, la *Ste Trinité, S. Nicolas, S. Basile, S. Grégoire,* est un brillant tableau de Cignaroli. *S. Jean-Baptiste dans le désert*, la *Fuite en Égypte,* du flamand Jean Sons, offrent un agréable et frais paysage. Deux prophètes gigantesques sont de Jérôme Mazzola, et quelques groupes de petits anges ont toute sa grâce et sa facilité. Le *Christ à la colonne,* une petite statue de bronze de *Jésus ressuscité,* sont de bons ouvrages de Spada et d'André Spinelli, parmesan.

Une chapelle souterraine a été construite en 1823, afin d'y recevoir les tombeaux des ducs de Parme, placés précédemment aux Capucins. Sur le grand tombeau de pierre d'Alexandre Farnèse, est son casque et son épée avec ce simple mot, *Alexander.* Le corps de ce rival, de ce vainqueur de Henri IV et de Maurice de Nassau, de ce grand capitaine qui selon M. de Chateaubriand, fixa l'art moderne de la guerre, fut déposé d'abord dans la cathédrale d'Arras, puis, d'après sa volonté, aux Capucins, enfin à la *Steccata*: il ne paraît ni moins errant ni moins agité après sa mort que durant sa vie. Les sépulcres de la *Steccata*, qui rassemblent des races diverses et étrangères, n'ont point l'antique majesté des

sépultures de princes nationaux et d'une même dynastie. On sent que la souveraineté est moins à Parme un droit héréditaire qu'une indemnité, qu'une compensation politique et variable, qu'une espèce de rente viagère d'hommes et de sujets. La tombe d'Alexandre Farnèse émeut, parce qu'elle est celle d'un héros; les autres tombes, qui n'ont, si l'on peut le dire, ni ancêtres ni postérité, laissent à peu près indifférent.

Sur la petite place latérale, à la *Steccata*, sont deux colonnes milliaires qui, malgré leurs inscriptions, furent élevées, dit-on, par les Parmesans, à Constantin et à Julien. Ces deux grossières colonnes de marbre blanc et rouge, et le sarcophage, et le demi-cippe placés sur les marches du dôme [1], sont les seuls restes d'une ville autrefois si florissante : voilà les seuls débris des temples, des palais, des forum, des basiliques qui durent couvrir cette terre et décorer cette brillante colonie romaine. On voit par l'exemple de Parme et par bien d'autres exemples combien, plus la ville moderne devenait considérable, plus la cité antique était détruite et disparaissait : Rome même n'a dû le salut de son immortel forum qu'à l'extension de la Rome nouvelle dans le vaste espace du Champ-de-Mars.

L'église Saint-Louis est devenue chapelle ducale en 1817. Un tableau qui représente le grand *saint donnant à S. Barthélemy de Bragance, dominicain, un morceau de la vraie croix* et une épine de la couronne du Christ, en présence de la reine Marguerite et de toute sa cour, est un bon ouvrage de Peroni.

Près de cette église est la célèbre chambre du Corrège, à l'ancien couvent de Saint-Paul. Les peintures de cette chambre, les premières que le Corrège ait exécutées à Parme, lui avaient été commandées par sa généreuse protectrice, l'abbesse Jeanne, fille de Marco di Piacenza, noble parmesan, avant que le monastère fût soumis à la clôture, et lorsque la splendide et indépendante abbesse, nommée à vie, était, comme la plupart de

1. Ces deux derniers monuments paraissent fort antérieurs à Constantin : on voit par l'inscription du dernier, que Parme, après avoir eu le titre de *Colonia Giulia*, prit celui de *Colonia Augusta*. Le sarcophage est d'un Lucius Petronius Sabinus, que l'on croit, avec quelque fondement, avoir été Parmesan.

celles de son temps, jetée au milieu des affaires, des plaisirs et des vanités du monde. Sur la cheminée une fresque représente Diane dans les nuages sur un char d'or tiré par deux biches blanches. La voûte, d'azur, est couverte de génies gracieux folâtrant au milieu des ovales percés à travers un vaste treillage ; au-dessous, des figures peintes en camaïeu, offrent de face, et tout à fait nus, les Grâces, la Fortune, les Parques, Minerve, Adonis, Endymion, figures imitées et dignes de l'antique, qui prouvent à quel point l'artiste l'avait étudié, malgré l'incertaine question sur son séjour à Rome : les trois croissants, armes de Jeanne, la crosse, marque de sa dignité, placés à la clef de la voûte et entourés d'une couronne d'or, surmontent cette décoration voluptueuse et païenne, mêlée de profanes inscriptions grecques et latines [1], et qui semblent plutôt appartenir à quelque maison d'Herculanum ou de Pompeï qu'au plafond du cabinet d'une abbesse.

La voûte d'une pièce voisine dans laquelle on lit la date de 1514, antérieure de cinq années aux peintures de la première, et la devise superbe *Gloria cuique sua est*, est ornée d'arabesques attribuées par les uns à Araldi, par d'autres au Temperello, ainsi que de petits tableaux représentant des sujets sacrés, et d'écussons portant les armoiries de la même abbesse Jeanne, plus convenablement placées cette fois qu'au milieu des amours et des divinités de la fable, peints par le Corrège.

Au fond du jardin, sont également attribuées, soit à Araldi, soit au Temperello, tant ces deux peintres, de l'école des Bellini, ont de ressemblance, deux fresques remarquables ; la première représente *Ste Catherine d'Alexandrie* argumentant à l'âge de dix-huit ans, en présence et par ordre de l'empereur

1. Voici quelques unes de ces curieuses inscriptions ; elles ont rapport à la résistance de Jeanne aux tentatives de l'autorité ecclésiastique qui voulait la soumettre à la clôture :

Dii bene vortant ;
Omnia virtuti pervia ;

l'adage de Pythagore : *Ignem gladio ne fodias*. Deux proverbes grecs peu intelligibles paraissent aussi une allusion ironique à ces querelles.

Maximin entouré d'une cour nombreuse, contre cinquante philosophes qu'elle convertit; le sujet de la seconde, malheureusement fort endommagée, est la *Visite de cette même sainte à saint Jérôme* dans sa grotte.

L'église de la Trinité vieille (*vecchia*), dont la dénomination prouve seulement l'antiquité, offrait, près de la sacristie, une belle fresque de Pordenone, méconnaissable aujourd'hui par une des malencontreuses restaurations de Parme. La *Vierge adorant son fils, S. Jean-Baptiste, S. François,* est un bon tableau attribué au Molosso. Là est le tombeau de Frugoni, poëte célèbre du dernier siècle, dont le génie fut dissipé au milieu des fêtes de la cour et des succès de société, qui fit des sonnets, des opéras et des épithalames, chanta tour à tour le duc François Farnèse et l'infant don Philippe, qui sans doute obtint trop de renommée pendant sa vie, mais paraît aujourd'hui trop méprisé par les Italiens. Quoique les vers composés par Frugoni en l'honneur de la maison Farnèse l'aient un moment rendu suspect à l'infant, et fait disgracier, il finit par obtenir à la cour de ce dernier une faveur égale à celle dont il avait joui dans la première cour, et elle lui fut non moins lucrative. Les variations des poëtes rappellent, sous d'autres mœurs, cet Homère, leur antique et infortuné modèle, et ils semblent aussi demander, par leurs chants, l'hospitalité au pouvoir. Il y aurait peu de raison et de justice à les repousser et à les condamner, malgré leur apparente inconséquence, et l'on dirait que la facile antiquité a prévu ce genre de faiblesses, lorsqu'elle exceptait des peines établies contre ceux qui violaient leurs serments, les orateurs, les amants et les poëtes.

L'extérieur de la Trinité des pèlerins, dite des *Rossi*, ne répond guère à l'intérieur. Une *Vierge, Ste Catherine, S. François, S. Charles Borromée,* d'Aminado, a presque la facilité du Corrège. Le Badalocchio a représenté sur la même toile la *Vierge avec son fils, Ste Anne, S. Joseph, S. Joachim* et *S. Philippe de Neri.* Ce genre d'anachronismes, trop souvent reproché aux peintres d'Italie, doit l'être bien plutôt aux couvents, confréries ou corporations qui avaient commandé les tableaux : l'administration n'a

peut-être pas eu depuis moins d'exigences, mais il est douteux que celles-là aient été aussi poétiques que les saints, les saintes et les bienheureux imposés aux artistes italiens.

CHAPITRE X.

Palais ducal. — Toilette de S. M. — Berceau du roi de Rome. — Théâtre Farnèse. — Fêtes de Parme. — Palais du Jardin. — Bataille de Parme. — Autres palais — Palais *del Comune*.

Le palais ducal n'est qu'une espèce de grande maison de la plus vulgaire apparence; l'intérieur, frais, moderne, sans caractère, n'a que des appartements. La toilette et le berceau offerts par la ville de Paris à S. M. Marie-Louise et à son fils y sont restés [1]. L'exhibition publique de cette vieille corbeille jaunie, passée, de ce débris futile, de cette ruine frivole d'un empire qui a laissé tant de glorieux et d'impérissables souvenirs, n'excite ni intérêt ni pitié. La richesse des matières de nacre, de vermeil et de lapislazzuli contraste encore avec le triste palais qui recèle aujourd'hui ce don magnifique, et l'on sent qu'il ne lui était pas destiné.

Le théâtre Farnèse est maintenant une espèce de ruine; sa pompeuse inscription : *Theatrum orbis miraculum* a disparu. Il faut convenir toutefois que le nombre des spectateurs qu'il pouvait contenir a été singulièrement exagéré; il avait été porté à quatorze mille dans la description des fêtes du mariage du prince Édouard, fils de Ranuccio II, avec Isabelle d'Este, erreur répétée par Tiraboschi. Ce nombre fut réduit à dix mille dans la relation des noces du duc Édouard; Pierre De Lama, auteur d'une description récente du théâtre Farnèse, l'a encore diminué, et il ne peut être environ que de quatre mille cinq cents. La fondation de cette immense salle de spectacle peint assez bien les vieilles mœurs de l'Italie; elle fut construite par Ranuccio Ier,

1. Ces divers objets étaient à vendre en 1816. Les dessins et les devis avaient été faits à Mi an, et furent distribués avec l'évaluation; mais il ne se trouva point d'acquéreur.

afin de recevoir dignement le grand-duc Côme II de Médicis, qui devait accomplir son vœu de visiter le tombeau de saint Charles Borromée, et ce fut un évêque, l'évêque de San-Donnino, Pozzi, qui dessina les allégories. L'architecte avait été Jean-Baptiste Alcotti, habile dans l'architecture civile, militaire et hydraulique, et instruit dans les lettres grecques et latines. Le théâtre Farnèse vit les superbes et fameux spectacles célébrés à Parme pendant plus d'un siècle, et dont il a paru plusieurs énormes relations [1]. Il semble, en vérité, que l'histoire des fêtes de ce duché toujours dépendant, cédé ou conquis, soit plus importante que sa propre histoire, et que celles-là aient compté un plus grand nombre d'historiens.

L'ancien palais ducal (*palazzo di Giardino*) mérite d'être visité pour la pièce qui offre encore les fresques délicieuses d'Augustin Carrache à la voûte, et de Cignani sur les murs, seuls débris de tant d'autres chefs-d'œuvre barbarement détruits. Un des compartiments de la voûte, le cinquième, resté imparfait, offre une idée touchante : la mort ayant empêché Augustin de le terminer, le duc ne voulut point qu'aucune autre main y travaillât, et, au lieu de figures, il y fit inscrire l'éloge de l'artiste. Les quatre compartiments achevés, représentent les trois sortes d'amours, l'*Amour céleste*, l'*Amour terrestre* et l'*Amour vénal*; *Énée venant de Troie en Italie*, et *Vénus, Mars et Vénus*, l'*Amour et deux nymphes*; *Thétis et Pélée*.

Le concierge du château était un bonhomme assez singulier; inamovible depuis quarante ans, il avait vu stoïquement passer les diverses souverainetés de Parme; toujours partisan du dernier venu, il s'exprimait sur l'avenir de cet État et sur le retour de la famille des anciens ducs avec une extrême circonspection [2]; son père, auquel il avait succédé, était arrivé d'Espagne à la

1. *V.* Buttigli, Notari, Tiraboschi, Frugoni, Napoli Signorelli et autres : quelques unes de ces fêtes avaient aussi été données à l'amphithéâtre voisin de la bibliothèque, maintenant en assez mauvais état, mais auquel il a été fait depuis quelques réparations.

2. Le duché de Parme, à la mort de Marie-Louise, doit revenir au prince actuel de Lucques; dans le cas où il n'aurait point de fils, Parme serait réuni aux possessions de la maison d'Autriche, et Plaisance aux États du roi de Sardaigne.

86020

suite de l'infant don Philippe, en 1749 : cette famille semblait véritablement faire partie du mobilier du château, et elle aurait pu être portée sur l'inventaire.

Le jardin est à la française, grand, triste, solitaire. Au pied de la terrasse est la plaine où le maréchal de Coigny battit les Autrichiens, en 1733. Goldoni a peint naturellement dans ses Mémoires la frayeur des Parmesans au moment du combat ; il avait vu de fort près la bataille, autant que la fumée du canon permet de contempler ces chanceux spectacles, qui ne sont même pas toujours très-bien compris par leurs héroïques acteurs. Étrange fatalité ! les Français, avec toutes leurs victoires, sont chassés dix fois de l'Italie ; les Autrichiens, si souvent défaits, y rentrent et y restent.

Le palais de l'ancien podestat de Parme, marquis Philippe della Rosa Prati, a deux chefs-d'œuvre de l'art, une balustrade en marbre de Da-Grado, autrefois à la cathédrale, malheureusement mutilée aux extrémités lors de son déplacement, et surtout le tableau de Jérôme Mazzola, *la Vierge, l'enfant Jésus, Ste Catherine* et de petits anges, qui ornaient le grand autel de l'église supprimée des PP. Carmes, ouvrage charmant, heureuse inspiration du Corrège.

Le palais San-Vitale, magnifique et commode, offre quelques beaux ouvrages du Parmesan, des livres, des tableaux, des objets d'art, qui annoncent les goûts libéraux et héréditaires de la noble famille qui l'habite.

Le petit palais Cusani, attribué à Vignole, n'a pas moins souffert des injures du temps que de trop fréquentes restaurations.

Dans une des pièces du palais *del Comune*, une *Vierge* colossale couronnée est un débris précieux d'une ancienne fresque placée sur la façade du palais du gouverneur, exécutée en 1566 par Bertoja, bon peintre parmesan. C'est à tort que ce palais a été attribué à Vignole, mort cinquante ans avant sa reconstruction dué aux architectes Magnani et Rainaldi : resté inachevé, son large vestibule, soutenu de hautes arcades, sert de halle au blé, destination importante au milieu d'un pays aussi fertile que l'État de Parme.

CHAPITRE XI.

Théâtre. — Éditions de Bodoni. — Université. — Colléges des nobles; — Lalatta. — Hospice de la Maternité.

Le nouveau théâtre de Parme, ouvert le 16 de mai 1829, sans être d'une architecture très-noble ni très-pure, paraît solidement construit et d'une distribution commode. La salle contient environ quinze cents personnes; au premier étage, un vaste salon et plusieurs autres pièces sont destinés à servir de redoute.

L'imprimerie de Bodoni était continuée par sa veuve; on y voit encore les nombreuses matrices qui servirent à la fonderie de ses caractères. Si les éditions de Bodoni, vantées, encouragées par Napoléon et sa famille, de préférence aux éditions de nos Didot, qui leur étaient bien supérieures pour l'élégance et le goût [1], n'ont point conservé leur premier prix, et si chaque jour elles baissent davantage, c'est que, malgré tout leur luxe, ces éditions sont incorrectes; et qu'elles n'offrent ni intérêt ni mérite littéraire; l'Homère, le Virgile, l'Horace, sont portés sur le catalogue même publié à Parme, en 1823, à un rabais de dix pour cent, et des remises plus considérables sont accordées aux acquéreurs des diverses éditions, selon la quotité de leur achat. On doit cependant reconnaître dans la fabrication de Bodoni une véritable habileté; ses caractères, quoique lourds, ont

1. On lit, dans la Vie de Bodoni, par De Lama, cette anecdote curieuse et caractéristique. Lorsque M. Pierre Didot offrit son édition des OEuvres d'Alfieri à Napoléon, celui-ci, qui n'aimait point le poëte italien, s'écria brusquement : « Que me parlez-vous d'Alfieri et de vos éditions? Voyez *le Barde* de Bodoni et « comme on imprime en Italie! » *Le Barde de la Forêt noire* est un poëme en six chants de Monti consacré à Napoléon, et qui célèbre plusieurs des principaux événements de sa vie, tels que la prise d'Ulm, l'expédition d'Égypte, le *dix-neuf* brumaire, etc. Telle fut la faveur dont jouissait Bodoni sous le gouvernement impérial, qu'une *Notice historique et critique sur son imprimerie* ayant paru au mois de mars 1813, et Bodoni s'étant plaint à M. de Pommereul, directeur-général de la librairie, celui-ci donna ordre aux préfets du Taro et de Gênes d'en confisquer tous les exemplaires.

de la précision et de la netteté ; son vélin, tiré d'Augsbourg, est d'une blancheur rare ; mais cette brillante main-d'œuvre sera toujours bien loin des grands et utiles travaux des Alde et des Estienne, éditeurs, commentateurs érudits des livres sortis de leurs presses : la première est une espèce d'art et de talent matériel ; elle peut être due à de nombreux capitaux, ou bien à la faveur et aux encouragements des princes ; les seconds, indépendants, solitaires, tiennent à la force, à la culture et à l'application de l'esprit.

L'université de Parme, qui occupe un grand et majestueux édifice orné de quelques bonnes fresques, de Sébastien Ricci, a environ cinq cents élèves. Quelques professeurs illustres ont appartenu à cette université, tels sont Jean-Bernard de' Rossi, professeur émérite de langues orientales, MM. Rasori [1] et Tommasini, tous deux Parmesans, et comptés parmi les premiers médecins de l'Italie [2].

Le collége des Nobles, devenu lycée sous l'administration française, a été rendu, en 1816, aux religieux de l'ordre de saint Benoît. Le nombre des élèves est de trente-un ; sous les Farnèse, il avait eu jusqu'à trois cents élèves. Des hommes célèbres, et dont s'honore l'Italie, avaient fait leurs études à ce collége ; tels furent : Scipion Maffei, César Beccaria, Pierre et Charles Verri, Jean-Baptiste Giovio. La chapelle offre de bonnes peintures, de Lanfranc, de Leonello Spada, de François Stringa et du Bibiena : dans la grande salle, de très-belles fresques attribuées à Jean de Troy, dans la manière du Guide, son maître, n'ont pu être entièrement détruites malgré une maladroite restauration.

Le collége Lalatta, dû au chanoine dont il porte le nom, est une de ces nobles fondations communes en Italie, et qui remonte à l'année 1563 ; mais, par un étrange retard, il fallut près de

1. Mort le 12 avril 1837.

2. M. Tommasini est revenu depuis de Bologne à Parme. Son discours de rentrée, prononcé le 7 décembre 1829, est touchant et simple ; il traite principalement de l'amour de la patrie et de l'importance des faits et de l'observation en médecine.

deux siècles pour l'exécution de la volonté du donateur, et le collége ne fut ouvert qu'en 1753, sous l'infant don Philippe. Il compte à peu près cinquante élèves appartenant à la classe moyenne de la société. La galerie qui conduit au théâtre est ornée de fresques grandioses attribuées à Lactance Gambara. Au bout de cette galerie, une pièce est peinte à fresque à la voûte, et ornée d'arabesques élégantes, par Bertoja.

L'hospice de la Maternité est une des fondations secourables de S. M. Marie-Louise, à laquelle Parme doit aussi un dépôt de mendicité, une école d'arts et métiers, un hospice des incurables et une maison de fous. « L'art de Lucine, dit un historien de quelques particularités de sa vie, parlant de l'hospice de la Maternité, y est enseigné dans le but de secourir les faiblesses humaines, et de former des sages-femmes [1]. » Le nombre des élèves de ces dernières est de huit, dont deux entretenues aux frais de la duchesse de Parme. Le gouvernement de cette princesse est extrêmement doux; sa personne est aimée, et tout le monde était charmé des manières affables du général Neipperg, mort en 1829, surnommé le Bayard des troupes allemandes par madame de Staël, qui l'avait connu ambassadeur d'Autriche en Suède, et l'on rendait justice à son désintéressement, ainsi qu'à la noblesse de son caractère. La remarque de cette caricature de Potta, du Tassoni, n'était pas alors très-exacte :

Il Potta che sapea che i Parmigiani
Eran nemici alla Tedescheria.

Cette administration modérée paraît toutefois manquer d'ordre et d'économie : les impôts sont pesants, le déficit est déjà, dit-on, de vingt millions; et je n'ai point oublié que, traversant le grand Saint-Bernard à la fin de 1828, j'appris des religieux que, parmi les pauvres et les mendiants obligés d'abandonner leur pays, et auxquels ils donnaient l'hospitalité, un grand nombre venait de l'État de Parme.

1. *Mémoires anecdotiques sur l'intérieur du Palais et quelques événements de l'Empire*, par M. de Bausset, t. IV, 84.

CHAPITRE XII.

Maison de Pétrarque. — Pétrarque bâtissant. — Aveugle enthousiaste. — Africa.

Les maisons de Pétrarque sont communes en Italie; on les montre encore avec curiosité à Arezzo, Pavie, Linterno, Arquà[1]. Une tradition, qui paraît fondée, indique comme le lieu de sa maison et de son jardin, à Parme, l'emplacement de la maison Bergonzi, près l'église Saint-Étienne. « J'ai une maison de cam-« pagne au milieu de la ville, écrit-il à Barbato de Sulmone, et « une ville au milieu des champs. Quand je suis ennuyé d'être « seul, je n'ai qu'à sortir, je trouve d'abord de la société; quand « je suis las du monde, je rentre dans ma maison, et j'y retrouve « la solitude. Je jouis ici d'un repos que les philosophes à Athènes, « les poëtes sur le Parnasse, les anachorètes au milieu des sables « de l'Égypte, et dans le silence de leur ermitage, n'ont pas « connu. O fortune, je t'en supplie! laisse en paix un homme « qui se cache! Passe loin de son modeste seuil, et va effrayer « de ta présence la porte superbe des rois [2]. » Il n'avait d'abord pris cette petite maison qu'à loyer; mais il se décida bientôt à l'acheter et même à la faire rebâtir, tant la situation lui avait plu. Son épître à Guillaume Pastrengo de Vérone peint naturellement la disposition où il se trouvait alors, et le montre à la fois chrétien, philosophe et même homme qui bâtit. Cette simplicité a quelque chose de touchant chez le poëte qui venait d'être couronné à Rome, chez l'ami, le conseiller, le favori des quatre frères de Corrège, nouveaux souverains de Parme après y avoir renversé la tyrannie de Mastin de la Scala [3]. « Êtes-vous curieux

1. *V.* liv. IV, chap. I et VI; liv. VII, chap. VIII, et liv. XVII, chap. X. L'annotateur anglais de Childe-Harold cite sa maison de Venise, dont les Vénitiens et les hommes les plus instruits de la vie de Pétrarque n'ont jamais ouï parler.

2. Carm., lib. III, ep. 18.

3. Ces Corrèges ne conservèrent point eux-mêmes longtemps la souveraineté de Parme. C'est à l'un d'eux, Azzo, que Pétrarque, avec cette fidélité en amitié

« de savoir ce que je fais ? je suis homme, je travaille ; à quoi je « pense ? au repos ; ce que j'espère le moins ? le repos ; où je vais ? « çà et là ; où je tends ? à la mort ; dans quel sentiment ? sans la « craindre, et impatient de sortir d'une triste prison ; en quelle « compagnie ? dans celle des hommes ; quel est le terme de ma « route ? le tombeau ; et après ? le ciel, ou, s'il m'est interdit, « l'enfer ; et veuillent les puissances célestes détourner de moi « ce malheur ; où suis-je à présent ? à Parme ; quelles y sont mes « habitudes ? j'y passe ma vie à l'église ou dans mon petit jardin, « à moins que je n'aille errer dans les bois. Quoique la fortune « m'offre tous ses dons, je n'ai pas changé ma manière de vivre. « Je travaille avec ardeur à mon *Africa*, sans attendre d'autre « fruit de mon ouvrage qu'une vaine gloire. La vraie gloire, je « le sais, est le prix de la vertu. Je bâtis une petite maison, telle « qu'il convient à la médiocrité de mon état. On y verra peu de « marbre ; je voudrais être plus près de vos belles carrières, ou « que du moins l'Adige vînt baigner nos murs. Les vers d'Horace « ralentissent mon ardeur pour le bâtiment, et me présentent « ma tombe et ma dernière demeure : je réserve des pierres « pour mon monument. Si j'aperçois une petite fente dans des « murs nouveaux, je gronde les maçons : ils me répondent que « tout l'art des hommes ne saurait rendre la terre plus ferme, « qu'il n'est pas étonnant que des fondements nouveaux s'affais- « sent un peu ; que les mains humaines ne peuvent rien bâtir de « durable ; enfin, que ma maison durera encore plus que moi et « mes neveux. Pénétré de la vérité de ce qu'ils me disent, je « rougis et me dis à moi-même : Insensé ! considère les fonde- « ments de ton corps qui menace ruine ! mets-toi en sûreté pen- « dant qu'il est temps ! ce corps tombera avant ta maison ; tu « videras bientôt l'une et l'autre demeure. Ces réflexions me « feraient renoncer à mon bâtiment, si je n'étais retenu par la « honte. Que diraient les passants en voyant ces murailles en « l'air ? Ils se moqueraient de moi. Je presse la fin de l'ouvrage, « mais je ne sais ce que je veux, et je ne suis jamais d'accord

qui est un des traits de son caractère, adressa le traité *De remediis utriusque fortunæ*, froide et faible consolation à tant d'infortunes. *V.* liv. IV, chap. I.

« avec moi-même. Quelquefois je me contente d'une petite « maison semblable au jardin de Curius ou d'Épicure, ou au « champ du vieillard de Virgile. Quelquefois la fantaisie me « prend d'élever mon bâtiment jusqu'aux nues, de surpasser « Rome et Babylone dans mes constructions : mon esprit se perd « dans ces vastes idées. Un moment après, devenu plus modeste, « je hais tout ce qui sent le luxe et l'orgueil. Mon âme flotte « dans ces incertitudes et ces variations perpétuelles; elle ne « sait quel parti prendre. Ma seule consolation est de voir le « vulgaire voguer sans gouvernail sur une mer agitée, et faire « naufrage. Tout bien pesé, je me ris de moi-même et de tout « ce qui est avec moi dans ce monde périssable [1]. »

Pétrarque avait fait trois séjours à Parme en 1341, 1344 et 1348; quoiqu'ils n'eussent été que passagers, ils durent lui laisser d'affreux souvenirs, car ils furent marqués par la perte des objets qui lui étaient les plus chers; telles furent la mort de l'évêque de Lombez, du P. Denis, son maître, son directeur, son ami [2], du podestat de Parme Paganino, et surtout de Laure morte de la terrible peste noire, choléra du moyen-âge. C'est là que lui parvint la lettre de son autre ami Socrate (Louis de Stefano), qui lui annonçait cette dernière mort arrivée le 6 avril, anniversaire de la première rencontre qu'il avait faite de Laure, et le matin même du jour qu'elle lui était apparue en songe; c'est là que fut tracée la note touchante et passionnée, inspirée par d'aussi miraculeuses circonstances et qui se lit encore sur le Virgile de l'Ambrosienne [3].

1. Carm. lib. II, ep. 18.

2. Denis, poëte et savant, paraît, comme la plupart des lettrés de son temps, n'avoir point été étranger aux visions de l'astrologie judiciaire, que Pétrarque eut le mérite de ne point partager et qu'il a même tournées en ridicule. (Senil. lib. I, ep. VI) Denis s'y livrait avec le roi Robert de Naples, auquel il était attaché, ainsi qu'on peut le voir par les vers adressés à ce dernier, dans lesquels Pétrarque déplore sa perte :

Solamen vitæ quoniam, Rex optime, perdis
Non mediocre tuæ, quis tecum consulet astra
Fatorum secreta movens, aut ante notabit
Successus belli dubios, mundique tumultus,
Fortunasque Ducum varias? . . . . . (Carm. lib. I, ep. 13.)

3. *V.* liv. III, chap. IX.

Si les peines de l'âme étaient adoucies par les jouissances de l'amour-propre et par la renommée que donnent les talents littéraires, Pétrarque aurait peut-être été moins malheureux, en se rappelant la visite qu'il reçut à Parme de ce maître de grammaire, vieux et aveugle, qui, pour le contempler, avait été à pied de Pontremoli, où il demeurait, jusqu'à Naples, appuyé sur l'épaule de son fils unique; ne l'ayant point trouvé, il était retourné chez lui; de là il avait traversé les neiges de l'Apennin, afin de gagner Parme. Après s'être annoncé par quelques vers qui n'étaient pas trop mauvais (*haud ineptis aliquot versiculis*) [1], il se fit conduire à la maison de Pétrarque; et là, cette espèce d'Homère pédagogue et difforme, car son visage paraissait de bronze, se livra, en sa présence, aux plus vifs transports; il se faisait soulever par son fils et un de ses écoliers qu'il avait emmené de Pontremoli, afin, raconte Pétrarque avec assez de complaisance, d'embrasser la tête qui avait pensé de si belles choses (*quæ illa cogitassem*), et de baiser la main qui les avait écrites (*quæ illa scripsissem*). Pendant les trois jours qu'il passa à Parme, l'enthousiasme de ce vieillard fut inépuisable et divertit beaucoup les habitants. Un jour qu'il s'excusait auprès de Pétrarque de lui être importun, « Vous devez, lui disait-il, me laisser « jouir du bonheur que j'ai acheté par un voyage si pénible, car « je ne puis me rassasier de vous voir » : à ce mot de *voir*, tout le monde ayant éclaté de rire, « Je vous prends à témoin, » ajouta-t-il en se retournant avec vivacité vers Pétrarque : « n'est-il pas vrai que, tout aveugle que je suis, je vous vois, et « vous vois mieux que tous ces rieurs avec leurs deux yeux. »

Pétrarque avait composé à Parme la plus grande partie de son *Africa*, poëme long, ennuyeux, languissant, qui enchantait toutefois le roi Robert, auquel, sur sa prière, il est dédié, et que Pétrarque y loue véritablement un peu trop, malgré ses bonnes qualités, et le privilége classique de la flatterie accordé depuis longtemps aux auteurs d'épopées [2].

1. V. *Senil*, lib. XV, 7.
2. *V.* le début du 1er livre de l'*Africa* : *Tu quoque Trinacrii*, etc.

CHAPITRE XIII.

Campo-Santo. — Mazza. — Pont du Taro. — Colorno. — Selva piana.

Le *Campo-Santo*, composé de nombreuses arcades (*Logge*), est une belle et utile création ; il a une petite église d'un dessin noble et simple. Quoique son établissement ne remonte qu'à l'année 1817, il compte déjà quelques morts distingués, parmi lesquels le célèbre poëte lyrique parmesan, Ange Mazza, mort presque centenaire cette même année 1817, auteur de vers brillants sur l'harmonie, ami de Gaspard Gozzi, de Stellini, de Cesarotti, de Foscolo, de Pindemonte et des PP. Paciaudi, Affò et Turchi ; mais si rudement traité par Monti avant leur fortuite réconciliation à la poste [1].

Le pont sur le Taro, à cinq milles de Parme, terminé en 1821, est construit en pierres de taille et en briques sur pilotis ; malgré ses vingt arches et sa magnifique apparence, il ne paraît point un monument trop bien entendu : ce pont est plutôt menacé par le sable et le gravier que par l'eau ; il aura besoin d'être souvent déchaussé, à cause des atterrissements qui déjà ont encombré plusieurs arches. Le péage auquel sont exposés le simple piéton et le paysan est d'ailleurs indigne d'un grand monument public. Quatre statues colossales, placées aux extrémités, représentent les quatre torrents de l'État de Parme. Cette idée de statues, érigées à des torrents, peut sembler bizarre ; mais pourquoi n'en

1. Comme Monti changeait de chevaux à Parme, on vint en avertir Mazza dont la maison était voisine de l'auberge de la poste. Mazza, croyant entendre le nom de son ami Pindemonte, s'empressa d'accourir et de demander le voyageur. Monti s'informant de celui qui le cherchait : « C'est Armonide », répondit Mazza qui portait ce nom arcadique, et, reconnaissant Monti, il ajouta : « C'est un poëte que vous haïssez. — Je ne hais personne répl qua Monti, et vous bien moins que tout autre ». Ils s'embrassèrent aussitôt, et après quelques mots échangés, partirent chacun de leur côté. Depuis, quoique restés ennemis et rivaux, ils se traitèrent avec égards, et Bodoni, ami de tous deux, ne négligea rien pour cimenter cette sorte de paix.

auraient-ils point? On en a tant élevé aux conquérants, autres torrents, et qui certes causent de bien plus affreux ravages!

Le vaste château de Colorno a perdu ses colosses et sa belle esquisse du Parmesan, passés à la galerie de Parme. Il possède un des plus nobles, un des plus élégants chefs-d'œuvre de Canova, dans le goût antique, la statue de Marie-Louise sous les traits de la Concorde, commandée par Napoléon, au faîte de sa puissance et de sa gloire, et après sa chute envoyée à Colorno par l'empereur François. Ce château paraît un peu délaissé; la duchesse de Parme préférant le *Casino de' Boschi* à Sala, qui a une plus belle vue. Les jardins de Colorno, maintenant à l'anglaise, et qui n'ont plus la régularité chantée poétiquement par Frugoni[1], sont toutefois très-agréables, et de belles serres y ont été pratiquées par un jardinier allemand.

Selva Piana, à quinze milles de Parme, la solitude chérie de Pétrarque, où il s'était réfugié après son couronnement à Rome, n'offre plus aucune de ses traces. La maison autrefois appelée *Casa alle pendici*, à cause de sa situation à mi-côte de la colline, a presque disparu de nos jours; elle existait encore il y a soixante ans; aujourd'hui il ne reste que les bois et la vue qui s'étend jusqu'aux Alpes, et domine toute la Gaule cisalpine. Un pareil séjour devait inspirer un poëte, et Pétrarque l'a dignement célébré : « Cette vaste forêt, sur une colline verdoyante, « a le nom de *Plana*, quoique escarpée : la terre y voit naître à « la fois des hêtres dont les rameaux élevés garantissent des « feux du soleil, et de jeunes et tendres fleurs de couleurs va- « riées; une eau limpide et le vent frais de montagnes voisines « y tempèrent les ardeurs du Cancer et du Lion. Les hauteurs « des montagnes qui touchent le ciel, dominent la forêt. . . . . « Mille oiseaux, mille animaux divers habitent son ombrage sa- « cré; un ruisseau s'y précipite, et dans son cours incertain ra- « fraîchit le jeune gazon. Au milieu est un bosquet fleuri qui « n'est fait de la main d'aucun ouvrier, mais que la nature, amie « des poëtes, créa pour les inspirer : là, le chant des oiseaux,

1. *V.* sa jolie pièce l'*Orto di Colorno*, adressée au duc François Farnèse.

« mêlé au murmure de l'onde, invite à un agréable sommeil : « l'herbe y prépare un doux coucher; les branches vous cou- « vrent de leur ombre et la montagne vous met à l'abri des vents « du midi. Le grossier gardien de pourceaux n'a jamais souillé « de ses pas un pareil asile : le paysan le montre de son hoyau « et de son doigt, et le surveillant de la forêt le révère en trem- « blant du haut de la montagne. On y respire un parfum mer- « veilleux; son aspect offre l'image des Champs Élysées, et ce « séjour est la paisible retraite des muses errantes. C'est là que « seul je vais furtivement et que j'échappe au monde et à la « société [1] ».

Un monument consacré à Pétrarque doit être élevé, par décret de la duchesse de Parme, sur l'emplacement de sa maison à *Selva Piana;* ce monument, au milieu des chaumières du village actuel, rappellera de loin la gloire et la félicité du poëte.

CHAPITRE XIV.

Imitation française. — Brescello. — Guastalla. — De la fatigue littéraire. — Serraglio de Mantoue. —Aspect virgilien. — Contre-sens des traducteurs de cabinet. — Fertilité du Serraglio.

Il existe dans quelques parties de l'Italie, principalement au nord, une sorte de superstition presque provinciale pour la France et Paris, à laquelle n'échappent même point des personnes dont l'éducation, l'esprit, les manières sont comparables à ce qu'il y a de mieux parmi nous. Cette superstition, outre ses faux jugements et l'admiration irréfléchie qu'elle a des hommes et des choses, produit encore une sorte d'imitation maladroite qui se retrouve jusque chez le peuple : lui aussi se pique de parler français, et je n'ai point oublié qu'à mon départ de Parme pour Mantoue, le maître du *Grand Hôtel Impérial* de la poste, me recommandant à son confrère mantouan, disait dans sa lettre qu'en lui adressant un tel voyageur, *il croyait le* CADEAU

1. Carm. lib. II, ep. 16.

LISER : et cette belle circulaire était sur grand papier et imprimée peut-être en caractères de Bodoni!

Brescello, l'ancien Brixillum, autrefois florissante colonie romaine, aujourd'hui gros bourg marchand sur le bord du Pô, rappelle une des scènes les plus pathétiques de l'antiquité, la mort d'Othon, lorsqu'à la nouvelle de la défaite de ses troupes par celles de Vitellius, résolu de se tuer, il dit ces nobles paroles qu'ont pu répéter depuis tant de malheureux qui n'avaient point régné : « Nous nous sommes tous deux éprouvés, moi et la fortune [1]. »

Je n'ai vu de Guastalla que son dôme fort peu remarquable et sa bibliothèque. Cette dernière, d'environ six mille volumes de bons livres, lui fut léguée en 1801 par don Marc-Antoine Maldotti, guastallésan, dont elle porte le nom; mais elle n'a été ouverte qu'en 1817; elle est un nouvel exemple de cet esprit municipal auquel les villes d'Italie doivent un si grand nombre d'utiles fondations.

Le savant P. Affò a composé une histoire de Guastalla. Il a consacré quatre volumes in-4° (Guastalla 1785-7) à cette ville peu ancienne et à son petit duché. L'avertissement du dernier volume peint d'une manière touchante la modestie de ce religieux; il le termine par la citation d'un passage ingénieux d'Érasme sur le proverbe *herculei labores*, que les écrivains laborieux seront quelquefois tentés de rappeler à leurs lecteurs : « Telle est cette sorte de travaux que le fruit et l'utilité en sont « ressentis par tous, que personne n'en ressent le poids excepté « celui qui le supporte. Le lecteur ne s'aperçoit point en effet, « tandis qu'il parcourt à son aise nos ouvrages, qu'un seul mot « nous a pris quelquefois plusieurs jours. Il ne comprend pas, « ou il oublie bien vite les peines qu'a coûtées cet agrément « dont il jouit et par quelles fatigues la fatigue lui a été épar- « gnée. »

L'aspect du Pô, que l'on passe à Borgo-Forte, est superbe. Je ne sais si la pureté du ciel succédant à un temps affreux ajou-

1. *Experti invicem sumus, ego ac fortuna.* Tac. Hist., lib. II, XLVII.

tait à la vivacité de mes sensations; mais je crus avoir alors comme une apparition de la nature peinte par Virgile, et relire ses vers dans cet unique et brillant exemplaire. Les bois qui bordent le fleuve en face de Brescello, son immensité, la rapidité de son cours rappellent encore la description de ses débordements et l'impression que Virgile en avait reçue :

Proluit insano contorquens vortice silvas
Fluviorum rex Eridanus, camposque per omnes
Cum stabulis armenta tulit[1].

Dans la campagne fertile, dite le *Serraglio* de Mantoue, les prés, les bouquets des petits arbres que la vigne entoure dès le pied, le grand nombre de saules, les petites haies verdoyantes, les rivières que l'on traverse et qui se jettent dans le Pô, vous montrent, vous expliquent, vous traduisent encore le :

Mecum inter salices lenta sub vite jaceret,

les *Mollia prata*, où Gallus aurait voulu être consumé par le temps avec Lycoris,

. . . . . *Tecum consumerer ævo,*

les *Arbusta*, les *Flumina nota* de Tityre et le buisson qui invite au sommeil,

. . . . . *Sepes*
Hyblæis apibus florem depasta salicti,
Sæpe levi somnum suadebit inire susurro.

L'eau courante des marais, mêlée de végétation, rappelle le trait si pathétique,

Et qualem infelix amisit Mantua campum
Pascentem niveos herboso flumine cycnos[2].

1. *Georg.* I, 481.

Le superbe Éridan, le souverain des eaux,
Traîne et roule à grand bruit forêts, bergers, troupeaux.

2. *Georg.* II, 199.

Va dans ces prés ravis à ma chère Mantoue
Où le cygne argenté sur les ondes se joue.

Les cygnes existent encore, mais peu nombreux, et ils s'envolent vers le nord au printemps.

Dans cette étude de Virgile, faite sur les lieux par une belle matinée d'automne, je pus presque constater l'exactitude agronomique des vers qui suivent les précédents et qu'il est véritablement impossible de ne pas citer :

Non liquidi gregibus fontes, non gramina desunt :
Et, quantum longis carpent armenta diebus,
Exigua tantum gelidus ros nocte reponet [1].

Le marbre rouge dont ce berger indigent offrait une statue provisoire à Priape, est encore commun dans le pays :

. . . . . *Lævi de marmore tota*
Puniceo stabis.

Les bêtes même ont conservé leur physionomie antique et virgilienne : les moutons, selon la remarque d'un observateur exercé de champs et d'animaux, M. Simond, auteur d'un Voyage en Italie, ont le nez arqué, les oreilles pendantes; ils sont hauts sur jambes, et tels qu'on les représente dans quelques bas-reliefs antiques. Il me sembla que les bœufs aussi avaient la mine de ceux des *Géorgiques :*

. . . . . *bucula, cœlum*
Suspiciens, patulis captavit naribus auras [2].

Mais cette nature de Mantoue, douce, simple, féconde comme le génie du poëte, n'a point l'éclat méridional et presque oriental qu'on pourrait lui supposer d'après certains traducteurs ; et, lorsqu'on voit les *quatre professeurs* du collége Mazarin et le vénérable recteur Binet rendre le *malo me Galatea petit*, par *Galatée me jette une orange*, il est bien facile de s'apercevoir

1. *Georg.* x.

Le tout rit aux pasteurs, la beauté du VALLON,
La fraîcheur des ruisseaux, l'épaisseur du gazon ;
Et tout ce qu'un long jour consomme de pâture,
La plus courte des nuits le rend avec usure.

2. *Georg.* I, 375 :

Le taureau hume l'air par ses larges naseaux.

que jamais ces messieurs n'ont passé par là. Nous avons déjà remarqué les inexactitudes des traducteurs français de Pline et de Catulle au sujet des lacs de Côme et de Garda; l'aspect des lieux paraît aussi avoir manqué quelquefois à l'illustre traducteur des *Géorgiques :* dans une des citations précédentes, il a, pour la rime, ajouté un *vallon* qui n'est ni dans le texte ni dans la plaine de Mantoue. A la note 27e du 1er livre sur le vers 106 :

Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes?

il prétend que cette sorte d'irrigation, cessée en France, ne se pratique en Italie que pour les jardins, tandis que le Piémont et les champs de la Lombardie sont habilement inondés de la même manière. A la note 29e du même livre, il croit que Virgile avait principalement en vue la Campanie, lorsqu'il composa les *Géorgiques;* elles semblent, comme les *Bucoliques,* empreintes bien plutôt de la nature de Mantoue, dont le poëte avait reçu les premières impressions; plus d'une fois il donne les méthodes de culture des peuples qui habitent près du Pô; les tableaux de Naples et de la Campanie se retrouveraient dans l'Énéide. L'interprétation du P. Larue sur le *liquefactaque volvere saxa* par *exesa imminuta igne,* est un autre contre-sens des traducteurs de cabinet, que la vue des morceaux de lave de la *Torre del Greco* lui eût épargné plus tard, et l'on comprend très-bien qu'après l'éruption de 1737, il ait été si vertement relevé par l'Académie de Naples, trop bon juge alors de la vérité du *liquefacta.*

Telle est la fécondité du *Serraglio* de Mantoue, et la variété des cultures qu'il permet, que la propriété du terrain est un fort bon placement d'argent, et qu'à moins d'inondations et d'une année où l'on ait trop à se plaindre du

. . . . . *Fluviorum rex Eridanus,* . . . .

le champ de Virgile, avec ses mûriers plantés en quinconce, peut rapporter par an jusqu'à 7 à 8 pour cent.

CHAPITRE XV.

Mantoue. — Palais ducal. — Gonzague.

Virgile et Jules Romain semblent, par le génie, des souverains sublimes de Mantoue; le premier règne aux champs, le second à la ville : si les tableaux, si les beautés du poëte se retrouvent, se développent encore aux environs de cette belle cité, l'artiste en a fait le plan, il l'a bâtie, peinte, décorée. « Cette « ville n'est pas la mienne, disait le duc Frédéric Gonzaga, mais « celle de Jules Romain. » Il est donc nécessaire de visiter Mantoue, afin d'avoir une juste idée de la puissance de son talent, et l'on ne sait véritablement ce qu'il vaut qu'après l'avoir vu là. Mantoue, malheureusement, ne se trouve point sur l'itinéraire direct et invariable des curieux qui courent l'Italie, et elle échappe ainsi à la plupart d'entre eux.

L'ancien palais ducal, dit aujourd'hui *Corte imperiale*, vieux monument, reconstruit en partie par Jules Romain, est vaste, irrégulier, caractéristique. Il respire encore dans sa tristesse et son abandon la magnificence de ce marquis de Mantoue, François Gonzaga, prédécesseur de Frédéric, dont la représentation, au dire de l'auteur du Cortegiano, était plutôt celle d'un roi d'Italie que du seigneur d'une simple ville. Les Gonzague, au lieu d'usurper la souveraineté de leur patrie aux dépens de sa liberté, y renversèrent l'insolente tyrannie de la famille des Bonaccolsi, à laquelle ils étaient alliés; capitaines, généraux, marquis et ducs de Mantoue, ils firent singulièrement fleurir les lettres et les arts, malgré la petitesse de leur État et les guerres fréquentes auxquelles ils furent mêlés. L'on y vit professer Philelphe et Victorin de Feltre, l'ami prudent de Poggio [1],

1. *V.* dans la *Vie de Poggio*, de Shepherd, ch. VII, les reproches adressés par Poggio à Victorin de Feltre, alors précepteur des princes de Mantoue, pour n'avoir point osé remettre au duc François Gonzaga la lettre qu'il lui avait écrite en faveur de son fils aîné, blessé et fait prisonnier par les troupes de François Sforce, général des Florentins, après s'être enfui de la maison paternelle et avoir pris du service sous Nicolas Piccinino, général du duc de Milan.

le créateur des écoles d'enfants et de l'enseignement élémentaire dont l'Institut dit la *Maison joyeuse* (*la Casa giojosa*)[1] était alors célèbre en Europe; Mantegna y fonda son école de peinture; Léon-Baptiste Alberti, son école d'architecture, et ces grands artistes eurent pour successeurs Jules Romain et son camarade le Primatice.

Dans la pièce autrefois *della Scalcheria* (du maître d'hôtel), une *Vénus* caressant l'Amour, en présence de Vulcain, révèle encore, malgré l'injure des ans, l'habileté du pinceau de Jules Romain. Les portraits de la salle des anciens ducs, stupidement barbouillés de chaux par les démagogues de 1797, ont été nettoyés avec soin en 1808, et ils ont presque aujourd'hui leur premier éclat. Trois pièces sont couvertes de tapisseries exécutées, comme celles du Vatican, sur les dessins et les cartons admirables de Raphaël. Le plafond de la galerie, peint par les élèves de Jules, offre plusieurs tours de force qui ne nuisent point à sa beauté; tels sont les chevaux blancs du char d'Apollon, qui paraissent toujours de face de quelque côté qu'on les regarde; une *Vénus* caressée par l'Amour, un dieu *Pan* et la nymphe *Syrinx*, qui produisent la même illusion. A l'extrémité, un vaste médaillon représente comme un Parnasse mantouan : au pied du Mont sacré sont Virgile, Castiglione, Merlin Coccaie, Baptiste le Mantouan, Louis Gonzaga, le fameux *Rodomont*[2], et d'autres poëtes. Mantoue, qui a produit plusieurs écrivains et artistes modernes dignes de célébrité, n'avait d'homme illustre dans l'antiquité que Virgile; mais il faut convenir que celui-là suffisait à sa gloire. Parmi les quatre figures mises aux quatre coins du même plafond est une *Innocence* d'une rare perfection de grâce et de dessin. L'appartement le plus élevé, dit *del Paradiso*, est d'une bonne architecture. Parmi les ornements des deux cabinets, on lit encore le nom d'*Isabelle d'Este* (*Isabella Estensis*), fille d'Hercule de Ferrare et femme de François IV, marquis de Mantoue, princesse intrépide chantée par l'Arioste, ainsi que

1. Cet heureux nom d'école avait été donné au lycée de Mantoue par le prince Gonzaga dont les quatre fils y étudiaient avec les autres écoliers venus des diverses parties de l'Italie, de la France, de l'Allemagne et même de la Grèce.

2. *V.* liv. v, chap. vi.

son époux, poëte et guerrier, qui l'avait habité après son veuvage.

Le célèbre *Appartamento di Troja*, jadis couvert des peintures de Mantegna et de Jules Romain, représentant des sujets de l'histoire d'Ilion, est maintenant un grenier; le mur est fendu dans quelques parties, mais à travers les ravages du temps et de la guerre, on sent encore quelle a dû être la beauté de pareils ouvrages, et l'inspiration rivale de Jules et de Virgile à Mantoue même et sur les mêmes sujets offre un extrême intérêt. Je ne puis oublier un superbe *Laocoon*, une *Hélène* charmante enlevée par Pâris. Il serait bien temps que la gravure vînt au secours de ces fresques si admirables et qui finissent [1].

CHAPITRE XVI.

Académie des Beaux-Arts. — Musée. — Bibliothèque. — Bettinelli. — Typographie virgilienne.

L'Académie des Beaux-Arts de Mantoue a quelques tableaux précieux; tels sont : le *Paradis* et le *S. Michel* du Vianino, élève des Campi; *Ste Claire*, dessin du Carrache; *S. François*, de Borgani, artiste mantouan, de la fin du XVIIe siècle, qui mérite d'être plus connu; les *Apôtres*, de Feti, peintre de la cour du cardinal Ferdinand, depuis duc de Mantoue; la *Chute du Christ sous la croix*, tableau très-pathétique, du frère Jérôme Monsignori, habile imitateur de Léonard de Vinci [2]; le *Christ portant la croix*, de François Mosca, dont le nom est indiqué

1. Il a paru, en 1827-29, à Mantoue, un recueil intitulé *Monumenti di Pittura e Scultura trascelti in Mantova o nel suo territorio*. On doit regretter que l'*Appartamento di Troja* n'ait point fait partie de ce recueil, qui ne contient que vingt-quatre *Monuments*.

2. La meilleure copie du *Cénacle*, selon Lanzi (*Stor. pitt. del Ital.*, IV, 10), qui ailleurs ne rend pas complétement justice à ce peintre, est celle du frère Monsignori, faite pour la grande bibliothèque des Bénédictins de Polirone, près de Mantoue; lors de la suppression du couvent, elle fut vendue un louis à un Français, et transportée à Paris. Monsignori avait substitué un vestibule avec des colonnes à la chambre dans laquelle Léonard a placé son action.

par une mouche mise par lui sur la main d'un des personnages qui est son portrait. Ce chef-d'œuvre, horriblement dégradé, rappelle la manière du Dominiquin, et pourrait faire croire que Mosca avait été son élève.

Le musée des statues, placé dans une longue galerie, sert de vestibule à la bibliothèque. Ce musée peu connu est cependant un des premiers musées de l'Italie, et il compte environ cent soixante bustes, cinquante statues, plus de quatre-vingts bas-reliefs, vases, autels, cippes funéraires et autres fragments d'antiquités.

L'origine du musée de Mantoue n'est pas très-pure : elle remonte au butin que firent au sac de Rome, afin de décorer leurs villa, les Gonzague qui servaient dans l'armée de Charles-Quint, et particulièrement ce terrible Louis Gonzaga, dit le Rodomont, colonel d'un régiment d'Italiens, dont il a été parlé.

Plusieurs ouvrages grecs et romains du musée sont remarquables; tels sont : un buste d'*Euripide*, le plus beau, le plus authentique de ses portraits. Un des rares bustes de Thalès; une tête assez belle, crue d'Aspasie par M. Labus qu'il va même jusqu'à croire de son protégé Phidias; une tête dite de *Virgile*, gracieuse, efféminée, qui n'a point du tout l'air commun (*facies rusticana*) que lui donnent les grammairiens historiens de sa vie, et que Visconti prétendait être un de ces nombreux termes de *Lares viales* ou de *Génies des voies publiques*, longtemps considérée religieusement à Mantoue comme un débris de cette statue élevée au poëte par ses concitoyens, et même pendant sa vie, et que le glorieux Charles Malatesta, si ami des lettres, fut à tort accusé d'avoir renversée et fait jeter dans le Pô ou le Mincio; quatre bustes d'*Auguste* à divers âges, dont un de marbre grec fut entièrement doré; un buste précieux de sa fille *Julie*, horriblement gâté par le temps et les restaurateurs; deux bustes de *Tibère;* un de *Caligula*, chef-d'œuvre d'une merveilleuse conservation; quelques autres de *Domitien*, d'*Adrien*, d'*Élius Verus*, d'*Antonin le pieux*, de *Marc-Aurèle*, de *Commode*, de *Septime-Sévère*, de *Caracalla;* un médaillon d'*Auguste déifié*, rare; le bas-relief de la *Descente d'Orphée aux*

Enfers dont le Cerbère regarde Eurydice tremblante d'un air si menaçant; un *jeune Faune* grec, gracieux; un autre fragment de petit *Faune*, charmant; un *Satyre en repos* donné comme une des meilleures copies et des mieux conservées du *Péribœtos* de Praxitèle; un autel grec; un fragment d'une statue de Diane, unique peut-être par la nudité de la déesse qui n'apparaît ordinairement en cet état que surprise au bain par Actéon; une statue d'Apollon; le célèbre et beau bas-relief de Médée; le bas-relief précieux dit de la *Supplication*, d'une haute antiquité, d'une belle exécution, fort diversement interprété et donné par les antiquaires, soit pour un monument sépulcral, soit pour un Jupiter faisant de la pluie.

Le *Cupidon* dormant avec deux serpents sur le sein est un des premiers essais de Michel-Ange, comme sculpteur. On raconte qu'après avoir été enfoui par lui et déterré, il fut envoyé à Rome et vendu pour grec au cardinal Raphaël Riario. Quelques vases cinéraires étrusques sont à ce musée; ils proviennent des fouilles mêmes de Mantoue, qui, selon les historiens et Virgile, aurait été une colonie étrusque antérieure de quatre cents ans à la fondation de Rome :

Fatidicæ Mantûs et Tusci filius amnis,
Qui muros matrisque dedit tibi, Mantua nomen.

La bibliothèque a quatre-vingt mille volumes et mille manuscrits. Un manuscrit de Virgile, peu ancien, fut pris, d'après l'inscription actuelle, au mois de vendémiaire an VII; il était véritablement odieux d'arracher un Virgile à Mantoue : là, il devait être sacré. Un exemplaire de l'édition exécutée aux frais de la duchesse de Devonshire (Rome, 1819), fut offert par elle à cette bibliothèque, ainsi qu'un exemplaire de l'édition de Bodoni donné par le général Miollis en 1798, nobles présents faits à la patrie du poëte par les descendants civilisés et victorieux de peuples qu'il appelait barbares.

La bibliothèque de Mantoue possède de nombreux manuscrits du P. Bettinelli, parmi lesquels sont plusieurs lettres de Voltaire et les réponses de Bettinelli; les lettres de Voltaire ne se

trouvent point dans l'édition de Kehl ou ont été refaites pour l'impression. Une de ces lettres, du 24 mars 1760, en réponse aux remarques de Bettinelli sur quelques erreurs de l'*Essai sur les Mœurs* relatives à l'Italie et à la littérature italienne, est singulièrement curieuse : « Vous ajoutez encore à mon estime pour « l'Italie, lui dit-il ; je vois plus que jamais qu'elle est en tout « notre maîtresse ; mais puisque nous sommes à présent des en- « fants drus et forts, qui sommes sevrés depuis longtemps, et « qui marchent tout seuls, il n'y a pas d'apparence que j'aille « voir notre nourrice, à moins que je ne sois cardinal [1]. » La correspondance de Voltaire avec Bettinelli s'était prolongée quelques années après son passage par Ferney comme négociateur du roi Stanislas, et même, dit-on, du P. Menoux [2] ; elle paraît avoir été rompue à la suite d'une lettre remplie de traits licencieux, écrite par le poëte. Bettinelli, malgré ses connaissances et son mérite personnel, semble un de ces littérateurs du dernier siècle qui durent plutôt leur renommée à de nombreux rapports littéraires, et à leur correspondance avec quelques hommes illustres qu'à la supériorité de leurs propres ouvrages : c'est de lui, je crois, qu'un Italien a dit spirituellement qu'il avait acquis la plus grande partie de sa gloire à la poste aux lettres. Deux poëmes de Bettinelli in *ottava rima* sont restés inédits. L'un, composé à Vérone en 1797, et conservé manuscrit à la bibliothèque de Mantoue, a pour titre : l'*Europa punita o il secolo* XVIII, en douze chants ; l'autre, *Buonaparte in Italia*, en quatre chants. Il est heureux pour sa réputation d'indépen-

1. Cette lettre a été publiée pour la première fois dans l'ouvrage instructif de M. Camille Ugoni, *Della Letteratura italiana nella seconda metà del secolo* XVIII. Brescia, 1821, t. II, p. 9 et suiv. Quelques traits en sont rapportés dans le morceau des *Mélanges de Littérature* de M. Suard, intitulé *Voltaire et Bettinelli*, t. Ier, 25.

2. Indépendamment de la proposition faite par Voltaire à Stanislas d'employer 500,000 fr. à l'acquisition d'une terre en Lorraine, pour aller mourir, lui avait-il dit, dans le voisinage de son Marc-Aurèle, un historien récent rapporte qu'il avait écrit en même temps au P. Menoux dans des termes qui semblaient annoncer l'intention de changer de principes. Bettinelli était en effet porteur de lettres du comte de Tressan et du P. Menoux pour Voltaire. *Storia della Letteratura italiana nel secolo* XVIII, par M. Ant. Lombardi, t. III, 265.

dance et de fixité que ces poëmes n'aient point paru, car le héros du second n'est pas trop bien traité dans le premier. Comme son hôte de Ferney, et ses deux beaux esprits compatriotes et contemporains, Algarotti le philosophe et le poëte Frugoni, Bettinelli avait méconnu la *Divina commedia:* ce poëme de proscrit, si admirable de foi et d'exaltation, ne pouvait guère être senti dans un siècle de repos, d'indifférence et de moquerie. Mais je doute que les faux jugements des *Lettere virgiliane* soient de la force de celui d'un écrivain français de la même époque, qui avait ainsi défini le Dante, « assez bon poëte, mais fort mauvais « sujet. »

La principale imprimerie de Mantoue s'appelle la *Tipografia Virgiliana;* malgré un si beau titre, il n'y avait pas encore de Virgile imprimé à Mantoue en 1827. On y a bien publié la traduction d'Annibal Caro, mais, par suite de cette fatalité bibliographique, le texte latin ne s'y trouve point. On doit, dit-on, y faire paraître enfin un Virgile avec commentaires; mais c'est seulement le Virgile de Virgile que j'aurais aimé là. Cette spéculation serait, je crois, assez bonne; car il n'est point de voyageur *colto, intelligente,* comme disent les livrets, qui, au lieu de mettre dans ses poches de la terre ou des cailloux douteux de Pietole [1], ne préférât emporter un Virgile, édition de Mantoue.

CHAPITRE XVII.

Cathédrale. — Le Mantouan. — Santa-Barbara. — Saint-André. — Mantegna. — Pomponace. — Précieux sang. — Saint-Maurice. — Français en Italie. — Saint-Sébastien. — Saint-Gervais. — Saint-Barnaba. — Tombeau de Jules Romain. — Sainte-Apollonie. — Sant' Egidio. — Bernardo Tasso.

La cathédrale de Mantoue peut être mise au rang des plus beaux temples de l'Italie. Refaite intérieurement par Jules Romain, la belle proportion des colonnes de ses nefs et le style pur

1. L'ancienne Andès, dit-on. *V.* ci-après, chap. XXXI.

et noble de tous les détails, rappellent le goût de l'antiquité. Un ingénieur du génie autrichien, directeur des fortifications de la place, fut chargé par l'évêque, dans le siècle dernier (1761), de l'exécution de la façade, lourde masse, qui n'indique que trop un architecte de tranchées et de bastions. Les statues des *Prophètes* et des *Sibylles* de la nef principale sont du Primatice; la voûte, la coupole, sont peintes par Andreasi et Ghigi, élèves de Jules; dans le chœur, on remarque un *S. Jean* évangéliste, de Jérôme Mazzola; la *Mort de S. Joseph*, de Cignaroli, et une *Vierge immaculée*, de Balestra. A la première chapelle, à droite, est un *S. Éloi*, si beau, qu'il a été cru du Guerchin, et qui est certainement de Possidenti, un de ses meilleurs élèves. Dans les autres chapelles sont un *Ange gardien*, de Canuti, une *Ste Marguerite*, de Dominique Brusasorci, et un *S. Martin*, de Farinati. Dans l'oratoire de l'*Incoronata* est une admirable *Madone*, de Mantegna, et de belles fresques à la voûte, d'Andreasi et de Ghigi. Sur les autels de la sacristie, on distingue une *Ste Thècle*, de Jérôme Mazzola, le *S. Jean évangéliste*, de Fermo Guizoni, et une *Madeleine pénitente*, de Baptiste Dognolo del Moro, élève de Jules. Le tombeau de marbre d'Alexandre Andreasi, illustre mantouan, orateur et poëte du XVIe siècle, sans avoir l'élégance des monuments de cette époque, est d'une noble simplicité. Le buste, quoique de pierre, exprime très-bien la supériorité d'esprit d'Andreasi.

Baptiste Spagnoli, le Mantouan, est enterré à la cathédrale. Ce versificateur latin, dont le bagage poétique est bien plus gros que celui de Virgile, n'aura jamais la même gloire, quoiqu'il ait été dans son siècle énormément admiré. On voit encore à Mantoue l'espèce d'arc de triomphe élevé par le bizarre médecin et poëte Baptiste Fiera, entre sa maison et le couvent de Saint-François; il y a placé au milieu le buste de François Gonzaga, grand capitaine, qui combattit les Français à la journée de Val di Taro, et de chaque côté les bustes de Virgile et du Mantouan; au-dessous est ce beau vers, mais si exagéré, puisqu'il semble mettre le Mantouan au même rang que Virgile:

Argumentum utrique ingens, si secla cotssent.

C'est par erreur que Ginguené a prétendu que le Mantouan, devenu général de son ordre, et voyant qu'il ne pouvait y porter la réforme, chose plus difficile, à son avis, que de faire des vers bons ou mauvais, avait abdiqué au bout de trois ans : nommé au généralat des Carmes, en 1513, le Mantouan mourut précisément cette même année 1516; son biographe, le P. Florido Ambrosi, prouve fort bien qu'il n'avait point abandonné ses fonctions, et que Léon X lui donna immédiatement un successeur. Quant à la légitimité ou à l'illégitimité de sa naissance, question vivement controversée, elle est aujourd'hui à peu près indifférente : ce religieux eut le malheur et le tort plus grave d'invectiver contre les femmes et de composer des vers licencieux.

L'élégante église de Santa-Barbara et son superbe clocher furent construits par Bertani architecte et peintre habile, élève de Jules, qui semble, à la supériorité des talents près, avoir été, pour le duc Vincent Gonzaga, ce que son maître avait été pour le duc Frédéric. Attenante au palais, cette église servait autrefois à célébrer les obsèques des princes de la maison de Gonzague. Les tableaux les plus remarquables sont : un *S. Sylvestre baptisant Constantin*, un *S. Adrien flagellé*, dessins de Bertani, peints par Laurent Costa; *Jésus-Christ donnant les clefs à S. Pierre*, de son frère Louis; une *Ste Marguerite*, de Giacarollo, élève de Jules; le *Martyre de Ste Barbe*, excellent ouvrage de Dominique Brusasorci; une gracieuse *Madeleine* lavant les pieds du Sauveur, d'Andreasino; le *Baptême de Jésus-Christ*, beau tableau d'Aretusi, peintre modenais, heureux imitateur du Corrège. Les guerres d'Italie ont dépouillé Santa-Barbara de vases, de statues non moins précieux que ses peintures; il ne lui reste plus qu'une jolie fiole d'or et un bassin d'argent, attribués sans fondement à Benvenuto Cellini. Les ciselures grecques du bassin représentent les noces joyeuses d'Amphitrite ou quelque fête marine, au milieu desquelles se trouve bizarrement encadrée une petite figure de *Ste Barbe*.

L'église Saint-André, un des premiers et des plus purs ouvrages de la renaissance, est du grand architecte Léon-Baptiste

Alberti, emmené de Florence à Mantoue par Louis Gonzaga, prince ami des lettres et des arts, Auguste mantouan, qui n'a point eu de Virgile. A côté, le vieux clocher gothique contraste par sa légère architecture avec ce modèle classique. On doit vivement regretter que l'église n'ait point été terminée du vivant de l'artiste, et que la grosse coupole, construite dans le dernier siècle, et chargée d'ornements, l'ait éloignée de sa première et majestueuse simplicité. Le temps a presque détruit les belles fresques de Mantegna et de ses meilleurs élèves, dont la façade et le vestibule de Saint-André étaient couverts. Le feuillage et les oiseaux qui bordent et décorent la grande porte sont un travail exquis dû au ciseau d'Antoine et Paul Mola, célèbres sculpteurs mantouans, auxquels on doit aussi la chaire, d'excellent goût.

Les tombeaux sont les plus nobles monuments de ce temple. Le mausolée du marquis Jérôme Andreasi et de sa femme Hippolyte Gonzaga, est attribué à Jules Romain; il en paraît digne par le caractère grandiose de l'ensemble et le bon goût des ornements, quoique l'architecture soit incorrecte, et la statue d'Andreasi médiocre. Mantegna est enterré dans la chapelle qui porte son nom, quoiqu'il l'ait consacrée à saint Jean-Baptiste. Il mourut en 1505; c'est par erreur que Vasari et l'auteur de la *Vie et du pontificat de Léon X* l'ont fait mourir en 1517, époque de l'érection du tombeau par ses fils. Le buste en bronze de ce créateur de la peinture italienne, et même, a-t-on prétendu, de cet inventeur de la gravure, est un ouvrage merveilleux, plein de vie, du mantouan Sperandio, un des habiles sculpteurs et fondeurs du XVIe siècle. Les deux *saintes Familles*, attribuées à Mantegna ou à ses fils, artistes dignes de leur père, et qui reposent près de lui, sont admirables : une tête de *Ste Élisabeth* est de la plus touchante expression; c'est véritablement la *pregnante annosa* de l'hymne sacré de Manzoni, *il nome di Maria*. Un tombeau remarquable et bizarre est celui de Pierre Strozzi, dont le nom, ainsi que celui de l'artiste ou des artistes qui l'ont imaginé, est tout à fait inconnu : on ne sait de l'histoire de ce Strozzi que l'article de son testament, par lequel il lègue 400 écus d'or pour

son vain mausolée. Le style des cariatides est une imitation affectée de l'antique; mais les ornements sont du goût le plus pur, et pourraient bien être d'une autre main. C est à tort que ce monument a été cru de Michel-Ange ou de son école; il semble plutôt un caprice dans le genre de Jules Romain. Le mausolée de l'évêque Georges Andreasi, savant et négociateur, est le chef-d'œuvre de Clementi : l'expression de douleur des deux figures latérales qui pleurent est admirablement touchante.

Une chapelle d'illustres Mantouans, moins splendide sous le rapport de l'art, est intéressante par les hommes dont elle rassemble les tombeaux, et par ses élégantes inscriptions : là reposent le savant botaniste Marcello Donato, le poëte Cantelmi, le fameux faiseur de centons Lelio Capilupi, ami de notre Joachim Du Bellay, et le célèbre philosophe et professeur Pierre Pomponace. Les restes de ce dernier avaient été jadis déposés dans la sépulture même des Gonzagues, à l'église Saint-François, changée en arsenal, ainsi que son couvent, et dans laquelle ces restes et la statue de Pomponace sont encore indiqués par plusieurs historiens récents. Pomponace, comme Cardan, pourrait bien avoir été, à tort, accusé ou loué d'athéisme dans le XVIe et le XVIIIe siècle : les opinions de son traité *De Immortalitate animæ* ne sont guère différentes des opinions spéculatives des autres lettrés de cette époque, et sa rétractation plutôt théologique que philosophique, sa mort chrétienne, prouvent la sincérité de sa foi. C'était d'ailleurs montrer bien du zèle pour ces tristes doctrines que de s'emparer du livre de Pomponace, puisque ce livre, examiné à Rome, fut absous par l'inquisition, et échappa à l'*index*.

Les peintres habiles de Mantoue semblent avoir à l'envi décoré Saint-André de leurs beaux ouvrages, tels sont : l'*Annonciation*, d'Andreasi; la *Nativité* et l'*Adoration des mages*, vastes fresques de Laurent Costa, à peu près perdues; un *Crucifiement*, énergique de dessin et de coloris, de Guisoni; à la chapelle Saint-Longin, les belles fresques dessinées par Jules Romain, et exécutées par Rinaldo, son meilleur élève, et regardé par Vasari comme le premier peintre de Mantoue; d'autres fresques de ce

même Rinaldo représentant le *Martyre de S. Sébastien;* quatre anges du même artiste à la voûte d'une petite chapelle, malheureusement mal éclairés; un excellent tableau de *Ste Anne* et d'autres saints, de Dominique Brusasorci; deux grandes fresques, la *Nativité de la Vierge* et l'*Assomption*, du dessin de Jules Romain, peintes par ses élèves.

La chapelle de Saint-Longin annonce de bien magnifiques reliques ; ce seraient celles de saint Grégoire de Nazianze (*Gregorii Nazianzeni ossa hic servat lapis*) : l'inscription du tombeau du saint, *Longini ejus qui latus Christi percussit ossa*, n'est pas moins étrange. La relique la plus vénérée de cette église et de Mantoue est le célèbre *Sang* de Jésus-Christ mis dans une double fiole de forme cylindrique, dont le travail, très-estimé, a été cru de Benvenuto Cellini ; ce qui doit paraître douteux, puisque cet artiste, plein de vanité, qui cite et rappelle ses plus petits ouvrages, n'eût point oublié celui-là; il ne parle dans sa vie que du seul reliquaire et de la fièvre quarte gagnée par lui lorsqu'il en était occupé : maudissant à la fois Mantoue et son duc, qui voulut se fâcher, et que l'impétueux artiste quitta brusquement. Il est plus probable que le travail des fioles est de Messer Nicolas, alors orfévre de la cour. L'autel principal de la chapelle du très-précieux *Sang* a été refait ces dernières années; les deux belles statues de la *Foi* et de l'*Espérance* furent exécutées à Rome par les élèves et sous la direction de Canova.

L'église Saint-Maurice a de la magnificence, quoique sa façade ne soit pas de fort bon goût, et ses peintures sont belles. Une *Annonciation*, de Louis Carrache, est remarquable : l'ange a toutefois un certain air malin, et presque peu décent qui étonne chez ce grand maître. Le *Martyre de Ste Marguerite*, de Louis ou d'Annibal, est superbe : la figure de la sainte est douce, forte, résignée; le bourreau, prêt à la décapiter, est supérieur de dessin; les têtes des spectateurs expriment une douleur touchante et variée. Le Mastellata a représenté deux autres supplices de la même sainte. Le *Martyre de Ste Félicité et de ses sept fils* est encore un excellent et tragique tableau de Garbieri, élève de Louis.

Lorsque l'église Saint-Maurice était devenue Saint-Napoléon,

un général français distingué, M. le général Grenier, a noblement fondé, en 1807, une chapelle militaire où sont rassemblés des inscriptions et les tombeaux de guerriers tués dans les guerres d'Italie et pendant le siége de Mantoue. On y voit encore l'inscription mise sur le cénotaphe de Jean de Médicis, chef intrépide, blessé à mort d'un coup d'arquebuse à la jambe, âgé de trente-neuf ans, dans lequel Machiavel entrevoyait un libérateur de l'Italie [1]; le dernier trait est remarquable et confirme cette espérance : *Ad Mincium tormento ictus Italiæ fato potius-quam suo cecidit.* Cette chapelle est comme le mausolée de braves de nations diverses. Là sont réunis le capitaine de Charles-Quint, l'officier de Louis XIV, le soldat de Napoléon; les morts français sont les plus nombreux, et l'on y sent que c'est à trop juste titre que l'Italie a été appelée le tombeau de notre nation. « L'Italie, écrivait Pasquier, amusoir de nos rois et tombeau de nos armées. » Formons des vœux pour l'Italie, aidons à propos à sa délivrance, mais rappelons-nous les vers prophétiques de son poëte :

. . . . . Chi poi succederà, comprenda
Che, come ha d'acquistar vittoria e onore,
Qualor d' Italia la difesa prenda
Incontra ogn' altro barbaro furore;
Così, s' avvien ch' a danneggiarla scenda,
Per porle il giogo e farsene signore,
Comprenda, dico, e rendasi ben certo
Ch' oltre a quei monti avrà il sepolcro aperto [2].

La petite église Saint-Sébastien est un des monuments d'excellente architecture laissés à Mantoue par Léon-Baptiste Alberti, et commandés par Louis Gonzaga. Les bas-reliefs de la *Loggia*, représentant des génies qui soutiennent les armes des Gonzagues, prouvent que ce grand architecte, doué de génies si divers [3], était encore habile sculpteur. La *Vierge*, *S. Sébastien*,

1. *V.* sa lettre à Guichardin du 15 mars 1525. Le corps de Jean de Médicis, après avoir été cent cinquante-neuf ans dans la sacristie de l'église des Dominicains de Mantoue, fut transporté à Florence, en 1685.

2. *Orland.*, cant. XXXIII, st. 12.

3. *V.* liv. XI, chap. VII.

et d'autres saints, fresque de Mantegna, peinte sur la façade, est fort endommagée. Les irrégularités de cette façade ne peuvent être attribuées à Alberti ; elles appartiennent à ceux qui, après lui, furent chargés de la terminer. Le *Martyre de S. Sébastien*, à l'autel du milieu, est un des meilleurs ouvrages de Laurent Costa.

L'église Saint-Gervais a deux beaux tableaux : un *S. Antoine de Padoue*, de Canti, peintre du XVIIe siècle, d'une rapide exécution, et surtout une *Descente de croix*, d'Hippolyte Costa, composition remarquable par l'expression, le dessin, l'harmonie et la vigueur du coloris.

San-Barnaba offre un assez grand nombre de tableaux estimés, tels sont, au-dessus de la porte, une grande *Multiplication des pains*, du même Costa; le *Songe de S. Romuald*, de Bazzani, directeur de l'Académie des beaux-arts de Mantoue, au milieu du dernier siècle; *S. Philippe*, d'Orioli; les *Noces de Cana*, de Maganza ; un *S. Sébastien*, de Pagni, un des bons élèves de Jules. A la sacristie, la *Vierge et l'enfant Jésus*, fresque de Jérôme Monsignori, est un ouvrage très-gracieux ; et une belle statue de la *Vierge addolorata* fut exécutée sur le dessin de Jules par Jean-Baptiste le Mantouan, son élève.

Jules Romain, mort dans la force de son talent, fut enterré à l'ancienne église San-Barnaba [1]; la pierre de marbre qui indiquait le lieu de sa sépulture fut détruite par une barbare négligence lors de la construction de l'église nouvelle. La tradition a conservé l'épitaphe suivante, mise sur la pierre :

Romanus moriens secum tres Julius artes
Abstulit; haud mirum, quatuor, unus erat.

L'église Sainte-Apollonie offre trois tableaux remarquables : *S. Bernardin, S. Pierre et S. Paul*, de l'école du Titien ; la *Vierge et S. Étienne*, de Louis Costa ; et, à la sacristie, la *Vierge, l'en-*

1. Il avait cinquante-quatre ans comme l'avait dit Vasari, et comme l'a très-bien démontré M Quatremère de Quincy *Hist. de la Vie et des Ouvrages des plus célèbres Architectes*, I, 220), malgré l'opinion de l'auteur d'une Notice sur Jules Romain, qui fait partie d'une petite Description du palais du Te, imprimée à Mantoue en 1783, et d'après laquelle il n'aurait eu que quarante-sept ans.

fant Jésus, Ste Marthe et Madeleine, attribué à Bernardin Luini, mais regardé par de meilleurs juges comme de l'école de Dosso Dossi ou du Garofolo, ouvrage distingué par la beauté des formes, la pureté du dessin, l'habileté de la composition, l'harmonie du coloris, et l'agrément du paysage.

Une simple inscription sur le pavé, à l'église Sant' Egidio, indique la place où repose le père de l'auteur de la *Jérusalem*, Bernardo Tasso, bon poëte lui-même, et dont la renommée a comme disparu dans la gloire de son fils. La nudité de cette sépulture rappelle la pierre de Saint-Onuphre; et l'infortune héréditaire de ces poëtes, dont nous avons parlé, semble même les poursuivre jusque dans la tombe [1]. Un mausolée de marbre avait été élevé à Bernardo Tasso par Guillaume Gonzaga, duc de Mantoue, dont il était secrétaire; mais il fut détruit peu de temps après, le concile de Trente ayant ordonné la démolition de tous les monuments funèbres qui s'élèveraient au-dessus de terre, à l'exception des tombeaux de saints. Le Tasse a déploré la destruction de la sépulture paternelle dans le beau sonnet adressé au cardinal Albano :

Alban, l' ossa paterne anco non serra
Tomba di peregrini, e bianchi marmi, etc [2].

Malgré l'autorité de quelques historiens qui prétendent que le Tasse fit transporter à Ferrare les restes de son père, je ne les ai point trouvés dans cette ville, et ils sont inconnus aux hommes les plus instruits que j'y ai consultés. J'inclinerais à croire qu'ils sont demeurés à Mantoue, ainsi que le constate l'inscription, d'un style détestable, mise en 696 par un curé de Sant' Egidio. Singulier rapprochement entre les deux grands poëtes de l'Italie ancienne et moderne : le berceau du Tasse est en face du tombeau de Virgile, et la tombe de son père est voisine du lieu où Virgile a pris naissance!

1. *V.* liv. v, chap. II.
2. *Rime*, part. II[a], 129.

CHAPITRE XVIII.

Château. — Portes. — Ponts. — Citadelle. — Tours *della Gabbia*; — *dello Zuccaro*. — Liberté du moyen âge. — Palais d'Arco; — du Diable; — Colloredo.

Le château, les portes, les ponts de Mantoue, sont d'un aspect imposant. Un habile élève de Jules Romain a fait le vestibule et les portiques du château; et dans une salle des archives, quelques débris des fresques de Mantegna offrent encore les portraits des Gonzagues, au plafond les douze Césars et de petits génies légers, joyeux, élégants.

Du pont de la porte Saint-Georges, très-bien défendu au dehors par un petit et savant ouvrage des Français, la vue du lac et des environs est agréable; elle s'étend jusqu'aux hauteurs verdoyantes de Cipata, patrie de Merlin Coccaie, et au fort de Pietole, aussi construit par les Français sur l'emplacement de l'ancien Andès, où, dit-on, est né Virgile; elle offre ainsi à l'horizon un étrange contraste poétique.

Le pont *dei Mulini*, à la fois digue et chaussée, refait pour la dernière fois en 1752, était l'ouvrage d'un grand architecte hydraulique de Mantoue, Albert Pitentino, le premier qui inventa, au XIIe siècle, les vannes. Il fut construit par suite de l'abandon patriotique que firent les neuf recteurs et les trois procurateurs de la commune de Mantoue, de la plus grande partie des terrains qu'ils possédaient, afin de créer, avec les eaux du Mincio, le lac supérieur. Une inscription de la même époque, qui rapporte ce fait, est curieuse : les habitants de Mantoue y sont appelés le peuple de Virgile (*populus virgilianus*), et le Paradis, dont il est à la fin question, ramène à l'esprit et aux mœurs du temps. Virgile avait été déclaré seigneur de Mantoue par les vœux des habitants, en 1227, sous le podestat de Laurent Martinengo; son portrait fut mis dans les armes, sur les drapeaux

et la monnaie de la commune, et une statue grossière, qui se voit encore, lui avait été élevée [1].

La porte du pont *dei Mulini*, d'ordre dorique, majestueuse, est de Jules Romain; elle conduit à la citadelle, autre espèce de ville, mais qui n'a pas le caractère grandiose, les beautés pittoresques et presque poétiques des fortifications assises parmi des rochers ou sur un sol inégal; elle présente seulement un plat et vaste assemblage de tranchées, de bastions, de fossés, et n'offre à l'œil qu'une froide réunion de lignes géométriques. Défendue opiniâtrément en 1797 par Wurmser, héroïquement assiégée et prise par Bonaparte, la citadelle de Mantoue est comme la dernière et la plus décisive conquête des vainqueurs successifs de l'Italie.

La tour *della Gabbia* (de la cage) a revu sa terrible cage de fer, instrument d'un de ces cruels supplices du moyen âge qui ne peut plus être contesté [2]. Cette cage avait disparu en 1796; elle a été singulièrement remise à sa place en 1814. La tour fut élevée en 1302, par Guido Bonaccolsi, un des anciens tyrans de Mantoue. Un joli escalier, construit en 1811 par M. le marquis Guerrieri, conduit sans fatigue à une belle salle à manger pratiquée sur la plate-forme et fraîchement décorée; on jouit ainsi du contraste qui existe entre la douceur des mœurs actuelles et la barbarie de celles du temps de la cage. La vue de la tour de la *Gabbia* est la plus belle de Mantoue; au moyen des télescopes et des longues-vues qu'y a mis l'attentif propriétaire, elle s'étend jusqu'aux collines du Bressan et du Véronais. Le palais de M. le marquis Guerrieri offrait un merveilleux chef-d'œuvre de Jules Romain, indiqué par Vasari; le sujet est pris d'une médaille antique, et représente Alexandre de grandeur naturelle, tenant à la main une figure de la Victoire.

1. La statue de Virgile est près de la place du Broletto, sous un portique gothique attenant à l'ancien palais de la commune. Virgile est représenté assis et les mains sur un livre ouvert placé sur une espèce de pupitre, ayant pour inscription *Virgilius Mantuanus poetarum clarissimus*: sur la base du monument sont écrits, en caractères gothiques, l'épitaphe du poëte : *Mantua me genuit*, etc ; et au-dessous, d'autres vers contemporains moins élégants qui rappellent l'érection de ce portique.

2. *V.* liv. IV, ch. VIII.

La tour *dello Zuccaro*, voisine de la tour *della Gabbia*, est encore plus ancienne. Une inscription mise sur le mur de la façade rappelle comment, par suite de la lutte des *Arioli* et des *Ruffi*, c'est-à-dire des nobles et du peuple, et après un combat très-sanglant, Mantoue fut presque entièrement brûlée en 1141. Dans le voisinage de la place Saint-André, une vieille tour attenant à une ancienne maison de la famille Assandri, aujourd'hui occupée par un apothicaire, fut rasée à la hauteur du toit de celle-ci par le peuple. La même mutilation atteignit les autres tours des grands, qui, au moyen de ces forteresses, voulaient exercer leur tyrannie féodale, malgré l'autorité des magistrats que les habitants avaient nommés : tant cette liberté des républiques italiennes du moyen âge était violente, destructrice, et devait ressembler à l'anarchie.

L'élégance de la façade, du vestibule et de la cour du beau palais des comtes d'Arco, ouvrage d'Antoine Colonna, prouve une heureuse et non servile imitation de Palladio.

Le palais du *Diable* a dû son étrange nom à la rapidité avec laquelle Pâris Ceresara le fit élever, et à l'opinion vulgaire qui voulait voir dans ce savant un magicien; il est maintenant garni de boutiques, et la superbe frise sur laquelle Pordenone avait peint de gracieux génies, est effacée par le temps. Le même grand artiste avait représenté sur une petite maison voisine Ulysse dans l'île de Calypso, et Mazzola, une figure de l'Architecture, ouvrages à peu près méconnaissables aujourd'hui, mais qui confirment la remarque déjà faite sur cette ancienne peinture de rues en Italie [1].

Quoique de Jules Romain, l'extérieur du palais Colloredo a plus de bizarrerie que de beauté réelle, mais il est de meilleur goût en dedans, et l'on y remarque de nombreux tableaux de ce grand artiste et de son école.

La galerie de M. Gaétan Susanni, juif opulent et ami des arts, ainsi que son fils, mérite d'être visitée; elle offre quelques tableaux de Mantegna et du Guide. Un *S. Jean-Baptiste* conduit par un ange écoutant l'enfant Jésus sur les genoux de la Vierge

1. *V.* liv. v, chap. xvi; liv. viii, chap. vi, et ailleurs.

qui le bénit est un beau Francia : l'attention, la tendre piété du petit S. Jean, la douce et céleste gravité de l'enfant Jésus, sont admirables. Un portrait de la comtesse Mathilde, par le Parmesan, est gracieux, élégant et joli.

Un autre amateur distingué, M. Alexandre Nievo, possède une *Annonciation*, chef-d'œuvre du Garofolo, autrefois au couvent des religieuses de Saint-Christophe, dont le temps n'a point altéré l'éclat du coloris : la Vierge est touchante de ferveur et de modestie; l'attitude, l'ajustement des habits de l'ange, sont très-nobles. Quelques détails ont de la bizarrerie; c'est ainsi que sous le prie-dieu de la Vierge un œillet en pot, qui se dit en italien *garofano*, indique le nom et la patrie de l'auteur[1]; l'architecture, les ornements du portique, sont dans le goût du Bramante, et la fraîcheur du paysage ne s'accorde guère avec la nature et les sites de la Judée.

La maison Biondi offre un camée peint par Jules Romain : au milieu est un rocher sur lequel une femme endormie pourrait paraître une Ariane si le calme de la mer d'un côté du rocher et son agitation de l'autre, ainsi que les deux vaisseaux sur lesquels sont des matelots endormis ou effrayés, ne rendaient l'allégorie assez confuse. Jules Romain était fort partisan de l'allégorie, et l'on retrouve dans celle-ci le caractère et la force de ses grandes peintures.

Une *Vierge*, du vieux Palma, remarquable par l'effet du clair-obscur et l'expression des physionomies, est un des beaux ouvrages que possède M. le comte Antoine Beffa.

CHAPITRE XIX.

Maisons d'Antimaco; — de Jules Romain; — de Mantegna; — de Bertani; — de Castiglione. — Théâtre.

Au milieu d'une ville de garnison telle qu'est aujourd'hui

1. Garofolo (Benvenuto Tisio da) a souvent pris l'œillet comme emblème : c'est ainsi que dans ses deux portraits, d'âges différents, peints par lui et placés à notre Musée royal, il tient cette fleur à la main.

Mantoue, et après les fréquents désastres qu'elle a soufferts, on éprouve quelque surprise d'y retrouver autant de traces et de souvenirs de la littérature et des arts, et les maisons de Pindare y semblent assez nombreuses. Sur la petite maison du célèbre professeur de langue grecque Marc-Antoine Antimaco, mort à soixante-dix-neuf ans, en 1552, se lit encore l'inscription pédantesque qu'il avait sans doute mise à l'usage de ses écoliers : *Antimachum ne longius quæras.*

La plus remarquable de ces maisons illustres est celle de Jules Romain, demeure élégante bâtie par lui, dans laquelle il reçut, à des époques différentes, Benvenuto Cellini et Vasari, et où il mourut comblé de biens et d'honneurs par le duc Frédéric Gonzaga et son frère le cardinal. Malgré son génie, Jules Romain ne rougissait point d'être propriétaire; il savait fort bien se faire payer, et l'on voit par un grand nombre de lettres de sa main, conservées dans les archives de Mantoue, la liberté avec laquelle il déclare nettement au duc Frédéric, que si l'argent n'arrive point, il ne pourra continuer ses travaux. La façade de cette maison a été réparée en 1800; mais le goût primitif de sa décoration n'a point été altéré, et l'on y voit encore, au-dessus de la porte, la petite statue de Mercure qu'il rapporta de Rome, ouvrage grec pour le torse et les cuisses, restauré par lui et le Primatice : les riches mascarons, les festons et les guirlandes qui ornent les têtes de bélier de la frise sont de ce dernier. Quand on se rappelle les talents et les habitudes calculatrices de Jules Romain, la statue du dieu de l'éloquence et de l'argent semble assez bien placée au-devant de sa maison.

Ainsi que le constate une inscription au coin du palais Lanzoni, la maison de Mantegna était vis-à-vis l'église Saint-Sébastien, dont il avait peint si merveilleusement la façade.

La maison du célèbre architecte et peintre du XVIe siècle, Bertani, offre un ornement fort convenable à la demeure d'un architecte : ce sont deux demi-colonnes mises de chaque côté de la porte. Sur l'une sont tracées les règles et la mesure de la colonne ionique; l'autre, cannelée, garnie d'une guirlande de chêne, offre l'exécution exacte et gracieuse de ces mêmes règles.

La maison du comte Balthasar Castiglione, l'auteur du *Cortegiano*, fut démolie il y a quelques années, lors de la construction du théâtre *della Società*, destination qui semble assez naturelle à l'ancienne demeure d'un tel écrivain, narrateur élégant de jeux, de fêtes et de spectacles. Je vis représenter et applaudir dans la patrie de Virgile un assez mauvais mélodrame. La *Compagnie* de Mantoue disait, dans son annonce, qu'elle comptait sur l'indulgence du public et sur le goût éclairé de la garnison autrichienne. Le souffleur, ainsi qu'à Parme et dans d'autres villes d'Italie, lisait la pièce à haute voix et suivait les acteurs. Avant d'être fait à un usage aussi ridicule, on ne sait véritablement quel est ce troisième personnage, cette espèce d'écho partant de la terre et sortant du sein d'un énorme soufflet; car on a cru devoir en donner exactement la forme au trou du souffleur. En face des spectateurs, au-dessus de la toile, était, comme ailleurs encore, une horloge fort bien montée, afin que les classiques scrupuleux pussent s'assurer aisément si la pièce était dans les règles et ne manquait point à cette unité de cadran dont madame de Staël a parlé.

CHAPITRE XX.

Place de Virgile. — Douane. — Marché. — Boucheries. — Ghetto.

La place *Virgiliana*, autrefois espèce de marécage, est devenue, grâce à la dépense faite par la commune de Mantoue, et à l'enthousiasme du général Miollis pour le prince des poëtes, une agréable promenade plantée d'arbres et garnie de nombreux bancs de marbre, donnés par divers habitants. Le desséchement de cette place contribua principalement à l'assainissement de la ville; les Autrichiens ont ajouté à ces travaux. L'insalubrité qui empêchait autrefois de visiter Mantoue fut cause qu'elle n'est pas aussi connue qu'elle le mérite. Le buste et la colonne consacrés à Virgile, au milieu de la place *Virgiliana*, avaient d'abord

été transférés par les Autrichiens à l'extrémité, dans l'hippodrome, afin de ne point gêner les parades de la garnison :

> . . . . *Stirpem Teucri nullo discrimine sacrum*
> *Sustulerant, puro ut possent concurrere campo* [1].

Un cirque, destiné à des spectacles de jour, et qui servait à des représentations équestres lorsque je visitai Mantoue, avait depuis été construit au même endroit; la colonne était par terre dans une allée, et le buste à la mairie. L'ancien monument, au milieu de la place, aurait pu être conservé ou rétabli, et il n'avait point arrêté les évolutions des troupes françaises, qui certes étaient bien aussi agiles que les manœuvres allemandes. Il est triste de voir, à Mantoue, ce monument de Virgile errant et fugitif devant des sergents et des chevaux.

Telles sont encore les traces de l'ancienne magnificence des Gonzagues et du génie infatigable de Jules Romain, que certains édifices, ailleurs très-vulgaires, offrent à Mantoue des beautés de l'art. Le Marché au poisson fut construit par lui, ainsi que les Boucheries dont l'habile disposition et le voisinage d'une branche du Mincio, font en outre de parfaits abattoirs; à la Douane, autrefois couvent des Carmes, une porte est du dessin de Bertani, une autre a d'élégantes sculptures des frères Mola.

Le *Ghetto*, orné de riches et jolies boutiques, ne ressemble guère à l'infect *Ghetto* de Rome. Quoique la population israélite de Mantoue ne dépasse point deux mille habitants, sur les trente-quatre mille de la ville, ils ont fondé une maison de refuge et de travail pour environ cinquante personnes : établissement fort bien conçu et sagement administré, dans lequel des pauvres, des vieillards et des infirmes sont secourus, et les enfants, aussi logés, vêtus et nourris (à l'exception de douze externes), reçoivent une instruction élémentaire excellente, telle qu'on sait la donner dans les États autrichiens, et apprennent ensuite un métier. Cette maison de travail, qui remonte au commencement de 1825, fut la même année, au mois de mai, honorée de la visite de l'empe-

1. Æn., XII, 770.

reur, et il fut écrit officiellement de Vienne à la Société israélite de Mantoue, pour la féliciter sur le zèle qu'elle mettait à faire le bien. Les services rendus à la maison d'Autriche par la maison R********* ont peut-être contribué à cette espèce de faveur; mais il faut convenir qu'une telle tolérance est infiniment plus sage que les rigueurs et les vexations dont les Juifs sont ailleurs victimes.

CHAPITRE XXI.

Environs. — Palais du *Te*.

Malgré l'erreur à peu près générale, le nom du palais du *Te* ne peut lui venir de la forme de son plan, qui serait, dit-on, celle de la lettre *T*, puisque le plan même de l'édifice dément une pareille étimologie [1]. Le palais du *Te* est le plus mémorable ouvrage de Jules Romain comme architecte. La régularité, la sagesse de son architecture, contraste d'une manière frappante avec l'imagination, le feu et presque le délire de quelques unes des peintures de l'intérieur.

Il fut à la fois construit et peint par le même grand artiste ou par ses premiers élèves, et cette ancienne écurie des Gonzagues est devenue un monument merveilleux, unique.

La superbe *Loggia* (vestibule), qui s'ouvre sur le jardin, offre à sa voûte cinq fresques en divers compartiments, dessinés par Jules Romain, et exécutés par ses élèves, qui représentent l'histoire de David; les bas-reliefs sont du Primatice. Dans la salle voisine, ce camarade de Jules Romain et Jean-Baptiste le Mantouan, ont fait aussi, d'après ses dessins, la longue suite de

1. « Il parait, dit M. Quatremère de Quincy, et c'est l'opinion d'historiens « dignes de confiance, que le mot *Te* fut une abréviation, ou, si l'on veut, une « mutilation de *tajetto* ou *tajetto*, qui signifiait, dans le langage du pays, coupure « ou passage donné à l'écoulement des eaux, et que cette dénomination locale, « appliquée au terrain sur lequel le palais fut construit dans la suite, lui aura, « par le fait de l'usage vulgaire, communiqué son nom. » *Hist. de la Vie et des Ouvrages des plus célèbres Architectes*, t. I, 212.

figures tournoyantes, imitation des colonnes Antonine et Trajane, qui offre le triomphe de l'empereur Sigismond, lorsqu'il créa marquis François Gonzaga. Les costumes sont antiques, mais le sujet est indiqué par l'écuyer placé derrière l'empereur, et qui porte sur son bouclier l'aigle autrichienne.

Scipion rendant sa captive, Alexandre ouvrant la cassette précieuse où il avait placé les livres d'Homère, César, au milieu de ses licteurs, faisant brûler des lettres trouvées dans les bagages de Pompée, sont encore du Primatice.

La salle la plus célèbre, et la plus faible, est celle des *Géants*. Une fois entré dans cette pièce, on n'y voit point d'issue; vous n'êtes environné que de rochers qui tombent sur les géants blessés, écrasés, fuyant ou se défendant en vain; le sol même est formé de débris, et le plafond est l'olympe de Jupiter lançant la foudre,

Clari Giganteo triumpho.

Cette terrible salle des *Géants*, comme les chambres si poétiques de *Psyché*, de *Phaéton*, et les élégantes arabesques du casin charmant de la *Grotte* (ainsi appelé parce qu'il y en avait une pour l'usage du bain), montre chez Jules Romain la double inspiration de Michel-Ange et de Raphaël; il n'en est point de plus habile et de plus éclatante, et une telle imitation n'est pas moins admirable que la création. Malheureusement ces peintures ont été retouchées, et elles ne présentent plus que la composition et le dessin de leur immortel auteur.

CHAPITRE XXII.

Sainte-Marie *delle Grazie*. — Castiglione.

A cinq milles de Mantoue, sur le lac, est l'église gothique de Sainte Marie *delle Grazie*, magnifique *ex voto* consacré par François Gonzaga et les Mantouans, en 1399, lors de la cessation de la peste qui venait de ravager leur ville et presque toute l'Italie.

Ce temple, qui a de bonnes peintures de Laurent Costa, de Lactance Gambara, de Borgani et du frère Monsignori, offre un singulier aspect. Il est entièrement couvert d'une multitude de tableaux votifs, qui rappellent les secours obtenus par l'intercession de la Madone *delle Grazie;* et l'on y voit suspendues de grandes figures de cire habillées, comme à Westminster ou chez Curtius, mais chacune d'elles a de plus son tercet rimé, tant la poésie surabonde en Italie. Les figures représentent quelques uns des illustres pèlerins qui sont venus visiter l'église, parmi lesquels il y a jusqu'à des ambassadeurs du Japon, ou des guerriers et des malheureux sauvés du danger par la Madone. Parmi les personnages célèbres sont les figures de Charles-Quint et de son fils, du grand pape Pie II, du connétable de Bourbon; cette dernière a pour inscription :

Il forte braccio e la cervice altera,
Che a niun volle piegar, Borbone invitto
Quivi umilia a Colei che in cielo impera.

A l'exception de trois Mantouans, tous les guerriers couverts de fer, la lance en arrêt, dont les figures votives sont à Sainte-Marie, faisaient partie de la terrible armée du connétable. Un soldat espagnol a pour inscription les vers suivants :

L' alma volea fuggir per doppia uscita,
Che due colpi spietati in me già fero;
Ma tu accorresti a trattenermi in vita.

Ces vers ont quelque rapport avec ceux de son compatriote Lucain, que ce soldat espagnol pourrait bien avoir lus, et ils ne sont pas de meilleur goût que les vers de la *Pharsale :*

. . . . . *Dum pugnat ab alta*
Puppe Catus, Graiumque audax aplustre retentat,
Terga simul pariter missis et pectora telis
Transigitur : medio concurrit pectore ferrum,
Et stetit incertus flueret quo vulnere sanguis[1].

Il y a aussi quelques pendus dont la corde s'est rompue fort à propos. La peau d'un crocodile, qu'on dit tué par un Mantouan,

1. *Pharsal.*, lib. III, 585.

dans un fossé du territoire de Curtatone, à peu de distance, est un autre bizarre *ex voto* suspendu à la voûte. La manière de travailler la cire dans ces grosses proportions fut imaginée, en 1521, par un franciscain d'Acqua Negra qui, examinant les petites et chétives figures offertes chaque jour, les défaisait, et, en gardant l'empreinte, les recomposait en grand, après y avoir mêlé l'on ne sait quelle préparation qui leur donnait de la solidité, tandis que, au moyen d'une autre composition, il les fixait très-solidement sur leur base. L'entretien des figures actuelles ne laisse pas que d'être assez dispendieux, et elles ont besoin d'être restaurées environ tous les dix ans.

L'image miraculeuse de la Madone, quoique aussi attribuée à saint Luc, ne ressemble point aux autres prétendues figures de cet apôtre [1]; peinte sur bois, sa tête et ses épaules sont enveloppées de ce long voile, espèce de mantelet brodé, encore d'usage en Italie. La vénération qu'inspire la Madone *delle Grazie* est extraordinaire, et le nombre des pèlerins s'est quelquefois élevé au mois d'août, à la fête de l'Assomption, jusqu'à quatre-vingt et cent mille.

L'église *delle Grazie* renferme les sépultures de plusieurs princes de la maison de Gonzague et d'illustres mantouans. Tel est le mausolée élevé par Barbara Agnelli à son époux Bernardin Corradi, mort à trente-cinq ans, le 23 juillet 1489, digne fils du célèbre Louis Corradi, lieutenant-général des ducs de Savoie, auquel les empereurs Frédéric III et Maximilien Ier avaient permis de prendre le titre de Corradi d'Autriche, grand seigneur et politique du XVe siècle, qui avait cependant traduit du grec en latin les Commentaires du médecin Philothée sur les Aphorismes d'Hippocrate.

Un monument plein d'intérêt est le mausolée du comte Balthasar Castiglione, l'auteur du *Cortegiano*, l'ami, le conseiller de Michel-Ange et de Raphaël, et qui fut aussi lié avec les plus illustres savants de la renaissance; le dessin, dans le goût antique, est de Jules Romain, l'épitaphe, de Bembo. Le tombeau

1. *V.* liv. v, ch. vi, et liv. xi, rep. ii.

de marbre est surmonté de la statue de Jésus-Christ en stuc, donnée, dans les *Monumenti illustri d'Italia*, pour la statue profane du Temps. Quoique mort à Tolède, Castiglione avait voulu reposer à Notre-Dame *delle Grazie*, près de la jeune épouse qui avait si tendrement regretté son absence [1], dont la perte lui avait été si amère, et à laquelle il avait consacré cette inscription touchante, qui se lit encore à la droite du tombeau où ils sont réunis :

Non ego nunc vivo, conjux dulcissima : vitam
Corpore namque tuo fata meam abstulerunt ;
Sed vivam, tumulo cum tecum condar in isto,
Jungenturque tuis ossibus ossa mea.

Hippolytæ Taurellæ, quæ in ambiguo reliquit, utrum pulchrior an castior fuerit. Primos juventæ annos vix. Baldassar Castilion insatiabiliter mœrens posuit anno Dom. MDXX [2]. Afin d'honorer davantage la mémoire de Castiglione, son fils avait été jusqu'à Rome chercher les plus habiles artistes, et il obtint plus tard,

1. *V.* l'élégante épître de Castiglione, qui a pour titre *Hippolyta, Balthasari Castiglioni conjugi* Cette épître a fait supposer que la comtesse Castiglione cultivait la poésie latine. Il est probable, remarque Roscoe (*Vie et Pontificat de Léon X*, ch xx), qu'elle renferme les sentiments exprimés dans les lettres de la comtesse à son époux Il lui avait laissé son portrait peint par Raphaël :

Sola tuos vultus referens, Raphaelis imago
Picta manu, curas allevat usque meas.
Huic ego delicias facio, arridepque jocorque,
Alloquor, et tanquam reddere verba queat,
Assensu, nutuque mihi sæpè illa videtur,
Dicere velle aliquid, et tua verba loqui.
Agnoscit, balboque patrem puer ore salutat :
Hoc solor longos, decipioque dies.

V. *Carmina quinque Illustr. Poetar.*, ed Ven. 1548, p. 171, et Appendice de la traduction italienne de la *Vie et du pontificat de Léon X*, vol IX, p. cxcvi. Le beau portrait du comte Castiglione, par Raphaël, est maintenant au Musée du Louvre.

2. Cette inscription ne se trouve point dans la *Vie de Castiglione*, par Serassi; ainsi que les auteurs de l'*Hist. litt. d'Italie* et de la *Vie et du Pontificat de Léon X*, qui ont cependant parlé fort en détail de Castiglione, il n'a donné que l'inscription de Bembo.

dans sa vieillesse, un sonnet du Tasse en l'honneur de son père [1]. L'inscription du tombeau de Castiglione indique qu'il lui fut érigé par sa mère, Louise Gonzaga, qui eut le regret de lui survivre (*contra votum superstes filio bene merito*). Le digne fils du comte Balthasar, Camille, désira aussi être enterré dans cette noble chapelle des Castiglione ; il repose près de sa femme ; le tombeau lui a été élevé par ses fils, et l'inscription qui rapporte ses titres et ses divers emplois, remarque qu'il a pratiqué le livre de son père.

Le célèbre ouvrage de Castiglione, au lieu d'être borné maintenant à l'usage des cours, s'étend, depuis les progrès de la civilisation, à l'espèce humaine tout entière. Les conseils qu'il donne sur le ton, les manières, la nécessité de parler modestement de soi, s'appliquent à tous les gens bien élevés. La beauté, la bonne réputation de sa dame du palais, sont d'autres avantages auxquels peuvent aspirer toutes les femmes du monde. Le *Cortegiano* est devenu un livre agréable de morale et de littérature qui doit plaire aux esprits cultivés de toutes les conditions ; il peint fidèlement les opinions et les mœurs du temps, les pratiques de la politique, les habitudes militaires, les préjugés [2]

1. *Lagrime, voce, e vita a' bianchi marmi*, etc. *V.* la lettre du Tasse à Antoine Beffa Negrini, la CXLVIII^e^ des Lettres inédites.

2. Le passage suivant montre combien, avant François Ier, annoncé par Castiglione comme le père des lettres, la France paraissait grossière et barbare à l'Italie : *Benchè i Francesi solamente conoscano la nobilità delle arme, e tutto il resto nulla estimino, di modo che, non solamente non apprezzano le lettere, ma le aborriscono, e tutti i litterati tengon per vilissimi uomini, e pare lor di gran villania a chi si sia, quando lo chiamano* clero. *Allora il magnifico Giuliano, voi dite il vero, rispose, che questo orrore già gran tempo regna tra' Francesi : ma se la buona sorte vuole che monsignor d'Angolem (come si spera) succeda alla corona, estimo, che sì come la gloria dell' arme fiorisce e risplende in Francia, così vi debba ancor con supremo ornamento fiorir quella delle lettere* Lib. I. La présomption interdite au courtisan par le seigneur Frédéric donne lieu à ces curieuses observations sur la liberté et la familiarité des seigneurs de la cour de France avec le roi même : *Se considerate la corte di Francia, la qual oggidì è una delle più nobili di cristianità, troverete che tutti quelli che in essa hanno grazia universale tengon del prosuntuoso; e non solamente l' uno con l' altro, ma col Re medesimo. Questo non dite già, rispose messer Federico : anzi in Francia sono modestissimi, e cortesi gentiluomini; vero è che usano una certa libertà, e domes-*

nationaux, les désordres du clergé [1], le galimatias subtil et galant de la conversation des petites cours d'Italie [2]; il renferme d'ingénieuses pensées [3]; on y trouve d'excellentes remarques sur le goût et le style : tel est le conseil donné aux Toscans de renouveler leur langue qu'ils laissaient périr par délicatesse, de reprendre les vieilles expressions de Pétrarque et de Boccace, conservées chez le peuple et les gens de la campagne [4], conseil suivi avec tant d'ardeur par Alfieri après plus de deux siècles; enfin, comme le Dante et Manzoni, Castiglione est d'avis que les écrivains italiens doivent admettre les mots des divers dialectes, pourvu qu'ils soient harmonieux, expressifs, et il rejette la prétention des Toscans d'imposer leur idiome au reste de l'Italie.

Parmi les inscriptions extérieures de Notre-Dame *delle Grazie*, il en est une fort remarquable de Marius Equicola, vaillant guerrier et le meilleur historien de Mantoue, qui rappelle la belle

tichezza senza ceremonia, la qual ad essi è propria, e naturale; e però non si dee chiamar prosunzione, perchè in quella sua così fatta maniera, benchè ridano, e piglino piacere dei prosuntuosi, pur apprezzano molto quelli che loro pajono aver in se valore, e modestia. Lib. II.

1. C'est une scène assez gaie et assez caractéristique que celle de ce religieux de Padoue et de son évêque, racontée par Castiglione : les cinq religieuses d'un couvent qu'il dirigeait se trouvèrent un jour enceintes; comme il était savant et bonhomme, ses nombreux amis cherchaient à l'excuser *per la comodità del loco, per la fragilità umana;* le prélat, irrité, ne voulait rien entendre : « Que répon-« drai-je à Dieu, s'écria-t-il, lorsqu'au jour du jugement il me dira : *Redde ratio-« nem villicationis tuæ?* » Marc-Antoine (le religieux) aussitôt, sans se démonter, répliqua : « Monseigneur, vous répondrez ce que dit aussi l'Évangile : *Domine, « quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum.* » L'évêque, désarmé, ne put s'empêcher de rire, et adoucit la punition du coupable. Lib. II.

2. Les inintelligibles dissertations du seigneur Magnifico sur la forme, la matière, etc., qui causaient une si vive impatience à la signora Emilia, pourraient bien avoir quelque rapport avec la recherche de certaines dissertations actuelles. Lib. III.

3. Le vice par ignorance paraît assez bien défini dans ce passage : *Però la virtù si può quasi dir una prudenza, ed un saper eleggere il bene; e 'l vizio una imprudenza, ed ignoranza, che induce a giudicar falsamente; perchè non eleggono mai gli uomini il male con opinion che sia male, ma s' ingannano per una certa similitudine di bene.* Lib. IV.

4. Lib. I.

défense de Pavie par Frédéric Gonzaga, alors âgé seulement de vingt-deux ans [1]; elle est à côté de boulets français offerts en *ex voto*, et mis dans le mur de l'église; ces boulets sont petits, et n'ont point encore le calibre des foudres d'Austerlitz, de Wagram, d'Alger et d'Anvers.

CHAPITRE XXIII.

Pietola.

A deux milles de Mantoue est Pietola, qu'une tradition assez incertaine regarde comme l'ancien Andès, la patrie de Virgile :

Mantua musarum domus, atque ad sidera cantu
Evecta Andino, et Smyrnæis æmula plectris [2].

Cette tradition a toutefois prévalu ; le Dante a chanté Pietola :

E quell' ombra gentil per cui si noma
Pietola più che villa Mantovana,

1. *Celta ferox, Venetus prudens, Elvetius atrox,*
Milite Ticinum cinxerat innumero :
Aere cavo ignivomis pila ferrea concita bombis,
Fulminis in morem, mœnia diruerat.
Defensor Federicus adest Gonzaga secundus;
Hic fossa, hic vallum, solus hic agger erat.
Ergo servati tanto duci Io ! ingeminamus,
Et Mariæ hostiles ponimus hos globulos.
Marii Æquicolæ in obsidione Papiæ IIII
Idus aprilis MDXXII votum.

Marius Equicola a composé aussi en latin un petit traité traduit en français, sous le titre de *Apologie de Marvs Equicolus gentilhomme Italian contre les mesdisantz de la nation françoise*, par Michel Roté, clerc d'office de la célèbre Renée de France, duchesse de Ferrare (Paris, Sertenas, 1550, in-12), livre rare, dédié à Jean Lascaris, maître d'Equicola. Il contient un érudit et chaud éloge du caractère, du courage et du sol français. Un exemplaire de la traduction, reliure en parchemin avec des arabesques en or du temps, existe à la bibliothèque créée récemment au palais de Versailles. et il est convenablement placé à côté du musée consacré à toutes les gloires de la France.

2 Silius Italicus, *Punic.*, l. VIII, 593. Le patriotisme jaloux de Maffei avait voulu faire naître Virgile au pied des collines du Véronais entre le Volta et Cauriana; un autre savant estimé, M. Viso (*Notizie storiche Mant.*), a prétendu qu'aucun des vers de Virgile ne pouvait se rapporter ni à Pietola ni à Cauriana.

et il fut visité par Pétrarque. Une autre circonstance semble ajouter à l'illustration littéraire de ce petit village ; c'est à Pietola, dans l'ancien palais des ducs de Mantoue, encore appelé la *Virgiliana*, que le cardinal de Médicis, depuis Léon X, trouva un secret asile quand il s'échappa des mains des Français, qui l'avaient pris à la bataille de Ravenne. Lors de la campagne d'Italie, le nom de Virgile ne fut pas moins secourable aux paysans de Pietola, que celui de Catulle ne l'avait été aux habitants de Sermione [1] ; ils furent indemnisés de leurs pertes, et exemptés de la contribution de guerre. Une fête fut célébrée par le général Miollis ; mais il n'y a plus aujourd'hui de traces du pompeux obélisque qu'il avait érigé et de son bizarre temple d'Apollon, avec ses figures de saints et de saintes transformés, par économie, en divinités mythologiques : S. Christophe était devenu Caron ; Madeleine, Vénus ; Ste Ursule, Minerve, etc.

Le bâtiment de la *Virgiliana* est très-délabré, et le jardin n'est qu'une espèce de potager assez négligé, auquel les soins du vieillard du Galèse seraient fort nécessaires. Je ne sais, au reste, si la représentation exacte du jardin que Virgile fait cultiver à ce vieillard ne serait pas le genre de monument le plus convenable à Pietola ; au lieu de ce ridicule *berceau de Virgile*, treillage de cabaret, au-dessus duquel se trouvaient encore, par un singulier hasard, les armes des Gonzagues, j'aurais préféré l'ombrage du platane *ministrantem... potantibus umbras* [2] ; La nature du sol ne paraît point s'opposer à cette imitation, et les tours de la citadelle de Tarente (*Æbaliæ turribus arcis*), oubliées par l'abbé Delille, seraient bien remplacées, et même surpassées, par le fort redoutable de Pietola et les fortifications de Mantoue.

1. *V.* liv. v, ch. VIII.

2. *Georg.* IV, 146.

. . . . . Les platanes sombres
Qui déjà recevaient les buveurs sous leurs ombres.

La propriété qu'a le platane, selon les botanistes, de purifier l'air, le rendrait encore fort utile dans cette plaine insalubre.

CHAPITRE XXIV.

Crémone. — Tour. — Cathédrale. — Zodiaque. — Baptistère. — Églises. — Campi. — Vida. — Palais public. — Surprise de Crémone. — Saint-Sigismond. — Pizzighettone.

La route de Mantoue à Crémone, sur les bords du Mincio, conserve aussi l'aspect virgilien du *Serraglio*,

Mantua væ miseræ nimium vicina Cremonæ,

et les mêmes champs ont dû être partagés entre les soldats d'Octave.

La tour de Crémone, qui se découvre au loin, est une des plus hardies et des plus renommées parmi les tours gothiques de l'Italie.

La cathédrale, terminée vers 1319, a le caractère grandiose et bizarre du temps. A la façade, on remarque de fort curieux bas-reliefs du XIIIe siècle représentant à rebours les douze signes du zodiaque et les travaux des champs, regardés par l'érudit et téméraire M. de Hammer comme emblématiques de son culte de Mithra, qui ont eu l'honneur de figurer à ce titre parmi les quatre-vingt-six monuments du même culte qu'il croit avoir découverts [1], et qui seraient un nouveau témoignage du mélange des idées païennes et chrétiennes, si commun sur les églises du moyen âge. Au-dessus de la grande porte sont les figures des prophètes, ouvrage de Jacques Porrata, et de 1274 selon l'inscription.

L'intérieur offre d'excellentes peintures des maîtres crémonais : la *Présentation au temple*, naturelle, de Bembo, artiste de la moitié du XVe siècle ; le *Christ sur la croix*, au milieu de quelques saints, du Malosso, dans le meilleur goût vénitien ; le *Christ devant le grand-prêtre Anne*, vrai, touchant, grandiose, de

1. *V.* l'atlas de son *Mémoire sur le culte de Mithra*, envoyé au concours de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'Institut de France.

Christophe Moretti; dans le chœur, un superbe *Christ*, colossal, assis sur un trône au milieu de quatre saints, et donnant sa bénédiction; un agréable et noble *Sposalizio*; une *Nativité de la Vierge*, de Boccaccio Boccacino, le Raphaël de Crémone. Le premier de ces chefs-d'œuvre avait tellement transporté le Garofolo, qu'il voulut aussitôt s'attacher à l'auteur, et étudia sous lui pendant deux années avant de se rendre à Rome. Quant aux deux cavaliers très-beaux, mais introduits un peu singulièrement dans la *Nativité*, ils représentent, dit-on, des ducs de Milan, et paraissent avoir été imposés à l'artiste. Une *Fuite en Égypte*, poétique, n'est pas sans quelque exagération et quelque recherche, quoique d'Altobello Melone et de la bonne époque. Une grande et admirable *Assomption*, une *Nativité* qui rappelle, pour le charme et l'effet, la célèbre *Nuit* du Corrège, sont du Sojaro, digne élève et presque émule d'un tel maître. La *Vierge*, *S. Antoine abbé*, *S. Jean-Baptiste* contemplant l'enfant Jésus à terre, d'une douce et céleste expression, et d'un merveilleux coloris, est d'Aleni. Un *Crucifiement*, vaste fresque du Pordenone, est extraordinaire : les personnages sont vêtus à l'espagnole; sur le devant paraît un chevalier avec son épée nue, qui doit surpasser toutes celles dont Froissart et madame de Sévigné aimaient tant les *grands coups*. Les quatre fresques, plus fortes que nature, de M. Diotti, et particulièrement la dernière, terminée en 1835, représentant le *Christ qui donne les clefs à S. Pierre*, passent pour des meilleurs ouvrages de ce maître.

L'autel Saint-Nicolas est un travail estimé de deux artistes crémonais, Thomas Amici et Mabila F. de Mazo, de l'année 1494, ainsi que le constate l'inscription. L'autel de marbre blanc des SS. Pierre et Marcellin, ouvrage méconnu d'un grand sculpteur de Crémone du XIIIe siècle, Bramante Sacchi, est remarquable par la beauté et l'expression des figures, l'habileté de la perspective et l'élégance des ornements, qui semblent dignes du XVe siècle. Les livres de chœur ornés des miniatures exécutées en 1484, par Antoine Cicognara, sont superbes. Le Baptistère, le troisième monument de Crémone, après la tour

et la cathédrale, n'est pas moins remarquable par son antiquité et sa construction.

Saint-Nazaire, où sont enterrés les frères Campi, artistes habiles de Crémone, offre quelques uns de leurs chefs-d'œuvre; tels sont deux *Vierges,* une dans les nuages, au grand autel, et l'autre avec son fils, S. Jérôme et S. Joseph, de Jules, l'aîné, et qui est comme le Louis Carrache de ces Carraches crémonais.

Un tableau excellent de leur père, Galeazzo Campi, le *Rosaire de la Madone,* est à l'église Saint-Dominique. Une *Nativité,* regardée comme un abrégé des perfections de la peinture, passe pour le meilleur ouvrage de Bernardin Campi, qui ne paraît pas de la famille des peintres de ce nom. Une *Décollation de S. Jean,* remarquable par la variété des figures, est de son brillant élève le Malosso, devenu à son tour le chef de la première école de Crémone, et de l'une des plus célèbres de la Lombardie. La *Mort de la Vierge* est de César Procaccini.

La coupole de Saint-Abondio est le plus grand et l'un des plus beaux et des plus habiles ouvrages du Malosso; mais elle avait été dessinée par Jules Campi.

Les stucs de Barberini, représentant la *Passion de Jésus-Christ,* à l'église Saint-Augustin, sont estimés pour le naturel des figures. Une *Vierge,* du Perugin; un grand *S. Augustin* donnant sa règle à divers ordres religieux, varié, le chef-d'œuvre de Massarotti, sont excellents.

Saint-Pierre *al Pò* est une des premières églises de Crémone; on la dit de Palladio. Les *Vertus théologales* sont du Malosso.

Saint-Laurent offre un de ces Mucius Scœvola, dont la représentation dans une église nous a déjà frappé [1]: l'action du fier Romain paraît ici avoir au moins quelque analogie avec le martyre du saint, dont le rapprochement a été fait par le Dante:

Se fosse stato il lor volere intero,
Come tenne Lorenzo in su la grada,
E fece Muzio alla sua man severo [2].

Un beau et élégant mausolée de Jean-Antoine Amadeo, sculp-

1. *V.* liv. VII, chap. III.
2. *Parad.* cant. IV, 82.

teur de Pavie, renferme, dit-on, les reliques de S. Marius et de Ste Marthe, déposées là par l'abbé Antoine Mellio, jurisconsulte, qui s'est fait enterrer dessous.

A la paroisse Saint-Victor, *Jésus-Christ donnant l'anneau à Ste Catherine*, est un des bons ouvrages d'Antoine Campi.

Sainte-Pélagie fut peinte presque entièrement par Jules Campi, d'après l'invitation de Jérôme Vida, évêque d'Albe sur le Tanaro, et prieur du monastère. Près du grand autel sont deux inscriptions de cet illustre poëte crémonais, mis par l'Arioste au nombre des grands hommes qui ont honoré l'Italie:

> . . . . . *Il Vida Cremonese,*
> *D' alta facondia inessiccabil vena*[1],

Vida, qui fut copié par le Tasse[2], que Pope a comparé à Virgile, et rapproché de Raphaël :

> *A Raphael painted, and a Vida sung:*
> *Immortal Vida: on whose honour'd brow*
> *The poet's bays and critic's ivy grow:*
> *Cremona now shall ever boast thy name,*
> *As next in place to Mantua, next in fame*[3]*!*

dont la *Christiade* peut-être fut imitée par Milton, et la poétique est annexée, non sans honneur, à celles d'Aristote, d'Horace et de Despréaux[4]. Vida a composé une hymne en l'honneur de *Ste Pélagie*, patronne de cette paroisse; elle n'est pas un de ses bons ouvrages. La prison de Paris, avec ses écrivains, ses poëtes, ses débiteurs opulents, etc., serait un sujet plus heureux, et qui probablement l'aurait mieux inspiré.

1. *Orland.* cant. XLVI, st. 13.

2. La peinture de l'assemblée des démons au commencement du IVe chant de la *Jérusalem*, et la harangue que le Tasse a mise dans la bouche de Pluton, sont une traduction littérale de la *Christiade* de Vida.

3. *Essay on criticism*, part. III.

4. Si nous avons été surpris de ne point trouver de Virgile imprimé à Mantoue, Crémone ne pourra être accusée de la même négligence envers son poëte. La Poétique de Vida n'était pas encore imprimée, que cette ville réclama le manuscrit, jalouse d'en donner à ses frais la première édition. Crémone s'honorait depuis près d'un demi-siècle de posséder l'imprimerie; deux imprimeurs italiens, Bernardin de Misiatis de Pavie et César de Parme y avaient donné dès 1492 le *libro de bataglie de Tristano e Lancelotto e Ghalaso e della raina Isota*.

Le Palais public, sur la grande place, offre une bizarre inscription pour indiquer aussi un palais de justice[1]. Un des meilleurs tableaux du Malosso est à la grande salle ; il représente la *Vierge*, son fils, S. Omobuono, le protecteur de Crémone, ainsi que l'ange tutélaire de cette ville.

Crémone a quelques galeries ; la principale est celle du comte Ala di Ponzone, qui possède plusieurs dessins de Michel-Ange.

Le nouveau marché, les portes Saint-Luc et Sainte-Marguerite, sont de bonnes constructions dues à M. Voghera, architecte distingué de Crémone.

La maison où le maréchal de Villeroy fut surpris par le prince Eugène existe encore à Crémone. Alors commençaient les revers de la vieillesse de Louis XIV : on murmurait jusque dans le château [2], et l'armée et la France entière chansonnaient le favori du grand Roi [3].

L'église Saint-Sigismond, à un mille de Crémone, mérite d'être visitée. Cette ancienne abbaye est une fondation de François Sforce, dont le mariage politique avec Blanche Visconti, fille du duc de Milan, Philippe-Marie, y avait été célébré. Les fresques de Jules Campi, qui couvrent les portes et la voûte de la nef, sont pleines de verve. L'*Ascension de Jésus-Christ*, du Sojaro, si admirable de tout point, semble encore, par la couleur, digne de son maître, le Corrège, qu'il sut imiter et non copier. Les ornements et les arabesques placés entre les colonnes

1. *Hic locus odit, amat, punit, conservat, honorat,*
Nequitiem, pacem, crimina, jura, probos.

Chaque régime est au-dessous de son verbe.

2. *Mémoires complets de Saint-Simon*, ch. XXII.

3. Saint-Simon, qui a tracé un portrait satirique de Villeroy, le justifie par d'assez bonnes raisons de la surprise de Crémone. « Ce n'était pas à lui, dit-il, « qui arrivait à Crémone la veille de la surprise, à savoir cet aqueduc et cette porte « murée, ni s'il y avait déjà des soldats impériaux introduits et cachés..... Il ne « pouvait mieux que d'aller au premier bruit à la grande place, ni répondre de sa « capture au détour d'une rue en s'y portant. » Villeroy ne dormait pas non plus avec sécurité dans ce moment, comme l'a dit Voltaire (*Siècle de Louis XIV*, ch. XIX), et comme on l'a depuis répété : « à cette même pointe du jour, rapporte « Saint-Simon, il écrivait déjà tout habillé dans sa chambre. » (*Les mêmes*, même chapitre.)

sont d'une exquise élégance. Le *Jonas* rejeté par la baleine, de Domenico de Bologne, est célèbre pour la perspective. La coupole, espèce d'olympe de bienheureux de l'ancien et du nouveau Testament, une des premières de l'Italie pour la variété, le nombre, l'effet, l'harmonie des figures, fut peinte en sept mois par Bernardin Campi. Cette rapide exécution parut tellement suspecte aux marguilliers de l'église, peu connaisseurs, qu'avant de payer l'artiste, ils exigèrent de lui un certificat du Sojaro et de Jules Campi, qui répondit du mérite de l'ouvrage. Au grand autel, la *Vierge* dans les nuages tenant son fils entouré d'un chœur d'anges, tandis qu'en bas sont S. Jérôme et S. Chrysante, qui lui présentent le duc et la duchesse de Milan à genoux, est un chef-d'œuvre titianesque de Jules Campi. La figure de Sforce est caractéristique; celle de Blanche, timide : derrière S. Jérôme, est accroché contre un mur son chapeau de cardinal. La multitude de grandes et excellentes peintures de Saint-Sigismond est véritablement éblouissante.

Pizzighettone, forteresse sur le Serio qui s'y jette dans l'Adda, fut la première prison de François Ier, après sa défaite de Pavie : son aspect redoutable convient encore assez à un tel souvenir.

CHAPITRE XXV.

Plaisance. — Statues. — Ranuccio. — Palais public; — *della Cittadella.* — Bibliothèque.

Plaisance est grande et déserte. Depuis l'affreux pillage de cette ville par François Sforce, en 1448, elle n'a pu se relever. Alors, non-seulement les maisons furent dévastées, mais d'horribles supplices contraignirent les habitants à livrer aux soldats leurs trésors cachés; les femmes et les filles subirent les derniers outrages, et dix mille citoyens, réduits en esclavage, furent vendus à l'encan. Ce terrible vainqueur, que nous venons de voir fonder une splendide abbaye près de Crémone, égala, non loin des mêmes lieux, les fureurs d'Octave : combien de

Mélibées, combien de Mœris obscurs furent alors privés de leur héritage : le soldat étranger put aussi répéter à ces infortunés, comme les vétérans de Rome :

. . . *Hæc mea sunt, veteres migrate coloni.*

La réputation littéraire paraît toutefois avoir été utile à ces deux époques, et l'auteur des *Annales de Plaisance*, Antoine de Ripalta, qui avait été réduit en captivité après avoir perdu son bien, comme Virgile, et de plus ses livres et ses manuscrits, fut mis en liberté par son maître, général des galères de Sforce.

Malgré la désolation dont Plaisance est encore empreinte, elle n'est pas sans quelque splendeur : les deux grandes statues équestres de front, au devant du palais public, représentant Alexandre et son fils Ranuccio Farnèse, attestent cette prodigalité de monuments qui n'appartient qu'à l'Italie. Ces statues, que la tradition et le patriotisme municipal des Plaisantins, qui les ont payées [1], vantent encore, ne paraissent pas d'un goût très-pur; les têtes des chevaux pourraient être plus nobles : quoiqu'ils ne galopent point, leurs queues, leurs crinières, les vêtements des cavaliers sont beaucoup trop agités par le vent. L'artiste est François Mocchi, florentin, élève de son père Horace, et non point élève de Jean Bologne, comme l'a dit Lalande et les voyageurs qui l'ont copié, en faisant, ainsi que lui, Bolonais le grand sculpteur flamand. Telle a été longtemps l'admiration qu'excitaient les chevaux de Plaisance, fondus d'ailleurs avec habileté, que dans un ouvrage composé en 1769, par plusieurs poëtes de la ville, pour les noces du duc Ferdinand Ier avec l'archiduchesse Marie-Amélie, Élisabeth Farnèse, reine d'Espagne, paraissait au chant ve, et faisait l'éloge suivant des chevaux :

I due destrier son questi : a me gli addita
La torva idea degli avi miei sul dorso :
Ve' come impazienti alla partita
Movan del pari il piè, sdegnato il morso,
Fuoco gittan le nari, e la partita

1. La dépense fut de 44,107 écus romains 8 paules, environ 221,000 fr.

Chioma sul collo ondeggia lor nel corso :
Bicca natura li rimira, e gode
Sull' arte sol, perchè il nitrir non ode.

Un des deux personnages, Ranuccio, a été diversement jugé par l'histoire : Muratori et les écrivains qui l'ont suivi le peignent comme un prince sombre, farouche, avare, cruel, et qui serait assez peu digne du *principi optimo* de l'inscription. Il paraît, d'après l'autorité des meilleurs historiens de Plaisance [1], dont les ouvrages avaient été composés longtemps après l'extinction de la maison Farnèse, que Ranuccio fut traité trop sévèrement par l'illustre auteur ; il savait la guerre, entendait le gouvernement, aimait les lettres, et fut cher aux Parmesans. Quant à la fameuse conjuration de 1611, qu'on l'accusa d'avoir imaginée, Muratori même ne l'a pas niée ; elle est maintenant admise par tous les historiens de Parme, et Ranuccio pouvait bien soupçonner la fidélité de sa noblesse lorsqu'il se rappelait le sort de son bisaïeul assassiné par elle, et jeté par la fenêtre [2].

Le Palais public, de la fin du XIIIe siècle, est d'un gothique majestueux, pittoresque. On estime beaucoup le portique de la petite cour carrée ainsi que les ornements en *mattone* (espèce de brique), qui bordent les fenêtres, travail dont le secret paraît aujourd'hui perdu.

Le palais Farnèse, dit *della Cittadella*, inachevé, abandonné, dégradé, témoigne encore du génie de Vignole, et la partie terminée suffit à faire juger quelle eût été la magnificence de l'ensemble.

1. Poggiali. *Mem. stor. di Piacenza*, T. X, 532 ; Affò, *Zecca e Mon. Parmig.* 206.

2. Un fait remarquable est rapporté par M. A. Pezzana (*Lettera al conte Filippo Linati, circa le cose dette dal sig. Millin intorno la città di Parma*, ed. seconda, p. 10). Le duc Ferdinand, après plus d'un siècle et demi, éprouvant quelque scrupule de posséder les biens dont les familles des conspirateurs avaient été dépouillées, chargea un jurisconsulte savant, Jean-Baptiste Comaschi, que sa conscience timorée avait aussi rendu célèbre, d'examiner les pièces du procès, et ce juge posthume ne douta point de la réalité du complot. Une conviction semblable, ajoute M. Pezzana, a été partagée par tous ceux qui ont eu sous les yeux les mêmes pièces, encore déposées dans les archives d'État, et particulièrement par un magistrat distingué, M. François Meleguri, président d'un des tribunaux de Parme.

Le bibliothécaire de Plaisance était malade lorsque je me présentai pour voir la bibliothèque, et le sous-bibliothécaire n'avait point la clef. Je n'ai donc pu y pénétrer. J'ai appris seulement qu'elle comptait trente mille volumes, qu'elle possédait un palimpseste, du IXe siècle, et que l'article le plus précieux était le *Psalterium* de l'impératrice Engelberge, femme de Louis II, écrit de sa propre main l'an 847 ou 57, et qui avait été emporté à Paris.

CHAPITRE XXVI.

Cathédrale. — Églises. — Environs. — Santa-Maria di Campagna. — Inscriptions lapidaires italiennes. — Route.

La cathédrale, rebâtie au commencement du XIIe siècle, est une belle et harmonieuse construction gothique, que les ornements modernes du chœur et du sanctuaire ont malheureusement altérée. Ses peintures ont de la célébrité : les *Prophètes*, les *Sibylles* de la coupole, les quatre fresques de la voûte, sont des chefs-d'œuvre du Guerchin; la *Circoncision*, l'*Adoration des mages*, *S. Joseph dormant*, de Franceschini et de Quaini, bolonais, élèves du Guerchin, sont très-beaux; les quatre figures de la *Charité*, de la *Vérité*, de la *Pudeur* et de l'*Humilité*, par le premier, quoique faites dans un âge avancé, ont de l'élégance et de la grâce. Dans le sanctuaire, le compartiment du maître-autel est un des bons ouvrages de Camille Procaccini, mais il pâlit devant les trois autres couverts des énergiques peintures de Louis Carrache. Dans le chœur, l'*Assomption* est encore de Procaccini; l'archivolte, peinte par Louis Carrache, est une admirable imitation des coupoles du dôme et de l'église Saint-Jean de Parme, du Corrège, et les anges, de forme colossale, en sont mieux conservés. Ses deux grands tableaux, la *Translation du corps de la Vierge*, les *Apôtres ouvrant son cercueil*, pris par la France pour contribution de guerre en 1797, n'ont point été rendus en 1815 à la cathédrale; ils sont passés à la galerie de Parme : un habile artiste de Plaisance, le chevalier Gaspard

Landi, un des meilleurs peintres contemporains de l'Italie, les a patriotiquement remplacés par deux tableaux représentant les mêmes sujets. Les diverses chapelles offrent un *S. Martin*, de Louis Carrache ; des fresques, du Fiamminghino, dont l'obscurité ne permet guère de découvrir les beautés ; une belle *Résurrection*, le *S. François*, du Fiamminghini ; les *Dix mille crucifiés*, énergique et superbe tableau d'André Sirani, est peut-être d'Élisabeth, sa fille infortunée [1] ; le *Sauveur*, une petite *Madone*, ouvrage charmant de Tagliasacchi, peintre de la fin du XVIIe siècle, dont la destinée ne paraît point avoir égalé le mérite.

La tour de la cathédrale conserve encore, fixée dans le mur, une de ces cages de fer dont il a été parlé [2]. Les savants plaisantins ont beaucoup disserté, et ne paraissent pas s'être trop entendus au sujet de leur cage ; mais elle est une preuve de plus et incontestable de la réalité de ce genre de supplice.

S. François-le-Grand est d'une architecture gothique, noble et hardie. Les tableaux remarquables sont : la *Multiplication des pains*, de Marini, habile élève de Bernardin Campi ; une des *Conceptions* du Malosso, qui prouve la variété de son talent dans des compositions semblables ; un *S. François de Paule guérissant un petit enfant*, d'auteur inconnu, et une belle copie du *Martyre de S. Laurent*, un de ces prodigieux chefs-d'œuvre de la vieillesse de Titien enfoui à l'Escurial.

L'église Saint-Antoine, jadis cathédrale, refaite, conserve un beau débris de sa vieille architecture : le vestibule gothique du nord, appelé le *Paradis*. A la voûte du sanctuaire, le *Père éternel au milieu des anges ;* un *Vieillard de l'Apocalypse tenant à la main une épée de feu*, sont pleins de verve, de hardiesse et d'imagination. Le Guerchin admirait ces peintures : l'artiste, Camille Gavassetti, de Modène, mort très-jeune, s'était heureusement inspiré de Michel-Ange et de Raphaël. Le tableau du maître-autel, les autres tableaux du sanctuaire, représentant divers traits de la vie de S. Antoine de Plaisance, sont de Robert Lalonge, d'Anvers, dit aussi le Fiammingo. Dans la chapelle de

1. *V.* liv. VIII, chap. VII et XV.
2. *V.* liv. IV, chap. VIII et ci-dessus, chap. XVIII.

la Vierge *addolorata*, la *Nativité*, de Jules Procaccini, est une gracieuse composition. Près de la grande porte, une ancienne peinture sur bois, offrant la *Vie et le Martyre de S. Antoine*, qui semble dans la manière grecque du XIe siècle, peut être regardée comme un curieux monument de l'enfance de l'art.

Saint-Augustin, temple superbe que l'on a été par erreur jusqu'à croire de Vignole, est depuis trente ans hôpital ou magasin militaire, mais il a été réparé et entretenu par le patriotisme de quelques uns des principaux habitants de Plaisance, fiers, avec raison, d'un tel édifice.

Le cloître de Saint-Jean-du-Canal conserve encore quelques vieux et expressifs débris de peinture, de la fin du XIIe siècle, regardés comme un monument précieux pour l'histoire de l'art. Dans l'église, un *S. Hyacinthe* est du Malosso; au chœur, une petite *Circoncision* ovale, remarquable, de Gervasio Gatti, neveu du Sojaro. La chapelle du Rosaire est presque un autre temple : là sont deux grands tableaux estimés de deux des meilleurs peintres contemporains de l'Italie, le *Rédempteur* adressant aux femmes de Jérusalem le *Nolite flere super me*, par Landi, et une *Présentation de Jésus-Christ au temple*, par M. Camuccini, qui offre le dessin savant de cet artiste, et a contribué dans le temps à sa réputation naissante. A la chapelle Sainte-Catherine est le mausolée du comte Horace Scotti, surmonté de son buste et de petits génies, bon monument de l'Algardi, qui a mieux réussi dans les bustes et les enfants que dans son énorme *Attila* de Saint-Pierre.

Saint-Sixte est une riche et élégante église, à double coupole, la plus belle de Plaisance. Les petits enfants des fresques de la nef, d'auteurs ignorés, ont de la grâce. Dans le sanctuaire sont des monuments à l'impératrice Engelberge et à Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, mariée au duc Octave Farnèse, et mère d'Alexandre, elle-même femme héroïque. Les bustes de ces princesses, travail très-estimé, surmontent leurs monuments. Le mausolée de Marguerite n'est pas loin; il est énorme, décoré de gigantesques statues, et assez conforme au caractère historique de la princesse, dont il avait

été dit qu'elle avait de la barbe comme un homme. Le grand autel, où sont renfermés les os du saint, est d'une rare magnificence. Dans le chœur, le *Massacre des innocents* passe pour un des beaux ouvrages de Camille Procaccini ; le *Martyre de Ste Barbe* est du jeune Palma. La *Vierge*, de Thadée Zuccari, à la chapelle de la Piété, offre une merveilleuse expression de douleur. Les peintures de la chapelle de la Vierge, d'auteurs inconnus, sont remarquables : une *Vierge et l'enfant Jésus entre ses bras*, a dans les chairs une vivacité de coloris qui rappelle aux amateurs la Vénus du Titien.

A Saint-Savin, grande église, jadis gothique, mais refaite, est une *Vierge habillant l'enfant Jésus*, avec Ste Élisabeth, S. Jean et des anges : on croit ce tableau de Bertoja, élève du Parmesan, et il est digne de ce peintre gracieux. On voit à la chapelle du Saint-Sacrement trois tableaux représentant des grâces obtenues par l'intercession de la Vierge, ouvrage de Joseph, ou peut-être de Pamphile Nuvolone ; ils sont à la fois pleins de douceur, de vivacité et d'harmonie. L'église inférieure, construite dans le xe siècle, est intéressante : parmi ses colonnes carrées, ornées d'élégants chapiteaux, il en est une d'albâtre très-belle. Sur le pavé, une mosaïque de pierres blanches et noires offre les signes du zodiaque avec des inscriptions latines et en caractères romains, mais que les archéologues et quelques mosaïstes savants attribuent aux artistes grecs venus à Venise dans le VIIe siècle.

Je trouvai dans une église peu remarquable, Saint-Michel, un grand tableau bien peint, de la duchesse Antonia Bourbon, fille du duc Ferdinand, encore aujourd'hui religieuse à Parme, dans un couvent d'Ursulines ; il représentait S. Ferdinand, son aïeul, et avait été offert par elle à l'église en 1797. La cathédrale de Plaisance possède aussi une *Vierge à la colonne*, autre tableau de cette auguste main. La culture des arts par une femme d'un si beau sang, au milieu des malheurs de sa famille et de ses propres infortunes, a quelque chose de touchant ; on aime cette union de la sainte, de la princesse et de l'artiste ; et parmi la multitude d'impressions causées en Italie par tant de tableaux,

celle-là est peut-être unique. La duchesse Bourbon de Parme, sur la proposition de la Consulta française de Rome, fut secourue par Napoléon, fait honorable pour lui et pour la Consulta.

Santa-Maria *di Campagna*, église de franciscains, près de Plaisance, a une admirable coupole peinte par Pordenone, ainsi que plusieurs autres de ses fresques, bien conservées; elles furent habilement terminées par le Sojaro, qui sut imiter si bien le style de son prédécesseur, qu'on les pourrait croire de la même main. Parmi ces nombreux chefs-d'œuvre est la fresque de *S. Augustin*, où l'enfant qui soutient le livre du docteur est si gracieux; le *S. Georges*, trouvé par Lanzi digne de Jules Romain; l'*Adoration des mages*; la *Naissance de Marie*. La chapelle Sainte-Catherine paraît le triomphe de Pordenone, et montre son double talent de peindre à fresque et à l'huile; le *Mariage de la sainte* est un délicieux ouvrage que Canova, dit-on, ne pouvait se lasser de contempler quand il passait par Plaisance. Quelques autres tableaux sont dus encore à d'habiles artistes, tels sont les *Vierges d'Israël allant à la rencontre de David vainqueur de Goliath*, par Louis Crespi; l'*Apparition d'un ange*, de Gavassetti; un *S. François*, de Camille Procaccini; une *Salutation de la Vierge*, en deux parties, de Camille Boccaccino, très-estimée.

Les franciscains de Santa-Maria *di Campagna* avaient une bonne bibliothèque, récemment donnée à leur couvent par S. M. Marie-Louise; ils en faisaient fort bien les honneurs, et plusieurs y travaillaient; mais ce ne fut pas sans quelque surprise qu'à la suite de la collection des Pères et d'autres ouvrages de théologie, je remarquai l'Encyclopédie, qui me parut un singulier présent fait à des capucins.

A Pigazzano, sur un coteau peu éloigné de Plaisance, est une maison villageoise pour laquelle M. Giordani, né à Plaisance, a composé l'inscription :

Buone genti
Che abiterete questa casa
La fece per voi nel 1824
Francesco del conte Nicolao Soprani

Impiegandovi la liberalità usatagli
In testamento
Dalla contessa Alba zia paterna
Poich' e' volle con fatto durabile mostrare
Che gli agricoltori gli parvero uomini.

Cette inscription prouve, comme la plupart des inscriptions de ce premier des nouveaux et nombreux écrivains lapidaires en italien, que la langue italienne, ainsi que le prétendait Perticari, n'est pas moins propre, par sa dignité et sa précision, que la latine au style lapidaire.

J'ai suivi la route de Plaisance à Pavie, route gaie, charmante, qui rappelle les revers des deux premiers peuples guerriers de l'histoire, les Romains et les Français, défaits près de la Trebbia, par deux habiles capitaines de nations barbares et lointaines, Annibal et Suwarow [1].

1. Un pont utile a été construit en 1821 sur la Trebbia : l'inscription du savant P. Ramiro Tonani, bénédictin de Parme, mort le 12 novembre 1833, et écrivain lapidaire estimé, qui rappelle ces divers combats, offre une alliance de noms assez bizarre :

Trebia
Annibale Lichtensteinio
Suwarofio et Melas victorib.
Magna.
Ex D. augustæ a. MDCCCX VI
Utilitati populorum
Ponte imposito
Felix.

LIVRE DIXIÈME.

FLORENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Bologne à Florence. — Apennins. — Pratolino. — Aspect de Florence.

La route de Bologne à Florence traverse l'Apennin. De ce côté, les Apennins diffèrent tout à fait de l'aspect grandiose des Alpes ; ils n'offrent ni le ciel âpre, ni le vert cru des sapins de ces dernières; ils ne retentissent ni de la chute des torrents et des cascades, ni des détonations de l'avalanche ; des fleuves majestueux, de limpides rivières n'y prennent point leur source ; la végétation est pâle, chétive, et au lieu de ces pics des Alpes si hardis, si subits, qui s'élancent d'un seul jet jusqu'au ciel, les Apennins ont l'air de plusieurs monticules entassés les uns sur les autres : on dirait presque qu'ils ont été construits, et comme ces édifices que la faiblesse de l'homme met plusieurs siècles à terminer, ils semblent aussi avoir été interrompus et repris.

Un très-bel orage dont je fus témoin, au mois d'août, dans ces montagnes tristes, sèches, pelées, vint toutefois les animer et leur donner quelque grandeur; l'effet de l'arc-en-ciel et de ce soleil d'Italie perçant les nuages et plongeant dans la vallée, était merveilleux.

Cette route a quelques phénomènes curieux de la nature : près de Pietra Mala, limite de la Toscane, est une source d'eau froide, dite l'*Acqua buja*, qui s'enflamme à l'approche d'une lumière, et le petit volcan, appelé *Fuoco del legno*, dont la flamme bleue

au jour, et rouge à la nuit, est toujours allumée; phénomènes vérifiés par Volta et qu'il attribue au dégagement du gaz oxygène.

A cinq milles de Florence, à gauche, était la célèbre villa de Pratolino, bâtie par le prince François, fils de Côme Ier, afin d'y recevoir sa maîtresse Bianca Capello. Ce voluptueux asile et l'enchanteresse qui l'habitait furent à plusieurs reprises chantés par le Tasse [1]. Montaigne avait visité le Pratolino, dont il admire un peu trop la grotte et le mécanisme qui en faisait jaillir l'eau de toute part à l'improviste, et même des siéges lorsqu'on s'y plaçait [2]. Les curiosités de l'Italie semblent avoir plus frappé Montaigne que ses arts et sa littérature, dont il a trouvé moyen de parler à peine dans tout son voyage, tant il était préoccupé par ses diverses infirmités et le récit des petites catastrophes qu'elles produisaient. Le palais, du grand architecte florentin Bernard Buontalenti, l'ami, le maître, le confident du prince

1. *Dianzi all' ombra di fama occulta e bruna,*
Quasi giacesti, Pratolino, ascoso;
Or la tua donna tanto onor t' aggiunge,
Che piega alla seconda alta fortuna
Gli antichi gioghi l' Apennin nevoso;
Ed Atlante, ed Olimpo, ancor sì lunge,
Nè confin la tua gloria asconde e serra;
Ma del tuo picciol nome empi la terra.

Rime, madrigali, 360, t. II. Deux autres madrigaux (359 et 361) sont inférieurs à celui-ci :

Quì la bassezza altrui divien sublime, etc.
Pratolin, re de' prati, e re de' cori, etc.

V. aussi *Rime*, part. Ia, 318, 319, 320, 321, 322, 323 et 324.

2. Montaigne voulait se rendre de Bologne à Rome par la Marche d'Ancône; mais un Allemand l'ayant averti qu'il avait été volé par les brigands du côté de Spolette, Montaigne prit la route de Florence : il a peint assez plaisamment le zèle peu moral et les tromperies des aubergistes auxquels il eut affaire. *Journal de son Voyage*, t. II, p 39 et suiv. Arrivé à Florence, Montaigne fut admis, ainsi que M. d'Estissac, à la table du grand-duc et de Bianca. Le portrait le plus exact que l'on ait de celle-ci, est celui qu'il en a tracé : « Cette duchesse, » dit le secrétaire narrateur de son voyage, « est belle à l'opinion italienne, un visage agréable et « imprieux, le corsage gros, et de tetins à leur souhait. Elle lui sembla bien avoir « la suffisance d'avoir engeolé ce prince, et de le tenir à sa dévotion long-temps... « Le Grand-Duc métoit assés d'eau; elle quasi pouint. »

François, fut démoli il y a quelques années [1]; la plupart des merveilles hydrauliques et bizarres de ce Marly toscan ont disparu; mais les arbres, très-beaux, existent encore. Il semble que cette sorte de contemporains est d'ordinaire trop négligée; les arbres sont plus intéressants que les ruines même, puisqu'ils ont vécu et senti en même temps que les personnages qu'ils rappellent. Malgré les artifices et l'ambition de l'aventureuse vénitienne, le souvenir de ses amours et de sa fin malheureuse est plus vif sous les frais ombrages de Pratolino qu'il ne pourrait l'être au milieu des murs et de la magnificence de son ancienne demeure. Ces arbres invitent à la rêverie, et ils sont pour l'imagination infiniment préférables à ce colosse accroupi de l'Apennin qui aurait plus de cinquante brasses s'il se levait, médiocre statue d'auteur incertain, et qui représente Jupiter faisant de la pluie. Le faste et les vanités de Pratolino ont été sévèrement condamnés par le grand-duc Ferdinand II, prince savant et philanthrope, lorsqu'il disait qu'avec l'argent qu'on y avait dépensé il eût bâti cent hôpitaux [2].

L'approche et les environs de Florence offrent comme une expression plus vive de l'Italie, de l'Italie lettrée, artiste; la nature

1. Baldinucci, cité par l'*Observateur florentin* (t. VII, p. 27 et suiv.), rapporte une scène singulière entre le poëte et l'architecte de Pratolino, qui ne se trouve point dans la Vie du Tasse par Serassi. Quelques jours après la représentation d'une pièce du Tasse à Florence (peut être de l'*Aminta*) avec des décorations (*prospettive*) et des machines de Buontalenti, comme celui-ci rentrait chez lui, il vit descendre de cheval, devant sa porte, un homme bien monté, en habit de voyage, et d'un aspect imposant; s'étant arrêté un moment, l'étranger vint à lui : N'êtes-vous pas, dit-il, ce Bernard Buontalenti, dont si hautement on vante les merveilleuses inventions, et particulièrement les incroyables (*stupende*) machines imaginées pour la dernière comédie du Tasse? Buontalenti ayant répondu avec modestie que c'était lui-même, mais qu'il ne méritait point tous ces éloges, l'inconnu, avec un doux sourire, se jette à son cou, le baise au front, et ajoute aussitôt : Vous êtes Bernard Buontalenti, et moi je suis Torquato Tasso; adieu, adieu, mon ami, adieu; et sans donner à l'architecte stupéfait le temps de lui répondre, il remonte à cheval et part au grand galop, sans que jamais il reparût ou pût être retrouvé, malgré toutes les recherches que fit faire le grand-duc, averti par Buontalenti de l'apparition de l'illustre poëte.

2. La dépense s'était élevée à 782,000 écus. Milizia, *Memorie degli Architetti* T. II.

y paraît brillante et ornée ; la culture parfaite ; les hauteurs sont couvertes de villa charmantes, mêlées aux massifs d'oliviers, et telle est la multitude de ces dernières qu'on pourrait dire encore, comme au temps de l'Arioste :

A veder pien di tante ville i colli,
Par che'l terren vele germogli, come
Vermene germogliar suole, e rampolli.
Se dentro un mur, sotto un medesmo nome
Fosser raccolti i tuoi palazzi sparsi,
Non ti sarian da pareggiar due Rome [1].

CHAPITRE II.

Fête Saint-Laurent. — Florentins. — Fêtes de Florence. — Barberi. — Improvisateurs.

Le lendemain du jour que j'arrivai à Florence pour la première fois était la Saint-Laurent, une des fêtes nationales des Florentins. Malgré les petits excès de circonstance, ce peuple si calme, si rangé, ne me paraissait guère ressembler à cet épais Tyrrhénien, à cet Étrurien engraissé (*obesus Etruscus, pinguis Tyrrhenus*) des vers de Catulle et de Virgile, à ces musiciens ivrognes et gloutons chassés de Rome pour leur intempérance, et qui n'y rentrèrent que sous la condition de pouvoir manger à leur aise dans les sacrifices où ils jouaient de la flûte :

Inflavit quum pinguis ebur Tyrrhenus ad aras.

Il n'était pas moins différent de ce peuple républicain et furieux qui mangeait tout crus les corps de Guglielmo de Scesi et de son fils livrés par son tyran le duc d'Athènes. Mais si le peuple de Florence a perdu l'esprit séditieux, la haine des nobles, l'inconstance et les vices politiques que lui reprochèrent successivement et si violemment ses historiens et ses poëtes [2], il a conservé ses

1. *Rime.* Cap. XVI.

2. *V.* le Dante. *Il popolo di Roma*, remarque avec raison Machiavel, *godeva i supremi onori insieme coi nobili desiderava, quello di Firenze per essere solo*

anciennes et solides qualités [1]. Mes fréquents passages par Florence et un séjour de six semaines n'ont fait que confirmer la bonne opinion que j'avais de lui; il m'a semblé offrir plus d'un rapport avec le peuple moral de Genève [2], tels sont l'ordre, le bon sens, l'économie, le goût et l'intelligence commerciale [3]. Le fougueux et sévère Savonarole, le réformateur catholique de Florence, est une espèce de Calvin. La noblesse florentine,

nel governo senza che i nobili ne participassero combatteva. E perchè il desiderio del popolo romano era più ragionevole, venivano ad essere le offese ai nobili più sopportabili; talchè quella nobiltà facilmente e senza venire all' armi cedeva... Dall' altro canto il desiderio del popolo fiorentino era ingiurioso ed ingiusto; talchè la nobiltà con maggiori forze alle sue difese si preparava, e perciò al sangue ed all' esilio si veniva de' cittadini. Istor. fiorent. Lib. III. *La natura de' Fiorentini,* dit Varchi, *è d' esser rare volte d' accordo tra di loro* (*Stor. fior.* Lib. XIV). On se rappelle, parmi d'autres exemples de leurs révolutions, que ne pouvant un jour s'entendre sur le choix du gonfalonier, ils élurent le Christ, comme les Athéniens qui, en abolissant la royauté, avaient déclaré Jupiter seul roi du peuple d'Athènes, ou comme les Polonais qui créèrent la Vierge reine de Pologne. *V.* encore les satires de Philelphe, et la première scène du D. Garzia d'Allieri sur *i leggeri abitatori di Flora.*

1. L'auteur anonyme de la *Vie de Léon X*, donnée dans l'appendice du dernier volume de l'ouvrage de Roscoe, fait cet éloge des Florentins : *Magis enim pecuniæ ac vitæ commodis quam inanibus hujusmodi officiis student.* Le Dante, louant les vieilles mœurs de sa patrie, l'appelle :

Sobria e pudica. . . . .
E vidi quel di Nerli e quel del vecchio
Esser contenti alla pelle scoverta,
E le sue donne al fuso ed al pennecchio. (Parad. can. XV.)

Boccace, dans sa belle lettre sur l'exil à Pino de Rossi, traite l'économie florentine d'abominable avarice : *L'abbominevole avarizia de' Fiorentini.* Il semble qu'une certaine parcimonie fut toujours particulière aux Florentins. On raconte que le faste et la représentation qu'imposait la cour de madame Elisa Bacciocchi à des gens si habitués à l'épargne leur rendaient singulièrement pesante la domination française. L'économie autrichienne doit être plus en rapport avec les habitudes florentines.

2. *V.* Liv. I, chap. II, et ci-après le chap. XI sur Savonarole.

3. L'*Observateur florentin* rapporte, d'après les *Sigilli*, de Manni, le testament caractéristique de ce riche marchand de Florence qui condamnait à 1000 florins d'or celui de ses fils qui de seize ans à trente-cinq serait une seule année sans faire le commerce ou exercer quelque métier, *per unum annum vagabundus exstiterit, et si neque mercator, neque artifex fuerit, neque aliquam artem licitam et honestam fecerit realiter.* T. IV, p. 180.

comme les classes élevées de Genève, compte aujourd'hui de zélés propagateurs du perfectionnement social et des lumières, et on lui doit l'état florissant des écoles d'enseignement mutuel en Toscane, et l'établissement de Caisses d'épargne [1]. D'autres traits moins importants paraissent avoir aussi quelque analogie : l'âpreté gutturale de l'accent florentin rappelle assez l'accent traînard et lourd de Genève, et la mauvaise et petite monnaie de ces deux villes surprend désagréablement le voyageur avec la civilisation qui les distingue [2]. Toutes deux attirent et fixent dans leur sein d'illustres étrangers; leurs progrès sont sensibles, et la population de Florence, qui n'était en 1818 que de 82,739 habitants, montait en 1836 à 97,648.

1. Malgré quelques circonstances fâcheuses, la Caisse d'épargne de Florence offrait des résultats satisfaisants, d'après le rapport lu à la commission de cette caisse, le 5 mai 1830, par son président, M. le marquis Cav. Côme Ridolfi, homme éclairé, physicien et chimiste instruit et fondateur bienfaisant d'une école agraire de dix-huit élèves dans un de ses domaines. Il est vrai que l'esprit florentin devait être singulièrement préparé à ce genre d'établissement, et qu'il était dans les vieilles mœurs de la ville. Le nombre des déposants s'est élevé en 1834 à 7138 et en 1835 à 7861.

2. La *Zecca Vecchia* (l'ancienne Monnaie), sur le bord de l'Arno, est maintenant occupée par des filatures de soie. Les monnaies de Florence ont eu à diverses époques de la célébrité. Villani, cité par l'*Observateur florentin* (T. V, p. 207), rapporte le trait de ce dey de Tunis qui, frappé de la beauté des nouveaux florins de Florence, s'informa de marchands pisans, alors très-nombreux dans son état, de ce qu'étaient ces chrétiens et ces Florentins qui avaient de tels florins : Ce sont les Arabes de notre pays, répondirent ceux-ci; le dey, assez pénétrant, malgré sa barbarie, leur ayant répliqué : Mais cette monnaie n'est pas de la monnaie d'Arabes; voyons la vôtre; ils ne surent que répondre. Il fit chercher alors un marchand de Florence, et lui demanda quels étaient enfin ces Florentins qui étaient les Arabes des Pisans, et il apprit de lui que Pise n'était de moitié ni si peuplée, ni si riche, ni si puissante que Florence, et qu'elle n'avait pas de monnaie d'or. La valeur de ces florins paraît avoir changé, ainsi qu'on le voit par les reproches amers que le Dante adresse à sa volage patrie :

Quante volte del tempo che rimembre,
Leggi, monete, officii e costume
Hai tu mutato, e rinnovato membre? (Purgat. can. VI, 145.)

La monnaie à l'effigie du duc Alexandre, gravée par l'envemito Cellini, a été comparée aux médailles du siècle d'Auguste. Sa redoutable légende : *Has nisi periturus mihi adimat nemo*, fut mise depuis par Cromwell sur sa monnaie. Dans le XVIIe siècle, la piastre de Côme III dut être aussi fort belle, si l'on en juge par sa jolie légende, si différente de la précédente : *Ipsa sui custos forma decoris erit.*

Cette fête de la Saint-Laurent, inférieure, il est vrai, à la Saint-Jean-Baptiste, la première des fêtes de Florence, était bien loin de la joie et de l'éclat des anciennes fêtes de la seigneurie au temps de la république, qui faisaient dire à leur vieil historien, Goro Dati, qu'il semblait que cette terre était le paradis : *che pare che quella terra sia il paradiso ;* elle ne rappelait guère davantage les étranges divertissements offerts au pape Pie II en 1459, ni le tournoi, ni le grand bal auquel il assista, et cette arène où l'on vit la rare et gigantesque girafe, et jusqu'à dix lions, combattants dégénérés des cirques de Rome, dont il fut impossible d'exciter la colère ; elle ne ressemblait même point à la pompeuse et assez triste cérémonie dont Montaigne avait été témoin sous le grand-duc François Ier, en 1580. Le principal plaisir de cette fête était la course des chevaux *Barberi*, spectacle qui ne me parut guère plus agréable qu'à Montaigne, et que je ne trouvai pas très-digne de tout le mouvement qu'il causait. Quoique sans cavaliers, ces coursiers ne sont pas d'une vitesse extraordinaire, et il est fort probable qu'ils seraient vaincus dans les courses de Newmarket ou de notre Champ-de-Mars.

Les improvisateurs florentins ne brillaient pas beaucoup à cette fête ; ils paraissent avoir quitté l'ancien tonneau, trépied sur lequel ils montaient, et ils ne déclament plus que dans les salons et pour les amateurs : de pauvres diables seulement, espèce de saltimbanques et de compères chantants, débitaient deux à deux, et accompagnés d'un joueur de guitare, certains lieux communs de morale (tels que de savoir s'il valait mieux avoir une femme laide que jolie, etc.), ou quelques histoires triviales peu intelligibles pour un étranger. Le prince des improvisateurs contemporains, Sgricci, habitait Florence, et était pensionné du grand-duc. Je l'avais admiré à Paris comme tout le monde, autant du moins que l'excessive rapidité de sa prononciation le permettait ; j'ai été surpris de trouver contre lui, à Florence, de sévères préventions ; l'injustice allait même jusqu'à contester la réalité de ses improvisations. Il paraît qu'il en est des improvisateurs comme des prophètes, antiques et sacrés improvisateurs, qui avaient plus de succès ailleurs que dans leur

pays [1]. Malgré les talents de Sgricci, l'improvisation florentine a dû décliner si l'on se rappelle ce qu'elle était au XVIe siècle, alors qu'il existait à Florence une société littéraire chargée par Léon X de donner le titre de poëte aux plus habiles improvisateurs, et de les couronner. Sous Sixte-Quint, un frère Philippe, religieux de l'ordre de saint Augustin, est comme l'Homère des improvisateurs; presque aveuglé dès son enfance, il devint, toutefois, illustre théologien, philosophe, orateur, poëte. Un témoin, le docte Matthieu Bosso, le correspondant de Bessarion, le maître prudent et scrupuleux de la grande Isotte [2], rapporte l'avoir entendu merveilleusement improviser à Vérone, où il prêchait en même temps le carême. Un des sujets qu'il traita en chantant, et en s'accompagnant de la guitare, fut l'éloge des trois illustres lombards, comme on disait alors, Catulle, Cornelius Nepos et Pline le jeune. Une autre fois, il analysa, de la même manière, toute l'histoire naturelle de Pline l'ancien; et l'on a prétendu qu'il n'omit rien d'important des trente-six livres qui nous en sont restés. Le déclin de l'improvisation me paraît indifférent : un tel tour de force, cette espèce de magnétisme du cerveau, qui semble plutôt une secousse des sens et un ébranlement des nerfs qu'une inspiration de l'âme et de la pensée, n'importe point à l'honneur poétique de l'Italie.

CHAPITRE III.

Palais vieux. — Démocratie florentine. — Salles du conseil. — Emprisonnement de Côme. — Salle de l'audience. — Portraits. — Hercule, de Bandinelli; David, de Michel-Ange. — Place. — Loge des Lanzi. — Orgagna. — Statues.

Florence est comme la capitale du moyen âge, et son vieux palais, sévère, solide, pittoresque, élevé à la fin du XIIIe siècle, au temps de sa prospérité, orné des écussons des divers pouvoirs qui ont gouverné la ville, peints à fresque au-dessous de ses

1. Sgricci est mort à Florence au mois d'août 1836.
2. *V.* Liv. v, chap. XIX.

créneaux [1], dominé par son haut et hardi beffroi, est singulièrement caractéristique. L'architecte était Arnolfo di Lapo [2]; habilement restauré par Michelozzo, d'après les intentions de Côme de Médicis, le *Palazzo Vecchio* fut encore refait intérieurement à l'usage de Côme II, par Vasari, tellement, dit celui-ci, que si les premiers architectes revenaient au monde, ils ne reconnaîtraient plus leur ouvrage. Un détail de sa première construction montre quelle était alors la passion et la puissance démocratique à Florence : au moment où les fondements en étaient jetés, le peuple ne permit point qu'ils s'étendissent sur le terrain souillé des maisons des Uberti et des autres factieux qu'il avait démolies, dont il avait chassé les maîtres abhorrés comme nobles et comme Gibelins, et la symétrie de ce palais de la seigneurie, commandé par elle, fut sacrifiée à une telle volonté.

A peine a-t-on franchi le seuil de cet austère palais, que l'on est frappé d'un agréable contraste qui se rencontre fréquemment à l'intérieur des autres palais florentins : le portique est formé de colonnes de stuc sur un fond d'or, les voûtes sont couvertes d'arabesques de l'école de Raphaël, et une fontaine en porphyre de la plus élégante architecture s'élève au milieu de cette cour.

La vaste salle du conseil, exécutée par Cronaca, auquel le crédit de son ami Savonarole la fit accorder, rappelle encore les mœurs et les habitudes républicaines de cet État, et les formes de son gouvernement : mille citoyens y délibéraient sur les affaires publiques; ils formaient comme un conseil d'état perpétuel, tandis que la première magistrature était de deux mois. Telle fut la rapidité avec laquelle cette immense salle, alors moins élevée, fut construite, que Savonarole dit que les anges avaient servi de maçons. La voûte, les deux grandes murailles, sont maintenant couvertes de peintures faciles et communes de Vasari, représentant d'un côté la guerre contre Pise, et de l'autre,

1. Il y a neuf écussons : le monogramme du Christ élu gonfalonier en 1527, se trouve bizarrement entre les outils du cardeur de laine et les armoiries de Napoléon.

2. *V.* ci-après, chap. IX.

celle contre Sienne. Aux quatre angles sont les tableaux ci-après, dont le premier, le plus intéressant, rappelle un fait singulièrement honorable pour l'esprit et la civilisation d'un peuple : il offre la réception des douze ambassadeurs envoyés par diverses puissances à Boniface VIII, pour le célèbre jubilé de 1300, ambassadeurs qui tous se trouvèrent Florentins; aussi le pape, frappé d'une telle rencontre, et de cette réunion de Florentins gouvernant l'univers, dit qu'ils étaient un cinquième élément[1]. Le tableau est de Ligozzi, imitateur habile de son compatriote Paul Véronèse, auquel on doit aussi le couronnement de Côme, par Pie V, placé à l'autre extrémité; les deux autres tableaux sont l'élection de Côme Ier, de Cigoli, et sa prise du manteau de l'ordre militaire de Saint-Étienne, par Passignano. Plusieurs statues de cette salle sont remarquables : *Côme, père de la patrie; Jean de Médicis; Côme Ier;* un groupe de *Clément VII couronnant Charles-Quint; Léon X;* le *duc Alexandre,* et surtout l'*Adam et Ève,* de Bandinelli; la *Victoire*, noble et énergique statue, inachevée, de Michel-Ange, qui devait faire partie du mausolée de Jules II, et un beau groupe en marbre de Jean Bologne, la *Vertu qui dompte le vice.*

Je fus curieux de visiter l'endroit de la tour appelé la *Barberia*, et non l'*Alberghettino*, comme l'ont répété tous les historiens qui se sont copiés, où le fougueux et éloquent Rénaud des Albizzi, qui s'était rendu maître des élections de Florence, fit enfermer Côme, père de la patrie, sous la garde de Frédéric Malavolti, le plus honorable et le plus délicat des geôliers de

1. La liste des puissances ou princes dont ces Florentins étaient ministres, ne paraîtra peut-être pas moins extraordinaire que le fait lui-même; c'étaient la France, l'Angleterre, le roi de Bohême, l'empereur d'Allemagne, la république de Raguse, le seigneur de Vérone, le GRAND KAN DE TARTARIE, le roi de Naples, le roi de Sicile, la république de Pise, le seigneur de Camerino, le grand-maître de Saint-Jean de Jérusalem. L'*Observateur florentin*, parlant du palais Giraldi, cite un passage du *Diario*, manuscrit de Marmi, à la bibliothèque Marrucelliana, d'après lequel plusieurs familles florentines se seraient établies jusqu'en Éthiopie; la famille Giraldi même y subsisterait peut-être encore. T. I, p. 218. Un autre Florentin, bien autrement illustre que les ambassadeurs, se trouvait à Rome au jubilé de 1300; c'était le Dante, qui fut tellement ravi du spectacle offert par ce jubilé, qu'il y plaça l'époque de sa vision.

l'histoire, puisqu'il mérita d'être embrassé avec attendrissement par son prisonnier [1]. C'est dans cet étroit espace, raconte Machiavel, qu'il entendait le peuple assemblé, le bruit des armes sur la place, la cloche qui convoquait la *balia*, espèce de commune de Florence, et qu'il dut trembler pour ses jours. La détention de Côme fut commuée en un exil qui servit à sa fortune, et pendant lequel, bien éloigné de la rancune ordinaire aux bannis politiques, il ne cessa par de secrets et d'utiles avis de servir son pays [2]. La *Barberia* qui me fut montrée, était fort déchue de sa destinée politique : une partie servait de bûcher ; l'autre était un cabinet réservé pour le service des gens de la garde-robe du grand-duc. Les divers appartements du vieux palais qui portent chacun le nom de l'un des Médicis ont été peints à fresque par Vasari et son école ; ils passent pour être de ses bons ouvrages. On distingue : le *Départ pour l'exil, de Côme, père de la patrie ;* son *Retour à Florence,* au milieu du peuple, des femmes, des enfants portant des branches d'olivier et jonchant les rues de fleurs, ainsi que la chambre de Clément VII, où ce pape est représenté au plafond, couronnant Charles-Quint.

La porte de la salle dite de l'*Audience,* ornée de figures, d'ornements et d'excellents ouvrages en marqueterie, de Benoît da Maiano, est magnifique : au lieu d'armes, d'écussons et autres signes ordinaires de vanité, les premiers magistrats de Florence ont fait mettre sur les deux battants les portraits de Pétrarque et du Dante, hommage rendu avec justice aux premiers écrivains de la langue italienne, placés convenablement au lieu

1. *V.* dans Machiavel le discours naïf et touchant qu'il tint à Côme s'étant aperçu que, par crainte du poison, celui-ci n'avait rien voulu prendre depuis quatre jours. *Istor. fior.* Lib. IV.

2. On trouve dans les *Delizie degli eruditi toscani* du Dr Lami une relation de l'exil de Côme et de son retour, composée par lui, et regardée par M. Giordani (t. X de ses œuvres) comme un modèle de pureté et d'élégance de style. Une relation inédite des mêmes événements, tirée de l'histoire manuscrite de Florence de Jean Cavalcanti, a été publiée par le laborieux chanoine Moreni (Florence, 1821, in 8o). La narration de cet historien s'accorde avec celle de Côme, dont il est au reste partisan, quoiqu'il rende justice à Renaud des Albizzi, et avec celle de Machiavel qui, selon l'éditeur, l'aurait suivie.

même où ces magistrats recevaient le peuple florentin. Les peintures de François Salviati, à la salle de l'audience, représentant les *Batailles et le triomphe de Camille*, passent pour le plus bel ouvrage de ce Florentin trop vanté, que possède sa ville natale; et l'on cite surtout la science digne d'un antiquaire avec laquelle ont été rendus les armes, les costumes et tout ce qui tenait aux usages de l'ancienne Rome.

Au plafond de l'une des quatre pièces de l'appartement de la grande-duchesse Éléonore, femme de Côme Ier, Jean Stradan, peintre de Bruges, établi à Florence et employé par Vasari, a très-bien représenté à l'huile le trait pudique et peu connu de la belle Gualdrada. L'empereur Othon IV, venu à Florence pour les fêtes de la Saint-Jean, frappé de la merveilleuse beauté de la fille de messer Bellincione Berti de' Ravignani, assise dans le cercle des dames, demanda à qui elle appartenait; messer Bellincione, qui se trouvait près de l'empereur, ayant répondu en présence des courtisans qu'elle était fille d'un homme qui permettrait à l'empereur de lui donner un baiser, la jeune Florentine, indignée, se leva et dit : Mon père, n'ayez point la libéralité de me promettre ainsi, car jamais je ne recevrai de baiser que de mon légitime époux. Othon, charmé de la vertueuse réponse, appela aussitôt un de ses barons, nommé Guido Novello, le fit comte, le dota du Casentino et d'une partie de la Romagne, et le donna pour mari à la fille du peu scrupuleux messer Bellincione. Ils commencèrent la lignée des comtes Guidi, dont un descendant (leur propre et vaillant neveu, Guido Guerra) a été mis par le Dante en enfer pour le vice de sodomie :

Nepote fu della buona Gualdrada[1].

A la salle des *Éléments*, au second étage, une peinture est singulière, caractéristique. On y voit l'Envie avalant une vipère et jetant à terre avec dépit les boules (*palle*), armes des Médicis qui rebondissent, preuve décisive que ces boules n'ont jamais été des pilules ainsi que l'ont prétendu les ennemis de la souve-

1. *Inf. can.* XVI, 37.

raineté marchande des Médicis, qui, d'après leur nom, les rattachaient à la classe des médecins. L'inscription *Percussa resiliunt*, attribuée à Léon X, qui aurait aussi, dit-on, imaginé et commandé la peinture, rappelle ingénieusement la fortune variable de sa famille.

Une autre pièce, espèce de garde-meuble, offrait une réunion de portraits dont le contraste était bizarre : plusieurs étaient de la famille des Médicis ; il y en avait un de Louis XIV ; on y voyait celui de Bonaparte qu'il avait laissé à l'île d'Elbe, et un autre du roi d'Étrurie. Cet étrange musée, formé par le hasard, montrait la souveraineté sous ses formes les plus diverses : lettrée sous les Médicis, grande sous Louis XIV, conquérante sous Napoléon, vaine sous le petit-fils de Charles IV.

A l'entrée du vieux palais sont les deux célèbres statues colossales : l'*Hercule assommant Cacus*, de Baccio Bandinelli, et le *David* de Michel-Ange. L'*Hercule*, le plus important des nombreux travaux de Bandinelli, a quelque chose de la hauteur et du dédain de cet artiste, dépréciateur amer et envieux de Michel-Ange, et ennemi de Benvenuto Cellini [1]. Malgré l'exagération ordinaire du talent de Bandinelli, ce groupe est grandiose : l'attache du col de la figure de Cacus est regardée comme admirable ; et Michel-Ange même, auquel on l'avait envoyée moulée à Rome, convenait qu'elle était très-belle, mais qu'il fallait attendre le reste. Cet *Hercule* fut placé à côté du *David* par ordre du vil et scandaleux Alexandre de Médicis, duc de Florence, furieux du départ de Michel-Ange. Mais les Florentins asservis se moquèrent de la statue pour se venger de la tyrannie

1. Benvenuto Cellini ne cesse dans ses Mémoires de poursuivre Bandinelli de ses injures. Leur scène en présence du grand-duc est plus violente qu'aucune dispute littéraire. Un jour Benvenuto, regardant et menaçant son rival, l'invite à se pourvoir d'un autre monde, car il comptait l'expédier de celui-ci : *Provveditì, Baccio, d' un altro mondo, che di questo ti voglio cavare, io* ; Bandinelli répond : *Fa che io lo sappia un dì innanzi, sì ch' io mi confessi e faccia testamento e non muoja come una bestia come tu sei.* (*Vie de Cellini*, par Vasari.) Benvenuto rend plus de justice à Bandinelli dans son *Trattato sopra la scultura*, puisqu'il l'appelle *eccellentissimo artefice*, digne d'être placé à côté de Donatello et de Michel-Ange.

du protecteur. Parmi les nombreuses plaisanteries lancées contre l'*Hercule*, on cite la comparaison du corps à un sac de pommes de pins, et cette terzine mise dans la bouche de Cacus :

Ercole non mi dar, che i tuoi vitelli
Ti renderò con tutto il tuo bestiame,
Ma il bue l'ha avuto Baccio Bandinelli.

Le *David*, que le ciseau de Michel-Ange fit à vingt-neuf ans sortir du bloc énorme de marbre de Carrare, où il était caché depuis près d'un siècle [1]; et le début de sa manière grandiose et terrible, n'est point un de ces ouvrages dus à la faveur et à l'ascendant des Médicis; ils étaient bannis lors de sa création. Le patriotisme de Michel-Ange lui fit quitter, pour s'y livrer, les brillants et lucratifs travaux du Vatican. On conçoit que, dans une telle position et avec le sentiment de sa supériorité, le jeune et superbe artiste ait agi aussi librement avec le sénateur Pierre Soderini, alors gonfalonier, qui avait trouvé le nez trop gros : il feignit de le retoucher, et fit voler de l'autre main, dans les yeux du premier magistrat de la république, un nuage de poussière de marbre capable de l'aveugler [2]. On a remarqué l'impétuosité avec laquelle Michel-Ange, jusque dans sa vieillesse, exécutait ses statues; il abattait avec son ciseau d'énormes quartiers de marbre; on eût dit que, découvrant la figure qu'il avait imaginée, il s'indignait, il luttait contre le bloc qui la lui disputait. Vasari et la foule d'écrivains venus après lui ont fort exalté les beautés du *David* qu'ils ont été jusqu'à mettre au-dessus

1. Simon de Fiesole, avait tenté de donner à ce bloc de marbre la forme d'un géant; mais il n'avait pu en venir à bout. Quelques défectuosités de la statue actuelle, surtout à l'une des épaules, et le défaut d'ensemble entre ses membres, paraissent provenir des coups du ciseau mal habile de Simon.

2. Ce gonfalonier, le seul perpétuel qu'ait eu la république florentine (car cette sorte de Président était renouvelé tous les deux mois), paraît singulièrement exposé aux railleries du génie. On connaît les vers piquants improvisés à sa mort par Machiavel, qui avait été secrétaire de la république sous l'administration de Soderini :

La notte che morì Pier Soderini,
L'alma n'andò dell'inferno alla bocca.
E Pluto la gridò : anima sciocca,
Che inferno? va nel limbo de' bambini.

des colosses anciens et modernes. Ces éloges semblent aujourd'hui fort exagérés ; il serait peut-être plus juste de ne voir dans cette statue qu'une admirable étude de la jeunesse de l'auteur, qu'un essai grandiose, qu'un développement hardi des formes du nu et de sa science anatomique.

La place du vieux palais, dite du Grand-Duc, n'a point l'immensité de certaines places des grandes capitales, espèces de champ, de plaine avec du pavé, des bornes et des carrosses ; mais elle est riche des merveilles de l'art, et il faut une sorte de résolution pour la traverser sans s'arrêter. A côté de l'*Hercule* et du *David* est la superbe fontaine de l'Ammanato, une des plus grandes compositions de la sculpture moderne, et la plus grande de l'artiste. La légèreté de ce Neptune colossal, tiré par quatre chevaux marins, est extrême. On a justement critiqué l'équilibre et le mouvement des bras ; les Tritons et autres petites divinités marines en bronze sont d'un travail exquis. Benvenuto Cellini, Danti, Jean Bologne avaient concouru pour cette fontaine, et l'opinion de Florence avait préféré leurs projets à celui de l'Ammanato, que la faveur impérieuse de Côme Ier fit exécuter. La statue de Côme Ier, par Jean Bologne, la meilleure des quatre statues équestres qu'un rare concours de circonstances le mit à même d'exécuter, est un monument noble et harmonieux. Les bas-reliefs du piédestal sont excellents ; une des petites figures est le portrait du nain de la cour de Toscane.

La *Loggia de' Lanzi* d'Orgagna (car il signait ainsi, et non Orcagna, comme on l'appelle d'ordinaire), monument capital pour l'histoire de l'art, est le premier ornement de la place du Grand-Duc, et, on peut le dire, le plus beau portique du monde. On y admire l'élégance, la solidité de la construction et la grandeur, le bon goût des arcades. Quoique les pilastres d'ordre corinthien se ressentent de la barbarie du temps, tel est le mérite de la sculpture et des corniches qu'ils semblent d'une harmonie parfaite. Côme Ier, voulant par la suite continuer la décoration de la place, demanda un projet à Michel-Ange, qui répondit que ce qu'il y avait de mieux à faire était de continuer l'ouvrage d'Orgagna. Architecte, sculpteur, peintre, poëte, ce

grand et fécond artiste toscan du XIVe siècle semble lui-même un Michel-Ange prématuré. Orgagna ne paraît point avoir été sans une sorte d'amour-propre sur la variété de ses talents et sur l'importance qu'il attachait à ce que la postérité ne les ignorât point. C'est ainsi qu'il ne manquait jamais d'écrire sur ses tableaux *Orgagna sculptor*, et sur ses sculptures *Orgagna pictor*. Les figures des Vertus de marbre et demi-relief ne sont point d'Orgagna, comme l'a dit Vasari; elles furent exécutées vers 1368 par Jacques di Pietro, et il n'y en a que six au lieu de sept. Les arcades de la *Loggia*, anciens rostres de Florence, d'où le peuple, convoqué au son de la cloche du beffroi, était harangué, qui voyait installer son gonfalonier, ses généraux recevoir le bâton du commandement et ses citoyens les insignes de chevalier, d'où les décrets de son gouvernement étaient promulgués; ces nobles arcades prirent le nom qui leur est resté lorsqu'elles ne furent plus que le quartier des lanciers de la garde de Côme. De superbes statues ornent cette Loggia.

La *Judith*, de Donatello, malgré le mérite de l'illustre statuaire, manque de simplicité, de noblesse et d'abandon : on dirait une novice l'épée à la main. Les circonstances politiques durent contribuer à la réputation de cette statue. Autrefois, placée dans le palais de Pierre de Médicis parmi les chefs-d'œuvre de l'art et les trésors littéraires recueillis par sa famille, elle en fut tirée lors de la fuite de ce tyran poltron, éventé, et du pillage de son palais, peu de jours avant l'entrée de notre roi Charles VIII; mise sous la *loge* du palais de la Seigneurie, elle devint une allégorie et un monument public de la délivrance de Florence, et l'on y inscrivit ces mots redoutables qu'on y lit encore : *Exemplum salut. publ. cives posuere* MCCCCXCV; menace populaire dont l'administration paternelle des grands-ducs de Toscane n'a jamais dû s'inquiéter.

Le *Persée*, chef-d'œuvre de Benvenuto Cellini, malgré quelque recherche, est une belle statue. Quand on se rappelle les détails de sa fonte, l'intrépidité avec laquelle l'artiste, épuisé de fatigue, dévoré de la fièvre, s'élance de son lit pour rétablir et précipiter la liquéfaction du bronze dans lequel il jette tous les

plats et toutes les écuelles d'étain de son ménage, sa fervente et dévote prière, sa guérison subite et son joyeux repas avec tous ses gens, cette statue devient une sorte d'action qui peint les mœurs du temps, et le caractère de l'homme extraordinaire qui l'a exécutée. Sur le piédestal sont quatre petites figures de bronze excellentes. Au-dessous de la statue de Jupiter, debout, prêt à lancer la foudre, un de ces quatre petits chefs-d'œuvre, se lisent ces mots : *Te, fili, si quis læserit, ultor ero*, inscription qui ne semble pas moins convenir au violent artiste qu'au dieu. Cellini, en véritable artiste, sentait que les monuments étaient surtout faits pour le peuple, lorsqu'il fixait secrètement ces figures à leur place, malgré le désir immodéré de la Duchesse (*voglia tanto smisurata*) de les garder dans son appartement, et qu'il renouvelait par là l'ancienne inimitié de cette princesse.

Le groupe hardi de l'*Enlèvement d'une Sabine*, par Jean Bologne, n'offre au fond qu'une espèce de scène de cabaret ; c'est un mari jeté par terre dont un soldat emporte la femme. Et cependant, telle est la puissance du beau, toujours pur, toujours grave, toujours sérieux, malgré le sujet, ces grandes figures toutes nues ne sont ni indécentes ni ridicules. L'apparition de ce groupe excita dans toute l'Italie une vive acclamation ; elle ne fut pas toutefois universelle, si l'on en juge par le trait de ce curieux, qui, venu à cheval de Rome à Florence pour le voir, s'approcha de la *Loggia*, et sans descendre partit en disant : « C'est donc là cette chose dont on fait tant de bruit? » *Questa è dunque la cosa di cui si fa tanto chiasso?* Il est probable que ce connaisseur n'aura pu observer de son cheval le superbe bas-relief en bronze du piédestal, l'*Enlèvement des Sabines*.

Le lion de la loge des Lanzi, par Flaminius Vacca, sculpteur du XVIe siècle, studieux imitateur des anciens, semble digne du ciseau grec ; il était le plus beau que l'Italie moderne eût produit avant les célèbres lions de Canova. Le lion compose avec le lis les armes de Florence, et n'est pas moins ancien [1] : à l'angle gauche du vieux palais et sur les marches de sa façade se voit

1. *V.* ci-après, chap. IX.

encore une vieille et petite statue de lion en pierre, appelé *Marzocco*, sobriquet populaire pour désigner les gens à tête dure.

Parmi les six colossales statues antiques de femmes de l'intérieur de la *Loggia*, représentant les prêtresses de Romulus, il en est une qui porte la main à son visage, et dont l'expression est admirable de tristesse et de mélancolie.

Deux des premiers monuments de la place du Grand-Duc, tels que le groupe de la Sabine et la statue de Côme, sont l'ouvrage d'un sculpteur flamand, devenu le plus habile élève de Michel-Ange. Le palais Uguccioni, bâti sur un dessin superbe d'auteur inconnu, attribué faussement à Michel-Ange, paraît décidément de Raphaël; car il est tout à fait dans le style d'autres palais de Rome reconnus son ouvrage. Florence, illustre par tant de fameux artistes, a vu des maîtres étrangers et lointains venir lui consacrer leurs talents, et s'y faire, pour ainsi dire, naturaliser par leurs chefs-d'œuvre, comme si elle était la vraie patrie de la gloire et du génie.

CHAPITRE IV.

Uffizi. — Galerie. — Sanglier. — Bacchus, de Michel-Ange. — Copie du Laocoon. — Mercure, de Jean Bologne. — Finiguerra. — Tête de cheval. — Chimère. — Niobé. — L'Alexandre mourant. — Brutus; — Satyre, de Michel-Ange. — Portraits des peintres. — Coffret de Clément VII. — Tribune. — Vénus. — Statues. — Tableaux. — École florentine. — Médailles. — Camées.

Les *Uffizj*, destinés d'abord aux magistrats de Florence, qui occupent encore une partie du rez-de-chaussée, et devenus la galerie, sont un édifice de bonne architecture qui fait honneur aux talents de Vasari et de Buontalenti, ses architectes. Les trois corridors et les vingt chambres de la galerie n'ont point l'imposant coup d'œil de notre galerie du Louvre. Le placement des statues, des bustes et des bas-reliefs entre les croisées, ne paraît point une heureuse disposition, puisqu'une moitié est exposée contre son jour; les petites pièces sous clef ressemblent plutôt à

des cabinets de curiosités qu'aux salles d'un musée impérial et royal. Les tableaux des trois corridors sont les moins remarquables, quoique plusieurs appartiennent à de grands maîtres. On distingue : l'*Adoration des mages*, de Dominique Ghirlandaio; l'*Enfant Jésus debout; S. Joseph et la Vierge*, de Luc Signorelli; un *S. Laurent*, une *Madeleine*, de Cigoli; un *Père éternel* venant de créer Adam, d'Empoli, excellent peintre florentin du XVIe siècle, mort à l'hôpital; un *buste d'homme en noir*, de l'école vénitienne; un *Déluge*, de François Bassano; *Jésus-Christ mort auprès des Maries*, éclairé d'un flambeau, de son père Jacques; *Noé introduisant les animaux dans l'arche*, de Jacques et François; un *buste d'homme* qui pose la main sur un crâne, du Titien. Parmi les statues sont : le fameux sanglier antique du second vestibule, admirable de vérité et de style; les deux chiens aboyant qui semblent garder le musée; la collection la plus complète des bustes des Empereurs; une voluptueuse *Léda*; le groupe gracieux de l'Amour et de Psyché; le beau Ganymède avec l'Aigle; une *Vénus* demi-nue; un superbe torse de faune; le Bacchus à demi-ivre, de Michel-Ange, celui de ses ouvrages qui se rapproche le plus de la perfection grecque; le *S. Jean-Baptiste exténué par le jeûne*, un des beaux ouvrages de Donatello; la célèbre copie du Laocoon, par Bandinelli, maniérée, tourmentée, que le présomptueux artiste vantait comme supérieure à l'original, et qui lui attira le mot piquant de Michel-Ange, si applicable à toutes les espèces d'imitateurs et de traducteurs : Celui qui marche derrière un autre ne peut avoir le pas sur lui (*che chi andava dietro ad alcuno mai passare innanzi non gli poteva*), ainsi que cette caricature du Titien, exécutée en bois par Nicolas Boldrini, qui représentait un singe et deux autres singes plus petits entortillés par deux serpents comme le groupe. Toutefois le pape Clément VII fut si content de la copie de Bandinelli, qu'il la garda au lieu de l'envoyer à François Ier, pour lequel il l'avait fait exécuter.

Le cabinet des bronzes modernes est d'une rare beauté. Le merveilleux *Mercure*, de Jean Bologne, semble véritablement détaché de la terre et lancé en l'air par Borée; mais ses formes

ont un peu trop du faune et pas assez du dieu. Le buste de Côme Ier, par Benvenuto Cellini, dont il parle dans sa vie, est un de ses meilleurs ouvrages. Le casque et le bouclier qu'on lui attribue pourraient avoir appartenu à François Ier, puisque la Salamandre est au-dessus du casque, et que tous deux ressemblent beaucoup à son armure très-authentique conservée au cabinet des médailles de notre grande bibliothèque. La châsse donnée à l'église des Anges de Florence, par Côme et Laurent de Médicis, afin de renfermer les reliques des saints Protus, Hyacinthe et Nemesius, ce chef-d'œuvre de Ghiberti fut barbarement brisé et vendu à la livre pour le prix du bronze; les débris ont été assez bien rassemblés: les deux petits anges sont pleins de grâce. Le *Sacrifice d'Abraham*, du même, est une pièce curieuse pour l'histoire de l'art; elle fut présentée par lui au concours pour l'exécution des portes du baptistère qui lui fut accordée. Au-dessous est le morceau de Brunelleschi, son généreux émule [1].

Le cabinet des bronzes antiques et du moyen âge passe pour le plus riche après celui de Naples. Une statue de *Sérapis* est admirable. Une aigle romaine, l'aigle de la XXIVe légion, cet héroïque témoin de la valeur antique, a maintenant pour aire une armoire vitrée. Un casque trouvé à Cannes a une inscription en lettres incertaines de quelque peuple primitif de l'Italie, allié des Carthaginois. Un manuscrit sur tablettes en cire noire, semblable à un manuscrit pareil de la bibliothèque de Genève, contient la dépense du roi Philippe-le-Bel pendant un voyage, et s'étend du 28 avril au 29 octobre 1301. D'après quelques conjectures, il pourrait être du neveu de Joinville. Ce manuscrit a été illustré par Cocchi dans sa lettre critique à Pompée Neri, du 24 janvier 1746: l'abbé Lebeuf, dans une dissertation sur les manuscrits en cire noire, regarde celui de Genève comme beaucoup plus instructif, et il croit même qu'on ne peut rien tirer des autres [2]. Le fameux *Couronnement de la Vierge*, ancienne *Paix* du baptistère, de Masofiniguerra, le plus beau des six nielles

1. *V.* ci-après, chap. IX.
2. *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, t. XX.

du cabinet, est un monument de l'histoire des arts qui honore l'Italie, et prouve qu'on lui doit l'origine de la gravure sur des planches de métal gravées en creux, imaginée, en 1452, par l'habile orfévre florentin, d'après ces premiers essais. Une tête de cheval antique, fragment d'un cheval de bronze, est vivante. La noble et vraie statue du *Metellus*, dite l'*Orateur*, passe pour l'une des belles statues étrusques connues. La grande *Chimère*, que son inscription étrusque rattache à l'art de cette nation, si experte dans le travail du bronze, est un modèle du beau simple et sévère, caractère du style toscanique. Sa conservation est parfaite, et elle n'a de moderne que la queue. Parmi les petites figures, un groupe célèbre par son exécution et par les interprétations savantes auxquelles il a donné lieu, a été justement désigné sous le nom de la *Naissance de Vénus;* la déesse, très-petite, se trouve dans les bras de l'Amour, génie grave et puissant qui n'est point le malin Cupidon. Le beau Bacchus, dit l'*Idole*, aussi étrusque, pose sur une base moderne, un des plus élégants ouvrages du xve siècle, chef-d'œuvre de Desiderio da Settignano, jeune homme de la plus haute espérance mort à vingt-huit ans, élève et imitateur heureux de Donatello.

Les vases en terre cuite, s'ils n'ont ni la grâce du dessin ni le vernis brillant des vases de Nola, sont intéressants comme histoire de l'art : ceux de Chiusi, dont la collection est aussi riche qu'unique, et parmi lesquels il en est deux d'une grandeur extraordinaire, sont entièrement noirs et ornés de bas-reliefs qui offrent des sujets empruntés principalement aux traditions religieuses du pays; ceux d'Arezzo, d'une terre rouge très-fine, se rapprochent des vases romains trouvés dans le midi de la France.

Au milieu de la salle des vases en terre cuite, est une touchante et mélancolique statue du génie de la mort, restaurée assez mal à propos pour un Cupidon et armée de son arc. L'ancienne poterie d'Urbin, de Cagli et de Castel-Durante, séjour des ducs de la Rovère, fut coloriée d'après les dessins de Raphaël, des Carraches et d'autres maîtres. Il semble qu'alors on était moins ouvrier et plus artiste; il y avait moins d'aisance,

mais plus de grandeur ; on fabriquait moins, et on exécutait mieux.

On dirait que le Dante avait pu visiter la salle de Niobé, créée dans le dernier siècle, lorsqu'il s'écrie à l'aspect des figures habilement sculptées qu'il rencontre sur le chemin du purgatoire :

O Niobe, con che occhi dolenti
Vedev' io te segnata in su la strada
Tra sette e sette tuoi figliuoli spenti[1] !

Les anciens, qui dissertaient beaucoup moins que nous sur les passions, ont une vérité profonde et diverse dans la manière de les rendre ; la douleur de Niobé diffère de celle du Laocoon ; la mère couvre sa fille avec effroi sans songer aux traits qui la menacent ; le prêtre d'Apollon cherche à se débarrasser en même temps que ses fils ; sa douleur aiguë est presque menaçante ; celle de Niobé est tendre, naïve, et, malgré ses angoisses, toujours noble, toujours idéale. Après Niobé, l'Enfant mourant est peut-être la plus admirable statue de cette grande et pathétique scène. Les différentes attitudes des statues semblent singulièrement se prêter à l'ingénieuse conjecture du savant architecte anglais, M. Cokerell, qu'elles ornaient le fronton d'un temple d'Apollon.

La tête colossale dite de l'*Alexandre mourant*, a inspiré ce beau sonnet d'Alfieri :

Quel già sì fero fiammeggiante sguardo
Del Macedone invitto emul di Marte,
Pregno il veggio di morte ; è vana ogni arte,
Ogni rimedio al crudel morbo è tardo.
Or, se' tu quei, che l' Indo, il Perso, il Mardo,
E genti e genti hai dome, estinte, o sparte?
Quei, che credesti a onor divini alzarte
Piantando a Grecia in cor l' ultimo dardo?
Tu sei quel desso ; e la natia grandezza
Morendo serbi, qual chi in tomba seco
Porta di eterna gloria alta certezza.
Gloria? Oh qual sei di regia insania cieco?
Gloria a Persian tiranno, ove all' altezza
Nato era pur di cittadino Greco?

1. *Purgat.* XII, 37.

Malgré mon peu de goût et mon insuffisance pour les discussions archéologiques, j'inclinerais plutôt, d'après deux peintres d'un génie vrai, Plutarque et Bernardin de Saint-Pierre, à voir dans ce buste touchant, quoique d'une beauté médiocre, Alexandre abandonné des dieux [1]. Un buste colossal de Jupiter est plein de douceur et de majesté.

Le grand tableau de *Henri IV à la bataille d'Ivry*, de Rubens, n'est qu'ébauché, et il a tout le feu du sujet et du héros. A la salle du Baroccio, les soldats d'un *Christ arrêté*, du Sodome, grand et inégal peintre siennois, que sa bizarrerie et ses vices conduisirent à l'hôpital, sont pleins d'expression ; la figure du Sauveur manque de divinité. Un *Homme avec un singe sur l'épaule*, tableau plein de gaieté, de vérité ; un *Moine* en blanc, un des plus beaux tableaux de la salle, sont d'Annibal Carrache. Le *Duc de Nemours et Laurent de Médicis*, tableau copié de Raphaël, passe pour un des meilleurs ouvrages du second Bronzino. La *Femme habillée de bleu* est d'André del Sarto. Une *Vierge*, remarquable par l'effet du clair-obscur, de Luc Cambiaso, peintre génois du XVIe siècle ; un portrait d'homme, un autre presque demi-figure, un autre de femme, d'Holbein, sont parfaits. Un *Vieillard*, demi-buste, est de Jean Bellini. Une *Ste Marie-Madeleine*, l'*impératrice Galla Placidia remplaçant sur un piédestal une idole par un crucifix* (l'impératrice est le portrait de la seconde femme de l'empereur Léopold), sont des ouvrages soignés, finis, de Carlo Dolci, peintre aujourd'hui plus estimé des amateurs et des dames que des artistes. Une *Vierge*, pleine

1. « Plutarque remarque, dit Bernardin de Saint-Pierre (t. III, note 12 des « *Études de la Nature*), qu'Alexandre ne se livra au désordre qui souilla la fin « de son auguste carrière que parce qu'il se crut abandonné des dieux..... Je se« rais surpris que l'expression de cette situation n'eût pas inspiré le génie de quelque « artiste grec. » Après avoir cité le passage d'Addison sur ce buste et sur deux ou trois autres du même air et de la même posture qu'Addison suppose représenter le conquérant pleurant pour de nouveaux mondes, ou dans quelques autres circonstances semblables de son histoire, Bernardin de Saint-Pierre croit que la circonstance de l'histoire d'Alexandre, à laquelle il faut rapporter ces bustes, est celle où il se plaint aux cieux de l'avoir abandonné. « Je ne doute pas, ajoute-t-il, « qu'elle n'eût fixé l'excellent jugement d'Addison, s'il se fût rappelé l'observa« tion de Plutarque. »

de charme, de douceur et de vérité, est de Sassoferrato. Un *portrait de princesse* qui a quelque ressemblance avec Marie Stuart, de Van Dyck; la seconde femme de Rubens; sa *Bacchanale*, sont superbes. Une *tête de femme* est du Baroccio; un *Jeune Homme tenant une lettre*, dur, mais vrai, de Francia; un excellent portrait du sculpteur Francavilla, de Porbus; un *Philippe IV* à cheval, plus grand que nature, de Velasquez. Au milieu de cette pièce, dite du *Baroccio*, est la célèbre table octogone en pierres dures, la plus grande qui existe, à laquelle vingt-deux artistes travaillèrent sans interruption, et qui, commencée en 1623 sur le dessin de Ligozzi, ne fut achevée qu'en 1649 : Poccetti a fait le dessin du petit médaillon du milieu. Dans les armoires de cette même pièce, se trouve la collection des dessins, la plus riche qu'il y ait en Europe; elle en compte vingt-sept mille, et remonte jusqu'à Giotto; plus de deux cents sont de Michel-Ange, cent cinquante de Raphaël, et il en existe de la plupart des premiers maîtres italiens.

Le buste de Brutus, ébauché par Michel-Ange, représente bien le meurtrier de César, le Romain que l'âme du poëte a peint éloquemment :

Vivat, et ut Bruti procumbat victima, regnet[1].

On lit au bas ce plat distique :

Dum Bruti effigiem sculptor de marmore ducit
In mentem sceleris venit, et abstinuit.

Un Anglais, le comte Sandwich, impatienté, a répliqué par celui-ci, impromptu :

Brutum effecisset sculptor, sed mente recursat
Tanta viri virtus; sistit et abstinuit.

Je ne crois pas que le génie de Michel-Ange dut éprouver ces diverses terreurs : il est plus probable que l'inconstance naturelle qui lui fit commencer et abandonner tant d'autres ouvrages aura laissé inachevé le Brutus. Ce buste est un des rares bustes qu'ait exécutés Michel-Ange; il n'a guère fait davantage de portraits :

1. *Pharsal.* VII, 597.

chose surprenante et regrettable, si l'on se rappelle les princes qui le recherchèrent et les hommes illustres dont il fut l'ami. Un statuaire corse, Ceracchi, élève de Canova, voulait continuer le buste de Michel-Ange ; ardent et sombre ami de la liberté, il périt sur l'échafaud pour avoir conspiré contre Bonaparte, premier consul, dont il pressentait la domination ; ses talents pouvaient le conduire à la gloire, et il était plus digne de terminer le Brutus que d'attenter aux jours du nouveau César, son compatriote. La tête de Satyre que Michel-Ange travaillait à quatorze ans dans les jardins de Laurent-le-Magnifique, avec le morceau de marbre qu'il reçut des ouvriers, le fit connaître de ce grand homme, qui, enchanté d'une telle rencontre et de la précocité de ce sculpteur enfant, voulut l'avoir à sa table, dans sa maison, et lui faire une pension. Il avait reproché au satyre d'avoir toutes ses dents, quoique vieux ; critique que la prodigieuse intelligence de l'auteur sut aussitôt et habilement mettre à profit. Quoique vivant à la cour du maître de Florence, et son ami, l'artiste ne perdit rien par la suite de son indépendance, de sa fierté et de ses habitudes solitaires. Les ouvrages antiques remarquables de cette salle sont : une *Sapho*, gracieuse ; un buste de *Solon*, réhabilité par Visconti, et qui, jusqu'à lui, passait pour un portrait de jeune Romain, ouvrage d'un autre Solon, artiste du temps d'Auguste ; une *Tête de vieillard*, d'une conservation extraordinaire ; un *Démosthène* expressif ; une grande tête de *Pompée*, en porphyre ; un *Platon*, authentique ; le fragment d'une statue en marbre de Paros, peut-être un *Bacchus* ou un *Faune*, admirable ; un buste de *Scipion*, beau et rare.

La collection des portraits des peintres faits par eux-mêmes, unique au monde, est curieuse, quoiqu'il s'y trouve un grand nombre de portraits médiocres. Les peintres nouveaux doivent éprouver aussi quelque incertitude à offrir leurs portraits ; puisque l'usage, lorsqu'il y a trop-plein dans cette espèce de Panthéon, est d'exiler dans quelque villa du grand-duc ceux que l'on juge les plus faibles. Le portrait de Raphaël ne paraît pas de son meilleur temps. L'aspect de tous ces visages silencieux d'artistes autrefois célèbres cause une vraie émotion. La noblesse des traits

se rencontre assez avec la supériorité des talents, et il y a quelque harmonie entre le genre de ces mêmes talents et les diverses physionomies des peintres. Tels sont : Titien, avec sa forte expression; Léonard de Vinci, le plus beau des portraits de la collection, plein de grandeur et de majesté; Paul Véronèse, brillant, magnifique; Michel-Ange, triste, âpre; André del Sarto, pur, facile, sans inspiration [1]; les cinq portraits des Carraches, riches, variés, parmi lesquels Annibal s'est peint, s'est renouvelé jusqu'à trois fois; le Dominiquin, tenant un livre entr'ouvert à la main, rêveur, souffrant, comme son caractère et sa destinée; le Guide, son rival, favorisé de la fortune, animé, satisfait; le Giorgione, superbe; Tintoret, ridé, rigide; Jules Romain, dont la bouche et les yeux parlent; Cavedone, dont les traits expriment les soucis et la pauvreté [2]; Vasari, qui montre sur sa poitrine le collier de l'ordre équestre de Côme Ier, emblème de la médiocrité décorée; Angelica Kauffmann, jeune, gracieuse. Il y a toutefois quelques contrastes : le beau portrait d'Holbein est d'une expression dure; Cigoli, si pathétique, a l'air bouffon; l'Albane et Carlo Dolci n'ont point l'élégance de leurs productions. Le portrait de Marietta Robusti, la fille du Tintoret, debout, appuyée contre un clavecin, et tenant d'une main un cahier de musique, intéresse, quoique imparfait, lorsqu'on se rappelle la vie et les talents divers de cette jeune femme [3]. Un portrait agréable est celui de Sophonisbe Anguissola, crémonaise, très-habile peintre de portraits du XVIe siècle, qui perdit la vue vers la fin de ses jours, et dont Van Dyck disait

1. Vasari raconte ainsi quelle fut l'occasion singulière de ce portrait, à la suite d'un tableau qui avait été commandé à l'auteur par les moines de Vallombreuse : *E perchè finita l'opera avanzo de' colori e della calcina : Andrea preso un tegolo, chiamò la Lucrezia sua donna e le disse : Vien quà, poichè ci sono avanzati questi colori, io ti voglio ritrarre, acciocchè si veggia in questa tua età, come ti sei ben conservata, e si conosca nondimeno quanto hai mutato effigie, e sia per esser questo diverso dai primi ritratti. Ma non volendo la donna, e se forse aveva altra fantasia, star ferma, Andrea quasi indovinando esser vicino al suo fine, tolta una spera, ritrasse se medesimo in quel tegolo tanto bene, che par vivo e naturalissimo.*

2. *V.* Liv. VIII, chap. V.

3. *V.* Liv. VI, chap. XVIII.

qu'il avait plus appris de cette vieille aveugle que de tout autre voyant. Le portrait de Currado, bon peintre florentin du XVe siècle, fut fait à quatre-vingt-quatre ans, et il mourut à quatre-vingt-onze, toujours travaillant et enseignant. L'excellent portrait de Morto da Feltro ne le représente probablement pas ; le crâne vers lequel le personnage a le doigt tourné lui a valu son surnom de *Morto*. Le portrait de Jeanne Fratellini, florentine du XVIIe siècle, est singulièrement touchant, puisqu'il exprime son amour et sa douleur de mère et d'artiste : elle s'y est peinte faisant le portrait de son fils unique et de son élève qui lui fut enlevé à la fleur de l'âge. Le peintre anglais Reynolds s'est représenté tenant un cahier sur lequel on lit : *Dissegni dell' immortal Buonarotti*, marque de son admiration pour le grand homme qu'il a si peu imité. Le portrait de Canova, de sa façon, est loué par ses admirateurs [1]. Au milieu de cette salle on voit le fameux vase Médicis, sur lequel est sculpté le sacrifice d'Iphigénie : l'Agamemnon a bien un voile sur la tête, mais il ne lui couvre point le visage comme celui de Timanthe et comme celui d'un bas-relief de beau style grec sculpté sur un *puteal* de cette même galerie. Un hermaphrodite couché sur une peau de lion est plein d'ardeur et de volupté.

Les deux salles des tableaux de l'école vénitienne offrent plusieurs chefs-d'œuvre de ses premiers maîtres. A la première sont : le portrait grandiose du condottiere Gattamelata, du Giorgione ; la *Ste Catherine ;* l'*Annonciation ;* le *Martyre de Ste Justine*, inachevé, mais plein de génie et de hardiesse ; *Esther devant Assuérus*, de Paul Véronèse ; les deux superbes *Portraits de François de la Rovère et de la duchesse sa femme*, du Titien ; la *Vierge*, et à côté saint François, de Polydore de Caravage ; un joli *Portrait de jeune homme* avec des plumes sur la tête ; un *Homme assis*, de Pâris Bordone ; un beau *Portrait d'homme tenant un livre*, du Pordenone ; un des beaux *Christ mort*, de Jean Bellini ; une très-belle *Figure habillée à l'espagnole*, prise à tort pour le portrait de saint Ignace, de J.-B. Morone ; la *Famille du Bassan*, espèce d'intérieur, si vrai, si na-

1. *V.* Liv. v, chap. XXIX.

turel, si varié : derrière est son maître le Titien et sa femme; un *Paysage*, du même, avec des bergers et des troupeaux; le portrait du général et amiral vénitien Venier, du Tintoret; quatre beaux bustes de Paul Véronèse, de Pâris Bordone, de Tinelli, de Campagnola. A la seconde pièce : l'esquisse de la *Bataille de Cadore;* la *Vierge et S. Antoine* ermite; un magnifique portrait de Jean de Médicis, le capitaine des bandes noires, qui ressemble à la tête de Napoléon; la *Vierge* en rouge, et Ste Catherine; la femme en chemise tenant des fleurs, dite la *Flore;* la *Ste Catherine des roues*, brillant portrait de la reine de Chypre, Catherine Cornaro, du Titien; les *Noces de Cana*, du Tintoret; son admirable portrait de Sansovino vieux, qui rappelle et justifie la devise qu'il avait inscrite dans son atelier : *Disegno di Michelangiolo, e colorito di Tiziano;* la *Conversion de S. Paul*, du Pordenone; *Moïse faisant l'épreuve des charbons ardents et de l'or;* le *Jugement de Salomon;* une *Sainte Société*, espèce d'allégorie fort peu intelligible; un *Chevalier de Malte* tenant son chapelet, du Giorgione; un *Vieillard* assis, un livre à la main; un *Buste*, tous deux pleins de vérité, du Morone; un *Guerrier*, de Sébastien del Piombo; un *Homme jouant de la guitare*, du Moretto; une tête de *S. Paul*, ébauchée; *Jésus-Christ* sur le Calvaire, admirable de tristesse, de Paul Véronèse; le *Christ mort près des trois Maries*, du Bassan; un *Homme roux*, superbe, de Pâris Bordone.

Le riche cabinet des gemmes, composé de plus de quatre cents pierres dures, en offre plusieurs travaillées par Benvenuto Cellini, ou dans son goût; huit bas-reliefs en or, dont un représente la vue de la place du Grand-Duc, sont de Jean Bologne. L'objet le plus précieux est le célèbre coffret en cristal de Clément VII, sur lequel Valerio Vicentino, le plus habile graveur de son temps, a merveilleusement ciselé la *Passion* en dix-sept compartiments : sa fille l'avait aidé dans cet ouvrage exquis, donné par le pape à François Ier, lors du mariage de sa nièce Catherine de Médicis avec le frère puîné du dauphin, depuis Henri II, monument l'un des plus remarquables de la perfection des arts au XVIe siècle, et dont la France doit vivement re-

gretter la perte. Telle fut longtemps l'indifférence de la cour de France pour les objets d'art qu'il en était fait des présents. Le coffret de Clément VII aura probablement été dissipé de cette manière; mais il m'a été impossible de découvrir à Florence l'époque, et quand il est passé à la galerie.

Les tableaux de l'école française sont des plus faibles de leurs auteurs. On remarque le *Thésée retrouvant à Trézène les marques de son origine*, de Poussin; les beaux portraits de J.-B. Rousseau, par Largillière; d'Alfieri et de la comtesse d'Albani, par M. Fabre. Alfieri a écrit de sa main derrière ces derniers deux sonnets, autres portraits vivants de lui et de son amie. Au-dessous du sonnet de son portrait signé de ses initiales V. A. est cette inscription furibonde que peut-être je n'aurais pas dû transcrire : *Scampato oggi ha du' anni dai Gallici carnefici tiranni.* Madame de Sévigné et sa fille, de Mignard, n'ont ni le charme ni la beauté des modèles; une *Vénus* antique, dite *della Spina*, au milieu de la salle, est un ouvrage élégant, délicat.

L'école flamande offre beaucoup de noms célèbres, mais pas de tableau capital, à l'exception d'un grand et beau Claude Lorrain, *le Coucher du soleil* dans la mer avec la vue de la villa Médicis. Une tête de l'apôtre *S. Philippe*, d'Albert Durer, est d'un beau style. Plusieurs portraits d'Holbein représentent des hommes d'une juste célébrité : Zwingle, le réformateur modéré de la Suisse; Thomas More; François Ier, très-petite figure, d'une finesse admirable : une caricature de Callot, qui aurait dû être mise à l'école française, est fort plaisante.

Parmi les tableaux des peintres italiens, on distingue : la *Vierge, S. Jean et un évêque;* un joli *Portrait de vieillard* avec une fourrure rouge, de Paul Véronèse; un petit portrait du Parmesan fait par lui-même, au milieu d'un tableau contenant huit autres portraits; une rondache sur laquelle est peinte effroyablement la *Tête de Méduse*, de Michel-Ange du Caravage; un buste de la *Vierge* pressant l'enfant Jésus contre son sein, plein de grâce, de Cignani; des *Hommes et des Femmes qui chantent* dans un frais paysage, du Guerchin; la *Vierge* avec son fils qui embrasse saint Jean enfant, de Schidone; un petit

Buste d'homme, du Tintoret; l'*Annonciation*, un des chefs-d'œuvre du Garofolo.

La célèbre tribune de la galerie de Florence paraît, lorsqu'on y pénètre, comme le sanctuaire des arts : un jour mystérieux y règne, la coupole est incrustée de nacre de perle, le pavé, d'un marbre précieux, et elle réunit quelques uns des premiers chefs-d'œuvre de la sculpture antique et de la peinture : la *Vénus* de Cléomène, placée au milieu, semble la divinité de ce sanctuaire. Malgré l'afféterie des bras modernes, il est impossible de ne pas admirer sans cesse cette voluptueuse pudeur, cette pudeur grecque, mythologique, qui ne peut être la pudeur virginale, que de bonnes gens ont souhaitée à la déesse de Gnide.

Les quatre autres chefs-d'œuvre antiques sont : le *Petit Apollon*, peut-être le plus parfait modèle de l'idéal gracieux; le *Rotateur*, si naturel, si vrai, qui, après avoir été Cincinnatus, Manlius et deux ou trois autres Romains, puis l'esclave qui découvre la conspiration des fils de Tarquin, ou celle de Catilina, paraît décidément le Scythe commandé par Apollon pour écorcher Marsyas; le groupe des *Lutteurs*, unique en son genre et admirable de vigueur, de précision et d'intelligence anatomique; le *Faune*, gai, animé, léger, dont la tête et les bras furent très-habilement restaurés par Michel-Ange, et à sa manière.

Il faut convenir que la rareté des tableaux de chevalet de Michel-Ange fait à peu près tout le mérite de sa *Vierge* avec l'enfant Jésus et S. Joseph. Michel-Ange regardait avec dédain la peinture à l'huile comme un art de femme, bon seulement pour des oisifs et des paresseux : *arte da donna e da persone agiate ed infingarde*. Les deux *Vénus* du Titien sont admirables; celle surtout qui tient des fleurs et dont la couleur est vraiment sublime : la voluptueuse langueur de ses traits exprime merveilleusement le vague des passions dans la jeune femme. Si l'agrément du visage ne répond point à la perfection des formes, on peut l'attribuer à ce que la figure est un portrait, et il a été donné pour celui de la maîtresse du duc d'Urbin, qui aurait eu la fantaisie de poser ainsi. Ces deux grandes Vénus nues, couchées, d'une beauté si réelle et si fraîche, la Vénus antique,

l'espèce de mobilier élégant de la tribune, donnent à ce cabinet un aspect assez peu décent : on dirait un boudoir public. Le portrait de Beccadelli, nonce à Venise, tenant un bref de Jules III, encore du Titien, alors âgé de soixante-quinze ans, a bien l'air et la finesse d'un prélat romain. *Notre-Dame sur un piédestal, S. François et S. Jean l'Évangéliste debout*, peut être regardé comme un des ouvrages les plus achevés d'André del Sarto. Une *Ste Famille avec Ste Catherine* est un des tableaux les plus exquis, les plus variés, les plus harmonieux de Paul Véronèse. Des six tableaux de Raphaël, cinq sont d'immortels et divers chefs-d'œuvre : les *deux Stes Familles;* le *S. Jean au désert*, si vigoureux, si inspiré, mais dont le paysage est par le temps devenu trop noir; la gracieuse *Fornarine;* et le portrait de Jules II qui exprime si vivement la force d'âme et le génie du pontife; « Il fait peur, a dit Vasari, comme s'il était vivant » : *Faceva temere il ritratto a vederlo, come se proprio egli fosse vivo.* Le *Charles-Quint après son abdication*, de Van Dyck, est une belle composition de portrait. il se promène à cheval, nu-tête, sur le bord de la mer agitée; à défaut des orages du monde qu'il regrette, il semble contempler, rechercher ceux de l'Océan. Le *duc François d'Urbin* armé est un bon ouvrage du Baroccio. La *Vierge adorant l'enfant Jésus* passe pour le meilleur des quatre tableaux du Corrège. L'*Hérodiade recevant la tête de S. Jean-Baptiste*, de Léonard de Vinci, offre un effroyable contraste de joie, celle de la danseuse et du bourreau qui rit.

Deux salles sont destinées aux tableaux de l'école florentine, de cette école à la fois si naïve, si correcte, si élégante et si gracieuse. A la première salle, la *Tête de Méduse*, de Léonard de Vinci, inachevée, paraît à la fois terrible et bizarre : le visage est en raccourci, et il n'y a de vie que dans les couleuvres. Un *portrait de Bianca Capello*, par le premier Bronzino, au regard funeste, et haut en couleur, s'accorde assez avec les habitudes bachiques de cette dame, remarquées par Montaigne[1]. Le petit tableau du *S. François recevant les stigmates*, du Cigoli, le plus précieux des nombreux saint François de cet intime ami de Ga-

1. *V.* ci-dessus, chap. I.

lilée que souvent il consultait, est pénétrant de douleur et de foi. La *Naissance de S. Jean-Baptiste*, de Jean de Fiesole, dominicain dit le frère Angélique, a toute la douceur et la grâce de ce maître primitif. Dans la seconde salle on admire : *S. Yves*, le patron des avocats, *assis, recevant les requêtes des veuves et des orphelins*, harmonieuse et touchante composition d'un coloris parfait, d'Empoli; un beau portrait d'homme demi-figure; le *portrait de Côme l'ancien*, d'une excellente physionomie; *Joseph présentant Jacob à Pharaon*, du Pontormo : ces divers ouvrages exécutés avant qu'il ne se fût perdu par l'imitation et dans sa première manière, dont Michel-Ange disait que s'il avait pu s'y tenir il aurait élevé l'art jusqu'au ciel; la *Vierge*, *S. Jean*, *Ste Anne* et plusieurs religieux, une des grandes et belles peintures de Fra Bartolommeo; la *Vierge*, *S. Victor*, *S. Bernard*, *S. Jean-Baptiste et S. Zanobi*, de Dominique Ghirlandaio ; et de son digne fils Rodolphe, deux traits de l'*Histoire de S. Zanobi*, dont quelques têtes ont mérité d'être attribuées à Raphaël; le *Martyre de S. Étienne*, superbe, le plus parfait, pour la couleur, des tableaux de Cigoli, que Pierre de Cortone regardait dans son temps comme le meilleur tableau des églises de Florence. Malgré les énormes éloges prodigués à la *Descente du Sauveur dans les limbes*, vantée comme le chef-d'œuvre du premier Bronzino, ce tableau manque à la fois de charme, de naturel et de vérité.

Les ouvrages de savants tels que Holstenius, Vaillant, Spanheim, Mezzabarba, Occone, Noris, Gori, Eckel, Sestini, ont suffisamment fait connaître aux amateurs le beau choix des articles qui composent le médaillier de Florence, d'environ quinze mille médailles et supérieurement classé. La collection des camées tant anciens que modernes, dont les pièces les plus capitales se voient dans les deux publications de la Galerie de Florence, est la plus riche que l'on connaisse, et s'élève à plus de quatre mille.

CHAPITRE V.

Bibliothèque Laurentienne. — Vestibule. — Escalier. — Vitraux. — Catalogue. — Virgile. — Pandectes. — Tacites. — Décaméron. — Pâté de Courier. — Lettres de Cicéron copiées par Pétrarque. — Notes de Politien. — Lettre du Dante. — Portrait du Dante. — Discours de la *Véritable amitié*. — Manuscrits d'Alfieri. — Miniatures. — Évangéliaire syriaque. — Portrait de Laure. — Missel. Doigt de Galilée. — Collection d'Elci.

La bibliothèque Laurentienne, un de ces foyers illustres dans les annales des lettres, passa longtemps pour la plus riche de l'Europe. Ses destinées, si incertaines à sa naissance[1], furent enfin fixées en 1571, lorsque Côme Ier chargea Vasari de terminer l'édifice, commencé par Michel-Ange, qui devait la recevoir. Le vestibule, l'escalier, sont d'un goût maigre, capricieux, bizarre. L'escalier fut construit en l'absence de Michel-Ange; il paraît en avoir désavoué l'invention, ainsi qu'on le voit par une phrase de sa réponse écrite de Rome à Vasari : *Mi torna ben alla mente come un sogno, una certa scala, ma non credo che sia quella che pensai allora, perchè mi torna cosa goffa.* L'intérieur de la salle est d'une architecture beaucoup plus régulière et plus sage. Les vitraux coloriés sur les dessins de Jean d'Udine, élève de Raphaël, et d'une extrême élégance, répandent un jour mystérieux qui invite à la méditation et à l'étude. Suivant l'usage du temps, les manuscrits sont posés à plat sur des pupitres auxquels ils tiennent par une petite chaîne, ce qui doit singulièrement fatiguer la couverture et lui faire perdre sa fraîcheur et sa beauté. Ils furent ainsi disposés par les deux premiers bibliothécaires de la Laurentienne, le sénateur Baccio Valori et Jean Rondinelli. Les bancs mis devant et entre les quatre-vingt-huit pupitres (*plutei*) pour les travailleurs qui n'y sont pas trop à leur aise, l'aspect sévère de ces gros volumes

1. *V.* ci-après, chap. XI, sur l'ancienne bibliothèque du couvent de Saint-Marc.

enchaînés, annoncent des mœurs littéraires d'un autre âge. La Laurentienne qui n'a que des manuscrits, en compte environ neuf mille. Le catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de Bandini, ouvrage de quarante-quatre ans, est un vrai chef-d'œuvre de méthode, d'exactitude et de critique. On doit désirer qu'il soit aussi bien continué par le savant bibliothécaire actuel, M. Furia, qui depuis longtemps a promis la suite. Les catalogues des manuscrits orientaux et hébreux ont été donnés par Assemanni et Biscioni. Les plus célèbres manuscrits sont :

Le Virgile du IVe ou du Ve siècle, le plus ancien des manuscrits de Virgile, manuscrit in-4°, parchemin, d'une merveilleuse conservation, auquel il ne manque que les premières pages, miraculeusement retrouvées à la Vaticane, il y a peu d'années, par les soins de M. Mai, et suppléées, en 1771, par Foggini, qui a barbarement numéroté les feuillets avec des chiffres arabes. C'est d'après ce manuscrit que Heyne a mis et que l'on met encore, dans certaines éditions, l'orthographe du temps de la république (*is* pour *es*, *o* pour *u*), usage pédantesque, puisque cette vieille orthographe détruit l'harmonie des vers ;

Les *Pandectes*, prises, dit-on, au siége d'Amalfi par les Pisans, en 1135, deux volumes in-fol. parchemin, et d'un caractère assez fort et très-lisible, qui paraissent du VIe ou du VIIe siècle. L'origine et l'authenticité de ces fameuses Pandectes a donné lieu à de nombreuses conjectures. Plusieurs savants, parmi lesquels Politien, qui les a doctement corrigées, et dont une copie avec ses notes marginales autographes est à la Laurentienne, ont cru qu'elles étaient une copie envoyée en Italie par Justinien, et peut-être de la main de Tribonien, parce que les diverses préfaces grecques n'ont ni points ni virgules ; d'autres ont pensé qu'elles passèrent directement de Constantinople à Pise par la voie du commerce, ou qu'elles furent transportées à Ravenne par quelque exarque. Elles sont toujours les plus anciennes que l'on connaisse, et peuvent être regardées comme l'original de toutes nos Pandectes. On a loué la modération de Gino Capponi, qui, nommé gouverneur de Pise après l'avoir contraint de se rendre par famine, ne lui avait enlevé que ses

Pandectes. Il semble que la perte irréparable de tels monuments, de ces trésors de l'antique gloire d'une cité, ne doit pas lui être moins cruelle que le paiement de contributions, et qu'elle doit peut-être lui coûter davantage. Arrivées à Florence en 1406, les Pandectes furent mises au Palais vieux ; elles n'étaient montrées au temps de la république qu'avec une permission de la Seigneurie, et qu'à la lueur de flambeaux ; c'est ainsi que les vit Budé avec la légation française qui se rendait à Rome. Elles furent ensuite conservées, ainsi que les actes du Concile de Florence encore à la Laurentienne, dans la garde-robe du grand-duc ; un des officiers de la cour en avait la clef, et il ne la communiquait que sous certaines formalités dont il n'est plus aujourd'hui question : un volume ouvert est exposé sous verre ; l'autre est serré, et la faveur d'en toucher les feuillets est accordée avec obligeance et discernement par MM. les bibliothécaires ;

Les deux manuscrits de *Tacite ;* le premier qui serait de l'an 395, si l'on s'en rapportait à la note qui le termine, quoique les bénédictins croient y reconnaître une écriture lombarde du Xe ou du XIe siècle [1] ; remarque modifiée par Ernesti et par quelques autres, qui, tout en avouant que ce manuscrit n'est qu'une copie faite sur l'exemplaire de 395, le font remonter au IXe siècle, au VIIe et même au VIe : le second Tacite, dont l'âge ne paraît pas aussi très-sûr, est celui de Corbie, qui, le premier, a fourni les cinq premiers livres des Annales, et a rectifié plusieurs passages des livres précédemment publiés, conquête littéraire, une des plus brillantes de Léon X, découverte merveilleuse faite dans un couvent, au fond de la Westphalie, par le receveur apostolique Ange Arcimboldi, que le généreux pontife récompensa d'une gratification de 500 sequins ;

La fameuse copie du *Décaméron*, faite, dit-on, en 1384, par Amaretto Mannelli, qui a donné à celui-ci une sorte de renommée depuis la perte de l'original [2]. Il faut convenir toutefois que l'amitié de Boccace pour Amaretto, et les liens qui l'unissaient à sa famille, sont une conjecture assez incertaine pour lui attri-

1. *Nouv. Traité de diplomatique*, t. III, p. 278, 80.

2. *V.* ci-après, chap. XIV.

buer à une telle distance cette même copie et les notes qui l'accompagnent. Le Décaméron, qui avait librement circulé manuscrit et pendant le premier siècle de l'invention de l'imprimerie, excita plus tard, après le concile de Trente, les soupçons de la cour de Rome. On conserve à la Laurentienne la curieuse correspondance entre les quatre commissaires florentins nommés par Côme Ier, le grand-duc, le prince de Toscane, et les censeurs romains qui opéraient sous les yeux du pape; grave négociation au sujet d'un recueil de contes, à la suite de laquelle fut imprimée à Florence par Junte, au bout de sept ans, en 1573, l'édition dite des *Députés*, édition officielle, qui ne fit que donner du prix aux réimpressions des éditions complètes.

Après ces premiers et grands manuscrits, une multitude d'autres sont importants sous le rapport historique ou littéraire: un *Plutarque* du IXe ou du Xe siècle, mais auquel il manque le second volume, est d'une conservation extraordinaire. J'ai examiné le manuscrit de *Longus*, célèbre par la tache d'encre de Paul-Louis Courier, faite par *étourderie*, selon une déclaration de sa main jointe au manuscrit. Malgré ma vive sympathie pour un aussi excellent écrivain et pour un caractère aussi indépendant, je ne puis dissimuler qu'au premier abord l'aspect de l'énorme pâté, maladroitement attaqué par l'acide muriatique, ne semble le condamner; peut-être qu'un faux honneur national, que l'amour-propre blessé des bibliothécaires a pu les porter à étendre cette tache: de toutes les virulentes et coupables accusations de Paul-Louis, c'est assurément la seule que nous croyions ne pas devoir tout à fait rejeter.

La volumineuse collection des anciens historiens grecs rappelle l'éclatante protection accordée par François Ier aux sciences et aux lettres; la traduction latine d'un premier volume in-fol., imprimé à Paris (1544), lui fut dédiée par Guido Guidi, noble florentin qui exerçait habilement la médecine, qu'il avait nommé son premier médecin, et appelé à la chaire de médecine du collége royal. Le philologue et alchimiste hollandais, Jacques Tollius, devait traduire le reste encore inédit. L'achèvement d'un pareil travail semble revenir à la France qu'il ho-

norerait; mais les gouvernements actuels ne paraissent point s'en soucier, et depuis longtemps il ne s'est présenté personne à la Laurentienne qui annonçât l'intention de s'y livrer.

La copie des *Lettres familières* de Cicéron de la main de Pétrarque, d'après l'ancien manuscrit passé à la Laurentienne, qu'il avait le premier découvert dans la bibliothèque du chapitre de Vérone[1], ainsi que la copie des *Lettres à Atticus*, prouvent le culte qu'il avait voué à l'orateur romain. Ces copies sont encore remarquables sous le rapport calligraphique et comme main-d'œuvre. La rèliure des *Épîtres* n'est que du temps de Côme : la vieille couverture en bois de ce volume, si souvent pris et repris par Pétrarque, l'avait tellement, dans ses chutes fréquentes, blessé à la jambe gauche, qu'on faillit la lui couper, tant l'érudition alors était rude et presque meurtrière. Il y a bien encore à ce volume, comme auparavant, des fermoirs et des coins en cuivre, mais ils ne produiraient point une pareille plaie.

Un bel *Horace* du XIIe siècle appartint à Pétrarque; il l'avait acheté en 1347, ainsi que le porte une inscription de sa main : il y a joint aussi quelques notes rares, et qui ne paraissent guère plus intéressantes que ses notes incertaines sur le Virgile de l'Ambrosienne. Un manuscrit papier, fort défectueux, renferme plusieurs de ses épîtres latines, autographes, adressées à quelques uns de ses nombreux protecteurs.

Le *Térence*, contenant plusieurs pages de remarques de la main de Politien, avait été, selon l'inscription qu'il y a mise, collationné par lui, en 1491, à Venise, sur l'ancien et célèbre manuscrit de Bembo passé à la Vaticane. On voit, par ces remarques que l'impéritie du relieur a en partie mutilées, et par une foule d'autres qui couvrent les manuscrits de la Laurentienne, l'ardeur, la volupté avec laquelle cet illustre lettré; grâce aux bienfaits des Médicis, pouvait se livrer à l'étude, à l'explication et à la propagation des chefs-d'œuvre antiques.

Un manuscrit in-4° de l'*Histoire* de P. Orose, mutilé au commencement, a près de mille ans.

1. *V.* Liv. v, chap. xv.

C'est à la Laurentienne que fut découverte, à la fin du dernier siècle, la lettre superbe du Dante, écrite en latin à un religieux de ses parents, par laquelle il refuse, malgré le supplice de quinze années d'exil, de rentrer à Florence, sous la condition de faire amende honorable dans la cathédrale, de demander pardon à la république et de payer une amende, monument admirable, malgré sa mauvaise latinité, de la force d'âme du poëte, commentaire le plus éloquent de ses vers, et qui donne le secret de son génie[1].

Le volumineux commentaire de Benvenuto da Imola sur le Dante, de 1375, malgré ses erreurs, est encore intéressant et utile. Cet élève de Boccace avait occupé dix années à Bologne une de ces chaires *dantesques* fondées dans toute l'Italie[2], et il ne s'était point montré indigne d'un tel honneur.

Le grossier dominicain, auteur de l'*Ottimo commento della divina Commedia* publié récemment à Pise, 1827-29, 3 vol. in-8°, qui paraît contemporain du poëte, donne la mesure de la science de ceux qui, alors, étaient appelés doctes en Italie, et il peut faire juger de l'immense supériorité du Dante sur son siècle.

Le discours de l'illustre Bruni l'Arétin contre son ancien ami Nicolas Niccoli, véritable libelle qui, heureusement pour sa mémoire, n'a jamais été imprimé, fait peu d'honneur aux mœurs littéraires du temps, puisqu'il montre à quelle violence, à quelles invectives deux des esprits les plus cultivés de Florence avaient pu se laisser emporter.

Parmi les manuscrits inédits de Marsile Ficin, on remarque : des *Commentaires* sur le *Philèbe*, de Platon, le *Parménide*, le *Sophiste*, le *Timée*, le *Phædon*; des traités *De Divino furore*, *De virtutibus moralibus*, *De quatuor sectis philosophorum*; des *Ques-*

1. Cette lettre n'est point autographe. On ne connaît rien de l'écriture du Dante. La lettre de la Laurentienne, insérée par Foscolo dans ses *Essays on Petrarch*, p. 17, n'avait point été, ainsi qu'il l'a cru, découverte par lui. L'abbé Mehus, le créateur de l'histoire littéraire de Florence, l'avait indiquée au chanoine de Vérone, Dionisi, qui l'a publiée (*Anecdot. V. Veronæ*, 1790, p. 176). M. Villemain l'a parfaitement traduite, t. Ier, p. 355, de son *Cours de littérature française*, pour l'année 1830.

2. *V.* ci-après, chap. XII.

tions sur l'*Esprit*, une traduction des *hymnes d'Orphée*, et des *Dits* de Zoroastre, ouvrages de sa première jeunesse ; une version italienne de la *Monarchie* du *Dante*, etc., travaux divers qui prouvent l'ardente activité des premiers hommes de lettres de la renaissance.

Malgré la facilité un peu commune des vers du *Paradisus*, poëme d'Ugolin Verini, ils ont une sorte d'intérêt par les détails sur les affaires de Florence, et par le culte sincère et la tendresse que l'auteur avait voués aux Médicis, dont les armes couvrent ce brillant manuscrit, ainsi que beaucoup d'autres de la Laurentienne. Ugolin fut surpassé par son fils Michel Verini, jeune poëte de la plus haute espérance, mort à dix-sept ans, martyr, a-t-on dit, de sa chasteté, comme si l'on mourait de cela et à cet âge, ami de Politien et de Laurent de Médicis qui allait quelquefois souper chez cette famille, car la protection littéraire de Laurent était simple, bourgeoise, familière, et ne ressemblait point aux encouragements pompeux et à distance accordés par la munificence des princes.

Les deux manuscrits de l'*Hermaphrodite*, du Panormita, ne justifient que trop les censures dont la pudeur publique, Poggio, Philelfe et Laurent Valla qui voulait que l'on brûlât l'auteur comme le livre, avaient frappé cet obscène recueil dédié à Côme Ier ; il fut imprimé pour la première fois à Paris, en 1791, sans doute comme une preuve nouvelle des préjugés vaincus à cette époque. Une lettre de Guarino, de Vérone, en tête du manuscrit, cherche assez singulièrement à défendre toutes ces infamies par des citations de saint Jérôme.

Les manuscrits des troubadours de la Laurentienne, quoique en partie reconnus fautifs, ont été savamment employés par M. Raynouard, qui a su y découvrir d'importantes variantes et quelques pièces qui ne se trouvaient point ailleurs. L'un de ces manuscrits du XVe siècle, bien conservé et d'une belle écriture, avait appartenu à Benoît Varchi et à Charles Strozzi dont les noms s'y lisent encore.

A la fin de l'un des nombreux manuscrits du Dante, des XIVe et XVe siècles, sont deux petites pièces en son honneur ; la première

rappelle sa gloire et ses infortunes ; la seconde donne son portrait physique qui s'accorde tout à fait avec le portrait qu'en a tracé Boccace dans la vie du poëte.

Fu' l nostro Dante di mezza statura,
Vestì onesto, secondo suo stato,
Mostrò un pò per l' età richinato,
Fè mansueta, e grave l'andatura.
La faccia lunga, poco più che misura,
Aquilin naso, e'l pel nero, e ricciuto,
E'l mento lungo, e grosso, e'l labro alzato,
E grosso un pò sotto la dentatura.
Aspetto maninconico, e pensoso,
Cigli umidi; cortese, e vigilante
Fu negli studi, sempre grazioso;
Vago in parlar, la voce risonante,
Dilettossi nel canto, e in ogni suono,
Fu in gioventù di Beatrice amante;
Et ebbe virtù tante,
Che il corpo a morte meritò corona
Poeticha, e l' alma andò a vita bona.

Le portrait du Dante par Jean Villani est moins flatté, et probablement inexact, puisqu'il le gratifie d'*un tratto suo schifo e sdegnoso, e a guisa di filosofo non grazioso coi laici*, signalement fort différent de l'image contemporaine du poëte peinte au dôme[1].

Le petit volume des poëmes sur l'amitié montre les mœurs du XVe siècle. Le fait singulier qu'il constate semble le premier modèle des concours académiques. Pierre de Médicis, d'après le conseil du grand architecte Léon-Baptiste Alberti, avait fait proclamer qu'il décernerait une couronne d'argent travaillée en branche de laurier à l'auteur du meilleur discours en vers italiens sur la *véritable amitié* : les concurrents devaient réciter leurs poëmes dans l'église Sainte-Marie *del fiore*, et, afin de faire honneur au pape Eugène IV, qui tenait alors son concile à Florence, on offrit aux secrétaires apostoliques d'être juges du concours. Le dimanche 22 octobre 1441, l'église étant magnifique-

1. *V.* ci-après, chap. IX.

ment décorée, les officiers des études, les juges et les poëtes s'y rendirent avec un pompeux cortége : la seigneurie, l'archevêque, l'ambassadeur de Venise, un nombre infini de prélats assistaient à la cérémonie; le peuple florentin remplissait l'église. Mais, lorsqu'il fallut adjuger le prix, les secrétaires du pape, sous prétexte que plusieurs des pièces étaient d'un mérite à peu près égal, et qu'il était impossible de se décider, décernèrent la couronne à la cathédrale; inepte jugement encore moins sensé que le partage de prix trop souvent adopté par l'Académie française, et qui excita le vif mécontentement, non-seulement des poëtes, mais de la ville entière. Les six concurrents (*dicitori*) étaient François d'Altobianco degl' Alberti, Antoine degl' Agli, depuis évêque de Fiesole, Mariotte Davanzati, Anselme Calderoni, François Malecarni, Benoît de M. Michele d'Arezzo. L'examen rapide, incomplet des divers discours n'est pas sans quelque intérêt. Degl' Alberti prétend que Phocion, *Périclès*, les deux Brutus et Camille qui délivrèrent leur patrie, s'ils n'avaient pas rassemblé des amis, n'auraient pu y parvenir et acquérir une éternelle mémoire, malgré leur vertu, leurs travaux et leur génie; il est assez pédant et cite beaucoup les anciens. Degl' Agli, dont le discours peut-être est le plus remarquable, a de l'imagination; il paraît nourri des idées platoniciennes alors si répandues à Florence. Le discours de Davanzati n'est qu'une froide dissertation; celui du florentin Malecarni, intitulé : *Trionfo di Amicizia*, semble curieux; il y a de la poésie et des allégories sur l'amitié, à laquelle il donne un char, un cortége; à sa suite, marchent Arthus, Tristan, Isotte, Lancelot, Genièvre. La pièce du dernier *dicitore* n'est point achevée.

Les éditions d'Homère, de Virgile, des tragiques grecs et d'Aristophane, sur lesquelles Alfieri, vers la fin de ses jours, étudiait avec tant d'ardeur, ont été données à la Laurentienne par M. Fabre, qui les avait reçues de madame la comtesse d'Albany, ainsi que ses manuscrits. J'ai examiné le manuscrit des tragédies. Peu d'auteurs ont travaillé leurs ouvrages autant qu'Alfieri; un volume contient le plan en prose de la tragédie; c'était la manière de Racine; on y remarque les esquisses, moitié

en français et moitié en italien, du *Philippe* et du *Polynice*, et en italien seulement d'*Antigone*, d'*Agamemnon*, d'*Oreste*, de *Rosemonde*, de *Marie Stuart* et de *D. Garzia;* un second volume présente la tragédie versifiée, avec des remarques sur les endroits faibles et à corriger; le troisième volume est une mise au net sur laquelle il y a encore des corrections de la main d'Alfieri. La publication complète de ces manuscrits et des variantes qui ne font point partie des œuvres posthumes, pourrait fournir une étude littéraire intéressante. J'ai parcouru l'esquisse française d'un *Charles Ier*, écrite à Paris, dont Alfieri s'était occupé après le *Philippe*, et qu'il abandonna vers la moitié du troisième acte, à la scène du jugement, tant, comme il l'avoue lui-même, son cœur et sa main s'étaient glacés, et ne lui permettaient point de continuer. Alfieri, dans l'étrange dédicace de son *Agis* à Charles Ier, indique encore le vice de ce sujet. Lorsque Charles paraît pour la première fois au second acte, Alfieri le désigne comme *un roi prisonnier, opprimé, philosophe, peu coupable, qui a l'âme grande et le cœur bon;* la philosophie attribuée à Charles n'est peut-être pas un trait fort exact. Une note autographe d'Alfieri, en tête d'un des volumes et datée de Florence, 1798, porte qu'il ne lui a été rendu que cinq volumes des manuscrits qu'il avait laissés en France en 1792 : *Ma non però dal pubblico loro* (*Francesi*) *ma sottratte da un privato per restituirmele.* Cette restitution, qu'Alfieri eut le tort d'oublier plus tard, est due à Ginguené, alors ambassadeur à Turin, ainsi qu'on le voit par deux de ses lettres et par les réponses d'Alfieri; correspondance qui honore la mémoire de l'écrivain français. Les médiocres traductions de l'*Énéide* et des *Géorgiques* font partie de ces manuscrits : Alfieri avait même commencé à traduire les *Bucoliques*, quoique son âpre génie ne parût guère propre à un tel travail.

Les miniatures d'un grand nombre de manuscrits de la Laurentienne en font de curieux monuments des divers âges de la peinture. Les vingt-six miniatures du précieux *Évangéliaire* syriaque sont encore, après plus de douze siècles, d'une merveilleuse conservation. L'histoire touchante de la femme adul-

tère ne se trouve point dans ces Évangiles, non plus que l'interprétation des mots *Lamma sabacthani*. Le manuscrit fut exécuté l'an 586, dans le monastère de Saint-Jean, à Zagba, ville de la Mésopotamie, par le calligraphe Rabula; il passa au XIe siècle dans le couvent de Sainte-Marie de Maiphuk, puis à celui de Sainte-Marie de Kannubin, et en 1497 à la Laurentienne. Les scribes syriens, comme les scribes grecs, latins, arabes, avaient coutume de mettre à la fin de leurs ouvrages quelque note qui leur fût personnelle : Rabula demande pieusement que ceux qui le liront prient pour lui. La même invitation se retrouve sur plusieurs manuscrits du Coran. La *Bible*, in-fol. de 1029 pages, doit être de la moitié du VIe siècle, puisque son patient copiste, le bénédictin Cervandos, du couvent de San-Salvador, sur le mont Amiat, au delà de Sienne, est indiqué dans les annales de l'ordre de saint Benoît, par Mabillon, à l'année 541. Un des plus élégants et des plus authentiques portraits de Laure, est celui d'un antique manuscrit du *Canzoniere*, qui, s'il n'a pas été peint d'après l'original, a peut-être été fait d'après le portrait contemporain de Simon Memmi. Le portrait de Pétrarque, avec une couronne de laurier pardessus son capuchon, est beaucoup moins gracieux. Un *Évangéliaire* à lettres d'or, avec de longues figures aussi sur fond d'or, était autrefois à la cathédrale de Trébisonde; l'évêque Alexis Celabene le sauva du pillage de cette ville par les Turcs, et l'offrit à Jules II, afin qu'il pût se rappeler, au milieu des pompes de Saint-Pierre, les infortunes et la dispersion de la nation grecque. Un des beaux ouvrages du XIVe siècle est le *Missel* qui, avec dix-neuf autres livres de chœur de l'ancien couvent des Anges, dont dix-huit ont péri victimes d'une cupide barbarie, fut si vivement admiré par Léon X, lorsqu'il vint à Florence après son élection, qu'il l'avait voulu voir d'après l'éclatant éloge qu'il se souvenait d'en avoir entendu faire à Laurent le Magnifique son père. Les artistes de ces brillantes miniatures, petits tableaux admirables d'expression, de vérité, de grâce, de variété, et dans lesquels la perspective et les draperies même sont si bien rendues, ainsi qu'on en peut juger par

une *Procession à travers les rues de Florence*, étaient les moines camaldules. Le volume de la Laurentienne semble pouvoir être attribué à Dom. Lorenzo, élève de Thadée Gaddi, le Raphaël de cette peinture si soignée, si finie, et que les loisirs, le calme et la patience du cloître pouvaient seuls exécuter.

Le doigt de Galilée est exposé dans un bocal au milieu de la salle; ce doigt avec lequel peut-être il avait montré les satellites de Jupiter, cette relique de la science fut dérobée du tombeau de son martyr à Sainte-Croix [1], par l'antiquaire Gori; à la vente du musée de celui-ci, Bandini l'acheta; quelque temps égarée et retrouvée, elle fut placée en 1803 à la Laurentienne.

La précieuse collection des premières éditions des classiques grecs et latins, formée par le chevalier Ange d'Elci, de Sienne, qu'il avait constamment emportée et accrue pendant ses divers voyages à travers l'Europe, a été léguée par lui en 1818 à la Laurentienne; elle sera un digne complément aux manuscrits de cette bibliothèque. La collection d'Elci possède encore les premières éditions des écrivains bibliques dans le texte, du premier siècle de l'imprimerie; presque toutes les éditions aldines de l'*ancre sèche;* le recueil dit *Memoriale* de Pannartz. Le plus beau livre peut-être de la collection est l'un des deux exemplaires peau de vélin du *Lucien* de Florence, avec une magnifique miniature qui représente Laurent de Médicis. Ce volume provient de la bibliothèque Riccardi; d'Elci en obtint du grand-duc la jouissance sa vie durant, sous la condition de le léguer avec ses livres à la Laurentienne. Une salle nouvelle en forme de rotonde doit recevoir ces trésors bibliographiques; elle sera comme un monument consacré à d'Elci, qui fera plus vivre sa mémoire que ses satires, ses épigrammes, et même que son édition de Lucain et ses élégantes poésies latines.

1. *V.* ci-après, chap. XIII.

CHAPITRE VI.

Bibliothèque Riccardi. — Pline. — Ancienne universalité de la langue française. — Anecdote du Dante. — Manuscrits de Poggio. Constance Varano. — Sommaires de l'histoire de Florence. — Testament de Strozzi. — Autographes.

La bibliothèque Riccardi est devenue propriété de la ville, et publique depuis 1811. Elle compte vingt-trois mille volumes et trois mille cinq cents manuscrits. Fondée en 1558, par Richard Romulus Riccardi, élève de l'illustre Pierre Vettori, elle s'est beaucoup accrue par la donation d'un autre Riccardi, le chanoine Gabriel, mort sous-doyen de la cathédrale en 1789, dont la seule collection comptait dix-huit cents manuscrits. Les éditions du XVe siècle sont assez nombreuses. On distingue les éditions *rarissimes* de la *Bible* de Rome (1471 et 72); de l'*Halieuticon* d'Oppien (1478); et une *Bible* de Venise (1492) avec de petites notes autographes de Jérôme Savonarole. Les plus importants manuscrits concernent le moyen âge et la renaissance; plusieurs manuscrits classiques sont aussi fort remarquables.

Le manuscrit de l'*Histoire naturelle* de Pline, in-fol., du IXe ou du Xe *siècle*, est le plus ancien qui existe; il n'a point été collationné : quoique mutilé au commencement, au milieu et à la fin, il pourrait fournir d'utiles variantes sur cette encyclopédie de l'antiquité.

Les *Commentaires de César*, corrigés par Julius Celsus, du XIIe siècle, sont une conquête des Génois sur le roi d'Aragon battu par leur flotte le 12 août 1435.

Le *Virgile*, du XVe siècle, défectueux au commencement, est orné d'élégantes figures d'une parfaite conservation.

Un ancien et précieux *Térence* provient de la bibliothèque du couvent de Saint-Marc, ainsi que le constate l'inscription, et Côme de Médicis en avait hérité de Nicolas Niccoli [1].

1. *V.* ci-après, chap. XI.

Politien avait fait copier d'un ancien manuscrit le traité de Pelagonius, *de Re veterinaria*, ainsi qu'on le voit par la curieuse inscription qu'il y a mise : *Hunc librum de codice sane quam vetusto Angelus Politianus, Medicæ domus alumnus, et Laurenti cliens, curavit exscribendum. Dein ipse cum exemplari contulit, et certa fide emendavit. Ita tamen ut ab illo mutaret nihil, ut et quæ depravata inveniret, relinqueret intacta, neque suum ausus est unquam judicium interponere; quod si priores institutum servassent, minus multo mendosos codices haberemus. Qui legis, boni consule, et vale. Florentiæ anno MCCCCLXXXV. Decembri mense.* Ce manuscrit est peut-être le seul qui existe de Pélagonius, écrivain du IVe siècle, cité par Végèce, et il a été imprimé à Florence, en 1826, in-8° avec une traduction italienne du professeur Sarchiani.

Les manuscrits des troubadours sont curieux : des extraits en ont été pris par le comte de Crylus, et font partie de la collection de M. de Sainte-Palaye, déposée à la bibliothèque de l'Arsenal.

Le manuscrit de l'histoire de Venise, depuis l'origine de cette ville jusqu'en 1275, traduite d'après d'anciennes chroniques latines en français, offre un fait curieux : l'auteur, maître Martin de Canale, déclare dans son introduction qu'il a choisi cette langue « parce que la langue françoise cort parmi le monde, « et est la plus délitable à lire et à oïr que nulle autre. » Brunetto Latini donnait les mêmes motifs lorsqu'il composait aussi en français, au commencement du XIIIe siècle, son énorme et encyclopédique *Tesoro* que Napoléon avait eu l'idée de faire imprimer avec des commentaires. Cette supériorité, cette universalité de notre langue est donc très-antérieure, comme on voit, à nos chefs-d'œuvre littéraires et à l'ascendant momentané de nos armes.

Au titre du manuscrit du *Traité de la foi catholique*, du Dante, on lit qu'il fut composé par cet *illustre et très-fameux docteur et poëte florentin*, selon qu'il avait répondu à messire l'inquisiteur de Florence sur ce qu'il croyait. Ce poëte, aujourd'hui si admirable de christianisme et de foi, était alors suspect d'hérésie et un religieux de Monte-Oliveto, Matthieu Ronti, ayant traduit en

vers latins la *Divina Commedia* éprouva l'humiliation d'être réduit par son supérieur à la condition laïque. Sur un manuscrit in-fol. des *Rime*, est à la suite d'un quatrain le récit d'une anecdote passablement scandaleuse, caractéristique des mœurs de cette époque, et qui montre le poëte sous un aspect nouveau et différent[1]. Un beau manuscrit de la *Commedia*, de 1498, contient des remarques en vers qui peignent l'humeur et les dispositions de quelques uns de ses anciens possesseurs; l'un se plaint qu'en réclamant les volumes qu'il a prêtés, il perd à la fois ces volumes et l'amitié de l'emprunteur; un autre plus généreux a écrit que le livre était à lui et à ses amis; un autre moraliste se plaint de la pauvreté qu'il a soufferte pendant sa jeunesse, et de l'inutilité de ses richesses devenu vieux.

A la fin d'un manuscrit des *Triomphes* de Pétrarque, une inscription porte qu'il a été terminé le 22 juin 1402 aux *Stinche*, les prisons de Florence. La même inscription se retrouve sur quelques autres manuscrits, souvenirs touchants des consolations dues à l'étude.

La relation déjà imprimée plusieurs fois des voyages du frère Oderig Frigoli, parti de son couvent de Padoue en 1318 pour

1. *Questi quattro versi fè Dante sendo in corte d' un signore, e usando spesso famigliarmente in casa, s' accorse più volte che un frate di San Francesco, che era un bellissimo cristiano, e valentissimo uomo, e reputato di spiritual vita, usava in detta corte, e andava spesso a visitare la donna del signore, rimanendo con lei molte volte solo in camera, e a uscio serrato. Di che Dante, parendogli que sta una non troppo onesta dimestichezza, e portando amore al detto signore, non fè se non che con bel modo lo disse al signore, e marito di costei E lui gli disse come costui era tenuto mezzo santo. Il perchè Dante tornato l' altro dì allui, e quel frate in quel medesimo dì, e in quella medesima ora giunse, e fatta poca dimostranza col signore, andò a visitare la madonna. Dante, come il frate fu partito, veduto dove egli andava, s' accostò al signore, e dettegli questi quattro versi, i quali feciono che il detto signore onestamente dette moto, che d' allora innanzi il detto frate non andò più a vedere la moglie senza lui. E que' versi fece scrivere in più luoghi del suo palagio. E' versi sono questi :*

Chi nella pelle d' un monton fasciasse
Un lupo, e fralle pecore mettesse,
Dimmi, cre' tu, perchè monton paresse,
Ch' egli però le pecore salvasse?

Constantinople et l'Orient, contient d'étranges détails sur les rencontres et la manière d'observer de ce voyageur [1].

Les Lettres nombreuses et inédites de Poggio, déposées à la Riccardiana, ont fourni à M. l'avocat Tonelli, traducteur italien de sa vie écrite en anglais par Shepherd, d'utiles rectifications et plusieurs faits nouveaux. Ces lettres curieuses sont comme un tableau des mœurs vives, passionnées, querelleuses des hommes de la renaissance; leur publication serait intéressante, et elle honorerait le gouvernement de la Toscane, riche et qui a péu de charges [2]. Parmi les lettres inédites de Poggio, on en remarque plusieurs à son plus intime et plus constant ami, Nicolas Niccoli, dans lesquelles il lui rend compte de ses découvertes au Mont-Cassin de divers fragments des anciens, et de la peine qu'il prenait à les transcrire. On y voit le prix énorme des manuscrits à cette époque : un Lactance se payait 12 florins; les Lettres de saint Jérôme, 45; une Bible, 40; quelques Discours de Cicéron, 14, etc. Une lettre écrite de Londres explique les motifs qui l'ont engagé à quitter la cour de Rome pour se rendre en Angleterre; il expose dans une autre le désir qu'il a de retourner dans sa patrie; il trace un portrait peu flatteur des Anglais du XVe siècle, plus occupés de mangeaille (*gola*) et de plaisirs que des lettres, et parmi lesquels le petit nombre d'amis de celles-ci ne sont que des barbares plus experts en sophismes et en controverses que doués d'une science véritable; quelques lettres sont de curieuses relations de voyages d'antiquités et de fouilles faites à Alatri, Tusculum et Ostie. Dans une lettre au secrétaire de l'évêque de Winchester, Poggio, vieux, parle avec enthousiasme de sa jeune épouse, dont il se vante plus tard

1. *Andai in Ermenia maggiore, e pervenni ad Arzelone, dove presso a una dieta è il fiume del Paradiso detto Eufrates. In questa terra sentì che una grande donna lasciò per suo testamento, che de' beni suoi si facesse un munistero di meretrici, che sempre fossero apparecchiate a servire agli nomini in ogni carnalitade, e questo fece per l'anima sua maladetta. Di quindi venni al monte dove è l'arca Noè, e volentieri sarei salito alla cima del monte, avvegnachè mai non si trovò chi vi potesse salire, ma perchè non volli aspettare la carovana, non me ne volli provare.*

2. Un premier volume des Lettres latines de Poggio a été généreusement publié en 1832 par M. Tonelli à ses frais, et tiré à cinq cents.

à son autre ami Charles Arétin d'avoir eu un dernier fils et le plus beau de tous, malgré ses soixante-dix ans.

Le manuscrit qui contient les discours et les lettres en latin de Constance Varano, contemporaine et correspondante de la grande Isotte[1], montre chez les dames lettrées du XVe siècle qui haranguaient habituellement les papes et les rois, une sorte de caractère public et de puissance dont il est difficile aujourd'hui de se faire une idée. Le premier de ces discours, compositions plutôt érudites qu'éloquentes, est la célèbre harangue adressée publiquement au peuple de Camerino, lorsque Constance y ramena son frère Rodolphe, auquel ce domaine avait été restitué à la suite d'une autre harangue prononcée par elle à l'âge seulement de quatorze ans, en présence de Blanche Marie Visconti, épouse du comte François Sforce.

Un manuscrit autographe de Machiavel offre les sommaires de son Histoire de Florence. Ces sommaires détaillés, écrits avec beaucoup d'ordre et de soin, et qu'il paraît avoir faits à son usage, devraient être imprimés dans ses œuvres. Ils se trouvent assez singulièrement reliés à la suite de dialogues familiers en allemand et en italien, aussi spirituels que le sont d'ordinaire ces sortes de dialogues dans les diverses grammaires.

Un manuscrit sublime est l'ancienne copie du Testament de Philippe Strozzi, le dernier vengeur de la liberté florentine, testament tracé dans sa prison au moment de se frapper d'une épée qu'il y avait découverte, adressé au *dieu libérateur;* et par lequel il le supplie, faute de mieux, d'admettre son âme parmi les âmes de Caton et d'autres hommes de courage, qui n'ont point survécu à l'asservissement de leur patrie : DEO LIBERATORI. *Per non venir più in potere de' maligni inimici miei, ove, oltr' all' essere stato ingiustamente e crudelmente straziato, sia costretto di nuovo per violenza de' tormenti dire cosa alcuna in pregiudizio dell' onor mio, e degli innocenti parenti ed amici; la qual cosa è accaduta a questi dì allo sventurato Giuliano Gondi : Io Filippo Strozzi mi sono deliberato, in quel modo che io posso, quantunque*

1. *V.* Liv. v, chap. XIX.

duro (rispetto a l'anima) mi paia, colle mie mani finire la vita mia. L'anima a Iddio, somma misericordia raccomando, umilmente pregandolo, se altro di bene darle non vuole, che le dia almeno quel luogo dove è Catone Uticense, ed altri simili virtuosi uomini, che tal fine hanno fatto, etc.

La tragédie de la *Conversion de Ste Marie-Madeleine*, depuis imprimée, et composée assez singulièrement par Richard Riccardi, pour les noces du prince de Toscane, D. Côme de Médicis, cette tragédie, quoique accompagnée *con un' aria musicale alla maniera antica*, est une nouvelle preuve que les représentations des *Mystères* se sont prolongées en Italie après la *Sophonisbe* et la *Rosmonde* [1].

La Riccardiana possède plusieurs manuscrits autographes d'écrivains diversement célèbres. une *Défense*, in-4°, de *Savonarole*, par Jean-François Pic de la Mirandole ; l'*Histoire* partiale de *Florence*, de Jacopo Nardi, qui ne fut imprimée qu'après sa mort et même avec des suppressions ; les *Canzoni* et autres *Rime* de Chiabrera, dont plusieurs sont adressées à Richard Riccardi ; le *Traité de fortification et d'architecture militaire* de Galilée, à la suite de lettres à Christine, à don-Benoît Castelli, à monsignor Dini et autres, et du discours sur le flux et le reflux de la mer ; quelques ouvrages inédits de son digne bibliothécaire le docteur Lami, ainsi que les quarante volumes de lettres adressées par les savants de son temps à ce laborieux érudit.

CHAPITRE VII.

Bibliothèque Marucelli. — *Mare magnum*. — Bibliothèque Magliabecchi. — Catalogue.

La bibliothèque Marucelli, la moins ancienne des bibliothèques publiques de Florence, est de l'année 1751 ; elle peut être regardée comme une dépendance de la Laurentienne qui en est

1. *V.* Liv. XI, chap. I.

voisine, et elle a la même administration. Son fondateur, dont elle porte le nom, fut un prélat vertueux et lettré qui, de son vivant, avait mis ses livres à la disposition des savants peu riches; il semble après sa mort avoir voulu leur conserver la même destination, d'après l'inscription touchante de la Marucelliana : *Publicæ et maximæ pauperum utilitati.* On regrette toutefois qu'elle ne soit ouverte que trois jours par semaine, sans compter les innombrables jours de clôture des bibliothèques d'Italie. Elle a quarante-cinq mille volumes; les manuscrits peu nombreux sont plutôt historiques et diplomatiques que littéraires. On y conserve les manuscrits des deux Salvini, du laborieux antiquaire Gori, et du sénateur Buonarotti. Le plus intéressant des manuscrits est le *Mare magnum*, espèce de dictionnaire encyclopédique, d'*Index* général en cent douze volumes in-folio, composé par Marucelli, de toutes les matières traitées dans les ouvrages qu'il avait lus, vaste répertoire qui pourrait être utile comme moyen de recherche.

La Magliabecchiana est comme la grande bibliothèque de Florence; elle compte cent cinquante mille volumes, douze mille manuscrits, et elle reçoit un exemplaire de tous les ouvrages imprimés. Indépendamment des diverses bibliothèques qui, successivement, y ont été réunies, telles que les bibliothèques Marmi, Gaddi, Biscioni, Palatine, Lami, de l'abbaye des Roccettini de Fiesole, d'une partie de celle des Jésuites, des bibliothèques de Sainte-Marie-Nouvelle et Strozzi, la Magliabecchiana s'est accrue des bibliothèques de couvents supprimés par l'administration française. Le fondateur, Magliabecchi, bibliothécaire du grand-duc Côme III, avait été jusqu'à quarante ans orfévre sur le pont vieux, et il devint un des plus actifs et des plus passionnés bibliographes qui aient existé : sa préoccupation allait jusqu'à manger et dormir au milieu de ses livres, parmi les puces et les araignées; mais il eut le tort, comme certains de nos confrères, de ne lire guère que les frontispices :

Perchè de' libri il frontespizio ha letto
Si crede esser fra' dotti annoverato[1].

[1]. Menzini, sat. III.

Le premier bibliothécaire de la Magliabecchiana, Cocchi, a dressé le catalogue d'une manière peut-être fort profonde, fort *rationnelle*, mais qui n'est pas très-claire, et rend les recherches peu faciles; il a considéré tout ce que l'esprit humain peut savoir sous trois aspects : les paroles, les choses et les faits; ces derniers, moraux ou sacrés; et il a conséquemment établi quatre grandes divisions, savoir : les belles-lettres, la philosophie et les mathématiques; l'histoire profane, l'histoire ecclésiastique, sous-divisées elles-mêmes en dix parties; d'où il résulte que la grammaire commence son bizarre catalogue qui se termine par la Bible. Un catalogue excellent des éditions du XVe siècle a été publié par le bibliothécaire Ferdinand Fossi [1], aidé du savant et obligeant bibliothécaire actuel, M. l'abbé Follini. Les plus remarquables sont : deux exemplaires, dont un peau vélin, de la *Bible* de Mayence (1462), un des premiers et des plus splendides produits de la typographie, qui confirme notre remarque sur la beauté primitive de cet art [2]; le premier *Homère* que Florence, la première, eut la gloire d'imprimer (1488), exemplaire peau vélin, offert et dédié à Pierre de Médicis, orné des armes de sa famille, exécutées dans un superbe cadre, et de riches miniatures, mais dont vingt feuillets manquent et sont remplacés par des feuillets manuscrits imitant assez bien l'ancienne impression : les *Lettres familières* de Cicéron (1469), peau vélin, le premier livre imprimé à Venise; le célèbre *Dante*, avec le commentaire diffus, mais encore estimé, de Christophe Landino (Florence, 1481), pour lequel il reçut un palais, *alla collina in Casentino* [3], brillant exemplaire entièrement sur vélin, orné de

1. *Catalogus codd. sæc.* XV *impressorum bibliothecæ Magliabecchianæ.* Flor. 1793, 94, 95, 3 part. in-fol.

2. *V.* Liv. VI, chap. XII.

3. Landino y mourut en 1504, à près de quatre-vingt-un ans. Son corps, qui ne s'est point corrompu, s'y montre encore; il peut être regardé comme le mieux conservé qu'il y ait en Europe. Une inscription de huit vers italiens rappelle la vie, les ouvrages de Landino et le phénomène de son cadavre. Le capitaine Gavignani, bolonais, lui arracha deux dents en 1632, qu'il emporta comme relique. Un curé l'a mutilé par pudeur d'une autre manière, lorsqu'il sut que la princesse Violante Béatrix de Bavière devait venir le visiter; aussi la princesse, frappée de

nielles avec les armes de la république, et présenté par Landino au sénat de Florence; le *Décaméron, Deo gratias* [1] : une note à la main sur un exemplaire de l'édition dite des *Députés* (1573), fait connaître leurs noms [2]; l'*Histoire florentine* de Léonard Arétin, traduite en italien par Donato Acciaioli (Venise, 1476), très-bel exemplaire sur vélin de cette première édition, qui se termine par les mots *laus immortali Deo;* l'un des deux exemplaires sur vélin de la rare édition du *Musée* et des *Gnomæ monosthicæ* (Florence, vers 1500); l'*Anthologie* de Lascaris (Florence, 1494), magnifique exemplaire, avec des médaillons peints aux angles, imitant des camées antiques, qui fut offert à Pierre de Médicis; un des cinq magnifiques exemplaires sur vélin de l'*Argonautique* d'Apollonius de Rhodes (Florence, 1496), orné de riches miniatures et d'arabesques. Un manuscrit de 1342, du vieux maître de Pétrarque, Convenevole de Prato, que l'indigence rendit infidèle, qui mit en gage le traité de la *Gloire*, de Cicéron, que son élève lui avait prêté, et qui ne s'est point retrouvé; ce manuscrit contient un long poëme latin adressé au roi Robert, écrit au temps du pape Benoît XII, dans lequel l'Italie personnifiée, prie le roi de la secourir au milieu des malheurs qui l'accablent : la flatterie de Convenevole envers Robert surpasse encore celle de Pétrarque [3], car il va jusqu'à le comparer à Jésus-Christ.

Les matériaux de la *Biblioteca degli scrittori Fiorentini e Toscani*, de l'irascible et impétueux médecin et philologue Cinelli Calvoli, ami de Magliabecchi, ont été réduits en douze volumes in-folio par le chanoine Biscioni; ils prouvent la science et l'infatigable ardeur au travail de cet écrivain, malgré les traverses dont sa vie fut remplie. A la salle des manuscrits, une *Notre-Dame* est un très-bel ouvrage de Carle Maratte.

l'étrange attentat, dit en plaisantant que celui qui l'avait ordonné mériterait bien de subir la peine du talion.

1. *V.* Liv. VII, chap. XII.

2. C'étaient François Cattani da Diacceto, Antoine Benivieni, Louis Martelli, Vincent Borghini, Baccio Valori, Agnolo Guicciardini, Jacopo Pitti, Bastiano Antinori et Baccio Baldini.

3. *V.* Liv. IX, chap. XII.

CHAPITRE VIII.

Cabinet scientifique et littéraire de M. Vieusseux. — Savants, littérateurs de Florence.

A côté de ses vieux et doctes dépôts littéraires, Florence possède un établissement moderne digne d'intérêt; c'est le cabinet de M. Vieusseux, qui doit recevoir une des premières visites de tout voyageur éclairé, et qui contribue singulièrement à l'agrément du séjour de cette ville. Là se trouvent les principaux journaux, les revues, les nouveautés remarquables qui paraissent en Europe. Un tel établissement, au centre de l'Italie, doit agir à la fin sur le perfectionnement et les progrès de ce pays. Déjà, il faut en convenir, les Italiens de nos jours apprécient l'avantage de ces moyens d'instruction : tandis que les anciennes et futiles académies de versificateurs et de pédants, dont les titres quelquefois n'étaient ni moins ridicules ni moins bizarres que les travaux, déclinent ou finissent, on voit s'élever des sociétés savantes, livrées à l'observation des faits et ayant un but d'utilité publique. Il n'est pas rare de trouver jusque dans les plus petites villes des hommes occupés de l'étude des sciences exactes et naturelles, formant des collections, et s'assemblant modestement entre eux, sans prendre le brevet et l'enseigne d'académiciens.

M. Vieusseux réunissait le soir, une fois la semaine, les hommes de lettres les plus distingués de Florence : M. l'abbé Zannoni, antiquaire de la galerie, secrétaire de l'académie de la Crusca et érudit du premier ordre [1]; M. Micali, l'historien de l'Italie avant la domination romaine; le vieil abbé Sestini, le Pyrrhon, le Bayle de la numismatique [2]; M. Niccolini, orateur et poëte tragique éclatant, mais déclamatoire, et dont les pièces sont

1. Mort le 13 août 1832, et qui n'était point encore remplacé en 1838 : M. Migliarini, romain, savant numismate, vient d'être chargé de la conservation des médailles.

2. Mort en 1833.

plus goûtées à Florence que dans le reste de l'Italie; l'ingénieux et élégant Giordani; le biographe de Boccace, M. Baldelli[1]; M. le professeur Ciampi, helléniste; M. Tommaseo, vif partisan des nouvelles doctrines littéraires, et trop irrévérencieux envers les premiers maîtres italiens; M. de Forti, logicien exact et sévère; M. Capei, savant jurisconsulte; M. Valeriani, vrai polyglotte; M. Libri, grand mathématicien, aujourd'hui Français, professeur au Collége de France et de l'Institut; M. Gazzeri, excellent chimiste et professeur très-lucide, homme dont la simplicité et la candeur mériteraient d'être peintes par Fontenelle; le chanoine Borghi, célèbre lyrique et traducteur heureux de Pindare; M. Pananti, écrivain et poëte original, dont le récit de la courte captivité à Alger est plein d'intérêt, et qui a vu ses vœux éloquents pour la destruction de ce repaire exaucés par la France; M. Raphaël Lambruschini, économiste éclairé et propagateur zélé des salles d'asile, aujourd'hui si multipliées en Italie.

CHAPITRE IX.

Dôme. — Arnolfo di Lapo. — Coupole. — Brunelleschi. — Pavé. — Tombeaux. — Statues. — Peintures. — Chœur. — Dernier ouvrage de Michel-Ange. — Gnomon. — Sacristie. — Pazzi. — Campanile. — Zuccone. — Saint-Jean. — Portes. — Ghiberti. — Cossa. — Autel. — Bigallo. — Banc du Dante.

Sainte-Marie *del Fiore*, le dôme de Florence, un des édifices les plus remarquables de l'Europe, et la première grande église bâtie hors du goût gothique, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait dans le goût ancien, est un ouvrage d'Arnolfo di Lapo, l'architecte du palais vieux. Quand on songe qu'à cette même époque la seigneurie faisait entourer la ville d'une troisième enceinte, revêtir de marbre le baptistère, bâtir le grenier appelé la *Tour de Saint-Michel*, on est singulièrement frappé du nombre et de la splendeur de pareils travaux. Les beaux et grands monuments

1. Mort en avril 1831.

de Florence datent du temps de la république, et les Médicis eux-mêmes n'ont construit que le bâtiment bien moins solide des *Uffizi*. Le décret de la république florentine qui ordonne la reconstruction de ce temple, est mémorable : un sénatus-consulte de l'ancienne Rome ne serait pas plus noble que ce décret de la commune de Florence au XIIIe siècle, dont le texte est encore aujourd'hui regardé comme un modèle de l'italien le plus pur : *Atteso che la somma prudenza di un popolo d'origine grande, sia di procedere nelli affari suoi di modo, che dalle sperazioni esteriori si riconosca non meno il savio, che magnanimo suo operare; si ordina ad Arnolfo capo maestro del nostro comune, che faccia il modello o disegno della rinnovazione di Santa-Reparata, con quella più alta e sontuosa magnificenza, che inventar non si possa, nè maggiore, nè più bella dall' industria e poter degli uomini; secondochè da' più savi di questa città è stato detto e consigliato in publica e privata adunanza, non doversi intraprendere le cose del comune, se il concetto non è, di farle corrispondenti ad un cuore, che vien fatto grandissimo, perchè composto dell' animo di più cittadini uniti insieme in un sol volere.* Arnolfo di Lapo, un des grands hommes de l'architecture moderne, le créateur de l'école d'architecture florentine, était digne du choix de ses concitoyens. Malgré l'espèce de nudité du dôme, sa forte construction est encore admirée. L'opinion du temps attribuait les tremblements de terre à des courants d'eau souterrains; Arnolfo fit creuser des puits profonds dans l'intérieur de l'édifice, afin d'en prévenir les effets. « Je t'ai préservé des tremblements de « terre, dit le fier artiste, s'adressant à son monument, selon une « tradition conservée à Florence ; Dieu te préserve de la foudre ! »

Quoique non interrompus, les travaux de Sainte-Marie *del Fiore* durèrent cent soixante ans; ils montrent ainsi la marche, les progrès et la décadence de l'art. Arnolfo eut pour successeurs Giotto, Thadée Gaddi, Orgagna (on ignore quelles parties doivent lui être attribuées), Laurent Filippi, et enfin l'illustre Brunelleschi, dont la prodigieuse coupole, modèle de Saint-Pierre de Rome, et plus solide, quoique gâtée par son inepte successeur Baccio d'Agnolo, est le chef-d'œuvre. Le plus écla-

tant hommage qu'ait reçu cette coupole se trouve sans doute dans la disposition de Michel-Ange, qui indiqua lui-même la place de son tombeau à l'église de Sainte-Croix, de manière que les portes étant ouvertes, on pût apercevoir de là l'audacieux monument que son génie si fier, si indépendant, avait imité. Si l'on admire la douce température de Saint-Pierre, Brunelleschi semble comme Michel-Ange avoir aussi créé le climat de son dôme : je ne puis oublier la délicieuse fraîcheur que l'on y respirait au milieu même des ardentes chaleurs de juillet et d'août de 1834. L'histoire a conservé le discours de Brunelleschi, prononcé dans une des conférences qui précédèrent la construction de la coupole du dôme ; il est difficile de s'exprimer avec plus de modestie et d'adresse, de mieux exposer les difficultés de l'entreprise, et d'embarrasser davantage ses concurrents. On sent que Brunelleschi, architecte, sculpteur, peintre, orfévre, horloger, géomètre, était encore orateur [1] : sa retraite, toute sa conduite pendant les consultations auxquelles prenaient part les plus fameux architectes de l'Europe, demandés à leurs princes par les marchands de Florence, établis en France, en Angleterre et en Allemagne, ne furent pas moins habiles que sa harangue. Enfin, après des traverses inouïes et une rigoureuse captivité, il obtint seul la direction des travaux. Comme un vigilant capitaine qui place et anime ses soldats, Brunelleschi conduisait lui-même chaque ouvrier, et examinait la qualité des matériaux ; chaque jour il inventait de nouvelles machines et de plus courts procédés, et lorsqu'à l'exception de l'extérieur du tambour et de la lanterne, la coupole fut achevée, il mourut sur cette espèce de champ de bataille [2].

1. Brunelleschi était aussi livré aux questions les plus abstruses de la philosophie ; il se rendait aux conférences où elles étaient traitées, et il passait à Florence pour un des plus rudes jouteurs dans ce genre d'argumentation. Nourri de la lecture du Dante, il appuyait ordinairement ses conclusions des vers du poëte. Il paraît encore avoir été facétieux et homme de plaisir : on le voit le principal acteur de la jolie nouvelle du *Grasso legnaiuolo*, composée vers 1450, dont l'auteur est inconnu. Depuis les recherches de Mazzuchelli et de Bandini, Brunelleschi a été, conjointement avec Domenico da Prato, reconnu l'auteur du poëme romanesque de *Geta e Birria*, imité de l'*Amphitryon* de Plaute.

2. Les statues colossales d'Arnolfo di Lapo et de Brunelleschi, bons ouvrages

Quoique sans façade [1], Sainte-Marie *del Fiore* est d'un aspect extrêmement noble et harmonieux ; le marbre de diverses couleurs, dont tout l'édifice est incrusté, produit le plus brillant effet. Au-dessus des portes latérales sont plusieurs bas-reliefs remarquables : une *Vierge* en marbre avec deux anges, de Jean de Pise ; une *Annonciation* en mosaïque, de Ghirlandaio, et la singulière *Assomption*, appelée à Florence la *Mandorla*, parce que la Vierge est représentée sur un médaillon qui a la forme d'une amande (*mandorla*) : c'est l'ouvrage de Nanni di Antonio di Banco, et l'une des bonnes sculptures du XVe siècle. On remarque que l'ange placé en haut du bas-relief a sous le bras un de ces instruments rustiques (espèce de hautbois) dont jouent à Rome, pendant l'avent, les joyeux et dévots montagnards appelés *Pifferari*, descendus des Abruzzes et de la Calabre, et dont ils accompagnent les airs ou duos populaires qu'ils chantent devant les images de la madone.

A l'entrée de l'église, on est frappé de la beauté, de l'éclat du pavé et de la variété de couleurs des marbres, ouvrage charmant, d'auteur incertain, et qui semble un parterre émaillé de fleurs. Une telle décoration est digne de l'église *del Fiore* et de la cathédrale de Florence, une des villes de l'Europe où le luxe des fleurs est porté au plus haut point, et qui a conservé le lis pour armoiries. Ce lis fut d'abord blanc, ensuite

de M. Louis Pampaloni, jeune sculpteur florentin, ont été fort convenablement élevées en face du dôme par la *Deputazione dell' opera* (la fabrique de l'église), au devant de la *Canonica*, un des coins de la place, les plus frais, les mieux *ventilati*, et que je recommande au voyageur qui se trouverait à Florence pendant les grandes chaleurs.

1. Cette imperfection est due aux prétentions successives de quelques uns des architectes. Giotto démolit une partie de la façade d'Arnolfo, afin de la rendre plus analogue à l'architecture du clocher. Le reste fut détruit par le caprice du provéditeur Benoit Uguccioni, auquel Buontalenti avait persuadé d'exécuter une façade plus élégante ; mais il fut ensuite impossible de s'accorder sur le choix du plan. Cent ans après, le devant du dôme fut peint à fresque par quelques peintres de Bologne, pour le mariage du prince Ferdinand, fils de Côme III, avec Violante de Bavière. Le dessin bizarre, autant qu'on peut encore en juger, car la fresque est à peu près effacée, était de Passignano. Quoiqu'il contraste avec l'architecture de l'église et du clocher, il n'est pas sans mérite.

rouge; le Dante regrette ce changement, suite des révolutions :

. . . . . *Che' l giglio*
Non era ad asta mai posto a ritroso,
Nè per division fatto vermiglio [1].

Le lis, dit-on, a toujours crû sans culture dans la vallée de Florence; il y vient encore très-bien, et pousse même quelquefois comme nos giroflées à travers les vieux murs.

Le dôme a d'illustres tombeaux : tel est celui de Brunelleschi; la sépulture de sa famille était à l'église Saint-Marc; il a convenablement été enseveli dans les murs qui parlent si haut de sa gloire. L'épitaphe caractéristique est de Marsuppini [2]; son portrait en bourgeois de Florence est de Bugiano, son disciple. Le tombeau de Giotto, le restaurateur de la peinture, tout à fait semblable à celui de Brunelleschi, est à côté; le buste est de Benoît da Maiano. L'inscription, fort belle, qui aurait pu être prise des vers du Dante, ou de Pétrarque, ou de la prose de Boccace, fut composée par Politien, que Laurent de Médicis en chargea [3]. Le mausolée de Marsile Ficin, le premier, le plus intelligent interprète de Platon, le chef de l'Académie platoni-

1. Parad. can. XVI, 153.

2. D. S.

Quantum Philippus architectus arte dædalea valuerit, cum hujus celeberrimi templi mira testudo, tum plures aliæ divino ingenio ab eo adinventæ machinæ documento esse possunt. Quapropter ob eximias sui animi dotes singularesque virtutes, XV *kal. Maias anno* MCCCCXLIV, *ejus* B. M. *corpus in hac humo subposita grata patria sepeliri jussit.*

Philippo Brunellesco antiquæ architecturæ
Instauratori.
S. P. Q. F. civi suo benemerenti.

3. *Ille ego sum, per quem pictura extincta revixit,*
Cui quam recta manus, tam fuit et facilis.
Naturæ deerat, nostræ quod defuit arti;
Plus licuit nulli pingere, nec melius.
Miraris turrem egregiam sacro aere sonantem,
Hæc quoque de modulo crevit ad astra meo.
Denique sum Jottus : quid opus fuit illa referre?
Hoc nomen longi carminis instar erit.

cienne, fondée par Côme de Médicis, dans son palais, le représente tenant un in-folio entre les mains; cet ardent disciple de la philosophie grecque était chanoine de la cathédrale : son tombeau fut élevé aux frais de l'État; le buste est de l'habile sculpteur André Ferrucci de Fiesole. Les trois monuments voisins de Brunelleschi, de Giotto et de Marsile Ficin honorent singulièrement Florence; ils la montrent comme le véritable berceau des arts et de la philosophie, et prouvent la reconnaissance qui lui est due.

Le tombeau d'Antoine d'Orso, évêque de Fiesole, et ensuite de Florence, est surmonté de sa statue; il est assis les mains croisées, et par son attitude paisible il rappelle bien plus le *savio* que le *valoroso prelato* vanté par Boccace[1], qui, lorsque l'empereur Henri VII assiégeait Florence, parut sur la brèche à la tête de son clergé armé et du peuple animé par un tel exemple, et mit en fuite l'armée ennemie. Le poëte toscan, François da Barberino, le condisciple du Dante aux leçons de Brunetto Latini, qui avait été reçu docteur par d'Orso, lui fit élever ce mausolée, d'une élégance remarquable pour le temps, sur lequel on ne lit point d'inscription, et dont le bas-relief inexplicable a fait jusqu'ici le désespoir des savants.

Le monument de Pierre Farnèse, général des Florentins, par Jacques Orgagna, est très-beau : on le voit dans un bas-relief le fer à la main, combattant sur un mulet, son cheval ayant été tué, et remportant la victoire sur sa nouvelle et peu noble monture.

La châsse, en bronze, de saint Zanobi, florentin, un des premiers prédicateurs du christianisme en Toscane, évêque de Florence, contemporain de saint Ambroise et descendant de Zénobie, la reine de Palmyre, est ornée de bas-reliefs populaires de Ghiberti, représentant divers miracles du saint; il est impossible de rien imaginer de plus pur et de plus gracieux que les six anges ou les six renommées (car on peut choisir), qui soutiennent la couronne de la partie supérieure de cette châsse d'une si élégante simplicité.

1. *Giorn.* VI, *nov.* III.

Les grandes statues de *S. Jacques* majeur, par Sansovino, de *S. Philippe* et de *S. Jacques* mineur, par Jean dell' Opera, sont des meilleures de cette église ; le *S. Jean-Baptiste*, de Benoît da Rovezzano, malgré quelque confusion dans les draperies, a de la noblesse. Le *S. Marc* assis est le chef-d'œuvre de Nicolas d'Arezzo, grand sculpteur du XIVe siècle. *S. André*, d'André Ferrucci, est une belle statue, malgré l'excessive ampleur des plis. La statue de Poggio, par Donatello, est maintenant dans l'intérieur du dôme ; elle était autrefois à la façade, au milieu d'un groupe des apôtres; alors Poggio fut quelquefois pris pour l'un de ses voisins, auquel le rouleau de papier qu'il tient à la main pouvait le faire ressembler, et la dévotion populaire fit brûler plus d'un cierge devant l'image de ce moqueur des gens d'église, de ce licencieux auteur des *Facéties*. A la chapelle Saint-Joseph, le *Saint*, tableau de Credi, peintre florentin du XVe siècle, est très-estimé. Les vastes peintures de la coupole, par Vasari et Frédéric Zuccari, tirées la plupart de la *Divina Commedia*, et qui offrent plus de trois cents figures, sont plutôt énormes que grandes, et elles ne frappent véritablement que par leur étendue. Ces figures ont cinquante pieds; celle de Lucifer même est bien plus grande, et, comme l'écrivait Zuccari, *si smisurata, che fa parere le altre figure di bambini*. L'ingénieux Lasca se moque de ces peintures qui, selon lui gâtaient la coupole de Brunelleschi au peuple florentin :

Non sarà mai di lamentarsi stanco,
Se forse un dì non le si dà bianco.

Les fresques verdâtres du tombeau de Jean Hawkwood, condottiere anglais qui passa avec sa compagnie du service de Pise à celui de Florence, étaient fort estimées de Vasari, malgré la vive polémique à laquelle a donné lieu la manière dont trotte le cheval, qui lève à la fois le pied droit de devant et le pied droit de derrière. Cet ouvrage colossal de Paul Uccello, artiste du XVe siècle, ainsi appelé de son goût extrême pour les oiseaux dont il peuplait sa maison et ses tableaux, est peut-être le premier exemple d'une grande hardiesse en peinture, et elle ne

paraît pas sans bonheur. Telle était la réputation de bravoure d'Hawkwood, que son souverain, le roi d'Angleterre Richard II, demanda et obtint ses os des Florentins. Sacchetti rapporte de lui un bon mot de vrai *condottiere*. Deux frères convers étant allés le trouver au château de Montecchio, près Cortone, lui donnèrent ce pieux salut : *Dio vi dia la pace*, auquel Hawkwood répartit : *Dio vi tolga la vostra elemosina*. Les frères, peu rassurés, lui demandèrent pourquoi il leur faisait une telle réponse; il leur dit : *Non sapete che io vivo di guerra, e che la pace mi farebbe morir di fame?* Un trait peint sa froide cruauté. Ayant abandonné en 1371 le sac de Faenza à ses gens, il survint lorsque deux officiers, entrés dans un couvent, se battaient pour une jeune et belle religieuse; afin de terminer le différend, Hawkwood égorgea cette infortunée.

Le buste du fameux organiste Antoine Squarcialupi par Benoît da Majano, et sa gracieuse épitaphe par Laurent de Médicis, son ami[1], attestent l'enthousiasme, la passion des Florentins pour la musique, et l'importance de cet art dans leur cité alors si philosophique et si littéraire.

Près d'une porte de la nef latérale, une vieille peinture d'auteur incertain contre le mur, et qui paraît du temps, représente le Dante debout, en robe rouge, avec une couronne de laurier par-dessus son bonnet, et tenant un livre ouvert à la main; la physionomie est empreinte de douceur et de bonté; d'un côté est une vue de l'ancienne Florence, et de l'autre une sorte de représentation des trois parties de son poëme avec l'inscription singulière du poëte et érudit Coluccio Salutati :

Qui cœlum cecinit, mediumque, imumque tribunal,
Lustravitque animo cuncta poeta suo,
Doctus adest Dantes, sua quem Florentia sæpe
Sensit consiliis ac pietate patrem.
Nil potuit tanto mors sæva nocere poetæ,
Quem vivum virtus, carmen, imago facit;

1. *Multum profectò debet musica Antonio Squarcialupi organistæ; is enim ità arti gratiam conjunxit, ut quartam sibi viderentur charites musicam ascivisse sororem. Florentina civitas grati animi officium rata ejus memoriam propagare, cujus manus sæpè mortales in dulcem admirationem adduxerat*

Civi suo monumentum posuit.

unique et chétif monument élevé par la république florentine à l'homme qui avait tant illustré sa patrie.

Le chœur, en marbre, exécuté par ordre de Côme Ier, et orné de quatre-vingt-huit figures en bas-reliefs de Bandinelli et de son élève Jean dell' Opera, est admirable. Les personnages que représentent ces superbes figures ont jusqu'ici paru inintelligibles, et il est probable qu'elles ont été imaginées selon la fantaisie des artistes. Le maître-autel et les sculptures qui le décorent sont aussi de Bandinelli; le crucifix en bois, très-beau, est de Benoît da Maiano. Derrière cet autel, une pathétique *Piété*, groupe inachevé, transporté de Rome, et que Michel-Ange destinait au tombeau qu'il voulait se préparer à Sainte-Marie Majeure, est son dernier ouvrage. L'inscription fort simple qui indique ce fait touche vivement, puisqu'elle marque le terme de la vie glorieuse et de l'infatigable vieillesse de ce grand homme. Un des premiers ouvrages de la jeunesse de Michel-Ange avait été la célèbre *Piété* de Saint-Pierre : il est remarquable de voir cet âpre génie commencer et terminer sa carrière par un sujet si tendre, si doux.

Le célèbre gnomon du dôme était regardé par Lalande, juge ici véritablement compétent, comme le plus grand instrument d'astronomie qu'il y eût au monde. Cette belle méridienne fut tracée dès 1468 par le médecin, philosophe, astronome et mathématicien, Paul Toscanelli, florentin, esprit curieux, envahisseur, correspondant scientifique de Colomb qui profita de ses recherches : Colomb, invité par Toscanelli à tenter le voyage des Indes, lui dut indirectement sa grande découverte.

Les portes de bronze de la sacristie des chanoines, couvertes de bas-reliefs en terre cuite vernissée, de Luc de la Robbia, sont d'une merveilleuse beauté. Ces portes furent fermées intrépidement et à temps par Politien et les autres amis de Laurent de Médicis, lorsqu'ils coururent à son secours après le meurtre de Julien son frère, frappé par Bandini et François Pazzi, et quand blessé lui-même, et se défendant l'épée à la main, la sacristie lui servit d'asile. Politien, comme la plupart des lettrés et des artistes de cette époque, était homme de ré-

solution, et il n'avait pas moins de cœur que de talent. Je regrette qu'Alfieri ne l'ait point jeté dans sa belle tragédie de la *Congiura de' Pazzi*, au risque même d'y déranger la monotone et succincte symétrie de ses personnages. La pièce du tragique italien, inspirée par sa haine, par son horreur puérile des Médicis (*del Mediceo giogo*), ne pouvait échapper à un dénoûment malheureux, puisque ses héros, malgré les généreux sentiments qu'il leur prête pendant quatre actes, devaient, d'après l'histoire, finir par être pendus. La conjuration des Pazzi, de ces Brutus, de ces Cassius florentins et marchands, comme toutes les conspirations républicaines contre les chefs populaires qui s'élèvent, affermit la puissance presque absolue des Médicis, et ces vaines tentatives ont produit et précipité constamment la perte de la liberté.

Le *Campanile* du dôme de Florence, qui, après plus de cinq siècles, est encore si ferme et si droit, chose remarquable dans un pays où le terrain trop peu solide voit plus d'une tour penchée, ce merveilleux clocher, si orné, si brillant, si léger, le premier des clochers et la plus belle des tours, d'une architecture gothique allemande, est l'ouvrage de Giotto; il prouve que ce créateur de la peinture moderne n'était pas moins habile dans l'art de bâtir. Charles-Quint avait une telle admiration pour le *Campanile*, qu'il aurait voulu qu'on le mît sous verre, qu'il ne fût montré qu'à de certains jours; et Politien l'a chanté en vers grecs et latins : *beau comme le Campanile*, dit avec orgueil le peuple de Florence, fier de ses monuments, comme le peuple des autres villes de l'Italie. Le *Campanile* est orné d'excellentes sculptures : six statues sont de Donatello; celle du frère Barduccio Cherichini, et non d'un apôtre, ainsi qu'on l'a souvent répété, qu'il appelait et que l'on appelle encore *lo Zuccone* (le chauve), est parfaite; on dirait, du point de vue élevé pour lequel elle a été faite, une statue grecque, tant la tête inclinée a d'expression, tant les formes ont de grandiose et les draperies de noblesse. Les auteurs des Mémoires sur la vie de Donatello rapportent que, dans le transport de l'exécution de son *Zuccone* qu'il regardait comme son chef-d'œuvre, l'artiste,

nouveau Pygmalion, disait à cette énorme Galatée : *favella, favella* (parle, parle). Les divers bas-reliefs d'André de Pise sont dignes des plus beaux temps de la sculpture : le *Cavalier fuyant;* la *Barque conduite par deux jeunes rameurs* qui passent un vieillard, sont de ces chefs-d'œuvre primitifs, pleins de naturel et d'expression. On admire encore au *Campanile*, sur la face du côté de la cathédrale, deux bas-reliefs du Giotto, et cinq de Luc de la Robbia.

La première fondation de l'église Saint-Jean, autrefois cathédrale et depuis baptistère, est du VIe siècle; on la doit à la grande et aimable reine Théodelinde [1], lorsque la Toscane était soumise à la domination des Lombards. Alors une multitude de ruines antiques offrait aux constructeurs des pierres toutes taillées, des débris de chapiteaux et de colonnes; ces nombreux fragments, étrangers les uns aux autres, se rencontrent dans le baptistère, et l'on y reconnaît jusqu'à une pierre portant une belle inscription romaine en l'honneur d'Aurelius Verus. La tradition du style de l'antiquité, une sorte de réminiscence du bon goût déjà perdu se retrouve dans le plan, dans la simplicité de l'élévation, de l'ordonnance, et même de la couverture du monument.

Les portes et les bronzes de *Saint-Jean* sont regardés par Cicognara comme les plus beaux ouvrages qu'il y ait au monde. Si le Dante, qui s'emporte si violemment contre ses compatriotes, par lesquels il avait été proscrit, célèbre avec tant d'amour les monuments de sa patrie, qu'aurait-il dit de ce brillant baptistère, lui qui rappelait l'ancien avec une si vive tendresse :

. . . . . *nè maggiori*
Che quei che son nel mio bel san Giovanni [2]*?*

La plus ancienne de ces trois portes, au midi, exécutée de 1330 à 1339, est d'André de Pise, le plus habile élève de Nicolas; éclipsée depuis par les deux portes voisines, de Ghiberti, qu'elle a peut-être produites, elle parut alors merveilleuse. La

1. *V.* liv. IV, chap. III.
2. *Inf.* can. XIX, 17. *V.* encore *Parad.* XV, 134.

Seigneurie de Florence partit solennellement de son palais pour la visiter, accompagnée des ambassadeurs de Naples et de Sicile, et l'artiste reçut l'insigne honneur de la *cittadinanza*. La porte d'André, qui offre, en vingt compartiments, l'histoire de saint Jean et diverses vertus, est digne encore d'admiration. La *Visitation*, la *Présentation*, sont des compositions simples et de bon goût : les femmes ont une grâce, une décence, une sorte d'embarras timide rempli de charme. Parmi les vertus, l'*Espérance*, figure ailée, les bras tendus, est pleine d'ardeur pour atteindre ce qu'elle désire; la *Prudence*, au contraire, calme, immobile, a double face, celle d'une jeune fille, et celle d'un homme dans sa maturité; d'une main elle tient un serpent, et de l'autre un livre. Le nu, les draperies de ces deux figures sont parfaites.

Michel-Ange prétendait que la porte du milieu, par Ghiberti, mériterait d'être la porte du Paradis [1]. Ghiberti, disait-il encore à un ami pour se justifier de ne s'être pas marié, a laissé de grands biens et de nombreux héritiers; saurait-on aujourd'hui qu'il a vécu, s'il n'eût fait les portes du baptistère? ses biens sont dissipés, ses enfants morts; mais les portes de bronze sont encore debout. Ces célèbres portes, résultat, comme la coupole du dôme, d'un de ces concours européens dont il a été parlé, lui furent confiées lorsqu'il n'avait que vingt-trois ans; et, selon Vasari, elles ne lui en coûtèrent pas moins de quarante [2]. Parmi

1. Benvenuto Cellini fait dire à peu près le même mot à François Ier, au sujet d'une porte de sa façon (*Vita di B. Cellini*, t. II, p. 165), tant la passion des arts s'alliait à cette époque avec la ferveur chrétienne et l'idée du salut!

2 L'assertion de Vasari, qui a été contredite, est justifiée et expliquée par un savant mémoire de M. Vincent Follini, bibliothécaire de la Magliabecch ana, sur quelques difficultés de l'histoire du travail des portes du baptistère, lu à l'académie de la Crusca, le 13 janvier 1824. Les écrits assez nombreux que Ghiberti a composés sur son art, sur les artistes de son temps, sur les travaux qu'il a exécutés, se trouvent à la bibliothèque confiée aux soins de M. Follini. Cicognara a publié, dans son *Histoire de la Sculpture*, la partie la plus importante et la plus curieuse de ces mémoires, qui offrent plus d'intérêt pour l'histoire que pour la théorie de l'art. Un grand et bel ouvrage sur le chef-d'œuvre de Ghiberti a été publié à Paris en 1837, chez le libraire Aimé André; il a pour titre : *Porte principale du baptistère de Florence, gravée sous la direction de M. Blanchard*, grand in-folio avec onze planches représentant tous les compartiments de ce magnifique travail.

les concurrents, se trouvait Brunelleschi, âgé de vingt-quatre ans, qui s'empressa de proclamer son vainqueur; ce jeune et généreux émule sollicita même pour lui seul l'entreprise de l'ouvrage, et il alla jusqu'à refuser d'y prendre part; procédé délicat dont Ghiberti ne se montra point reconnaissant, lorsque, impuissant rival, il voulut être plus tard associé à la construction de la coupole. Les deux superbes portes de Saint-Jean furent décrétées par la Seigneurie et les prieurs de la confrérie des marchands, après la cessation de l'horrible peste de 1400, afin de décorer le temple du protecteur de Florence. Les plus beaux monuments de l'Italie se rattachent presque toujours à des motifs religieux ou patriotiques. La dépense des deux portes fut de 40,000 sequins, qui feraient aujourd'hui plusieurs millions. De pareils travaux et l'érection du dôme et des superbes temples de Sainte-Croix, de Sainte-Marie-Nouvelle et du Saint-Esprit[1], commandés à la même époque par cet État petit et commerçant, au milieu des guerres, des troubles et des séditions, sont de magnifiques témoignages du goût et du génie des arts chez le peuple florentin, et de la libéralité de son gouvernement; ils prouvent que l'esprit industriel et la forme républicaine n'excluent point toujours la splendeur et la dignité des ouvrages publics.

La porte principale du baptistère offre en dix grands compartiments des traits du vieux Testament; autour sont d'élégantes et petites figures de prophètes, de sibylles, des bustes excellents parmi lesquels la tête chauve au milieu de la corniche est celui de l'auteur, et un autre celui de son maître et beau-père Bertoluccio, habile orfévre florentin qui l'avait aidé. La *Création d'Adam et d'Ève*, sujet du premier de ces compartiments, est une composition noble, gracieuse, poétique : la femme ne sort point d'une côte, mais elle est soulevée par quatre petits anges; Dieu la reçoit, et un groupe d'autres anges en l'air semble la contempler avec amour et respect comme le plus bel ouvrage de la création. *Moïse recevant les Tables de la*

1. *V.* ci-après, chap. XII, XIII et XIV.

loi, Josué passant le Jourdain, avec de plus nombreux personnages, parfaitement et très-nettement exécutés dans leurs petites proportions, ne sont pas moins, mais sont diversement admirables. La porte latérale représente la *Vie de Jésus-Christ*. Le compartiment de la *Résurrection de Lazare* est sublime : ce Lazare, debout, sans tombeau, immobile, enveloppé de son linceul, fantôme chrysalide, dont la distinction des membres paraît à peine indiquée, est une création neuve, hardie : le calme, la dignité du Sauveur, la vivacité de Madeleine, la reconnaissance des parents de Lazare, la contemplation sans étonnement des disciples accoutumés à de pareils miracles, complètent, par leurs contrastes, l'effet de cette merveilleuse composition. Les bronzes de Ghiberti, véritables tableaux auxquels il ne manque que le coloris (si la peinture, art d'illusion, n'avait point ses limites distinctes de la statuaire), sont des modèles de goût, de naturel, de pureté, d'harmonie; un seul trait suffit à leur gloire : d'après Cicognara, Raphaël lui-même n'a point dédaigné de les étudier et de s'en inspirer.

Une bonne et vraie statue de *saint Jean*, les mains jointes et un genou à terre, par Vincent Danti, est au-dessus de l'ancienne porte du baptistère. Au-dessus de la grande, le *Baptême du Christ* et les statues de Contucci da Sansavino, condisciple et émule de Michel-Ange, sont d'un goût noble et pur; l'ange de Spinazzi, imitateur impuissant du style antique, au milieu de la décadence du dernier siècle, est un de ses bons ouvrages. Les colonnes de porphyre placées de chaque côté de cette porte, et les chaînes de fer qui y sont attachées, rappellent à la fois l'alliance et les guerres de Florence et de Pise : les colonnes prises sur les Sarrasins par les Pisans furent par eux offertes aux Florentins, pour reconnaître la fidélité avec laquelle, pendant leur expédition, ils avaient gardé leur ville, que les Lucquois menaçaient[1]; les chaînes, au contraire, servaient à fermer l'entrée du port de Pise, et furent une conquête barbare des Floren-

1. Ser Giovanni Fiorentino rapporte que celui auquel on avait pris quelque chose, s'il allait vers ces colonnes, y voyait son voleur et l'objet volé. Les Pisans avaient donné à choisir d'une porte de métal travaillé ou des colonnes. Mécontents

tins. Les trois statues de la troisième porte, de Rustici, élève de Léonard de Vinci, qui, dit-on, lui en donna le modèle, sont des plus belles et des plus classiques de Florence. L'auteur abandonna l'Italie, blessé de l'injustice des magistrats qui, par une de ces rigueurs administratives dont il y a trop d'exemples, avaient méconnu et opiniâtrément refusé le prix de son merveilleux travail. Il n'obtint que 400 écus au lieu de 2,000 que méritaient ses statues. Son arbitre était Michel-Ange; Ridolfi, chef des consuls *dell' Uffizio*, n'avait cru devoir prendre pour le sien que Baccio d'Agnolo.

L'intérieur du baptistère est très-beau. La statue en bois de Madeleine, par Donatello, quoique peut-être un peu trop décharnée, trop anatomique, est admirable de douleur, de componction, de pénitence. Le mausolée du scandaleux et aventureux Balthasar Cossa, pirate, général, poëte, et pape sous le nom de Jean XXIII, déposé par le concile de Constance, commandé au même artiste par Côme Ier, l'ami de Cossa, est noble et simple. L'inscription *quondam Papa* est restée, malgré les réclamations du pape Martin V, remplaçant de Cossa, qui la trouvait ambiguë : il aurait voulu qu'il n'y eût été question que de la dignité de cardinal, dans laquelle Cossa était mort; les prieurs lui firent répondre, dit-on, *quod scripsi, scripsi.* Donatello n'a point eu besoin de mettre d'emblèmes religieux à la statue de l'*Espérance*, une des trois vertus théologales du mausolée; la vive et touchante expression de ses traits suffit pour la reconnaître. La *Foi*, par Michellozzo, n'est point déplacée à côté des deux belles statues de son maître, qui peut-être en fit le modèle et en dirigea l'exécution.

Les statues de papier mâché autour de l'église, sont de l'Ammanato. Un peintre grec, Apollinius, et son élève, André Tafi, qui a fait la grande figure du Christ, ont commencé les mosaïques de la coupole, terminées par Jacques da Turrita, Thadée Gaddi, Alexis Baldovinetti, et l'illustre maître de Michel-Ange,

de la préférence accordée à celles-ci, ils leur ôtèrent avec du feu et de la fumée, selon ser Giovanni, cette espèce de teint qui faisait leur vertu. *Il Pecorone. Giorn.* XII; *nov.* 2.

Dominique Ghirlandaio. Le devant d'autel en argent, enrichi d'émail et de lapis-lazzuli, sur lequel sont représentés les traits divers de la vie de saint Jean, ouvrage d'orfévrerie le plus classique que l'on connaisse, est un splendide et curieux monument de la magnificence de la république florentine; commencé en 1366, il ne fut achevé qu'en 1477; les premiers artistes y travaillèrent: tels furent Michelozzo di Bartolommeo, Maso Finiguerra, Sandro Botticelli, Antoine Salvi, et cet Antoine del Pollaiolo, regardé, pour la hardiesse du dessin et la science anatomique, comme un précurseur de Michel-Ange[1]. Deux petits tableaux en mosaïque d'un travail très-délié font partie de cet autel précieux; ils indiquent les principales fêtes de l'année, et sont, au jugement de l'antiquaire Gori, des preuves remarquables de l'antiquité sacrée du baptistère de Florence.

A côté de Saint-Jean, le *Bigallo*, hospice d'enfants trouvés et d'orphelins, offre sur l'autel de sa chapelle une belle madone très-bien conservée, d'Albert Arnoldi, sculpteur florentin du XIVe siècle, faussement attribuée par Vasari et divers écrivains à André de Pise; elle en est parfaitement digne pour la grâce et l'expression.

Dans une rue latérale, le long des maisons, on conserve religieusement la place du banc sur lequel le Dante venait s'asseoir; on y lit les mots *sasso di Dante;* c'est là peut-être qu'à l'aspect des factions et de l'anarchie florentine, il méditait et créait son Enfer.

CHAPITRE X.

Saint-Laurent. — Chapelles. — Côme l'ancien. — Vieille sacristie. — Chapelle des tombeaux; — dès Médicis. — Piédestal. — San-Giovannino. — Ammanato. — Laure Battiferri. — Le P. Inghirami. — *Lo Scalzo.* — André del Sarto.

L'ancienne église Saint-Laurent fut reconstruite par Bru-

1. Cicognara, *Stor. dell. scult.* lib. IV, cap. XV. Pollaiolo passe pour le premier qui ait étudié sérieusement la structure du corps humain par le secours de l'anatomie, et qui ait fait entrer cette étude dans l'enseignement du dessin.

nelleschi en 1425. Si elle offre quelques incorrections, on les attribue soit aux défauts de la fondation première, soit aux erreurs de ceux qui l'ont achevée après la mort de l'artiste. On y admire la belle disposition des lignes de l'architecture. Jusqu'alors on avait employé les colonnes, soit telles qu'on les trouvait toutes faites, soit telles que la localité commandait de les faire, sans égard à la beauté des formes, ou à la justesse des proportions de chaque ordre : ici reparaît, pour la première fois, l'ordre corinthien avec toute la régularité de ses proportions et l'élégance de son chapiteau.

• Les vingt-quatre chapelles de Saint-Laurent sont ornées de tableaux d'habiles artistes florentins; tels sont la *Visitation*, de Veracini; le *Sposalizio*, de del Rosso, peintre de François Ier, mort de poison en France; un *S. Laurent*, de Lapi; un *Christ en croix* avec S. Jérôme, S. François et Madeleine, d'Octavien Dandini; une *Nativité*, de Côme Rosselli; l'*Adoration des mages*, de Macchietti; *S. Laurent, S. Ambroise, S. Zanobi*, faits en une nuit par François Conti, pour complaire à son protecteur le marquis Côme Riccardi; un *S. Sébastien*, de l'Empoli, qui a représenté sous les traits du martyr, le sénateur florentin Léon Nerli; *S. Arcadius en croix et ses compagnons*, composition agréable pour les figures et le paysage, du peintre florentin naturel, élégant, du XVIe siècle, Sogliani, au-dessous de laquelle sont de charmantes petites figures du Bacchiacca. L'*Enfant Jésus* et les sculptures en marbre de la chapelle du Saint-Sacrement, de Desiderio da Settignano, sont admirables de goût et de vérité.

Le crucifix de marbre du maître-autel n'est point, ainsi qu'on le dit, le crucifix de Benvenuto Cellini, maintenant à l'Escurial; il est de Baccio da Montelupo. •

Au milieu de l'église, un large pavé de porphyre, de serpentine et d'autres marbres, ferme le tombeau de Côme l'ancien; on y lit ces mots : « Ici repose Côme de Médicis, surnommé *Père* « *de la patrie* par décret public; il vécut soixante-quinze ans « trois mois vingt jours. » Dans le caveau, une inscription non moins simple indique que le tombeau lui a été consacré par son

fils. Une telle modestie sur la tombe de ce grand homme touche vivement, lorsqu'on se rappelle qu'il fut pendant trente années le chef habile, le maître absolu du gouvernement de Florence, et que bientôt il devait donner son nom au siècle le plus brillant des lettres et des arts chez les modernes. Côme a été jugé très-diversement : Machiavel, MM. de Sismondi et Niccolini, surtout dans son *Éloge d'Alberti*, l'ont traité sévèrement ; Comines prétend « que son autorité fut douce et aimable, et telle « qu'elle étoit nécessaire à une ville de liberté. » J.-J. Rousseau disait à Bernardin de Saint-Pierre : « J'ai eu bien envie d'écrire « l'histoire de Côme de Médicis. C'était un simple particulier « qui est devenu le souverain de ses concitoyens en les rendant « plus heureux. Il ne s'est élevé et maintenu que par des bien- « faits. » Telle avait été l'adroite libéralité de Côme, qu'à sa mort il ne se trouva pas de Florentin de quelque importance qui ne fût son débiteur pour de fortes sommes. Un trait moins remarqué montre que ses richesses lui donnaient encore à l'étranger une influence politique égale à celle de nos plus puissants banquiers et capitalistes : lors de la ligue des Vénitiens et d'Alphonse d'Aragon contre la république florentine, il retira ses fonds de Venise et de Naples, et contraignit ainsi les coalisés à la paix.

La vieille sacristie fut élevée sur un dessin de Brunelleschi ; elle semble former à elle seule un petit temple. Les médaillons de la coupole, les évangélistes en stuc, les petites portes en bronze, un lave-mains, un buste de S. Léonard, et surtout l'élégant tombeau de Jean de Médicis, fils d'Averard et de sa femme Piccarda, sont de Donatello. Ce Jean, père de Côme l'ancien, peut être regardé comme l'auteur de la fortune de sa race ; ses immenses richesses gagnées par le commerce, l'usage généreux qu'il en fit, lui acquirent un grand ascendant politique ; et après avoir été ambassadeur à Venise, en Pologne et à Rome, il devint gonfalonier de la république. Il avait fondé cette même basilique de Saint-Laurent, qui renferme les chefs-d'œuvre de tant d'illustres artistes. Une belle inscription rappelle sa gloire,

ses services, et surtout ses vertus [1]. Deux tableaux sont remarquables : une *Nativité*, de Raffaellino del Garbo, et un *S. Laurent*, du Pérugin. Le mausolée en porphyre de Jean et de Pierre de Médicis, les deux fils de Côme l'ancien, ouvrage célèbre d'André da Verrocchio, est un admirable monument de la magnificence de Laurent et de son frère Julien; les ornements en bronze ont été fondus et ciselés avec un art exquis que l'on n'a jamais surpassé.

Le *Martyre de S. Laurent*, près de la porte du cloître, est une belle fresque du premier Bronzino; quatre statues en marbre sont encore de Donatello; et Poccetti, le Paul Véronèse florentin, a peint un tabernacle à l'extrémité du temple.

Les deux chaires en bronze, du dessin de Donatello, exécutées par son élève Bartoldo, sont des ouvrages incomparables. La *Descente de croix*, bas-relief de l'une de ces chaires, rappelle pour les poses, les formes et la variété, la force de l'expression, les bas-reliefs antiques.

La nouvelle sacristie, le premier et l'un des bons ouvrages d'architecture de Michel-Ange, qu'il fit à peu près à quarante ans, indique déjà, par l'ordonnance des pilastres du second étage, son indépendance, son originalité dans cet art comme dans tous les autres. La lumière douce et paisible qui tombe de la lanterne sur les statues des tombeaux, prépare et ajoute à l'impression profonde et mélancolique qu'elles produisent. Ces célèbres tombeaux de Julien de Médicis et de Laurent, duc d'Urbin, chefs-d'œuvre les plus extraordinaires du ciseau de Michel-Ange, ont plus honoré l'auteur que les princes qu'ils renferment, princes vulgaires et obscurs, quoique sculptés par ce

1. *Si merita in patriam, si gloria, sanguis, et omni*
Larga manus, nigra libera morte forent,
Viveret heu patria casta cum conjuge fœlix
Auxilium miseris, portus et aura suis.
Omnia sed quando superantur morte, Johannes
Hoc mausoleo, tuque Picarda jaces,
Ergo senex mœret, juvenis, puer, omnis et ætas.
Orba parente suo patria mœsta gemit.

V. *Variétés italiennes.*

grand artiste et chantés par l'Arioste [1], qui expliquent et justifient peut-être l'insignifiance, l'incertitude des figures allégoriques dont leurs mausolées sont décorés. Certains juges délicats ne trouvent à ces figures ni le caractère ni la beauté antiques; mais elles s'en passent, comme les personnages de Shakspeare, lorsqu'ils sont vrais et pathétiques. L'expression de Virgile, *vivos ducent de marmore vultus*, est tout à fait applicable à cette étonnante sculpture. Effet singulier du talent de Michel-Ange, la figure la moins terminée et la moins animée, la *Nuit*, est la plus vivante! Parmi les vers nombreux, latins et italiens, composés pour ces statues, éternelle manie de tout chanter encore d'usage en Italie, on a cité le quatrain de Strozzi :

La notte che tu vedi in si dolci atti
Dormir, fu da un Angelo scolpita
In questo sasso, e, perchè dorme, ha vita:
Destala, se nol credi, e parleratti [2].

La réponse de Michel-Ange est une courageuse opposition au pouvoir qui opprimait Flórence :

Grato m' è il sonno, e più l' esser di sasso:
Mentre che il danno e la vergogna dura,
Non veder, non sentir m' è gran ventura;
Però non mi destar: deh! parla basso.

Charles-Quint, dans le transport que lui causait la contemplation des figures de ces deux monuments, s'étonnait de ne pas les voir se lever et parler. La tête, le geste de la statue de Lau-

1. *V.* sa belle ode à Philberte de Savoie, veuve de Julien : *Anima eletta, che nel mondo fulle.* Julien paraît toutefois avoir mérité quelques éloges par la générosité et la sincérité de son caractère, et la protection qu'il accorda aux lettres; il est encore un des interlocuteurs du *Dialogo della lingua italiana*, de Bembo, et du *Cortegiano* du comte Castiglione. Le duc d'Urbin était beaucoup moins digne des vers de l'Arioste :

Nella stagion che 'l bel tempo rimena,
Di mia man posi un ramuscel di lauro.....

2. Vasari prétend que l'auteur de ce quatrain est inconnu; on s'accorde toutefois à l'attribuer à Jean-Baptiste Strozzi, poëte du XVIe siècle, célèbre par quelques pièces légères, pleines de grâce et de finesse.

rent, la *Pensée* (*il Pensiero*) de Michel-Ange, sont terribles, menaçants; ils vont bien au tyran précoce, digne père de Catherine de Médicis et de ce bâtard Alexandre qui détruisit la liberté florentine. Quelques personnes font du génie de Michel-Ange une espèce de science, d'art, compris seulement d'un petit nombre d'adeptes. Il me semble qu'il y a là une étrange méprise. L'effet de cette chapelle est subit, complet, irrésistible; et il ne faut pas de si longues études pour en être vivement ému et remué.

A côté du prodige des tombeaux, quelques objets de la nouvelle sacristie sont encore à observer. L'autel et les candélabres ont été travaillés par Michel-Ange. Le groupe de la *Vierge et de son fils* est aussi de lui; il y a bien quelque bizarrerie, quelque confusion dans les draperies, mais la figure de la Vierge est simple, naturelle, et la vivacité du mouvement de l'enfant Jésus justifie peut-être l'énergie extraordinaire de ses muscles, de ses formes véritablement herculéennes. De chaque côté de la Madone sont deux statues d'élèves de Michel-Ange, dont même, selon Vasari, il a fait les modèles : *S. Damien* est de Raphaël da Montelupo; *S. Côme* est le chef-d'œuvre du frère Montorsoli, qui avait aidé son illustre maître dans le travail des tombeaux.

La chapelle des Médicis, derrière le chœur de l'église Saint-Laurent, fut construite d'après le dessin de don Jean de Médicis, frère du grand-duc Ferdinand Ier. L'architecture de la chapelle des tombeaux de Michel-Ange fait un tort singulier à cette architecture de prince : la forme octangulaire de la coupole a été beaucoup et justement critiquée. Le grand-duc Ferdinand eut, dit-on, le projet d'y mettre le S. Sépulcre que le fameux émir Faccardin, gouverneur des Druzes, venu à Florence en 1613, et qui se disait descendre de Godefroi de Bouillon, lui promettait d'enlever. Les travaux de la chapelle des Médicis, incrustée de jaspe et de granit, qui offre en pierres dures les armoiries de toutes les villes de Toscane, se continuent depuis plus de deux siècles. Les fresques colossales de la coupole, la plus belle, la plus riche coupole qu'il y ait jamais eu à peindre, confiées à M. Benvenuti, célèbre maître florentin, furent terminées en

1836, après neuf années de travail : les sujets tirés avec convenance de l'Écriture, sont analogues à la destination sépulcrale de la chapelle.

Deux tombeaux de la chapelle des Médicis sont remarquables : le tombeau de Ferdinand Ier, éblouissant par la beauté des marbres, mais de la malheureuse architecture du temps ; la statue, de Jean Bologne, est une image expressive et vraie de cet excellent prince, ami des lettres et des arts, et qui eut la gloire de placer à Florence la Vénus de Médicis. Le second tombeau, ouvrage de Tacca, le meilleur élève de Jean Bologne, et qui rappelle sa manière, est celui du digne fils de Ferdinand, Côme II, mort à trente-un ans, le protecteur de Galilée, appelé par lui de Padoue, nommé premier mathématicien de l'université de Pise, sans être obligé de professer ou de résider, et créé son mathématicien et son philosophe particulier.

Le tombeau et la statue que Paul Jove s'était, par son testament, décernés à lui-même, se voient dans le cloître de cette église. L'architecture du monument, ouvrage de François San Gallo, est d'assez bon goût ; la physionomie de la statue, basse, satirique, peu épiscopale, s'accorde assez avec le caractère et les écrits du personnage qu'elle représente [1].

Dans un coin de la place Saint-Laurent est le piédestal orné du célèbre bas-relief de Baccio Bandinelli, et, malgré quelques imperfections, un des meilleurs ouvrages de cette époque. Le piédestal devait recevoir la statue de Jean de Médicis, dit pendant sa vie le *Grand-Diable*, et des bandes noires après sa mort, parce que ses soldats, l'élite des troupes italiennes, portèrent son deuil. Les divers excès de la licence et de la rapine militaires qu'exprime énergiquement le bas-relief convenaient assez bien au monument d'un tel capitaine.

La belle église et le couvent de Saint-Giovannino sont un monument et une fondation du grand sculpteur et architecte florentin Ammanato, qui donna tous ses biens aux jésuites et qui, livré à d'excessifs scrupules religieux pour les nudités innocentes

1. *V.* liv. IV, chap. VIII.

de quelques unes de ses statues, consacra ses dernières années à la construction de cette église et à des œuvres de piété. Il repose, d'après son vœu, dans la chapelle Saint-Barthélemy, ainsi que sa femme Laure, fille naturelle du légiste Battiferri, personne célèbre par la pureté et l'élégance de ses poésies sacrées, sa correspondance avec ses plus illustres contemporains littéraires, tels que Caro, Varchi, Bernardo Tasso, Pierre Vettori, et que son père, qui l'avait reconnue et lui avait assuré toute sa fortune, ne voulut unir qu'à un homme supérieur lui-même par ses talents. La façade de l'église, régulière, est estimée. Parmi les bonnes peintures des chapelles, on distingue, à la chapelle Saint-Barthélemy, le *Christ*, les *Apôtres* et la *Cananéenne*, du second Bronzino : le S. Barthélemy, appuyé sur un bâton, est le portrait de l'Ammanato, et la vieille, derrière la Cananéenne, Laure Battiferri ; à la chapelle Saint-François-Xavier, le *saint prêchant aux infidèles*, un des meilleurs ouvrages de Currado, peintre florentin du XVIe siècle.

Le couvent, aujourd'hui, est occupé par les Pères Scolopj, successeurs des jésuites, savants et estimables religieux qui ont introduit d'utiles réformes dans l'enseignement des lettres et des sciences physiques et mathématiques. Le Père Jean Inghirami passe pour un des premiers astronomes de l'Europe, et sa carte géométrique de la Toscane est un travail excellent et unique.

Les célèbres fresques en clair-obscur d'André del Sarto à la *Compagnia dello Scalzo*, exécutées à diverses époques, sont comme l'histoire et l'abrégé de son talent : le *Baptême de Jésus-Christ* montre son premier style ; la *Visite de la Vierge à Ste Élisabeth*, ses progrès ; la *Naissance de S. Jean-Baptiste*, sa perfection. Elles prouvent que ce peintre, surnommé le peintre sans erreurs (*Andrea senza errori*), est en effet plus admirable par le naturel, la pureté et la grâce que par la force, l'originalité, l'imagination. Deux de ces fresques, *S. Jean béni par son père*, le *même rencontré en voyage par l'enfant Jésus*, furent exécutées par Franciabigio, élève d'André del Sarto, pendant le voyage de son maître en France, et paraissent dignes de lui. Le temps,

l'humidité, les restaurateurs et peut-être la malveillance, ont fort altéré ces peintures, dont la destruction semble suspendue depuis que leur conservation est confiée à l'académie des beaux-arts.

CHAPITRE XI.

Saint-Marc. — Pic de la Mirandole. — Politien. — Couvent. — Savonarole. — Ancienne bibliothèque de Saint-Marc. — Annonciade. — Chapelle. — Les Villani. — Tribune. — Cloître.

Saint-Marc est remarquable par quelques chefs-d'œuvre de l'art, et les plus illustres tombeaux de la renaissance. L'architecture intérieure de l'église est presque entièrement de Jean Bologne, qui a fait aussi une statue de *S. Zanobi*, la chapelle de Saint-Antonin et la statue du saint dans cette chapelle, dont la coupole et plusieurs figures sont du second Bronzino. Dans l'église, une admirable *Transfiguration*, que l'on croirait d'un plus grand maître, est de Paggi, peintre génois, patricien de naissance, obligé, pour meurtre, de fuir sa patrie, et réfugié près de vingt années à Florence. La brillante chapelle des Serragli a six tableaux excellents : la *Cène*, le plus remarquable, est de Santi Titi, élève du Bronzino, le meilleur peintre florentin de son temps : le Christ et le Judas offrent un superbe contraste de divinité et de crime ; le *Miracle de la manne*, du Passignano ; le *Sacrifice d'Abraham*, d'Empoli ; la *Multiplication des pains*, de Currado ; et *S. Paul ressuscitant un enfant*, de Biliberti. Le grand *Crucifix*, peint sur bois à fond d'or, au-dessus de la porte principale, est de Giotto.

Le tombeau du prince Pic de la Mirandole, mort à moins de trente-deux ans, et d'une science si prodigieuse, qui, après avoir approfondi toutes les croyances égyptiennes, hébraïques, chaldéennes, grecques, latines, arabes, cabalistiques, voulait parcourir le monde, seul, pieds nus, et prêcher l'évangile, est couvert d'une fastueuse et ridicule inscription, qui vante et

exagère sa vaste renommée [1]. Le poëte platonicien, si élégant et si pur, Jérôme Benivieni, son ami, et chaud partisan de Savonarole [2], mort à plus de quatre-vingt-neuf ans, désira reposer près du prince de la Mirandole, ainsi que l'indique sa touchante épitaphe bien différente de l'inscription qu'elle suit [3]. Le tombeau de Politien, qui n'avait précédé que de deux mois dans la tombe Pic de la Mirandole, l'aide et le compagnon le plus cher de ses travaux, n'a qu'une mauvaise et fautive épitaphe (elle le fait mourir en 1499 au lieu de 1494), indigne d'une telle sépulture. Ce grand lettré, cet ami, ce Virgile des Médicis, avait voulu être enterré à Saint-Marc, revêtu de l'habit de l'ordre de saint Dominique, vœu que remplit un des religieux du couvent, Robert Ubaldini, peut-être confident de la mystérieuse infortune qui fut cause de sa mort [4].

Le couvent de Saint-Marc, du dessin de Michellozzo, offre dans ses deux cloîtres de belles lunettes à fresque de Poccetti, de Pierre Dandini et du vieux Gherardini : parmi les peintures nombreuses de Fra Bartolommeo, qui était religieux de Saint-Marc, un *S. Vincent* a paru digne, par le coloris, du Titien ou du Giorgione. J'ai vu dans ce couvent la cellule de Jérôme Savonarole, prieur de Saint-Marc, dans laquelle ce sombre ennemi des Médicis s'enfermait toutes les fois que Laurent, dont la famille avait fondé le couvent, venait le visiter ou paraissait dans le jardin. Elle me fut montrée par un vieux dominicain, fort bon homme, qui sans doute avait peu de rapports avec le tribun religieux de Florence et l'intrépide adversaire des abus de la cour romaine, moine démagogue qui eut un ascendant si

1. *Joannes jacet hic Mirandula : cetera norunt*
Et Tagus et Ganges; forsan et antipodes.

2. Benivieni avait dégradé son talent jusqu'à composer sur des airs de danse des cantiques, espèces de rondes spirituelles qui se chantèrent pendant un carnaval sur la place du couvent de Saint-Marc.

3. *Hieronymus Benivenius, ne disjunctus post mortem locus ossa teneret, quorum in vita animos conjunxit amor, hac humo supposita ponendum cur.*

4. Il a laissé un mémorial contenant le détail des circonstances qui accompagnèrent les derniers moments de Politien. *V.* la *Vie de Laurent de Médicis*, de Roscoe, chap. x, et l'appendice n° LXXVIII.

prodigieux sur ses concitoyens qu'il fit une année renoncer au carnaval, et qu'à son éloquente voix d'énormes pyramides de livres, de tableaux et d'instruments de musique, ainsi que des cartes et des dés, furent brûlés sur la place du vieux palais [1], et que le plus grand peintre de Florence, épouvanté des séductions de son art, jetait dans ce même bûcher ses voluptueux ouvrages, prenait l'habit de saint Dominique, et n'avait plus de gloire que sous le nom de fra Bartolommeo, ou du *frate*. Savonarole, outre sa puissance populaire, dut être doué de véritables talents. Dans sa jeunesse, il avait fait des vers italiens pour se distraire de ses études théologiques et de la lecture de saint Thomas. Varchi a conservé cette stance républicaine adressée au peuple de Florence, qu'il inscrivit en lettres majuscules dans la salle du grand conseil, afin de s'opposer à tout traité avec les Médicis bannis; avis menaçant auquel l'historien florentin attribue la condamnation de Charles Cocchi, décapité pour avoir parlé de les rappeler :

Se questo popolar consiglio, e certo
Governo, Popol, della tua cittate
Conservi, che da Dio t' è stato offerto,
In pace starai sempre e' n libertate;
Tien dunque l' occhio della mente aperto,
Che molte insidie ognor ti fien parate,
E sappi, che chi vuol far parlamento
Vuol torti delle mani il reggimento.

Machiavel qui l'avait entendu de sang-froid, parle avec estime de Savonarole dans ses Discours sur Tite-Live, quoique, d'après une de ses lettres, il ne le crût point de bonne foi; et il a peint poétiquement les Florentins enveloppés de sa parole : *involti con la sua parola*. Michel-Ange lisait avec plaisir ses ouvrages. Co-

1. On doit à ces auto-da-fé de livres la rareté et le prix excessif des premières éditions de Dante, Pétrarque et Boccace. On remarquait à celui de l'année 1498, accompagné d'un *Te Deum*, et qui offrait encore plus d'objets précieux que le précédent, de 1496, puisqu'il y avait des bustes antiques, un Pétrarque si orné d'or et de miniatures, qu'il était alors estimé 50 écus. Le *Décamcron* in-fol. de Venise (1471), *rarissime*, fut acheté par le marquis de Blandford, en 1812, pour 2260 liv. sterling (52000 fr.). C'est peut-être le livre qui se soit vendu le plus cher; il est passé depuis dans la bibliothèque de lord Spencer, au prix de 918 liv. sterling 15 schellings.

mines, juge si habile, qui l'avait visité dans son couvent réformé de Saint-Marc, le *réputę bon homme*, et il fut fort au courant de toute son histoire, car Savonarole inclinait pour le parti de la France, et lorsqu'il prêchait sur les moyens de rendre le bonheur à sa patrie, il avait coutume de dire : *gigli con gigli dover fiorire.* Le passage d'un sermon du deuxième dimanche de carême, et qu'interrompirent les larmes et les cris de l'auditoire, et les propres larmes de l'orateur, est fort pathétique; un passage sur la peste, d'un autre sermon, est vanté par les Italiens comme un chef-d'œuvre plein de poésie. Florence doit aux prédications de Savonarole l'établissement de son mont-de-piété. Jusqu'à la moitié du dernier siècle, des fleurs (*la fiorita*) étaient jetées sur la place du Grand-Duc, le 23 mai, anniversaire de la mort de Savonarole, à l'endroit où il avait subi son supplice. Il faut convenir cependant que la fin de Savonarole ne répondit point à l'audace de sa vie, et que ce fougueux prédicateur ne parut alors qu'un fanatique sans force et sans courage, et qu'un martyr sans foi.

Un souvenir de Saint-Marc, bien moins redoutable, est celui de l'antiquaire Gori, savant infatigable, et de plus homme du monde, prêtre, poëte et musicien, dont le pompeux tombeau de marbre, surmonté de son buste avec inscription, se voit dans le premier cloître.

L'ancienne et célèbre bibliothèque du couvent, composée des livres du florentin Nicolas Niccoli [1], et mise à la disposition du public par Côme de Médicis, qui doit en être regardé comme le véritable fondateur, avait été classée par Thomas de Sarzane, alors pauvre et savant prêtre, depuis grand pape, sous le nom de Nicolas V, et qui jeta les premiers fondements de la Vaticane. L'écrit qu'il fit paraître à ce sujet servit de modèle pour la classification de plusieurs autres bibliothèques d'Italie. Le couvent

1. Les manuscrits latins, grecs et orientaux rassemblés par Niccoli, dont plusieurs étaient copiés de sa main et enrichis de ses commentaires, se montaient à environ huit cents, selon Poggio (Oraison funèbre de Niccoli. *Op.*, édit. de Bâle, 1538, p. 270); quatre cents seulement passèrent au couvent de Saint-Marc. Il paraît difficile et il serait curieux de découvrir la trace des autres.

de Saint-Marc semble ainsi le berceau du catalogue. Les débris de cette même bibliothèque pillée, comme les autres propriétés des Médicis, par le peuple et l'armée, lors de l'entrée de Charles VIII, et même plus tard par un autre ennemi encore plus furibond de cette famille, Savonarole, qui fit présent, dit-on, de nombreux articles aux cardinaux et autres personnages puissants, afin de le défendre des censures et des excommunications du pape, ces précieux débris, transportés à Rome et revenus à Florence, ont commencé la bibliothèque Laurentienne, et y sont restés.

Sur la place de l'Annonciade est la statue équestre, par Tacca, de Ferdinand Ier, troisième grand-duc de Toscane, le meilleur et le plus aimé de la dynastie des Médicis. La noble clémence de son gouvernement est peinte assez bien par le roi ou la reine des abeilles au milieu d'un essaim mis sur la base avec la devise : *Majestate tantum*. Le mérite de la statue ne répond guère à celui du prince : l'homme et le cheval sont plutôt véritablement fabriqués de bronze que de chair ; les sphinx des fontaines paraissent moins faibles et plus vivants, peut-être parce qu'on ne peut leur opposer de modèles. Le bloc de granit violet de l'île d'Elbe, formant le piédestal, est superbe. La statue de Ferdinand a été fondue avec les canons pris sur les Turcs par les chevaliers de Saint-Étienne ; ce qu'exprime un peu bizarrement l'inscription mise sur le ventre du cheval, et qui porte que le *métal a été enlevé au fier Thrace.*

La première porte du portique qui précède l'église de l'Annonciade a trois bonnes peintures d'Antoine Pollaiolo, de Paggi et de Lomi. Les lunettes de la cour qui sert de vestibule sont d'habiles artistes florentins ; on y voit l'*Assomption*, de del Rosso : parmi les apôtres contemplant la Vierge, le S. Jacques vêtu en pèlerin est le portrait du célèbre poëte Berni, encore à la tête du mauvais genre auquel il a donné son nom ; la *Visite de Notre-Dame à Ste Élisabeth*, du Pontormo ; le *Sposalizio*, de Franciabigio, non terminé : les moines l'ayant découvert trop tôt, à l'occasion d'une fête, l'artiste, honteux et indigné, avait déjà donné quelques coups de marteau afin de le détruire ; arrêté dans ce funeste dessein, il ne voulut jamais reprendre son ou-

vrage, auquel personne depuis n'a osé toucher; la *Naissance de la Vierge*, d'André del Sarto : la première des deux femmes qui visitent l'accouchée est le portrait de Lucrèce del Fede, sa femme; son *Adoration des mages*, dont la figure tournée vers le spectateur est Sansovino, et l'homme qui s'appuie sur ce dernier, son propre portrait; une *Nativité*, de Baldovinetti, parfaitement naturelle; la *Prise d'habit de S. Philippe Benizzi*, de Côme Rosselli, que sa mort a laissée inachevée; le même saint *donnant sa chemise à un lépreux nu;* des *Joueurs de carte frappés de la foudre* pour avoir méprisé ses réprimandes; *S. Philippe délivrant une possédée;* une *Religieuse passant par dévotion la tunique du même saint à des enfants,* d'André del Sarto : le vieillard, vêtu de rouge et appuyé sur un bâton, de la dernière fresque, est le portrait d'André de la Robbia.

L'église, horriblement *modernisée,* n'a plus ses anciens et nombreux *ex voto,* mannequins couverts de riches habits suspendus en foule à sa voûte, et représentant d'illustres personnages. D'habiles artistes ne dédaignaient point quelquefois de travailler à ces figures. Parmi celles de l'Annonciade, le duc Alexandre était de Benvenuto Cellini; la corde par laquelle il était attaché se rompit un jour, et cet accident, qui ne paraît pas très-rare, rendait alors assez périlleuse la visite de l'Annonciade.

La célèbre chapelle *della santissima Vergine annunziata,* fondée par Pierre, fils de Côme, est resplendissante d'or, d'argent, de pierreries; la tête du Sauveur, sur l'autel, est d'André del Sarto; une *Annonciation,* fresque de 1252, du florentin Bartolommeo, très-vénérée à Florence, dont les vêtements seuls ont été retouchés, est remarquable pour le temps. Cette *Vierge* parut alors si merveilleuse au peuple de Florence que le bruit se répandit qu'elle était due au pinceau des anges descendus du ciel pendant que l'artiste s'était tout exprès endormi.

Le plafond de l'église, peint par le Volterrano, est très-beau. On distingue aux autres chapelles : *S. Nicolas,* la *Vierge, et à ses pieds d'autres saints :* le dernier est le plus bel ouvrage d'Empoli; le *B. Piccolomini disant la messe,* de Pierre Dandini,

agréable et bien composé ; une *Piété*, douce, noble, simple, qui surmonte le tombeau de Baccio Bandinelli et de sa femme dans sa chapelle : ce groupe avait été commencé par un fils naturel du fougueux artiste, aide habile de son père, dont les bizarreries et les mauvais traitements l'obligèrent à partir pour Rome, où il mourut ; Bandinelli reprit l'ouvrage ; il s'est représenté sous les traits de Nicodème, et il voulut cette fois, sans trop de témérité, opposer sa *Piété* au groupe de Michel-Ange placé derrière l'autel du chœur de la cathédrale ; un *Crucifix*, d'après Jean Bologne, à la chapelle de la Vierge *del Soccorso*, construite aux frais et sur le dessin de cet infatigable artiste, et pour laquelle il fit, à plus de quatre-vingts ans, les deux Génies tenant deux flambeaux éteints, assis sur son tombeau : l'épitaphe apprend qu'il avait en quelque sorte ouvert et consacré ce dernier aux sculpteurs et architectes flamands, ses compatriotes[1] ; une *Résurrection*, du premier Bronzino ; la *Vierge et quelques Saints*, du Pérugin ; la *Naissance de la Vierge*, du second Bronzino, avec une inscription de l'année 1602, dans laquelle il s'excuse d'une manière assez touchante de n'avoir pu mieux faire à cause de son âge ; un trait de la *Vie du B. Manetto*, par Christophe Allori, son fils, le troisième Bronzino, exécuté avec une telle habileté que Pierre de Cortone prétendait que, si tous les tableaux du monde se perdaient, celui-là pourrait faire renaître la peinture et la ramener à sa perfection : le vieillard tourné vers le spectateur est le portrait de son père ; le grandiose mausolée de l'évêque Ange Marzi, ministre habile de Côme Ier, par François San Gallo : la sévère physionomie du prélat a quelque rapport avec la politique et l'autorité inflexible de son maître ; le *S. Philippe Benizzi*, du Volterrano ; un beau crucifix de bois à la chapelle des Villani, dans laquelle reposent

1. *Joannes Bologna Belga, mediceor.*
Princ. nobilis alumnus, eques militiæ I. Christi,
Sculptura et architectura clarus,
Virtute notus, moribus et pietate
Insignis, sacellum deo,
Sep. sibi cunctisque Belgis earumdem
Artium cultoribus p. an. Dom. MCIC.

ces trois habiles historiens et écrivains excellents : le premier, marchand de Florence, magistrat, homme d'État, et même banqueroutier [1]; le second moins connu; le troisième, simple littérateur, et surnommé le *solitaire;* une *Assomption,* du Pérugin ou d'Albertinelli; le *Christ entre les deux larrons,* superbe composition plus grande que nature, remplie de soldats et de cavaliers, le chef-d'œuvre de Jean Stradan; une copie du *Jugement dernier* de la Sixtine, par le second Bronzino : le portrait de Michel-Ange est à côté du cadavre qui ressuscite les yeux bandés et enveloppé d'une couverture blanche; les fresques représentant le *Christ disputant dans le temple et chassant les vendeurs,* encore du second Bronzino, qui offrent les portraits de Pierre Vettori, de Vincent Borghini, du religieux de Saint-Augustin, Louis, ami de Pétrarque, du premier Bronzino, et d'autres lettrés et artistes.

La tribune et la coupole de l'Annonciade en forme de rotonde, dont la voûte égale celle du Panthéon, sans fenêtres, ni ouvertures, cette construction d'un effet si extraordinaire, due à la magnificence de Louis Gonzaga, marquis de Mantoue, est, malgré la critique de Vasari, une des merveilles de Florence et des premières d'Alberti. La coupole, peinte par le Volterrano dans sa vieillesse, est estimée pour l'invention, le dessin et le coloris; et le bas-relief du tabernacle fut exécuté par Thorwaldsen.

Hors de l'église, l'oratoire Saint-Sébastien offre le *Martyre du saint,* le chef-d'œuvre d'Antoine Pollaiolo, un des meilleurs ouvrages du XVe siècle, malgré l'imperfection du coloris, et remarquable par la beauté des chevaux, la science du nu, l'expression de la figure du saint, portrait de Gino Capponi : un archer qui se courbe avec effort pour tendre son arc, est admirable.

Le cloître magnifique de l'Annonciade est du dessin de Cronaca. Les lunettes sont des premiers maîtres. Le *Miracle du noyé ressuscité,* de Poccetti, passe pour une des belles peintures de Florence. Le *pape Alexandre IV approuvant l'ordre des Servites,* de Matthieu Rosselli, est d'un rare mérite. La célèbre

1. *V.* ci-après, chap. XVII.

Madone del sacco, admirée de Michel-Ange et du Titien, est un chef-d'œuvre de grâce, de naturel et de pureté, d'André del Sarto.

Le monastère des religieuses de Sainte-Marie-Madeleine des Pazzi offre : sa cour, de l'architecture d'Antoine San-Gallo, louée par Vasari, et, à la chapelle de Neri, d'excellentes peintures de Poccetti.

L'église Saint-Michel *Visdomini*, bâtie d'après le plan d'Orgagna et depuis refaite, a une *Vierge avec divers saints*, du Pontormo, heureuse et libre imitation d'André del Sarto son maître, qui, jaloux de ses talents, le contraignit à s'éloigner.

La porte de côté de l'oratoire de Jésus pèlerin ou *de' Pretoni*, est du dessin de Michel-Ange. Dans l'intérieur est le tombeau du célèbre et burlesque prêtre Arlotto, curé de Saint-Cresci à Maciuoli, près Fiesole, mort à quatre-vingt-sept ans, Rabelais italien sans génie, et dont l'épitaphe peut sembler une des facéties : *Questa sepoltura il Prevano Arlotto la fece fare per se, e per chi ci vuole entrare. Morì a'* XXVII *di febbraio del* MCCCCLXXXIV.

L'oratoire de Saint-Clément, dépendant de l'ancien monastère, est curieux par ses fresques de Stradan, représentant divers traits de l'histoire du Christ, et par les portraits de Côme Ier, de sa femme et des princes de cette famille peu unie, comme il arrive parfois aux familles de tyrans.

CHAPITRE XII.

Place Sainte-Croix. — Fontaine. — Sainte-Croix. — Tombeaux de Michel-Ange, de Machiavel, de Galilée. — Monument au Dante. — Autres tombeaux. — Alfieri. — Lanzi. — Léonard Arétin. — Chanceliers de la république florentine. — Mausolée de Marsuppini. — Filicaia. — Thadée Gaddi. — Chaire. — Cloîtres — Saint Ambroise. — La Badia. — Or-san-Michele. — Chaires du Dante. — Gonnelli.

La place de Sainte-Croix vit, au milieu du XIIIe siècle, se former l'état populaire de Florence, alors que les plus riches bourgeois, fatigués de l'insolence et des vexations aristocratiques,

s'y étant rassemblés, prirent les armes, allèrent déposer le podestat, et, après s'être séparés, selon les quartiers qu'ils habitaient, en vingt compagnies, à chacune desquelles ils donnèrent un chef et un étendard, nommèrent à la place du podestat un nouveau juge avec le titre de capitaine, formèrent son conseil de douze *anziani*, et créèrent au sein d'une émeute la constitution qui, pendant dix années, fut la source de tant d'actions honorables. Aujourd'hui cette même place sert de rendez-vous aux masques et aux folies du carnaval.

La fontaine de marbre de la place Sainte-Croix, une des rares fontaines de Florence, peu abondante, fournit à peu près la seule eau potable de la ville, où chacun boit l'eau insalubre et tartreuse du puits de sa maison, qui produit le teint plombé et les maladies de foie des habitants.

Sainte-Croix, bâtie vers la fin du XIIIe siècle, par le grand architecte de la république florentine, Arnolfo di Lapo, fut restaurée depuis sur les dessins de Vasari. Cette vaste église, nue, sombre, austère, éclairée par de superbes vitraux gothiques, remplie d'illustres tombeaux, a été appelée à juste titre le Panthéon de Florence; et certes on ne vit jamais si bonne compagnie de morts. En contemplant à si peu de distance les mausolées de Michel-Ange, de Machiavel et de Galilée, l'humanité semble agrandie. Le caractère religieux de l'édifice est presque obscurci par son caractère national et par cet autre culte qu'inspire le génie; mais les facultés accordées à de tels hommes sont un motif nouveau d'admirer la Providence.

Le mausolée de Michel-Ange, quoique les trois statues qui le décorent soient d'habiles sculpteurs, manque d'unité et de grandiose; chacun ayant moins songé à l'effet de l'ensemble qu'à l'effet particulier de sa statue. Celle de l'*Architecture*, la meilleure, est de Jean dall' Opera, l'élève de Michel-Ange, et peut faire juger de l'état de l'art à sa mort; la *Sculpture*, au milieu, de Cioli, paraît plutôt endormie qu'affligée; la *Peinture*, de Lorenzi, a une sorte de recherche et de coquetterie qui ne convient pas à la gravité d'un tel monument. Le corps de Michel-Ange, mort à Rome, âgé de quatre-vingt-dix ans, devait

être, par ordre du pape, enterré à Saint-Pierre ; mais Côme de Médicis, jaloux d'une telle conquête, le fit enlever de nuit et transporter à Florence dans une caisse à marchandises ; il fournit les marbres du mausolée ; de magnifiques funérailles furent décernées au grand artiste ; Varchi prononça l'oraison funèbre, et le génie cette fois fut honoré comme la puissance.

La cendre de Machiavel, déposée à Sainte-Croix, fut près de trois siècles sans recevoir d'honneur et de distinction ; le tombeau actuel ne lui fut élevé qu'en 1787, et, chose singulière, un Anglais, un pair, lord Nassau Clavering, comte Cowper, l'éditeur de ses œuvres, in-4°, était à la tête de la souscription, formée de Florentins et approuvée par Léopold. L'unique figure de ce tombeau, de Spinazzi, qui veut être à la fois la *Politique* et l'*Histoire*, est d'un goût médiocre ; elle paraît prononcer les mots de l'inscription superbe composée par le docteur Ferroni, mais qui n'est point exagérée : *Tanto nomini nullum par elogium.*

Le mausolée de Galilée, élevé à l'époque de la plus grande corruption du goût, ne se ressent que trop de cette corruption, puisque les principaux sculpteurs du temps y travaillèrent. La figure la moins mauvaise est le buste de Galilée, de Foggini. Galilée, qui vécut jusqu'à près de soixante-dix-huit ans, était né le même jour et à l'heure même de la mort de Michel-Ange. Lorsque je voyais vis-à-vis l'un de l'autre leurs deux tombeaux, il me semblait que dans cette route nouvelle de la philosophie et des sciences, le flambeau du génie n'avait point cessé de luire à Florence, et qu'il passait alors sans interruption entre les mains des Toscans.

A défaut du tombeau du Dante, dont l'absence à Sainte-Croix rappelle le trait célèbre sur les images de Brutus et de Cassius, un colossal cénotaphe vient de lui être élevé. Ce monument n'est aujourd'hui qu'un magnifique témoignage que le Dante n'y est point. La composition est assez baroque ; les pleurs tardifs de la *Poésie* sur cette urne sans os semblent ridicules après cinq siècles : les larmes contemporaines de la sculpture sur le tombeau de Michel-Ange, quoique assez mal exprimées, étaient

naturelles et vraies. Si Florence fut cruelle envers le Dante, *parvi Florentia mater amoris* [1], il faut convenir qu'elle a depuis longtemps cherché à réparer ses injustices. Dès l'année 1396, elle lui avait décrété un monument public, espérant obtenir ses restes de Ravenne. De nouvelles instances et un nouveau décret, de l'année 1429, se trouvent aux archives *delle riformagioni*. Enfin, en 1519, une autre demande fut adressée à Léon X par les Florentins; parmi les signataires est le nom de Michel-Ange, admirateur passionné du poëte avec lequel le génie de ce Dante des arts avait tant de rapports [2], et qui lui a consacré des vers que celui-ci n'aurait point désavoués [3]. Je doute qu'il y ait une apostille comparable à celle de Michel-Ange demandant à bâtir à Florence la sépulture du Dante, et qui est ainsi conçue : *Io Michel-Agnolo scultore il medesimo a vostra santità supplico, offerendomi al Divin poeta fare la sepultura sua condecente e in loco onorevole in questa città.* L'artiste florentin actuel, M. Ricci, professeur de sculpture à l'académie des beaux-arts, a obtenu de la fortune cet honneur envié par Michel-Ange; on doit regretter que ses talents n'y aient pas complétement répondu. Ce médiocre monument n'aura pas été sans utilité, puisqu'on lui doit de beaux vers du comte Jacques Leopardi, l'un des premiers poëtes contemporains de l'Italie, sur l'amour de l'Italie et sur son ancienne gloire [4].

1. Expressions attribuées au Dante, et gravées sur son tombeau. *V.* liv. XII, chap. V.

2. Cette pièce, encore conservée à l'Archive *diplomatico*, a été donnée, ainsi que le décret de 1429, par l'éditeur de la Vie du Dante, de J. Marius Philelphe, Ms. de la Laurentienne, publié à Florence en 1828, in-8°.

3. *V.* les deux sonnets :

Dal mondo scese ai ciechi abissi e poi.
Quanto dirne si dee non si può dire.

4. *Canto* II, *Sopra il monumento di Dante che si prepara in Firenze*. Florence, 1831. Le comte Leopardi, d'une ancienne famille de Recanati, à la fois poëte, prosateur, érudit, est mort à Naples du choléra, le 28 juin 1837, âgé de quarante ans. Ses *Operette morali* dont la quatrième édition a été publiée à Paris après sa mort par MM. Louis de Sinner et Ugoni, sont regardées par M. Manzoni comme ce que l'Italie a produit de plus profond en ce genre depuis le commencement du siècle.

A la suite des trois grands tombeaux de Michel-Ange, de Machiavel et de Galilée, il en est d'autres qui sont dignes de leur servir de cortége. Le vaste mausolée d'Alfieri, chef-d'œuvre de Canova, si en harmonie par son caractère mâle et grec avec le génie du poëte, est un peu à l'étroit entre les tombeaux de Machiavel et de Michel-Ange. Son amère et piquante épitaphe, composée par lui et plusieurs fois donnée, ne s'y lit point [1]; on n'y voit que ces simples mots :

Victorio Alfiero Astensi
Aloisia e principibus Stolbergis
Albaniæ comitissa
m. p. c. an. MDCCCX.

C'est au milieu de ces tombeaux, parmi lesquels il repose, qu'Alfieri avait senti pour la première fois s'éveiller en lui l'amour de la gloire; vers la fin de sa vie, l'âme épuisée d'émotions, de travaux et d'études, il était revenu méditer à Sainte-Croix; un autre poëte, ardent, sombre, rêveur, Foscolo l'y avait aperçu; il a peint éloquemment son pâle et austère aspect :

. . . . . *E a questi marmi*
Venne spesso Vittorio ad ispirarsi.
Irato a' patrj Numi, errava muto
Ove Arno è più deserto, i campi e il cielo,
Desioso mirando; e poi che nullo
Vivente aspetto gli molcea la cura,
Qui posava l' austero, e avea sul volto
Il pallor della morte e la speranza.

Près du bénitier, une inscription à peu près effacée indique la sépulture d'un Bonaparte : nom gigantesque à côté de grands noms [2].

Le mausolée du sénateur Philippe Buonarroti, mort en 1733,

1. Il l'avait fait inscrire, ainsi que l'épitaphe touchante de la comtesse d'Albani, son amie, dans deux petites tablettes de *scagliola* (*V.* ci-après, chap. xx), en forme de dyptique, et qu'il appelait son dernier livre (*Alfieri liber novissimus*), selon le titre mis sur le dos.

2. La famille Bonaparte avait résidé en Toscane (*V.* liv. xix, chap. ix). On rapporte qu'un oncle de Napoléon, curé de campagne, habitait encore son village il y a quelques années : ami du repos, il refusa les honneurs que lui avait proposés

président de la juridiction des affaires ecclésiastiques, savant antiquaire et botaniste, qui, indépendamment de ses ouvrages imprimés, a laissé environ soixante volumes manuscrits des matériaux d'antiquités grecques et latines dont il s'était servi, auquel une médaille avec cette légende : *Quem nulla æquaverit ætas*, fut décernée de son vivant par un ami, ce tombeau de l'érudit neveu de Michel-Ange est bien moins illustre que celui de son oncle dont il est voisin, et l'orgueilleuse légende de la médaille du président aurait mieux convenu au tombeau de l'artiste.

Le tombeau de Lanzi rappelle des souvenirs de vertu, de science et de goût; je n'ai pu le contempler sans reconnaissance et respect, puisque j'ai dû de l'instruction à son excellente Histoire de la peinture en Italie, avec laquelle j'ai vécu en quelque sorte depuis plusieurs années.

Le mausolée du célèbre lettré et historien Léonard Bruni l'Arétin, par Bernard Rossellini, simple, noble, élégant, passe pour un des meilleurs ouvrages du XVe siècle. Le bas-relief de la *Vierge*, en haut, de Verrocchio, est aussi très-estimé. Cet illustre Arétin, si différent de l'infâme, est représenté couché sur son tombeau, couronné de lauriers et tenant sur sa poitrine son Histoire latine de Florence comme monument de son patriotisme. C'est ainsi qu'il fut enseveli par décret de la seigneurie[1]. Ce savant a le premier soutenu l'opinion reprise de nos jours que l'italien était aussi ancien que le latin, qu'ils furent employés en même temps à Rome, et que si le dernier était la langue des lettrés et des orateurs, le premier fut la langue po-

son puissant neveu, et, comme le vicaire de Jean-Jacques, peut-être il lui avait répondu : « Mon bon ami, je ne trouve rien de si beau que d'être curé. » *Émile*, liv. IV.

1. L'oraison funèbre fut prononcée par Gianozzo Manetti, grand érudit de la renaissance, qui crut devoir y introduire, au sujet de la couronne de Léonard, une longue digression de cinq pages in-4°, d'un très-fin caractère, sur les huit espèces de couronnes connues chez les anciens. Ce fut sans doute pour détruire l'effet de ce malencontreux panégyrique que Philelphe, le tendre ami de l'Arétin, publia une autre oraison funèbre, discours noble, pathétique, bien composé, véritable contraste avec celui de Gianozzo, qui avait si prodigieusement ennuyé son docte auditoire.

pulaire. Bruni l'Arétin avait été deux fois et était mort chancelier de la république; lors du concile de Florence, il avait en cette qualité harangué dans leur langue l'empereur Paléologue et le patriarche grec; s'il eût vécu davantage, il devenait gonfalonier[1]. Quand on voit les lettres conduire à de tels honneurs, et la charge de chancelier, la seconde de la république, confiée sans interruption à des savants tels que Léonard Arétin, Coluccio Salutati, Charles Marsuppini, Poggio, Benoît Accolti, Landino, Barthélemy Scala, il est facile de comprendre l'ardeur avec laquelle on dut alors se livrer à l'étude, et il est impossible de ne pas admirer l'État qui savait employer de pareils hommes.

Le tombeau de François da Barberino et de son fils a une inscription en vers latins que la tradition attribue à Boccace :

Inclita plange tuos lacrymis Florentia cives.
Et patribus tantis fundas orbata dolorem.
Dùm redeunt domini Francisci funera mente
De Barberino et nati : nam j dicis omne
Gesserat officium, sua corda cavenda reatu
Sed satis excedit natum; quia doctus utroque
Jure fuit genitor, sed solo filius uno.
Scilicet in causis quæ sunt sæculoribus arte.
Hoc sunt sub lapide positi, quibus ultima clauso
Perfida mors oculis, paucis dilata dictas
Strage sub æquali, quæ totum terruit orbem
In bis senario quater augto mille trecentis.

L'auteur du Décaméron avait emprunté le sujet de quelques unes de ses nouvelles au *Fior di novelle* de François da Barberino, élève comme le Dante de Brunetto Latini, savant, théologien et jurisconsulte célèbre, auteur du poëme moral intitulé: *i Documenti d' amore*, du *Reggimento delle donne*, et habile miniateur. Barberino, âgé de quatre-vingt-quatre ans, était mort de la terrible peste de Florence de 1348; ses écrits plus curieux

1. L'Arétin paraît avoir été aussi un agréable conteur. Afin de dissiper la tristesse qu'avait inspirée dans une société de Florence la lecture de la Nouvelle de Ghismonde, de Boccace, il lit le récit de l'histoire de Stratonice et d'Antiochus, mise avec habileté sur notre scène lyrique, et l'un des chefs-d'œuvre de la musique française. V. *Novelle di vari autori*, t. II, p. 86, *la Novella di messer Lionardo d' Arezzo*.

qu'agréables ont contribué à la formation du langage toscan, et lui ont obtenu l'honneur d'être placé par l'académie de la Crusca au rang des classiques.

Le tombeau de Nardini, célèbre joueur de violon, l'élève, l'ami de Tartini, le maître de Paganini, est voisin de celui de Machiavel; malgré sa pompeuse inscription et le talent de Nardini, il semble bien frivole au milieu de ces majestueuses sépultures.

Le mausolée du comte Joseph Skotnicki, polonais, ami des arts, mort à trente-trois ans d'une maladie de langueur, un des meilleurs ouvrages de M. Ricci, est touchant; il lui fut élevé par sa jeune épouse : une lyre, des pinceaux faisant allusion aux talents du comte Skotnicki, une belle figure de femme représentant la foi conjugale au pied d'une colonne que surmonte une urne funéraire, forment tout le monument. Le Polonais qu'il renferme, malgré la douce obscurité de sa vie, semble digne d'habiter parmi les morts glorieux de Sainte-Croix, depuis l'immortel exemple de courage et de sacrifice qu'a donné sa patrie.

L'élégant monument consacré à la comtesse d'Albani, par M. Fabre, est l'ouvrage d'un des premiers architectes français, M. Percier, non moins distingué par ses talents que par sa modestie et sa simplicité; les statues, les ornements, de MM. Santarelli et Giovanozzi da Settignano, sculpteurs toscans, sont dignes du monument.

Le tombeau d'Ubertino de' Bardi, capitaine des Florentins, par Giottino, un des petits-fils de Giotto, est, malgré quelque sécheresse, un ouvrage de sculpture et de peinture singulièrement neuf, naturel, poétique et varié.

Le tombeau d'Antoine Cocchi est intéressant lorsqu'on se rappelle les travaux divers de ce médecin savant, philosophe, antiquaire, littérateur, ami et correspondant de Boërhaave et de Newton.

Le mausolée de Charles Marsuppini, le chef-d'œuvre de Desiderio da Settignano, est plein de grâce, de goût, de mollesse et d'élégance. Marsuppini, professeur célèbre dans son temps,

n'a laissé qu'un petit nombre de vers et d'écrits médiocres : ennemi de Philelphe, il le fit lâchement exiler de Florence, et remplit sa chaire. Quand on songe à la médiocre exécution des tombeaux de Machiavel et de Galilée, on est choqué de cette sorte d'inégalité de tombeaux qui a consacré une des merveilles de l'art à Marsuppini.

Le docteur Lami méritait, par ses vastes connaissances, le tombeau qu'il a obtenu à Sainte-Croix, grave savant, profond théologien, bibliothécaire laborieux, dont la vie toutefois fut remplie de querelles et d'aventures.

Le mausolée de Pompée Signorini, florentin, sage conseiller de Léopold, qui offre la statue de la *Philosophie* pleurante, est un autre ouvrage estimé de M. Ricci.

Le mausolée du sénateur Filicaia était digne d'être transféré de l'église Saint-Pierre à Sainte-Croix ; il rappelle de beaux souvenirs de vertu, de religion, de génie, de patriotisme, et le plus noble chant qu'ait inspiré l'amour de l'Italie [1].

Sainte-Croix est encore remarquable par ses divers chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture. Au-dessus de la grande porte de la façade, une statue en bronze de *S. Louis*, qui n'est pas le grand roi, mais un archevêque de Toulouse, est de Donatello, et peu digne de lui. Dans l'intérieur, au-dessus de la porte principale, Giotto a peint un *Crucifix* sur une croix de bois. Sa *Vierge couronnée de la main du Christ*, gracieuse et naïve peinture, est un des premiers monuments de la renaissance de l'art. A la chapelle Cavalcanti, une *Annonciation*, pleine de noblesse et de pudeur, un des premiers ouvrages de Donatello, assura sa réputation. *L'Entrée du Christ à Jérusalem*, de Cigoli et Biliberti, son meilleur élève, est regardée comme le plus beau tableau de l'église. Une *Trinité*, du premier, est encore très-louée. La chapelle des Médicis, commandée par Côme, père de la patrie, et exécutée par Michellozzo, offre une Madone, bas-relief en terre cuite, de Luc de la Robbia, et un tableau de Philippe Lippi. A la sacristie, les fresques de

1. *Italia, Italia, o tu cui feo la sorte*, etc.

Thadée Gaddi, l'élève, le Jules Romain de Giotto, sont superbes; il est impossible vraiment de ne pas être frappé de cette beauté, de cette grandeur primitive de l'art. La surprenante coupole de la chapelle des Niccolini est le chef-d'œuvre du Volterrano, protégé par cette famille; les diverses statues de cette chapelle sont des meilleures de Francavilla, sculpteur français élevé en Italie, trop souvent imitateur malheureux de Michel-Ange. Le *Crucifix* de bois de Donatello, malgré l'estime de quelques connaisseurs, m'a paru roide, ignoble, et mériter la critique de Brunelleschi, qui lui reprochait d'avoir mis un paysan sur la croix; la physionomie rustique contraste encore avec la fine broderie de l'étoffe du vêtement. La *Cène à Emmaüs*, de Santi Titi, est belle de coloris. Enfin la chaire en marbre, ornée de bronze, par Benoît da Maiano, est superbe : deux des bas-reliefs, *S. François qui s'offre de passer à travers du feu en présence du soudan*, et sa *Mort*, sont singulièrement expressifs et pathétiques.

Dans le premier cloître du couvent de Sainte-Croix est la magnifique chapelle des Pazzi, élevée sur le dessin de Brunelleschi, et ornée d'ouvrages de Luc de la Robbia. Le second cloître est aussi de Brunelleschi, et le *Cénacle*, du réfectoire, de Giotto.

L'église Saint-Joseph a une *Nativité* très-belle, de Santi Titi.

Saint-Ambroise, une des plus anciennes églises de Florence, et qui existait en 1001, fut refaite en 1716. On y remarque un superbe tabernacle de Mino de Fiesole; le *Miracle du S.-Sacrement*, de Côme Rosselli, le plus connu de ses ouvrages, belle fresque remarquable par le nombre prodigieux des personnages et dont plusieurs offrent d'excellents portraits de lettrés célèbres du xve siècle, tels que Politien, Marsile Ficin et Pic de la Mirandole.

La vaste cour de l'église Sainte-Madeleine de' Pazzi, de Julien San Gallo, a mérité les éloges de Vasari pour la beauté de ses colonnes ioniques et de leurs chapiteaux imités d'un chapiteau antique de marbre trouvé à Fiesole. A la salle du chapitre du superbe monastère sont plusieurs fresques de *Saints* par le Pérugin.

Saint-Simon rappelle un exemple remarquable de dissimulation religieuse ; c'est celui d'un juif portugais, François Giorgi, qui, pendant plusieurs années, feignit le christianisme, fut avocat à Florence, éleva à sa famille le tombeau sur lequel son nom se lit encore, et prit la fuite pour retourner au judaïsme. Les tableaux principaux de Saint-Simon, sont : le *Martyre de S. Laurent*, un des meilleurs ouvrages de Jean-Baptiste Vanni, dit le peintre gentilhomme, et qui n'a de bon toutefois que le reflet original du feu sur les assistants ; le *S. Jérôme*, de Marinari, habile élève de Carlo Dolci ; un beau *S. Nicolas*, de François Montelatici, que son humeur querelleuse avait fait surnommer *Cecco bravo* (François le Ferrailleur) ; le *S. François évanoui*, soutenu par deux anges, de Vignali, élève de Rosselli, et imitateur du Guerchin. Le ciboire du maître-autel, incrusté de pierres dures, est de Cennini.

L'église Saint-Procul a quelques ouvrages remarquables : une *Visitation*, de Ghirlandaio, à laquelle le peintre florentin Ferretti a ajouté si habilement une Gloire d'anges, que l'on a peine à distinguer sa manière de celle de Ghirlandaio ; une *Vierge, S. Antoine abbé* et *Ste Barbe*, du Pontormo ; une *Annonciation*, d'Empoli ; une *Madone*, de Giotto.

L'église et le couvent célèbres de la Badia offrent quelques uns des premiers chefs-d'œuvre de l'art, ouvrages de Mino de Fiesole, savoir : le tombeau renouvelé de Hugues, marquis de Toscane, ancêtre de Machiavel[1], un des fondateurs du couvent, homme juste et pieux, appelé un peu trop fastueusement le grand, qui, à l'époque des chasses, visitait, sans être connu, les bergers et les paysans, afin d'interroger l'opinion du temps sur sa manière de gouverner, et dont l'éloge périodique se prononce encore régulièrement chaque année dans chacun des sept monastères qu'il a fondés :

Ciascun che della bella insegna porta
Del gran barone il cui nome e'l cui pregio
La festa di Tommaso riconforta[2] ;

1. *V.* l'instructif ouvrage sur *Machiavel, son génie et ses erreurs*, par M. Artaud. Paris, 1833, deux vol. in-8°, chap. 1.

2. Dante. *Parad.*, can. XVI, 127.

le splendide mausolée de Bernard Giugni, envoyé en ambassade avec le grand citoyen de Florence Neri Caponi, et depuis gonfalonier. Une belle *Assomption* est de Vasari ; un bas-relief en terre cuite, de Luc de la Robbia. Dans le cloître, le *S. Benoit se jetant tout nu au milieu des épines*, d'une des lunettes, est du second Bronzino ; un *Crucifix*, bonne fresque du réfectoire, de Sogliani. Le petit autel d'une chapelle offre d'autres sculptures exquises de Mino de Fiesole.

La vaste église Saint-Firenze n'a guère de remarquable que le beau tableau du *Crucifiement des dix mille Martyrs*, de Stradan, retouché par Buonamici, artiste habile, et homme affreux que ses crimes firent envoyer aux galères, où il devint très-bon peintre de marine.

La collégiale d'Or-San-Michele (jardin Saint-Michel), édifice gothique, isolé, est un des plus nobles, des plus caractéristiques de Florence, et qui réunit des chefs-d'œuvre de ses premiers artistes. Élevée après la cessation de la peste fameuse dépeinte par Boccace, les architectes furent Giotto et son digne élève Thadée Gaddi. Parmi les statues de marbre et de bronze qui décorent les niches de chaque façade, statues consacrées aux saints protecteurs des diverses corporations des arts, on admire le *S. Matthieu*, de Ghiberti, qui annonça l'étude et l'heureuse imitation de l'antique, tandis qu'il n'avait paru dans son *S. Jean-Baptiste* de la façade voisine que supérieur à ses contemporains ; trois statues de Donatello, le *S. Pierre*, le *S. Marc* admiré par Michel-Ange, qui lui avait dit : Marc, pourquoi ne me parles-tu pas? *Marco, perchè non mi parli?* le *S. Georges*, si jeune et si fier, la plus belle des figures d'Or-San-Michele, et peut-être même de l'art moderne ; le *S. Luc*, de Jean Bologne ; le *S. Thomas*, de Verrocchio, attribué aussi à son grand disciple Léonard de Vinci, bien composé, mais dont les draperies ont quelque sécheresse ; et le *S. Jean* évangéliste, un des meilleurs ouvrages de Baccio da Montelupo. Dans l'intérieur est le beau groupe de *Ste Anne, de la Vierge et de l'enfant Jésus*, de François San Gallo. Le superbe tabernacle qui renferme l'image miraculeuse de la Vierge, peinte au XIIIe siècle par Ugolin de Sienne, est une des merveilles les plus célèbres d'Orgagna, et

l'un des monuments de ce luxe des arts auquel l'esprit industriel et le gouvernement républicain de Florence n'étaient point un obstacle. La magnificence des Médicis a beaucoup été célébrée; mais il faut convenir qu'ils n'avaient fait que suivre les usages du gouvernement populaire, que cette magnificence était dans les mœurs, et que ces maîtres habiles durent l'employer comme moyen de domination. Malgré les malheurs des temps, le tabernacle d'Or-San-Michele avait coûté la forte somme de 80,000 florins d'or.

Je vis en 1834, le 26 juillet, jour de Sainte-Anne, la collégiale d'Or-San-Michele décorée des vingt et un anciens gonfalons des arts majeurs et mineurs de Florence, bannières blanches, bleues, rouges, couvertes d'armoiries, qui flottaient à l'extérieur de ses noires murailles, en commémoration de l'attaque, au son de la cloche de nones, et de l'expulsion de cet ignoble tyran Gauthier de Brienne, appelé si étrangement le duc d'Athènes, qui n'eut pour défenseurs que sa garde, les bouchers, quelques gens de la populace, et les quatre familles du peuple qui l'avaient élu. Le soir le vieil édifice était comble; il resplendissait de la lumière des cierges éclairant les légères pyramides de son brillant tabernacle; il retentissait de chants religieux, et l'on aurait pu s'y croire aux beaux jours de la seigneurie florentine.

L'ancienne église Saint-Étienne rappelle les vieux jours de la splendeur littéraire de Florence. C'est dans cette église que Boccace, souffrant, épuisé, accablé de la mort de son cher Pétrarque, remplit le premier cette chaire fondée par la république florentine pour l'interprétation du Dante. C'est là qu'au milieu du désordre démocratique, il reprochait publiquement et avec hardiesse à ses concitoyens leurs vices, leur avidité mercantile, et qu'il les excitait à la gloire et à la vertu. Les chaires *dantesques*, multipliées depuis par toute l'Italie pendant plus de quatre siècles [1], ont cessé de nos jours par l'influence autrichienne : le

1. Boccace avait ouvert son cours le 23 octobre 1373. Philelphe fit aussi depuis le même cours au Dôme. Quand on se rappelle les invectives du Dante contre les vices du clergé et les excès de la cour romaine, on a peine à se figurer comment, malgré l'usage, les églises étaient alors choisies pour cette sorte de réunions.

dernier successeur de Boccace fut, à Florence, le professeur Sarchiani, académicien de la Crusca, mort, en 1821, à soixante-quinze ans, helléniste savant et latiniste habile, homme de principes austères et de mœurs douces, qui a défendu la vérité du christianisme contre les écrits des philosophes français, et a composé des Mémoires d'économie politique pour le ministre philanthrope Tavanti. Quelques ouvrages de l'église Saint-Étienne sont estimés : la *Conversion de S. Paul*, de Morosini ; *S. Philippe* et le *Mariage de Ste Catherine*, de François Bianchi ; le *S. Nicolas*, de Matthieu Rosselli ; la *Vierge, S. Augustin* et d'autres saints, de Santi Titi, ou de Cigoli ; et les beaux bas-reliefs en bronze du *Martyre de S. Étienne*, de Tacca. La statue de *S. Étienne* dans une niche est de Gonnelli, sculpteur toscan du XVIIe siècle, qui devint aveugle à vingt ans, et ne cessa point de cultiver son art ; ses bustes même furent cités pour la ressemblance, tant il était parvenu, rapporte Baldinucci, témoin oculaire de ce prodige, à suppléer à la vue par le toucher. Gonnelli fit de souvenir le portrait d'une jeune fille qu'il avait aimée avant sa cécité ; la ressemblance était parfaite. Le cardinal Pallotta mit ce joli distique au-dessous du buste :

Giovan, ch' è cieco, e Lisabetta amò,
La scolpì nell' idea che amor formò.

CHAPITRE XIII.

Sainte-Marie-Nouvelle. — Porte. — Cimabué. — Ghirlandaio. — Crucifix de Brunelleschi. — Tombeaux. — Chapelle des Espagnols — Grand cloître. — Peintures grecques. — Apothicairerie. — Le commerce, les lettres et les emplois publics compatibles à Florence. — Potenze. — Ognissanti. — Saint-Sépulcre. — Trinité. — Colonne. — Saints-Apôtres. — Mausolée d'Altoviti. — Laurent Lorenzini. — Sainte-Marie-Majeure. — Vue basse des Florentins.

C'est à Sainte-Marie-Nouvelle que Boccace a fait rencontrer, après la peste de 1348, les sept jeunes Florentines qui, afin de se distraire, partent pour la campagne, et y racontent ces nou-

velles gaies, touchantes, satiriques, voluptueuses et même quelque chose de plus, qui composent le Décaméron : le nom et l'aspect riant, orné, de cette église, que Michel-Ange, dans son admiration, appelait sa femme (*la sua sposa*), semblent avoir aujourd'hui quelque rapport avec le plus agréable et le plus intéressant des recueils de contes. Les premiers architectes de Sainte-Marie-Nouvelle furent les frères convers da Ristoro Campi, Sixte, florentins, et un troisième moine, le frère Jacques Talenti da Nippozzano, grands architectes du XIIIe siècle, élèves d'Arnolfo di Lapo, dont le dernier est désigné dans le Nécrologe de l'église, sous le titre modeste de *Magister lapidum*. La porte, une des plus belles que l'on puisse citer, est d'Alberti, auquel la façade paraît aussi devoir être attribuée [1]. Cette façade offre deux curiosités astronomiques : un cadran de marbre destiné à mesurer la grandeur de l'arc céleste compris entre les tropiques, méridienne la plus ancienne de l'Europe, et l'armille de Ptolémée; on les doit au P. Ignace Danti, dominicain, mathématicien et astronome, cosmographe de Côme Ier.

Sainte-Marie-Nouvelle n'est pas moins intéressante par ses peintures et ses sculptures que par sa noble architecture. Le *S. Laurent*, le chef-d'œuvre de Macchietti, peintre florentin du XVIe siècle, a été beaucoup et justement loué : le soldat près de l'empereur est le portrait de l'artiste. Une *Déposition*, une *Purification*, de Naldini, de la même époque, sont bonnes de dessin, de perspective et de coloris. Le *S. Raymond ressuscitant un enfant*, de Ligozzi, a de l'effet. Les soldats du *Martyre de Ste Catherine*, de Bugiardini, furent dessinés par Michel-Ange, afin de tirer d'affaire l'auteur, peintre lent, irrésolu, homme ridicule par son amour-propre, et dont il avait coutume de se moquer. La célèbre *Madone*, de Cimabué, premier monument de la renaissance de l'art à Florence, rappelle l'enthousiasme prodigieux qu'excita son apparition lorsqu'au bruit des

1. M. Quatremère croit que la porte seule est d'Alberti, et le regarde comme étranger à l'architecture demi-gothique de la façade. M. Niccolini, d'après Pozzetti, est de l'avis contraire, et il pense qu'Alberti a dû se conformer au goût primitif de cette façade. *Éloge de L'on-Baptiste Alberti*, pag. 98, 99 et note 35.

fanfares elle fut portée en triomphe par le peuple, de l'atelier du peintre à Sainte-Marie-Nouvelle. Charles d'Anjou, frère de saint Louis, allant en Toscane après avoir été couronné par le pape roi de Sicile, vint avec toute sa cour visiter cette Madone dans l'atelier de Cimabué, situé près de la porte Saint-Pierre. On croit à Florence que le nom de *Borgo allegri* que porte encore ce quartier est dû au concours joyeux d'hommes et de femmes qu'y attira la visite du roi, et à l'éclat du triomphe de la Madone.

Les fresques des apôtres *Philippe* et *Jean*, du jeune Lippi, plaisent plus par les accessoires que par les figures, portraits ressemblants et vrais, mais communs. Les fresques immenses du chœur, de Ghirlandaio, expliquent Michel-Ange, son élève, et la chapelle Sixtine : peut-être même Michel-Ange y a-t-il mis la main; on lui attribue les hommes placés à distance et appuyés contre une terrasse, du compartiment de la Vierge; cet étrange élève, au lieu de payer son maître, était payé par lui; et dès l'âge de quatorze ans il recevait jusqu'à dix florins par an pour l'aider dans ses travaux. Les nombreuses figures des fresques offrent presque toutes des portraits de lettrés ou de Florentins distingués; mais celles-là sont relevées, anoblies. Un groupe de quatre personnages, du compartiment de la *Vie de S. Jean-Baptiste*, représente Politien qui lève la main, Marsile Ficin en chanoine, Gentile de' Becchi, l'évêque d'Arezzo, qui se tourne vers ce dernier, et Christophe Landino. Au compartiment de la *Vierge*, la jeune fille suivie de deux femmes est la célèbre Ginevra de' Benci, une des beautés de son temps. Du même côté l'homme en habit bleu avec un manteau rouge, du *Joachim chassé du temple*, est Ghirlandaio. Ces fresques, commandées par le noble florentin Jean Tornabuoni, que l'on y voit aussi avec sa femme Françoise de Luca Pitti, ne coûtèrent que 1,000 florins, et furent terminées l'année même de la mort de Laurent-le-Magnifique. L'inscription suivante, contre le mur, exprime très-bien quels étaient alors l'éclat et la prospérité de Florence : *Anno* 1490, *quo pulcherrima civitas opibus, victoriis, artibus, ædificiisque nobilis, copia, salubritate, pace perfruebatur.*

Le *Crucifix* de bois, de Brunelleschi, si souffrant, si déchirant, fut une belle leçon d'artiste donnée par lui à Donatello, après son ignoble *Crucifix* de Sainte-Croix. Cette scène peint fidèlement la simplicité presque grossière des mœurs artistiques du temps. Les deux amis allaient dîner ensemble, et Donatello portait dans son tablier les œufs et les autres provisions du repas; conduit à son insu par Brunelleschi devant le crucifix que celui-ci avait exécuté en secret, il ne put s'empêcher de s'écrier avec la candeur du vrai talent : *C'est à toi qu'il est donné de faire des Christs, et à moi des paysans.* Mais au milieu de son admiration, le tablier lui échappa, et les œufs et le dîner tombèrent à terre.

Les vastes fresques de la chapelle Strozzi, représentant l'*Enfer* et le *Paradis*, d'André Orgagna et de son frère Bernard, imitation du Dante, pour lequel André était passionné, annoncent les progrès de l'art; elles ont la première surtout, la chaleur, le feu, le mouvement et les sublimes bizarreries du poëte. L'homme mis en enfer ayant un papier sur son bonnet, est l'huissier de la commune qui avait saisi les meubles de l'artiste. Il y a dans le *Paradis* de jolies têtes de femmes qui paraissent des portraits. La *Samaritaine* est un bon tableau du second Bronzino. Le grand *Crucifix*, au-dessus de la porte d'entrée, est un des premiers ouvrages de Giotto.

Les tombeaux de Sainte-Marie-Nouvelle sont remarquables sous le rapport de l'art ou des souvenirs. Le beau monument de la bienheureuse Villana delle Botti, dont les deux petits anges sont si gracieux, doit être, d'après Cicognara, restitué à Bernard Rossellini. Sachetti parle assez familièrement de cette bienheureuse Villana, très-sainte femme (*mulieris sanctissimæ*), selon l'épitaphe : « C'était ma voisine; dit-il; c'était une jeune Flo-« rentine qui se mettait comme les autres ; et déjà on célèbre sa « fête : » *Fu mia vicina e fu giovane fiorentina, purandava vestita come l' altre, e fannone già festa.* On regarde comme le chef-d'œuvre de Benoît da Maiano, l'élégant, l'inimitable mausolée de Philippe Strozzi l'ancien, l'ennemi des Médicis, le père du Caton florentin. Au-dessus des tombeaux des cardinaux Nicolas

et Thadée Gaddi, exécutés à Rome sur le dessin de Michel-Ange, est un bas-relief de Jean dall' Opera, peut-être l'ouvrage le plus pur de cette époque de décadence. Le tombeau d'Antoine Strozzi, savant jurisconsulte, est de la vieillesse d'André Ferrucci, aidé de deux autres habiles artistes de Fiesole, Silvio et Boscoli, employés aussi par Michel-Ange. Des inscriptions grecque et latine indiquent la sépulture du patriarche grec Joseph, mort subitement à Florence après le concile, zélé pour l'union, et qui, dit-on, avait laissé son adhésion écrite de sa main. Ghirlandaio semble convenablement enseveli auprès de ses admirables peintures. Plusieurs tombeaux littéraires ne sont pas sans quelque renommée; tels sont ceux de l'ancien et élégant historien François Giambullari, l'Hérodote florentin, qui émit l'idée bizarre que le toscan dérivait de l'hébreu, du chaldéen, ou de toute autre langue parlée dans le royaume d'Aram; de Lippi, peintre et poëte très-vrai, vulgaire même, le spirituel auteur du *Malmantile*, et de l'infatigable bibliothécaire Magliabecchi [1].

Dans le *Chiostro verde*, plusieurs sujets de la vie d'Adam et de Noé sont des fresques bizarres de Paul Uccello, qui a su rendre toutefois avec tant de vérité les arbres et les animaux, qu'il pourrait être surnommé le Bassan du premier âge de l'école florentine. L'élégante et vaste chapelle des Espagnols, du frère Jacques Talenti da Nippozzano, offre les belles, les poétiques fresques de Thadée Gaddi et de Simon Memmi, l'ami de Pétrarque qui lui a consacré les deux sonnets :

Quando giunse a Simon l' alto concetto.
Per mirar Policleto a prova fiso.

Malgré Vasari et l'opinion commune, le portrait de Laure sous les traits de la Volupté, et celui de Pétrarque, de Memmi, ne peuvent être véritables, ainsi que l'a démontré l'habile critique de Lanzi et de Cicognara [2]. Le prétendu portrait du poëte

1. *V.* ci-dessus, chap. VII.

2. *Stor. pit.* t. II, p. 316, et *Stor. del. scult.* t. III, p. 322. Cicognara a également réfuté avec la même solidité l'anachronisme de ceux qui regardaient cette figure comme pouvant être le portrait de Fiammetta, la maîtresse de Boccace, à

est beaucoup moins épais, beaucoup moins chanoine que ses autres portraits, et son air de satyre ne convient pas du tout à un tel amant. A la voûte, quelques sujets de l'*Histoire de Jésus-Christ;* la *Descente du S. Esprit dans le cénacle,* par Thadée Gaddi, sont les meilleurs ouvrages du XIVe siècle.

Les cinquante lunettes du grand cloître, représentant les actions mémorables de S. Dominique, de S. Pierre martyr, de S. Antonin, de S. Thomas-d'Aquin, sont d'artistes florentins de l'école du Bronzino : les femmes y sont d'une singulière beauté : la plus remarquable de ces peintures, plusieurs fois retouchées, est peut-être la *Ste Catherine* délivrant un condamné, de Paggi. Parmi les portraits des plus célèbres dominicains placés dans ce cloître, on remarque celui de Savonarole près de la lunette de la *Naissance de S. Dominique*, par Poccetti.

Les fresques des peintres grecs, maîtres de Cimabué, sont à peu près détruites; leur chapelle souterraine étant un magasin où l'on serre les planches qui servent à faire les gradins, aux courses de *Barberi*, à la Saint-Jean et à la Saint-Laurent. Ces peintures peuvent être curieuses pour l'histoire de l'art; mais on doit convenir qu'elles sont singulièrement roides et froides, et le mérite de Cimabué est d'avoir pris et créé une manière plus libre et plus naturelle.

La pharmacie des dominicains de Sainte-Marie-Nouvelle a de la célébrité, et paraît bien tenue. Ces farouches inquisiteurs, qui jadis ont fait brûler des hommes, distillent aujourd'hui des simples. L'apothicairerie est ancienne et considérée à Florence. On voit, par quelques uns de ses apothicaires, qui pratiquaient aussi la médecine, qu'au meilleur siècle de sa littérature, le commerce s'alliait fort bien à la culture des lettres et à l'exercice des premiers emplois : le fameux poëte bernesque Lasca, le fondateur de l'académie de la Crusca, avait été apothicaire [1],

cause des flammes qui lui entourent le cou. Boccace n'avait été à Naples et n'y avait vu Fiammetta qu'à l'âge de vingt-huit ans, en 1341, ainsi que le constate la dédicace de sa *Théséide*, et, depuis neuf ans, Memmi avait terminé cette chapelle.

1. Lasca fait allusion à son état dans les vers suivants de ses *Rime :*

Da che son causati tanti mali,

ainsi que le grand lettré, politique et historien Matthieu Palmieri, qui fut plusieurs fois ambassadeur, et même devint gonfalonier de la république; et le savant philologue, l'académicien puriste, l'excellent poëte comique Gelli, était et resta toute sa vie bonnetier [1].

Parmi les peintures d'habiles maîtres florentins de l'église S.-Paolino, on distingue : la *Conversion de S. Paul*, et son *Martyre*, belles fresques de Dominique Udine.

L'oratoire de la confrérie des *Bacchettoni* a quelques bonnes peintures; l'*Assomption*, et le *B. S. Hippolyte prêchant de dessus un arbre*, de Jean de San Giovanni; *S. Jean-Baptiste*, *S. Jean évangéliste* et *S. Philippe de Neri*, avec plusieurs anges, du Volterrano. Deux bustes au-dessus de la pièce des reliques sont de Donatello.

Saint-Martin, antique monument, rappelle les deux plus grands noms du sacerdoce et de l'empire : Charlemagne, son fondateur, et Hildebrand qui l'a réparé.

A la façade de l'église Sainte-Lucie *sul Prato*, se lit l'étrange inscription : *Imperator Ego vici præliando lapidibus. Anno* 1544; qui constate un de ces ignobles vainqueurs à coups de pierre des Puissances (*potenze*), jeux ou plutôt combats auxquels se livrait pendant l'été la canaille de Florence, sous des chefs grotesquement décorés des titres de duc, de marquis, de monarque, d'empereur, de roi et de grand-ture, et qui parfois, à la faveur de ce train, maltraitait les passants et forçait les boutiques. Les Puissances, instituées par le duc d'Athènes, furent rétablies par un autre tyran, le duc Alexandre de Médicis, qu'avaient imposé les armes de Charles-Quint et de Clément VII. L'inscription de Sainte-Lucie témoigne doublement de l'ancienne et commune alliance des despotes et de la populace. La *Nativité*, de Ghirlandaio, est un des beaux ouvrages de ce grand maître.

Se non da pesche, fichi, e simil frutte,
Che mi fanno spacciare i serviziali?

L'apothicairerie de Lasca, presque en face du baptistère, existe encore, et porte la même enseigne *del moro*.

1. *Calzaiuolo*, chaussetier.

L'église Ognissanti a de bonnes peintures : la *Vierge entre S. Joachim et Ste Anne*, de Pierre Dandini ; une fresque de *S. Jérôme*, de Ghirlandaio ; une *Conception*, de Vincent Dandini ; *S. Diègue d'Alcala*, simple et agréable, de Ligozzi ; le *S. Antoine de Padoue*, de Veli ; le *S. Bonaventure communié par un ange*, *S. Bernardin de Sienne entre deux anges*, de Fabrice Boschi ; *S. André*, de Matthieu Rosselli. Les fresques estimées du premier cloître représentent la *Vie de S. François :* quinze de ces lunettes sont de Ligozzi, deux de Guidoni père et fils, cinq de Jean de San Giovanni ; la plus belle de Ligozzi et sa meilleure fresque est la *Conférence de S. François et de S. Dominique :* l'artiste a écrit ironiquement ces mots sur la poitrine d'une des figures : *A confuzione degli amici*, c'est-à-dire des envieux, selon l'interprétation, peut-être assez triste mais assez juste, de Lanzi, comme pour reprocher aux religieux d'avoir confié quelques unes de ces lunettes à son rival Jean de San Giovanni. Les portraits des plus célèbres religieux de l'ordre de Saint-François, peints sur les piliers, de François Boschi et de son oncle Fabrice, à l'exception de celui du cardinal Cozza, de Meucci, semblent, en vérité, presque tous vivants.

L'oratoire du Saint-Sépulcre, ancienne chapelle de l'église Saint-Pancrace, est un chef-d'œuvre d'Alberti. Ce monument, à la fois hardi, élégant et sévère, renferme une imitation exacte du Saint-Sépulcre, commandée au grand architecte par Jean Ruccellai, riche et pieux négociant florentin, qui avait envoyé exprès prendre la mesure et le modèle du tombeau « qui seul n'aura rien à rendre à la fin des siècles [1]. »

L'église de la Trinité, de Nicolas de Pise, est d'une simplicité qui va jusqu'à la nudité, mais dont Michel-Ange ne se lassait point d'admirer le grand parti. La façade est de Buontalenti. Le clocher, construction extraordinaire de 1395, pose sur le mur de l'église. Le *S. Jean-Baptiste prêchant* fut peint à quatre-vingts ans par Currado ; une *Annonciation* est de l'habile artiste camaldule Lorenzo. Les fresques représentant divers sujets de l'*his-*

(1) Chateaubriand, *Itinéraire*.

toire de S. François sont de Ghirlandaio. On estime la chaire ingénieuse de Buontalenti ; le bas-relief en bronze du *Martyre de S. Laurent*, de Titien Aspetti, et la statue en bois de *Ste Marie-Madeleine*, commencée par Desiderio da Settignano, et finie par Benoît da Maiano.

Sur la place de l'église est une belle colonne de granit, surmontée de la statue colossale en porphyre de la Justice, élevée insolemment par Côme Ier, en souvenir de sa victoire sur la liberté florentine à Montemurlo [1]. La colonne fut tirée des Thermes de Caracalla, et donnée à Côme par le pape Pie IV ; la statue est de Tadda, auquel Côme lui-même avait appris, dit-on, le secret de donner aux outils une trempe plus dure. Cette statue ayant paru un peu grêle, fut drapée après coup de cette espèce de manteau de bronze qui lui descend des épaules, et qui donne au monument plus de richesse et d'harmonie.

La petite église des Saints-Apôtres, très-ancienne, et qui remonte à Charlemagne, fut digne pour l'élégance de ses proportions d'être étudiée par Brunelleschi, lorsqu'il bâtit l'église du Saint-Esprit. Une *Conception* a été regardée comme le meilleur ouvrage de Vasari ; elle a reçu quelque dommage d'un méchant peintre chargé de donner plus de pudeur à la figure d'Adam. Le tombeau d'Oddo Altoviti, patricien florentin, par Benoît da Rovezzano, est un des plus remarquables monuments de l'art pour l'excellence du dessin, le goût des ornements et la parfaite exécution.

La façade et toute la lourde magnificence de Saint-Gaëtan, élevée vers le milieu du XVIIe siècle, annonce le déclin général des arts en Italie. Le *Saint et S. André d'Avellino adorant la Trinité*, est de Matthieu Rosselli, ainsi qu'une *Nativité*, son chef-d'œuvre, dans laquelle le berger qui tient un chien offre le portrait du peintre florentin Alphonse Boschi. Un paysan, surnommé le *Giuggiola* (la jujube), a fourni le portrait du vieux roi de la belle *Adoration des mages*, de Vannini. L'*Exaltation de la croix* passe pour un des meilleurs ouvrages de Biliberti. Le

1. *V.* liv. XIX, chap. I.

Martyre de S. Laurent est de Pierre de Cortone. Un tombeau rappelle de touchantes infortunes; c'est celui de Laurent Lorenzini, élève de Viviani, espèce de Galilée, moins éclatant et plus persécuté, qui, malgré son innocence, fut enfermé neuf ans dans la forteresse de Volterra, où seul, sans secours, il composa un ouvrage remarquable sur les sections coniques, dont le manuscrit inédit en quatre gros volumes in-folio, se conserve à la Magliabecchiana.

L'église de Sainte-Marie-Majeure a quelques belles peintures, *S. Albert secourant des juifs qui se noyaient* (comme S. Marc, non moins tolérant, sauvait un Sarrasin du naufrage [1]), de Cigoli; *S. François stigmatisé*, de Pierre Dandini; un *Élie*, à la voûte, du Volterrano, dont le raccourci rappelle, pour l'illusion, le célèbre *S. Roch* du Tintoret. On voyait autrefois à cette église le tombeau de Brunetto Latini, l'auteur du *Trésor*, le maître du Dante; les tombeaux de Guido Cavalcanti et de Salvino degli Armati, l'inventeur des lunettes, mort en 1317. Cette dernière découverte devait naître à Florence : la vue basse des Florentins est depuis longtemps passée en proverbe :

Vecchia fama nel mondo li chiama orbi [2].

Barthélemy Soccini, de Sienne, faisant observer à Laurent de Médicis, qui avait la vue basse, que l'air de Florence devait nuire aux yeux; « Et celui de Sienne au cerveau, » repartit Laurent. Lors de l'élection de Léon X, dont les yeux étaient aussi très-mauvais, les satiriques romains interprétèrent ainsi l'inscription de Saint-Pierre, MCCCCXL : *multi cœci cardinales creaverunt cæcum decimum Leonem*. Deux des plus grands hommes florentins, Michel-Ange et Galilée, finirent par être aveugles. Ménage paraît revenir à l'opinion de Soccini, lorsqu'il attribue cette vue basse au climat trop vif, surtout pendant l'hiver [3]; elle doit être plus probablement causée par le reflet éblouissant du soleil sur les larges dalles de pierre dont la ville est pavée.

1. *V.* liv. VI, chap. VII.
2. Dante, *Inf.* XV, 67.
3. *Modi di dire italiani.*

CHAPITRE XIV.

Saint-Esprit. — Mystère florentin. — Chœur. — Sacristie. — Pierre Vettori. — Carmine. — Masaccio. — Frère Ambrogino. — Saint-Félix. — Don Basile Nardi. — Malmaritate. — Sainte-Félicité. — Paterins. — Angelica Paladini. — Sacristie. — M. Barbieri. — André del Castagno.

L'ancienne église du Saint-Esprit fut détruite en 1471, par un accident qui peint l'esprit et les mœurs d'une époque. A l'arrivée de Galéas Sforce, duc de Milan, de sa femme et de toute leur cour, trois spectacles publics, véritables *mystères*, avec des machines et des décorations merveilleusement exécutées par Brunelleschi, furent représentés devant eux, et ce fut dans cette même église que l'on crut devoir jouer le dernier, la *Descente du S. Esprit sur les Apôtres*, dont le feu qui était dans le sujet consuma l'édifice. La multitude, raconte Machiavel, ne manqua point d'attribuer ce funeste événement à la colère du ciel, indigné de l'excessive licence des mœurs florentines. L'historien de Florence, parlant de cette corruption encore accrue par celle des courtisans de Sforce, s'emporte avec un zèle tout à fait catholique sur ce que, pendant tout le carême, ils ne s'étaient nourris que de viande; infraction aux lois de l'Église, qui ne s'était jamais vue dans cette ville.

L'église actuelle du Saint-Esprit, de Brunelleschi, est, pour sa simple et habile architecture, la première de Florence, et l'un des plus admirables chefs-d'œuvre inspirés, à l'époque de la renaissance, par l'imitation antique. Terminée après la mort du grand architecte, cette église serait, dit Vasari, le plus beau temple du monde, sans la malédiction de ceux qui gâtent toujours les choses les mieux commencées. Le chœur, le maître-autel, sont d'une rare magnificence. La sacristie, véritable temple, du dessin de Cronaca, n'est pas moins remarquable: une *Madone*, très-belle, est de Philippe Lippi; un *Christ mort*, en bronze, de Jean Bologne. Les diverses chapelles de l'église

offrent de bonnes peintures et quelques objets curieux : un *S. Nicolas*, statue en bois, de Sansovino ; *Jésus-Christ chassant les marchands du temple*, petit tableau de Stradan, dont la multitude de figures est pleine de vie, d'agitation ; le *S. Étienne*, un des chefs-d'œuvre de Passignano ; une autre belle *Madone*, entourée de figures représentant des personnages de la famille Capponi, de Lippi ; une bonne *Madone della Cintola*, en bois, de Donatello, qui ne se montre que dans la première semaine de septembre ; l'*Adoration des mages*, de Lomi ; plusieurs *Martyrs*, une touchante *Femme adultère* se couvrant le visage de sa robe, du second Bronzino ; les ornements exquis de la chapelle intérieure du Saint-Sacrement, ouvrage des meilleurs artistes du XVe siècle, qui forment un si frappant contraste avec la balustrade et les enjolivements extérieurs du siècle suivant. La *Madeleine au jardin*, du même Bronzino, à la chapelle Cavalcanti, est le portrait d'une grande dame florentine, aimée de Pierre Bonaventuri, le mari de Bianca Capello : créé maître de la garde-robe et établi à la cour du grand-duc amant de sa femme, ce héros de roman devenu infâme, se fit homme à bonnes fortunes, et périt assassiné la nuit, victime de la vengeance des parents de cette dame. Un souvenir plus noble est celui du célèbre orateur, critique, professeur et excellent citoyen de Florence, Pierre Vettori, un des grands hommes de la renaissance, enterré à l'église du Saint-Esprit. On vante beaucoup l'orgue, pour l'éclat et les effets de son harmonie.

Dans le cloître du Saint-Esprit, consacré à des sépultures particulières, une simple plaque de marbre, sculptée par M. Bartolini, annonce le tombeau de Napoléon-Louis Bonaparte, né à Paris en 1805, et mort à Forli au mois d'avril 1831 : l'inscription française qui rappelle les qualités et les talents de ce noble jeune homme, a été composée par son père ; elle est touchante, mais trop longue et peu lapidaire. Au-dessous est une ancienne pierre de la famille Bonaparte qui indiquait le lieu de sa sépulture quand elle habitait la Toscane avant de passer en Corse, et de là par la guerre, la gloire, le trône et l'exil.

C'est au couvent du Saint-Esprit, dont le second cloître est

de l'Ammanato, que Boccace laissa sa bibliothèque : le bâtiment qui dut la recevoir avait été élevé par le célèbre florentin Nicolas Niccoli, ardent propagateur des lettres dans sa patrie, et ami de Poggio. Le manuscrit du *Décaméron*, légué par Boccace au frère Martin da Signa, et après lui au couvent du Saint-Esprit, a disparu [1] ; on croit qu'il a péri dans l'incendie de 1471, ou plutôt dans un de ces incendies volontaires allumés par l'éloquent fanatisme de Savonarole.

Quelques pieds de mur peints à fresque feront vivre à jamais l'église *del Carmine* dans les fastes de l'art. Cette primitive peinture de trois habiles maîtres, les deux premiers morts jeunes, de Masolino da Panicale, qui avait amélioré le clair-obscur, de Masaccio et de Philippe Lippi, est déjà parfaite. Le Néron sur son trône, condamnant S. Pierre et S. Paul, qui se défendent noblement en apôtres et en citoyens romains, est vif, beau, emporté ; c'est Bonaparte ou Talma ; le préteur silencieux qui écoute l'arrêt rappelle Tacite. Le *Crucifiement de S. Pierre* est excellent de nu, de dessin et de netteté ; dans le *Baptême*, la célèbre figure de l'homme sans habits, qui tremble de froid, cause, en la regardant, une sorte de frisson ; la *Délivrance du saint* est resplendissante : l'*Adam* et l'*Ève* furent copiés par Raphaël dans ses *Loges*, et il n'y a rien changé. Cette chapelle du Saint-Sacrement est comme la source de la grande peinture italienne ; c'est là que vinrent étudier et que se formèrent Léonard de Vinci, Michel-Ange [2], André del Sarto, Perugin, Raphaël,

1. Le manuscrit de la Laurentienne est, comme on l'a vu, la copie attribuée à Manelli. *V.* ci-dessus chap. v.

2. Cellini rapporte avoir appris de Torrigiani, depuis brûlé en Espagne, que Michel-Ange et lui, allant dès leur enfance (*fanciulletti*) dessiner dans la chapelle *del Carmine*, Michel-Ange avait coutume de se moquer des autres travailleurs, mais que lui Torrigiani, moins endurant, avait appliqué sur son visage le coup de poing dont il garda toute sa vie la cicatrice (*Vita* I, 31, 2). Annibal Caro a composé ces vers sur les fresques de Masaccio, et l'étude qu'en avait faite Michel-Ange :

Pinsi, e la mia pittura al ver fu pari;
L'atteggiai, l'avvivai, le diedi il moto,
Le diedi affetto : insegni il Buonarotto
A tutti gli altri, e da me solo impari.

et fra Bartolommeo, admirables artistes, qui semblent moins surprenants après un précurseur tel que Masaccio.

Le chœur *del Carmine* offre un classique et harmonieux cénotaphe de Benoît da Rovezzano, consacré au gonfalonier Pierre Soderini : la cendre de cet homme d'état ridicule et sans caractère [1], mort à Rome, ne s'y trouve point, et le monument paraît y gagner. La riche chapelle Corsini atteste la décadence du goût, et les anges du bas-relief principal, de Foggini, avec leurs lourdes ailes et leur mine affectée, sont bien loin, malgré l'habileté du travail et la vérité des chairs, des anges si beaux et si nobles des portes du Baptistère et de la châsse de S. Zanobi, par Ghiberti.

Les deux cloîtres du couvent *del Carmine* ont, le premier, quelques bonnes lunettes d'Ulivelli; le second, un *Sacrifice d'Élie*, des meilleurs ouvrages de Poccetti, pour la grâce et la force du coloris.

Un religieux *del Carmine*, le frère Ambrogino, après avoir déclamé dans le temps contre l'administration française, au sujet de la suppression des couvents, a obtenu, par de faux semblants d'humilité et de prétendus miracles, une certaine réputation de sainteté; il guérit les malades, aide aux accouchements, et se mêle même de prophétiser. Ce moine, petit et vert vieillard, qu'aucune vertu, qu'aucune faculté supérieure ne distingue, paraît toutefois posséder une sorte de savoir-faire afin de soutenir ses ridicules impostures. Le crédit du frère Ambrogino est, au reste, baissé depuis quelques années, et il n'a guère aujourd'hui pour dupes que les dernières classes du peuple de Florence, qui l'escortent à travers les rues, ou se prosternent à son passage et lui baisent la main.

L'église Saint-Félix, très-ancienne, aujourd'hui paroisse, a une belle fresque de Jean de San Giovanni, *S. Maxime, évêque de Nola, offrant au saint une grappe de raisin*, et *Jésus-Christ sauvant S. Pierre du naufrage*, de Salvator Rosa. Un ancien abbé de cette église, don Basile Nardi de Casentino, comparé au *Pierre l'Ermite* de la Jérusalem, fut célèbre par son courage,

[1] *V.* ci-dessus, chap. III.

et regardé comme un des premiers capitaines de son temps; ses exploits lui valurent même, de la part du peuple, à son retour de Casentino, une sorte d'entrée triomphale. Excommunié par le pape, et privé de son abbaye, Laurent de Médicis la lui fit rendre et obtint son absolution. Don Basile, après avoir commandé trente-neuf ans les armées de la république avec la simple solde de 6 livres 13 sous par jour, mourut à Florence en 1542, et fut enterré dans l'abbaye de Saint-Félix. Une partie du monastère de ce belliqueux camaldule sert aujourd'hui de retraite aux femmes mal mariées (*mal maritate*), institution secourable, due à la charité et passée dans les attributions de la police. Il fut d'usage à Florence, jusque vers le commencement du dernier siècle, d'obliger les filles publiques portées sur les registres du magistrat alors dit *dell' onestà*, d'assister au sermon prêché à la cathédrale le jeudi de la cinquième semaine de carême, sermon destiné à peindre l'ignominie de leur état et à les en faire sortir. Mais celles qui s'en trouvaient touchées ne sachant trop que devenir, la confrérie *delle Rimesse convertite*, sous l'invocation de Marie-Madeleine, et composée de personnes riches et charitables, fut établie, afin d'offrir à ces malheureuses un asile qui prit, en 1580, le nom trop honnête de Conservatoire *delle mal maritate*. La maison actuelle paraît plus d'accord avec son titre.

L'église Sainte-Félicité, ancienne, et refaite vers le commencement du dernier siècle, est une des plus intéressantes de Florence. Sur la place est la statue nouvelle de S. Pierre martyr, mise à peu près, à la même époque, au-dessus de l'ancienne colonne restaurée, et qu'avait surmontée une première statue détruite, monument élevé au saint en mémoire de la défaite des Paterins, hérétiques du XIIIe siècle, espèce de Manichéens, d'Albigeois italiens qui, dans leurs chimériques idées d'abstinence et de perfection, regardaient comme autant de maux les viandes, les œufs et le mariage. La victoire de saint Pierre montre quelle était alors la puissance et l'ascendant ecclésiastique, puisque les Paterins étaient vivement soutenus par le podestat de Florence; leur armée fut battue deux fois hors de la ville à cette même place de Sainte-Félicité et au *Trebbio*, près de

Sainte-Marie-Nouvelle. S. Pierre, grand, jeune, robuste, portant un drapeau blanc surmonté d'une croix rouge, animait les combattants de son éloquence. Son étendard, conservé à la sacristie de Sainte-Marie-Nouvelle, est montré au peuple chaque année le 29 avril, jour de sa fête.

A l'entrée de l'église, à gauche de la *Loggia*, est le tombeau et le bas-relief grand comme nature de l'illustre banquier, citoyen et magistrat de Florence, Barduccio Cherichini. Un mausolée voisin contraste avec cette grave sépulture; c'est celui qu'a élevé l'archiduchesse Marie-Madeleine, grande-duchesse de Toscane, à Arcangiola Paladini, poëte, peintre, cantatrice, improvisatrice et brodeuse célèbre, morte jeune. L'inscription d'André Salvatori se ressent par sa grâce recherchée du goût du siècle :

D. O. M.
Archangela Palladinia Joannis Broomans
Antuerpiensis uxor,
Cecinit hetruscis regibus, nunc canit Deo,
Vere Palladinia, quæ Palladem acu,
Apellem coloribus,
Cantu æquavit musas.
Obiit anno ætatis suæ XXIII, die XVIII,
Octobris MDCXXII.
Sparge rosis lapidem : cœlesti innoxia cantu
Thusca jacet siren, Itala musa jacet.

Arcangiola Paladini, donnée par Lanzi et ceux qui l'ont copié comme de Pise, était de Pistoie, et fille de Philippe Paladini, peintre assez distingué de cette ville. Le sculpteur du mausolée, Bugiardini, semble avoir quelque rapport de talents et de destinée avec la femme dont il a orné la tombe : poëte et musicien, il périt jeune aussi, donnant de belles espérances, et il n'a laissé qu'un petit nombre d'ouvrages. Cet artiste fut victime d'une très-mauvaise plaisanterie. Il allait quelquefois dîner à la campagne chez le curé de l'Impruneta, où on lui servit en ragoût un chat : averti par les rires des convives du tour qui lui avait été joué, il éprouva en revenant chez lui de si violentes convulsions d'estomac, que dans ses efforts pour vomir il se

rompit une veine. La chapelle de l'illustre famille Capponi, qui a échappé à la dernière restauration de l'église, offre une *Déposition de croix*, du Pontormo, qui a peint aussi la coupole, aidé du second Bronzino, son élève; un beau portrait de S. Charles Borromée, d'après nature, passe pour très-ressemblant : les ornements de marbre et de marqueterie qui l'encadrent, sont du dessin de Vignole; il ne reste des anciens et célèbres vitraux que les armes des Capponi. A la chapelle de Sainte-Félicité, le *Martyre* de cette illustre matrone romaine, de cette mère de Machabées chrétienne et de ses fils, est de M. Berti, bon peintre florentin vivant et l'un de ses ouvrages estimés. Un beau *Crucifix* en bois, à la chapelle de ce nom, est d'André de Fiesole. Trois tableaux du chœur, sont : le *Crucifiement*, de Laurent Carletti; la *Nativité*, de Ghérard dalle notti; la *Résurrection du Christ*, de Tempesta. Deux inscriptions ont été consacrées dans la chapelle des Guichardins, à l'historien par ses descendants, car il avait expressément défendu qu'on lui fît d'oraison funèbre ou d'épitaphe. Une autre inscription rappelle les talents d'un Pierre Guichardin, mort en 1567, qui fut ambassadeur à Rome et en France, près de Henri IV. Une inscription de la chapelle Mannelli prétend que cette ancienne famille florentine vient de Rome, et qu'elle descend de la famille Manilia : la transcription supposée du *Décaméron* [1] et leurs rapports avec Boccace, ont plus illustré les Mannelli que leur antique et fabuleuse origine. Au-dessus de la petite porte de l'église, on remarque un portrait en mosaïque d'Alexandre Barbadori, oncle d'Urbain VIII, travail adroit du provençal Marcel. Le tableau du Volterrano, à l'autel de l'Assomption, est superbe. A la chapelle Saint-Louis, le *S. Roi recevant les pauvres à sa table*, image de la popularité évangélique de cette royauté, est regardé comme un des meilleurs tableaux de Pignone; il mérita les éloges de Luc Giordano, et le chantre burlesque de la *Bucchereide*, Bellini, créa pour son auteur le terme d'*archipittorissimo de' buoni*. A la chapelle Saint-Raphaël, l'*Archange rendant la vue au vieux Tobie*, est un des

[1] *V.* ci-dessus, chap. V et XIV.

bons ouvrages d'Ignace Hugford, peintre du dernier siècle, né à Florence, d'un père anglais. Une belle fresque de Poccetti, à la chapelle de l'Assomption, représente le *Miracle de Ste Marie della Neve,* lorsqu'au milieu de l'été l'on vit tomber de la neige à Rome sur le mont Esquilin. La sacristie est une habile construction fort estimée, qui a été crue et paraît digne d'Alberti.

L'église Sainte-Félicité est la paroisse du grand-duc. Il y avait été prêché en 1827 un carême dont l'effet était extraordinaire. La prédication, à la fois évangélique et philosophique de M. Barbieri, paraît singulièrement adaptée aux lumières du siècle qu'il est bien loin de redouter, et qu'il regarde au contraire comme devant faire briller la religion d'un éclat nouveau. M. Barbieri a expulsé les citations latines de ses sermons, mais il traduit, comme Bossuet, les passages de l'Écriture avec la plus heureuse simplicité. Cet ecclésiastique, ancien professeur de Padoue, élève préféré de Cesarotti, et auteur aussi d'un estimable poëme des *Saisons,* avait obtenu un véritable triomphe par l'onction, le pathétique des sentiments, et la gravité, quoique un peu professorale, de son débit. Indépendamment d'un immense auditoire italien peu fait sans doute à cet ordre d'idées, les étrangers, les hommes des diverses communions l'avaient suivi et goûté, et il ne fut alors question que des discours de ce Savonarole doux et philanthrope [1].

L'ancienne église paroissiale de Saint-Nicolas offre d'excellentes peintures : un *Sacrifice d'Abraham*, du second Bronzino; la *Vierge* et plusieurs saints, un des beaux ouvrages de Gentile da Fabriano, dont Michel-Ange disait que le nom répondait au talent, vieux maître florentin qui eut la gloire de former les Bellini, les créateurs de l'école vénitienne; à la sacristie, la *Vierge et S. Thomas,* fresque de Ghirlandaio.

La porte de Sainte-Lucie *de' Magnoli* est ornée extérieurement de diverses figures qui sont des premières sculptures de Luc de la Robbia. Cette église a d'anciens tableaux, parmi

1. Les sermons de M. l'abbé Barbieri ont été imprimés à Milan en 1836-1837, quatre vol. in-12, et ils ont soutenu l'épreuve de la lecture. On distingue une Passion, et les sermons sur la Trinité, l'Eucharistie, la Confession, la Prière,

lesquels : la *Vierge, plusieurs saints et la sainte*, un des rares ouvrages d'André del Castagno, artiste assassin, complet caractère italien du XVe siècle : Castagno avait appris le secret de la peinture à l'huile, encore inconnu à Florence, de Dominique de Venise, dont il avait gagné l'affection par ses protestations d'amitié et ses caresses ; jaloux de posséder seul un tel secret, il attendit le soir et frappa de sa main Dominique qui, plein de confiance, voulut être conduit chez le traître qu'il croyait son ami, et mourut dans ses bras. L'opinion du temps fut trompée comme la victime du Castagno, et son crime fût resté ignoré, si lui-même à sa dernière heure, et âgé de soixante-quatorze ans, n'en eût fait l'aveu. C'est Castagno qui, après que l'archevêque de Pise et les autres complices des Pazzi eurent été étranglés et pendus par les pieds aux fenêtres du vieux palais, fut chargé, par décret de la vindicative seigneurie, de représenter leur supplice sur la façade, et à la place même où ils l'avaient subi, comme pour prolonger ce trop court supplice. Un pareil sujet convenait au sanguinaire artiste, et il le traita si habilement, qu'il obtint le surnom d'André *des pendus*.

CHAPITRE XV.

Palais. — Architecture florentine. — Vente de vin. — Palais Riccardi. — Luc Giordano. — Académie de la Crusca. — Chapelle. — Lorenzino Médicis. — Palais Gherardesca.

L'architecture des palais de Florence paraît singulièrement grande, solide, austère : les masses de rochers dont est remplie la contrée, et qui servirent aux antiques et colossales constructions étrusques, furent employées aussi par les premiers architectes florentins ; les mœurs publiques, les querelles des familles puissantes, les émeutes perpétuelles, contribuèrent encore à l'élévation de ces espèces de forteresses.

Tel est en Toscane l'ancien esprit d'ordre et le génie mercantile des habitants, que dans ces superbes palais il existe ordinai-

rement un petit guichet entre deux fenêtres du rez-de-chaussée où se débite le vin du noble maître : on frappe, le guichet s'ouvre ; le chaland y introduit un *fiaschetto* et le prix qui est connu ; un bras sort, et rend le *fiaschetto* plein. Cette vente, dont il serait sot de se moquer, est un débris des vieilles mœurs, alors que tout Florentin était marchand, et elle ne doit pas choquer dans un État où depuis même l'établissement du grand-duché, les princes ont fait nominativement partie de l'un des XIV Arts. Le même usage de détailler chez soi en ville le vin du crû, qui remonte aux anciens [1], existait sous Louis XIV à Paris chez les gens de robe, dont les fortunes furent toujours si sagement administrées. Dans une jolie pièce de Dancourt, *la Maison de campagne*, un magistrat, M. Bernard, impatienté de traiter les visiteurs que lui attire sa maison, feint de la transformer en hôtellerie, et il répond à sa femme, vaine et dépensière, que cela révolte : « Ne vaut-il pas autant vendre mon vin à la campagne, que de le faire vendre à pot dans Paris, comme la plupart de mes confrères? » Des appartements se louent aussi dans les palais florentins, et le prix même n'est pas très-cher. M. Cooper, dont le talent élevé, poétique, a bien voulu descendre à donner le menu des hôtels et le matériel de la vie en Italie, occupait au premier sur la rue un beau logement meublé, composé de dix pièces sans les offices, moyennant 60 dollars (325 fr.) par mois.

Le palais Riccardi (autrefois Médicis), ouvrage de Michellozzo, est un des édifices les plus imposants, les plus caractéristiques de l'architecture florentine. Bâti par Côme l'Ancien, il devint l'asile des Grecs fugitifs de Byzance et d'Athènes, et le berceau des sciences, des lettres et de la civilisation moderne : préoccupé en y pénétrant de la grandeur de tels souvenirs, ce ne fut pas sans mécompte que j'y trouvai établis des bureaux et l'administration du cadastre. Le palais Riccardi, qui fut encore habité par les descendants de Côme, et où logèrent Léon X, Charles VIII et Charles-Quint, avait été vendu au gouvernement en 1814. Les derniers jours de Côme furent tristes : ce

1. *V.* liv. XIV, chap. V.

père de la patrie, qui sans doute avait aimé le pouvoir, perdit Jean, le fils dans lequel il espérait davantage; et la faible santé de Pierre ne le rendait pas propre aux affaires. Ce fut alors peu de temps avant sa mort qu'il dit en soupirant, lorsqu'on le portait dans les appartements de son splendide palais : « Cette maison est trop grande pour une famille si peu nombreuse. »

L'entablement du palais Riccardi, quoique riche, est un peu massif : dans la cour, les huit bas-reliefs en marbre imités de pierres et de camées antiques, sont un travail exquis de Donatello. La galerie est célèbre par le plafond à fresque, chef-d'œuvre de Luc Giordano, surnommé le *Protée* de la peinture, à cause de son habile imitation des divers maîtres, le plus grand peintre du XVIIe siècle, mais qui n'a point échappé aux défauts de cette époque. L'ouvrage, prodigieux de facilité, d'éclat, d'imagination, est une allégorie poétique sur les vicissitudes de la vie humaine, mêlée d'histoires mythologiques, et couronnée un peu bizarrement par l'*Apothéose des Médicis*.

C'est dans la galerie du palais Riccardi que se tiennent annuellement les séances de l'Académie de la Crusca, la plus ancienne de ce genre, tribunal grammatical qui a censuré le Tasse, comme l'Académie française Corneille, l'objet comme celle-ci d'éternelles plaisanteries, et cependant toujours et justement honorée; qui a terminé et qui perfectionne constamment son utile dictionnaire, véritable modèle de tous les dictionnaires, et qui compte encore aujourd'hui plusieurs hommes de mérite et diversement célèbres, tels que MM. Niccolini, Bencini, Furia, Follini, Boni, académiciens, et Giordani, Parenti, Gargallo, Manno, académiciens correspondants. C'est à tort que cette académie a été accusée fréquemment de vouloir imposer ses arrêts comme règles du langage, et de régenter l'Italie; elle n'a point cette prétention, et elle se borne simplement à conserver la pureté de l'idiome toscan.

La chapelle du palais Riccardi offre trois ouvrages curieux de Benozzo Gozzoli, digne élève de frère Angélique; une *Gloire*, une *Nativité* et une *Épiphanie* : jamais peut-être l'or n'a été autant prodigué dans les vêtements de personnages peints à

fresque; les figures, les costumes, les meubles, les harnais des chevaux sont d'une telle vérité, qu'on croit, en les contemplant, avoir comme une apparition du XVe siècle.

Sur l'emplacement des anciennes écuries était la maison de Lorenzino Médicis, située rue *del Traditore*, dans laquelle il attira et assassina la nuit son cousin Alexandre, le premier duc de Florence, qui croyait aller à un rendez-vous donné par la femme qu'il convoitait. L'action de ce conspirateur bizarre, composant des *canzoni*, des sonnets et des pièces antiques, vêtu à la grecque, vil confident du libertinage de son ennemi, qui aussitôt prit lâchement la fuite, et dont la maison fut pillée et démolie par le peuple; cette action hardie fut sans résultat: comme à Rome, après la mort de César (le duc Alexandre n'avait que ses vices), « il n'y eut plus de tyran, et il n'y eut pas de liberté [1]. » Les causes qui l'avaient détruite à Florence subsistaient toujours, et Strozzi était dans une de ces illusions des exilés politiques, lorsque embrassant Lorenzino à son arrivée à Venise, il s'écriait: « Voilà notre Brutus et le libérateur de notre patrie! »

Le vaste palais Capponi, de l'architecture de Fontana, offre dans le salon divers traits de l'histoire des trois Capponi, florentins si dévoués à l'honneur, à la force et à l'indépendance de leur patrie. M. le marquis Capponi actuel, un des hommes les plus éclairés de l'Italie, et l'un des plus nobles caractères de notre temps, peut contempler hardiment les actions de ses ancêtres; il est digne de les imiter, et il ne lui a manqué que leur fortune.

Le palais Gherardesca, qui appartint au célèbre gonfalonier et historien de Florence Barthélemy Scala, rappelle le nom d'une des plus anciennes maisons de l'Europe. Ugolin, dont un bas-relief de la cour représente l'épouvantable histoire, en était. Au milieu du jardin, le plus beau de Florence, une statue en pied contraste avec le bas-relief; elle a été consacrée à son père par M le comte de la Gherardesca, lui-même excellent père de

1. *Grand. et décad. des Romains*, chap. XII.

famille, philanthrope et agronome distingué, et l'on y lit cette simple inscription : *al conte Cam. Gherardesca il figlio riconoscente :* on voit, par ce monument touchant et domestique, que la destinée de la génération actuelle des Ugolins est plus heureuse et plus douce que celle des captifs de la tour de la faim. Quoique, depuis le sublime tableau du Dante, l'imagination ne soit guère faite qu'aux fils d'Ugolin, il eut une fille, guelfe comme son père, et à laquelle une dame gibeline adressa cette répartie spirituelle rapportée par Sacchetti. La fille d'Ugolin, se promenant au mois de mars vers le château de Poppi avec la fille de Bonconte da Montefeltro, un des anciens chefs gibelins qui avaient été défaits près de là, dit en lui montrant la campagne : « Voyez comme les blés sont beaux ! je parierais que la « terre profite encore de cette déroute. » — « Cela peut être, « répondit la dame gibeline ; mais avant que ces blés soient mûrs, « nous pourrions tous mourir de faim. »

CHAPITRE XVI.

Maison Lenzoni. — Salons littéraires d'Italie.

La maison de madame Charlotte Lenzoni Medici, bien digne de ce dernier nom et du voisinage de Sainte-Croix, offre une statue de *Psyché* de M. Tenerani, sculpteur de Carrare, ouvrage des plus gracieux et des plus poétiques de la sculpture moderne de l'Italie, très-agréablement décrit par M. Giordani : *la prima afflizione d'un cuore innocente, ossia una Psiche.* L'aimable propriétaire a l'un de ces salons italiens qui réunissent chaque soir les hommes de lettres de la ville et les gens du monde instruits, et qui deviennent de véritables académies, sans morgue, sans gêne, sans pédantisme. L'imagination éprouve encore un agrément singulier à entendre annoncer dans ces salons les noms immortels des Buonarotti, des Peruzzi, des Alberti et autres, portés par des hommes de mérite, qui à défaut de la gloire ont obtenu l'estime, et dont les traditions domestiques sont quel-

quefois précieuses à recueillir. Il y a, dans ces anciennes et vraies sociétés italiennes, des lectures subites, où les listes n'ont point été données d'avance, et où il est permis d'être sincère. Les jeux, les chansons, les historiettes, tous ces divertissements de l'esprit peints par le Castiglione, dans son *Cortegiano*, et par le Bargagli, dans ses *Veyghie sanesi*, se perpétuent dans ces sociétés où l'on s'amuse et où l'on rit de si bon cœur. Et cependant ces femmes si naturelles et si gaies sont à la portée des entretiens les plus sérieux sur la littérature ancienne et moderne, sur les beaux-arts et les intérêts actuels de la civilisation, entretiens qui surgissent quelquefois au milieu de ces jeux, et sont traités d'une manière supérieure. Le haut savoir, les talents littéraires des Italiennes du XVIe siècle [1] se retrouvent encore chez les Italiennes de nos jours. Malgré mes innombrables et involontaires omissions, j'ai déjà été assez heureux pour rappeler les noms de quelques unes, et j'espère désormais avoir moins de torts à leur égard. Florence en a produit ou en possède plusieurs des plus distinguées. Madame Carniani-Malvezzi, mariée à Bologne, bon poëte et très-habile latiniste, a traduit avec une rare perfection quelques-uns des ouvrages philosophiques et politiques de Cicéron, et sa traduction de la *République* est même supérieure à celle du prince Odescalchi; dans un genre différent, sa traduction en vers de la *Boucle de cheveux enlevée*, de Pope, est estimée pour l'élégance et l'harmonie; cette dame travaille encore à un poëme épique sur l'expulsion de Florence du duc d'Athènes, dont les chants qui ont paru font vivement désirer le reste. Madame Fantastici-Sulgher-Marchesini, improvisatrice de Florence, justement célèbre, a traduit avec succès quelques pièces de Bion et d'Anacréon. Indépendamment des femmes italiennes illustrées par leurs écrits, il en est une multitude d'autres, simples amateurs des lettres, qui goûtent et apprécient parfaitement les bons ouvrages, savent les langues anciennes et modernes, ont même suivi quelques cours de sciences, et qui portent toute cette instruction sans aucune

1. *V.* liv. v, chap. XIX.

trace de prétention, de vanité ou de ridicule; enfin, elles possèdent ce mérite paisible mais solide dont parle La Bruyère, « qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie. »

CHAPITRE XVII.

Palais Martelli; — Pandolfini; — Borghèse. — Bals. — Société. — Palais Altoviti; — Peruzzi; — Ruccellai (*strada della scala*); — Académie platonicienne. — Palais Ruccellai (*della vigna*); — Corsini; — Vecchietti; — Strozzi. — Cronaca. — Gondi.

Le palais Martelli a des tableaux de maîtres célèbres, parmi lesquels on remarque un *paysage*, de Guaspre Poussin; un *char de sorcier*, par Jules Romain, et la grande *Conspiration de Catilina*, par Salvator Rosa, trop vantée, dont celle du palais Pitti n'est peut-être qu'une répétition. Deux statues exquises sont de Donatello : le *S. Jean-Baptiste*, et le *David*, si noble, si gracieux, si vivant, un des plus admirables chefs-d'œuvre du ciseau italien, et de l'artiste, hôte de la maison Martelli, et qui avait dû son éducation aux bienfaits de Robert, le plus riche de ces marchands florentins.

Le palais Pandolfini fut élevé sur les dessins de Raphaël pour l'évêque de Troia, Gianozzo Pandolfini, son ami, prélat vertueux, dit un historien du temps, et détesté des autres prélats de Florence, la plupart remplis de vices. Il est impossible de citer une architecture plus sage, plus élégante et plus noble : l'entablement, qui couronne avec grâce le palais, est mis au rang des modèles vraiment classiques.

Le palais du prince Borghèse, autrefois Salviati, a été refait, peint, décoré, meublé avec la plus grande magnificence dans l'espace de six mois, sorte d'improvisation de palais qui a nui singulièrement au goût et à la perfection des ouvrages d'art. Les bals du palais du prince Borghèse, lorsque l'on ouvrait sa galerie et ses trente-un salons, étaient peut-être les plus beaux de l'Europe. Chaque semaine, de jolis bals se donnaient dans les appartements ordinaires. Cette brillante hospitalité envers les nombreux étrangers attirés à Florence, et l'on y a compté jus-

qu'à dix mille Anglais, était exercée par le prince et sa famille avec une politesse pleine de noblesse et de charme; il est impossible d'oublier l'agrément infini que savait y répandre madame la princesse A*********, française, digne héritière du nom de l'auteur des *Maximes* et de l'ami des La Fayette et des Sévigné. L'aspect de ces bals était véritablement plutôt anglais qu'italien, tant les danseuses anglaises y dominaient.

Le palais Altoviti, dit des *Visacci*, qui appartint au fameux Renaud des Albizzi, fut orné au dehors par le sénateur Baccio Valori, bibliothécaire de la Laurentienne, de vingt figures d'illustres Florentins; moyen patriotique et populaire d'entretenir le culte des aïeux, si sacré à Athènes et à Rome, qui contribua tant à leur gloire, et qui, différent de la vanité de la naissance, est trop négligé des modernes.

Le palais Peruzzi, d'architecture toscane, est simple et majestueux : on remarque l'arcade et la *Loggia*, maintenant murée. Au salon sont vis-à-vis l'un de l'autre deux grands et bons tableaux. Le premier et le meilleur, de Coccapani, représente la réception, dans la maison de Giotto Peruzzi, de Robert, roi de Sicile, venu à Florence en 1310 pour réconcilier les Guelfes et les Gibelins. Le second tableau, de Vincent Dandini, montre Rodolphe Peruzzi recevant aussi dans sa maison l'empereur Paléologue, quoique le fait n'ait pu avoir lieu; Rodolphe Peruzzi, banni comme complice de Renaud des Albizzi dans l'exil de Côme, était mort à l'étranger dès 1435, trois ans avant le séjour de l'empereur grec à Florence. Les Peruzzi, qui ont donné tant de célèbres et excellents citoyens à Florence, sont un des grands noms de l'histoire commerciale de l'Europe. La compagnie des Bardi et des Peruzzi fut créancière, en 1339, du roi d'Angleterre, que n'enrichissaient point ses victoires de Créci et de Poitiers, pour la somme d'un million 365 florins d'or (15 millions 288,000 fr.); et leur faillite produisit un violent et long contre-coup sur les affaires de leur ville [1] : les *opérations* des banquiers actuels avec les couronnes paraissent moins désastreuses.

1. L'Ammirato, cité par l'*Osserv. flor.* (t. V, p. 157), s'exprime ainsi sur cette catastrophe, livre IX de son Histoire : *O sia per il danno di molti altri mer-*

Le palais Strozzi, autrefois Ruccellai (*strada della scala*), fut bâti par l'illustre écrivain et citoyen de Florence, Bernard Ruccellai, sur le dessin d'Alberti : sa double *Loggia* est le premier monument où l'on vit reparaître dans toute sa pureté le système classique de l'architecture grecque. Ce lieu rappelle les beaux jours de Florence, et l'une des grandes époques de la philosophie et des lettres. C'est dans ce palais, sous ses portiques et dans ses célèbres jardins (*orti oricellarii*), alors ornés de précieux débris de l'antiquité récemment découverts, que fut recueillie et que s'assemblait l'académie platonicienne, fondée par Côme de Médicis, si favorable aux progrès de la pensée; insurgée la première contre l'empire despotique d'Aristote, et qui semble avoir donné le signal de l'affranchissement de l'esprit humain; c'est là que Machiavel lisait à la jeunesse florentine avide de l'entendre ses immortels discours sur Tite-Live, et que ce prodigieux génie, à la fois Molière et Montesquieu, et le premier écrivain militaire après César, lui faisait jouer sa *Mandragore*, dont Perugin, Franciabigio et Ghirlandaio avaient peint les décorations [1]; c'est là que fut représentée la *Rosmonde*, la seconde tragédie moderne [2], dont l'auteur était un Ruccellai; c'est là que Fabrice Colonne enseignait aux Italiens l'art de la guerre qu'ils ont trop oublié ou mal pratiqué [3]; c'est là que fut tramée la conspiration contre le pouvoir absolu des Médicis, alors que la liberté de Florence, comme l'ancienne liberté de Rome, hors des mœurs, n'était plus que le songe d'esprits élevés, ardents, chimériques. L'aspect des jardins Ruccellai contraste aujourd'hui avec de tels souvenirs : je n'y ai point trouvé ce gazon

* *canti, che come piccoli rivi entravano in questo gran mare, il male divenne tosto publico, e in particolare la città di Firenze, e i suoi cittadini ne sentirono allora, e molto più appresso gran nocumento.* La maison Buonacorsi, entraînée dans la banqueroute des Bardi, avait pour associé le célèbre écrivain et historien Jean Villani, qui fut déclaré insolvable et condamné à la prison.

1. L'effet de la pièce fut si extraordinaire, que le bruit en vint jusqu'à Rome, et que Léon X, curieux d'assister à ces représentations, invita les acteurs florentins à s'y rendre : telle était aussi la beauté des décorations, rapporte Jove, qu'il se chargea des frais du transport.

2. *V.* liv. v, chap. XXIV.

3. *V.* Machiavel, *Art de la Guerre*, liv. 1er.

touffu, cet ombrage épais, ni ces arbres que ne reconnaissait pas Fabrice Colonne et qu'avait plantés Bernard Ruccellai; ces jardins sont arrangés à l'anglaise avec des petites buttes, une mare presqu'à sec, des fabriques gothiques, un soleil couchant, espèce de chaudron renversé, barbouillé contre la muraille, et un colosse médiocre en brique, du cyclope Polyphème: l'*Uranie*, bonne statue de M. Ricci, a seule quelques rapports avec les chefs-d'œuvre de la sculpture antique qui décorèrent les jardins Ruccellai.

Le palais Martellini offre plusieurs objets remarquables : une patère de Donatello; le tableau de l'*Avancement des sciences et des arts*, le meilleur de Meucci, assez bon peintre à fresque du dernier siècle.

Le palais Ruccellai (*delle vigna*), d'Alberti, appartient encore à la famille dont il porte le nom : la façade est admirée. L'origine de cette famille des Ruccellai, si célèbre dans l'histoire de Florence et des lettres, paraît singulière : leur nom vient, dit-on, de la manière de teindre la laine ou la soie en violet (*a oricello*), procédé qu'ils auraient rapporté, vers 1300, du Levant, où déjà ils faisaient le commerce.

L'ancien palais des comtes Acciaioli, qui furent les derniers ducs d'Athènes, et depuis rivaux des Médicis, était, en 1828, une bonne auberge tenue par une Française, madame Hembert, qui depuis s'est établie ailleurs. Sans avoir le luxe du palais Schneiderff, cet hôtel serait certainement préféré par Montaigne à son auberge de l'*Agnolo*: il n'y éprouverait point les incommodités de ce temps-là, et il ne serait point réduit, afin d'y échapper, à faire dresser son lit sur la table d'hôte [1].

Le vaste palais Corsini est habité par le prince et son frère le cav. Neri-Corsini, hommes éclairés : le premier, ancien sénateur; le second, conseiller d'état de l'empire, aujourd'hui ministre de l'intérieur de Toscane, et qui peut appliquer les principes d'administration puisés à cette excellente école. La galerie, la première des galeries particulières de Florence, et dont le fils

1. La dépense de l'*Agnolo* était alors (1581) de 7 réaux (environ 32 sous) pour un homme et un cheval, et pour un homme seul de 4 réaux.

aîné du prince, jeune homme aimable, voulut bien me faire les honneurs, a quelques tableaux curieux : deux des plus anciens portraits du Dante et de Pétrarque; le carton du Jules II, de Raphaël, peut-être supérieur pour l'expression au portrait de la tribune. La *Poésie*, figure très-vantée, de Carlo Dolci, quoique belle, ne m'a point paru assez inspirée [1]. La force, la passion, manquent à ce peintre gracieux, ingénu, timide, qui, par embarras, prit la fuite le jour de ses noces.

Le palais Vecchietti, du dessin de Jean Bologne, est un monument de sa reconnaissance envers Bernard Vecchietti, son hôte, son protecteur et son ami; il a fait aussi le petit satyre en bronze placé *al canto de' diavoli*, qui servait à recevoir les enseignes dans les anciens jeux populaires des *Potenze*.

Le palais Strozzi est regardé comme le chef-d'œuvre de cette prodigieuse et imposante architecture florentine, dont la force et la grandeur n'ont été ni surpassées ni même égalées. L'entablement de Cronaca [2], qui a terminé le palais commencé par Benoît da Maiano, est le plus beau qu'ait produit l'architecture des palais modernes, et il a immortalisé son auteur. Vasari s'est plu à vanter la perfection apportée par l'architecte dans l'appareil et la liaison des blocs dont il forma ce vaste couronnement, imité d'une ruine antique de Rome, et dont il agrandit les proportions, ainsi que les soins avec lesquels fut conduite toute la construction du palais. Ces soins furent tels, dit-il, que ce grand ensemble paraît non un assemblage de pierres, mais comme taillé dans un seul bloc. Près de trois siècles se sont écoulés depuis Vasari, et l'œil ne saurait encore y découvrir aujourd'hui une seule pierre dont la moindre désunion puisse démentir cet éloge. La solide construction est un défi audacieux porté par l'homme au temps. Ce palais, élevé par Philippe

1. Une copie sur porcelaine, très-bien exécutée, est due à M. Constantin, et se voit à la salle de Flore du palais Pitti.

2. En français la *chronique*. Cronaca, dont le véritable nom était peut-être celui du célèbre sculpteur Pollaiolo, son parent, dut le surnom plaisant sous lequel il est resté connu, à l'habitude qu'il avait contractée de faire d'éternels récits de son voyage et de son séjour à Rome. Combien de Cronaca ne sommes-nous pas aujourd'hui, qui certes devons être moins intéressans que ce grand artiste!

Strozzi l'Ancien, semble encore aussi neuf que le premier jour; le nom du fondateur n'y est point effacé, et à moins de causes étrangères de destruction, il remplira longtemps sa noble ambition de laisser de soi un souvenir durable. Les grands anneaux de fer destinés à soutenir des lanternes (privilége accordé seulement aux familles illustres de Florence), sont l'ouvrage d'un habile serrurier, Nicolas Grosso, dit Caparra, de l'usage qu'il avait de ne jamais se mettre au travail sans avoir reçu des arrhes (*caparra*), et dont le nom et le surnom intéressé ont paru dignes de passer à la postérité.

Le palais Orlandini *del Beccuto*, un des plus magnifiques aujourd'hui de Florence, appartint autrefois à la famille Chiarucci, laquelle y reçut l'aventureux Balthasar Cossa [1]; il fut rebâti vers la fin du XVIe siècle, après avoir passé dans la famille Gondi dont les armes s'y voient encore. Notre fameux Gondi, le coadjuteur, quoique né en Brie, avait véritablement conservé le génie factieux et turbulent de Florence, et il semble même, par son caractère, ses talents et les mœurs de la première partie de sa vie, avoir assez de rapport avec Cossa, mort, comme lui, cardinal et amendé.

La tour *de' Ramaglianti* est devenue un véritable musée par les soins et le goût de M. Sorbi, orfévre, qui l'habite et en fait les dimanches fort obligeamment les honneurs : outre des gemmes, médailles, bronzes, statues, bas-reliefs, qu'il y a rassemblés, une *Assomption*, bas-relief, doit être regardée comme un des chefs-d'œuvre de Luc de la Robbia.

CHAPITRE XVIII.

Palais Pitti. — Cour. — Vénus de Canova. — Galerie. — Bibliothèque. — Manuscrits de Galilée. — Boboli. — Fleuves, de Jean Bologne. — Casin Leblanc.

Le palais Pitti, commencé par Brunelleschi, fut terminé pour

1. *V.* ci-dessus, chap. IX.

devenir la résidence de Côme Ier. Si on le compare au hardi et vieux palais républicain de la Seigneurie, bâti sur un espace étroit et prescrit par le peuple [1], ce monument semble exprimer assez bien le contraste politique des deux époques, et l'architecture de sa longue façade est triste, fière, pesante, uniforme comme la puissance absolue. L'aspect redoutable du palais Pitti ne convient plus au reste depuis près d'un siècle aux princes qui ont gouverné la Toscane avec tant de raison, de douceur et de lumières, et qui faisaient de cette heureuse contrée l'oasis politique de l'Italie.

La célèbre cour d'Ammanato, riche, grandiose, est le chef-d'œuvre de son genre, quoique le style n'en soit pas très-pur et indique déjà un commencement de décadence. La cour de notre palais du Luxembourg n'en paraît qu'une lourde et monotone imitation. La grotte dont la voûte supporte une fontaine jaillissante, décorée avec goût, est une des parties les plus pittoresques, les mieux imaginées de cet harmonieux ensemble.

La grande salle du rez-de-chaussée est curieuse par les fresques de Jean de San-Giovanni, peintre rapide, fantasque, dont cet ouvrage est le plus important. A la voûte sont plusieurs allégories sur le mariage de Ferdinand II avec la princesse d'Urbin, Victoire de la Rovère, et sur les murs, divers traits de la vie de Laurent de Médicis, comme protecteur des lettres; quelques détails sont bizarres : une SATYRESSE élève en l'air des couronnes en signe de victoire; Mahomet, l'épée à la main, est sur le point d'exterminer les Vertus; au-dessous de lui une harpie tient à la main le Coran; des philosophes et des poëtes fuyant, et dont plusieurs tombent à terre, se réfugient auprès de Médicis; Homère arrivant à tâtons jusqu'à la porte de Florence, est rendu très-naturellement; à cette porte sont aussi Sapho fustigée par une Furie, et derrière, le Dante en robe rouge, précipité de l'escalier qui conduit au Parnasse; dans le groupe des philosophes, Empédocle, assis, déplore la perte de ses ouvrages. Les murs de cette salle furent terminés après la mort de Jean de

[1] V. ci-dessus, chap. III.

San-Giovanni, par Cecco Bravo, le Vannini et Turini. Le premier a représenté Laurent de Médicis en costume de gonfalonier de la république, accueillant Apollon et les Muses que lui présentent la Renommée et la Vertu; le second l'a placé dans son casin de Saint-Marc au milieu des jeunes artistes et de Michel-Ange qui lui montre sa tête du satyre; et le troisième, dans sa villa de Careggi, entouré des membres de l'académie platonicienne, parmi lesquels on reconnaît Marsile Ficin, Pic de la Mirandole et Politien. On admire la grâce et la vérité des quatre bas-reliefs imitant le marbre qui soutiennent la voûte; ils furent inventés et exécutés par Jean de San-Giovanni. Dans une salle voisine sont encore quatorze petites fresques du même sur tuile.

La *Vénus* de Canova, malgré sa renommée, les honneurs qu'elle reçut, l'enthousiasme qu'elle excita lorsqu'elle vint à Florence remplacer la Vénus de Médicis absente[1], le surnom d'*Italica* qui lui fut décerné par la voix publique, les répétitions et les copies nombreuses qui en ont été faites[2], la beauté du marbre, l'excellence du nu, m'a semblé vulgaire d'expression et de maintien; plus forte que la statue antique, elle est moins idéale et moins divine; elle n'a point surtout sa voluptueuse pudeur : on dirait tout bonnement une grisette qui s'essuie. Peut-être aussi que les rideaux, que le demi-jour du cabinet où elle est placée, que les glaces qui la répètent à l'infini contribuent encore à lui donner cet air d'une figure de boudoir qui parle plus aux sens qu'à l'âme, et ajoutent à sa tournure terrestre et moderne.

La galerie Pitti est une des premières et peut-être la plus choisie des galeries de l'Europe. Les plus grands maîtres ont contribué à ce choix merveilleux par leurs divers chefs-d'œuvre; tels sont : de Salvator Rosa : plusieurs *Marines;* sa fameuse *Conjuration de Catilina*, beaucoup trop vantée et qui n'a rien de

1. Canova, avec une modestie tout à fait délicate, ne permit point que sa statue fût placée à la tribune sur l'ancien piédestal de la Vénus grecque, mais à côté, par respect pour l'illustre exilée.

2. Il existe trois répétitions de la Vénus, possédées par le roi de Bavière, le marquis de Landsdown, et M. Thomas Hope.

romain ni d'antique; son paysage célèbre dit des *Philosophes;* du Garofolo : le *S. Jérôme;* du Titien : sa *Maîtresse,* dite la belle du Titien, semblable à sa Vénus de la tribune; le *portrait du cardinal Hippolyte de Médicis,* en costume hongrois; du *Pape Sixte IV;* de *Charles-Quint;* de Pierre de Cortone : une partie du plafond de la salle d'Apollon, son ouvrage le plus estimé, terminé par son élève Cyrus Ferri; de Paul Véronèse : sa *Femme;* le superbe portrait de *Daniel Barbaro;* du troisième Bronzino : le *Miracle de saint Julien*, son meilleur tableau; la *Judith*, si calme, si froide, bizarre tableau de sentiment, dont l'héroïne est le portrait de sa maîtresse, la servante, celui de la mère de celle-ci, et la tête coupée d'Holopherne, son propre portrait; de Cigoli : le fameux *S. François,* en méditation; sa *Descente de croix*, d'un style plus élevé et plus noble qu'il ne lui appartient; le *Sacrifice d'Isaac,* un de ses bons ouvrages; l'*Ecce homo,* son chef-d'œuvre; d'André del Sarto : une *Descente de croix;* la *Dispute sur la Trinité,* toutes deux très-belles; une *Annonciation*, dans laquelle la Vierge se montre plutôt prude et gendarmée que sainte et touchée; plusieurs *Assomptions;* de Raphaël : les portraits de *Madeleine Doni* et de son mari *Ange;* la *Madone della Seggiola,* dont les gravures rivales de Morghen et de Garavaglia ne peuvent rendre l'harmonie, la délicatesse : le *portrait de Léon X* entre les cardinaux Jules de Médicis et de Rossi, malgré l'admiration de plus de trois siècles, m'a toujours semblé offrir un étrange contraste avec la réputation d'élégance du peintre et du pontife; ce père des lettres et des arts, ce Périclès de l'Italie moderne aurait l'air, sans la pourpre romaine, d'un curé ivrogne, et son insignifiant cousin, le cardinal, depuis son successeur, y paraît moins commun que lui : un autre *portrait de Jules II,* peut-être de Jules Romain [1]; la *Madone du baldaquin; Thomas-Phèdre Inghirami,* secrétaire du collége des cardinaux, appelé le Cicéron de son temps, qui, bien qu'habillé de pourpre, ne fut point cardinal; la petite et sublime *Vision d'Ézéchiel;* le *portrait du cardinal Bibiena;* la *Madone* du grand-

1. *V.* ci-dessus, chap. IV.

duc; de Rembrandt : son précieux *Portrait;* de Carle Maratte : un bon *S. Philippe de Neri;* de Van Dyck : l'excellent *portrait du cardinal Gui Bentivoglio;* de Rubens : l'allégorie des *Ravages de la guerre,* si pleine de vie et de vérité; ses *Quatre philosophes,* offrant son portrait et celui de son frère Philippe, de Grotius et de Juste-Lipse, près duquel il n'a pas omis de placer les deux premières passions de ce savant, les tulipes et son chien Saphir; de Carlo Dolci : le *S. Pierre en larmes; S. André;* de Luc Giordano : une *Conception;* du Bourguignon : une *Grande bataille,* de ses meilleures productions; de Michel-Ange : les terribles *Parques,* vieilles si sérieuses, si pensives, si âpres; de Fra Bartolommeo : le gigantesque et beau *S. Marc,* qu'il fit pour réfuter les critiques qui lui reprochaient des formes trop grêles; la *Vierge sur un trône avec divers saints,* un de ses beaux tableaux; de Léonard de Vinci : le portrait de femme dit la *Religieuse,* doux, tendre, mélancolique; du Dominiquin : une *Ste Marie-Madeleine;* de Jules Romain : la petite *Danse d'Apollon et des Muses,* d'un si magique coloris, et dont les figures semblent le disputer de grâce et de vérité avec la statuaire antique; de Sébastien del Piombo : le *Martyre de Ste Agathe;* du Rosso : la *Vierge avec divers saints,* d'un effet, d'un dessin, d'un coloris si habile et si hardi; du premier Bronzino : un portrait du héros de la tragédie d'Alfieri *Don Garzia,* enfant; de Tiarini : *Adam et Ève pleurant le meurtre d'Abel,* composition digne de ce peintre pathétique.

La bibliothèque du palais Pitti, ancienne bibliothèque du grand-duc Ferdinand III, amateur curieux, passionné de livres rares, est aujourd'hui de plus de quatre-vingt mille volumes [1]. Les collections Rewiczky et Poggiali en ont fait le fond. Elle s'accroît constamment des meilleurs et des plus beaux ouvrages italiens, anglais, français ou allemands. On distingue : la collection des *Variorum* dans les trois formats, la plus grande partie double, format ordinaire et grand papier; la collection *ad usum*

1. Cette bibliothèque ne doit pas être confondue avec la bibliothèque *Mediceo-Palatina,* autrefois au palais Pitti, et qui fut répartie par Léopold entre les diverses bibliothèques publiques de Florence.

Delphini complète; la collection des *Elzevirs* qui est peut-être une des plus riches que l'on connaisse; le recueil des auteurs cités par l'Académie de la Crusca, le plus complet qui existe. Les ouvrages d'art, les livres d'histoire naturelle avec figures coloriées; les voyages, la plupart grand papier, sont superbes; la collection des cartes géographiques est peut-être la plus belle qui ait été formée. Un recueil d'anciens mystères italiens est précieux. Les exemplaires sur vélin ou sur papier bleu sont en assez grand nombre. Une collection considérable de livres italiens du XVe siècle en offre plusieurs des plus rares, et peut-être quelques unes d'uniques, n'étant point indiquées par les bibliographes.

Les manuscrits, tous italiens, sont au nombre d'environ quinze cents. Plusieurs sont intéressants. Un petit livret en parchemin de cent une pages, de la main du Tasse, et d'une grosse écriture, contient le premier jet de diverses poésies lyriques; il est rempli de changements et de ratures, quelques sonnets sont refaits deux fois, et un même l'a été quatre. Ce volume, qui faisait partie de la bibliothèque du marquis de Lieto, fut acquis à Naples, vers 1815, par M. Molini, libraire de Florence, et envoyé par lui à Paris; il parut à la salle Silvestre, où il fut acheté 4,000 fr. pour le compte du grand-duc. Le recueil des lettres du poëte infortuné, qui avait appartenu à Serassi, et qui est une copie de sa main[1], en offre une écrite de Mantoue à J.-B. Licino, qui donne de nouveaux détails sur sa détresse. On y voit que la docte Tarquinia Molza, dont nous avons parlé, distraite sans doute par l'étude ou les dissertations sentimentales[2], et moins exacte que madame de Tencin, avait oublié de lui envoyer les hauts-de-chausses qu'elle lui avait promis, et qu'il n'avait pas de quoi changer; qu'une paire en soie de ces hauts-de-chausses donnée par le duc, ainsi qu'un pourpoint, quoique neufs et brodés, ne pouvaient pas aller quinze jours, et qu'il ne savait comment faire, n'ayant point d'argent[3].

1. Publié en 1821 par M. Bernardoni, alors possesseur du recueil, qui l'a cédé au grand-duc.

2. *V. Variétés italiennes*, prison du Tasse.

3. *Delle calze promessemi dalla signora Tarquinia avrei gran bisogno, perchè*

Les manuscrits de Machiavel sont renfermés dans six boîtes, ayant la forme de volumes in-folio, qui, indépendamment des diverses pièces de sa main, contiennent les lettres originales et les instructions dont il fut chargé par la république, ainsi qu'un grand nombre de lettres à lui adressées par des personnages importants. La correspondance de Machiavel, comme celle de tous les hommes qui ont eu de l'ascendant sur leur siècle, fut très-étendue, et tout n'a pas été publié. Il en existe une partie au musée britannique, provenant soit de la belle collection d'autographes formée par M. Salvi de Brescia, bibliographe instruit, soit des trois volumes acquis à Florence par lord Guilford, et vendus à l'enchère à Londres en 1830, par les héritiers de cet homme respectable.

Les manuscrits de Galilée, sa correspondance, les ouvrages publiés contre lui et annotés de sa main, les manuscrits de Viviani, son élève, de Torricelli et des académiciens *del Cimento*, mis dans un ordre parfait, et formant plus de trois cents volumes, sont le recueil manuscrit le plus remarquable de la bibliothèque Pitti. Parmi les manuscrits de Galilée se trouvent ses Considérations sur le Tasse : Galilée était un ariostiste très-ardent ; on assure qu'il savait tout entier son poëte par cœur ; il le préférait à tous les poëtes anciens et modernes, et il écrivait dans sa vieillesse à François Rinuccini, qu'il avait relu cinquante fois la fuite d'Angélique ; il est donc un antitassiste fort injuste. Ces considérations, écrites à vingt-six ans, lorsqu'il était professeur de mathématiques à Pise, exhumées à tort deux siècles après sa mort et qu'il avait négligé de publier, n'ajoutent point à sa gloire ; sa critique est dure, insolente, ses quolibets sont de la plaisanterie de collége, et il va même jusqu'à reprocher au Tasse de ne savoir pas peindre. Galilée, écrivain correct, a trop considéré le Tasse sous le rapport du style et du langage ; comme Despréaux, il s'est trop indigné contre sa tendance au faux et au clinquant, caractère des *Seicentisti*, qui suivirent de si près le Tasse, et exagérèrent ses défauts.

non posso mutarmi ; ed un pajo di ormisino, donatemi dal serenissimo signor Principe col giuppone, benchè siano nuove e tutte adornate, io credo che si straccieranno in quindici giorni, e non avendo denari, non so come mi fare.

Le grave Boboli, jardin du palais Pitti, dessiné par Tribolo et Buontalenti, avec son majestueux amphithéâtre, ses statues, ses fontaines, paraît plutôt une création de l'art que de la nature. Il a été imité et surpassé à Versailles. Le mouvement du terrain serait favorable au genre irrégulier, et l'on tenta de l'introduire à Boboli sous la domination française; mais les arbres abandonnés à eux-mêmes se mêlèrent, s'entrelacèrent tellement qu'ils se nuisirent, et tombèrent dans une vraie anarchie. En 1814, l'ancien régime fut rétabli, et la démocratie du jardin anglais finit par céder à l'aristocratie du quinconce, des hautes charmilles et des allées droites. Vers la fin du règne de Côme Ier, ces jardins, d'un air si pompeux et si triste, avaient été témoins des voluptés nocturnes de sa fille chérie Isabelle, de François son fils, l'amant de Bianca Capello, de leurs courtisans et de leurs demoiselles : leur aspect présent semble contraster avec de tels souvenirs. Boboli reprit depuis une sorte d'innocence, par les essais de culture qu'y firent les grands-ducs de Toscane : François Ier le planta de mûriers, afin de les propager et de les distribuer aux habitants; et Ferdinand II y sema le premier des pommes de terre. Les giroflées de Boboli passent pour les plus belles de l'Europe.

La plus grande partie des nombreuses statues de Boboli ne se ressent que trop de l'époque de décadence où elles furent exécutées; mais il y a quelques bons ouvrages, tels sont : à la grotte bizarre construite par Buontalenti, et dont la façade est de Vasari, un *Apollon* et une *Cérès*, de Baccio Bandinelli : la dernière figure commencée comme une *Ève*, et qui devait être placée au maître-autel de la cathédrale; quatre grandes statues de prisonniers ébauchées par Michel-Ange, et destinées au tombeau de Jules II; au milieu de l'étang dit la fontaine de Neptune, le *Triomphe du dieu*, en bronze, de Laurent Stoldi da Settignano; dans le haut de la grande allée, une figure, de Jean Bologne, terminée par Tacca et Salvini, autre métamorphose de statue, qui devait représenter d'abord Jeanne d'Autriche, femme du grand-duc François Ier, et qui devint l'*Abondance* pour les noces de Ferdinand II, son successeur; dans le jardin

des ananas, une *Clémence* presque nue, de Baccio Bandinelli, qui ne doit pas être confondue avec cette dame en habit de cour, décorée de l'ordre de la Toison-d'Or, et tenant d'une main des flèches, et de l'autre des fleurs, espèce d'allégorie dont le sens est perdu, et ne paraît guère regrettable; près des murailles de la ville, un grand buste, peut-être de *Jupiter*, un des premiers ouvrages de Jean Bologne; un groupe d'*Adam et d'Ève* après leur faute, fort admiré, de Michel-Ange Nacerino, florentin; et surtout à la belle fontaine de l'*Isoletto*, le groupe colossal des *trois fleuves*, chef-d'œuvre à la fois grandiose et élégant de Jean Bologne.

Les hauteurs du jardin Boboli sont citées pour la vue qu'elles offrent de Florence. J'avoue que je préfère infiniment à cette vue celle du casin d'un de nos compatriotes, M. Leblanc, homme plein de mérite et de modestie : c'est de là qu'il faut contempler Florence et ses agréables environs. L'aspect de cette cité, quoique peu étendu, est singulièrement grand, historique, poétique : quels édifices valent son dôme, son vieux palais, Sainte-Croix! Cette dernière église, avec sa forme et ses murs austères, paraît véritablement au milieu de tant de nobles fabriques comme le mausolée du génie. Le bruit de la ville n'est point là l'ignoble cri des rues, mais une sorte de bourdonnement comme celui des abeilles, qui invite à la rêverie. J'ai plus d'une fois salué Florence de cette riante colline et j'aimais à y répéter avec le chantre de ses grands hommes et de sa gloire :

Quì Michel Angiol nacque? e quì il sublime
Dolce testor degli amorosi detti?
Quì il gran poeta, che in sì forti rime
Scolpì d' inferno i pianti maladetti?

Quì il celeste inventor, ch' ebbe dall' ime
Valli nostr'i pianeti a noi soggetti?
E quì il sovrano pensator, ch' esprime
Sì ben del Prence i dolorosi effetti?

Quì nacquer, quando non venia proscritto
Il dir, leggere, udir, scriver, pensare;
Cose, ch' or tutte appongonsi a delitto[1].

1. Alfieri. *Son.* XL. Il faut convenir toutefois, qu'il y a bien de l'exagération

CHAPITRE XIX.

Maisons de Cellini ; — de Zuccari ; — de Michel-Ange ; — de Jean Bologne ; — d'Alfieri ; — de Viviani ; — de Galilée ; — de Machiavel.

Peu de villes offrent autant que Florence d'illustres maisons modernes. La maison dans laquelle Cellini naquit et mérita son prénom de Benvenuto [1], était dans la rue *Chiara nel popolo di San-Lorenzo*. Celle qu'il habita et qu'il avait reçue de Côme Ier, dans laquelle eut lieu la mémorable fonte du *Persée* [2], était rue *del Rosaio :* des inscriptions sur plaques de marbre constatent et perpétuent ces divers souvenirs.

La maison de Frédéric Zuccari était rue *del Mandorlo :* l'architecture en bossage, imaginée par lui, atteste encore la bizarrerie de son goût.

Dans la rue *Ghibellina*, nom qui rappelle les guerres, les discordes et les proscriptions de Florence, dans cette ville aujourd'hui si paisible [3], est la maison de Michel-Ange, la première

et de l'injustice dans l'accusation des trois derniers vers, puisqu'ils s'appliquent au gouvernement doux et libéral de Léopold.

1. Le père et la mère de Cellini s'attendaient à une fille qu'ils avaient déjà baptisée du nom de *Santa-Reparata*, parce que sa mère, après dix-huit ans de mariage, ayant avorté de deux fils, eut ensuite une fille, et s'était imaginé pendant sa grossesse qu'elle devait en avoir une seconde. Le père de Cellini, Jean, paraît avoir été brave et romanesque comme son fils ; il avait épousé celle qu'il aimait ; et comme le père de Lisabetta et le sien, en vrais bourgeois florentins, chicanaient sur la dot, Jean, qui s'était caché pour les entendre, survint et s'écria : *Ah mio padre, quella fanciulla è desiderata e ameta, e non i suoi danari : tristo a coloro, che si vogliono rifare in sulla dote della lor moglie ; e siccome voi vi siete che io sia così saccente, non potrò io dunque dare le spese alla moglie, e soddisfarla ne' suoi bisogni con qualche somma di danari, non manco che il voler vostro ? Ora io vi fa intendere, che la donna ha da esser mia, e la dote voglio che sia vostra. Vita* di B. Cellini, t. I, p. 7.

2. *V.* ci-dessus, chap. III.

3. Ce nom vient de la porte *Ghibellina* que fit élever le nouveau podestat Guido Novello, lorsqu'après la bataille de Monteaperti, perdue par les Florentins contre les Siennois, la domination gibeline s'établit à Florence.

de ces célèbres demeures, et qu'habite encore un descendant de Michel-Ange, M. le cav. Côme Buonarotti, magistrat distingué, président du *Magistrato supremo* de Florence, qui m'en fit obligeamment les honneurs. Cette maison est devenue un noble monument élevé à la gloire de Michel-Ange. Dans la galerie commandée par son neveu, disciple illustre de Galilée, auteur de la bizarre et grammaticale comédie de la *Fiera*[1], et qui lui coûta 12,000 écus, une suite de tableaux représente divers traits de son histoire. Ces peintures, dont quelques unes sont assez médiocres, furent exécutées par les artistes les plus célèbres du temps : Michel-Ange offrant à Léon X le plan de la bibliothèque Laurentienne, d'Empoli, est, je crois, la meilleure. Pendant les trois quarts de siècle que cet homme prodigieux, qui menait de front le *Jugement dernier*, le *Moïse* et la *Coupole de Saint-Pierre*, tint le sceptre des arts, sept papes le comblèrent de biens et d'honneurs; il fut sollicité par François Ier, Charles-Quint, Alphonse d'Este, la république de Venise; Soliman même voulut lui faire jeter un pont qui unît l'Europe à l'Asie, et il est lui-même et à lui seul comme une autre puissance. On voit dans cette maison ses premiers ouvrages de peinture et de sculpture. Une esquisse de la *Vierge allaitant l'enfant Jésus*, est extraordinaire par la vigueur et l'avidité du nourrisson; un *Christ en croix*, au crayon rouge, expressif, a un fini d'exécution qui surprend lorsqu'on se rappelle l'impatient talent de l'artiste. Michel-Ange peignait de la main gauche, comme Holbein, et il sculptait de la droite. La nécessité l'avait contraint à prendre ce parti; le maniement des marbres avait tellement affaibli sa main droite, qu'il fut obligé de colorier de la gauche. Quant à la question de savoir dans lequel des deux arts il excella davantage, elle semble assez incertaine : Cicognara et d'autres écrivains le regardent comme plus grand peintre; M. Quatremère paraît d'un avis contraire. A défaut de science, on ne peut parler que de ses impressions, et j'avoue que la cha-

1. Cette pièce a cinq journées subdivisées en vingt-cinq actes : les personnages des prologues de chaque journée sont des êtres métaphysiques, tels que l'Industrie, le Commerce, l'Intérêt, etc.

pelle des tombeaux m'en a causé une bien plus vive que le *Jugement dernier*, fort altéré, il est vrai, par le temps. Lorsqu'on se rappelle encore le dôme de Saint-Pierre et ses poésies si passionnées, si religieuses, si énergiques, si dantesques comme son talent, il paraît véritablement selon la belle expression du poëte: l'*homme aux quatre âmes*, l'*uom di quattr' alme*[1]. Le précieux manuscrit autographe des poésies de Michel-Ange, conservé dans sa maison, se compose des pièces qu'il envoyait aux frères del Riccio, ses amis, afin de les corriger. Ce manuscrit, peu connu et peu communiqué, est extrêmement curieux, par les nombreuses réflexions, tristes, gaies, familières, dont il est semé et qui lui donnent presque l'intérêt de mémoires; il fait connaître Michel-Ange d'une manière infiniment plus intime et plus vraie que ses deux biographes italiens apologétiques Vasari et Condivi et même que sa dernière et sèche histoire par M. Quatremère; quelquefois il plaisante sur la sévérité de ses censeurs qui font une véritable boucherie (*macello*) de ses vers. Une liasse de *Ricordi*, aussi de la main de Michel-Ange, contenant jusqu'au compte de la dépense de son voyage à Venise au mois de septembre 1529, et à la mesure des marbres qu'il avait commandés à Carrare, prouve que, malgré la fougue de son génie, il était rangé, méthodique, et avait beaucoup d'ordre dans ses affaires. Une mise au net des poésies, corrigée de la main de Michel-Ange, est un autre précieux manuscrit possédé par M. le cav. Buonarotti. Parmi les papiers de la liasse des *Ricordi* est une lettre du neveu de Michel-Ange, adressée à Côme Ier au sujet de l'érection du mausolée de Sainte-Croix, dans laquelle se trouve ce singulier aveu: il désire que la figure de la sculpture soit à la première place, attendu la prééminence, assure-t-il, que son oncle accordait à cet art, même sur la peinture, opinion qui s'accorde avec le passage de sa lettre à Varchi, dans laquelle il prétend que la sculpture est à la peinture ce que le soleil est à la lune. Il paraît avoir attaché plus de prix à ses talents comme sculpteur, et parmi les divers manuscrits de la

1. Pindemonte. *Il merito vero*; Sermone.

maison Buonarotti j'ai remarqué plusieurs lettres signées *Michel-Agnolo Buonarotti scultore*. Cette singulière et injuste préférence de Michel-Ange peut toutefois s'expliquer par le caractère de sa peinture anatomique, confuse, agitée, terrible et privée de cette touchante philosophie de Raphaël et du Poussin. Si le talent poétique de Michel-Ange semble se rapprocher de la force du Dante, il a quelquefois toute la grâce et la délicatesse de Pétrarque : voici les derniers vers d'un madrigal (on ne se figure guère Michel-Ange faisant des madrigaux) tiré du manuscrit de ses *Rime* et publié pour la première fois, en 1833, par l'auteur de Luisa Strozzi :

Che degli amanti è men felice stato
Quello, ove il gran desir gran copia affrena,
Che una miseria di speranza piena.

Le premier marbre sculpté par Michel-Ange, à l'âge de dix-huit ans, et qui n'est point le combat d'Hercule contre les centaures, comme le dit Vasari, puisqu'il n'y a qu'une partie de cheval inachevée, mais une composition de fantaisie et de jeune homme, offre déjà quelques détails admirables : telles sont la figure qui en tire une autre par les cheveux, et celle, au fond, qui applique un coup de massue. Nous avons vu dans le chœur du dôme de Florence le dernier ouvrage du grand artiste; il me semble qu'il serait mis plus convenablement à côté de celui-ci; on aimerait à les contempler, à les rapprocher dans cette maison, autre temple dont Michel-Ange est véritablement le dieu.

La maison Quaratesi était la demeure de Jean Bologne, le plus illustre élève de Michel-Ange; il l'avait reçue du grand-duc François Ier, l'amant de Bianca Capello, prince médiocre et bas, dont le buste est au-dessus de la porte.

Près de l'ancien palais Gianfigliazzi, occupé par M. le comte de Saint-Leu, et vis-à-vis le casin de la noblesse, est la petite maison plus illustre d'Alfieri; il l'habita de 1793 à 1803, époque de sa mort. L'air, la vue, la commodité de cette maison lui avaient rendu, raconte-t-il dans ses vivans Mémoires, une

grande partie de ses facultés intellectuelles et créatrices, à l'exception de ses facultés dramatiques (*tramelogedie*)[1] que ses dix-sept chefs-d'œuvre avaient sans doute épuisées.

Près de Sainte-Marie-Nouvelle, dans la rue *dell' Amore*, dont l'origine du gracieux surnom n'est pas très-sûre[2], est la maison de Vincent Viviani, le dernier, le fidèle élève de Galilée. Il rebâtit cette maison avec la pension que lui avait faite Louis XIV, et sur laquelle il mit, avec le buste de son maître et son éloge, dans les places ménagées exprès, l'heureuse inscription *ædes a Deo datæ*, monument ingénieux de sa reconnaissance envers un grand homme et un grand roi.

La maison même de Galilée à Florence n'était pas éloignée de celle que refit depuis son tendre disciple, elle était sur la *Costa* près de la forteresse de Belvédère.

La petite maison habitée par Machiavel, ainsi que l'indique l'inscription, est rue *de' Guicciardini*, vis-à-vis du vaste et noir palais de l'historien, son cher et constant ami, qui, malgré la différence de leur demeure et ses dignités, appréciait le mérite de cet illustre voisin, et le traitait tout à fait en égal[3]. C'est là que Machiavel mourut, pauvre, disgracié de son parti, le 22 juin 1527, à l'âge de cinquante-huit ans, tué par un excès de pilules qu'il s'était administrées lui-même et qu'il croyait efficaces contre ses maux d'estomac[4].

1. *V.* sur ce mot ses *Mémoires*.

2. Le sénateur florentin Nelli, mort à la fin du dernier siècle, prétendait avoir des preuves certaines que l'action de la *Mandragore* s'était passée dans cette rue, et qu'elle en avait tiré son nom.

3. *V.* une lettre de Guichardin dans laquelle il reproche en plaisantant à Machiavel de lui donner sur l'adresse le titre d'*illustre*, et lui dit qu'il s'expose à recevoir en revanche celui de *magnifique*.

4. Ces pilules d'après la recette écrite de la main de Machiavel à la suite d'une lettre à Guichardin auquel il les recommandait, étaient principalement composées d'aloès; prises modérément elles devaient être fort innocentes et ressembler aux pilules dites *ante cibum*, de Franck, etc. *V.* l'analyse qu'en a donnée avec soin M. Artaud, t. II, p. 200, 201 et 202 de son *Machiavel, son génie et ses erreurs*.

CHAPITRE XX.

Académie des Beaux-Arts. — Du grand nombre d'artistes. — Scagliola. — Société des Géorgophiles. — Pierres dures. — Atelier de Bartolini.

L'Académie des Beaux-Arts de Florence est un des plus splendides établissements du même genre en Italie. Peut-être même a-t-il l'inconvénient d'exciter cet excès de culture qui engendre la médiocrité [1]. Alors l'inspiration est plus rare, et l'art semble se rapprocher du métier; aussi, à toutes les époques, et particulièrement à Rome sous les derniers empereurs, le grand nombre d'artistes fut un signe de décadence. La multitude des poëtes, l'immensité des armées, le grand nombre des politiques, n'ont pas été plus favorables au génie de la poésie, de la guerre ou du gouvernement.

Le célèbre Raphaël Morghen, mort le 8 avril 1833, âgé de soixante-douze ans, fut, jusqu'à la fin de sa vie, professeur de gravure en taille-douce à l'Académie des Beaux-Arts. Son âge avancé le retenant souvent chez lui, les élèves allaient l'y consulter. Il avait été dignement remplacé par Garavaglia, frappé d'apoplexie et enlevé dans la force de son talent, le 26 avril 1835, à l'âge de quarante-six ans.

Sous le vestibule sont quatre bas-reliefs en terre vernissée de Luc de la Robbia. Une *Fuite en Égypte*, fresque de Jean de San-Giovanni, autrefois à la chapelle *della Crocetta*, est une des meilleures du temps; elle fut louée par le maître de l'artiste, Matthieu Rosselli, malgré l'ingratitude de son élève, qui l'avait abandonné et avait exécuté cet ouvrage à son insu. Dans la salle des statues sont un grand nombre de dessins, parmi lesquels plusieurs de Fra Bartolommeo, de Michel-Ange, de Raphaël, d'André del Sarto. A la galerie, la plus belle de Florence après les deux grandes galeries des Uffizi et du palais Pitti, les

1. Le nombre des élèves de cette académie s'est élevé jusqu'à plus de trois cents; cinquante seulement se destinaient à la peinture.

tableaux sont rangés par époque, de manière à suivre l'histoire des progrès et de la décadence de la peinture. On distingue une *Descente de croix*, le chef-d'œuvre du frère Angélique; un *Baptême du Christ*, d'André Verrocchio, avec un ange, le premier à droite, de son élève Léonard de Vinci, encore enfant, dont le talent précoce fit abandonner la peinture au maître découragé, pour ne plus se livrer qu'à la sculpture; une *Nativité de Jésus-Christ*, des meilleurs ouvrages de Credi; une superbe *Assomption* du Pérugin; son *Christ mort* qui a de si belles têtes de vieillards et des saintes femmes si touchantes, pathétique composition que l'artiste désespérait de pouvoir jamais égaler; les quatre grandes figures de *S. Michel*, de *S. Jean-Baptiste*, de *S. Gualbert*, le fondateur de Vallombreuse, et de *S. Bernard*, cardinal, des plus délicieuses peintures d'André del Sarto; une *Résurrection du Christ*, de Raffaellino del Garbo, et derrière une fresque en clair-obscur d'André del Sarto; un *Christ mort* étendu sur les genoux de la Vierge, de Fra Bartolommeo; l'*Apparition de la Vierge à S. Bernard*, son premier ouvrage après qu'il eut embrassé la vie religieuse, lorsqu'il voulait renoncer à son art et qu'il n'y revint que sur les instances de son supérieur, après avoir été quatre années sans toucher un pinceau; un singulier tableau du *Christ pleuré par les saintes femmes*, de la sœur Plantilla Nelli, dominicaine, dont la règle sévère lui interdisait de prendre des hommes pour modèles, qui fut obligée de se servir des religieuses de son couvent, et dont les figures de saints ont ainsi reçu des formes et des physionomies féminines; un *S. François*, de Cigoli, au sujet duquel on raconte l'anecdote suivante qui ferait peu d'honneur à la sensibilité de l'homme, si elle n'était expliquée par la passion du peintre pour la vérité : comme Cigoli était assez embarrassé de rendre la langueur des traits du saint François, un pèlerin exténué de besoin et de fatigue se présente à lui en demandant l'aumône; l'artiste, enchanté de ce hasard, le prie de poser un moment; ce pèlerin y consent, mais bientôt il s'évanouit; Cigoli, au lieu de le secourir, s'empresse de mettre à profit son état et de donner à la figure de son tableau l'expression défaillante que l'on y admire.

Au fond de la nouvelle salle destinée à la sculpture, un sublime *S. Matthieu*, esquisse d'une grande statue en marbre de Michel-Ange, découvert récemment à l'*Opéra* du Dôme, semble encore ajouter à son immense gloire.

Les bustes et les bas-reliefs de la cour sont aussi de Luc de la Robbia, de ses frères et de ses neveux; et l'on y voit sous le portique les modèles des deux groupes de la *Sabine* et de la *Vertu terrassant le Vice*, par Jean Bologne.

Il existe à l'Académie des Beaux-Arts une école de *Scagliola*, mosaïque moderne renouvelée et portée à sa perfection dans le dernier siècle par le célèbre P. Henri Hugford, moine de Vallombreuse, artiste anachorète, frère du peintre [1]. Elle exécute avec cette espèce de stuc de brillants et inaltérables tableaux représentant des fleurs, des animaux, des paysages, des édifices.

C'est au palais de l'Académie des Beaux-Arts que se réunit l'illustre académie des Géorgophiles, fondée en 1753 par le Père D. Ubald Montelatici, religieux agronome, qui depuis longtemps défend en Toscane les saines doctrines de l'économie publique et à laquelle le pays doit en partie la prospérité et les progrès qui le distinguent. Cette société d'agriculture est aujourd'hui presque une institution par l'indépendance des digressions et la supériorité de quelques uns des mémoires qu'elle publie. J'eus l'honneur d'assister, en 1834, à la séance du premier dimanche du mois d'août, dans laquelle deux des membres les plus distingués furent entendus, M. le professeur Gazzeri et M. le marquis cav. Côme Ridolfii. Le discours de ce dernier, quoique tendu, excita un vif intérêt, et il parut plein de vues neuves et pratiques.

La manufacture de pierres dures, célèbre et brillante industrie florentine, à laquelle on doit les belles tables du palais Pitti, la grande table octogone de la galerie, les ouvrages de la chapelle des Médicis, est toujours soutenue par le grand-duc pour

1. Le P. Hugford paraît avoir été formé à ce travail par un religieux de la Badia de Santa-Reparata di Marradi; il eut pour élèves un autre religieux de son ordre, le P. Belloni, mort avant lui, et Lambert Gori, qui eut pour successeur Pierre Stoppioni.

lequel seul elle travaille, et elle paraît toujours digne de sa réputation.

L'atelier de M. Bartolini, indépendamment du talent de l'artiste, le premier sculpteur de la Toscane, et l'un des premiers de l'Italie, est curieux à examiner par la diverse quantité des bustes et statues historiques de personnages vivants qu'il a exécutés : leur nombre, dit-on, ne s'élève pas à moins de six cents répandus dans les deux mondes, et cet atelier présente une véritable iconographie contemporaine. J'y admirai la belle *Charité*, destinée à la galerie Pitti, groupe un peu plus fort que nature, noble, naturel et touchant. La gigantesque statue de *Napoléon* paraissait sans destination; elle avait été offerte par l'artiste à la ville d'Ajaccio, qui a préféré une copie en bronze de la malheureuse figure de la colonne; cette belle, cette poétique statue en marbre ne présente, il est vrai, ni la redingote ni le petit chapeau dont il eût été difficile au talent même de Bartolini de se tirer. Par un étrange jeu de la fortune, je remarquai à côté de l'héroïque statue en costume impérial, le mausolée consacré par S. M. l'archiduchesse Marie-Louise au comte Neipperg [1] : la princesse, vêtue assez bizarrement en amazone, chante sur la lyre les exploits du général; un bas-relief le représente blessé et perdant un œil à la bataille de Hohenlinden, victoire française que je jouissais de contempler jusque sur ce monument étranger.

L'atelier de M. Ricci offrait, depuis plusieurs années, le superbe groupe grec d'*Ajax relevant le corps de Patrocle*, dont la restauration lui a été confiée.

CHAPITRE XXI.

Musée égyptien.

Le musée égyptien, recueilli en Égypte pendant les années 1828 et 1829, par M. Rosellini, l'élève, le compagnon, le suc-

1. *V.* liv. IX, chap. XI.

cesseur de notre Champollion, est peu nombreux, mais bien choisi, curieux. La momie d'un de ces Grecs établis en Égypte, sous les Ptolémées, est d'une si merveilleuse conservation que les mains, les cuisses sont encore accusées sous les bandelettes si propres qui les couvrent. On peut aussi juger de la bizarrerie du costume grec de cette époque par le portrait de face du défunt peint sur la momie. Un char de guerre scythe, de bouleau, sans fer ni métal, rustique trophée conquis par un Égyptien, avait été déposé dans sa tombe. Une des peintures des stèles représente une femme assise devant un autel, et sous sa chaise son singe favori, car le goût de ces magots paraît avoir été commun chez les dames égyptiennes. Un autre bas-relief des stèles funéraires, antérieur de seize cents ans à l'ère vulgaire, représente la déesse qui portait le double nom de *Justice* et *Vérité*, et qui présidait au jugement de l'autre vie; il provient des tombeaux des rois, justiciables les premiers de cette noble et terrible déité. Un stèle, d'un bon travail, offre le scribe Amentiba et sa femme Dgioa assis après leur mort et recevant les hommages funèbres de leurs trois filles. De beaux hiéroglyphes retracent le texte de la prière de ces filles pieuses. Un stèle de pierre montre un Ptolémée présentant deux vases à Isis : quoiqu'il se ressente du mauvais goût qui régnait sous les Ptolémées, époque de la décadence de l'art égyptien, il a le mérite d'être peut-être unique par ses petites proportions. Un grand tableau offre un de ces festins funèbres que les Égyptiens donnaient à leurs parents et amis, après avoir déposé la momie dans le tombeau : les hommes sont servis par des esclaves, les femmes par des servantes, et les joueurs de harpe garnissent le fond de la salle. Douze tableaux plus grands que nature, avec des hiéroglyphes explicatifs, et qui conservent encore une singulière vivacité de couleur, rappellent les exploits de Ramsès Ier sur les Scythes, la cinquième année de son règne, antérieur de 1565 ans à notre ère. Un grand fragment de pierre *arenaria*, trouvé en Nubie près de la seconde cataracte, remonte presque aux temps d'Abraham. On y voit le Pharaon Osortasen auquel le dieu *Mendu* (l'Apollon égyptien) conduit, les mains liées, divers

peuples d'Éthiopie, dont chacun porte inscrit le nom de son lieu natal. Cet antique stèle peut être à la fois regardé comme un monument important pour l'histoire et l'ancienne géographie de l'Afrique.

CHAPITRE XXII.

Théâtres de la Pergola ; — Cocomero ; — Goldoni ; — Alfieri.

Les divers chanteurs et cantatrices que j'ai successivement rencontrés à Florence m'ont toujours paru assez médiocres, à l'exception de madame Pisaroni, de mesdemoiselles Grisi et de Crivelli, qui, à soixante ans, offrait encore le phénomène d'un chanteur excellent. On jouait en 1826, à la Pergola, grande salle en brique, et sourde, l'opéra *Il nemico generoso*, qui fut entremêlé, selon l'usage italien, du ballet de l'*Orfana della selva*. Les danseurs et danseuses, détestables, afin probablement d'être mieux compris, se croyaient obligés de faire des gestes symétriques : tous ces bras partant en même temps et de la même manière semblaient comme tirés par une même ficelle, et donnaient l'idée de grosses marionnettes. Peut-être y avait-il chez ces danseurs et danseuses, qui ne s'en doutaient guère, une vague tradition du chœur antique qui ne faisait qu'un seul personnage dont les sentiments étaient exprimés par des gestes et des paroles uniformes. En 1828, le tenor Reina, qui n'est pas sans mérite, et mademoiselle Julie Grisi, depuis si justement goûtée à Paris, excitaient de véritables transports. A la représentation extraordinaire au bénéfice de cette dernière, on joua le premier acte de la *Sémiramis* : l'accent florentin des chœurs faisait de l'allemand de cet italien, et le proverbe italien, *chanter comme un chœur*, ne fut jamais plus véridique.

Le théâtre du Cocomero n'est point aussi magnifiquement monté que l'opéra de la Pergola. J'ai entendu assez bien chanter en 1826 la *Zelmira*. Les figurants étaient de simples soldats que l'on avait affublés de jaquettes et de casques antiques, mais

qui avaient conservé par-dessous leurs grosses guêtres noires allemandes :

. . . . . *Turpiter atrum*
Desinat in piscem mulier formosa superne.

Le théâtre Goldoni, espèce de théâtre des Variétés, a été bâti sur les ruines de la maison de l'illustre Annalena, et du couvent qu'elle y avait fondé après l'assassinat de son époux par le gonfalonier de Florence, et la mort de son fils [1], couvent qui fut vendu par l'administration française. Le genre du spectacle contraste singulièrement avec les souvenirs héroïques de cette femme infortunée.

Les comédiens français de M. Demidoff, seigneur russe, opulent et bienfaisant, établi à Florence pendant plusieurs années, et qui entretenait cette troupe, jouaient des vaudevilles. Ces comédiens étaient assez mauvais : nos flonflons semblent d'ailleurs horriblement rauques et riards à côté des purs et mélodieux accents de la langue italienne, lorsqu'ils ne se trouvent point dans la bouche des chœurs de la Pergola.

L'ouverture du théâtre Alfieri, ancien théâtre Sainte-Marie, qui eut lieu le 25 novembre 1828, était un bal masqué ; point de gaieté, de petits cris, de petites grimaces, des toilettes négligées, tel était à peu près le spectacle qu'il offrait, et ce bal masqué italien, auquel tout Florence s'était porté, n'était qu'une parodie médiocre du bal masqué de l'Opéra de Paris.

CHAPITRE XXIII.

Hôpital de Santa-Maria-Nuova. — Confrérie de la Miséricorde. — Bonshommes de Saint-Martin. — Américo Vespuce. — Musée de physique et d'histoire naturelle. — Télescope de Galilée.

L'hôpital de Sainte-Marie-Nouvelle, le plus ancien des grands hôpitaux de l'Italie, et l'un des plus beaux de l'Europe, fut créé

1. V. Machiavel, *Istor. fior.* lib. VI.

en 1287 par Folco Portinari, généreux citoyen de Florence, le père de la céleste Béatrix du Dante, qu'une fille aussi poétique a rendu plus célèbre que sa pieuse et utile fondation. L'architecture actuelle de la façade est de Buontalenti et de Parigi, son élève. L'école médicale florentine, illustrée par Redi et par le zélé propagateur de sa réforme, le docteur Cocchi, paraît toujours digne de tels maîtres par la sagesse et la simplicité de ses doctrines.

La Confrérie de la Miséricorde, fondée vers le milieu du XIIIe siècle, lors des pestes qui ravagèrent Florence, est une de ces institutions particulières au catholicisme, et qu'il peut seul imaginer et prescrire. Les membres qui la composent, parmi lesquels se trouvent les plus grands seigneurs, qui ne peuvent être que simples frères, et sont exclus des grades et dignités de la confrérie, se vouent à secourir les blessés et à les transporter à l'hôpital, où ils continuent de les soigner. Quelquefois vous voyez s'échapper des cercles les plus brillants un de ces confrères, averti de quelque accident par la cloche du dôme. A ce rappel de la charité, il court revêtir son uniforme religieux, espèce de robe noire, avec capuchon, costume monastique qui dissimule l'inégalité des rangs, et auquel un chapelet est suspendu. Cet homme du monde, né au milieu des jouissances de la vie, saisit de lui-même un des bouts du brancard; il chemine lentement à travers les rues de la ville chargé de son frère souffrant, et il passe, sans regret, sans surprise, du salon à l'hôpital. La Confrérie de la Miséricorde est divisée par quartiers, et chaque mois un des membres se charge de la quête. Des confréries pareilles existent dans les villes de la Toscane, mais le chef-lieu est établi à Florence.

Une institution charitable encore digne de respect, est la congrégation des Bonshommes de Saint-Martin, une de ces associations anciennes en Italie dont il a été parlé [1], et qui secourt les pauvres honteux. L'œuvre de Saint-Martin fut créée à Florence, l'année 1441, par le frère Antonin, dominicain, qui réunit douze citoyens honorables auxquels il remit les

1. *V.* liv. v, chap. VII.

statuts dont un article ordonne l'aliénation de toutes les sortes de dons, afin de les convertir en argent et de ne point laisser languir les malheureux.

Le petit hôpital de Saint-Jean-de-Dieu, loué par Howard, comprend l'ancien palais Vespucci, séjour de l'heureux navigateur qui donna son nom florentin au Nouveau-Monde. L'inscription mise par les religieux de Saint-Jean, il y a plus d'un siècle, sur la porte du monastère, est le seul monument consacré aujourd'hui dans Florence à cet homme fameux [1], dont la renommée surpasse de beaucoup la gloire.

Le Muséum de physique et d'histoire naturelle est curieux. Plusieurs pièces renferment les diverses parties du corps humain, en cire coloriée, d'une manière qui paraît peu fidèle. La vue de tous ces muscles, viscères, entrailles, artères, de tout ce matériel, de toute cette réalité de notre être, a quelque chose d'affreux. Je préfère infiniment la charmante collection de coquilles, une des plus complètes qui existent. Le télescope exécuté sous la direction de Galilée, et dont il faisait usage, la grande lentille avec laquelle l'Académie *del Cimento* brûla la première le diamant, sont conservés à ce Muséum. Ce premier et glorieux essai de télescope, ainsi qu'une lunette de Galilée possédée par M. le prince A*********, sont toutefois fort inférieurs aux télescopes et aux lunettes actuels. Le neveu de Michel-Ange, afin de rendre hommage à la mémoire de son maître Galilée, a célébré par les vers suivants de sa comédie de la *Tancia*, naturels dans la bouche d'un paysan, la découverte du télescope :

Far crescere si le cose e le persone
Che chi mira un pulcino, un' oca crede :
La luna un fondò di lin mi pareva
E dentro monte e pian vi si vedeva.

L'observatoire, au-dessus du Muséum, s'honorait encore de notre compatriote Pons, le grand explorateur de comètes, en-

1. *Amerigo Vespuccio patricio Florentino ob repertam Americam, sui et patriæ nominis illustratori, amplificatori orbis terrarum, in hac olim Vespuccia domo a tanto domino habitata, patres sancti Joannis de Deo cultores gratæ memoriæ causa p. c. an. sal. CDCCXIX.*

levé à ses spéculations, un peu intéressées et de circonstance, au mois d'octobre 1831. Ces établissements se sont attaché depuis deux hommes distingués de Modène, le célèbre astronome Amici, successeur de Pons, et l'habile physicien Nobili, mort le 17 août 1835, âgé de cinquante-un ans.

CHAPITRE XXIV.

Maison de travail. — Stinche. — Prisons.

La mendicité est défendue à Florence ; le privilége n'en a été conservé qu'aux aveugles. Malgré la sagesse de son règlement, la maison de travail ne paraissait pas très-florissante. Le dépôt de mendicité sous l'administration française avait encore moins réussi. Les établissements de ce genre trouvent en Italie des obstacles que les habitudes nationales, le défaut d'application du peuple, sa négligence, sa malpropreté, n'entraînent point ailleurs. La maison de Florence peut contenir environ huit cents individus ; il y en avait six cent dix en 1828, parmi lesquels un tiers d'infirmes et de vieillards. La nourriture est bonne et abondante ; le pain excellent. Les ouvrages y sont assez bien exécutés, surtout les tapis imitant les tapis anglais ; mais ils coûtent plus qu'ils ne rapportent. Il en a été de même de la fabrication des draps, que l'on a été obligé d'abandonner, car ils ne pouvaient se soutenir à côté des draps de France.

Les *Stinche* étaient ainsi appelées du nom d'un château de *Valdigreve*, en Toscane, dont les habitants révoltés contre la république florentine furent vaincus, amenés à Florence, et détenus en masse dans ce bâtiment, regardé par Varchi comme un des plus remarquables de la ville. Elles devinrent ensuite une célèbre prison pour dettes. Les lois de Florence, comme celles des peuples libres et marchands, étaient sévères contre les débiteurs ; c'est ainsi que ces dettes s'accroissaient proportionnellement avec le temps, moyen sûr de rendre à la fin les débiteurs insolvables. Un des prisonniers célèbres des *Stinche* fut Dino di

Tura, poëte burlesque et satirique du XIVe siècle, qui paraît les avoir fréquentées; il accuse ainsi l'avidité du magistrat chargé de leur surveillance :

De' poveri prigion viene in sua mano
La carità, e ne tien nuova foggia;
Noi che stiamo in prigion ce n' avvegghiamo.

Au-dessus de l'unique et très-petite porte des *Stinche* qu'environnaient de toute part de hautes murailles, était l'inscription charitable, *Oportet misereri*, que le peuple de Florence traduisait par la : *Porta delle miserie.* J'ai trouvé au mois de juillet 1834 les *Stinche* en pleine démolition, travail que rendaient singulièrement difficile l'épaisseur des murs et la solidité de cette vieille construction. Les *Stinche* avaient été vendues par le gouvernement à une compagnie, et ce lieu de douleur allait tout à fait changer d'aspect; on y établissait un cirque pour des représentations de chevaux, dont l'ouverture se fit le même mois; on y a élevé depuis de belles maisons et une salle superbe, ainsi que les appartements destinés à la société philharmonique.

Les prisons publiques sont au *Bargello*, sévère et vieux palais de l'architecture d'Arnolfo di Lapo, en face du neuf et brillant palais Borghèse [1], contraste ordinaire de villes qui rapproche les fêtes, le malheur ou le crime. C'est dans la cour du *Bargello* que le sage Léopold fit brûler les anciens et nombreux instruments de la torture florentine, parmi lesquels se trouvait peut-être le chevalet qui avait interrogé Machiavel et auquel il n'avait pas répondu.

CHAPITRE XXV.

Porte à San-Gallo. — Pont alle Grazie. — Épitaphe de cheval. — Porte Saint-Nicolas. — Pont vieux. — Orfèvrerie florentine. — Corridor. — Camille Martelli. — Groupe d'Hercule et du Centaure. — Ponts de la Trinité; — Carraja. — Arno. — Porte al Prato. — Calcio. — Artistes-ingénieurs.

La porte à San-Gallo fut construite l'année 1739, en mémoire

1. *V.* ci-dessus, chap. XVII.

de l'avénement de la maison de Lorraine au trône de Toscane, à la mort de Gaston, dernier descendant des Médicis, prince indifférent et frivole qui, pendant ses quatorze ans de règne, n'avait présidé que trois fois son conseil. C'est par cette porte que firent leur entrée le nouveau souverain François II et son épouse, la grande Marie-Thérèse. Quoique copié de l'arc de Constantin, cet arc de triomphe lorrain, ouvrage de M. Giadod, architecte de Nancy, avec des inscriptions du savant Valentin Jameray Duval, est bien loin de la grandeur et du caractère des arcs de triomphe romains; mais, comme ceux-ci et la plupart des autres monuments semblables en Europe, il n'a point été élevé par le malheur des hommes, et au lieu d'une domination oppressive et superbe, il rappelle le gouvernement de princes paternels et bienfaisants.

La porte *alla Croce*, réparée il y a quelques années, a, du côté de la ville, une fresque remarquable de Ghirlandaio.

Le pont *Rubaconte* ou *alle Grazie*, du dessin de Lapo, doit ce dernier nom à la chapelle de la Vierge, refaite à plusieurs reprises. Dans les petites maisons bâties sur ce pont naquirent deux hommes diversement célèbres, le bienheureux Thomas de' Bellacci, religieux de Saint-François, et l'élégant et pâle Menzini, poëte du XVIIe siècle :

Or chi tra tre mattoni in Rubaconte
Nacque, e pur vorrà farsi a noi simile[1].

Sur la place *de' Giudici* est une inscription singulièrement pathétique, composée par le savant patricien de Venise, Charles Cappello, ambassadeur à Florence, qu'il a consacrée à son cheval tué lors du siége de 1529, et enterré là avec tous ses harnais, qui étaient en velours, monument de la reconnaissance de son maître pour les services de ce bucéphale vénitien, qui ne semblait guère devoir appartenir à une telle ville [2].

1. *V.* Menzini, sat. VII.

2. *Ossa equi Caroli Capelli*
Legati veneti
Non ingratus herus, sonipes memorande, sepulchrum

La porte Saint-Nicolas, faite en 1325, ornée d'une fresque de Bernard Gaddi, est la seule de Florence qui ait conservé sa première hauteur et sa vieille majesté. Le patriotisme du moyen âge avait alors décoré les autres portes de la ville des statues des illustres Toscans, et la statue de Pétrarque se voyait à la porte Saint-Nicolas, qui conduit à Arezzo, sa patrie.

Le pont vieux fut construit par Thadée Gaddi, en 1345. Il paraît que, dès le temps des Romains, il existait un pont au même endroit. Les anciennes boutiques du pont vieux, d'après un décret des capitaines du quartier, de l'année 1594, furent réservées aux orfévres, qui les occupent encore. Mais cette orfévrerie actuelle de Florence, comme les autres orfévreries, ne ressemble pas du tout à l'orfévrerie florentine des XVe et XVIe siècles, alors qu'elle se liait par le nombre, la grandeur et le genre de ses productions à tous les arts du dessin; qu'elle était comme l'apprentissage et l'école de la sculpture, que, de ses ateliers et de ses boutiques, sortaient des hommes tels que Brunelleschi, Donatello, Ghiberti, et qu'elle était exercée par un Cellini.

Au-dessus du pont vieux passe ce laid et long corridor de près d'un demi-mille, qui traverse Florence et communique du palais Pitti à la galerie; le projet même avait été de le pousser jusqu'à l'Annonciade. Il fut exécuté pour Côme Ier, par Vasari qui se vante un peu trop dans sa Vie d'avoir terminé ce triste ouvrage en moins de cinq mois. C'est au moment où il visitait les travaux, que le farouche Côme rencontra, dans une maison qui était à démolir, la jeune Camille Martelli. L'indigence de son père, la terreur d'un tel soupirant la firent maîtresse de Côme; elle finit par être épousée, grâce aux impérieuses exhortations du pape Pie V, qui avait accordé à Côme le titre de grand-duc, et qu'elle avait secrètement imploré; mais elle ne put jamais être reconnue. Les beaux jours de Camille cessèrent avec la vie de Côme; peu d'instants après sa mort, elle fut chassée du palais

Hoc tibi pro meritis, hæc monumenta, dedit
Obsessa urbe
MDXXXIII, id. Martii.

par son successeur, François Ier, que sa liaison avec Bianca Capello aurait dû rendre moins dur à une pareille belle-mère ; elle fut enfermée dans le rigide monastère des *Murate*, où son humeur et la violence de son désespoir la rendirent insupportable. Les nombreuses neuvaines des religieuses à la Vierge, pour être délivrées du démon qui bouleversait leur couvent, furent exaucées, et la récalcitrante capucine transférée à San-Monaca où elle avait été élevée, n'en sortit qu'une seule fois pour le mariage de sa fille Virginie avec César d'Este, duc de Modène ; consumée de regrets, elle y mourut imbécile de douleur.

A la descente du pont, au-dessus d'une fontaine qui lui sert de base, est le beau groupe d'*Hercule* et du *Centaure*, de Jean Bologne, découvert en 1600, qui clôt admirablement la liste des bons ouvrages de sculpture du xve siècle, chef-d'œuvre jeté au milieu d'un étroit carrefour, parmi les seaux des porteurs d'eau, et respecté par le peuple.

Le pont élégant, léger, hardi, de la Trinité, le plus beau de Florence, qui n'a que trois arches, est de l'Ammanato ; il offre le premier modèle de ce genre d'arches à voûte surbaissée, espèce de courbe qu'on peut réprouver quand elle est employée sans nécessité, mais dont Ammanato imagina de faire ici une application d'autant plus heureuse qu'elle était suggérée par le besoin, afin de prévenir l'effet de la crue subite et des débordements de l'Arno qui avait emporté l'ancien pont en 1557. Les statues des *quatre saisons*, qui ne manquent pas d'une certaine hardiesse, sont l'*Hiver*, de Thadée Landino, l'*Automne* et l'*Été*, de Caccini, autre médiocre sculpteur toscan, et le *Printemps*, de Francavilla.

Le pont *alla Carraja*, le plus ancien monument public de la seigneurie de Florence, remonte à la moitié du xiiie siècle, et fut terminé aux frais du célèbre couvent industriel des Humiliés, religieux qui imprimèrent aux travaux de la laine en Toscane, un si utile essor, et alors établis au bourg d'Ognissanti voisin. Ce pont qui paraît avoir tiré son nom du passage fréquent des chars, fut aussi réparé par Ammanato, après le débordement de 1557, dont les ravages se répandirent jusque dans la ville.

L'Arno, cette première rivière de la Toscane, malgré la douceur et presque la poésie de son nom, n'est qu'un torrent tortueux, dévastateur :

Un fiumicel che nasce in Falterona
E cento miglia di corso nol sazia,

a dit le Dante pour peindre ses nombreux détours [1]. Les terres qu'il emporte lui donnent sa couleur fauve et on ne boit point son eau à Florence.

La porte *al Prato* doit son nom au pré dans lequel s'exerçaient jadis les jeunes Florentins à divers jeux, et surtout au *Calcio*, aussi, dit-on, renouvelé des Grecs; noble jeu de ballon auquel n'étaient admis que les soldats, les gentilshommes, les seigneurs et les princes. C'est à la porte *al Prato* que Benvenuto Cellini, chargé de la fortifier lors de la guerre contre Sienne, eut cette rixe singulière avec le capitaine lombard qui la gardait et auquel il ne pouvait faire comprendre son système de fortification. Les fortifications des autres portes étaient confiées à d'autres artistes. Michel-Ange avait été nommé directeur-général des fortifications de Florence quand elle était assiégée en 1529 par les armées impériales et pontificales [2]. Près de cette même porte *al Prato* est la forteresse *da Basso*, bâtie par Clément VII pour contenir les Florentins, monument du savoir de San-Gallo. D'autres grands artistes de cette époque, doués la plupart de talents si divers, étaient encore ingénieurs, et ils se distinguèrent par le même genre de travaux.

1, *Purg.* cant. XIV.
2. *V.* liv. XI, chap. VI.

LIVRE ONZIÈME.

ENVIRONS. — PISE. — LIVOURNE.

CHAPITRE PREMIER.

Avenue du *Poggio imperiale*. — Arcetri. — Tour ; — maison de Galilée. — Montici. — Guichardin.

L'avenue du *Poggio imperiale*, formée d'ifs, de pins, de cyprès, de vieux chênes, la première, je crois, des avenues de palais, est une espèce de monument naturel, imposant, et même un peu triste, qui contraste avec l'agrément et la variété de la promenade ordinaire des Cascines. Ce palais fut autrefois la villa Baroncelli. On rapporte qu'un membre de cette ancienne famille, Thomas Baroncelli, fort dévoué à Côme Ier, étant allé de sa villa à la rencontre de son maître lorsqu'il revenait de Rome, fut si ravi de le revoir avec le titre de grand-duc conféré par le pape, qu'il en mourut de joie; enthousiasme de l'esprit de servitude, qui doit sembler aujourd'hui bien étrange! Le Poggio passa depuis dans la famille Salviati, et fut impitoyablement confisqué par Côme avec les autres biens des insurgés et des bannis; il le donna à sa fille, la légère et infortunée Isabelle, victime probablement de la jalousie trop fondée de son mari. Parmi les solennités communes au Poggio, comme aux autres palais de princes, on remarque que les grandes-duchesses, tutrices du jeune Ferdinand II, firent jouer au passage du prince Stanislas, frère du roi de Pologne, en 1625, une tragédie de *sainte Ursule*, qui n'est point parvenue jusqu'à nous, mais qui ne peut guère avoir été qu'une espèce de *mystère*

dont la représentation doit sembler bizarre, après que l'Italie possédait déjà, depuis plus d'un siècle, la *Sophonisbe* et la *Rosmonde*. Cette pièce de *sainte Ursule* fut suivie d'un bal, auquel prirent part plus de cent dames, et d'un superbe *balletto di cavalli*, exécuté la nuit dans le pré voisin transformé en amphithéâtre et illuminé. Sur ce même pré, à la moitié du chemin qui conduit au couvent de la *Pace*, avait eu lieu, le 12 mars 1530, pendant le siége de Florence, le duel fameux entre Louis Martelli, le provocateur, et Jean Bandini, qui semblèrent combattre pour leur patrie, tandis qu'ils n'étaient que des rivaux d'amour[1], duel qui peint si parfaitement les mœurs et l'esprit de la chevalerie, et raconté avec de si minutieux détails par Varchi, véritable historien de l'école descriptive ou pittoresque. C'est sur le même pré du *Poggio imperiale* que Redi fait conduire Ariane par Bacchus, qui, le verre à la main, lui chante l'éloge des vins de Toscane et des gens de lettres, amis de l'auteur, dans le beau et célèbre, mais un peu redondant dithyrambe, comme tous les dithyrambes, du *Bacco in Toscana* :

Dell' Indico oriente
Domator glorioso il dio del vino
Fermato avea l' allegro suo soggiorno
Ai colli etruschi intorno :
E colà dove Imperial palagio
L'augusta fronte in ver le nubi inalza,
In verdeggiante prato
Colla vaga Arianna un dì sedea,
E bevendo e cantando,
Al bell' idolo suo così dicea, etc.

Au palais, une belle fresque de Matthieu Rosselli, représentant les illustres actions des Médicis, a été sciée habilement d'une voûte démolie et conservée dans une autre pièce. La nou-

1. La femme qu'ils aimaient était, à ce qu'on a su depuis, Mariette Ricci, mariée à Nicolas Benintendi ; le rival préféré était Martelli. Ses amis prièrent Mariette de venir le visiter après les graves blessures qu'il avait reçues, et elle en obtint la permission de son mari qui ne se doutait de rien. Cette entrevue, au lieu de soulager Martelli, comme on l'espérait, lui causa une telle émotion, qu'elle parait avoir accéléré sa mort.

velle chapelle de la Vierge, par M. Caciali, offre à la voûte une vaste fresque de l'*Assomption*, de M. Nenci, un des meilleurs peintres florentins vivants et son plus important ouvrage.

Au-dessus du Poggio est la jolie colline d'Arcetri, chantée par les poëtes pour son délicieux vin blanc :

La verdea soavissima d' Arcetri[1].

et immortalisée par le séjour, la prison[2] et la mort de Galilée. Sur la route est la tour dite *de Galilée*, maison de paysan, observatoire rustique, d'où la vue de Florence et des environs est très-belle. La petite maison, maintenant villa Bonajuti, habitée dix années par ce grand homme, m'a paru agréable et assez digne du surnom de *giojello* (le joyau), qu'elle a autrefois porté. Il y reçut, vers la fin de sa vie, Milton jeune et voyageur, alors simple érudit et poëte élégiaque. On y voit la chambre de l'illustre captif, tapissée d'une espèce de cuir commun, et garnie de siéges modestes, ainsi qu'une petite terrasse sur laquelle il passait des heures entières. C'est là peut-être qu'il perdit la vue à soixante-quatorze ans, alors que, malgré la vieillesse et l'infortune, il continuait, avec un courage infatigable, ses tables des satellites de Jupiter :

Vien quegli occhi a mirar che il ciel spiarno
Tutto quanto, e lui visto, ebber disdegno
Veder oltre la terra, e s' oscurarno[3].

Galilée avait aussi composé à Arcetri, *Il Trattato della mec-*

1. Redi, *Bacco in Toscana.*

2. Galilée a daté toutes ses lettres écrites d'Arcetri aussitôt après son retour de Rome et sa condamnation, de sa *carcere di Arcetri;* fait qui prouve, ainsi que les difficultés qui lui furent opposées pour faire son testament, que, malgré les visites nombreuses et distinguées qu'il recevait, il était resté toute sa vie sous la surveillance de l'inquisition. Il avait loué cette maison quinze écus par an d'Esaü Martellini, son élève. *V.* la *Vita e commercio letterario di Galileo Galilei* de J.-B. Clément de' Nelli, Lausanne (Florence), 1793 (1820), deux volumes in-4°. Cette compilation assez curieuse, quoique interrompue et restée incomplète par la mort de l'auteur, rectifie plusieurs inexactitudes de Targioni Tozzetti, sur le séjour de Galilée à Arcetri.

3. Monti.

canica, augmenté et corrigé, qui parut en 1634, et les *Discorsi e dimostrazioni intorno a due nuove scienze attenenti alla meccanica, e i movimenti locali con un' appendice del centro di gravità di alcuni solidi*, qu'il confia manuscrit, en 1636, au comte de Noailles, lorsque ce dernier revenait de son ambassade de Rome, et remis par lui aux Elzevirs, qui les imprimèrent en 1638, in-4°.

Galilée, ami des champs, qui ne pouvait lire que là dans le livre de la nature, et regardait les villes comme les prisons de l'esprit humain [1], avait occupé cette maison depuis la fin de décembre 1633 jusqu'à son dernier jour, le mercredi 8 janvier 1642, l'année même de la naissance de Newton : nous l'avons vu venir au monde deux jours avant la mort de Michel-Ange [2]; on dirait que le génie devait immédiatement le précéder et le suivre.

Non loin de la maison de Galilée, sur une autre agréable colline, dite *Bellosguardo* (Bellevue), à Montici, est l'ancienne villa du comte Bardi, de l'architecture de Michelozzo, qui fut la demeure de Guichardin ; il y finit aussi ses jours après avoir été mêlé aux événements dont il a raconté l'histoire. On y conserve religieusement la table sur laquelle cette histoire a été écrite avec une telle ardeur, dit-on, qu'il passait des journées entières sans manger ni dormir. Quoique plongé dans la retraite, Guichardin paraît avoir été empoisonné [3] : nouveau et fatal exemple qui semble rapprocher la destinée des historiens de ces temps-là de celle de leurs personnages [4]. Malgré la fatigue causée par ses immenses périodes, l'auteur de l'*Histoire d'Italie*, comme tous les historiens et les politiques acteurs dans leurs ouvrages, a bien expliqué et jugé les actions dont il parle. La bonne foi, l'impartialité de ses récits sont peut-être uniques, car il n'y est pas plus ménagé que tant de ses coupables contem-

1. Viviani. *Vita del Galileo*, p. 68.

2. *V.* liv. x, chap. xii.

3. *V.* l'autorité du sage et véridique historien florentin, Bernard Segni, cité par M. Rosini, p. 67 de son *Saggio sulle azioni e sulle opere di F. Guicciardini*, en tête de la belle édition de Pise, 1822-1824, huit vol. in-4° fig.

4. *V.* liv. v, chap. xxi.

porains. La dernière partie de la vie de Guichardin fut honorable et pure : quoique partisan du gouvernement républicain, il se déclara seul dans le conseil, après l'assassinat du duc Alexandre, pour la forme monarchique qu'il fit adopter lorsqu'il vit qu'elle seule pouvait garantir son pays des révolutions et de la guerre civile.

CHAPITRE II.

Cascines. — Villa *del Boccaccio*. — Alessandra Scala. — Badia. — *Tipografia Fiesolana*. — M. Inghirami. — Villa Mozzi ; — Ricasoli. — Fiesole. — Mino. — Capucins.

L'agréable promenade des *Cascine* (laiteries) sur les bords de l'Arno, avec ses pins, ses chênes verts, ses gazons, ses faisans, son palais champêtre, est bien supérieure à la plupart de ces rendez-vous ordinaires des vanités des grandes villes. L'heure de cette promenade citadine varie selon les saisons; les équipages, les chasseurs sont nombreux : là se rencontrent les grandeurs évanouies du trône et du théâtre[1]. Le rond-point des cascines où stationnent les calèches remplies de femmes élégantes offre un coup d'œil charmant; le peuple même, qui s'y rend le dimanche, est remarquable par son maintien, sa bonne mine, sa mise décente, et nulle part, je crois, il n'y a moins de différence entre les gens qui vont à pied et ceux qui vont en carrosse.

Sur la route de Fiesole, le long du torrent Mugnone, on aperçoit la villa Palmieri *de' tre visi*, appelée encore la *villa del Boccaccio*, où se réfugia, pendant la peste de Florence, la société de femmes et de jeunes gens qui raconte le Décaméron. Cette villa refaite, renouvelée, n'est aujourd'hui qu'une simple et grande maison anglaise; elle ne peut être comparée au *bellissimo e ricco palagio* de Boccace, déjà décoré avec un art et une magnificence que l'on croirait appartenir à une villa du XVIe

1. Florence était, il y a peu d'années, habitée par la plupart des princes de la famille de Napoléon, par l'impératrice d'Haïti, veuve de Christophe et sa fille, et par madame Catalani.

siècle et qui offrait *un bello e gran cortile nel mezzo, e con logge e con sale e con camere, tutte, ciascuna verso di se bellissima, e di liete di pinture ragguardevole e ornata, con pratelli dattorno e con giardini marivigliosi.* C'est au docte Matthieu Palmieri, dont nous avons parlé [1], que cette villa doit le nom qu'elle a conservé. Le poëme philosophique ou plutôt théologique de Palmieri, quoique non imprimé, dut quelque célébrité à sa condamnation par l'inquisition : l'auteur y avançait que nos âmes étaient ces anges qui restèrent neutres lors de la révolte de Satan.

La villa Guadagni, refaite, était la demeure de Barthélemy Scala, l'illustre gonfalonier et historien de la république, qui obtint le titre de conseiller intime et de secrétaire de quatre princes, parmi lesquels notre Louis XI. Mais le principal honneur de Scala fut d'être le père de la célèbre Alessandra, élève de Jean Lascaris et de Démétrius Chalcondyle, femme belle, érudite et poëte, la Corinne de Florence, qui sut victorieusement répondre par d'autres épigrammes grecques aux épigrammes grecques de Politien, rival d'amour du jeune et infortuné poëte byzantin Marullo Tarcagnota, qu'elle lui avait préféré.

La *Badia*, superbe fondation de Côme l'Ancien, de l'architecture de Brunelleschi, est aujourd'hui en partie occupée par la *Poligrafia fiesolana*. Le directeur et propriétaire est M. François Inghirami, frère du P. Inghirami, homme d'une haute naissance, devenu antiquaire et imprimeur de ses propres ouvrages. Ce philosophe, plein de science, de modestie, de résignation, me reçut au milieu des festons d'épreuves suspendues et séchant sur des cordes, et il ne m'a point paru dégénérer de la noblesse de sa race. M. Inghirami, dessinateur, graveur et lithographe, forme lui-même ses jeunes ouvriers, et exécute les planches de ses érudites publications. A l'ancien réfectoire, une fresque de Jean de San-Giovanni, composition à la fois grave et grotesque, représente le Seigneur servi dans le désert

1. *V.* liv. X, chap. XIII.

par des Anges; on y remarque quelques ANGESSES; le démon que les anges s'efforcent d'écarter est la figure du frère sommelier de la Badia, qui avait donné à l'artiste du vin plat afin qu'il ne s'enivrât point pendant son travail. Il a aussi follement affublé de la robe de capucin ce moine démon, à cause de sa mauvaise humeur contre les quêtes trop fréquentes des bons pères.

L'hôtellerie *delle tre Puzzelle* était la demeure de l'irascible docteur Lami; c'est là que s'excitant par le vin, il écrivit ses deux Ménippées latines, ainsi que les *Dialoghi d'Aniceto Nemesio*, autre satire contre les jésuites, dans laquelle il consentait à passer pour fou pourvu que les autres ne le fussent pas moins que lui. Vis-à-vis est une abondante fontaine, bel ouvrage et présent de Baccio Bandinelli, dont l'agréable villa, maintenant négligée, était voisine.

La belle villa Mozzi fut élevée par Jean de Médicis, fils de Côme l'Ancien, sur le dessin de Michelozzo. Laurent-le-Magnifique y rassemblait les lettrés de son temps; c'est là que Politien s'était retiré après les tracasseries et les obstacles qui lui avaient été suscités par l'intervention maternelle, comme il arrive quelquefois, dans l'éducation des enfants de son protecteur. Débarrassé de ses assujettissantes fonctions, il a délicieusement chanté son nouveau loisir et sa nouvelle indépendance dans ces vers qui rappellent le sujet et la poésie des *Géorgiques :*

Hanc, o cœlicolæ magni, concedite vitam;
Sic mihi delicias, sic blandimenta laborum,
Sic faciles date semper opes; hæc improba sunto
Vota tenus; nunquam certe, nunquam illa precabor,
Splendeat ut rutilo frons invidiosa galero,
Tergeminaque gravis surgat mihi mitra corona.
Talia Fæsuleo lentus meditabar in antro
Rure suburbano Medicam, qua mons sacer urbem
Mœoniam, longique volumina despicit Arni;
Qua bonus hospitium felix, placidamque quietem
Indulget Laurens, Laureps haud ultima Phœbi
Gloria, jactatis Laurens fida anchora musis:
Qui si certa magis permiserit otia nobis,
Afflabor majore Deo, nec jam ardua tantum
Silva meas voces, montanaque saxa loquentur,
Sed tu (si qua fides) tu nostrum forsitan olim,

O mea blanda altrix, non aspernabere carmen,
Quamvis magnorum genitrix Florentia ratum,
Doctaque me triplici recinet facundia lingua[1].

C'est dans cette même villa que devait éclater la conjuration des Pazzi au milieu de la fête que Laurent donnait le dimanche, 26 avril 1478, au cardinal Riario, neveu du pape Sixte IV, leur complice, mais qu'ils différèrent afin de ne point laisser échapper le frère de Laurent, Julien, qu'une indisposition avait empêché d'y assister. Quoique connue de plus de cinquante conjurés, cette tentative ne fut découverte qu'au moment de l'exécution, fait miraculeux dans l'histoire des conjurations, ainsi que l'a remarqué Machiavel[2].

Le couvent de Saint-Jérôme est aujourd'hui la villa Ricasoli. L'église réparée offre un *S. Jérôme*, de M. Sabatelli; un tableau du frère Angélique, dominicain, l'honneur de Fiesole; une très-ancienne *Notre-Dame*, avec l'enfant Jésus, signée du peintre grec André Rico de Candie. Le tombeau de François Ferrucci fut dessiné par lui, de son vivant, en 1576, et il a sculpté le médaillon en porphyre; l'inscription mise par lui porte qu'il est le premier qui ait travaillé cette dure matière, *ad excitanda suorum municipum ingenia*, car la sculpture était alors la profession de la plus grande partie des habitants de Fiesole. La prétention de Ferrucci, quoique, par une étrange vanité, il ait cru devoir y revenir dans son testament, pourrait bien n'être pas très-fondée, et sans parler des chefs-d'œuvre antiques, Tadda avait déjà exécuté la statue de Côme Ier, en porphyre, au-dessus de la colonne de la place de la Trinité, à Florence[3]. On admire plusieurs bas-reliefs d'André Ferrucci : le lion *qui s'arrête en présence du S. Jérôme*, tandis que les autres frères fuient épouvantés, le Miracle de la mule agenouillée devant le S.-Sacrement, expressifs, élégants, et les deux anges volant de chaque côté de la croix pourraient être crus, pour l'habileté et la hardiesse de la pose et des raccourcis, de Michel-Ange.

1. Sylva, *Rusticus*.
2. *Discorsi*, lib. III, cap. VI.
3. *V.* liv. X, chap. XIII.

Fiesole, le berceau de Florence [1], n'a guère aujourd'hui d'intéressant que ses souvenirs littéraires, sa vue, les sculptures de sa cathédrale, et son petit tas de pierres donné à tort par Niebuhr pour les ruines d'un édifice colossal des Étrusques, et qui n'est que les restes peu antiques du théâtre romain. Élevée sur les débris de l'ancienne et puissante Fiesole, dont Cicéron attaquait, dans le sénat, le faste, les festins et les villa que ses habitants bâtissaient, *tanquam beati* [2], l'aspect est moderne, sans caractère ; et la grande place, le séminaire restauré, les églises refaites, ne la font plus paraître qu'une simple et petite ville italienne. La population est d'un peu plus de deux mille âmes. Le *Ninfale Fiesolano*, de Boccace, que j'avais emporté et que j'ai essayé de lire, m'a prodigieusement ennuyé, malgré le mérite du style : peut-être que les allusions de société sur les dames qui habitaient Fiesole et que l'on ne saurait saisir aujourd'hui, devaient le rendre dans le temps plus agréable. On a prétendu qu'il était le récit allégorique de quelque aventure de couvent. Ce poëme insignifiant a toutefois quelque intérêt sous le rapport des sciences naturelles, puisque le premier, dit-on, il a parlé des fossiles.

La cathédrale, curieux monument du moyen âge, fut commencée par l'évêque Jacques Bavaro en 1028, et terminée vers le milieu du XIIIe siècle. La façade, du XIVe siècle, est due au célèbre et saint évêque André Corsini, dont la chaire vénérée se conserve encore. On remarque l'assemblage solide des pierres de l'architrave des portes qui annonce une certaine habileté de construction. Les patrons de l'église sont SS. Pierre et Romulus, étrange rapprochement du nom des deux divers fondateurs de Rome. A l'entrée est une pierre consacrée à la mémoire de ce paysan de Fiesole, Philippe Mengani, métayer du chanoine Vin-

1. Le Dante banni fait éloquemment allusion à cette origine de ses durs concitoyens, lorsqu'il dit :

Di quell' ingrato popolo maligno,
Che discese da Fiesole ab antiquo,
E tien ancor del monte, e del macigno.
Inf. can. XV, 65.

2. Catil. II, 9.

cent Capponi, qui sut si bien profiter des leçons du célèbre médecin, anatomiste et mathématicien Benoît Bresciani, florentin, pendant les séjours de celui-ci à sa villa. L'anecdote suivante, quoique supposée, et qui n'est qu'une preuve de plus de ce légitime orgueil italien, qui tient à rattacher à son sol toutes les gloires, suffit pour juger de la force de Mangani. Par une étrange confusion de nom entre un ministre d'Angleterre à la cour de Toscane, appelé Henri Newton, auteur d'un volume in-4° d'épîtres et d'oraisons latines, et le grand Isaac, on raconte que celui-ci étant un jour en visite à Fiesole chez Bresciani, notre paysan survint, et qu'interrogé sur plusieurs propositions géométriques et même sur quelques théorèmes de Newton, il répondit avec tant de promptitude et de sûreté que Newton se crut mystifié, et s'imagina qu'un docte professeur était caché sous les rustiques habits de Mangani; détrompé, il fit éclater sa joie et son admiration d'un si merveilleux savoir. Une vieille image est du temps de Giotto; un *S. Donat, évêque de Fiesole*, le *Martyre de S. Thomas*, . o it de beaux tableaux du Volterrano. Le petit autel, le tombeau, la chapelle de l'évêque de Fiesole, Léonard Salutati, sculptés par Mino de Fiesole, peuvent être mis au premier rang des chefs-d'œuvre de l'art : les figures de l'autel sont pleines de grâce, de douceur, d'abandon; le buste de l'évêque est admirable de vie et de vérité.

L'église Sainte-Marie-Primerana, antérieure au Xe siècle, offre un Crucifiement, avec la Madeleine, la Vierge et S. Jean-Baptiste, bas-relief très-beau en terre cuite vernissée de Luc della Robbia. L'antique image de la Madone, sur bois, est l'ouvrage du peintre grec Luc Saucio ou Santio, qui a été pris pour S. Luc, et qui peut avoir contribué à la fréquente méprise sur les Vierges peintes par cet évangéliste.

L'église Saint-Alexandre, évêque de Fiesole et martyr, bâtie dans le VIe siècle, avec un noble portail, a été réparée dernièrement. Sans les quinze belles colonnes ioniques de marbre cipolin, provenant de quelque édifice antique voisin, on aurait peine à reconnaître la plus ancienne basilique de la Toscane, à travers l'éclat nouveau de sa maçonnerie et de son badigeon-

nage. En dehors de l'église on remarque un beau débris d'antiquités romaines : un piédestal en marbre blanc de Luni avec une inscription en caractères des meilleurs temps, mutilée et indéchiffrable par l'incrustation de quelque relique.

Le vaste couvent des franciscains, qui domine Fiesole, a le jardin, la vue, le pittoresque des autres couvents de capucins, et de plus quelques bonnes fresques de Nicodème Ferrucci, élève préféré et aide habile du Passignano. Ces franciscains ont compté plusieurs hommes de mérite et de vertu, parmi lesquels Nicolas da Uzzano, noble florentin qui consacra une partie de sa fortune à secourir les pauvres, à fonder l'hospice du *Ceppo* de Fiesole, et à élever le palais de la *Sapienza*, près la place Saint-Marc.

CHAPITRE III.

Villa Demidoff. — Filature. — Poggio di Cajano. — Salon. — Peintures. — Marguerite d'Orléans. — Alliances malheureuses des Médicis.

La moderne villa Demidoff ou San-Donato, rapidement construite de 1828 à 1830, mal située, sans architecture, surmontée d'une lourde calotte, assez ridicule comme villa, est devenue respectable par sa nouvelle destination à la fois industrielle et bienfaisante. Ces appartements, ces galeries que j'avais vues depuis la mort du commandeur Demidoff, encombrées par le riche mobilier exposé autrefois à la curiosité des étrangers dans son palais de la ville, ont été transformées, par la sage pensée du second de ses fils, en utiles ateliers où se file la soie par la main de l'indigence; les jardins secs, à l'anglaise, ont été plantés de bons mûriers, et les chétifs casins, les petites fabriques sont aujourd'hui de fécondes magnanières où se propagent et pullulent les plus fortes races de vers. Une puissante machine à vapeur met en mouvement les cinquante moulins de cette vaste manufacture non moins remarquable par l'ordre que par l'acti-

vité. Une salle d'asile et une école d'enseignement mutuel, où l'apprentissage de la soie sert de récréation, font partie de cette fondation, par laquelle M. Anatole Demidoff semble avoir perpétué les larges aumônes que son père faisait aux pauvres de Florence, et qui lui méritèrent une si touchante popularité. Le jour de sa mort la foule, avertie du danger, s'était portée au palais Demidoff et à l'église Saint-Nicolas, voisine; elle avait réclamé l'exposition du S.-Sacrement et célébré un salut improvisé : Demidoff lui-même, informé qu'un grand nombre de ceux qui n'avaient pu pénétrer dans l'église étaient à genoux sur les dalles de la rue, parut à son balcon, et il expira aux regards de cette multitude priante. Un juste mausolée, ouvrage de Bartolini, lui a été décerné à San-Donato ; mais la composition n'est point sans quelque bizarrerie : la statue du commandeur le représente appuyé sur l'épaule de son fils Anatole attendri, tandis que de l'autre côté une petite fille pose une couronne de fleurs à ses pieds, afin d'exprimer qu'il meurt entre la reconnaissance filiale et celle du peuple, et parmi les quatre colossales statues placées sur le soubassement de lapis-lazuli, en pendant des figures allégoriques de la *Miséricorde* et de l'*Encouragement aux arts*, sont la *Muse des festins* et les *Mines de Sibérie*. Les deux bas-reliefs sont plus nets et plus vrais : le premier montre Demidoff levant à ses frais un régiment pour repousser du sol russe l'invasion étrangère de 1812; le second exprime la scène pathétique de ses derniers moments.

La villa, le domaine de Cajano, furent chantés par Politien en véritable poëte descriptif du dernier siècle, à la fin du poëme intitulé *Ambra*, qu'il y avait composé en l'honneur d'Homère :

Macte opibus, macte ingenio, mea gloria Laurens,
Gloria musarum, Laurens! montesque propinquos
Perfodis, et longo suspensos excipis arcu;
Prægelidas ducturus aquas, quâ prata supinum
Lata videt Podium, riguis uberrima lymphis;
Aggerę tuta novo piscosisque undique septa
Limitibus, per quæ multo servante molosso
Plena Tarentinis succrescunt ubera vaccis;
Atque aliud nigris missum (quis credat?) ab Indis

Ruminat ignotas armentum discolor herbas.
At vituli tepidis clausi fœnilibus intus
Expectant tota sugendas nocte parentes.
Interea magnis lac densum bullit ahenis,
Brachiaque exertus senior, tunicalaque pubes
Comprimit, et longa siccandum ponit in umbra.
Utque piæ pascuntur oves, ita vastus obeso
Corpore, sus calaber cavea stat clausus olenti,
Atque aliam ex alia poscit grunnitibus escam.
Celtiber ecce sibi latebrosa cuniculus antra
Perforat; innumerus net serica vellera bombyx,
At vaga floriferos errant dispersa per hortos,
Multiforumque replent operosa examina suber;
Et genus omne avium captivis instrepit alis.
Dumque Antenorei volucris cristata Timavi
Parturit, et custos Capitoli gramina tondet,
Multa lacu se mersat anas, subitaque volantes
Nube diem fuscant Veneris tutela columbæ.

Le solide pont de fil de fer construit en 1833 sur l'Ombrone, le puits artésien, le premier tenté en Toscane, qui, à la vérité, après cinq mois de creusement, n'a pas réussi, eussent été d'autres travaux du Poggio que l'ingénieuse latinité de Politien aurait sans doute merveilleusement exprimés. Laurent de Médicis a célébré aussi cette villa, un des premiers monuments de sa magnificence [1], qu'il fit reconstruire par Julien San-Gallo. La voûte de la grande salle est regardée par Vasari comme la plus vaste qui ait encore été exécutée chez les modernes. Léon X l'avait décorée de superbes peintures des premiers maîtres florentins. Les sujets sont antiques, mais font tous allusion à l'histoire des Médicis : le retour de Cicéron de l'exil, par Franciabigio, rappelle la rentrée triomphante de Côme à Florence; les présents et les animaux rares envoyés d'Égypte à César, d'André del Sarto, et la plus belle de ces peintures, les présents du soudan à Laurent; le repas offert à Scipion par le roi des Numides, Syphax, du Pontormo, l'accueil fait à Laurent par le roi de Naples; enfin on reconnaît dans le Titus Flaminius réfutant au milieu de l'assemblée des Achéens l'ambas-

1. *V.* sa jolie pièce aussi appelée *Ambra*, du nom de l'îlot emporté par le débordement de l'Ombrone, petite et sale rivière qui passe à Cajano.

sadeur des Étoliens et du roi Antiochus et rompant la ligue, du même Pontormo, Laurent qui arrête dans la diète de Crémone les projets des Vénitiens.

Le Poggio de Cajano fut témoin de la fin tragique et mystérieuse de Bianca Capello et de son amant. Cette même villa servit de refuge à la gracieuse, spirituelle et fantasque princesse Marguerite d'Orléans, lorsqu'elle résolut de fuir à jamais son triste époux, le grand-duc Côme III. Après avoir quitté le Cajano pour le monastère de Montmartre et la cour de Louis XIV [1], Marguerite mourut à Paris dans un âge avancé, nouvel exemple des alliances malheureuses et mal assorties entre la famille des Médicis et la maison de France.

Les jardins du Poggio, nouvellement bouleversés à l'anglaise, contrastent et jurent avec les souvenirs italiens et français des XVIe et XVIIe siècles empreints dans la villa.

CHAPITRE IV.

Careggi. — Fête de Platon. — Mort de Laurent-le-Magnifique. — Saint-Étienne-tra-l'arcora. — Quiete. — Éléonore de Montalvo. — Petraia. — Scipion Ammirato. — Topaia. — B. Varchi. — Castello. — Villa Bartolini. — Manufacture de porcelaine.

Careggi, à deux milles de Florence, quoique depuis cinquante ans maison de campagne de particulier, et devenu la villa Orsi, existe encore dans son ancien état; bâti par Côme l'Ancien, et de l'architecture de Michelozzo, son aspect est celui d'une grosse tour carrée, avec un élégant portique intérieur. Cette villa, l'une des plus renommées par ses souvenirs, qui, sous Laurent de Médicis, devint un de ces sanctuaires où la poésie et la philosophie antiques trouvaient de si fervents adorateurs; cette illustre villa était en 1834 louée, meublée, 25 sequins par mois (280 fr.) à deux vieilles dames anglaises, dont les gens repoussaient im-

1. Madame de Sévigné semble insinuer qu'elle avait eu l'intention de le captiver : « Je suis persuadée, écrit-elle à sa fille, qu'elle aimerait fort cette *maison*, » qui n'est point à louer. » Let. du 3 juillet 1675.

pitoyablement de la maison et même du jardin, tous les pèlerins platoniciens. L'image de Platon fut jadis inaugurée dans ses jardins, dessinés comme les bosquets d'Académe, mais en meilleur air [1], et chaque année, le 7 novembre, on y célébrait, ainsi qu'à Florence, par un somptueux banquet, l'anniversaire de sa naissance, comme douze siècles auparavant il se pratiquait dans Athènes [2]. Careggi fut témoin des jeux, de la familiarité littéraire de Laurent et de ses amis, Pic de la Mirandole, Politien et Marsile Ficin. Ce dernier même y finit ses jours. Laurent, le premier peut-être, fit cultiver dans les jardins de Careggi une collection de plantes autres que celles qui sont le plus usuelles [3]. Ce lieu, tout plein des Médicis, fut le séjour de l'enfance de Léon X et le tombeau de deux des plus illustres personnages de cette famille, du Père de la patrie et de Laurent-le-Magnifique. C'est là que ce dernier, atteint à quarante-trois ans d'un mal violent et inconnu [4], pressait de ses mains mourantes celles de Politien qui détournait ses yeux inondés de larmes, et s'échappait pour s'abandonner seul et librement à sa douleur; Laurent le rappelait et lui montrait quelque regret de n'avoir point été visité une seule fois pendant sa maladie par Pic de la Mirandole; et lorsque celui-ci fut arrivé, s'entretenant avec eux de livres et de philosophie, il disait gaiement que la mort aurait bien dû lui laisser encore quelques jours afin de compléter la bibliothè-

1. Platon avait bizarrement établi son académie dans une position insalubre, s'imaginant que la débilité du corps devait laisser plus de force à l'âme.

2. Selon deux relations de Marsile Ficin (*Epist.*, *lib.* II, *ad Jacob. Bracciol.*), Bandini présida le banquet de Florence, Laurent de Médicis celui de Careggi. L'exactitude de cette date du 7 novembre comme anniversaire de la naissance et de la mort de Platon, a été contestée avec quelque fondement par le Père Odoard Corsini.

3. Le catalogue étendu en est donné dans une élégie d'Alexandre Bracci, adressée à Bernard Bembo, et publiée par Roscoe dans l'appendice à la *Vie de Laurent de Médicis*, d'après un manuscrit de la Laurentienne. Plusieurs de ces plantes d'Asie et d'Afrique ne sont point reconnues par les botanistes actuels.

4. On a rapporté comme un exemple singulier de fatalité, que son médecin, le célèbre Pierre Leoni, de Spolette, qui s'occupait aussi d'astrologie, au désespoir de la mort de Laurent, s'était précipité ou avait été jeté par Pierre de Médicis, furieux, dans un puits de Careggi, que l'on montre encore, fin conforme à l'horoscope qu'il s'était tirée à lui-même.

que qu'il leur destinait. Une scène bien différente, racontée par un contemporain [1], allait succéder à ces touchants adieux; le fougueux Savonarole, l'implacable ennemi de l'usurpation des Médicis, entrait, après avoir été appelé à deux reprises par Laurent : — Je voudrais me confesser, mais trois péchés me retiennent et me jettent presque dans le désespoir. — Quels sont-ils? — Le premier est le sac de Volterra, dans lequel beaucoup de jeunes filles furent violées et des excès infinis commis; le second, la confiscation du *monte delle Fanciulle*, qui faute de dot laissa sans mari un grand nombre de filles; le troisième, l'affaire des Pazzi, dans laquelle beaucoup d'innocents périrent. — Laurent, que votre cœur ne soit point si désespéré, parce que Dieu est miséricordieux, et il vous fera miséricorde, si vous voulez observer les trois choses que je vous dirai. — Quelles sont ces trois choses? — La première, que vous ayez une grande et vive foi que Dieu puisse et veuille vous pardonner. — Ma foi est grande. — Il est nécessaire encore que toute chose mal acquise soit par vous restituée, autant que cela se peut, laissant seulement à vos fils ce qu'il convient de bien à de simples citoyens de Florence. — Laurent, après un moment de réflexion : Je ferai cela aussi. — Enfin, il faut que Florence soit rendue à la liberté et à l'état populaire comme dans la république (*a uso di repubblica*). — Laurent se retourna et ne répondit plus. Et le Père partit sans pousser plus loin la confession [2].

L'antique église Saint-Étienne *in Pane* a pris encore le nom de *tra l'arcora* de quelques arcades, restes d'un grand aqueduc romain, dont elle est voisine.

Le couvent *della Quiete* est digne de son nom par sa situation tranquille et solitaire. La fondatrice fut, en 1650, la célèbre Éléonore Ramirez de Montalvo, d'origine espagnole, femme

1. *Vita di Padre Girolamo Savonarola scritta da fra Pacifico Burlamacchi Lucchese.*

2. Cette prédication républicaine de Savonarole, rapportée par l'auteur enthousiaste de sa Vie, Jean-François Pic, prince de la Mirandole, neveu du célèbre Pic, est contredite par Roscoe (ch. x de la *Vie de Laurent de Médicis*); mais elle est affirmée de nouveau par un écrivain italien récent, Pompilio Pozzetti, qui a composé deux dissertations sur l'ouvrage de Roscoe, dont il a d'ailleurs fait à tort un docteur.

illustre par sa charité et ses talents poétiques : ses petites *canzoni* spirituelles, ses vies des saints en *octava rima* et ses diverses compositions faciles, naturelles, sont encore citées par les Italiens pour l'élégance et la pureté du style. Les dames de ce couvent, qui dirigent un conservatoire de jeunes filles, ne font point de vœux ; mais il n'y a point d'exemple qu'une seule ait quitté l'ordre. Quoique le conservatoire *della Quiete* fût dans l'origine destiné à des demoiselles de condition, les ouvrages de main et les soins du ménage sont fort expressément prescrits dans le règlement de la fondatrice. Je n'ai point remarqué dans ce couvent l'excès de frivolité et cette recherche de talents agréables qui se trouvent dans certains couvents à la mode où l'on se croit obligé de détruire ainsi les préventions du monde contre une éducation trop sévère.

Le palais de la *Petraia*, acquis par Ferdinand Ier, embelli par Buontalenti, et d'où l'on jouit d'une admirable vue de Florence et de ses environs, offre dans sa cour intérieure de bonnes peintures du Volterrano, représentant les actions des grands-ducs de Toscane, et au maître-autel de la chapelle une belle *Ste Famille*, d'André del Sarto, mal éclairée. La fameuse fontaine du Tribolo était regardée par Vasari comme la plus belle des fontaines, pour le goût des figures et la richesse des ornements. C'est à la *Petraia* que le célèbre lettré Scipion Ammirato, après une vie errante et romanesque, écrivait, sous les yeux de Côme Ier et de Ferdinand, son fils, l'histoire de Florence, la première de ses productions diverses, et qui lui valut de l'académie de la Crusca le surnom de *Nouveau Tite-Live*. Ammirato eut toutefois le tort grave d'être envieux de Machiavel et d'attaquer comme inexactes et ennuyeuses ses admirables *Histoires florentines*, blasphème relevé avec tant de fureur et d'exagération par Alfieri, en marge de son exemplaire d'Ammirato [1].

1. Voici cette curieuse note manuscrite vue et donnée par M. Artaud, t. II, p. 173 de son *Machiavel* : *Signor Ammirato, quando si è prete, italiano, schiavo, e vigliacco, non si scrive istorie..... e molto meno si taccia Machiavelli come fai a carta 96 di questo volume 3, di esser poco verace ; vil verme osi tu non che parlare, pur rimirar lo leone !*

La Topaia, petite villa bâtie par Côme Ier, et maintenant grenier et cellier dépendant de la résidence de la Petraia, fut le séjour de Benoît Varchi, historien, orateur, poëte comique, lyrique, satirique ; il y composa son indépendante histoire sous le toit de ce maître absolu et qui en paraissait charmé.

Le palais de Castello, autrefois aux Médicis, avant même leur élévation à la souveraineté, fut considérablement augmenté sous Côme Ier, par le Tribolo, auquel on doit une autre grande et belle fontaine, dont l'*Hercule étouffant Antée* est de l'Ammanato.

La grotte, curieuse, offre sculptés en marbre de diverses couleurs les oiseaux et animaux envoyés par le soudan d'Égypte à Laurent-le-Magnifique. On y remarque la girafe qui avait déjà commencé un de ces voyages européens, depuis si à la mode parmi ces bêtes [1].

La villa Bartolini a de nombreuses et belles fresques de Jean de San-Giovanni.

La manufacture de porcelaine appartenant à M. le marquis Léopold Ginori-Lisci, fondée dès 1740 par son aïeul le marquis Charles, la principale de l'Italie, occupe cent vingt ouvriers et mérite d'être visitée. Ce n'est pas là sans doute le royal et brillant atelier de Sèvres, avec ses vases, ses statues, ses tableaux ; mais c'est une bonne et lucrative manufacture particulière qui, sans s'élever aux grands articles de luxe, exécute de fort utiles et fort agréables ouvrages. Cette fabrication d'ailleurs ne paraît point là sans une sorte de convenance ; puisque ce fut un grand-duc de Toscane, François Ier, le faible mari de Bianca Capello, mais chimiste habile, qui le premier en Europe parvint à imiter la porcelaine de la Chine.

1. *V.* sur l'apparition de la première girafe en Europe, le chap. II du liv. X.

CHAPITRE V.

Vallombreuse. — Fête. — Aspect. — Saint-Gualbert. — Hugford. — Paradisino. — Route. — Culture. — Paysan du Val d'Arno.

Je me trouvais à Vallombreuse le jour de l'Assomption; il y avait grand dîner au couvent, auquel assistaient les curés et plusieurs moines franciscains du voisinage. Ce jour-là, par un ancien et touchant usage, les religieux avaient doté de pauvres filles. Au dehors, c'était, à la danse près, la foire des Loges ou de Saint-Cloud; des improvisateurs chantaient alternativement des couplets qui excitaient de véritables transports. Quoique cette fête populaire au sein de la solitude, que ce contraste de bois et de rochers peuplés, couverts de monde, ne fût pas sans douceur et sans charme, il me semble que l'aspect sévère de Vallombreuse m'a presque échappé. Je ne crois pas d'ailleurs que, malgré la joie qui éclatait alors en ces lieux, ils puissent jamais paraître horribles. Vallombreuse a bien quelque rapport avec notre grande Chartreuse; mais c'est une Chartreuse de l'Apennin, moins âpre que celle des Alpes, avec le ciel d'Italie et la vue de la mer; les superbes et sombres sapins qui environnent l'abbaye sont, depuis des siècles, plantés en quinconce; ils offrent ainsi une magnificence plutôt régulière et symétrique que sauvage : les eaux ont été habilement dirigées, et le *Vicano* est moins là un torrent qu'une belle cascade. Vallombreuse a été merveilleusement chanté par les trois plus grands poëtes qui l'ont visité : l'Arioste [1], Milton [2], et Lamartine [3]. Benvenuto

1. . . . . *Vallombrosa;*
(Così fu nominata una badia
Ricca e bella, nè men religiosa,
E cortese a chiunque vi venia.)
Orl. cant. XXII, 36.

2. *Thick as autumnal leaves that strow the brooks*
In Vallombrosa, where the' Etrurian shades,
High over-arch'd, imbower.
Parad. lost. I, 303.

3. *L'Abbaye de Vallombreuse*, Harmonie XI.

Cellini raconte qu'il avait fait un pèlerinage à Vallombreuse, afin de remercier Dieu de la manière dont il avait exécuté certaines figures. Il partit de Florence, conduit par son ouvrier César, et chantant des hymnes et des oraisons : étrange pèlerin qui paraît s'être plus occupé pendant son voyage de mines d'or et d'argent, et de fortifications, que de dévotion [1].

Quoique le religieux qui me reçut fût un peu absorbé par la réception du couvent, il se montra comme au temps de Roger et de Bradamante, lorsque le couvent n'existait pas, *cortese a chiunque vi venia*. Je lui demandai la vie de S. Jean Gualbert, le fondateur de l'ordre de Vallombreuse, livre rare et orné de jolies gravures. Il me laissa quelques heures seul enfermé dans le couvent, car tout le monde était à l'office ou à table, et je pus le parcourir à mon aise, lisant mon in-4° de la *Vie* du saint, histoire intéressante et même assez romanesque. Indépendamment de ses vertus et de son caractère, il faut convenir que ce moine du XIe siècle, qui appartenait à une famille noble et riche de Florence, s'entendait assez bien en beautés naturelles, lorsque, pèlerin, il fixait sa retraite dans un pareil site, près de ces majestueuses forêts, de ces rochers pittoresques, et de ces murmurantes et claires fontaines.

L'ensemble des bâtiments, reconstruits en 1637, et dominé par le *Campanile* de l'église et une sorte de beffroi, n'est pas sans grandeur. L'église, magnifique, est ornée de marbres précieux. Au-dessus du couvent est l'ermitage, appelé *il Paradisino*, ou le *Celle*, situé à la pointe d'un rocher escarpé, d'où l'œil découvre l'Arno, les plaines fécondes au milieu desquelles il serpente, Florence et la mer. L'habile *artiste en scagliola* [2], le P. Hugford était recteur des *Celle;* il avait établi dans cet ermitage, dans ce nid, une bibliothèque, une petite galerie, et il y

1. L'oncle de César, médecin, chirurgien et même un peu alchimiste (*pizzicava alquanto d' alchimista*), vieillard de soixante-dix ans, très-aimable, lui fit voir à Bagno, son pays, une mine d'or et d'argent ; il lui indiqua aussi près des Camaldules un passage qui permettait au duc d'Urbin de surprendre le château de Poppi. *Vita di Benv. Cellini*, t. II, 315, 6.

2. *V.* liv. x, chap. xx.

travailla, sans distraction, pendant de longues années, à ses charmantes mosaïques, véritables ouvrages de patience. Le beau pavé de la chapelle fut exécuté par le P. dom Bruno Tozzi, savant botaniste, prédécesseur d'Hugford.

Quoique je ne sois point monté jusqu'aux Camaldules, d'où, selon l'Arioste, on aperçoit la Méditerranée et l'Adriatique :

Apennin scopre il mar sciavo e il Tosco,

j'ai parcouru les environs de Vallombreuse. Je m'y étais rendu à pied de Pelago par un chemin inaccessible même aux mulets, et qui m'offrit des aspects nouveaux et variés de l'Apennin. A mon retour, je descendis par la route ordinaire, au milieu des bois de sapins et de châtaigniers. Je traversai les terres, et vis quelques établissements d'agriculture dépendants du monastère. Ces religieux certes ne sont point *rétrogrades;* nous les avons vus dotant des filles; leurs champs sont admirablement cultivés; ils ont les premiers introduit la pomme de terre en Toscane. Ce *précieux tubercule,* comme disent nos sociétés d'agriculture, vient parfaitement à Vallombreuse, et les pommes de terre de ce couvent jouissent encore aujourd'hui d'une certaine réputation.

Le guide que j'avais pris était un de ces paysans du *val d'Arno,* ayant une fille charmante, brune, vêtue de soie, véritable type de la beauté italienne [1], logé dans une jolie maison où celle-ci avait sa chambre à part, possédant cette douceur, cette élégance de mœurs rustiques qui semblent renouvelées des bergers d'Arcadie, parlant ce pur, ce primitif toscan, cette langue du Dante et de Boccace, qu'allait au milieu de ces champs étudier Alfieri, et dont mon oreille barbare n'était pas juge. Et cependant c'est à l'ombre d'un couvent, sous un pouvoir dit absolu, que fleurit cette étonnante civilisation, prodige qui doit faire envie aux pays les plus libres et les plus civilisés.

1. L'Arioste, dans son délicieux portrait d'Alcine, l'a faite, il est vrai, blonde; mais il lui a donné des yeux noirs :

Sotto duo negri e sottilissimi archi
Son duo negri occhi. . . . . .
Orl. can. VII, st. XII. *V.* liv. XIII, chap. XIV.

CHAPITRE VI.

Bastion de Michel-Ange. — Église Saint-Sauveur. — San-Miniato al Monte. — Tombeau du cardinal de Portugal.

Près du chemin escarpé qui conduit à la colline de San-Miniato, sont les restes du bastion et des fortifications élevées par Michel-Ange[1]. Ce grand artiste, qui était accouru s'enfermer dans les murs de Florence, afin de repousser l'étranger, refusa de bâtir plus tard la citadelle que voulut construire le duc Alexandre, pour opprimer ses concitoyens. Les ouvrages de Michel-Ange, bien entendus, permirent aux habitants d'heureuses et de fréquentes sorties, et tinrent en échec pendant onze mois l'armée de Charles-Quint et du pape Clément VII, qui montait à trente-six mille hommes, tandis que les Florentins n'étaient que seize mille, sans compter les volontaires. On cite comme remarquables les moyens employés par cet ingénieur de génie, afin de préserver des boulets ennemis le beau clocher de San-Miniato, qu'il enveloppa de matelas de laine, tandis qu'une pièce de canon placée sur ce même clocher tirait impunément sur les assiégeants. C'est à tort que, d'après Varchi, plusieurs historiens ont attribué à la peur le voyage précipité fait alors par Michel-Ange à Ferrare; on sait aujourd'hui qu'il était envoyé par la seigneurie auprès du duc, et cette mission périlleuse à travers les lignes impériales et pontificales doit être jointe aux autres marques de courage qu'il développa durant le siége.

L'église de Saint-Sauveur, voisine, de l'architecture de Cronaca, était fort admirée de Michel-Ange qui l'avait surnommée *la bella villanella* (la belle villageoise), à cause de son caractère pur, simple, rustique.

La majestueuse basilique de *San-Miniato al Monte*, monument curieux de l'architecture du moyen âge, fut élevée

1. V. liv. x, chap. xxiv.

en 1013 par l'évêque de Florence, Hildebrand, aidé de l'empereur saint Henri et de sa femme Cunégonde. Les deux rangs de colonnes qui divisent ses trois nefs sont tirées des ruines d'édifices antiques. A la chapelle de Saint-Jacques, le mausolée du cardinal de Portugal, le chef-d'œuvre d'Antoine Rossellini, artiste florentin fort loué par Michel-Ange, réunit la grâce à la noblesse. La petite coupole de la même chapelle offre des bas-reliefs exquis de Luc de la Robbia, regardés par Vasari comme ce qu'il a fait de mieux. L'enceinte, dite *la Confessione*, qui contient les cendres de saint Miniat et d'autres martyrs, est d'une élégante architecture. A la sacristie, plusieurs fresques représentant des sujets de la *Vie de S. Benoît* sont l'ouvrage le mieux conservé de Spinello, élève de Thadée Gaddi, peintre fantasque, qui mourut de terreur, à l'apparition en songe d'un Lucifer d'une Chute d'anges, peinture perdue qu'il avait exécutée pour une église d'Arezzo, sa patrie.

CHAPITRE VII.

Chartreuse. — Des chartreuses. — Acciajoli. — Dom Fortunato.

La Chartreuse de Florence est un de ces vastes monuments que fondaient dans le moyen âge les plus illustres personnages. Chaque grande ville avait ordinairement la sienne. Ces éternels et saints asiles, ouverts aux chagrins ou au repentir, étaient convenablement placés près des nombreuses réunions d'hommes; ils séparaient religieusement de la société les infortunés qui se précipitent aujourd'hui dans le suicide. Les chartreuses ont encore un attrait singulier pour l'imagination qui aime ce contraste entre l'agitation, le bruit du monde et le calme silencieux de la retraite. Le fondateur de la Chartreuse Saint-Laurent, espèce de citadelle sur une hauteur, de l'architecture d'Orgagna, fut le florentin Nicolas Acciajoli[1], ministre du roi Robert, aimé de sa nièce, la princesse de Tarente, et grand-sénéchal

1. Il tirait son nom du commerce d'acier (*acciajuolo*) que faisait sa famille.

des royaumes de Sicile et de Jérusalem, dont Boccace repoussa fièrement la faveur et les dédains[1], comme le Dante s'était lassé de l'hospitalité du palais de Can-Grande[2]. Ces premiers et grands hommes de lettres, à l'exception de Pétrarque[3], paraissent avoir eu plus de dignité que la plupart de leurs successeurs de la renaissance ou des siècles suivants. Les tombeaux du superbe Acciajoli et de sa famille, dans la chapelle souterraine, sont regardés comme les plus curieux monuments de la Chartreuse. Orgagna a exécuté le gothique et noble mausolée du sénéchal[4]; la tête de celui-ci est sublime. Les louangeuses inscriptions du mausolée diffèrent tout à fait du satirique portrait d'Acciajoli tracé par Boccace qu'il avait envoyé manger à l'office[5]. Les trois pierres sépulcrales de son fils Laurent, de son père et de sa sœur, Lapa Acciajoli, femme de Manent Buondelmonti, couvertes de leurs figures et de bas-reliefs attribués à Orgagna, malgré l'incorrection du siècle, offrent une expression ingénue, vraie, touchante; les draperies sont dignes des meilleurs temps de la sculpture. La pierre sépulcrale du cardinal Ange Acciajoli est un ouvrage exquis de Donatello et de Julien San-Gallo. Les fresques de Poccetti, représentant divers sujets de la Vie de saint Bruno, passent pour son chef-d'œuvre.

La Chartreuse de Florence est aujourd'hui habitée par six religieux qui, au milieu des splendeurs de leur monument, paraissent assez misérables, les terres dépendant du couvent ayant été vendues. Je fus reçu par le frère hôtelier, unique lien qui rattache encore ces solitaires au monde, et leur chargé d'affaires

1. Acciajoli l'avait invité à se rendre à la cour, afin de lui faire écrire son histoire; indigné de la manière peu honorable dont il fut accueilli, Boccace s'en alla et disparut. C'est alors que le bruit se répandit qu'il s'était retiré à la chartreuse de Naples, ainsi qu'on le voit par un sonnet de Sacchetti. *Vie de Boccace* par Tiraboschi.

2. *V.* liv. v, chap. x.

3. *V.* liv. vii, chap. viii.

4. L'*Observateur florentin* citant divers exemples de cadavres qui s'étaient conservés sans se corrompre, rapporte que celui de Nicolas Acciajoli avait été retrouvé intact vers la fin du dernier siècle.

5. *Prose di Dante e Bocc.*, p. 289, citées par M. Baldelli, dans sa Vie de Boccace, p. 168, 9.

ici-bas. Ce religieux, dom Fortunato, qui jouit à Florence d'une certaine célébrité, m'a laissé les plus agréables souvenirs. Dom Fortunato, homme d'esprit et savant, parle anglais et français, et sait même l'hébreu ; il possède une bibliothèque choisie dans laquelle étaient les *Elegant Extracts* et autres livres anglais, présents de dames anglaises, ravies sans doute de son amabilité. Je passai quelque temps avec lui dans un cabinet charmant, garni de fleurs, au bout de sa terrasse, et indépendant du joli appartement de quatre pièces avec jardin que l'on est convenu, dans les Chartreuses d'Italie, d'appeler une cellule. Nous causâmes de sa vie passée dont je savais le fond : dom Fortunato a été successivement avocat, auditeur, professeur de belles-lettres, chevalier servant d'une veuve et chartreux. *J'ai été bien malheureux*, me disait-il ; *je suis un petit Comminges ;* et comme je m'étonnais qu'il n'eût point cherché à épouser sa veuve, il me donnait ingénument pour raison qu'*il n'avait pas de goût pour le matrimoine.* Dom Fortunato a été quelque temps général de la Chartreuse de Pise ; on peut croire qu'avec ses goûts de société, il a préféré aux honneurs du généralat de ce couvent écarté, la condition de simple chartreux à la porte de Florence, près de la grande route de Rome, et à même de recevoir la visite des dames et des voyageurs de distinction :

Le désert est-il fait pour des talents si beaux?

Dom Fortunato m'a offert le modèle complet du prêtre italien si méconnu, si calomnié : naïf, indiscret, inconséquent, et toutefois bon prêtre et croyant sincère ; grimacier naturellement, sans le savoir, sans hypocrisie, et parfaitement en rapport avec les mœurs, l'esprit et le caractère de sa nation.

CHAPITRE VIII.

San-Casciano. — Villa de Machiavel.

San-Casciano est un gros bourg environ à sept milles de Florence, sur la route de Sienne, au-dessus d'une colline agréable

et bien cultivée. Mais il n'y a point à l'auberge actuelle et médiocre de la *Campana,* de Machiavel parlant aux passants, leur demandant des nouvelles de leur pays, jouant, criant, disputant avec l'hôte, le meunier, un boucher et deux chaufourniers de l'endroit, après avoir été le matin à la chasse aux gluaux, à sa coupe de bois, et calmant, ainsi qu'il l'avoue lui-même, par cette ignoble vie, assez conforme d'ailleurs aux mœurs italiennes, l'effervescence de son cerveau [1]. La villa voisine de Machiavel, appelée *la Strada a Sta. Maria in Percussina,* passa par héritage à la maison Rangoni, de Modène ; elle était à louer ces dernières années pour dix sequins par mois ; elle appartient aujourd'hui à la famille Mazzei de Florence. C'est dans cette obscure retraite que Machiavel composa presque tous ses ouvrages et son fameux *Livre du Prince,* après avoir quitté le soir, sur le seuil de son cabinet, ses habits de paysan couverts de poussière et de boue, et s'être revêtu de son costume ou d'habits de cour. « Alors, dit-il éloquemment, je pénètre dans le sanctuaire an-« tique des grands hommes de l'antiquité : reçu par eux avec « bonté et bienveillance, je me repais de cette nourriture qui « seule est faite pour moi, et pour laquelle je suis né. » Le Livre du Prince, ainsi qu'il en convient, était alors spécialement destiné à l'usage d'un souverain nouveau. Il nous semble toutefois qu'on est un peu trop généralement convenu de regarder les maximes de ce traité comme celles du siècle où il a paru, puisque notre de Thou, qui écrivait à la fin de ce même siècle, et qui avait visité et habité l'Italie, en professe de complétement opposées. Les écrits, le patriotisme italien, la gravité politique de Machiavel, paraissent avoir tellement préoccupé ses divers biographes, qu'ils ont fermé les yeux sur son caractère vérita-

1. *Venir la muffa*, expression italienne pour rendre la colère produite par l'insolence de quelqu'un; elle est prise ici dans un sens opposé. *V.* la lettre curieuse de Machiavel, adressée à François Vettori, et publiée pour la première fois en 1810 à Milan. Elle a été traduite avec la plus soigneuse fidélité sur une copie transmise par le bibliothécaire de la Barberiana de Rome, où l'original existe, à M. Artaud qui a rectifié quelques erreurs notables commises par Ginguené d'après les dernières éditions de Machiavel, et qui a daté cette lettre du 10 octobre au lieu du 10 décembre 1513. *V.* le *Machiavel* de M. Artaud, chap. xx.

blement peu digne d'estime : pendant les dernières années de sa vie, une partie de ses ouvrages, à commencer par le *Prince*, n'est qu'une suite de pétitions serviles adressées aux Médicis ses ennemis, qui l'avaient destitué, banni, torturé ; à près de cinquante ans, marié, père de cinq enfants, et sans cette sorte d'indépendance et d'isolement social qui rendent presque indifférents aux yeux du monde de pareils écarts, on le voit encore à San-Casciano, inconstant, libertin [1], frivole et dissipateur [2]. Le double aspect sous lequel Machiavel s'est peint à San-Casciano semble assez présenter l'image des deux hommes qui existent en lui : de l'homme moral et de l'homme littéraire ; de sa vie faible, souillée, vulgaire, et de son noble et vigoureux génie.

CHAPITRE IX.

Certaldo. — Maison ; tombeau de Boccace.

Certaldo, à trente-cinq milles de Florence, est un joli village sur une charmante colline, avec un ruisseau au pied de cette colline ; il est devenu immortel par l'origine, le séjour et la mort de Boccace qui en a pris le nom (*il Certaldese*). Il n'y était point né, comme on l'a cru ; c'est à Paris, et fruit d'un tendre lien, que vit le jour ce créateur de la prose italienne, ce premier, ce

1. Ce goût des plaisirs tardifs paraît se rencontrer chez d'autres anciens et illustres Florentins : Boccace a cité Guido Cavalcanti, Cino da Pistoja, le Dante (*Giorn.* IV) ; dans la Vie de ce dernier, il avoue même avec ingénuité : *Tra cotanta virtù, tra cotanta scienza, quanta dimostrato è di sopra, essere stata in questo mirifico poeta, trovò amplissimo luogo la lussuria; e non solamente ne' giovanni anni ma ne' maturi ; il quale vizio, comechè naturale e comune e quasi necessario sia, nel vero non che commendare ma scusare non si può degnamente : ma chi sarà tra' mortali giusto giudice a condennarlo ? Non io.*

2. Un critique d'une raison ferme et sévère, M. Avenel, a parfaitement expliqué ce défaut d'élévation du caractère de Machiavel. Les trois articles supérieurs qu'il a insérés dans la *Revue encyclopédique* (*V.* les t. XLI et XLII), forment un résumé excellent de l'histoire de sa vie et de ses écrits, et le montrent peint par lui-même. Malgré les regrets causés par ce triste désaccord entre l'âme et les talents, le jugement porté par M. Avenel, différent de l'opinion commune, nous paraît très-vrai.

plus élégant des conteurs [1]. Il y a deux Certaldo : l'ancien, qui ne remonte pas toutefois au temps de Boccace, brûlé en partie par l'armée napolitaine après la défaite des Florentins à Campo du Poggio, en 1479 [2]; il est sur la hauteur; à l'exception de quelques maisons de campagne, il paraît pauvre; le Certaldo d'en bas est un village nouveau qui n'a pas trente ans; il est bien bâti et traversé par plusieurs routes qui communiquent avec les villes principales des environs; les habitants, marchands de bois ou charbonniers comme du temps de Boccace, sont encore véritablement comme ceux qu'il a peints si plaisamment, *agiati* (à leur aise); et le goût des nouvelles, l'habitude de les raconter est restée populaire dans le pays [3]. Je ne sais si le souvenir de l'inimitable imitateur du *Certaldese* ne m'a point trop préoccupé; mais il m'a semblé qu'au soleil près, il y avait quelque rapport entre la colline du village toscan et l'agréable situation de Château-Thierry [4].

1. Le père de Boccace, marchand florentin (*mercator solertissimus*), selon Dominique Arétin, malgré le soin de son négoce, avait été épris d'une jeune Parisienne; jamais Boccace n'a parlé de sa mère qu'il paraît n'avoir point connue; peut-être mourut-elle à sa naissance ou dans son enfance, et avant que son père ait eu le temps de l'épouser? Quoique ramené à Florence dès ses premières années, Boccace revint à Paris avec un marchand florentin, chez lequel son père l'avait placé, et il y passa plusieurs années, cultivant les lettres autant qu'il lui était possible. Il a plusieurs fois parlé des études qui se faisaient alors dans cette ville : *Rinieri, nobile uomo della nostra città, avendo lungamente studiato a Parigi, non per vender poi la sua scienza a minuto, come molti fanno, ma per sapere la ragion delle cose, e la cagion d' esse, il che ottimamente sta in gentile uomo* (*Giorn.* VIII, *nov.* VII). L'écolier ridicule et trompé par sa maîtresse, de cette Nouvelle, y avait étudié : *Hai veduto*, dit celle-ci à sa servante, en se moquant de lui, *dove costui è venuto a perdere il senno, che egli ci ha da Parigi recato.* Ce Thomas Diafoirus du XIIIe siècle commence ainsi sa déclaration : *Madonna, egli è il vero, che tra l' altre cose, che io apparai a Parigi, si fu nigromanzia.*

2. Plusieurs maisons de l'ancien Certaldo subsistent encore; tels sont principalement le palais *Pretorio*, curieux sous le rapport de son architecture et pour ses armoiries en terre della-Robbia, indiquant les familles qui ont fourni des vicaires, fonctions supprimées par Léopold, et assez analogues à celles d'intendant ou de préfet; l'église dans laquelle fut enterré Boccace, et où se voit son monument (*V.* ci-après), et une partie de celle qui avait été témoin de l'intrépide et burlesque prédication du frère Cipolla (*Giorn.* VI, *nov.* X).

3. *V.* l'inscription italienne citée à la fin de ce chapitre.

4. « La Fontaine, et d'autres conteurs après lui, remarque judicieusement

La maison de Boccace en brique solide, avec une petite tour, monument de ce village, n'est point aujourd'hui livrée, comme la demeure de son ami Pétrarque à Arquà, à des paysans, rustiques charlatans qui en trafiquent. Une femme distinguée de Florence, Mme Charlotte Lenzoni Medici, que nous avons déjà nommée, et qui mériterait d'être admise dans le livre *Des Femmes illustres*[1], l'a fait réparer en 1823; elle a reconstruit l'escalier, décoré la chambre de Boccace de son portrait, grande fresque de M. Benvenuti, et elle y a formé une bibliothèque boccacienne. Les petites fenêtres sont du temps. Les meubles sont les plus anciens que l'on ait pu retrouver à Certaldo, ou faits à l'imitation de ceux qu'on voit dans les tableaux de cette époque. La lampe paraît véritablement ce qu'il y a de plus authentique, puisqu'elle fut retrouvée dans la maison, et que la dureté de l'huile prouve son ancienneté. On montre, d'après une vieille tradition, le puits, le bain et la terrasse de Boccace. La pierre qui, pendant plus de quatre siècles, couvrit son tombeau, a été religieusement recueillie par Mme Lenzoni en 1826, et placée dans cette maison avec une inscription de M. Giordani. Boccace avait fait deux séjours principaux à Certaldo. Le premier, de l'année 1363 à 1365, lorsqu'il fuyait avec horreur les révolutions et le gouvernement injuste de Florence[2]. Il y menait cette vie

« Ginguené, n'ont pris à Boccace que des sujets d'un seul genre, et en cela ils ont « d'abord marqué une prédilection dont une morale austère est en droit de les « blâmer; mais de plus, ils se sont privés du plus grand charme de l'ouvrage de « Boccace, je veux dire de cette riche et inépuisable variété. » *Hist. litt. d'Ital.*, III, 104, 5. Les nouvelles pathétiques de Boccace pourraient offrir les plus touchantes imitations : quel ne serait point l'intérêt d'histoires, telles que celles de *Ghismonde* et *Guiscard* (*Giorn.* IV, 1), de l'*Andreuola* et de *Gabriotto* (*Id.* VI), de *Griselidis*, la dernière et la plus intéressante des Nouvelles du Décaméron?

1. *De claris mulieribus*, dédié par Boccace à Andrée Acciajoli, comtesse d'Altavilla.

2. Dans sa lettre sur l'exil à Pino de' Rossi, riche florentin qui ne pouvait en supporter les rigueurs, Boccace, après avoir cité les exemples de Scipion l'Africain et de Scipion Nasica qui s'exilèrent volontairement, pour échapper à l'envie de leurs concitoyens, ajoute : *E se' l mio picciolo nome e depresso meritasse d' esser tra gli eccellenti uomini detti di sopra, e tra molt' altri, che fecero il simigliante, nomato, io direi, per quello medesimo avere Firenze lasciata e dimorare a Certaldo; aggiugnendovi, che dove la mia povertà lo patisse, tanto lontano me n' andrei, che come la loro iniquità non veggio, così udirla non potessi giammai.*

douce, champêtre, philosophique, qu'il a si bien peinte[1]; il y composa ses œuvres latines, qui pendant deux siècles l'ont mis à la tête des mythologues et des érudits, et qui, à son insu, le feront bien moins vivre que ses contes. Alors, revenu des joyeuses erreurs de Naples, l'amant de Fiammetta avait, depuis deux années, revêtu l'habit de clerc, et telle fut bientôt l'ardeur de son zèle et l'austérité chrétienne à laquelle l'avait ramené le chartreux Pierre Petroni mourant, que, sans les sages remontrances de Pétrarque, il eût renoncé à l'étude et jeté au feu presque tous ses livres. Le second séjour de Boccace, à son dernier retour de Naples, est de 1372, lorsqu'il était déjà si affaibli, par la maladie dont il mourut, et par la douleur que lui avait causée la perte de Pétrarque, qu'il lui fallait, comme il s'en est plaint lui-même, trois jours pour achever une lettre. Boccace ne survécut qu'un peu plus d'une année à son maître, à son bienfaiteur; et, malgré ses vœux, il n'eut point la force d'aller visiter sa tombe.

Le tombeau de Boccace était jadis au milieu de l'église Saint-Jacques, dite encore la *Canonica*[2]; contre le mur voisin était l'épitaphe qu'il s'était faite, et le supplément ajouté par

1. *Io, secondo il mio proponimento, il quale vi ragionai, sono tornato a Certaldo, e quì ho cominciato con troppa men difficoltà, ch' io non istimava di potere, a confortar la mia vita; e comincianmi già li grossi panni a piacere e le contadine vivande: e il non veder l' ambizioni, e le spiacevolezze e li fastidj de' nostri cittadini, mi è di tanta consolazione nell' animo, che se io potessi far senza udirne alcuna cosa, credo che 'l mio riposo crescerebbe assai. In iscambio de' solleciti avvolgimenti e continui de' cittadini veggio campi, colli, arbori di verdi fronde e di fiori varj rivestiti, cose semplicemente dalla natura prodotte, dove ne' cittadini sono tutti atti fittizj: odo cantare usignuoli e gli altri uccelli non con minor diletto, che fusse già la noja d' udire tutto dì gl' inganni e le dislealtà de' cittadini nostri. Co' miei libricciuoli quante volte voglia me ne viene senza alcuno impaccio posso liberamente ragionare. E acciocch' io in poche parole conchiuda la qualità della mente mia, vi dico che io mi crederei quì mortale, come io sono, gustare e sentir della eterna felicità, se Dio m' avesse dato fratello, o nol mi avesse dato.* Let. a Pino de' Rossi.

2. On appelait ainsi les paroisses qui, dans le XIIe et le XIIIe siècle, étaient concédées par les évêques aux chapitres des cathédrales, afin qu'ils en touchassent les revenus, et les fissent desservir par des chanoines vivant en commun dans le cloître contigu à l'église.

son illustre ami Coluccio Salutati, chancelier de la Seigneurie de Florence, dont le duc de Milan disait qu'il redoutait plus une lettre qu'une armée de vingt mille hommes [1]. Le podestat de Certaldo, Lactance Tedaldi, lui érigea en 1503, sur la façade intérieure de l'église, un plus magnifique monument, que la construction d'un orchestre a fait transférer avec honneur en face de la chaire. Boccace est représenté en buste et tenant sur sa poitrine, à deux mains, un in-folio sur lequel est écrit *Décaméron*, livre singulièrement mis en face même d'un prédicateur, et preuve d'une certaine bonhomie de la part du clergé. Malgré le costume du temps et l'espèce de capuchon et de robe dont il est enveloppé, les traits du visage sont naturels, expressifs, et même assez gracieux; ils paraissent s'accorder avec le portrait qu'a tracé de Boccace, Philippe Villani, son successeur à la chaire pour l'explication du Dante, et qui pouvait l'avoir connu [2]. Le tombeau éprouva les plus tristes catastrophes. Pendant plus

1. Le dernier vers de l'épitaphe de Boccace :

Patria Certaldum, studium fuit alma Poesis,

a seul mérité d'être cité; les vers de Salutati, donnés inexactement dans la plupart des éditions, offrent une analyse exacte des ouvrages de Boccace, à l'exception du Décaméron dont il n'a osé parler parce que l'auteur s'en était repenti depuis sa conversion :

Inclite cur vates humili sermone locutus
De te pertransis? Tu pascua carmine claro
In sublime vehis. Tu montum nomina Tuq.
Silvas et fontes fluvios ac stagna lacusq.
Cum maribus multo digesta labore relinquis,
Illustresq. viros infaustis casibus actos
In nostrum tempus a primo colligis Adam.
Tu celebras claras alto dictamine matres.
Tu divos omnes ignota ab origine ducens
Per terquina refers divina volumina nullis
Cessisti veterum; te vulgo mille labores
Pereelebrem faciunt. Etas to nulla silebit.

2. *Fu il poeta di statura alquanto grassa, ma grande, faccia tonda ma col naso sopra le nari un poco depresso : labbri alquanto grossi, nientedimeno belli e ben lineati : mento forato che nel suo ridere mostrava bellezza : giocondo et allegro aspetto in tutto il suo sermone : in tutto piacevole e umano, e del ragionare assai si dilettava.* Villani, *Vite d' uomini illustri fiorentini con annot. del C. Giammaria Mazzuchelli*, Venezia, 1747, in-4°.

de quatre siècles il avait été l'honneur de Certaldo et attiré de nombreux voyageurs à la *Canonica*, lorsqu'en 1783 il en fut retiré par une fausse interprétation de la loi de Léopold contre les sépultures dans les églises : les « hyènes bigotes de Certaldo » contre lesquelles s'emporte Childe-Harold et déclame son annotateur, n'y furent pour rien, et la fatale démolition serait plutôt philosophique. La pierre qui couvrait ce tombeau fut brisée et jetée comme inutile dans le cloître voisin. On raconte que le crâne et les os de Boccace furent alors exhumés, ainsi qu'un tuyau de cuivre ou de plomb contenant divers parchemins du même siècle. Ces précieux débris, maintenant disparus, furent longtemps conservés par le recteur de l'église, lequel, dix ans après, passa curé dans le val d'Arno supérieur. La tradition rapporte qu'ils étaient encore jusqu'à cette époque l'objet de la curiosité des étrangers qui venaient les examiner chez le recteur[1]. Il est difficile de s'expliquer la coupable négligence qui a laissé perdre les restes de Boccace, avec la popularité dont a constamment joui à Certaldo[2] cet éloquent, cet admirable écrivain, ce peintre si vrai, si gracieux, si touchant, si profond et si gai, véritable type du génie toscan.

1. Un acte du 31 octobre 1825, et certifié par huit habitants de Certaldo et par la vieille servante du curé, constate ces faits. *V.* les *Annotazioni* II et III du petit ouvrage parfaitement net et instructif ayant pour titre : *Del sepolcro di Mess. Giovanni Boccaccio e di varie sue memorie, esame storico di Giuseppe de' Poveda*. Colle, 1827.

2. Au commencement de la montée est cette stance ancienne et singulière, rétablie sur une plaque de marbre, sans que le caractère de l'inscription ait été changé :

Viator ferma il piè, rivolgi il passo
A salir l' erto monte, ove in castello
Tu troverai che sotto un duro sasso
Il Boccaccio gentil riposa in quello :
E se brami d' aver stupore e spasso,
Va a vedi al fonte Filan meschinello.
Se ne domandi poi a donne pronte,
Cento novelle ti fian mostre e conte.

AN. MDXXV.

Une petite hauteur qui lui avait appartenu est encore appelée : *Il Poggio del Boccaccio*. *Vita di G. Boccacci*, par M. Paldelli, Florence, 1806, p. I.

CHAPITRE X.

Pise. — Route. — Climat. — Dôme. — Buschetto. — Autel Saint-Blaise. — Tombeau de Ricci. — Chaires. — Ste-Agnès d'André del Sarto. — Baptistère. — Célérité des travaux. — Chaire de Nicolas de Pise. — Tour penchée. — Vue. — Jean de Pise.

De Florence à Pise l'aspect du pays, mêlé, couvert de tours et de créneaux en ruines, rappelle un théâtre de guerres et de discordes civiles. Telle est là différence des époques de civilisation et de barbarie: les querelles d'Athènes et de Sparte, de Rome et de Carthage, sont immortelles; l'agitation violente des républiques du moyen âge, malgré d'utiles et d'érudits travaux, reste à peu près obscure. Le souvenir de ces temps de haine et de meurtre contraste véritablement avec la douceur, l'industrie, l'aisance et l'heureuse condition des habitants de ces mêmes campagnes.

Quoique Pise ne soit guère aujourd'hui qu'un tombeau; que des cent vingt mille âmes qu'elle comptait à l'époque de ses consuls, il ne lui en reste qu'environ vingt mille; que telle est la solitude de ses rues, qu'il y a même de l'écho dans quelques unes, et que de deux étrangers que j'y ai connus, celui qui avait parié qu'ils ne rencontreraient personne en faisant à cheval le tour de ses murs, ait gagné, ses quatre grands monuments et son université la mettent encore au rang des villes capitales de l'Italie. Son climat, lorsqu'il n'est pas horriblement pluvieux, ainsi que j'en ai fait l'épreuve avec Alfieri:

Mezzo dormendo ancor domando: Piove?
Tutta la intera notte egli è piovuto,
Sia maladetta Pisa! ognor ripiove;
Anzi, a dir meglio, s' non è mai spiovuto, etc.

est cité pour sa douce température d'hiver. Pise alors reprend un peu de vie; le grand-duc y réside quelques mois, et elle est habitée par des femmes, des voyageurs faibles, délicats, souffrants, qui s'en sont quelquefois fort bien trouvés.

Les quatre principaux monuments de Pise réunis sur une même place à l'extrémité de la ville, riches, ornés, grandioses, sont d'un aspect extraordinaire; on dirait quelque quartier désert d'une grande cité de l'Orient.

Le Dôme, de l'an 1063, regardé comme le précurseur de la renaissance du goût[1], rappelle la grande bataille gagnée par le consul des Pisans, Orlandi, lorsqu'il força, triomphant, le port de Palerme, et vengea les affronts que sa patrie avait reçus des Sarrasins. Cette église, dédiée à la Vierge, est encore le plus national des monuments et l'un des plus magnifiques trophées qu'ait élevés la victoire. Le grand architecte Buschetto, doué aussi d'un génie créateur pour la mécanique[2], était Italien et non Grec, ainsi qu'on l'a prétendu par une fausse interprétation de l'inscription en partie effacée; un autre Italien, Rainaldo, son collaborateur et successeur, a fait l'originale et grandiose façade : on voit ainsi quelle est l'ancienneté, la splendeur et presque la perpétuité de l'art en Italie. Les sculptures à festons des deux colonnes de la grande porte sont un travail exquis. Les trois portes de bronze passent pour des meilleurs et des plus curieux ouvrages du commencement du XIIe siècle. Les deux plus petits de ces derniers présentent dans trois compartiments, divers *Mystères du Rédempteur*, dus à Jean Bologne, Francavilla, Tacca, Mocchi, Jean d'all' Opera, que Cochin, copié par Lalande, n'a pas manqué de croire, en les critiquant, du même temps, quoiqu'ils en soient séparés par quatre siècles. Sur le faîte du temple, au levant, derrière la coupole, la première qui ait été imaginée, était un hippogriffe de bronze, que

1. C'est aussi du XIe siècle que date l'importation si capitale de la soie en Italie, venue des Indes par Constantinople.

2. Une inscription en vers et du temps, conservée dans l'église, constate que dix jeunes filles élevaient, par le moyen des machines qu'il avait inventées, des fardeaux que mille bœufs auraient à peine remués, et qu'avec peine un radeau aurait transportés par mer :

Quod vix mille boum possent juga juncta movere
Et quod vix potuit per mare ferre ratis,
Busketi nisu, quod erat mirabile visu,
Dena puellarum turba levabat onus.

l'on croit grec, mais qui n'est pas de la bonne époque; étrange ornement, emblème fabuleux, singulièrement placé au-dessus d'une église, et qui n'allait pas mal au caractère général de l'édifice, décoré de débris transportés de la Grèce par les vaisseaux pisans, mais en bien moins grand nombre qu'on ne l'a dit, et d'antiquités de Rome dont Pise était une colonie. Je n'ai point retrouvé l'hippogriffe en 1834, et je le regrette; il a été enfermé au Campo Santo parce qu'il se dégradait à cette hauteur, ou parce qu'on a prétendu qu'il attirait le tonnerre. A l'intérieur, cent petites fenêtres avec des vitraux coloriés répandent ce jour religieux qui convient aux vieilles basiliques. Les principaux ouvrages de sculpture sont le petit autel Saint-Blaise, extrêmement élégant, de Stagi, mais dont la statue paraît du Tribolo, son aide et son ami; le tombeau de l'archevêque de Pise, Pierre Ricci, au-dessus de la porte de la sacristie; trois statues en bronze de Jean Bologne, au chœur; les bas-reliefs de l'ancienne chaire, perdus, placés trop haut et maladroitement adaptés comme balustrade à la galerie, au-dessus de la porte qui fait communiquer entre elles les galeries latérales, ouvrages précieux de Jean de Pise, fils du grand Nicolas[1], imitateur fidèle de son père, qu'il n'a pu surpasser comme sculpteur; la chaire nouvelle, dont une des colonnes est de morceaux de porphyre rouge assemblés, et l'autre de brocatelle orientale; elles faisaient, ainsi que les cinq statues de Jean de Pise, partie de l'ancienne chaire brisée lors de l'incendie qui consuma le dôme en 1596. Les peintures, nombreuses, semblent assez remarquables; plusieurs sont d'André del Sarto : une *Madone* avec un ange, *S.-Jean Baptiste*, et en bas *S. François*, *S. Barthélemy* et *S. Jérôme*, est un de ses derniers et meilleurs ouvrages; ses jeunes figures de *Ste Marguerite* et de *Ste Catherine* passent pour les plus jolies femmes qu'il ait faites; la *Vierge* est d'une physionomie pleine de calme et de douceur; sa célèbre *Ste Agnès* a été crue de Raphaël, par Mengs. Cet admirable tableau me rappela le trait habile de Massillon sur la sainte, qui prouve cet art par-

1. *V.* liv. VIII, chap. XXII.

ticulier aux écrivains du siècle de Louis XIV, de jeter dans le style et dans les plus graves discours des idées presque comiques, sans manquer de noblesse[1]. Une charmante *Madone* au milieu des saints; *Abel gardant ses troupeaux*, dont le paysage suffirait à la réputation d'un artiste; le *Sacrifice de Noé*, sont d'excellents ouvrages de Sogliani. Le *Sacrifice d'Abraham*, de la vieillesse du Sodome, montre l'intelligence du nu et une vive expression dans les têtes. Le *Vêtement de S. Renier*, de Luti, le dernier peintre de l'école florentine, est le plus estimé des grands tableaux de cette église. La *Consécration de la basilique;* le *Christ disputant contre les docteurs*, de Sorri, peintre siennois du XVIe siècle, rappellent la perspective, le grandiose de Paul Véronèse. *Dieu parlant à Moïse du buisson ardent*, de Matthieu Rosselli, est une des belles peintures de la tribune. *Moïse élevant le serpent d'airain*, de Riminaldi, est de l'expression la plus vraie; sa coupole, autant que l'éloignement permet d'en juger, semble une noble et vigoureuse composition. Les *Anges* de l'autel de ce nom, par Ventura Salimbeni, peintre de l'école de Sienne du XVIe siècle, sont pleins de grâce : l'ange Raphaël est tout à fait divin; tandis que le Père éternel ne le paraît guère. Le *S. Torpé*, pisan, armé et portant la bannière de la ville, de Salvator Rosa, a sa hardiesse.

Le baptistère de Pise, d'un style élégant, majestueux, original, bâti en 1152, sous le consulat de Cocco Griffi, est un autre monument caractéristique de l'histoire de l'architecture : l'auteur, selon l'inscription, est Dioti Salvi, de Pise, peut-être originaire de Sienne. Ce baptistère, comme celui de Florence, est aussi une espèce de muséum de fragments et d'ornements dus au ciseau antique, et offrant des emblèmes de divinités païennes. Une célérité qui tient du prodige fut apportée, dès l'origine, à sa construction. Les chroniques du temps, confirmées par toutes les autorités postérieures, s'accordent à certifier

1. « On voit l'impudence devenue un bon air; l'indécence poussée à un point, « qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire; et le nom « de la pudeur consacré à celui de la Vierge illustre que nous honorons, devenu « un nom de mépris et de risée. » *Panégyrique de Ste Agnès.*

que les huit colonnes et les quatre pilastres de l'intérieur furent élevés, et reçurent les arcades qui les réunissent dans l'espace de quinze jours (du 1er au 15 octobre 1156). L'argent vint à manquer lorsque la seconde et même la première zone extérieure étaient à peine terminées. Mais le zèle religieux et patriotique des Pisans ne fut point arrêté par un tel obstacle, et une contribution volontaire mit bientôt à même de terminer le noble édifice. La porte principale et l'architrave sont ornées de bas-reliefs et de sculptures représentant le *Martyre de S. Jean* et divers mystères de la *Vie du Christ:* la finesse de l'exécution annonce déjà l'aurore des beaux jours de l'école de Pise, qui fut, à cette époque, la première de l'Italie. La chaire est un des chefs-d'œuvre les plus renommés de Nicolas de Pise; elle atteste les pas immenses que ce grand homme fit faire à l'art: telle était l'importance qu'y attachaient les anciens Pisans que le samedi saint, jour d'affluence à la basilique, le podestat devait envoyer un de ses agents avec des gardes pour veiller à la sûreté de cette chaire si précieuse.

Le *Campanile* ou la célèbre tour penchée bâtie en 1174, une des six premières tours de l'Italie, est remarquable par sa légèreté, la beauté des marbres, sa forme singulière et le travail de son escalier. Les architectes furent Guillaume d'Inspruck et Bonanno de Pise, regardés, avec Buono, le constructeur du clocher de Saint-Marc, comme les premiers architectes de leur siècle. Quant au prodige si débattu de son inclinaison de onze pieds trois pouces, l'opinion la plus probable est que le sol aura cédé d'un côté sous le poids de cette tour, lorsqu'elle était déjà élevée à la moitié de sa hauteur, et que les architectes, après avoir examiné la nature du terrain, certains que la couche sur laquelle reposait leur édifice ne pouvait plus désormais s'affaisser, en continuèrent la construction sur le même plan. La vue est merveilleuse par les contrastes que présente l'aspect divers des riches campagnes voisines, des bains, des aqueducs, de la mer, de Livourne et de son port. L'inclinaison de cette tour servit à Galilée, né à Pise, lorsqu'il était professeur de mathématiques à l'université, pour trouver la mesure du temps et

calculer la chute des corps graves. Il y avait fait en présence de nombreux spectateurs ses premières expériences qui excitèrent un si vif enthousiasme; cent fois chargé de ses instruments, il avait monté ce même escalier où me conduisait, tout essoufflé, un petit sacristain, boiteux comme sa tour. La nouvelle théorie de Galilée sur la chute des corps graves ne fut point, comme on l'a dit, la cause de sa disgrâce et de son départ de Pise : don Jean de Médicis, frère du grand-duc Ferdinand Ier, qui se piquait d'architecture civile et militaire [1], ayant imaginé une machine pour vider la darse du port de Livourne, le gouvernement chargea Galilée de l'examiner; il démontra, ainsi que l'expérience l'a depuis confirmé, qu'elle était insuffisante et inutile; ce que le prince ne put jamais lui pardonner. Déjà à dix-huit ou vingt ans, le mouvement réglé et périodique d'une lampe suspendue à la voûte de la cathédrale, lui avait révélé la mesure du temps par le moyen du pendule, idée dont il se servit cinquante ans plus tard pour exécuter une horloge destinée aux observations astronomiques. Ces vieux monuments si curieux, si importants sous le rapport de l'art, rappellent encore les plus grandes découvertes de la science; ils font ainsi un double honneur à l'Italie.

CHAPITRE XI.

Campo Santo. — Jean de Pise. — Peintures. — Benozzo Gozzoli. — Sculptures. — Monument de Béatrix. — Tombeaux d'Algarotti; — de Pignotti; — de Vacca.

Le *Campo Santo*, musée funèbre de tous les siècles et de toutes les nations, mais dans lequel les rangs sont si peu pressés et la mort tient si peu de place, est un monument admirable du savoir et du génie de Jean de Pise, supérieur comme architecte à son père Nicolas. Ce cimetière du XIIIe siècle consacré aux grands hommes de la république de Pise, cet édifice si religieux, si

1. V. liv. x, chap. x.

solennel, si honorable au peuple qui l'a commandé, ce magnifique représentant du moyen âge tout entier, peut encore être regardé comme le vrai modèle des sépultures nationales. Les prèmiers artistes furent appelés successivement à le décorer, et il est devenu un monument historique de la peinture des XIVe et XVe siècles. Le plus ancien de ces peintres primitifs, Buffalmacco, s'était peu écarté de la barbarie des maîtres byzantins : le groupe des femmes de son *Crucifiement*, qui secourent la Vierge évanouie, est bien composé; mais les têtes, celle de la Vierge surtout, manquent de noblesse. Le grand Orgagna[1] brille au Campo-Santo : son *Triomphe de la Mort*, malgré le défaut de perspective, est plein de variété, d'imagination, de poésie; cette superbe et bizarre peinture est quelquefois satirique : une religieuse serrant dans sa main une bourse, montre que le vœu de pauvreté était alors parfois assez mal observé. Des misérables invoquent la mort dans des vers qu'Orgagna a inscrits au-dessous d'eux :

Da che prosperitade ci ha lasciati ;
O morte, medecina d' ogni pena,
Deh! vieni a darne ormai l' ultima cena,

et elle frappe des riches, des heureux, des amants qui se reposent à l'ombre d'un bosquet d'orangers au son des instruments. Plusieurs figures sont des portraits : le personnage qui a un faucon sur le poing, représente le célèbre Castruccio, tyran de Lucques ; un autre à longue barbe, et qui tient un arc, l'empereur Louis de Bavière. Quelques religieux, accablés d'années et que la mort a respectés, sont excellents d'expression et de vérité. La figure de la Mort, quoique bien exécutée, ne paraît point assez terrible lorsqu'on se rappelle la peinture du Dante, de Michel-Ange et de Milton. Le *Jugement dernier*, avec de très-belles parties, est regardé comme inférieur au Triomphe de la mort : la Vierge, la noble figure du Christ furent peut-être imitées par Michel-Ange ; l'extase, la joie surnaturelle des bienheureux semblent mieux rendues que les divers supplices des ré-

1. *V.* liv. x, chap. III.

prouvés. Salomon, sortant de son tombeau, ne sait trop de quel côté il doit se placer. Un ange tire par les cheveux et envoie parmi les damnés un religieux qui s'était glissé parmi les élus, tandis qu'un autre ange conduit parmi ces derniers et retire du groupe des damnés un jeune et joyeux mondain. Orgagna n'a fait que le dessin de l'*Enfer*, faiblement colorié par son frère Bernard. Cet ouvrage n'est point une répétition de l'Enfer du Dante, comme on l'a dit; il n'y a d'imité que la gigantesque figure de

L' Imperador del doloroso regno. . . .
. . . . . .
Da ogni bocca dirompea co' denti
Un peccatore a guisa di maciulla,
Sì che tre ne facea così dolenti[1].

L'*Histoire et la Vie des pères du désert*, scène simple, paisible, contraste avec l'Enfer. Cet ouvrage, de Laurati, de Sienne, imitateur de Giotto, passe pour le plus neuf, le plus riche d'idées du Campo Santo. Le groupe des quatre moines travaillant est parfait de naturel, ainsi que la figure du moine pêchant; une femme déguisée sous les habits d'un de ces anachorètes, est très-gracieuse. Au-dessus de la principale porte d'entrée, on admire la noble et légère *Assomption*, bien conservée, de Simon Memmi, qui paraît avoir échappé à la fatale restauration des peintures du Campo Santo. Trois des compartiments relatifs à la vie de S. Renier, patron de Pise, sont du même artiste. Il ne reste d'intact du S. *Renier dans le monde* (*al secolo*) que les trois figures de la femme qui tient à la main un enfant, de celle qui tire le saint par son vêtement, et la figure du Rédempteur qui lui apparaît. Le vaisseau sur lequel S. Renier est embarqué lorsqu'il se rend à Jérusalem où il prit l'habit d'ermite, semble assez curieux pour l'histoire de la navigation. Le compartiment le mieux conservé représente les *Miracles du saint*, ouvrage savant pour le temps, et sur lequel Vasari, qui en parle de mémoire, a entassé une multitude d'erreurs, ainsi que sur la plupart de ces peintures. Il s'est beaucoup moins mépris lorsqu'il a

1. *Inf. can.* XXXIV, 28-55.

regardé comme les meilleures des anciennes fresques du Campo Santo, les trois compartiments d'Antoine le Vénitien qui, malheureusement, sont aussi les plus endommagées. Le plus estimé est le *Retour de S. Renier;* les quatre marins qui conduisent la barque déjà proche du rivage, offrent les attitudes les plus naturelles et les plus diverses; la figure moderne d'un pêcheur est exécrable. Le groupe qui environne le *saint mourant* est noble, varié, expressif. La tempête, du compartiment des *Miracles du saint après sa mort*, est vive, énergique. Quoique les peintures les plus faibles du Campo Santo fussent les six compartiments dont trois ont péri, exécutés en 1400 par Spinello d'Arezzo, et relatifs à la *Vie de S. Éphèse et de S. Politus*, ils ne manquent, malgré leur sécheresse et leur dureté, ni d'invention, ni de facilité, ni de chaleur, et ils passent pour son meilleur ouvrage. On ne saurait trop déplorer la perte des quatre compartiments de Giotto faits à l'époque la plus brillante de son talent, qui contribuèrent tellement à sa renommée qu'il fut appelé à Rome par le pape, et dont les deux qui restent peuvent faire présumer la beauté, le grandiose et la noble simplicité. Le démon, des *Infortunes de Job*, est dantesque; le premier ange paraît digne de Raphaël. L'antique fléau des consolateurs est merveilleusement représenté dans les *Amis de Job*, composition admirable de naturel et, si l'on peut le dire, de calme, de résignation. La *Création*, la *Mort d'Abel*, le *Déluge*, de Buffalmacco, attestent à la fois l'enfance de l'art et la médiocrité de l'artiste, quoique la tête du Caïn ne manque pas de physionomie. Benozzo Gozzoli, élève du frère Angélique, imitateur de Masaccio, le plus récent des maîtres qui ont travaillé au Campo Santo, peut être regardé comme le Raphaël de ces temps primitifs. Ce grand, gracieux et fécond peintre ne mit, dit-on, que deux ans à terminer les vingt-trois sujets qui lui furent confiés et dont trois sont perdus, « ouvrage effroyable, dit Vasari, et capable d'épouvanter une légion de peintres » : *Terribilissima, e da metter paura a una legione di pittori.* L'*Ivresse de Noé*, ou la *Vergognosa*, est agréable, naturelle : l'élégante figure de la *Vergognosa* d'où le tableau a pris son nom, tout en ayant l'air de se couvrir le visage avec sa

main, afin de ne point voir la nudité de Noé, regarde malignement entre ses doigts; elle a donné lieu au proverbe *come la Vergognosa di Campo Santo*. Le *Noé* de la *Malédiction de Cham* est d'une vive expression : le paysage pris des environs de Florence est charmant. La *Tour de Babel* est le mieux conservé des compartiments de Gozzoli; le coloris a toute sa force; parmi les mages et les ministres qui accompagnent Nembrod sont plusieurs portraits; on reconnaît Côme l'Ancien, son fils Pierre, ses neveux Laurent-le-Magnifique et Julien; Politien est peut-être le prêtre qui a le bonnet sur la tête. Cette fresque est curieuse aussi comme histoire des révolutions de la mode; on peut y remarquer le passage de la gravité de l'ancien costume florentin aux habits courts et serrés des chevaliers *fashionables* du XVe siècle. *Abraham et les adorateurs de Bélus* est d'un bel effet, quelques draperies rappellent la manière de Masaccio. L'*Abraham et Loth en Égypte* a quelque confusion; l'Abraham à cheval est très-noble; le paysage, les animaux, comme tous ceux de Gozzoli, sont vrais. Les guerriers, les morts, les blessés de l'*Abraham victorieux* sont variés, et les traits du visage de Loth emmené captif, de l'expression la plus touchante. Le *Départ d'Agar*, d'un beau dessin, a de la dignité. Le groupe de Loth et de ses filles, de l'*Incendie de Sodome*, marche; sa femme changée en statue paraît imitée de l'antique. Le *Sacrifice d'Abraham* est plein de sentiment. Les *Noces d'Isaac et de Rebecca* sont légères, grandioses. A travers les débris de la *Naissance de Jacob et d'Esaü*, on découvre encore que ce compartiment était un des meilleurs : l'architecture, magnifique, est en partie de l'invention du peintre ou représente divers édifices de Florence. Les danseurs des *Noces de Jacob et de Rachel* sont élégants, gracieux; les draperies, parfaites. Les belles figures de Jacob et de Rachel de la *Rencontre de Jacob et d'Ésaü*, semblent presque de Raphaël. La douleur de *Jacob reconnaissant les habits ensanglantés de son fils* est attendrissante. La malencontreuse restauration du peintre Rondinosi n'a pu détruire le grandiose des figures, et la mollesse des draperies des divers sujets de l'*Histoire de Moïse* : les mages sont superbes; le Miracle de la verge changée en serpent est

extraordinaire d'expression, de vérité, de terreur. L'Aaron, du *Passage de la mer Rouge*, paraît supérieur au Moïse : les femmes qui se reposent avec leurs enfants dans leurs bras ou suspendus à leur sein, sont admirables de charme et de douceur. La *Chute de Jéricho*, la *Mort de Goliath* sont des compositions vives, énergiques. Quelques peintures de Rondinosi s'étendent jusqu'à la porte de la grande chapelle : elles ne méritent pas seulement qu'on les regarde, et l'ingénieux interprète du Campo Santo, M. Rosini, leur fait encore un peu trop d'honneur lorsqu'il leur applique le terrible *guarda e passa* du Dante.

Jean de Pise et Gozzoli, ces grands artistes, ces héros du Campo Santo, y furent enterrés par la reconnaissance des Pisans : on ne pouvait leur décerner un plus noble et plus digne mausolée.

Parmi les divers ouvrages de sculpture déposés au Campo Santo, on distingue : un buste de *Brutus* antique, d'un beau travail ; le pur, l'élégant bas-relief d'une *Matrone et d'une femme tenant un enfant*, apporté d'Athènes il y a quelques années par un Turc malade, venu à Pise pour guérir, et laissé par lui, faute d'acheteur, à ses hôtes ; le vase grec de marbre de Paros sur lequel est le *Bacchus barbu*, copié par Nicolas de Pise dans sa chaire de S. Jean, et surtout l'admirable sarcophage dit de *Phèdre et d'Hippolyte*, qui fit sculpteur cet homme immortel, qu'il ne cessa de méditer et d'imiter, et que l'on peut ainsi regarder comme la première étincelle de la renaissance du goût. La célèbre Mathilde, l'amie de Grégoire VII, avait voulu qu'il devînt le mausolée de sa mère, la comtesse Béatrix, morte en 1076, et dont le testament passe pour un des plus anciens monuments écrits de la langue italienne. Cette transformation d'un sarcophage antique en une tombe chrétienne est une preuve remarquable et nouvelle que le scrupule religieux qui avait poursuivi tant de monuments païens, était alors apaisé. Le chantre barbare de Mathilde, le moine contemporain Donizzon, l'a blâmée de cette préférence accordée à Pise, qu'il regarde comme souillée par la multitude de païens, de Turcs, d'Africains, de Libyens et de Chaldéens qui s'y rendait :

Hæc urbs paganis, Turchis, Libicis quoque Parthis
Sordida : Chaldei sua lustrant littora tetri :
Sordibus a cunctis sum munda Canossa, etc.

Ces méchants vers ne prouvent que l'ancienne prospérité commerciale de Pise, la première ville qui eut en Europe un code maritime et qui mettait en mer jusqu'à trois cents navires ; Donizzon serait aujourd'hui désarmé par sa solitude et sa tristesse. Contre l'usage des épitaphes, le distique gravé sur le tombeau de Béatrix ne paraît guère à sa louange ; elle y est même assez grossièrement, et à tort, traitée de pécheresse (*peccatrix*), épithète qui peut-être avait à cette époque le sens d'humilité pieuse. Le mausolée du XIVe siècle, de l'empereur Henri VII, l'ami des Pisans, l'ennemi des Florentins, si magnifiquement loué par le Dante [1], a été transporté du dôme au Campo Santo, afin de compléter les diverses époques de l'art qu'il présente. Le monument d'Algarotti, du dessin de son ami Maure Tesi et de Bianconi, lui fut érigé par le grand Frédéric, ainsi que l'indique l'inscription. Ce prince traitait son chambellan mieux que lui en fait de tombeau ; car on sait que par une dernière moquerie de la nature humaine, il voulut être enterré près de ses chiens et de leurs statues. Un des Italiens qui a le plus honoré sa patrie par la variété de ses talents, Pignotti, poëte, physicien, naturaliste, littérateur, antiquaire, repose au Campo Santo ; son mausolée, par M. Ricci, est d'une belle simplicité. Le Campo Santo a reçu en 1830 un nouveau et noble ornement ; c'est le tombeau de l'illustre chirurgien André Vacca, élevé par souscription, et ouvrage de Thorwaldsen.

La terre qui couvre le Campo Santo fut enlevée à Jérusalem des lieux saints, et transportée à Pise, en 1228, sur cinquante galères de la république. Indépendamment du prix que la religion donnait à ce sol sacré, il avait une vertu physique qui dut y ajouter une sorte de merveilleux ; c'était la propriété de consumer les corps en vingt-quatre heures. Aujourd'hui, il faut,

[1] *Par.*, liv. VI, chap. V.

dit-on, le double de temps; les sels dont cette terre était imprégnée se sont en partie perdus, évaporés, comme l'enthousiasme et la foi qui alors pénétraient les âmes.

CHAPITRE XII.

Saint-Étienne. — Drapeaux. — Orgue. — Saint-Nicolas. — Clocher. — Saint-Michel. — Sainte-Marie *della Spina*. — Ninus de Pise. — Saint-Paul.

Diverses églises de Pise, sans avoir l'importance et la splendeur du Dôme et de Saint-Jean, sont encore remarquables. La magnifique église Saint-Étienne, ou des Chevaliers de cet ordre, rappelle leurs hauts faits : de vieux drapeaux, pris sur les musulmans, sont suspendus à la voûte; ils attestent plus éloquemment que les tableaux et les inscriptions latines de cette même voûte, la valeur des chevaliers. Ces tableaux sont la *Prise de Bonne;* la *Prise de Nicopolis*, de Ligozzi; une *Victoire navale* de 1602; le *Mariage de Marie de Médicis avec Henri IV*, un peu singulièrement placé parmi ces divers succès sur les infidèles, d'Empoli; une autre *Victoire navale* de 1571, de Cigoli; *Côme Ier prenant l'habit de chevalier*, du troisième Bronzino. Le maître-autel est d'une richesse rare, mais il appartient à l'époque de la décadence. Aux autels sont : le *Martyre du saint*, de Vasari, dont le coloris est sec et froid, mais la composition habile; un *Christ porté au sépulcre par ses disciples et les Maries*, de Gambara, touchant, vigoureux; une belle *Nativité*, du troisième Bronzino; la *Madone entre S. Joseph et S. Étienne à genoux*, agréable, et des meilleurs ouvrages de Lomi. Le grand orgue de Saint-Étienne est un des premiers de l'Italie.

L'église Saint-Nicolas, la plus remarquable de Pise par la variété et la richesse de ses marbres, est d'un véritable intérêt minéralogique. La voûte, fort belle, date de sa restauration en 1572. Quelques peintures sont estimées : le *S. Charles Borromée;* une *Annonciation*, de Biliberti; *Ste Façonde*, de Pierre Dandini; la *Vierge à la ceinture*, de Lomi, célèbre peintre de

Pise, du XVIe siècle ; la *Ste Catherine*, un des bons ouvrages d'Étienne Marucelli. Le clocher de Saint-Nicolas, oublié par tous les voyageurs, est une construction neuve, élégante, hardie, de Nicolas de Pise, qui fait époque dans l'histoire des progrès de l'architecture, et qu'ont imitée d'autres grands artistes.

A l'église Saint-Renier, une aquarelle du *Saint*, de Riminaldi, est remarquable par l'effet du clair-obscur ; le *S. Torpé*, belle figure, est un des meilleurs ouvrages de Lomi.

Saint-Frédian serait peut-être, après le Dôme, la plus riche église de Pise en peintures, si celles-ci eussent été mieux conservées. L'*Adoration des mages*, de la vieillesse de Lomi, passe pour ce qu'il a fait de mieux ; l'artiste paraît lui-même avoir été de cette opinion, ainsi qu'on le voit par la pieuse inscription qu'il a mise au-dessous de la Vierge : *et quid retribuam tibi, o bone Jesu, pro omnibus quæ retribuisti mihi ? Non aurum, non thus, nec mirram, sed cor meum, et de thesauro cordis mei hoc opus manuum mearum.* L *Ste Brigitte à genoux devant la croix*, est de Tiarini, un des meilleurs élèves d'André Orgagna ; une *Madone ;* l'*Invention de la croix ;* l'*Empereur Héraclius portant la croix au Calvaire*, sont de gracieux et nobles ouvrages de Ventura Salimbeni.

La meilleure peinture de Saint-Torpé et l'une des bonnes peintures de Pise, est l'élégante et gracieuse *Madone, avec Ste Anne et le Saint*, de François Vanni ; le *S. Charles Borromée*, d'Étienne Marucelli. *La Conversation de S. Gualbert*, du Passignano ou de Biliberti, est très-bonne.

A Sainte-Anne, une *Communion de S. Jérôme*, naturelle, d'un bon effet, paraît d'Octave Vannini. Le beau tableau dans l'ornement au-dessus de la porte de côté, est de Ghirlandaio.

L'église Saint-Sixte est de l'école d'architecture de Pise, fondée par Buschetto [1]. Le *S. Jean-Baptiste, prêchant dans le désert*, offre les rares qualités de son auteur, Rutilius Manetti.

Une grandiose et gracieuse *Madone, entourée de divers saints*,

1. *V.* ci-dessus, chap. x.

au maître-autel de Saint-Thomas; paraît des Vanni de Sienne, ou du Paggi.

Le maître-autel de Sainte-Cécile a le *Martyre de la Sainte*, pittoresque, un des meilleurs ouvrages de Salimbeni. Le premier peintre pisan, Horace Riminaldi, habile artiste du XVIe siècle, est enterré dans l'église.

La façade de l'église Sainte-Catherine fut peut-être de Nicolas de Pise et du frère dominicain Guillaume, son digne élève. Une *Madone*, belle et mal éclairée, est un des derniers ouvrages de Fra Bartolommeo. Le grand *S. Thomas*, ouvrage curieux de Traini, malgré quelque froideur et quelque exagération dans les attitudes, ne manque ni d'expression, ni d'imagination : le Saint, très-ressemblant, est bizarrement placé entre Platon et Aristote; le premier qui lui montre son *Timée*, le second son *Éthique;* à ses pieds gisent terrassés Arien et d'autres novateurs, et au-dessus de lui est le Rédempteur duquel il reçoit des rayons de lumière qui, de Thomas, vont se divisant à une foule de docteurs, d'évêques et de papes. Une chaire voisine est donnée pour celle d'où saint Thomas expliquait sa doctrine lorsqu'il était lecteur à l'ancien couvent. La *Ste Catherine recevant les stigmates*, de François Vanni, est touchante. Les deux statues de l'*Annonciation*, de Ninus de Pise, sont un monument de l'art pisan au XIVe siècle; l'ange est fort au-dessus de la Vierge.

La place de l'église Sainte-Catherine est une agréable promenade plantée de platanes. Sur cette place une statue colossale, noble composition de M. Pampaloni, a été consacrée à Léopold : on y lit cette simple inscription en italien « au grand-duc Léopold Ier, quarante ans après sa mort; » inscription qui honore à la fois la Toscane et le prince lorsqu'on se rappelle le noble refus qu'il fit de la statue qui lui avait été votée vers la fin de son règne comme grand-duc.

La façade de Saint-Michel *in Borgo* réunit les premiers noms des arts du XIIIe siècle, puisqu'il paraît que Nicolas de Pise, le frère Guillaume et son illustre condisciple Jean de Pise, y ont travaillé. Un monument a été consacré dans l'église au P. dom Guido Grandi, camaldule, ancien abbé de Saint-Michel, célèbre

géomètre, théologien, biographe, antiquaire et même poëte, regardé de son temps par Newton comme l'un des plus grands mathématiciens du continent.

L'église Saint-Pierre *in vincoli* est une des plus anciennes de Pise; sa dernière restauration remonte à 1100. Une architrave antique, au-dessus de la grande porte, paraît de la bonne époque de l'art.

La voûte et les peintures des frères Melani, à l'église Saint-Matthieu, ont quelque réputation, et Cochin regarde la première « comme une FORT BELLE MACHINE DE COMPOSITION. » Le meilleur tableau est le *Christ faisant signe à S. Matthieu*, de François Romanelli. Le *Martyre du Saint* passe pour un des ouvrages estimés du trop fécond Sébastien Conca.

L'église Saint-Martin offre un *S. Benoît au milieu des épines*, auquel le démon apparaît sous la forme humaine; peinture pleine de vie, du jeune Palma; une noble et expressive *Madone* et des Saints, de Passignano; *Ste Bona*, couronnée de roses au moment de sa prise d'habits, de Rimînaldi; une *Madeleine pénitente* et un *Christ en croix*, ouvrages agréables et vigoureux attribués à Ligozzi.

L'église du Saint-Sépulcre, ancienne église des Templiers, de l'architecture de Dioti Salvi, l'auteur du Baptistère, a une superbe *Descente de croix*, de Santi-Titi.

A Sainte-Christine, la *Sainte*, à genoux devant le Rédempteur, est un bon tableau de Passignano.

La grande église Sainte-Marie *del Carmine* a quelques bonnes peintures : une *Annonciation*, de Boscoli, de 1593; un *Crucifiement*, avec la Vierge et quelques Saints, de Macchietti; le *S. André Corsini*, auquel la Vierge apparaît, de Curradi; l'*Ascension du Christ*, du second Bronzino, le meilleur tableau de l'église. La figure du Rédempteur paraît peu agréable; mais son pied qui se détache de la terre, est d'une habile exécution. Le peintre a inscrit dans la gueule d'un petit chien de son tableau ces mots : *Si latrabis latrabo*, avis bizarre et impertinent donné à ses critiques. A la sacristie, une Vierge, sur un trône, entre S. Jean et S. Pierre, ouvrage grandiose, caractéristique, a été

crue de Masaccio ou de Philippe Lippi. Le tombeau de l'illustre sculpteur padouan, Titien Aspetti, mort à Pise, se voit dans le cloître de Sainte-Marie *del Carmine;* le buste est de Felix Palma, son élève.

Sainte-Marie *della Spina,* riche, légère et jolie petite église, sur le bord de l'Arno, est extrêmement pittoresque. Cette miniature gothique passe pour le premier chef-d'œuvre de ce genre que possède l'Italie. Plusieurs de ses ouvrages de sculpture ont de la célébrité; tels sont les nombreuses et petites statues de l'architrave de la porte murée, en partie de la jeunesse d'André de Pise et de Jean; un des deux Saints tournés vers l'Orient, hommage de la piété filiale de ce dernier, représente son glorieux père Nicolas; à l'intérieur, les deux grandes *Madones* de Ninus de Pise, l'une allaitant, l'autre en pied, si nobles, si naturelles; ses statues de *S. Jean* et de *S. Pierre :* la dernière est le portrait d'André son père. Une *Vierge*, au milieu d'un grand nombre de Saints, du Sodome, est remarquable par la beauté des formes et la douceur des contours.

Saint-Paul paraît avoir été jadis la cathédrale de Pise. On remarque la variété et l'ancienneté des détails de l'architecture de la façade. Près de la porte de côté, un antique sarcophage est devenu le tombeau de Jean Burgondio, juge et jurisconsulte pisan, théologien, médecin et traducteur de plusieurs ouvrages des Pères grecs, docte personnage du XIIe siècle, qui montre quel était alors l'état des connaissances à Pise. Les fresques des vieux maîtres qui décoraient ce magnifique temple ont à peu près péri. La *Vierge,* sur un trône, avec divers saints, est un ouvrage curieux de Turino di Vanni, artiste pisan du XIVe siècle. Un *Martyre de Ste Agathe* est vigoureux, expressif. A la sacristie, quelques *Saints,* débris des peintures de Lippo et de Simon Memmi, leur font encore honneur après plus de cinq siècles.

CHAPITRE XIII.

Université. — Professeurs. — Bibliothèque. — Jardin botanique

L'université de Pise, fondée probablement vers le milieu du XIVe siècle, fut recréée par Côme Ier. Au lieu des cinq facultés que l'administration française y avait établies, on est revenu, moins heureusement, à la division confuse en trois colléges, savoir : le collége théologique, le collége du droit, le collége de médecine. Les chaires du premier sont l'histoire ecclésiastique, l'Écriture sainte, la théologie dogmatique, la théologie morale, la philologie et les lettres orientales; les chaires du second, l'éloquence latine, les institutions au droit canon, l'interprétation des saints canons, l'institution du droit civil, les Pandectes, l'institution du droit criminel, la logique et la métaphysique, les langues grecque et latine; les chaires du troisième collége, divisé en deux sections, et dont les chaires sont, pour la première, appelée de *médecine* et de *chirurgie*, les institutions pathologiques médicales, l'anatomie, la physiologie et la médecine légale, la médecine-pratique, la clinique médicale, la clinique chirurgicale en opérant sur les cadavres (*per necrotomiam.*), les institutions chirurgicales et d'accouchements; pour la seconde section de physique mathématique, l'algèbre universelle, l'astronomie, la géométrie, l'arithmétique et la trigonométrie, la physique théorique, la physique expérimentale, la chimie et la matière médicale, la botanique, l'histoire naturelle, la mécanique et l'hydraulique. Les études médicales paraissent les plus fortes et les plus suivies. Les professeurs de Pise ont sur le programme des cours le titre d'*eccellentissimo*, ainsi que les autres simples docteurs en Italie : quelques uns le méritent et sont dignes de l'ancienne célébrité de cette école; tels sont MM. Rosellini, professeur d'archéologie égyptienne, ami et compagnon de voyage scientifique de Champollion; Rosini, d'éloquence italienne; del Rosso,

des Pandectes; Carmignani, du droit criminel; Bagnoli, de littérature grecque et latine; Regnoli, de chirurgie et de médecine, élève et successeur non indigne de Vacca; Gaëtan Savi, de botanique; Paul Savi, d'histoire naturelle. Plusieurs professeurs distingués enseignent à Florence, tels que MM. Targioni-Tozzetti, pour la botanique; Gazzeri et Taddei, pour la chimie; Uccelli, pour l'anatomie et clinique chirurgicale; M. Ciampi et M. Nesti, garde du musée de physique et d'histoire naturelle de Florence, ont le titre de professeurs honoraires de l'université. Le nombre des étudiants ne s'élève guère au-dessus de quatre cents.

La bibliothèque est de plus de trente mille volumes; elle a reçu les manuscrits de l'illustre mathématicien camaldule Guido Grandi [1], recueillis par son confrère Ambrogio Soldani, formant quarante-quatre volumes, déposés précédemment au couvent de Saint-Michel, ainsi que la bibliothèque de ce couvent, autrefois mise à la disposition du public par Grandi. La plus grande partie des livres du célèbre biographe Ange Fabroni, historien et ancien provéditeur de l'université, est aussi passée à cette bibliothèque.

D'après les prétentions de Pise, la fondation de son jardin botanique, que l'on croit d'environ 1550, remonterait à 1544; il serait ainsi le premier connu et antérieur d'une année au jardin de Padoue [2]. Lorsque Côme Ier réorganisa en 1543 l'université, il y avait ajouté deux chaires, la première de botanique, la seconde d'astrologie, bizarre mélange qui peint assez bien cette époque de transition de la science barbare et superstitieuse à la science de faits et d'observations. Le jardin de Pise, qui s'honore d'avoir eu pour premier directeur le plus grand botaniste de l'Europe, André Césalpin, compte au delà de trois mille espèces.

1. *V.* le chap. précédent.
2. *V.* liv. VII, chap. II.

CHAPITRE XIV.

Palais ducal. — D. Garzia. — Palais Lanfranchi. — Lord Byron. — Palais Lanfreducci. — *Alla giornata.* — Tour de la Faim. — Pont de marbre. — Jeu. — Chinzica.

Le palais du grand-duc n'a ni grandeur ni magnificence. Un souvenir crédule du D. Garzia d'Alfieri, ouvrage pathétique, quoique exagéré, me le fit visiter; il avait été le théâtre de la mort tragique et mystérieuse de ce fils de Côme Ier, et de son jeune frère Jean, métamorphosé un peu singulièrement par le poëte en Diego; mais cette demeure paisible et vertueuse ne ressemblait guère au palais du tyran de Florence, et certes l'on n'aurait pu y répéter avec le héros républicain du Sophocle italien :

. . . . . *già tutto*
Qui intorno intorno morte mi risuona[1].

Lord Byron occupait avec son espèce de ménagerie le premier étage du palais Lanfranchi [2], dont l'architecture est attribuée à Michel-Ange. Il y avait presque renouvelé l'aventure de Charles XII à Bender, lorsqu'il y fut assiégé par les dragons du brigadier qui l'avait insulté ainsi que ses amis, et qui avait été grièvement blessé par une main restée inconnue. Les ennemis de Byron l'ont fort injustement accusé de cet accident à la suite duquel il fut obligé de quitter Pise. Il semble lui-même avoir fait allusion dans le deuxième chant de *Lara* à cette catastrophe, lorsqu'il défend pathétiquement le héros soupçonné d'un meurtre secret.

A la façade du palais Lanfreducci on lit ces mots : *Alla giornata* (au jour le jour), au-dessous desquels pend une chaîne de captif, dont l'explication n'est pas moins un mystère que l'in-

1. *Don Garzia,* at. IV, sc. III.

2. *V.* le commencement des *Conversations du capitaine Medwin,* sur le singe, les chiens, les chats, les paonnes et les poules qu'il traînait à sa suite.

scription. Cette inscription, cette chaîne au devant d'un beau palais de marbre, m'ont toujours inspiré une singulière mélancolie. On sent qu'il y a dans un tel rapprochement quelque chose de romanesque, de poétique, et qui peut-être est le secret de quelque touchante histoire.

La tradition de la catastrophe d'Ugolin existe encore à Pise. C'est véritablement une fatalité pour cette ville que de se trouver maudite dans un des plus sublimes et des plus célèbres morceaux de la poésie italienne. Les vers du Dante et l'horreur du supplice d'Ugolin, quoique, d'après l'histoire, il ait été enfermé seul et sans ses fils, ont rendu presque intéressant ce tyran abominable. Son affreux repas est aujourd'hui unanimement contredit par les critiques et réfuté même par le vers :

Poscia piu che 'l dolor potè 'l digiuno.

La tour de la Faim était située sur la place dite des *Chevaliers;* elle vient de disparaître, et ses restes changés en appartements font aujourd'hui partie d'une petite maison à persiennes vertes.

Depuis l'année 1808, le pont de marbre ne voit plus célébrer l'antique jeu *del Ponte*, d'origine grecque, dit-on, qui remonte à la Pise des jeux olympiques, et qu'Alfieri a peint poétiquement [1].

J'ai recherché dans le quartier, à gauche de l'Arno, la statue que je croyais élevée à l'illustre Chinzica, à cette femme intrépide qui sauva, par son courage, les murs et la cité de Pise, privée de ses guerriers absents, et repoussa, vers l'an 1000, l'invasion nocturne des Sarrasins. L'Italie du moyen âge a vu cent Clélies plus héroïques que celle de Rome, mais qui n'ont point eu de Tite-Live. La statue dite de *Chinzica* semble être d'un siècle fort antérieur à celui où elle a vécu. Les Pisans du XIe siècle, comme les Romains du temps de Constantin, étaient probablement réduits à n'élever leurs monuments qu'avec les dépouilles d'autres monuments plus anciens. Cette petite statue mutilée est à demi incrustée contre un mur, près de la boutique

1. *Compiè oggi l'anno ch' io dell' Arno in riva.* Son. CLXIV.

d'un perruquier, dont elle pourrait paraître l'enseigne. Un monument public aurait dû être érigé à Chinzica, au milieu du quartier incendié par les Sarrasins, que l'on a rebâti, et qui, je crois, porte son nom. On regrette que ce nom glorieux ait été donné par Boccace au vieillard de Pise, bien moins énergique que Chinzica [1], dont l'infirmité et le calendrier bizarre sont aussi le sujet d'un conte de La Fontaine.

CHAPITRE XV.

Chartreuse.

La chartreuse de Pise, située au pied d'une montagne, au milieu des bois, avec la vue de la mer, dans la vallée de Calci, dite *la Gracieuse*, d'où elle a pris le nom de chartreuse *della valle graziosa*, semble une douce retraite. Fondée en 1367, et consacrée à la Vierge et aux saints Politus et Éphèse, dont nous avons vu la brillante fête à Cagliari [2], l'église et le monastère ont été refaits à grands frais en 1770. Les colifichets de l'architecture de cette époque, mauvais partout, choquent bien davantage dans la solitude austère d'une chartreuse et à côté des beautés simples de la nature. Le *S. Bruno*, du maître-autel, offrant à la Vierge le dessin de la chartreuse, est un tableau fort élégant du Volterrano. Cette chartreuse, rétablie en 1814, comptait en 1828 quinze chartreux, qui recevaient chacun 500 fr. du gouvernement. Malgré l'exiguïté de telles ressources, la maison conserve encore quelques traces de son ancien train. Il y a une pharmacie, de vastes celliers, un pressoir pour faire l'huile, une forge, des ateliers comme dans les abbayes du moyen âge, ainsi que la chapelle et l'appartement extérieur des dames qui ne peuvent être reçues dans le cloître. Parmi les nombreux ma-

1. *Giorn.* II, *nov.* X.

2. *V.* les *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne;* liv. III, chap. XLVI.

nuscrits, on distingue un diplôme de la comtesse Mathilde, de 1112, provenant du monastère de l'île de la Gorgone, d'où les religieux expulsés par les fréquentes descentes des Sarrasins, vinrent se réfugier à la chartreuse de Pise, et un autre diplôme de Conrad II.

CHAPITRE XVI.

Ferme de San-Rossore. — Chameaux.

Un voyageur plein de sens, d'exactitude et d'impartialité, M. de Châteauvieux, dans ses Lettres écrites d'Italie à M. Charles Pictet, a le premier indiqué et fait connaître la ferme de San-Rossore, fondée par les Médicis. Une belle avenue d'ormes et de peupliers, de la longueur de trois milles, avec des bancs de marbre blanc de distance en distance, y conduit; de chaque côté elle est bordée d'un petit canal, qui fertilise par ses irrigations les prés voisins : deux statues de marbre sont à l'entrée de l'avenue; deux autres, de Diane et d'Endymion, placées à l'entrée de la ferme, annoncent que ce lieu est consacré à la chasse. La *bandita reale*, ainsi que s'appelle aussi cet immense établissement, tire son revenu de ses bois, et son luxe de ses prairies. On y nourrit plus de deux mille vaches; on y élève plus de quinze cents chevaux. Ces animaux errent çà et là au milieu de vastes pâturages, tantôt seuls, tantôt en troupes et libres, comme au temps de la création. Mais la principale curiosité du domaine de San-Rossore est le troupeau de chameaux dont les ancêtres furent amenés sur cette plage à l'époque des croisades (les plus grandes maisons de l'Europe ne remontent pas plus haut) par un grand-prieur de Pise de l'ordre de Saint-Jean. Une vingtaine de chameaux sont employés aux travaux de la ferme, et logent à l'étable : plus de soixante habitent vagabonds au milieu des forêts de pins, et le long des sables qui bordent la mer. Dans la grande chaleur du jour on voit ces derniers venir jouir du soleil, tantôt debout, tantôt couchés sur le sable, et se levant grave-

ment à l'aspect de l'homme qui passe. Ces sables, cette mer, ces chameaux, la pureté et l'éclat du ciel, la solitude, le silence, donnent à ce tableau quelque chose d'oriental, de nouveau, de poétique, qui plaît à l'imagination, et la transporte au désert. Nous trouverons près de Monte-Circello les porcs de l'Odyssée, descendants des compagnons d'Ulysse[1] : ici, sont les chameaux de la Jérusalem ; l'Italie seule a de ces bêtes épiques. Je n'ai point visité les îles voisines du mont Gargano, sur le rivage de la Pouille ; mais il est fort probable que les compagnons de Diomède, changés en oiseaux[2], n'ont point manqué de postérité. Les nobles chameaux de Pise n'ont pas toujours un sort digne de leur origine ; ils sont vendus moyennant la somme modique de six ou sept louis aux charlatans de l'Europe, qui les promènent de ville en ville, ou bien ils peuplent de leurs carcasses les divers musées d'histoire naturelle. Quelques personnes pensent que les chameaux pourraient utilement être introduits dans les pays de montagnes ; leur lait est agréable, leur tonte de quelque produit, et leur poil sert à fabriquer des tapis. L'éducation corrigerait aisément leurs habitudes sauvages, car on a remarqué que les chevaux semblaient peu à leur aise avec les chameaux de la ferme de San-Rossore.

CHAPITRE XVII.

Bains. — Vanité de Montaigne. — Eau de Pise.

Les célèbres bains de Pise, dits de *Saint-Julien*, moins fréquentés, depuis quelques années, que ceux de Lucques plus agréablement situés, étaient des thermes antiques, ainsi que le constatent quelques fragments de colonnes et d'inscriptions. Dans le moyen âge, leur réputation se soutint ; ils furent restaurés par la comtesse Mathilde, et le bain dit *della Regina* paraît tirer son nom de cette reine des îles Baléares, prisonnière

1. *V.* liv. XIV, chap. XV.
2. *Æn.* XI, 270.

des Pisans, qui, à cette époque de leur gloire, avaient conquis ses états, et découvert les Canaries. La reine des Baléares embrassa le christianisme, ainsi que son fils, qui devint chanoine de la cathédrale et fut un prêtre fort édifiant; il fut même nommé gouverneur de Majorque, son île natale. La conquête des îles Baléares est le sujet d'un poëme contemporain du diacre Laurent de Vérone, témoin oculaire attaché à l'archevêque de Pise, Pierre, poëme en vers hexamètres, regardé comme un peu moins barbare que les autres productions latines du même temps.

Le splendide bâtiment actuel est de la moitié du dernier siècle. Plusieurs savants, parmi lesquels l'illustre médecin de Florence Cocchi, ont analysé la vertu de ces eaux. Montaigne était venu les prendre lorsque, le 7 septembre 1581, il reçut la nouvelle de sa nomination à la place de maire de Bordeaux, fonction dans laquelle il dut médiocrement réussir, puisqu'il en a si peu parlé. Je n'ai point recherché ses armes qu'il avait fait blasonner, dorer, encadrer et clouer dans la chambre qu'il occupait, « sous cette condition qu'elles devaient être censées « données à la chambre, non au capitaine Paulino, quoiqu'il fût « maître du logis, et attachées à cette chambre, quelque chose « qui pût arriver dans la suite, » car j'ai peu de goût pour les monuments de la vanité des philosophes.

Mais si les bains de Pise ont décliné, l'eau qui se boit dans cette ville, et qui n'est point celle de l'Arno, est agréable, légère, salubre et presque comparable à celle de Rome.

CHAPITRE XVIII.

Livourne. — Venezia. — Lazaret. — Synagogue. — Juifs. — Esclaves de Tacca. — Magasin des huiles. — Manufacture de corail. — Magasin Micali. — Cimetière anglais. — Ardenza. — Montenero.

J'ai par trois fois visité Livourne, et il m'a toujours semblé que, dans cette ville nouvelle, *la plus indocte de l'Italie*[1], dans

1. Réponse d'Akerblad à Courier, du 16 novembre 1808.

ce comptoir vaste et bruyant de nations diverses, je me trouvais comme jeté hors de l'Italie, et que je ne me sentais plus sur cette terre poétique. Livourne vient de s'accroître considérablement et avec rapidité par la réunion des faubourgs. Elle doit, dit-on, presque égaler Florence en étendue; sa population s'élève à 78,000 âmes; mais il y aura toujours bien loin de sa prospérité matérielle, de sa civilisation anglaise ou américaine, aux nobles souvenirs de la patrie du Dante, de Machiavel, de Michel-Ange et de Galilée.

Des mendiants, des forçats les fers aux pieds, remplissent les rues. Les services que ces derniers peuvent rendre en balayant ne me paraissent pas devoir compenser l'impression funeste que doit produire sur le peuple cette vue habituelle du crime vivant, agissant, marchant. On devrait n'employer les forçats qu'aux travaux du port, ou bien faire en sorte que leur nettoyage des rues fût terminé le matin. Le quartier de la *Venezia*, ainsi appelé de ses canaux, rempli d'assassins, d'escrocs, de contrebandiers, de vagabonds, gymnase même de vol pour l'enfance, un des plus impurs repaires de grandes villes, est encore plus mal composé que l'Alsace des *Aventures de Nigel*, de Walter Scott, ou que la Cour des miracles de la *Notre-Dame de Paris*, de Victor Hugo. La justice française, les *maladetti débats*, comme l'appelaient ces indignes Vénitiens dans leur fureur impuissante, avaient dompté cette canaille à laquelle la philanthropique douceur des lois toscanes a rendu tous ses vices. Je ne suis resté que cinq jours à Livourne lors de mon dernier passage. La première nuit, je fus réveillé au milieu de la nuit par les cris *i ladri* (les voleurs) qui, au nombre de quatre, avaient paru sur les toits, et ne purent, selon l'usage, être arrêtés par les sbires. C'était la quatrième fois que le même hôtel subissait un pareil siége. Le surlendemain d'autres cris annonçaient qu'une femme, qu'une mère de cinq enfants assassinait son mari de trois coups de stylet. Livourne et sa *Venezia* sont un argument sans réplique à toutes nos vertueuses et chimériques utopies sur l'abolition de la peine de mort. Ce système, invoqué au nom de la civilisation, ramène à la barbarie de la *Vendetta*, puisque, si la société ne

fait pas justice du crime, l'individu offensé rentre dans son droit et se charge de punir le meurtrier.

Livourne, ennuyeuse, insignifiante lorsqu'on n'y fait point d'affaires, demande fort peu de temps au voyageur, et les premiers et presque seuls monuments de la ville sont le Lazaret et la Synagogue[1]. Le Lazaret est dans son genre vraiment superbe : il est impossible de n'être pas frappé de l'intelligence de tant de précautions prises contre la peste. La Synagogue est grande, magnifique; les juifs y sont pêle-mêle, le chapeau sur la tête, comme à la bourse. Cette manière familière d'adorer Dieu paraît encore plus étrange lorsqu'on la compare au culte solennel et presque théâtral des églises d'Italie. Un gros rabbin portant un long éventail vert, comme celui des vieilles marquises de comédie, éventail dont il faisait un fréquent et bruyant usage, entonna le premier un verset qui fut comme le signal de cette espèce de plain-chant à peu près aussi harmonieux que le nôtre. Le sermon se fait encore en langue espagnole, usage ancien et bizarre qui remonte aux premiers juifs espagnols et portugais réfugiés à Livourne.

Le quartier des juifs est le plus peuplé; ils sont quatre mille sept cent un. L'enseignement mutuel a été introduit dans leurs écoles de pauvres, que l'on cite comme bien dirigées, et propres à détruire les anciennes habitudes d'oisiveté et d'abjection de cette classe. D'après les lois de Léopold, les juifs jouissent en Toscane de tous les droits de citoyen, et ils peuvent être admis comme les autres propriétaires aux diverses magistratures municipales.

Au port, les quatre Esclaves enchaînés au pied de la statue de Ferdinand Ier, de Tacca, sont un des meilleurs ouvrages de sculpture de la fin du XVIe siècle. Jamais monument ne fut plus

1. La grande citerne, ouvrage récent de M. Pascal Poccianti, premier architecte du grand-duc de Toscane, que j'ai vu en 1834, est une bonne et utile construction, mais qui ne mérite point l'éloge exagéré qu'on en fait à Livourne; elle n'a point le caractère qui lui conviendrait, et son coûteux portique, qui n'annonce guère une citerne, offre beaucoup trop d'architecture pour cette sorte de monument.

mérité : Livourne a été vraiment fondée par Ferdinand ; il s'y rendait souvent afin d'exciter les travailleurs ; il l'appelait *sua dama* (sa dame) ; elle lui doit son lazaret, ses remparts, sa population de réfugiés et de vagabonds, et il est comme le Romulus pacifique de cette Rome maritime et marchande.

Le magasin des huiles fondé, en 1705, par Côme III ; la manufacture de corail, propriété particulière, sont, dans des genres différents, d'utiles et splendides établissements. Le magasin Micali, quoique déchu de la réputation à laquelle il parvint sous Léopold, qui le protégeait tellement qu'on alla jusqu'à dire qu'il y était intéressé, est encore un des plus complets et des plus riches bazars qui se puisse imaginer. On y trouve à des prix modérés de charmants objets sous le rapport de l'art ou de l'industrie.

Le cimetière anglais de Livourne, malgré l'excessif éclat de ses marbres, qui lui donne un peu l'air d'un grand atelier de marbrier, est singulièrement touchant. Il est difficile de ne pas être ému à l'aspect de tous ces tombeaux d'étrangers, de voyageurs morts loin de leur patrie. Il règne dans la plupart des inscriptions une précision, une simplicité de douleur qui attendrit. Quelques uns de ces voyageurs, pleins de jeunesse, d'espérance, amis des lettres et des arts, allaient demander des jouissances, des souvenirs à la terre qui les a dévorés. La plus célèbre de ces tombes n'est pas toutefois fort mélancolique ; c'est la pyramide consacrée par ses compatriotes à l'historien et romancier satirique Smollett, mort à cinquante et un ans, consul d'Angleterre à Livourne.

Indépendamment du Dôme et de quatorze églises, il existe à Livourne des temples, des cimetières de presque tous les cultes. Le rapprochement de tant de religions diverses explique cette sorte d'incertitude, d'incrédulité, résultat ordinaire des voyages, que, sous Louis XIV même, La Bruyère peignait si naturellement : « Quelques uns achèvent de se corrompre par « de longs voyages..... ; ils voient de jour à autre un nouveau « culte, diverses mœurs, diverses cérémonies ; ils ressemblent « à ceux qui entrent dans les magasins, indéterminés sur le

« choix des étoffes qu'ils veulent acheter : le grand nombre de « celles qu'on leur montre les rend plus indifférents; elles ont « chacune leur agrément et leur bienséance : ils ne se fixent « point, ils sortent sans emplette. »

La promenade de l'*Ardenza* offre le soir la réunion du beau monde de Livourne ; elle est comme une espèce de Corso marchand. Quoique les poëtes, depuis Homère et Virgile, regardent le bord de la mer comme le lieu le plus propre à la rêverie, la plage aride de l'*Ardenza* ne peut produire le même effet ; elle a même perdu l'espèce de pittoresque que lui donnaient les costumes levantins que j'y avais précédemment observés et que je n'y ai point retrouvés en 1834, et elle ne présente plus qu'une double file de carrosses sur un terrain raboteux et avec des toilettes européennes.

De charmantes maisons de campagne couvrent le Montenero à quelques milles de Livourne. L'église de la Madone, remarquable par la variété et la richesse de ses marbres, excite au plus haut point la vénération des gens du peuple et des marins qui, pieds nus, y font de fréquents pèlerinages. La vue de la mer, de Livourne, des îles de Capraja, de la Gorgone, d'Elbe et même de la Corse, de la campagne et des montagnes de Pise est admirable.

LIVRE DOUZIÈME.

ROMAGNE. — ABRUZZES.

CHAPITRE PREMIER.

Aspect. — Romagnoles. — Imola. — Faenza. — Françoise Bentivoglio. — Maison de fous. — Manufacture. — Capucins. — M. Strocchi.

La voie Émilienne que l'on suit jusqu'à Rimini est un reste utile de la grandeur romaine. L'aspect du pays paraît singulièrement florissant, puisqu'il offre, rapprochées à quelques lieues de distance et sur la route directe de Rimini, une suite de villes grandes, peuplées, bien bâties, ayant chacune son palais, son dôme, sa grande place et ses souvenirs historiques. L'ardeur pour les idées nouvelles, produite par l'exagération contraire et l'inégalité résultant des priviléges et de la domination ecclésiastique, était extrême dans la jeunesse de ces villes, la plus instruite de l'Italie, ainsi que celle des autres villes de l'Italie centrale, et les événements de 1831 et de 1832 ne m'ont point surpris. Ces opinions avaient pénétré jusque dans le peuple et le clergé. Le caractère emporté des habitants ajoutait à leur violence, quoiqu'elle n'eût point encore éclaté; car le Romagnole est capable d'excès dans le bien comme dans le mal, et il peut devenir, selon l'impulsion qu'il reçoit, héros ou brigand[1].

1. *Questi diavoli Romagnoli*, écrivait Annibal Caro en 1540, *ci danno molto da fare; tutta volta sono alle mani d'uno, che dara più da fare a loro: pur questa mattina ne sono impiccati due, e sene impiccheranno degli altri.... Ora penso che ci fermeremo pur qui qualche mese, e forse a Ravenna, se si potra fare che costoro non si amazzino ogni giorno come sogliono, subito che 'l presidente volge loro le spalle.* Lettere di negozi, 54.

Imola, bâtie sur les ruines du *Forum Cornelii*, conserve à sa cathédrale le corps de saint Pierre Chrysologue, archevêque de Ravenne, célèbre orateur sacré du ve siècle, dont le surnom indique quels prodigieux effets furent attribués à son éloquence. Aux *Scalzi*, les *Quatre saints couronnés* sont un des beaux ouvrages de Ligozzi.

Le théâtre qui ne sert point, est une construction fort bizarre, quoique vantée. Les pilastres et les grosses cariatides de l'avant-scène nuiraient considérablement au développement et à l'effet du spectacle.

La bibliothèque d'Imola compte environ quatre mille volumes et quatre manuscrits. La Bible hébraïque, parchemin, in-4°, du XIIIe siècle, est regardée comme précieuse d'après le jugement écrit et imposant de M. Mezzofanti; un manuscrit arabe de 1612, in-8°, traitant de religion et de législation, fut pris sur les Turcs par le comte Blaise Sassatelli d'Imola, général au service du duc de Ferrare.

Faenza, selon ses historiens et ses poëtes, tire son nom de Phaéton :

> . . . . . *Ecco l' eccelsa*
> *Città che prese nome da colui*
> *Che si mal careggiò la via del sole,*
> *E cadde in Val di Po.* . . . . . [1]

L'ancienne fécondité de ses champs, vantée par Varron et Columelle, ne paraît point épuisée; la culture est très-belle. La maison commune était l'ancien palais de Galeotto Manfredi, seigneur de Faenza, tué de la main de sa femme, Françoise Bentivoglio, Italienne jalouse et outragée, qui le voyant résister avec avantage aux quatre assassins qu'elle avait cachés sous le lit, s'élança elle-même de son lit et saisit une épée dont elle le frappa, crime qui renouvelle et surpasse à la fin du XVe siècle les tragiques attentats que la fable raconte de Clytemnestre, et l'histoire du moyen âge de Rosmonde. Monti a composé une belle tragédie de Galeotto Manfredi. On voit encore la fenêtre de la chambre témoin de ce meurtre : les traces même du sang

1. M. Charles Pepoli. *L'Eremo*, Can. II.

n'ont disparu ; dit-on, que depuis quelques années, sous le badigeonnage italien. Laurent de Médicis s'intéressa, par la suite, au sort de Françoise, prisonnière des habitants de Faenza, et il obtint sa délivrance ; il consentit même, à la prière de son père Bentivoglio, à intercéder auprès du pape pour qu'elle fût relevée des censures ecclésiastiques. Le motif que Bentivoglio fit valoir auprès de Laurent, pour l'engager à cette démarche, peut sembler étrange : IL AVAIT LE PROJET DE LA POURVOIR D'UN AUTRE ÉPOUX.

La cathédrale a une excellente *Ste Famille*, d'Innocent d'Imola. Le gymnase communal, ancien couvent des Servites, offre plusieurs peintures remarquables de Giacomone, artiste de Faenza, imitateur et propagateur dans la Romagne du goût de Raphaël.

La fontaine de la place a de bons ouvrages de Giacometti, célèbre sculpteur et fondeur du XVIe siècle.

Faenza a une maison de fous fort bien dirigée, qui, depuis quinze ans, a reçu toutes les améliorations et les adoucissements philanthropiques dont le régime de ces établissements est susceptible. On a remarqué que le nombre des entrées était d'ordinaire le double au printemps.

La manufacture de faïence, très-ancienne, ne se recommande guère que par la solidité de ses produits, qui conservaient encore les vieilles et mauvaises formes du siècle dernier. L'imitation assez exacte de vases étrusques m'a semblé ce qu'il y avait de mieux.

Le couvent des capucins, près de Faenza, a recouvré son beau tableau du Guide, la *Vierge et S. Jean*, destiné dans le temps à Paris, resté à Milan, et qui mérite bien que l'on se détourne un peu pour aller le contempler.

Faenza possède un poëte et helléniste célèbre en Italie, M. le chevalier Strocchi, auteur de vers italiens et latins très-estimés pour la verve et la pureté du langage, et traducteur des Hymnes de Callimaque, des Bucoliques et des Géorgiques de Virgile, ainsi que des étranges poésies du roi Louis de Bavière. Élève de Visconti, ami de Monti, membre de l'ancien Institut italien, ce vieillard vénérable allie la gloire littéraire aux qualités privées et aux vertus publiques.

CHAPITRE II.

Ravenne. — Cathédrale. — Saint-Vital. — Mosaïques. — Bas-reliefs. — Tombeaux d'Isaac ; — de Placidie. — Saint-Jean Évangéliste. — Saint-Apollinaire. — Palais de Théodoric. — Classe. — Collége. — Saint-François. — Le P. Alfieri. — *Braccio-forte.*

La partie de la voie Émilienne qui conduit à Ravenne et à Rimini, fut autrefois parcourue par la foule des Romains qui allait s'embarquer pour la Grèce. Aujourd'hui la poste vous laisse à Faenza, et les voituriins ont remplacé sur la route les chars du peuple-roi. Ce coin de l'Italie n'est pas assez visité. Il me paraît une de ses parties les plus intéressantes et les plus curieuses. Le voyageur qui postillonne de l'*Albergo reale* de Milan à l'hôtel de Schneiderff de Florence, pour courir de là chez Cerni à Rome et à l'hôtel de la Victoire de Naples, n'a point vu la partie intime et réelle de ce pays, son aspect désolé, ses tristes et beaux rivages, et il n'a pu connaître cette hospitalité italienne si pleine d'obligeance et de bonhomie.

Ravenne, autrefois défendue par la mer, asile d'empereurs effrayés des barbares, est encore plus déchue que Venise, asile de peuples fuyant devant Attila. Cette capitale de l'empire d'Occident, cette résidence des rois goths et des exarques grecs, n'était que simple sous-préfecture de notre royaume d'Italie ; elle n'avait pu s'élever aux honneurs du chef-lieu qui était à l'obscure Forlì. Aujourd'hui elle a un légat, un vice-légat, et compte environ seize mille habitants.

La cathédrale de Ravenne, antérieure au IVe siècle, était une des églises qui conservait le plus de traces des anciennes basiliques ; refaite en 1749, et perpétuellement badigeonnée, elle a complétement perdu son air vénérable. A la sacristie, la chaire pastorale de saint Maximien, ouvrage précieux du VIe siècle, qui montre les premiers pas de l'art en Italie au sortir de la barbarie, a même été lavée ou grattée avec une telle ardeur, qu'un morceau détaché dans ce nettoyage a seul conservé sa première

et belle couleur d'un jaune doré, bien différent de la blancheur terne et grise du reste. Le baptistère, autrefois une des chapelles de la cathédrale, en est aujourd'hui séparé par une rue. Derrière le chœur, deux grandes plaques de marbre grec couvertes d'animaux symboliques, ouvrages du VIe siècle, faisaient partie de l'ancienne chaire. Dans le vestibule de la sacristie, un calendrier pascal sur marbre, des premiers temps du christianisme, est un curieux monument des connaissances astronomiques de cette époque. On remarque quelques tableaux : le *Miracle de la Manne*, un des meilleurs du Guide; sa lunette, au-dessus de l'autel de la même chapelle du S.-Sacrement, d'une merveilleuse légèreté; *S. Orso, consacrant la cathédrale de Ravenne*, de M. Camuccini, qui prouve que sa couleur n'est pas toujours au-dessous de son savant dessin. Quelques débris de l'ancienne porte ont été appliqués derrière la nouvelle; ils sont en bois de sarment, très-solides, et ils confirment ce qu'ont avancé Pline et les anciens, que la vigne pouvait devenir un arbre très-gros et très-fort. La vigne sauvage et celle de Chypre servaient à la statuaire, et la Diane d'Éphèse était de ce dernier bois.

La basilique octogone de Saint-Vital, magnifique et hardi monument de l'architecture des Goths, monument capital pour l'histoire de l'art, offre le style byzantin dans toute sa variété, dans tout son éclat oriental. Bâtie sous Justinien, à l'imitation de Sainte-Sophie, Charlemagne la fit copier pour l'église d'Aix-la-Chapelle. A la voûte du chœur une vaste et belle mosaïque représente, d'un côté Justinien avec ses courtisans et ses guerriers, de l'autre l'impératrice Théodora avec ses dames. Telle est sa parfaite conservation que les figures, comme toutes celles de ce genre qui existent à Ravenne, sont véritablement vivantes : on pourrait, dans ce chœur, se croire à la cour de Constantinople : les traits de Théodora, de cette comédienne, passée d'un trône de théâtre sur le trône du monde, ont encore un certain air lascif qui rappelle ses longues prostitutions. Lorsque je contemplais les traces de Constantinople qui existent à Ravenne, il me semblait que cette ville curieuse était aujourd'hui plus

Constantinople que Constantinople elle-même, dont la barbarie et le fanatisme ottoman ont dû bien davantage changer l'aspect. Citoyen de Byzance, je croyais voir accourir ses lettrés, ses légistes, ses théologiens, ses moines, ses argumentateurs, nation décrépite, et la splendeur de l'édifice ne me dissimulait point la faiblesse de l'empire. Quelques ornements de la fin du dernier siècle sont de fort mauvais goût, et les grosses guirlandes de roses, peintes et comme suspendues à la colossale coupole, paraissent singulièrement ridicules. Deux antiques bas-reliefs de marbre de Paros, dits le *Trône de Neptune*, comparés aux ouvrages de Phidias et de Praxitèle, furent pudiquement mutilés en secret par un prêtre de la paroisse trop scrupuleux, qui faillit alors, sous l'administration française, porter la peine de son bizarre délit. Un autre précieux bas-relief, l'*Apothéose d'Auguste*, est à l'entrée de la sacristie. A la chapelle du Saint-Sacrement, voisine, le ciboire doré de l'autel du milieu passe pour être du dessin de Michel-Ange.

La belle tombe d'Isaac Arménien, huitième exarque de Ravenne, mort en 641, qui lui fut élevée par sa femme, a une inscription grecque d'une extrême tendresse, puisque son veuvage y est comparé à celui de la tourterelle.

Le mausolée souterrain de Galla Placidia semble un monument des catastrophes effroyables du bas-empire. Cette fille de Théodose, sœur d'Honorius, mère de Valentinien III, née à Constantinople, morte à Rome, fut esclave deux fois, reine, impératrice, épouse d'abord d'un roi goth, beau-frère d'Alaric, épris de sa captive, et ensuite d'un général de son frère qu'elle sut également asservir; femme habile, mais sans générosité, sans grandeur, qui hâta la chute de l'empire, et dont l'ambition et les vices ont obscurci et comme souillé l'infortune. La tombe, autrefois couverte d'argent ou d'or artistement travaillé, n'est aujourd'hui que de simple marbre blanc, uni; elle paraît encore dominer dans le caveau; à sa droite est le tombeau de l'empereur Honorius II, à sa gauche celui de Constance, le général romain, second mari de Placidie.

L'ancienne église Saint-Jean-Baptiste, consacrée par saint

Pierre Chrysologue, à laquelle était attaché le confesseur de Placidie, saint Barbazian, prêtre d'Antioche, a deux tableaux estimés : le premier, la *Vierge*, *deux Anges*, *S. Sébastien et Albert le Carme*, très-vanté par Vasari, de Rondinelli, peintre de Ravenne, élève et imitateur de Jean Bellini ; le second, *S. Victor*, le chef-d'œuvre de Pasquali de Forli.

L'église Saint-Théodore ou du Saint-Esprit, gothique, fut élevée au VIe siècle par Théodoric, et réservée aux évêques ariens : une antique chaire de marbre, avec des sculptures de cette époque, fut peut-être à leur usage.

Saint-Michel *in Africisco* offre un des exemples trop communs de l'indigne profanation des monuments de l'art. Cette église du VIe siècle, supprimée en 1805, sert maintenant de marché aux poissons, et dans la tribune, où l'on admire encore une belle mosaïque, est le dépôt des baquets, des poids et des balances.

A Saint-Dominique les *Quinze mystères du Rosaire* sont un ouvrage gracieux de Luc Longhi, peintre de Ravenne, du XVIe siècle, qui a fait aussi une belle *Invention de la Croix*. La riche et moderne chapelle du Crucifix conserve une curieuse antiquité chrétienne ; c'est un Crucifix de bois couvert artistement de toile fine imitant la peau humaine : une inscription mise au bas rapporte que ce Christ sua du sang lors de la bataille de Ravenne, tant était grande la terreur des armes françaises succédant aux campagnes fictives et concertées des *condottieri*[1].

La fondation de l'illustre basilique de Saint-Jean évangéliste, dite *della Sagra*, est due à Placidie, à la suite d'un vœu fait par elle au milieu d'une tempête, lorsqu'elle revenait de Constantinople à Ravenne avec ses enfants. La tradition rapporte que Placidie, qui avait inutilement recherché quelque relique du saint afin d'en enrichir sa basilique, priant une nuit dans celle-ci et à ce sujet, saint Jean lui apparut en habits pontificaux et encensant l'autel et l'église ; ravie d'un tel prodige, la princesse s'était jetée aux pieds du saint qu'elle avait embrassés, et qui

1. V. liv. VII, chap. III.

disparut aussitôt lui laissant miséricordieusement une de ses sandales. Un bas-relief de marbre représente cette vision; il paraît du XIIe siècle ou du siècle suivant, comme les autres sculptures du temple. La *Confession* conserve l'ancien autel formé de marbre grec, de serpentine et de porphyre. A la chapelle Saint-Barthélemy, on voit dans le mur les fragments d'une mosaïque découverte dans le dernier siècle, qui offre l'ouragan et le vœu de Placidie. La voûte de la seconde chapelle est peinte par Giotto.

Après le Dante, Théodoric est le plus grand des nombreux souvenirs de Ravenne. Sans parler ici de son superbe mausolée [1], un portique sur la place, soutenu par huit grosses colonnes de granit brun portant son chiffre, est le seul reste des portiques qui conduisaient à la fameuse basilique d'Hercule, restaurée par lui; une espèce de mur élevé, dans lequel sont incrustées huit petites colonnes de marbre, et une belle cuve de porphyre, sont l'unique débris de son palais, de celui de ses successeurs et des exarques. Le principal destructeur de ce palais fut Charlemagne, qui, avec la permission du pape Adrien Ier, transporta en France ses ornements les plus riches: étrange accord du sacerdoce et de l'empire contre un monument! Près du palais de Théodoric est l'église Saint-Apollinaire, érigée par lui au commencement du VIe siècle, et toute resplendissante de sa magnificence et de son histoire, malgré l'irrégularité et la corruption de l'architecture. Les vingt-quatre colonnes de marbre grec qui divisent l'église en trois nefs furent transportées de Constantinople. Une superbe mosaïque offre la vue de Ravenne à cette époque, et vingt-cinq figures entières de saints tenant chacun une couronne à la main qu'ils semblent présenter au Sauveur; de l'autre côté, les vingt-deux saintes, ayant aussi chacune à la main une couronne, sont gracieuses, et leur toilette paraîtrait encore aujourd'hui fort élégante. Au milieu de la nef, on voit l'antique chaire de marbre grec ornée d'ouvrages gothiques.

La majestueuse et riche église de Sainte-Marie *in Porto*, bâ-

1. *V.* ci-après, chap. V.

tie en 1553, a sur un de ses autels le *Martyre de S. Marc*, chef-d'œuvre du jeune Palma. On y vénère une image de la *Vierge* en marbre vêtue à l'orientale, et priant les mains en l'air selon l'ancien usage. A la sacristie, un vase antique de porphyre est d'une belle forme et bien travaillé.

A l'église Sainte-Agathe, ornée de riches colonnes dont deux à gauche tachetées imitent la couleur de la peau de serpent, la *Sainte et d'autres saintes* est un des bons tableaux de Longhi.

La splendide église de Saint-Romuald, ou *Classe* élevée en 1630, est devenue la chapelle du collége de Ravenne, un des meilleurs d'Italie, et qui compte quatre-vingt-dix élèves et deux cents externes. Le porphyre, le marbre africain, le cipollin, le vert antique, l'albâtre, le lapis-lazzuli brillent dans cette chapelle de collége. Elle a quelques peintures : la *Vision de S. Romuald*, bonne fresque de Barbiani; le *Saint*, du Guerchin; *S. Barthélemy et S. Sévère*, de Franceschini; le *S. Benoît*, de Cignani; à la sacristie, la célèbre *Résurrection de Lazare*, de François da Cottignola. Au réfectoire, une grande fresque des *Noces de Cana* est de Luc Longhi et de son fils François : le voile mis à la femme placée près du Sauveur, et qui la couvre modestement, fut ajouté par Barbara Longhi, fille de Luc, d'après le scrupule et les instances, dit-on, de saint Charles Borromée, alors légat de Ravenne.

L'ancienne église Saint-François, bâtie vers le milieu du ve siècle, est intéressante. A la chapelle du Crucifix, deux colonnes de marbre grec veiné sont décorées de chapiteaux superbes de Pierre Lombardo, qui a fait aussi les arabesques exquises de la frise et des pilastres. La famille des Polenta, immortalisée par l'hospitalité qu'elle accorda au Dante, et par l'infortune de Françoise de Rimini, fille de Guido da Polenta, avait sa sépulture dans cette église; une grande pierre sculptée représente revêtu d'habits de franciscain, un de ces seigneurs de Ravenne, Ostasio, mort en 1396. Sur une autre pierre, on voit le P. Henri Alfieri d'Asti, général de l'ordre des franciscains, mort à quatre-vingt-douze ans, en 1405; on retrouve déjà sous le froc de ce

moine du XIVe siècle, la physionomie haute et sévère de son arrière-neveu le tragique.

Le monument dit *Braccio-forte*, représentant un guerrier mort, serait une belle sculpture de Campo Santo : Canova l'estimait; l'auteur en est inconnu.

CHAPITRE III.

Bibliothèque. — Manuscrit d'Aristophane. — Médaille de Cicéron. — Papyrus. — Académie des Beaux-Arts. — Palais du chevalier R******.

La bibliothèque de Ravenne, fondée, en 1714, par l'abbé D. Pierre Canneti de Crémone, considérablement augmentée, en 1804, des bibliothèques de couvents supprimés, compte plus de quarante mille volumes; elle a sept cents manuscrits et un nombre égal d'éditions du XVe siècle, parmi lesquelles plusieurs des plus rares[1]. Le célèbre manuscrit d'Aristophane, du Xe siècle, unique, complet, servit à M. Bekker, pour donner l'édition d'Invernizi[2] : on a regretté qu'il n'ait point publié le scoliaste grec resté inédit et indispensable pour l'intelligence du comique athénien. Le manuscrit de Ravenne rappelle un exemple de ce patriotisme municipal et littéraire qui anime les Italiens, à défaut de l'esprit public des États libres qu'ils ne peuvent connaître : Eugène Beauharnais, vice-roi, voulut acheter ce manuscrit; la ville s'y refusa et cacha le volume; le cardinal Gonsalvi donna l'ordre depuis de le vendre au roi de Danemark, il éprouva la même résistance; il fallut envoyer deux employés de la bibliothèque de Copenhague pour en prendre copie. Un manuscrit du Dante est, dit-on, de son temps, et sa version ne paraît point encore avoir été consultée. On remarque, au médaillier, la médaille de Cicéron qui, d'après le jugement de Visconti et

1. Les *Décrétales de Boniface VIII*, de Mayence (1465); le *Pline* de Venise (1469); la *Bible* de Venise (1476) avec de jolies miniatures; le *Dante* de Milan (1478).

2. Leipsick, 1794, in-8°, deux vol.

d'autres savants antiquaires, fut frappée par la ville de Magnésie, près du mont Sipyle, dans la Lydie, en souvenir des bienfaits de Cicéron, lorsque son fils jouissait de la faveur d'Auguste, qui l'avait élevé aux premières dignités de l'État, et lui avait confié l'administration de l'Asie. La médaille d'argent du pape Benoît III est curieuse, puisqu'elle sert à réfuter la fable de la prétendue papesse Jeanne.

Le musée lapidaire offre une collection précieuse d'inscriptions païennes et chrétiennes, provenant la plupart du pavé de la vieille basilique. Les papyrus de Ravenne avaient de la célébrité : un seul du XIIe siècle, d'une grandeur vraiment extraordinaire, très-bien conservé, se voit à la bibliothèque peu nombreuse de l'archevêché; c'est un bref du pape Pascal II, qui confirme les droits et priviléges des archevêques de Ravenne.

Le patriotisme municipal, que nous avons déjà loué chez les Italiens, créa, en 1827, à Ravenne, un établissement dont le but est à la fois agréable et utile; c'est l'Académie élémentaire des Beaux-Arts destinée à perfectionner les divers arts et métiers, et à répandre le goût et le sentiment du beau. Les élèves, de la province, reçoivent, pour prix annuels, trois médailles d'argent et un nombre égal de médailles d'or pour les prix qui se distribuent tous les trois ans. Le musée, à sa naissance, s'est trouvé composé de plus de quatre cents tableaux offerts par les principaux habitants, des meilleurs maîtres, et parmi lesquels il en est de Léonard, du Corrège, du Dominiquin, du Guerchin, de Louis Carrache, du Guide, de l'Albane, du Tintoret, de Rubens, de Poussin et de Luc Longhi, habile peintre de Ravenne du XVIe siècle, qui n'ayant guère quitté sa ville n'a pas toute la réputation qu'il mérite. Des plâtres de quelques chefs-d'œuvre antiques ou de beaux ouvrages modernes ont même été envoyés de Florence et de Rome par de généreux donateurs qui apprécient la bonne direction et les sages règlements de cette bienfaisante fondation.

J'ai visité le palais de M. le chevalier J**** R*****, décoré avec goût et magnificence. Un beau plafond d'Agricola représente la *Mort de Camille*, reine des Volsques; la tête noble,

calme, souffrante, et à laquelle l'artiste n'a point avec raison donné l'INDIGNATA *sub umbras* du poëte, offre les traits de madame Murat dont M. le chevalier R****** a épousé la fille; allusion ingénieuse et touchante à une catastrophe domestique.

CHAPITRE IV.

Tombeau du Dante. — Le Dante.

Le tombeau du Dante est, pour l'imagination, le premier des monuments de Ravenne, et l'un des plus illustres tombeaux du monde. Mais la coupole mesquine et de mauvais goût dans laquelle il fut placé vers la fin du dernier siècle, paraît bien peu digne d'une telle sépulture. La dépouille du poëte semble, comme lui-même, avoir eu ses catastrophes. Environ deux années après sa mort, Guido da Polenta, qui lui avait offert un asile et décerné de pompeuses funérailles [1], ayant été chassé de Ravenne, le cadavre du Dante faillit à être déterré de l'église des Frères-Mineurs de Saint-François, et ses os, comme son livre de la *Monarchie* [2], furent menacés d'être livrés aux flammes, par ordre du cardinal Beltram del Poggetto : les Florentins poursuivirent jusqu'à sa mémoire, et le pape l'avait excommunié. Cent soixante ans s'écoulèrent jusqu'à ce que le sénateur Bernard Bembo, podestat de Ravenne pour la république de Venise, et père du cardinal, lui fît élever un mausolée d'après le dessin de l'habile architecte et sculpteur Pierre Lombardo, mausolée réparé en 1692 par le cardinal légat Corsi de Florence, et rebâti dans l'état actuel en 1780, aux frais d'un de ses successeurs, le cardinal Valenti Gonzaga de Mantoue. A la voûte de la coupole sont les quatre médaillons de Virgile, de Brunetto Latini, le maître du Dante, dont il avait si bien appris *come l' uom*

1. Villani rapporte qu'il fut enseveli *a grande onore in abito di poeta.*

2. Le traité de la *Monarchie* fut mis à l'index par le concile de Trente; mais il ne fut placé que dans la seconde classe, comme pour indiquer que ce n'était point les doctrines religieuses mais les idées politiques qui en étaient blâmées.

s' eterna [1], et de ses protecteurs Can grande et Guido. L'aspect de ce marbre funéraire du Dante, devant lequel s'était prosterné Alfieri [2], que Byron avait visité un peu théâtralement revêtu d'un superbe habit militaire, et sur lequel il avait déposé un volume de ses œuvres, cause une foule d'émotions impossibles à décrire. L'infortune de ce grand homme, condamné, privé de ses biens, banni vingt ans de Florence, n'attendrit pas moins que son sublime génie ne confond. Les vers d'Homère sont d'un poëte malheureux d'un âge primitif; le poëme du Dante est un poëme de proscrit, d'une époque de factions et de fanatisme; l'exil a fait ses vers, et son enfer florentin est l'enfer des partis, des révolutions et de la guerre civile. Aussi le Dante, oublié, méconnu pendant près de deux siècles, a-t-il été de nouveau et vivement senti depuis que notre temps a vu les mêmes orages [3]. Aujourd'hui son livre est, pour les Italiens, comme un symbole de liberté; ils s'y réfugient avec amour, et leur admiration leur semble du patriotisme. Il m'est quelquefois arrivé d'en lire plusieurs chants avec les jeunes gens instruits auxquels j'étais adressé, et je me rappelle encore les transports qu'excitaient en eux tous ces magnifiques passages sur la gloire, la grandeur ou l'esclavage de l'Italie : ce commentaire ardent, enthousiaste, me ravissait, et il ne ressemblait point aux commentaires écrits que j'avais essayé de parcourir. Le Dante n'a guère raconté d'événements ou d'aventures; il a pris pour acteurs les passions, les idées qui agitaient son siècle, et la création entière est devenue le théâtre de ce poëme :

1. Paroles du Dante à Brunetto Latini, lorsqu'il le rencontre en enfer, où ses goûts infâmes, et peut-être aussi ses opinions politiques, l'avaient porté à le mettre. *Inf.* can. xv, 85.

2. *Prostrato innanzi a' tuoi funerei marmi.*

Voyez son beau sonnet *O gran padre Alighier*, etc.

3. D'après le relevé curieux de M. Gamba (*Serie de' testi di lingua italiana*, no 309), on remarque qu'il avait paru dix-neuf éditions de la *Divina Commedia*, de 1472 à 1500; quarante, de 1500 à 1600; cinq seulement dans le XVIIe siècle; trente-sept, de 1700 à 1800; et plus de cinquante pendant les vingt-cinq premières années du XIXe siècle. Le Dante, de la jolie édition portative des poëtes italiens, publiée à Paris par Buttura, a été le premier épuisé.

Al quale ha posto mano e cielo e terra[1].

Comme Bossuet, le Dante a sa langue à part, que personne n'a parlée ni avant ni après lui; et, comme notre grand orateur, il sait rendre merveilleusement les choses les plus vulgaires[2]. Peut-être que leur goût de monarchie[3] et d'indépendance de la cour romaine, leur immense foi, leur christianisme si intrépide, la netteté de leur théologie[4], établissent entre eux d'autres

1. *Parad.*, can. xxv, 2.

2. Un des beaux vers du Dante est celui qui montre un tailleur enfilant son aiguille,

Come vecchio sartor fa nella cruna.
Inf. Can. xv, 21.

Quelques détails familiers se rapprochent de certains traits des *Sermons*, des *Élévations à Dieu* et des *Méditations sur l'Évangile*, de Bossuet; tels sont :

Nè da lingua che chiami mamma e babbo.
Inf. Can. xxxii, 9.

Matto è chi spera che nostra ragione
Possa trascorrer la 'nfinita via
Che tiene una sustanzia in tre persone.
State contenti, umana gente, al quia,
Che se potuto aveste veder tutto
Mestier non era partorir Maria.
Purg. Can. iii, 34.

Cui buon volere e giusto amor cavalca.
Can. xviii, 96.

Le vers si triste du Purgatoire sur la misère et l'aveuglement du monde est tout à fait bossuétique :

. . . . . *Frate,*
Lo mondo è cieco, e tu vien ben dà lui.
Can. xvi, 66.

3. On connaît l'épitaphe du Dante mise sur son tombeau, qui lui a été attribuée : *Jura monarchiæ*, etc., et son traité *De monarchiâ*, dans lequel il prétend démontrer l'excellence de ce gouvernement, par l'exemple de la famille qui a son chef naturel, système reproduit de nos jours par un publiciste quelque temps célèbre.

4. Les vers suivants du Purgatoire sont une définition précise du libre arbitre :

Lo cielo i vostri movimenti inizia,

analogies. Le voyage d'Italie est nécessaire à la parfaite connaissance du Dante; il faut, pour le comprendre, avoir contemplé, soit les beautés de la nature qu'il a décrites, soit les ouvrages de l'art qu'il a inspirés; les vieilles peintures de Giotto, d'Orgagna, de Luc Signorelli, le grandiose de Michel-Ange, en sont l'explication la plus éloquente et la plus vraie. Après l'avoir ainsi étudié, on serait tenté de s'écrier, comme le jeune Marc-Aurèle de je ne sais quelle harangue qui certes devait être bien loin de ces vers : *O omnia* [1]! Ce poëte du XIIIe siècle a tout senti et tout exprimé. Qu'on ne vante plus si hautement nos progrès, notre perfectibilité : l'art humain, tout ce qui s'apprend, a pu se perfectionner, mais l'intelligence ne s'est point étendue.

CHAPITRE V.

Environs. — Murs. — Mausolée de Théodoric. — Crocetta. — Alberoni. — Saint-Apollinaire *in Classe*. — Pineta. — Colonne des Français. — Bataille. — Côte jusqu'à Rimini.

Les environs de Ravenne, avec leurs ruines, leurs souvenirs, leur aspect désolé, les vastes marais dont ils sont couverts, semblent une autre campagne de Rome inondée. Le tour des murs de ces grandes et historiques cités est une de mes promenades favorites : les murs de Rome sont au nombre de ses plus intéressants monuments; à Ravenne, on voit encore les brèches faites par les Barbares, que n'arrêtent point les remparts lorsqu'ils ne sont point défendus par le patriotisme et le courage des habitants. Ces murs impuissants me représentaient la fin et le renouvellement des empires.

Non dico tutti; ma posto ch' io 'l dica,
Lume v' è dato a bene ed a malizia.

Can. XVI, 73.

Le Dante a fait jaillir une multitude de beaux vers de questions purement théologiques et dogmatiques.

1. Lett. de Fronton à Marc-Aurèle, liv. II, 6.

Le tombeau de Théodoric, bâti par lui, et d'où ce grand prince, conquérant, législateur, et ami des arts et des sciences, fut rejeté comme arien, est devenu Sainte-Marie-de-la-Rotonde. Le solide monument de ce premier des rois goths en Italie est une imitation assez adroite des mausolées d'Auguste et d'Adrien, tout à fait dans le goût romain ; il prouve l'ascendant qu'obtiennent toujours les vaincus lorsqu'ils sont plus civilisés que leurs vainqueurs. Le placement de l'énorme coupole, monolithe, estimée par l'architecte Soufflot du poids de 900 milliers, montre une habileté dans la mécanique extraordinaire à cette époque. Le tombeau est enfoui jusqu'à la hauteur des arcades, tant le sol, ainsi qu'on le verra ci-après, s'est exhaussé à Ravenne.

A un quart de mille de la ville, une simple croix grecque, au-dessus d'une petite colonne cannelée, indique la place où fut autrefois la superbe basilique de Saint-Laurent *in Cesarea*, fondée en 396, par Lauritius, premier camérier de l'empereur Honorius, détruite en 1553, et dont les trente colonnes de marbre précieux, à l'exception de deux placées à l'église de Sainte-Marie *in Porto*, furent transportées à Rome. Les empires ne semblent pas loin de leur chute quand les camériers des princes peuvent élever d'aussi magnifiques temples.

Une inscription du *Ponte nuovo* indique qu'il fut construit lorsque Alberoni était légat de la Romagne ; une porte de la ville a reçu aussi le nom de ce cardinal, jouet bien mesquin de l'intrigue et de la fortune à côté des grandes catastrophes de Ravenne.

Saint-Apollinaire *in Classe*, vaste et superbe basilique du VIe siècle, de style romain, rappelle, pour le goût, le caractère et la richesse, Saint-Paul avant sa destruction. Mais si le feu a détruit cette dernière basilique, l'eau semble devoir ruiner Saint-Apollinaire : située au milieu des marais, les fondations en sont quelquefois inondées, et il me fut impossible de pénétrer sous le grand-autel, afin de visiter l'ancien tombeau du saint, parce que l'eau de la pluie y avait pénétré. Autour de l'église sont de larges tombeaux de marbre d'archevêques de Ravenne.

A la tribune, à côté du portrait de S. Apollinaire, le premier de ces archevêques, est la suite non interrompue de ses successeurs. L'église de Ravenne, qui se vante d'être la fille aînée de l'Église de Rome ; connaît comme elle les noms de ses pasteurs depuis l'établissement du christianisme. Au milieu de la nef, entre deux tombeaux, le nom et le titre de l'empereur Othon III, inscrits sur le mur, rappellent une des pénitences ferventes de ce prince, afin d'apaiser les remords qu'il dut éprouver du meurtre de son ennemi Crescentius, et de la prostitution de sa veuve aux soldats allemands, crimes que celle-ci sut venger en l'empoisonnant, après l'avoir séduit comme femme ou médecin, et peut-être comme tous les deux. L'ancienne ville de Classe, détruite en 728 par le roi des Lombards Luitprand, tenait, comme l'indique son nom (*classis*, flotte), à la mer, qui en est aujourd'hui distante de quatre milles, tant le sol s'élève et se consolide sur ses bords par les atterrissements considérables que forment le Pô et les rivières qui se jettent dans cette mer.

La sombre forêt de pins (*Pineta*) qui enveloppe Ravenne du côté de la mer est comme un voile funèbre jeté par la nature sur les débris de la cité déchue. Cette célèbre forêt, une des merveilles de l'Italie, a elle-même ses annales et son historien [1]. Ce n'est pas la forêt nouvelle de l'Amérique, sans histoire et sans nom, mais c'est une illustre forêt : les ancêtres de ses pins servaient à construire les flottes d'Auguste ; vaisseaux de Venise, ils transportaient en Asie les croisés d'Europe ; mais leur triste postérité vendue, adjugée aux commissaires de marine des États voisins, devint le brick autrichien qui protégea les Turcs, ou le petit navire pontifical qu'insultaient et que pillaient les barbaresques, avant que la France n'eût relevé la Grèce et abattu Alger. La Pineta est encore intéressante par ses souvenirs poétiques : le Dante l'a citée [2] ; cet oiseleur intrépide avait dû pro-

1. *V.* l'ouvrage estimé du comte François Ginanni, intitulé un peu pompeusement : *Storia civile e naturale delle pinete Ravennate*. Rome, 1774, in-4°.

2. *Purgat.* Can. XXVIII, 20.

bablement y chasser[1]; Boccâce y mit la scène de sa Nouvelle extraordinaire de Nastagio degli Onesti, récit d'un tragique événement qui amena la singulière conversion amoureuse des dames de Ravenne[2]; et Byron, qui a chanté faiblement la Pineta[3], y composa, à la prière de son amie, la *Prophétie du Dante*.

La tradition populaire raconte que le Dante allait souvent méditer dans un endroit solitaire qui conserve encore le beau nom de *Vicolo de' poeti*. Les propriétaires avaient montré l'intention, il y a quelques années, de clore cette espèce de ruelle; mais les habitants littéraires de Ravenne réclamèrent, et elle est restée publique.

A deux milles de Ravenne, sur la rive du fleuve Ronco, est un petit pilastre de marbre blanc, appelé la *colonne des Français*, en mémoire de la bataille gagnée par les troupes de Louis XII sur l'armée de Jules II et du roi d'Espagne, le jour de Pâques, 11 avril 1512, et dans laquelle fut tué, à vingt-quatre ans, Gaston de Foix. Le monument d'une si terrible journée, dans laquelle périrent vingt mille hommes, qui faisait écrire à Bayard sur le champ de bataille même : « Si le roi a gaigné la bataille, « les pauvres gentilshommes l'ont bien perdue, » ce monument n'a rien de militaire et de funèbre; il est orné d'élégantes ara-

1. Le Dante a pris de fréquentes et admirables comparaisons de la chasse à l'oiseau :

Quasi falcone ch' esce di cappello,
Muove la testa, e con l' ale s' applaude,
Voglia mostrando e facendosi bello.
Parad. Can. XIX, 34; VIII, 103, et XVIII, 45.

Il semble toutefois en blâmer l'excès, et s'accuser de cette faiblesse dans ce vers du Purgatoire :

. . . . . *Come far suole*
Chi dietro all' uccellin sua vita perde. Can. XXIII, 3.

2. *Giorn.* V, *nov.* VIII. *E non fu questa paura cagione solamente di questo bene, anzi sì tutte le Ravignane donne paurose ne divennero, che sempre poi troppo più arrendevoli a' piaceri degli uomini furono che prima state non erano.* Cette nouvelle, mise en vers par M. Strocchi, est une des plus charmantes pièces de la poésie italienne contemporaine.

3. *Don Juan*, ch. III, CV, CVI.

besques offrant des vases, des fruits, des festons, des dauphins, et chargé de huit inscriptions trop longues qui se répètent, et dont l'une est un jeu de mots assez ridicule [1]. La harangue que Guichardin fait adresser par Gaston à ses soldats sur les bords du Ronco, est une des plus vantées de ces pièces, diffuses imitations des harangues des historiens de l'antiquité. Indépendamment des illustres capitaines présents à cette bataille, tels que Pescaire, Fabrice Colonne, le marquis de la Palud, le célèbre ingénieur Pierre Navarre, tous quatre prisonniers des Français, d'Anne de Montmorency, jeune encore, depuis connétable de France sous quatre rois, qui préludait au milieu de ce triomphe à sa longue et désastreuse carrière militaire, de grands noms littéraires y assistaient : Léon X, alors cardinal et légat du pape près les Espagnols, y fut pris [2]; Castiglione, l'Arioste, s'y trouvaient. Le chantre de Roland, qui a rappelé l'affreux carnage dont il fut témoin [3], dut y recevoir de vives inspirations pour peindre les combats avec tant de feu.

Le désir de passer le Pubicon, que je croyais, d'après Addi-

1. La colonne fut élevée en 1557 par le président de la Romagne, Pierre Dona Cesi; voici l'inscription :

Hac. Petra. Petrus. Donat. Donatus. Iberos.
Gallosqu : Hic. Cæsos. Cæsius. Hæc. memorans.

2. Le cheval turc qu'il montait ce jour-là et qu'il racheta des ennemis lui servit lors de la cérémonie de son *possesso* (prise de possession de la tiare à Saint-Jean de Latran), célébré le 11 avril 1513, anniversaire de la bataille. Léon X fit depuis nourrir et garder soigneusement ce cheval jusqu'à sa mort et il voulut qu'il ne fût monté par personne.

3. *Nuoteranno i destrier fino alla pancia*
Nel sangue uman per tutta la campagna ;
Ch' a seppellire il popol verrà manco
Tedesco, Ispano, Greco, Italo e Franco. Orl. Can. III, St. LV.
Quella vittoria fu più di conforto
Che d' allegrezza, perchè troppo pesa
Contra la gioia nostra il veder morto
Il capitan di Francia e dell' impresa ;
. . . . . .
Ma nè goder possiam, nè farne festa ;

son, le Pisatello, me fit, en 1827, suivre la côte jusqu'à Rimini. J'avoue que près de la mer j'eus quelque peine à le reconnaître; il me semblait, par l'aspect des lieux, que le lit des diverses rivières que je rencontrais avait dû changer; car elles ne sont que des espèces de torrents répandus dans la plaine. J'ai depuis retrouvé le véritable Rubicon[1]; mais alors, si je ne l'avais pas parfaitement reconnu, j'étais bien sûr, arrivé à Rimini, de l'avoir passé d'une manière ou d'autre, et ma conscience de voyageur était en repos.

CHAPITRE VI.

Forli. — Catherine Sforce. — Cathédrale. — Coupole de la Vierge-du-feu, de Cignani. — Saint-Jérôme. — Césène. — Malatestiana. — Savignano. — Sénatus-consulte. — Rubicon.

Forli est une ville grande, neuve, badigeonnée; afin d'échapper à cet aspect commun, je gagnai ses vieux remparts en ruine. On m'avait indiqué que c'était sur ces mêmes murailles, entre la porte de Césène et celle de Ravenne, que la duchesse Catherine Sforce, fille naturelle de Jean-Galéas-Marie, réfugiée dans la citadelle après le meurtre de son époux, et assiégée par les révoltés qui la menaçaient de tuer son fils resté comme otage entre leurs mains, parut, et que là, noblement impudique et moins mère que femme de parti, elle leur avait dit et montré qu'elle pouvait faire d'autres enfants. Catherine fut depuis pri-

Sentendo i gran rammarichi e l' angosce
Ch' in vesta bruna, e lacrimosa guancia
Le vedovelle fan per tutta Francia. Can. XIV. St. VI, VII.

1. L'Arioste a plusieurs fois, dans son poëme, attribué le gain de la bataille à l'habileté et à la bravoure du duc de Ferrare. On a prétendu que, sur l'observation faite à Alphonse, qu'une partie de l'armée française n'était pas moins exposée à son artillerie que l'armée des alliés, il avait dit à ses canonniers, dans la chaleur du combat : « Tirez toujours, et ne craignez point de vous tromper, car tous ceux-« là sont nos ennemis ».

1. *V.* le chap. suiv.

sonnière de César Borgia, après avoir intrépidement résisté à son armée que le roi de Naples et le duc de Milan n'avaient point osé attendre. Machiavel célèbre sa *gloire* et sa *magnanime résolution*, quoiqu'elle n'eût point été couronnée de succès; et cependant il avait conseillé, comme secrétaire de la république florentine, l'alliance avec le vil Borgia; tant les opinions individuelles sont trop souvent peu d'accord avec les résolutions politiques!

Le palais *del Comune* de Forlì offre un buste élégant par Desiderio da Settignano.

La porte grandiose de la cathédrale est ornée de sculptures et de bas-reliefs d'un bon style de l'année 1465. Charles Cignani mit vingt années à exécuter la coupole de la *Vierge-du-feu*, peut-être le plus important ouvrage de peinture du XVIIIe siècle, et il fallut commencer à défaire l'échafaud pour l'obliger d'en finir. Cette colossale fresque a inspiré ce gracieux sonnet à Jean-Baptiste Zappi, le chantre heureux du *Moïse* de Michel-Ange[1]:

Un giorno a mi·i pensier disse il cor mio:
Fidi pensier chi mi sa dir di voi
Quant' è la gloria de' beati eroi,
E come stansi in ciel gli Angeli, e Dio?
Ma non potrete far pago il desio:
Stefano vide aperto il ciel: ma poi
Nulla ridisse: e fe ritorno a noi
Paolo, e si tacque, onde dispero anch' io.
Mentre pur fisa era mia mente in quelle
Forme, a cui l'uman senso indarno aspira,
Tanto comprese men, quanto più belle:
Disse la fama: a che tuo cor sospira
Scorgere il ciel, qual' è sovra le stelle?
Vanne sul Ronco: entra nel tempio: e mira!

A la chapelle dite *de' Ferri* de Saint-Mercurial, ornée d'exquises sculptures de 1536, est un superbe tableau d'Innocent d'Imola.

On remarque à Saint-Philippe de Neri une *Annonciation* et un *Christ* du Guerchin.

1. *P.* liv. xv, chap. xx.

L'église Saint-Jérôme offre une *Conception*, un des chefs-d'œuvre du Guide, et le gracieux mausolée de Barbara Ordelaffi, jeune femme dont les traits sont charmants, et qui, malgré l'inscription mise par son mari, pourrait bien être morte du poison qu'il lui aurait donné. Une chapelle peinte à fresque est attribuée à Mantegna.

A l'apothicairerie Morandi, les arabesques sur le mur extérieur et la demi-figure offrant des drogues, sont d'excellentes fresques du Melozzo, grand artiste de Forlì du xve siècle, le premier maître de la peinture des plafonds, et qui eut la gloire d'en donner des leçons au Corrège.

Césène a de jolis environs, mais point de monuments. La principale curiosité est la bibliothèque Malatestiana, fondée en 1452 par le seigneur Dominique Malatesta Novello, illustre guerrier comme son frère Sigismond le seigneur de Rimini, qui après une grave blessure se retira à Césène, et consacra ses jours à la piété et aux lettres. Les manuscrits enchaînés rappellent l'aspect de la Laurentienne. Malatesta Novello, qui avait fait exécuter un grand nombre de ces beaux manuscrits, chargea les franciscains de leur conservation moyennant un legs annuel de 200 ducats d'or. Paul Manuce s'était enfermé plusieurs mois dans la Malatestiana, afin d'y recueillir des matériaux et des secours pour ses éditions. Une lettre que lui écrit Annibal Caro, en décembre 1538, donne l'idée de cette laborieuse retraite : *Quanto mi sia stata grata la vostra voi vel possete immaginare, pensendo che tutto quel tempo che siete stato richiuso nella libreria di Cesena, v' abbiamo non solamente cercato per ismarrito, ma pianto ancora per morto..... Oimè, star tanti mesi senza mai far segno pur di vivente! io lo so ora, che siete stato, a guisa di quei grandi eroi, a domare i cerberi, le chimere, egli altri mostri della lingua latina, per immortalarvi, non per morire..... Intendo ch' avete trovato in quella libreria di Cesena cose mirabili*[1]. La Malatestiana est aujourd'hui bibliothèque de la ville et publique ; on peut même, avec la permis-

1. La lett. III des *Lettere burlevoli*.

sion du gonfalonier, emporter chez soi les volumes, à l'exception des manuscrits et des premières éditions : exemple rare en Italie de ce genre de prêt. Les *Étymologies* de saint Isidore, évêque de Séville, espèce d'encyclopédie du VIIe siècle, le plus ancien et le plus précieux manuscrit, est regardé comme du VIIIe ou du IXe siècle.

Au palais de la commune, une *Vierge* et plusieurs saints est un chef-d'œuvre de Francia.

L'église des Capucins, remplie, parfumée de fleurs, offrait un beau tableau du Guerchin, bien conservé et montré par eux avec politesse.

Le Campo Santo est remarquable ; plusieurs des inscriptions sont en langue vulgaire, employée maintenant avec prédilection par quelques lettrés italiens[1]. On y lit aussi des citations des poëtes : au-dessous du buste d'une jeune fille est le vers de Pétrarque :

Cosa bella e mortal passa è non dura.

Sur un coteau hors de la ville est le couvent de la Madone *del Monte*, attribué au Bramante, célèbre autrefois par ses antiquités, dans lequel Pie VII, né à Césène, ainsi que son illustre et infortuné prédécesseur, avait été bénédictin.

Près de Savignano est inscrit sur une colonne le sénatus-consulte par lequel on dévoue aux dieux infernaux, et l'on déclare sacrilége et parricide quiconque avec une légion, avec une armée ou avec une cohorte, passerait le Rubicon; pièce apocryphe dont il est surprenant que Montesquieu admette l'authenticité. Il paraît démontré que le petit fleuve qui passe à Savignano, sous un pont romain du temps des consuls, ouvrage fort remarquable en travertin, est le véritable Rubicon; il se réunit plus bas au Pisatello, au-dessous de l'écluse de Savignano, à l'endroit dit *le due bocche*, et il tombe avec lui dans la mer. Le lit de cette rivière offre encore les cailloux rouges qui ont fait appeler

1. *V.* liv. IX, chap. XXV

le Rubicon par Lucain : *puniceus Rubicon*[1], et le pavé du pont est d'une pierre de la même couleur. L'aspect des lieux rappelle le *perque imas serpit valles*, et cette fois j'ai tout à fait senti le fleuve franchi par César, et cru entendre le *jacta sit alea*[2]. La Gaule cisalpine avait fini par s'étendre au delà de Ravenne. Un aussi vaste commandement confié à César était une suite du respect pour la coutume, qui voulait qu'un seul homme eût ce commandement, tandis que, depuis son accroissement, il eût été prudent de le diviser. Ainsi le respect scrupuleux du sénat pour les vieux usages et l'ancien régime de la république amena sa chute et le triomphe de César. Ce citoyen, ce simple général de Rome gouvernait alors le même territoire que Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie.

CHAPITRE VII.

Rimini. — Pont. — Arc d'Auguste. — Saint-François. — Alberti. — Malatesti. — Chapelle. — Forteresse. — Françoise de Rimini. — Bibliothèque. — Cagliostro.

On entre à Rimini en passant sur un superbe pont de marbre construit sous Auguste et Tibère, et qui, après plus de dix-huit siècles, brille encore de tout son éclat. On remarque sur ce pont le *lituus* ou sceptre augural, un des attributs du pouvoir des empereurs, tous grands pontifes, comme l'avait été César; les papes ont hérité de cette double puissance; le pontificat et la souveraineté semblent inséparables à Rome, et l'on dirait qu'il faut à la ville éternelle un pouvoir qui remonte aux cieux. A la porte orientale, l'arc d'Auguste, autre magnifique témoignage de la grandeur romaine, consacre la reconnaissance des habitants pour la réparation des plus célèbres chemins de l'Italie[3].

1. *Pharsal.* lib. 1, 215.

2. *Ibid.* la fin du chap. précédent.

3. Il a paru en 1825, à Rimini, un ouvrage excellent et complet sur l'arc d'Auguste, intitulé : *Illustrazione dell' arco d' Augusto con otto tavole in rame :*

L'église Saint-François est le chef-d'œuvre du grand Léon-Baptiste Alberti, le restaurateur, le législateur de l'architecture moderne; poëte, peintre, sculpteur, géomètre, érudit, légiste, bon écrivain, musicien, un des hommes que la nature avait le plus merveilleusement doués. Alberti rencontra un prince digne d'employer son génie : Sigismond-Pandolphe Malatesta, seigneur de Rimini, guerrier aventureux du XVe siècle, et toutefois ami des poëtes, des philosophes et des savants, avec lesquels il se plaisait à disserter, voulut qu'après leur mort la réunion de leurs tombeaux et de ceux de ses capitaines devînt un noble ornement du temple qu'il voulait fonder; idée grande et généreuse, imitée à Westminster, parodiée à notre panthéon, et dont l'Italie la première doit s'honorer. L'effet de ces divers sarcophages dans le goût antique, placés à l'extérieur de l'église, sous des arcades séparées par une couronne, est d'une admirable simplicité. Les anciens, qui presque toujours triomphent des modernes, à Rimini leur sont inférieurs; et l'arc d'Auguste et le pont même le cèdent au monument de Malatesta. L'intérieur, resté gothique, est plein des souvenirs des Malatesta, de cette race de héros et de bâtards, où l'héritage passait presque toujours à des fils illégitimes. Pandolphe y fit élever aussi plusieurs mausolées; l'un consacré à son frère, mort en odeur de sainteté, avec ce titre : *olim principi, nunc protectori;* un autre pour les femmes illustres de sa famille : *Malatestorum domûs heroïdum sepulchrum;* enfin un pour Isotte, celle de ses femmes qu'il avait le plus aimée, princesse gracieuse, intrépide, lettrée, et un pour lui-même. Les ouvrages en bronze de la chapelle du Saint-Sacrement ont été attribués à Ghiberti [1]; trois bas-re-

l'auteur est M. Maurice Brighenti, ingénieur-architecte de la légation de Forli; et les artistes sont deux jeunes habitants de Rimini, MM. Philippe Morolli et Louis Carlini; l'ouvrage est enrichi d'une savante dissertation de M. Borghesi, sur les médailles latines qui représentent le monument, et sur la manière de rétablir l'inscription.

1. Cicognara (*Stor. del. scult.* IV, 448) a combattu cette opinion de Vasari et du chanoine Louis Nardi de Rimini, qui paraît en démontrer de nouveau l'exactitude dans une note de son ouvrage, *Dei compiti e dell' antico compito savignanese.* Pesaro, 1827, in-4°, p. 152.

liefs ont été crus grecs par l'abbé Barthélemy ; la vieille *Sibylle*, le sarcophage des Malatesta, à la chapelle *dell' Acqua*, sont superbes. Les armes des Malatesta sont une rose et un éléphant; la multiplication de ces emblèmes et des chiffres unis de Sigismond et d'Isotte donne à l'église Saint-François quelque chose d'oriental et de singulièrement poétique.

Sur la place du marché est un piédestal qui, selon l'inscription à peu près illisible, et la tradition populaire fort peu probable, servit à César pour haranguer ses troupes après le passage du Rubicon. A quelques pas de là, un autel est élevé à la place de la colonne d'où, selon l'inscription, saint Antoine avait prêché. Étrange rapprochement entre le grand capitaine de Rome et le nom de son maître de cavalerie! Près du canal est une autre petite chapelle encore dédiée à saint Antoine, d'où l'on prétend que, ne pouvant se faire écouter des habitants de Rimini, il harangua de ce rocher les poissons.

La forteresse, belle construction militaire de Malatesta, et qui porte son nom, domine la ville; on y découvre la mer; la rose et l'éléphant que l'on y voit encore ne vont plus à ce château devenu prison.

J'ai recherché les traces de la demeure de Francesca d'Arimino; il paraît qu'elle était située sur l'emplacement du palais Ruffo. Quelques uns mettent la scène touchante de Françoise et de son amant à Pesaro, et je fus réduit cette fois à une émotion conditionnelle.

La bibliothèque de Rimini, fondée, en 1617, par un legs du jurisconsulte Alexandre Gambalunga, a trente mille volumes. Les manuscrits, à l'exception d'un papyrus commenté par Marini et de quelques manuscrits classiques, ne concernent guère que l'histoire de la ville. Les soixante-trois volumes d'*Allegationes*, laissés par le savant antiquaire et cardinal Garampi, et qui s'étendent de 1736 à 1773, au lieu de donner des détails sur ses diverses missions dans les cours de l'Europe, ne sont qu'une collection de pièces théologiques ou judiciaires sans utilité et sans intérêt.

A quelques milles de Rimini est le château de Saint-Leo, où

fut enfermé et mourut Cagliostro. Nous avons vu Laws achever ses jours à Venise : l'Italie est non-seulement l'asile des grandeurs tombées, mais encore le refuge des aventuriers. De nos jours, certains charlatans, qui avaient mystifié l'Europe, ont fini par échouer à Rome : la finesse italienne est moins crédule et moins dupe que la civilisation et les lumières de Londres et de Paris.

CHAPITRE VIII.

République de Saint-Marin. — Constitution. — Population. — Revenus. — Armée. — Saint-Marin. — Église. — Onofri. — M. Borghesi. — Citoyens de Saint-Marin. — Vue.

Une route escarpée, sauvage, mais large et bien entretenue, conduit aujourd'hui de Rimini à Saint-Marin, capitale de cette petite et célèbre républiq.u.. La constitution non écrite de Saint-Marin, la plus ancienne de l'Europe, dure depuis quatorze siècles; et parmi les deux capitaines, l'un de la ville, l'autre de la campagne, chargés du pouvoir exécutif et éligibles tous les six mois, il ne s'est encore rencontré aucun de ces chefs ambitieux, usurpateurs ordinaires, inévitables, de la liberté. Le conseil général, composé de soixante membres pris indistinctement parmi les nobles [1] et les plébéiens, et élus directement dans l'assemblée générale du peuple (*arringo*), forme le corps législatif, et un conseil des douze, espèce de chambre haute dont les deux tiers sont renouvelés chaque année, sert d'intermédiaire entre le corps législatif et les deux capitaines. On voit ainsi que cette

1. Addison et ceux qui l'ont suivi se trompent, lorsqu'ils prétendent que le Conseil général se trouve composé moitié de nobles et moitié de plébéiens : cela n'a jamais pu arriver, attendu le petit nombre des familles patriciennes, dont un seul individu par famille peut être conseiller. Au lieu donc de former la moitié du Conseil, les nobles n'en sont jamais que la moindre partie. Le reproche d'aristocratie fait par Addison au gouvernement de Saint-Marin, n'est pas plus fondé. *V.* chap. IX des *Memorie storiche della repubblica di San-Marino raccolte dal cav. Melchiore Delfico*, Milan, 1804, in-4°.

constitution, quoique démocratique, a sagement rejeté le principe de la chambre unique. Un magistrat nommé pour trois ans par le conseil général, et choisi hors du territoire de la république, est chargé de rendre la justice. Un médecin et un chirurgien, également étrangers, sont appelés pour le même laps de temps. L'étendue de la république de Saint-Marin, dont il est convenu de se moquer et qui dépasse celle de quelques républiques de la Grèce antique, est de dix-sept milles carrés; la population, de quatre mille habitants, dont six cents pour la capitale; les revenus de l'État s'élèvent à environ 30,000 livres, l'armée est de quarante hommes. Trois forts composent toutes les places fortes : au plus élevé des trois, quatre petits canons fondus en 1824, *ex sententiâ senatûs*, selon l'inscription, étaient à peu près du calibre de la petite artillerie des bateaux à vapeur, et semblaient en proportion avec la grandeur de la république.

Le fondateur, le législateur de cet État, fut un maçon ermite venu de Dalmatie, ouvrier de Rimini, et retiré sur le mont Titan, afin de se soustraire à la persécution de l'empereur Dioclétien. Sur la porte de l'église principale est l'ancienne inscription assez remarquable :

Divo Marino Patrono
Et libertatis auctori
D. C. S. P.

Le lit de Saint-Marin qu'il se creusa dans le rocher, selon la tradition, et qui n'est qu'un *loculus* de catacombe[1], se montre encore derrière sa statue placée sur l'autel. On bâtissait une église nouvelle en 1827; mais ce temple en pierre de taille, avec portique, paraissait trop splendide et trop cher pour un si petit État, et il n'était point terminé en 1830. Depuis plusieurs siècles, la liberté de Saint-Marin a obtenu le titre précieux de liberté *perpétuelle* qu'elle semble devoir justifier. Le voisinage des Malatesta, superbes seigneurs de Rimini, put être jadis menaçant pour elle; Alberoni, légat de Romagne, intrigua dans le siècle dernier pour la détruire; et, de nos jours, elle fut généreuse-

1. Cavité destinée à recevoir le corps.

ment défendue par un des meilleurs citoyens de cette république, Antoine Onofri, qui mérita de son vivant le surnom de *père de la patrie*, que j'ai vu inscrit sur son tombeau.

Je visitai à Saint-Marin, M. Barthélemy Borghesi, regardé comme le premier savant de l'Italie depuis Visconti, fils lui-même d'un homme fort instruit, que je trouvai établi au plus haut de cette âpre montagne, avec son superbe médaillier d'environ quarante mille médailles, l'un des plus riches pour les médailles consulaires et impériales. M. Borghesi, qui pourrait être l'ornement des plus célèbres capitales, préfère la solitude de cet État rustique dont il s'est fait recevoir citoyen : digne émule de Sigonius, il travaillait à son important ouvrage, si impatiemment attendu, sur les fastes consulaires. Le titre de citoyen de la république de Saint-Marin semble d'ailleurs une véritable dignité, puisqu'il a été porté par des hommes tels qu'Onofri, Melchior Delfico, l'excellent historien de Saint-Marin [1], l'auteur ingénieux, paradoxal, des *Pensieri sull' istoria e sull' incertezza ed inutilità della medesima;* des dip'omates et savants tels que Bartholdy et Italinsky, et par M. Borghesi : Canova, décoré des cordons des rois et des empereurs, le sollicita et fut flatté de l'obtenir.

On doit regretter que l'antique et vénérable liberté de Saint-Marin ne lui ait apporté aucun des fruits utiles de la liberté nouvelle. Les mendiants y sont assez nombreux ; sa prison, où le plus souvent, à la vérité, il n'y a personne, est fort mal tenue ; je ne parlerai pas de ses quatre couvents de capucins et de franciscains contre lesquels je ne puis partager toutes les préventions du siècle ; mais on n'y trouve ni imprimerie, ni académie : le volume in-folio des *Statuts de la très-illustre république de Saint-Marin* et ses règlements d'agriculture forment à peu près toute sa bibliothèque ; enfin cette république de quatorze

1. *V.* les *Memorie storiche della repubblica di San-Marino*, déjà cités. Une inscription indique encore la maison de Saint-Marin dans laquelle ces mémoires historiques ont été composés, afin de témoigner à la république la reconnaissance de l'auteur pour l'hospitalité qu'elle lui avait accordée pendant les troubles de sa patrie. Delfico mourut âgé de quatre-vingt-onze ans, le 21 juin 1835 à Teramo, petite ville de l'Abruzze ultérieure où il était né.

siècles est moins avancée, moins civilisée, que tel village des États-Unis, de quatorze mois, avec son bureau de poste, ses nouveautés littéraires, son journal franc de port et ses revues anglaises et américaines.

Ce petit État n'est point toutefois sans une sorte de prospérité : les habitants possèdent quelques champs dans la plaine. Le vin de Saint-Marin est assez bon; le bourg de Serravalle, au-dessous de la montagne, s'étend considérablement depuis plusieurs années, et paraît fort marchand. Saint-Marin a une salle de spectacle. Le collége Belluzzi, qui jouit de quelque réputation, compte environ quarante élèves; mais ils sont la plupart étrangers et de la province de Montefeltro. Un de ses professeurs, M. l'abbé César Montalti, passait pour un auteur estimé de vers italiens et latins.

A la salle du conseil est une belle *Ste Famille*, attribuée à Jules Romain, et le buste en marbre de l'illustre Onofri. Saint-Marin ne pourra encourir le reproche ordinaire d'ingratitude fait aux républiques, car sa reconnaissance éclate à chaque pas pour l'homme qui lui a consacré sa vie.

On peut observer plusieurs causes de décadence de la république de Saint-Marin. Les principales sont : la suprématie exercée par quatre ou cinq familles auxquelles d'autres tentent vainement de résister; l'émigration d'anciennes familles et la vente de nombreuses parties du territoire à des étrangers qui ne résident point. Croirait-on aussi que le jeu de la roulette est établi à Saint-Marin sur la place du marché, et qu'il paie là au gouvernement son immoral impôt?

Au pied de la montagne, le Borgo, qui a cinq cents âmes, sert de résidence aux principaux habitants. On y remarque une curiosité naturelle singulière; c'est un souterrain percé de fentes dans la montagne, desquelles il s'échappe en été un courant d'air perpétuel, très-frais, et même dangereux lorsqu'on s'y expose sans précautions.

La vue de Saint-Marin est des plus étendues, des plus extraordinaires, et mériterait seule le voyage : d'un côté, on découvre le golfe formé par l'Adriatique près de Rimini, les flots

resplendissants et unis de cette mer, et par delà, quand le ciel est sans vapeurs, les côtes escarpées de la Dalmatie; du côté opposé, on plonge sur toute la chaîne de l'Apennin, dont les cimes variées, confuses, inégales, présentent d'autres espèces de flots, et sont comme un océan de montagnes.

CHAPITRE IX.

Cattolica. — Pesaro. — Princes de la Rovère. — Belvédère Saint-Benoît. — Églises. — Bibliothèque Olivieri. — L'Impériale. — Route de la Méditerranée à l'Adriatique.

La Cattolica, aujourd'hui beau village, tire son nom de la retraite des évêques orthodoxes qui s'y établirent lors du concile de Rimini, au IVe siècle, et se séparèrent des évêques ariens. La situation fort belle et abritée serait favorable à la formation d'un port que l'administration française avait le projet d'y créer.

Pesaro m'a laissé d'agréables souvenirs : mon obligeant *cicerone* fut l'ancien et digne gonfalonier le comte Cassi, traducteur des premiers livres de la Pharsale [1], loués par Monti, qui promet à l'Italie un habile successeur d'Annibal Caro, et dont le salon, orné des bustes de Perticari et de Rossini, né à Pesaro, est une jolie salle de spectacle. Cette petite ville de Pesaro, toujours distinguée par les talents qu'elle a produits, s'honore ainsi, comme on voit, de noms justement et diversement célèbres, auxquels on doit ajouter ceux du comte Paoli, un des premiers chimistes de l'Italie; du marquis Petrucci, savant naturaliste; du marquis Antaldo degli Antaldi, qui prépare un commentaire de Catulle; du compositeur Vaccai, et du comte Mamiani de

1. Le produit de cette traduction complète de Lucain doit être généreusement consacré par le comte Cassi à élever un monument sur le nouveau belvédère Saint Benoît, à la mémoire de son ami et cousin le comte Jules Perticari, l'auteur estimé des *Scrittori del trecento*, de la *Difesa di Dante*, etc., mort en 1822, à l'âge de quarante-trois ans.

la Rovère, auteur d'élégantes poésies et de profondes recherches sur l'ancienne philosophie italienne.

Le grand salon du palais des anciens ducs d'Urbin, occupé par le légat, annonce encore la magnificence presque royale des princes de la Rovère. Vis-à-vis, un vaste bâtiment, occupé par des boutiques, était la maison des pages. Cette cour des ducs de la Rovère devint, au XVIe siècle, un de ces foyers littéraires et poétiques qui brillaient en Italie. Castiglione l'avait proposée pour modèle, et il y mit la scène de son *Corteggiano*[1]. L'Arioste l'avait célébrée comme l'asile des muses :

. . . . . Io era degli antichi amici
Del Papa, innanzi che virtude o sorte
Lo sublimasse al sommo degli uffici :
E prima che gli aprissero le porte
I Fiorentini, quando il suo Giuliano
Si riparò ne la feltresca corte ;
Ove col formator del Cortigiano,
Col Bembo e gli altri sacri al divo Apollo
Facea l' esilio suo men duro e strano[2].

le Tasse, peu de temps après les premières représentations de son *Aminta* à Ferrare, l'avait lue à Pesaro, lorsqu'il y fut attiré par la princesse d'Urbin, Lucrèce d'Este, pour laquelle il fit son beau sonnet :

Negli anni acerbi tuoi purpurea rosa,

l'éloge le plus délicat de la beauté des femmes de trente-neuf ans, âge de Lucrèce. J'ai vu au milieu du potager de M. le comte Odoard Machirelli, homme spirituel et instruit, le célèbre Casin, devenu maison de jardinier, qu'avaient habité Bernardo Tasso et son fils, dans lequel le premier composa son *Amadis*, que mettait au net Torquato enfant, beau et long poëme, qui

1. D'après l'élégance que Castiglione a supposée aux dames et aux seigneurs de la cour d'Urbin, on doit trouver fort naturelle l'indignation qu'ils éprouvent contre la singulière manière de faire sa déclaration selon Ovide, qui veut qu'on l'écrive sur la table avec du vin dans lequel l'amant a trempé son doigt après avoir feint l'ivresse.

2. Sat. III.

serait plus connu sans la *Jérusalem* [1]. Le faste et les plaisirs de ces petites cours, fort agréables sans doute aux dames, aux poëtes, aux musiciens, aux artistes et aux beaux esprits du temps, paraît avoir toutefois été moins du goût des gouvernés, et l'on voit qu'à la mort de Guidobaldo, un des trois ducs de la Rovère, Castiglione, avait été envoyé en mission, afin de prévenir un soulèvement auquel on s'attendait.

Si certains tableaux de grands maîtres, autrefois à Pesaro, ne s'y trouvent plus, cette ville paraît avoir obtenu en compensation quelques avantages matériels dus à l'administration libérale de M. le comte Cassi, et à l'esprit municipal italien; telle est principalement sa jolie promenade du Bêlvédère Saint-Benoît, qui réunit le jardin botanique et le musée lapidaire.

Aux Servites, la *Vierge* sur un trône, à ses côtés un évêque, S. Jérôme et Ste Catherine, et à ses genoux la marquise Ginevra Sforce, veuve de Jean, et son fils enfant Constance II, seigneur de Pesaro, tableau de Jérôme da Cotignola, daté de l'année 1513, peut être regardé, malgré quelque sécheresse, comme un des meilleurs ouvrages dans le style ancien : la couleur est agréable, la perspective superbe, les têtes sont nobles et les draperies bien rendues.

Saint-François conserve un des plus excellents tableaux de Jean Bellini et le meilleur des églises de Pesaro, le *Christ assis parmi divers saints et couronnant la Vierge.*

La cathédrale, ancienne, n'a rien de remarquable.

Saint-Cassian possède une belle *Ste Barbe,* de la jeunesse de Simon de Pesaro.

L'église Saint-Jean des *Riformati,* de Barthélemy Genga, le célèbre architecte ingénieur du duc d'Urbin, a, au maître-autel, un tableau du Guerchin de sa première et meilleure manière, mais fort maltraité par le temps et les restaurateurs.

A l'église du Saint-Sacrement, une *Cène* est le chef-d'œuvre de Nicolas de Pesaro, avant qu'il n'eût gâté sa manière.

1. *V.* liv. IX, chap. XVII.

La bibliothèque, le musée et le médaillier du savant antiquaire Olivieri ont été légués par lui à sa ville natale. Il semble avoir craint toutefois l'extrême accroissement de la bibliothèque, composée de quinze mille volumes ; car il a défendu de dépasser la somme de 40 écus qu'il y a destinée annuellement.

Cette bibliothèque est surtout curieuse par quelques précieux manuscrits ; tels sont : des variantes sur les *Stanze* de Politien ; les corrections et variantes écrites de la main du Tasse, sur un exemplaire de ses *Rime ;* ses notes sur le *Convivio* du Dante ; plusieurs de ses lettres inédites ; quelques poésies de Séraphin dell' Acquila, improvisateur fameux du XVe siècle, maintenant oublié ; l'histoire en partie inédite des jurisconsultes, de Thomas Diplovatazio, savant jurisconsulte grec, mort en 1541, gonfalonier de Pesaro ; quelques écrits inédits de son contemporain et ami, le célèbre Pandolphe Collennuccio, de Pesaro, littérateur, historien, poëte dramatique, étranglé dans sa prison par ordre de Jean Sforce, comme agent de César Borgia. L'édition du Dante, annotée de la main du Tasse pendant son séjour à Pesaro, et citée comme se trouvant dans la bibliothèque Olivieri, n'y est plus [1] et paraît perdue.

A côté de Pesaro est le mont Saint-Bartolo, l'ancien Accius, qui tirait son nom du poëte L. Accius, ou Attius, le premier des tragiques latins, ami de Cicéron, né à Pesaro, mort très-vieux, et que l'on croyait enterré sur cette montagne. Quintilien a fait un grand éloge d'Accius et de la tragédie latine ; la *faiblesse,* citée par Boileau, s'applique au contraire à la comédie : *In comœdia maxime claudicamus.* J'ai visité, au penchant du mont Saint-Bartolo, à deux milles de Pesaro, l'*Imperiale,* autrefois villa des ducs d'Urbin, devenue aujourd'hui grande métairie appartenant au cardinal Albani. La dégradation de cette brillante villa, jadis décorée des peintures des Dossi et de Raffaellino, que le père du Tasse indiquait comme un des plus beaux séjours qu'un prince pût choisir en Italie [2], a commencé dans

1. Fontanini. *Vita del Tasso,* I, c. Ginguené. *Hist. litt. d'Ital.* V, 163.

2. *V.* la lettre charmante de Bernardo Tasso à Vincent Laureo, écrite de Pesaro le 10 février 1557.

le siècle dernier, lorsqu'elle servit de maison de retraite aux jésuites portugais chassés par le marquis de Pombal. L'escalier de marbre, le riche parquet, l'élégance des colonnes et des cheminées, la galerie, les armes de la Rovère, attestent encore son ancienne magnificence. De la terrasse l'œil plonge sur le délicieux vallon au milieu duquel serpente la Foglia, et découvre la mer. Un jardin réservé aux princes est maintenant inculte : on y lit cette inscription grossière, peu digne de la cour galante et polie des ducs d'Urbin, espèce de consigne rimée qui ne mérite point d'être traduite, et surtout en français :

A donne, ad oche, a capre
Questo giardin non s' apre.

L'*Imperiale* fut bâtie par la duchesse Victoire Gonzaga, femme de François-Marie Second, qui lui ménagea cette surprise pendant qu'il était à l'armée. Quelques hendécasyllabes latins, tracés en lettres de marbre sur les murs d'une cour hexagone, célèbrent son glorieux retour; les vers sont de Bembo, un des lettrés les plus en crédit à la cour d'Urbin, ainsi qu'on le voit par un beau sonnet du Tasse :

In questi colli, in queste istesse rive,
Ove già vinto, il Duce Mauro giacque,
Quel gran Cigno cantò, ch' in Adria nacque,
E ch' or tra noi mortali eterno vive, etc[1].

Bembo a aussi chanté la bravoure et la galanterie de la cour d'Urbin dans son sonnet sur l'Apennin :

La dove bagna il bel metauro, e dove
Valor e cortesia fanno soggiorno.

Tel est l'avantage de la civilisation et d'une administration libérale. Une route partant de Livourne était continuée, dans les États de l'Église, d'Urbin à Pesaro par le grand-duc de Toscane, auquel le pape payait l'intérêt de l'argent, afin d'établir une communication entre la Méditerranée et l'Adriatique. Et

1. *Rime*, part. II, 38.

cependant la Toscane n'a pas le quart de la population de ces derniers États ; son terroir est bien moins fertile, et elle n'a point leur belle situation entre deux mers. Cette route magnifique, terminée en 1837, mène en vingt heures de Livourne, par Florence, Dicomano et Forlì, au petit mais assez bon port de Cesenatico.

CHAPITRE X.

Fano. — Arc d'Auguste. — Saint-Paternien. — Théâtre. — Métaure. — Senigallia. — Vue. — Foire. — Massacre.

Fano, l'ancien *Fanum Fortunæ*, n'est aujourd'hui qu'une petite ville déserte. Une statue moderne de la Fortune, sous l'image d'une jeune fille nue, debout, avec un trop grand voile pour sa taille, est au milieu d'une fontaine. L'arc de triomphe d'Auguste a été savamment illustré par M. l'ingénieur Mancini et M. Borghesi, dans sa lettre à celui-ci. L'effet des petites colonnes dont il a depuis été surmonté dans un but d'utilité est assez bizarre.

Quelques peintures sont remarquables. A l'église de Santa-Maria-Nuova, une *Piété*, au-dessous d'un tableau du Pérugin, a été assez peu probablement attribuée à Raphaël. La *Visitation de Ste Élisabeth* devient un curieux tableau puisqu'il est de son père, l'obscur et sensé Jean Santi [1]. L'église de Saint-Pierre-des-Filippins, fort jolie, a une *Annonciation* en très-mauvais état, du Guide ; un *Miracle du saint*, chef-d'œuvre de son habile et vaniteux émule Simon de Pesaro. Saint-Paternien offre le très-beau *Sposalizio*, du Guerchin. Le célèbre *David*, du Dominiquin, est maintenant au collége Nolfi. A la cathédrale, les fresques de la chapelle des Saints sont du Dominiquin ; et un portrait sur ardoise passe pour être de Van Dyck.

Le fameux théâtre, construit par l'architecte Torelli de Fano, est peut-être le plus ancien des grands théâtres modernes.

1. *V.* liv. III, chap. XIV.

Tel est le mouvement scientifique imprimé en Italie, qu'il paraît jusque dans cette petite ville de Fano un journal de médecine, de chirurgie et de *scienze affini* (*il Raccoyliatore*), fort bien dirigé, et rédigé par MM. les docteurs Louis Malagodi et Jules Govoni, anciens élèves de l'université de Bologne. Fano ne serait qu'une assez chétive sous-préfecture, et je ne crois point que notre presse départementale puisse se faire honneur d'une pareille publication.

A quelques milles dans la montagne, on a trouvé des os d'éléphants, débris probablement de révolutions du globe, donnés dans le pays comme des restes de l'armée d'Asdrubal, défait et tué près du Métaure, dans une de ces batailles qui décident du sort des empires. Cette victoire remportée par le consul Claudius Néron, qu'Horace célébrait pathétiquement comme un des premiers exploits de cette illustre famille :

Quid debeas, ô Roma, Neronibus
Testis Metaurum flumen. . . . . .

mais qui prouve la grandeur du plan de campagne d'Annibal, qui prenait ainsi Rome à revers, tandis qu'il marchait contre elle de l'extrémité de l'Italie. Le fleuve Métaure reçut une touchante *canzone* du Tasse, lorsque errant, infortuné, ce grand poëte vint chercher un asile dans le duché d'Urbin :

O del grand' Apennino
Figlio picciolo[1].

Senigallia, dont le nom indique encore aujourd'hui le passage de nos ancêtres, n'a de remarquable qu'une vue de mer très-belle, et son immense foire où se débitent avec les marchandises d'Italie, de France, d'Angleterre et d'Allemagne, les châles, les brocarts et les parfums de l'Orient. Cet assemblage populeux attire la prostitution, qui devrait être réprimée davantage; la police exerce plus de surveillance à l'égard des boutiques, car, outre le dépôt ordinaire des cannes et des parapluies à la porte de l'enceinte, il faut encore y laisser son man-

1. *Rime eroiche*, XXXIV.

teau. La foire de Senigallia avait rapporté, en 1832, à la douane pontificale, 40,000 écus romains (216,000 fr.), sans compter les recettes des douanes intérieures.

Senigallia rappelle la plus célèbre des perfidies de César Borgia, le massacre des chefs ses alliés, qui lui avaient livré la ville et l'avaient aidé à remporter la victoire. Machiavel, ambassadeur de la république florentine auprès de Borgia, a presque été accusé, par Roscoe et Ginguené, d'être complice de ce meurtre; mais il a été judicieusement défendu par M. Sismondi[1], et surtout par l'auteur des trois excellents articles sur Machiavel, déjà cités[2]. Si la relation de Machiavel est froide, c'est qu'un diplomate italien, c'est qu'un Florentin du XVe siècle n'était pas tenu, dans une dépêche, qui résumait d'ailleurs des faits déjà transmis au magistrat des dix, à la vertueuse indignation d'un moraliste; et *s'il ne s'est pas enfui épouvanté*, comme le voudrait Ginguené, c'est qu'un ambassadeur, d'ordinaire, ne part point pour ces choses-là.

CHAPITRE XI.

Ancône. — Arc de Trajan. — Cathédrale. — Églises. — Bourse. — Bon marché du spectacle en Italie. — Giovanni.

Ancône, avec son port, son lazaret, de l'illustre architecte romain Vanvitelli, le premier des lazarets, ses fortifications d'Antoine San Gallo, est d'un bel aspect au dehors, mais laide au dedans.

L'arc de triomphe de Trajan, resplendissant, et entièrement de marbre blanc, le plus beau qu'il y ait au monde, forme, avec tout le reste, un vrai contraste. Ce seul monument suffirait pour faire juger de la grandeur romaine. Ancône possédait un vaste théâtre ou amphithéâtre, dont il existe d'importants débris cachés sous les constructions modernes de la ville.

L'église Saint-Augustin, autrefois gothique, a été refaite inté-

1. *Hist. des rép. ital.* XIII, 183, 4.
2. *V.* liv. XI, chap. VIII.

rieurement par Vanvitelli. Le S. *Nicolas en prière et voyant sortir les âmes des morts du purgatoire*, par Corvi, peintre du dernier siècle, imitateur des Carraches, a de l'effet. Le beau S. *Jean baptisant*, de Tibaldi, fut commandé par Georges Morato, arménien, qui avait conduit l'auteur à Ancône. La *Vierge couronnant d'une main S. Nicolas de Tolentino* et lui offrant un lis de l'autre, passe pour l'un des meilleurs ouvrages d'André Lelio, d'Ancône, élève et imitateur du Baroche; et ses quatorze petits tableaux de l'*histoire de S. Nicolas*, à la sacristie, sont vifs et fort estimés. Un *Martyre de saintes*, tableau touchant et soigné, est du chanoine Lazzarini, encore poëte et écrivain judicieux et instruit du dernier siècle. Le S. *François d'Assise priant*, de Roncalli, ne manque pas de grandiose.

A l'Annunziata est une copie assez faible d'un tableau du Titien, vendu en 1800 pour subvenir aux besoins de l'hôpital attenant à l'église, et passé en Angleterre; il représente la *Vierge*, suivie de bergers et montée sur un cheval dont S. Joseph tire la bride.

Sur la hauteur où était un ancien temple de Vénus,

Antè domum Veneris, quam dorica sustinet ancon [1],

est la cathédrale dédiée à saint Cyriaque, bâtie du IXe au Xe siècle, et dont la façade seule est de Margaritone, peintre, sculpteur et architecte d'Arezzo, de la fin du XIIIe siècle. Cette église, d'où l'on jouit d'une admirable vue, a de belles colonnes antiques, un sarcophage antique et quelques tableaux : S. *Palatia*, du Guerchin, d'un effet remarquable; un *Sposalizio*, de Philippe Bellini, peintre distingué d'Urbin, imitateur de son compatriote le Baroche. La chapelle des reliques est de l'architecture de Vanvitelli.

Saint-Dominique est une grande église, refaite en 1788, et qui venait d'être blanchie. J'ai regretté de n'y point trouver le tombeau de l'illustre florentin Renaud des Albizzi, l'éloquent et acharné rival de Côme de Médicis, réfugié à Ancône les seize

1. Juvénal, sat. IV. C'est près de là qu'avait été pêché le monstrueux turbot sur lequel Domitien fit délibérer le sénat.

dernières années de sa vie, après avoir longtemps imploré l'étranger, fait ensuite un pèlerinage au Saint-Sépulcre, et qui n'avait pour épitaphe à Saint-Dominique que son nom et l'année de sa mort (1452). La *Vierge au milieu des nuages entre Ste Marie-Madeleine et Ste Catherine* montrant le portrait de S. Dominique à S. Raimond, dans le goût des Carraches, est de l'habile peintre d'Ancône Peruzzini; un *Christ en croix*, du Titien.

A Saint-François *in alto* sont quelques tableaux remarquables : une *Vierge* d'une si naïve et si pure expression, commandée en 1520 au Titien par Aloyse Gozzi de Raguse; une *Annonciation*, payée, en 1662, un peu plus de 61 écus au Guerchin, par l'abbé Frédéric Trôïlè d'Ancône; un *Christ en croix*, de Philippe Bellini.

Sainte-Marie-della-Piazza a : une belle *Notre-Dame* enfant allant au temple, ouvrage guidesque de l'inégal peintre romain Benefial; une autre *Vierge* sur un trône, encore meilleure, du Lotto, et mélange de la manière du Giorgione et du vieux Palma.

Au Saint-Sacrement, un *S. Charles et d'autres saints*, de César Dandini, peintre florentin, élève de Curradi, et ensuite de Passignano, passe pour un de ses ouvrages composés avec le plus d'art : l'imitation de son dernier maître s'aperçoit dans la partie inférieure de ce tableau, commandé par le célèbre musicien Severi. Un *cénacle*, agréable, est de François Coccianiga, peintre habile, mais peu inspiré, du dernier siècle.

La belle fontaine *del Calamo*, ainsi que ses divers ornements de métal, est de Pellegrini.

La Bourse a un caractère qui n'est guère ordinaire aux Bourses : sa façade est gothique, et à la voûte sont les superbes fresques de Pellegrini, *Hercule domptant les monstres*, habile et prudente imitation du grandiose terrible de Michel-Ange.

Ancône possède le merveilleux chef-d'œuvre d'un artiste d'Ascoli, Octavien Jannelli; ses quatre petits camées sur buis, déposés chez M. de' Marchesi Agi, et qui étaient à vendre, représentent très-distinctement, avec grâce, naturel, perspective, une *Chasse dans une forêt*, un *Amour portant une grosse coquille de mer et Junon descendant du ciel sur un char attelé de paons*, un

Christ flagellé traduit devant Pilate, dont la dimension est de la moitié d'une noix, et le dernier, le plus extraordinaire et le plus riche en figures, des *arabesques* dans le style de Raphaël. Ces ouvrages étonnants peuvent être comparés aux divers tours de force du même genre cités à toutes les époques; et cependant l'auteur, mort à vingt-cinq ans, en 1660, s'était formé de lui-même; car le Bernin, qui redouta sans doute l'étrange et précoce génie de ce jeune homme, lui avait peu généreusement refusé ses avis.

Le théâtre est singulièrement à bon marché en Italie. J'ai été au spectacle à Ancône, pour sept sous, dans une salle charmante, et avec deux toiles fort bien peintes, représentant l'une l'arc de Trajan, et l'autre la façade du théâtre; les décorations étaient aussi très-fraîches : il est vrai que les acteurs et la pièce, imitation de quelque mélodrame, ne valaient guère plus que le prix des places.

Je m'arrangeai avec un voiturin d'Ancône pour me rendre à Naples par les Abruzzes, route nouvelle plus courte que celle de Rome, praticable avant le débordement des torrents, et sur laquelle on doit désirer que la poste s'établisse. Il m'est impossible de ne pas dire quelques mots de mon nouveau compagnon de voyage, Giovanni, homme d'une activité et d'une intelligence vraiment merveilleuses. Giovanni possédait même quelques connaissances, et il avait, je crois, ainsi qu'un de ses frères, étudié la médecine dans sa jeunesse. Ce frère, autre personnage singulier, était un brave qui avait fait les guerres de l'Empire, et était décoré de la croix de la Couronne de Fer. Revenu à Ancône en 1814, il y ouvrit une salle d'armes, un tir au pistolet, nobles exercices qui lui suscitèrent diverses tracasseries de l'autorité ecclésiastique, quoique le nouveau professeur protestât que, s'il avait servi l'*autre*, il n'en était pas moins pour cela *fedele pontificio*. Une dernière avanie décida ce brave (*ma un poco bizzarro*), comme l'avouait son frère, à quitter sa ville natale. On avait exigé qu'il coupât sa moustache : « Vous êtes maître de cela, dit l'ancien soldat de la grande armée au légat en montrant du doigt son cou, mais pas de cela, ajouta-t-il vivement en remon-

tant ce doigt sur sa moustache; » réponse et gestes éloquents que la langue et la physionomie italiennes devaient rendre encore plus énergiques. Depuis, le frère de Giovanni, quoique, après toutes ses campagnes, il eût probablement un peu oublié ses études médicales, s'était établi apothicaire au Caire, d'où il avait envoyé à Giovanni une belle pipe, à bout d'ambre, qui amena dans nos longues causeries de la route le récit de l'anecdote militaire et caractéristique que j'ai cru devoir rapporter.

CHAPITRE XII.

Lorette. — Palais. — Statue de Sixte-Quint. — Portes. — Santa Casa. — Statue de la Madone. — Palais. — Pots. — Trésor. — Le Tasse à Lorette.

Lorette et son église, qu'ont à l'envi décorées, enrichies, la dévotion, la politique ou la vanité, offrent un étrange contraste : un peuple de mendiants, à demi nu, et des autels chargés d'or et de diamants; une grande rue commerçante, garnie de boutiques, et dont l'étalage se compose uniquement de chapelets, d'agnus, de croix et de rosaires.

Le majestueux palais du gouverneur est du dessin de Bramante. Une autre *Femme adultère*, du Titien, coquette, et qui diffère de la femme faible et repentante de Brescia [1], prouve sa variété et sa fécondité. La *Nativité de la Vierge*, d'Annibal Carrache, est d'un beau coloris; l'abondance des couleurs y est telle, ainsi que dans les ouvrages de ces maîtres, qu'on sent la saillie des mains et des pieds en les touchant : une danse d'anges en haut du tableau semble tout à fait aérienne. Les pots célèbres de l'apothicairerie, au nombre de trois cents, commandés par le duc d'Urbin Guidobaldo, prince ami des arts, et représentant des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, de l'histoire romaine, les Métamorphoses d'Ovide, etc., ne sont point de Raphaël, comme on le dit communément; ils sont d'un Raphaël Ciarla, habile copiste sur faïence des ouvrages des grands

1. *V.* liv. v, chap. vi.

maîtres. Christine, à son passage, en fut si ravie, qu'elle offrit de les échanger contre un nombre égal de vases d'argent.

Sur la place, la belle statue en bronze de Sixte-Quint, ainsi que les bas-reliefs du piédestal, est de Calcagni, gentilhomme de Recanati, habile élève de Jérôme Lombardo.

La détestable façade de l'église élevée par Sixte, en 1587, annonce la prochaine décadence du goût. Les trois superbes portes en bronze, divisées par compartiments, qui représentent des sujets de l'Ancien Testament, sont des fils de Jérôme Lombardo, de Bernardini et de Tiburce Verzelli : au-dessus la statue de la Vierge en bronze, des fils de Lombardo, est une habile imitation de la statue de bois grossière et vénérée qui se conserve dans le sanctuaire. La statue de bronze du cardinal Nicolas Gaetani, à genoux, au-dessus de son tombeau, est de Calcagni. Les diverses chapelles sont ornées de mosaïques d'après les tableaux des grands maîtres. L'une d'elles offre à sa voûte les fresques et stucs de Minzocchi, ouvrages vrais, gais, grotesques, dans le goût flamand, qui ne semblent pas trop à leur place dans un lieu saint. La coupole fut admirablement raffermie à sa base et presque renouvelée par Antoine San-Gallo; les fresques, assez grandioses, passent pour le chef-d'œuvre de Roncalli, qui dut à la faveur du cardinal Crescenzi ses divers travaux à Lorette, de préférence au Caravage et au Guide. Ces deux rivaux se vengèrent de Roncalli d'une manière bien différente : le premier lui fit barbarement balafrer le visage par un sicaire sicilien, le second lui opposa des ouvrages meilleurs que les siens.

Mais la merveille de ce temple est le revêtement de marbre qui enveloppe la *Santa-Casa*, ouvrage des beaux temps de la sculpture, et auquel furent employés successivement André Contucci da Sansavino, son élève Jérôme Lombardo, Bandinelli, Guillaume della Porta, Raphaël da Montelupo, le Tribolo, Jean Bologne et François San-Gallo. L'*Annonciation*, de Sansavino, dans laquelle l'ange Gabriel est accompagné d'anges à pied, en l'air, et d'un nuage plein d'autres petits anges, paraissait *divine* à Vasari. Le *Jérémie*, des prophètes, de Lombardo qui

triomphe véritablement à Lorette, égalè les lamentations aux douleurs. Le *David* fut admiré par Charles-Quint. Une figure de paysan, qui arrête en sifflant son cheval chargé, du bas-relief d'un des voyages de la *Santa-Casa*, par le Tribolo, est parfaite. Le même artiste a exécuté, dans un *Sposalizio*, cette autre figure excellente d'un homme qui rompt de colère une branche desséchée. Je n'ai point partagé l'indignation philosophique de quelques voyageurs à la vue de ce pavé de marbre usé par les genoux des pèlerins : la prière, quelle que soit son expression et sa forme, me touche et m'attire, et le sillon qu'elle a tracé autour de la *Santa Casa* m'inspira un profond respect. Parmi les lampes nombreuses qui brûlent chaque jour devant la Madone, il en est une donnée en 1824 par la comtesse Félicité Plater de Wilna, nom qui se trouve mêlé aux glorieux efforts de l'indépendance polonaise, et qui prouve que l'héroïsme et la dévotion peuvent très-bien s'allier. Jules II, à son passage par Lorette, consacra un boulet dont il fut préservé au siége de la Mirandole par l'intercession de la Vierge : depuis il envoya de Rome une grosse croix d'argent doré avec l'inscription : *In hoc signo vinces*, qui, de la part du belliqueux pontife, pourrait s'entendre autant du boulet que de la croix. C'était une femme, une Trivulce, Françoise, bâtarde du maréchal, qui défendait intrépidement la Mirandole qu'assiégeait au cœur de l'hiver ce vieillard presque septuagénaire, capitaine et soldat, impatient vainqueur, qui montait sur la brèche par une échelle et l'épée à la main. Les deux factionnaires, mis dans l'intérieur de l'église à la porte de la *Santa-Casa*, afin de faire déposer les cannes, les parapluies et les paquets, ont un air moderne et de police qui ne va point à un tel lieu; et cette maison voyageuse, transportée par les anges au milieu des airs, semble assez singulièrement confiée à la garde de deux soldats de la ligne. La statue de la Madone, indépendamment de ses voyages miraculeux, fut emmenée prisonnière à Paris en 1797; elle fut mise au cabinet des médailles de notre grande bibliothèque au-dessus d'une momie; et cependant, au sein même de ce sanctuaire savant et profane, on remarqua plus d'une fois que de pauvres

femmes lui faisaient toucher à la dérobée du linge et des vêtements. Bonaparte la rendit au pape en 1801; mais le commissaire pontifical, par une étrange exception, ne voulut point qu'elle fût portée sur un procès-verbal, afin de ne point paraître déroger à la manière aérienne et mystique de voyager dont cette statue avait l'habitude.

La grande sacristie a quelques tableaux. une *Femme pieuse montrant à coudre et à filer à de jeunes filles*, du Guide; un *Christ à la colonne*, de Tiarini; une *Madone*, imitée de Raphaël, par Sassoferrato; une *Ste Famille*, de Schidone.

Le plafond de la grande salle du trésor, représentant divers sujets de l'histoire de la Vierge, ouvrage vanté de Roncalli, n'est point irréprochable sous le rapport de la perspective. Les dons, les *ex-voto* qui composent ce trésor sont riches, divers, bizarres. Des vases, des ornements d'église furent offerts par les princes et princesses des anciennes et nouvelles dynasties. Une grosse perle naturelle sur laquelle le chanoine, garde du trésor, prétend découvrir et faire apercevoir la Vierge assise au milieu des nuages avec son fils entre les bras, a, dit-on, été envoyée par un pêcheur d'Asie. J'ai regretté de ne point trouver la plume de Juste Lipse, qu'il avait consacrée à Notre-Dame de Lorette; cette plume qui avait écrit à Montaigne, et lui avait adressé le surnom de *Thalès français*, appréciation remarquable, peut-être unique, du philosophe français, de la part d'un savant du XVIe siècle, et d'un écrivain devenu catholique et dévot. Le grand Condé avait offert une copie en argent du château de Vincennes, où Mazarin l'avait fait enfermer [1]; et il ne prévoyait point qu'un autre Italien glorieux, puissant, maître aussi de la France, devait y détruire un jour son dernier rejeton. Un calice qui servit au pape Pie VII à célébrer la messe, à son retour de France, en 1814, est un don touchant de sa reconnaissance pour la liberté qu'il venait de recouvrer. L'habit, la veste et la culotte couleur de chair, laissés par le roi de Saxe au mois de juillet 1828, ressemblaient plutôt à un costume de théâtre qu'à un hommage

1. Mabillon, *Iter italicum*, p. 42.

pieux. Le dépôt de ces habits brodés n'est qu'une tradition grotesque de l'usage antique de suspendre ses vêtements après le naufrage. Le Tasse, au milieu de ses malheurs, était venu acquitter son vœu à Lorette; cet illustre pèlerin n'a pu rien donner, car il manquait d'argent pour continuer sa route; mais l'admirable *canzone*, qu'il y composa en l'honneur de la Madone, *Ecco fra le tempeste, e i fieri venti*, la plus belle hymne sans doute qu'elle ait jamais inspirée, est bien au-dessus de tous ces présents des grands, des riches et des puissants du monde.

CHAPITRE XIII.

Fermo. — Oliverotto. — Abruzzes. — Brigands. — Habitants. — Pescara. — Popoli. — Sulmone. — Ovide. — Castel di Sangro. — Isernia. — Aqueduc. — Venafre. — Lumière de Naples.

On montre encore à Fermo les restes de la demeure de son tyran Oliverotto, un des tyrans modèles proposés par Machiavel dans le chapitre de son ouvrage dit *le Prince*, *De ceux qui parviennent à la souveraineté par scélératesse*. Oliverotto, habile capitaine, s'était déclaré prince de Fermo après avoir égorgé, à la suite d'un festin, l'oncle qui l'avait élevé et les principaux citoyens de la ville; il ne régna qu'une année, et fut étranglé dans le guet-apens de Senigallia, avec Vitellozzo son maître de crime et de guerre, digne victime de son émule, plus adroit, César Borgia.

L'entrée du royaume de Naples par le village de Giulia-Nova, le long de l'Adriatique, n'a point l'aspect enchanté du rivage de Terracine et de Gaëte. La grève est aride et coupée de torrents; il y a bien quelques bouquets de pins, mais ils sont peu élevés, et ils ne semblent qu'une faible imitation de la superbe Pineta de Ravenne. Les vignes posent sur de petits échalas comme en Bourgogne, arrangement moins élégant et moins poétique que l'*ulmisque adjungere vites*, quoique le vin en soit meilleur.

Les gîtes de cette route sont affreux, et ne permettent guère de détails. Comme dans les auberges du temps de Montaigne, les fenêtres sont « toutes ouvertes, sauf un grand contrevent de « bois qui vous chasse le jour si vous en voulez chasser le soleil « ou le vent. » La route est assez bonne et bien gardée. Les habitants des villages que l'on traverse, s'ils ont été contraints de changer d'habitudes, ont toujours leurs mêmes physionomies de brigands. Quelques uns voudraient bien rabattre sur la filouterie, ainsi qu'on peut s'en apercevoir aux regards scrutateurs qu'ils lancent sur les malles et les paquets, à leur empressement à les défaire aux divers logis; mais, accoutumés jadis aux attaques à main armée, aux expéditions nocturnes et à faire le vol en grand, *che fecero alle strade tanta guerra*[1], le vol domestique leur est moins familier; ils manquent des premiers principes de l'art, et ils sont facilement déconcertés par la surveillance, surtout par celle d'un homme tel que Giovanni. Le brigandage italien, vie errante, aventureuse et guerrière, a été appelé de la chevalerie manquée; résultat d'un mauvais ordre social, produit par le besoin, excité le plus souvent par le faste et la vanité des étrangers, il n'est point déshonoré dans l'opinion du peuple; il est un moyen de plaire à la jeune fille, qui aime assez que son époux futur ait passé quelque temps parmi les brigands de la montagne; leur nom même *banditi* (bannis) n'a rien d'infamant, puisqu'il semble se rattacher aux proscriptions exercées dans les guerres civiles; enfin ce brigandage conserve chez les hommes qui s'y livrent certaines qualités naturelles et une sorte de dignité, mêlées aux principes de la foi catholique. Les brigands de la campagne de Rome épargnent celui qui se dit en péché mortel; l'auteur de Fieramosca a connu un homme qui devait la vie à un tel subterfuge[2]. Si l'on écrivait l'histoire des brigands en Italie, indépendamment des actions d'éclat, on y trouverait des traits singuliers de générosité; et l'on n'a point oublié les procédés de deux de ces héros, Pacchione et Sciarra, envers l'Arioste et le Tasse, qu'ils surent mieux honorer que

1. Dante. *Inf.* can. XII, 138.
2. *V.* E. Fieramosca, cap. IX.

les princes leurs contemporains, flattés par ces grands poëtes.

A la vue de l'affreuse misère de l'habitant des Abruzzes, tel que j'ai pu l'observer pendant plusieurs jours, de ce peuple de bergers et de laboureurs, vivant d'une espèce de *polenta* faite de mauvais grain, de ces femmes robustes, de tailles si sveltes et de si beaux regards, charriant du bois et des cailloux sur leurs têtes, je ne comprenais pas trop que tout cela fût pour leur bien, comme on l'a prétendu; ces pauvres gens doivent être à la fin blasés sur un tel bonheur; et il semble que l'on pourrait essayer un peu à leur égard de ce mal appelé instruction, aisance et perfectionnement social.

La forteresse de Pescara, à l'embouchure de la rivière de ce nom, sur le bord de l'Adriatique, est d'un bel aspect; il y avait trois cents hommes de garnison. C'est dans la rivière de Pescara, l'ancien Aternum, que se noya le célèbre condottiere du XVe siècle, Sforce da Cotignola, capitaine du scandaleux Cossa, dit Jean XXIII[1], afin de sauver son page qui y était tombé. La ville, fort laide, a un peu plus de deux mille habitants. On vante son vulnéraire, composé avec les simples qui viennent sur la montagne voisine de la Maiella. Un coucher du soleil, au mois d'octobre, dans les montagnes des Abruzzes, récemment couvertes d'une neige éblouissante, était très-beau; les cimes légères de ces montagnes se détachaient admirablement sur le ciel enflammé.

Popoli, sale, humide, entre deux hautes montagnes, traversée par une rivière, semble, pour la misère et une certaine bonhomie d'hôtellerie, une ville savoyarde. Sur la cime de la montagne était le manoir d'un duc de Popoli, compagnon de Charles d'Anjou : le château, dans sa dégradation, garde encore son air de conquête. Les souvenirs de l'antiquité préoccupent en Italie des ruines du moyen âge qui n'y paraît pas non plus sans grandeur; son étude, si cultivée de nos jours en France, en Angleterre et en Allemagne, offrirait aussi un vif intérêt dans ce pays.

1. *V.* liv. x, chap. ix.

Sulmone, patrie d'Ovide, rappelle des souvenirs bien différents. Située au fond d'un bassin de montagnes pelées et déjà couvertes de neige au milieu d'octobre, on pourrait croire que le lieu de la naissance du poëte devait le préparer aux tristes lieux de son exil. Mais il n'en fut pas ainsi, et dans ses regrets amers il trouvait Sulmone bien éloignée de la terre de Scythie :

Me miserum, scythico quam procul illa solo est[1].

Ovide possédait des terres fertiles et de riches domaines dans le pays des Péligniens :

Gens mea Peligni, regioque domestica Sulmo[2].

Le plus gracieux, le plus mondain, le plus spirituel des poëtes de l'antiquité avait été homme des champs et montagnard. Ce premier genre de vie, fréquent chez ces poëtes, et si différent de la manière de faire son chemin des gens de lettres modernes, a dû contribuer à la supériorité, au naturel et à la vérité de sentiment des premiers. La mémoire d'Ovide ne fut pas moins secourable à Sulmone que celle de Catulle et de Virgile à Sermione et à Mantoue[3], puisqu'elle lui dut d'échapper au fer et au feu de l'armée d'Alphonse d'Aragon, le conquérant du royaume de Naples, contre qui elle s'était révoltée, prince plus généreux qu'Alexandre, dit le Panormita son historien, car celui-ci n'avait épargné à Thèbes que la maison de Pindare.

Le seul monument élevé à Ovide est une vieille statue au-dessus de la porte de l'ancienne prison qui sert aujourd'hui de caserne à la gendarmerie; avec sa coiffure carrée, sa robe et son livre, il a plutôt l'air du frère Remigio Fiorentino, le traducteur de ses épîtres, que du chantre de l'*Art d'aimer* et du poëte des *Métamorphoses*. Les revenus de la commune n'avaient point encore permis de remplacer ce gothique monument par un autre plus convenable; et, cependant, Sulmone compte près de huit mille habitants : elle n'est pas sans industrie; ses dragées,

1. *Fast.* lib. IV.
2. *Pont.* lib. IV, ep. XV.
3. *V.* liv. V, ch. VIII; et liv. IX, chap. XIX.

ses saucissons, ses cordes à instruments ont de la réputation, et elle est le chef-lieu du second district de l'Abruzze ultérieure.

Il ne reste aucune trace de la cité antique qui eut beaucoup à souffrir dans les guerres civiles de Marius et de Sylla et de César et de Pompée, et qui devint colonie romaine. Sulmone, soumise successivement aux princes de la maison d'Anjou, de Duras et d'Aragon, fut détruite de fond en comble par les deux tremblements de terre de 1703 et de 1706. Les églises ne sont point sans quelque magnificence. A la paroisse Saint-Pierre, le *Saint* est de Pierre de Cortone. La Badia possède le tombeau de Jacques Caldora, fameux condottiere napolitain du XVe siècle.

A peu de distance de la ville est le superbe monastère de *San-Spirito del Morrone*, autrefois couvent de Célestins, religieux célèbres par leurs immenses richesses.

Quelques pierres, seuls débris d'un temple de Jupiter, se voient, dit-on, à San-Quirini, à deux milles de Sulmone. Une dévotion mythologique semble fidèlement perpétuée dans cette partie des Abruzzes : les anciens Péligniens adoraient la déesse Palina, le montagnard actuel vénère saint Pelino.

Près Valloscura, entre Sulmone et Castel di Sangro, la route traverse un profond ravin, vaste solitude mêlée de bois, de montagnes, de rochers, et d'un grand caractère. Les villages à mi-côte avec de hauts toits, presque sans fenêtres et sans cheminées, semblent plutôt de petites forteresses que des habitations rustiques. Il est impossible d'imaginer un plus beau site de brigands.

Castel di Sangro, où l'on fabrique des tapis et des cartes à jouer, était autrefois fréquenté par les princes aragonais, et particulièrement par Ferrandino, le duc de Calabre, qui venaient y chasser les ours.

Isernia a de nombreuses antiquités. Un aqueduc, environ d'un mille, creusé dans le roc, est une belle et hardie construction. Après Isernia, l'aspect rigoureux de la montagne s'adoucit; on sent pénétrer et se répandre la douceur du climat et la lumière de Naples; cette lumière paraît à l'horizon comme une

vaste et brillante illumination dont l'éclat s'accroît à mesure que l'on avance. A Venafre, dont l'huile conserve encore la réputation qu'elle avait du temps d'Horace :

Viridique certat
Bacca Venafro,

et qui offre quelques restes d'un amphithéâtre, on est en pleine Campanie.

LIVRE TREIZIÈME.

NAPLES.

CHAPITRE PREMIER.

Route de Livourne à Naples. — Bateau à vapeur. — De la Méditerranée. — Naples. — Douane. — Lazzaroni.

Les bateaux à vapeur sont assurément très-utiles, très-commodes; mais ce genre de navigation est triste et fort peu poétique : de la fumée, du bruit, de la boue, un restaurant, une sorte de cabinet littéraire, c'est comme un débris flottant de Paris au milieu des mers. Le vent agite rarement la voile provisoire de ce navire qui marche et paraît entraîné par une force irrésistible et fatale; on n'entend ni les chants, ni les cris des matelots, ni le mouvement cadencé des rameurs, mais le battement sourd et régulier de la mécanique; et, au lieu de l'odeur parfumée du goudron, on ne respire que l'exhalaison tépide de l'eau bouillante. L'aspect du bâtiment contraste encore avec les souvenirs mythologiques de la mer de Tyrrhène, et la noire fumée du charbon de terre a dû faire cacher au fond des eaux les blanches Néréides. La nuit semble plus favorable à ce bateau : l'étincelle qui petille en haut de sa colonne, et le large sillon éblouissant d'écume qu'il trace rapidement, se détachent au milieu des ombres, et sont d'un bel effet.

Tassoni a peint poétiquement la route de Livourne à Naples, qu'il fait parcourir à Vénus sur un petit bâtiment (*legnetto*), malgré la tempête obligée des poëmes héroïques et des épopées.

Sa description est à la fois exacte et pleine d'imagination, d'harmonie :

. . . . Venere fra tanto in altro lato
Le campagne del mar lieta scorrea.
Un mirabil legnetto apparecchiato
A la foce de l' Arno in fretta avea,
E movea quindi a la riviera amena
De la real città de la Sirena.
. . . . . .
Capraja addietro e la Gorgona lassa,
E prende in giro a la sinistra l' onda.
Quinci Livorno e quindi l' Elba passa
D' ampie vene di ferro ognor feconda.
La distrutta Faleria in parte bassa
Vede e Piombino in su la manca sponda,
Dov' oggi il mare adombra il monte e 'l piano
L' aquila del gran Re del' Oceano.
. . . . . .
Vede l' Umbrone, ore sboccando ei pere,
E l' isola del Giglio a mezzo giorno :
E 'n dirupata e ruinosa sede
Monte Argentaro ir mezzo a l' onde vede.
. . . . . .
Quindi s' allarga in su la destra mano,
E lascia il porto d' Ercole a mancina.
Vede Civita Vecchia, e di lontano
Biancheggiar tutto il lido e la marina.
Giaceva allora il porto di Trajano
Lacero e guasto in misera ruina :
Strugge il tempo le torri, e i marmi solve
E le macchine eccelse in poca polve.
. . . . . .
Già s' ascondeva d'Ostia il lido basso,
E 'l porto d' Anzio di lontan surgea ;
. . . . . .
Rade il porto d' Astura, ove tradito
Fu Corradin nella sua fuga mesta.
Or l' esempio crudele ha Dio punito,
Che la terra distrutta e inculta resta.
Quindi monte Circello orrido appare
Col capo in cielo e con le piante in mare.
S' avanza, e rimaner quinci in disparte
Vede Ponzia diserta e Palmarola,
Che furon già de la città di Marte
Prigioni illustri in parte occulta e sola.

Varie torri su 'l lido erano sparte ;
La vaga prora le trascorre e vola,
E passa Terracina, e di lontano
Vede Gaeta a la sinistra mano.
Lascia Gaeta, e su per l'onda corre
Tanto, ch' arriva a Procida, e la rade.
Indi giugne a Puzzolo, e via trascorre
Puzzolo, che di solfo ha le contrade.
Quindi s' andava in Nisida a raccorre :
E a Napoli scopria l' alta beltade :
Onde dal porto suo parea inchinare
La Regina del mar, la Dea del mare[1].

La Méditerranée, depuis les longs voyages sur l'Océan et les découvertes des grands navigateurs modernes, ne paraît plus qu'une espèce de lac, à l'usage des poëtes et des gens de lettres; elle n'est point la mer du commerce et de l'industrie, mais la mer de l'Odyssée, de l'Énéide ; ses rivages ont vu les scènes immortelles peintes par les historiens de l'antiquité ; et pour peu que l'on se pique de goût et de littérature, il semble en vérité que l'on s'y trouve chez soi. La beauté, l'éclat de ses flots, n'ont point été ternis par les âges, et elle a conservé le même sourire :

Tibi rident æquora ponti[2].

Pulsæ (undæ)
Procedunt, leni resonant plangore cachinni[3].

C'est aux poëtes, c'est aux peintres à rendre les enchantements du golfe de Naples, et le mélange à la fois gracieux et imposant de bois, de monts, d'habitations, de forts, d'églises, de chapelles, de ruines qui décorent ce magnifique amphithéâtre; faibles prosateurs, nous ne pouvons que raconter nos petites aventures et les vexations de la douane à l'entrée du port. Cette douane était, en 1826, ingénieuse à tourmenter les voyageurs; elle gardait, elle mettait sous une espèce de séquestre la plupart de leurs effets qu'elle ne visitait qu'à son aise, et qu'après avoir

1. *Secch. rap.* can. x, st. VIII-XXVI.
2. Lucrèce.
3. Catulle, LXIV, 274.

délivré un bon qu'il fallait attendre, solliciter et payer. L'examen des livres était encore plus rigoureux qu'à la frontière de l'État romain. Une partie des miens fut retenue à bord ; il est vrai qu'à peine descendu dans le bateau qui me conduisait à terre, le batelier me demanda si je n'avais pas quelque *libro nero*, qu'il cacherait au fond de sa barque. Je négligeai cette sorte de contrebande, et subis en débarquant une nouvelle visite. Cette critique de la douane s'exerçait alors à la grille du port sur le pavé, au milieu d'hommes à demi nus qui nous regardaient curieusement, et que la garde s'efforçait d'écarter, à côté du gros factionnaire autrichien immobile auquel tout cela avait l'air de paraître assez ridicule, et au milieu de cette agitation, de cette vociférération perpétuelle du peuple le plus criard de l'univers : *Napoletani mastri in schiamazzare*[1]. Une première visite des effets sur le bateau à vapeur offrit une scène assez gaie : afin de soustraire au séquestre de la douane napolitaine une partie de leurs atours, les dames mettaient des bracelets, des diamants sur leurs robes de voyage, et des chapeaux à plumes avec des papillotes ; les femmes de chambre portaient les cachemires de leurs maîtresses ; seules peut-être elles avaient du goût pour la douane, mais leur *éclat emprunté* devait finir avec la visite.

Les Lazzaroni semblent bien dégénérés de leur ancienne paresse ; ceux du port sont actifs et fort occupés : depuis longtemps ils ont abandonné la sauvage nudité qui leur avait valu le nom de *Lazzari* (Lazares) ; ils portent une chemise, un caleçon de toile ; et quand il fait froid, un gilet long à manches et à capuchon de grosse étoffe brune ; ils ne campent plus perpétuellement comme jadis ; ils sont locataires, paroissiens, et ils n'ont plus enfin tout ce pittoresque qu'avaient observé et peint spirituellement mesdames de Genlis et de Staël[2].

1. Alfieri. Son. CXLIII.

2. *V.* les *Mém.* de madame de Genlis, t. III, p. 58, et *Corinne*.

CHAPITRE II.

Palais. — Palais royal. — Place. — Largo del Castello. — Fontaine Medina. — Castel nuovo. — Arc d'Aragon. — Fontaine Sainte-Lucie. — Château de l'OEuf. — Villa reale. — Fête de Sainte-Marie *di Piè di grotta*. — Chiaja. — Société — Savants. — Ébauche du Jugement dernier. — Palais Gravina. — Tolède.

Les palais blanchis de Naples, avec leurs larges balcons donnant sur la rue, afin qu'en vrais Napolitains les habitants puissent jouir du bruit, ont l'air de grandes auberges bien tenues et en belle vue : leur architecture, de l'époque de la décadence, est lourde, contournée. Le palais du roi, le plus important ouvrage de Dominique Fontana, paraît plus étendu que grand ; le plan du célèbre architecte a été gâté par les fantaisies des vice-rois et des rois, et il a subi depuis, à plusieurs reprises, de nombreux changements ; on estime la facilité de ses abords et le beau développement de ses escaliers. Il semble qu'on aurait pu profiter bien davantage de sa merveilleuse position, en sacrifiant une partie des arsenaux, et en construisant des jardins en terrasse jusqu'à la mer. Ce palais est un des nombreux exemples de l'espèce de fatalité qui s'attache aux travaux de l'architecture, le moins libre des arts, et le plus exposé aux chances des événements et aux volontés fantasques de la puissance. Les appartements offrent divers chefs-d'œuvre des premiers maîtres : un grand tableau de la *Vierge avec l'enfant Jésus, S. Jean, quatre saints, le Père Éternel* et *deux anges*, de la première manière de Raphaël ; les *Quatre saisons ; Hippomène et Atalante*, du Guide ; la *Boutique de S. Joseph*, la *Visite de S. Joachim à Ste Élisabeth*, de Schedone ; l'*Orphée*, la *Dispute du Christ et des docteurs*, du Caravage ; le portrait d'*Alexandre Farnèse*, du Titien ; le *Songe de Joseph*, du Guerchin ; la *Rebecca*, de l'Albane. On distinguait avec plaisir le beau portrait, par Gérard, d'une grande princesse, sœur du roi, que ses vertus, sa touchante

commisération, la dignité de son âme, encore plus que de son rang, devaient un jour rendre chère à la France.

Les constructions interrompues du vaste temple consacré à S. François de Paule, en face du palais, ne paraissent pas de fort bon goût; l'architecture de cette neuve et maladroite imitation du Panthéon est d'un effet médiocre. Il est vrai que l'irrégularité de l'emplacement et l'inégalité du terrain offraient d'assez grandes difficultés. Sur la place, s'élèvent les deux statues équestres en bronze de Charles III et du roi Ferdinand, ouvrages de Canova, à l'exception de la figure du dernier qu'il ne put terminer. La première statue, noble, bien drapée, devait être primitivement celle de Napoléon; elle devint un moment celle de Joachim, et le colossal et fougueux coursier fut obligé chaque fois de changer d'allure, selon le caractère du cavalier. Le cheval de la seconde statue, d'une dimension un peu inférieure à son pendant, est toutefois plus estimé, et l'on y admire la vivacité du mouvement et la tête pleine de vie.

Sur la place *Largo del Castello*, la plus vaste de Naples, est sa plus belle fontaine, la fontaine Medina, ouvrage du napolitain Auria, terminé par Fanzaga, élève du Bernin, aussi napolitain, qui atteste plutôt, si l'on peut le dire, la diffusion de l'art que ses progrès.

Un corps-de-garde de cette place était occupé, en 1826, par un poste nombreux d'Autrichiens. Je me rappelle encore l'ennui profond, l'espèce de mélancolie stupide peinte sur les visages de ces hommes que l'on apercevait renfermés derrière leurs barreaux de bois. Ils étaient tourmentés du mal du pays, et il y avait des suicides dans leurs régiments: peu poétiques, habitués à une vie abondante, ces soldats, dont la discipline était parfaite, ne s'accommodaient point du régime rigoureux du peuple en Italie; la lumière, la nature de Naples leur semblait brûlante et aride, et dans la langueur qui les consumait, ils auraient volontiers donné tout cet éclat pour les valses et les guinguettes allemandes, pour les bords du Danube et la grosse verdure du Prater. On ne trouve point dans le midi de l'Italie nos grandes bacchanales populaires du dimanche ou du lundi. Ces plaisirs à

jours fixes de la population des capitales du Nord tiennent à une vie ordinairement laborieuse et triste, qui a besoin de se distraire : sous le ciel de l'Italie, l'homme n'a pas besoin de tant s'agiter, et il lui suffit, pour jouir, de voir, de respirer et de se sentir vivre. L'intendant de l'armée autrichienne, le général Koller, mourut à la fin d'août : son enterrement eut lieu le soir; toutes les troupes de Naples étaient sur pied; les brillants uniformes, les pompons écarlates, les larges cocardes, la mine étourdie des soldats de la garde royale napolitaine, contrastaient singulièrement avec la simplicité de la veste grise et du petit chapeau rond du chasseur tyrolien, et l'air martial des grenadiers hongrois. Le général Koller, un des commissaires chargés d'accompagner Napoléon à l'île d'Elbe, l'avait, dit-on, par sa présence d'esprit et son activité, préservé des dangers qu'il courut en Provence. Malgré les charges ruineuses de l'occupation étrangère, il emportait l'estime et les regrets universels; indépendamment de ses talents militaires et administratifs, ce général était un amateur éclairé des beaux-arts; sa bibliothèque était nombreuse et choisie, et sa collection de vases s'élevant à treize cents, et acquise depuis par la Prusse, ainsi que ses camées, ses bronzes et pierres gravées, passait pour une des plus belles de l'Europe.

Le *Castel nuovo*, bâti par Charles d'Anjou, et qui, dit-on, ressemble à la Bastille, est un grand et insignifiant édifice d'un homme de génie, Nicolas de Pise. A l'entrée, le bel arc de triomphe d'Alphonse Ier d'Aragon, érigé en 1470, attribué à tort par le patriotisme florentin de Vasari à Julien da Majano, mais de l'architecte milanais Pierre di Martino, offre, malgré quelques licences d'ornements, de gracieux détails. Les statues sont dignes du XVe siècle, et l'élégant quadrige est une imitation de quelque médaille antique. Les portes de bronze, du moine Guillaume, sculpteur et fondeur napolitain, sur lesquelles sont représentées les batailles livrées par le roi Ferdinand Ier d'Aragon aux barons rebelles, si elles n'attestent pas une grande pureté de goût, ont du moins le mérite de la solidité, comme on le voit par le boulet de canon resté dans l'une d'elles, qu'il n'a pu

percer. Santa-Barbara, l'église du château, a une *Vierge*, avec l'enfant Jésus entre les bras, statue de Julien da Maiano, remarquable par l'élégance et la richesse des draperies. Une *Adoration des mages*, de Jean de Bruges, envoyée par lui au roi Alphonse, et regardée comme son premier tableau à l'huile, est curieuse sous le rapport de l'art : les figures des mages furent refaites par le Zingaro, qui a représenté Alphonse, Ferdinand, et son fils Ferrandino. Derrière le chœur, l'escalier en colimaçon, qui monte au clocher, est un ouvrage fantasque de Nicolas de Pise.

La jolie fontaine Sainte-Lucie, de marbre blanc, ornée de statues et de bas-reliefs, d'Auria et de Jean de Nola, est d'un effet piquant, et se détache à merveille de l'admirable fond formé par la mer et le Vésuve.

Sur le rocher que domine la masse imposante du château de l'OEuf, étaient la Villa et les viviers de Lucullus, dont quelques débris existent encore sous les eaux. L'empereur Frédéric II chargea Nicolas de Pise de changer en fortification l'ancien séjour du plus voluptueux des Romains, aujourd'hui défendu par des ouvrages extérieurs, et garni de batteries.

La *Villa reale*, bordée par la mer, avec ses vases, ses fontaines, ses allées d'acacias, ses bosquets de myrtes et d'orangers, son temple circulaire de marbre blanc, sa vue admirable, est peut-être la plus délicieuse des promenades publiques. Son premier ornement de l'art était, en 1826, le groupe célèbre du *Taureau Farnèse*, placé au milieu d'un vaste bassin, ainsi que l'avait projeté Michel-Ange, chef-d'œuvre antique alors trop exposé aux injures de l'air, à l'humidité causée par le voisinage des flots, et qui a fort sagement été transporté au musée Bourbon. Ce jardin n'est ouvert au peuple, aux hommes de la campagne et aux gens en livrée qu'une fois l'an, le 8 septembre, jour de la fête de Sainte-Marie *di piè di grotta*. J'y assistai en 1826 : le coup d'œil qu'offrait la *Villa reale* était ravissant; les filles des environs, parées de leurs costumes nationaux, les cheveux retenus par des épingles d'argent, enveloppées de voiles élégants qui retombaient sur leurs casaquins brochés d'or et de

couleur éclatante, s'y étaient rendues en foule. Telle était jadis pour elles l'importance de cette fête, qui ne remonte toutefois qu'à la fin du XVIe siècle, qu'elles stipulaient en se mariant, comme une des clauses du contrat, que leurs époux devraient les y conduire chaque année. Le bonnet rouge phrygien, les visages basanés des hommes chargés de fruits réunis en guirlandes, ou suspendus à de longs roseaux, étaient aussi fort pittoresques. Le roi se rendit en grand cortége à l'église de la Madone : ce cortége ressemblait assez à celui de France ; seulement chaque prince était dans une voiture séparée. Les cochers, ainsi que les valets de pied, étaient découverts et avaient d'énormes perruques poudrées, comme celles de présidents à mortier, dont la gravité contrastait d'une manière comique avec les physionomies de ceux qui les portaient. Ces incroyables perruques sont un reste de l'étiquette espagnole. Je ne pouvais m'empêcher de songer à la gaieté du peuple de Paris, si jamais il eût aperçu d'aussi étranges figures. L'escorte militaire était en partie formée de troupes autrichiennes ; il était difficile de voir de plus belles troupes de guerre.

Le large quai de Chiaja qui longe la *Villa reale* est habité par la première société de Naples. Je ne puis me rappeler sans regret et sans charme l'accueil que j'ai reçu dans quelques unes de ces brillantes demeures, au palais du prince de la T****** C*********, marié à une Française, femme d'une rare supériorité d'esprit et de caractère ; chez le noble et brave F*********, prince de S*******, qui fut généreusement élevé par la France, et qui lui a fait honneur. Je visitais souvent, près de là, l'ancien archevêque de Tarente, Mgr Capece-Latro, hôte bienveillant des étrangers que l'amour des arts et de l'étude attire à Naples, vénérable monument de science et de goût, qui, âgé de quatre-vingt-six ans, a publié en latin de curieuses recherches sur l'antiquité et l'histoire de sa maison, dont l'origine remonte à Ginello Capece, consul de Naples en 1009. Les belles collections de médailles, de pierres gravées et de vases grecs formées par l'archevêque de Tarente, sont aujourd'hui à peu

près éparses[1] : il semblait, me disait-il d'une manière touchante, se préparer ainsi à quitter tout le reste. L'archevêque de Tarente mourut à la fin de 1836, à quatre-vingt-douze ans quarante jours. Ses deux dernières publications offrent un bizarre contraste : la première, faite à quatre-vingt-huit ans, est le manuscrit de son ancêtre Scipion Capece, de *Nativitate Domini;* la seconde, une traduction de l'éloge de Frédéric II par Guibert, avec des notes.

Malgré la splendeur et la multiplicité des titres, il règne dans la société napolitaine beaucoup de bonhomie, de simplicité, de familiarité. Les titres semblent, pour la conversation, comme des espèces d'explétifs; ils sont même donnés dans l'intimité, et une femme dit à son amie : « Princesse, veux-tu? » L'usage de faire des *pique-niques* au loin, comme en France, dans le dernier siècle, et même sous Louis XIV, existe encore à Naples, mais sans les mêmes scandales. Ces mœurs italiennes, que l'on juge trop souvent d'après les lieux communs des voyageurs d'il y a soixante ans, ne sont aujourd'hui ni meilleures ni pires que celles des autres grandes capitales, et peut-être même qu'à Naples elles valent mieux. La noblesse de ce pays est un exemple de la gêne qui accompagne toujours les changements politiques trop fréquents; depuis plus de trente ans, elle a été ruinée trois ou quatre fois, et son opulence ne répond point toujours à la grandeur de ses souvenirs et de son ancienne existence. Plusieurs de ses membres se distinguent par leurs talents et leurs lumières. M. le marquis Gargallo, littérateur excellent, a composé une très-belle et la meilleure traduction italienne des OEuvres complètes d'Horace, avec des notes critiques fort estimées. Madame Marie Raphale Caracciolo a traduit des extraits de Fénelon, et d'autres passages des meilleurs écrivains anglais. Les chants purs et harmonieux de mademoiselle Giuseppa Guacci, jeune muse napolitaine de la plus haute espérance, honorent déjà le Parnasse italien. Madame Folliero a publié des réflexions sur l'éducation de la jeunesse, réflexions élevées,

1. Les médailles sont à Vienne, les vases et les bronzes en Danemark.

généreuses, mais trop empreintes soit de la religiosité allemande, soit de l'esprit sensualiste français. Cette terre classique de l'antiquité rassemble quelques uns de ses habiles interprètes : MM. Arditi, écrivain fécond, directeur du Musée royal; Carelli, secrétaire de l'Académie d'Herculanum, possesseur érudit d'une riche collection de médailles siciliennes et italiques[1]; le laborieux chanoine Jorio, qui a décrit les tombeaux de Cumes, exhumés à ses frais; Raimond Guarini, archéologue d'une rare sagacité; Giannelli, conservateur des manuscrits de la bibliothèque des Studj, critique âpre, mais très-instruit, disciple indépendant des doctrines historiques et philosophiques de Vico; D. Angelo Scotti, bibliothécaire des Studj, un des membres les plus distingués de l'Académie d'Herculanum; le chevalier Monticelli, secrétaire de l'Académie des Sciences, le fidèle historiographe du Vésuve; Gaspard Selvaggi, bon helléniste et homme aimable, qui long-temps a vécu dans la société de Paris, comme son compatriote Galiani, mais qui est bien éloigné du mauvais ton et de toutes les bizarreries que l'on avait la bonté de passer à l'abbé. Un amateur instruit, M. l'avocat Santagelo, dont je n'ai point oublié la politesse, possède un assez grand nombre de tableaux des premiers maîtres, une belle collection de vases de la Pouille et de la Basilicate, un nombreux médaillier, et surtout une admirable petite esquisse en grisaille à l'huile du *Jugement dernier* de Michel-Ange, de sa propre main ou peinte sous ses yeux par son ami Marcel Venusti, différente de la fresque de la Sixtine, et que l'on peut regarder comme une des choses les plus curieuses de l'Italie. Le droit est aussi étudié avec succès à Naples, et même par la noblesse et le clergé; on l'y regarde justement comme la préparation à toutes les carrières publiques, et le nombre des avocats et gens de loi, porté par un voyageur à trente mille, était bien suffisamment en 1835 de trois mille quatre-vingt-seize.

Le palais Gravina, de Gabriel d'Agnolo, est à peu près le seul palais de Naples qui puisse être cité pour le goût de son archi-

1. Mort à Naples le 17 septembre 1832.

tecture. Ce majestueux édifice ne serait pas indigne de Rome ou de Florence. L'inscription porte que le noble fondateur Ferdinand Orsini, duc de Gravina, l'a élevé pour *lui, les siens, et tous ses amis : sibi, suisque et amicis omnibus.*

Sur la porte des écuries du palais Maddaloni, on remarque un bas-relief de l'*Enlèvement des Sabines*, par Masuccio Ier, le plus ancien artiste napolitain, du XIIIe siècle, qui a fait aussi quelques ouvrages de la cour et des chambres. Ce palais est situé dans la fameuse rue de Tolède, long et bruyant bazar bordé de hautes maisons, encombré jour et nuit de peuple et de carrosses, la première, je crois, des grandes rues, et qui mérite la réputation dont elle jouit auprès des amateurs de ce genre de merveilles.

CHAPITRE III.

Musée Bourbon. — Statues. — Famille Balbus. — Vénus de Capoue. — Flore Farnèse. — Vénus Callipyge. — Hercule Farnèse. — L'Aristide. — Bronzes. — Papyri. — Meubles. — Ustensiles. — Comestibles. — Vases. — Peintures antiques. — Mosaïques.

Le musée Bourbon, dit aussi les Studj, est au premier rang des collections de chefs-d'œuvre antiques. Au milieu du grand escalier, d'une belle disposition, une statue colossale, peu digne de Canova, représente le roi Ferdinand en Minerve; les traits du vieux monarque sont véritablement grotesques sous le casque et avec l'égide de Pallas. L'auteur avait le bon goût de ne point aimer cette figure : un jour en me la montrant, raconte un de ses plus ingénieux biographes, il lui jeta à la tête son bonnet de papier : c'étaient là les colères de Canova. Les neuf statues de la famille Balbus, trouvées à Herculanum, sont d'une noble simplicité : les deux statues équestres de Nonius, père et fils, passent pour des plus vraies, des plus légères de l'antiquité; la tête de la statue du fils, autrefois à Portici, fut brisée en 1799 par un boulet de canon plus redoutable pour elle que le feu du Vésuve; la tête actuelle est une imitation assez adroite de l'an-

cienne, faite d'après ses débris. Le *Jupiter* et la *Junon*, en terre cuite; un *Gladiateur* mourant, sont parfaits de naturel. La *Diane*, statue de marbre coloriée, malgré l'ampleur et la symétrie de sa chevelure et de ses vêtements, qui ne s'accorde pas trop avec les rudes exercices de la déesse, est un ouvrage précieux. La *Vénus* de Capoue, selon M. Millingen, serait d'Alcamène ou de Praxitèle, et l'original de notre Vénus de Milo. Le petit *Bacchus* à cheval sur les épaules du faune est plein de joie; l'*Apollon* au cygne, très-beau; le *Ganymède* caressé par l'aigle, naïf; la *Minerve* étrusque, superbe. La colossale *Flore Farnèse* paraît élégante et légère. Le torse beaucoup trop vanté d'une *Vénus* ou d'une *Psyché* aussi trouvée à Capoue est gracieux, quoiqu'il ne paraisse ni un ouvrage original, ni des meilleurs temps de l'art, et qu'il ait été beaucoup et mal restauré. Quatre bas-reliefs grecs sont de la meilleure époque : *Pâris et Hélène*, avec des inscriptions; *Orphée retrouvant Eurydice;* une scène voluptueuse d'un *Satyre et d'une Bacchante; Bacchus* entouré d'un nombreux et bruyant cortége. Il est impossible de ne pas être frappé de la puissance, de la persévérance des artistes anciens, à la vue de l'*Apollon Citharœde;* statue demi-colossale, de porphyre, et dont les draperies, malgré la dureté de la matière, ont une mollesse, une facilité merveilleuses. Près de l'Apollon sont d'autres statues précieuses, en pierres dures de couleur : un *Prêtre égyptien*, de basalte, superbe, peut-être Osiris; la *Diane* d'Éphèse, d'albâtre, avec la tête, les mains et les pieds de bronze; le *Méléagre*, en rouge antique. Au milieu de la salle des Muses, le beau vase du sculpteur athénien Salpion représente la *Naissance de Bacchus*, que Mercure confie aux nymphes : ce chef-d'œuvre, trouvé à l'ancienne Formie, dans le golfe de Gaëte, fut d'abord tellement méconnu qu'il servait aux mariniers à attacher leurs barques, et qu'il porte encore la marque des cordages. Le *Bacchus* hermaphrodite est excellent. La *Vénus Callipyge* règne au milieu de la foule des Vénus qui l'environnent; un jeune et frais *Adonis* ne paraît pas indigne de posséder tant de charmes [1]. L'*Amour ailé*, accroupi

1. Dans le remuement perpétuel des *Studj*, la Vénus Callipyge a, depuis, plusieurs fois changé de place.

sur un dauphin, est un ouvrage romain, à la fois excellent et bizarre. L'*Hercule* offre l'emblème de la force, calme, en repos. Ce colosse, du sculpteur athénien Glycon, avait d'abord été trouvé, privé de ses jambes, dans les thermes de Caracalla : Michel-Ange fut chargé par Paul III Farnèse de les remplacer; mais à peine, malgré sa résistance, en eut-il achevé le modèle, qu'il le brisa à coups de marteau, en s'écriant que jamais il ne voudrait ni ne pourrait faire un doigt d'une telle statue. Guillaume de la Porta, alors le plus renommé après lui des sculpteurs, fut chargé du travail; la partie antérieure qui lui est due, sillonnée, pelottée, contraste avec la vérité du dos ferme, doux, grandiose. Les véritables jambes ayant été retrouvées dans un puits, à trois milles de la place où le corps avait été découvert, elles lui furent restituées, le prince Borghèse les ayant cédées généreusement au roi de Naples. Il ne manque aujourd'hui au fils d'Alcmène que la main gauche. Le groupe représentant la fable de Dircé, dit le *Taureau Farnèse*, placé en face de l'Hercule, ne lui est point inférieur, quoique en très-grande partie restauré. L'*Atlas* est une magnifique statue, et son globe un curieux monument astronomique. Malgré l'incertitude de la science archéologique, on aime à reconnaître le juste Aristide dans la statue qui porte son nom; cette prodigieuse statue, la plus vraie, la plus réelle peut-être des chefs-d'œuvre antiques, semble marcher, s'avancer, lorsqu'on se place à l'endroit indiqué par Canova; car il ne pouvait se lasser de la contempler, et toutes les fois qu'il se rendait à ce musée elle avait toujours sa première visite.

La salle des Empereurs et des Impératrices offre l'*Agrippine*, dont les traits altérés, vieillis, sur un corps jeune, ne peuvent convenir qu'à la veuve éplorée de Germanicus; l'*Auguste* assis, une des premières statues sorties d'Herculanum; le *Tibère*, le *Claude*, épais, commun, quoique supérieurement drapé; le *Néron*, trouvé à Télèse; le *Trajan*, à Minturnes; le buste colossal de *César*, et le magnifique cratère de porphyre, moins grand que celui du Vatican, mais plus orné.

Les *Studj* sont le premier des musées pour les bronzes. On

distingue : le *Mercure* assis, si jeune, si naïf; la colossale tête de cheval, ouvrage sublime des meilleurs temps de la Grèce, et dont la récente inscription répète un conte ridicule sur la destruction de la statue; le cheval isolé qui, dans une emphatique inscription latine, se prétend le seul reste d'un quadrige d'Herculanum, détruit par le Vésuve; le buste dit le *Platon*, d'une beauté sévère, et dont la chevelure est si artistement travaillée; l'*Archytas;* le prétendu *Sénèque;* la tête dite de *Sapho;* quelques actrices et danseuses au moment de leur toilette théâtrale; les deux *Satyres*, le premier dormant, l'autre renversé sur son outre, et faisant claquer son pouce et son doigt, l'idéal de l'ivrogne.

L'habile industrie qui recherche, qui poursuit la pensée antique cachée dans les noirs rouleaux des *papyri* d'Herculanum, est curieuse à observer. Combien ne doit-on pas regretter que tant de soins, de minutieuses précautions ne ressuscitent ordinairement que des ouvrages inutiles ou incomplets! Parmi les papyri déchiffrés jusqu'en 1825, soixante-un étaient presque entiers; on en possédait les deux tiers de cent soixante-un; la moitié de trois cent huit; le tiers de cent quatre-vingt-dix; le quart de cent quatre-vingt-onze; quatre cent soixante-quatorze étaient coupés au milieu dans leur longueur, par suite de l'inexpérience des premiers ouvriers. Le nombre des colonnes et fragments déroulés montait à deux mille trois cent soixante-six.

A côté de cette destruction des écrits des sages, certains groupes du *Cabinet des objets réservés* sont à peu près intacts, et les maximes de la morale ont moins résisté aux flammes du Vésuve que les images du vice.

La collection de meubles, d'instruments, d'ustensiles, dite le *Musée des petits bronzes*, est singulièrement curieuse, unique; elle fait connaître et toucher, en quelque sorte, le matériel de la vie des anciens. Les siéges curules de bronze, placés près de trophées d'armes et de boucliers, rappellent cette gloire civique et militaire qui s'alliait alors si souvent chez les mêmes hommes. Les trépieds, les autels, les tables des sacrifices, les urnes, les coupes, les couteaux; tous ces instruments du polythéisme,

quoique supérieurement travaillés, inspirent beaucoup moins d'admiration. Des dés pipés, le fard des dames romaines, montrent toujours les mêmes impostures dans le plaisir : des fuseaux, des aiguilles, des dés à coudre semblent plus respectables. Les bijoux sont charmants : un de ces joyaux, très-ancien, dernière parure de la femme qui le porta, fut trouvé dans un tombeau grec. Plusieurs fragments de cendre rendue solide par l'eau, gardent de gracieuses empreintes; un sein de femme; un bras avec ses ornements, une partie des épaules et de la taille; on voit que cette infortunée était jeune, grande, bien faite; mais elle ne fuyait point en chemise, comme l'a imaginé M. le président Dupaty, car on découvre la marque de ses vêtements. Les aliments, un pâté antique, sont merveilleusement conservés. Les instruments de chirurgie et d'accouchements, les fioles d'apothicaires, les mortiers, les pilons, n'ont guère changé de forme : peut-être l'art était-il aussi avancé. Les ustensiles de cuisine, malgré le bon goût de leurs ornements, ne diffèrent point, au fond, des nôtres. Une vraie théière anglaise se trouve parmi ces objets. Les balances, aussi fort élégantes, étaient vérifiées au Capitole par l'édile, ainsi qu'on le voit par l'inscription de l'une d'elles, examinée sous le huitième consulat de Vespasien, et sous le sixième de Titus. Les tables d'Héraclée, découvertes en 1732, sont un monument important pour l'étude de la paléographie grecque. L'encrier à sept faces a fait enfanter au bizarre érudit Martorelli deux volumes in-4°.

Ce musée, quoi qu'on en ait dit, ne manque point d'instruments de musique, et plusieurs méritent d'être observés. Une sorte de clarinette sans trous latéraux, ni pavillon, est entourée d'un grand nombre de petits tubes métalliques placés dans la même direction que le tube principal et animés par une embouchure commune. Horace, dans l'art poétique, parle de la flûte perfectionnée de son temps :

> *Tibia non, ut nunc, orichalco vincta, tubæque*
> *Æmula,*

qui devait se rapprocher assez de ce bizarre instrument dont

on ne peut guère juger l'effet, ni la manière dont il était joué. L'abbé Galiani pense qu'on enfilait les petits tubes comme des grains de chapelet : le tuyau de métal se trouvait ainsi revêtu de pièces d'os, qui servaient à flûter le son et à le rendre fort différent de celui des trompettes. C'étaient de véritables sourdines, comme les cordons qui enveloppent le tuyau des trompettes pour en adoucir le son. Des cymbales d'airain de diverses dimensions donnent, malgré leur petitesse, un son éclatant, clair, argentin et précis, bien supérieur au vacarme des cymbales turques employées par les modernes.

La collection des verreries monte à douze cents. On voit ainsi que les anciens, non-seulement connaissaient l'usage du verre pour les fenêtres, mais qu'ils savaient encore le ciseler, le travailler et le colorier. Un grand nombre de ces verreries sont d'Égypte, et les Égyptiens semblent véritablement les vitriers de l'antiquité.

La collection des vases s'élève à environ deux mille cinq cents, parmi lesquels sont, au premier rang, les trois précieux vases de Nola, représentant une *Orgie de femmes autour d'une idole de Bacchus;* l'*Incendie de Troie*, et le vase dit de *Cassandre*. On remarque encore le musicien *Comus jouant devant Bacchus et Ariane;* le vase funéraire de Charminos de Cos, trouvé parmi les ruines de Carthage, unique dans son genre par les caractères gravés, contre l'usage, après la cuisson; le fameux vase de Locres, destiné aux parfums, et sur lequel on voit le *Plaisir honnête* personnifié, selon M. le chevalier Arditi, et, selon Villoison et l'abbé Zannoni, le prix de la beauté, emporté par la figure de la femme; le curieux vase de Pœstum, offrant *Hercule aux Hespérides;* les vases italico-grecs et de Sicile, dont les sujets sont *Hercule vainqueur au ceste du roi Éryx ;* un *Combat entre les Grecs et les Troyens ;* la *Mort de Thésée; Électre et Oreste au tombeau d'Agamemnon*, et *Clytemnestre et Égisthe;* un *Combat des Amazones et des Grecs; Hercule tuant le centaure Nessus*, et mille autres peintures qui joignent la naïveté du dessin et de l'expression au travail le plus soigné, le plus fini.

Le riche médaillier a la célèbre tasse de sardoine, d'un pied de diamètre, commentée par les plus illustres savants, et dont le groupe des sept figures représente, selon Visconti, le Nil, Orus, Isis et les nymphes du Nil.

Les peintures antiques, au nombre de plus de quinze cents, malgré leur grâce, leur ingénuité, leur expression, la vivacité extraordinaire de la couleur de quelques unes, sont bien éloignées des prodigieux effets des statues. Peut-être ne connaissons-nous que les ouvrages des peintres des petites villes qui jusqu'ici ont seules fourni ces peintures. Le tableau monochrome [1] de *Thésée tuant le Centaure*, imité par Canova [2], est regardé comme ce que l'antiquité nous a certainement laissé de plus parfait en peinture. Le célèbre *Marché d'amour* est une composition vive et bien imaginée. Une *Charité grecque* et non romaine, comme on le dit communément; *Hylas enlevé par les nymphes; Agamemnon conduisant Chryséis au navire pour la renvoyer à son père; Achille remettant Briséis aux hérauts d'Agamemnon; Junon et Jupiter sur le mont Ida;* le *Sacrifice d'Iphigénie*, malgré quelques parties faibles; *Médée près de tuer ses enfants qui jouent*, sont des ouvrages pleins de noblesse, de pathétique et de poésie. A l'exception du sage Chiron, botaniste, musicien, astronome, précepteur d'Achille, l'honneur de son espèce, des *Centaures*, des CENTAURESSES surtout, respirent la folie, la licence. Plusieurs scènes de comédies sont extrêmement gaies; il n'y a de masqués que les principaux personnages.

Parmi les mosaïques, quelques scènes de comédies, dont deux portent le nom de l'artiste Dioscoride, de Samos, attestent le haut degré de perfection auquel ce genre de travail était parvenu chez les Grecs.

1. A une seule couleur. On se servait pour les tableaux *monochromes* d'une couleur rouge qui venait des Indes, et qu'on appelait *cinabris indica*. *V.* Pline (lib. xxxiii, cap. 7, et lib. xxxv, cap. 3), cités par Mazois, p. 133 de son *Palais de Scaurus*.

2. *V.* liv. vi, chap. xiii.

CHAPITRE IV.

Galerie. — École napolitaine. — Schedone. — Salle des chefs-d'œuvre. — Philippe II, du Titien.

La galerie, nombreuse, offre quelques tableaux des premiers peintres ; les plus estimés, à l'exception d'un petit nombre de chefs-d'œuvre, ne sont point ceux de l'école napolitaine, dont les derniers maîtres semblent plutôt d'habiles et expéditifs ouvriers que de véritables artistes : on dirait que le talent de ces maîtres gît beaucoup plus dans le bras que dans le cœur et l'âme. Les meilleurs tableaux de cette école, sont : l'*Enfant prodigue ; S. Nicolas de Bari en extase*, du Calabrese ; une *Assomption*, d'André de Salerne ; le *S. Bruno à genoux devant l'enfant Jésus qui le bénit ; S. Jérôme dans une grotte*, de l'Espagnolet ; une *Danse de petits anges*, très-gracieuse, du cav. d'Arpino ; le *S. Jérôme* dans une petite chambre au lieu de grotte, ôtant une épine de la patte de son lion, vieux et célèbre tableau tout à fait dans le style flamand, du napolitain Colantonio del Fiore, qui vivait aux XIVe et XVe siècles ; la *Vierge* dans un fond d'or, de Giottino ; le *S. Ignace* et *S. François Xavier* baptisant les Indiens, terminé en quatre jours par Luc Giordano. Parmi les ouvrages de l'école florentine, on distingue : une *Descente de croix*, du Castagno ; une *Circoncision*, de Marc de Sienne, naturalisé napolitain, habile imitateur de Michel-Ange ; l'*enfant Jésus bénissant S. Jean caressé par la Vierge ;* une *Annonciation* dans un paysage ; *Deux saints près de la Vierge sur un trône avec l'enfant Jésus*, de Ghirlandaio ; un *Jeune homme en noir*, du Bronzino ; l'*Ascension*, du Sodome. Les écoles française et flamande ont : une *Marine*, de Claude Lorrain ; un *vieux Berger* enveloppé de sa pelisse, de Rembrandt ; un *portrait d'Homme assis* et en noir, de Van Dyck ; le *Baptême du Christ* dans un paysage, de Paul Bril ; le célèbre *Moine d'Alcantara vêtu de blanc*, tour de force de coloris, de Rubens ; un *portrait de jeune Homme* avec un

chapeau à plumes, d'Holbein. Une collection de tableaux à la manière grecque du Bas-Empire, est fort intéressante pour l'histoire de l'art. On conteste l'authenticité des trois cartons donnés comme de Raphaël et de Michel-Ange. Les autres tableaux remarquables des diverses écoles, sont : *S. Sébastien* soigné par des femmes; la *Vierge, l'enfant Jésus, S. Joseph lisant dans un livre que soutient un ange; S. Jean, S. François, S. Laurent;* le *Cordonnier* du pape Paul III; *S. Jean tenant un agneau;* un *Groupe de femmes et d'enfants,* écoutant avec émotion et surprise un soldat; un *Vieillard* appuyé sur un bâton; la *Vierge caressée par l'enfant Jésus; S. Jérôme les mains jointes, regardant le ciel;* la *Croix soutenue par des anges; S. Paul tenant l'épée d'une main, et de l'autre un livre;* un *Compositeur de musique; Jésus-Christ couronné d'épines et insulté par les Juifs,* ouvrages largement exécutés de Schedone, qu'il fit pour son généreux et inutile Mécène, le duc Ranuzio Ier, duc de Parme [1], et qui sont passés à Naples avec les autres collections de la maison Farnèse; la *Vierge tenant l'enfant Jésus* sur ses genoux, de Léonard de Vinci; une *Judith; Jésus-Christ appelant S. Matthieu;* la *Madeleine;* les *Apôtres au tombeau de la Vierge;* un *Portement de croix; S. François d'Assise;* la *Descente du S. Esprit,* du Caravage; la *Vierge* près du Christ déposé sur la croix, de Louis Carrache; un *Homme couvert d'une pelisse,* riant; la *Vierge et l'enfant Jésus dormant sur son sein,* d'Annibal; *S. François d'Assise,* de Murillo; une *Ste Famille et Ste Catherine,* du Bagnacavallo; un tableau satirique de l'école des Carraches contre le Caravage, dont la tête velue ressemble à celle d'une bête sauvage; deux *Figures de profil adorant la Vierge* dans un paysage, de Bernardin Luini; un *portrait de Prince,* âgé de trente-trois ans, du Parmesan; la *Vierge* serrant tendrement l'enfant Jésus entre ses bras et contre son front, du Corrège; un *portrait de Cardinal avec barbe et peu de cheveux;* un *jeune Homme en noir;* un charmant *portrait d'Anne Boleyn,* de Sébastien del Piombo; un *portrait de jeune Fille,* richement coiffée et vêtue, du Bassan; les

[1] *V.* liv. IX, chap. VI.

Mages; Ste Ursule, du Garofolo; *S. Joseph et la Vierge*, de Bonifazio; un *portrait;* la *Vierge et l'enfant Jésus environnés de chérubins;* un *Homme nu parlant à l'oreille du Christ*, du Tintoret; un *Docteur vénitien*, du Morone; une *jeune Fille;* le *portrait de Gonzalve de Cordoue; Erasme vieux*, du Titien; un très-beau *portrait de femme en noir*, de l'école vénitienne; une *jeune Fille*, de Paul Véronèse; le *Père éternel au milieu de quatre chérubins;* la *Vierge et l'enfant Jésus*, dans un paysage, du Pérugin; la *Vierge et l'enfant Jésus*, le *portrait du cav. Tibaldi*, de Raphaël; la *Vierge en prière*, de Sasso Ferrato; *Charles III reçu au palais de Montecavallo par Benoît XIV;* une *Vue du Colysée et de l'arc de Titus*, de Pannini, habile peintre de perspective du dernier siècle, le maître de Joseph Vernet. Un tableau bien conservé passe pour le portrait de la *Mère de Raphaël*, qui l'aurait fait à l'âge de treize à quatorze ans : le côté dans l'ombre n'est ni dessiné, ni peint, et annonce le défaut de science du jeune artiste; le côté clair est dessiné d'une manière très-fine et a le ton de sa première manière.

A la salle dite des chefs-d'œuvre, on admire, du Titien : le superbe et ténébreux Philippe II, qui protégeait le Titien, correspondait longuement avec lui, sollicitait avec instances l'envoi des ouvrages qu'il lui avait promis, gémissait presque comme de la dispersion de son armada, de la perte du navire chargé d'un tableau, mais payait assez mal l'artiste, ainsi qu'on le voit par la lettre de celui-ci, dans laquelle il déclare que l'argent se fait trop attendre, et regrette d'être obligé de travailler pour d'autres : l'inscription du portrait, *Titianus Vecellius eques Cæsaris faciebat*, rappelle l'ordre de chevalerie conféré à Titien par Charles-Quint; *Paul III*, vieux, barbu, admirablement vrai, entre ses deux neveux, le cardinal Alexandre et Octave II, duc de Parme; la *Madeleine* touchante et séduisante encore; la *Danaé*, belle de couleur, mais dont l'air calme, satisfait, semble le véritable emblème de la femme payée; de l'Espagnolet : *Silène couché, entouré de satyres qui lui versent à boire; S. Jérôme* en oraison devant un crâne, et frappé du bruit de la trompette du jugement dernier; de Schedone : sa petite et sa

grande *Charité*, la première si vraie, si pathétique; de Sébastien del Piombo : le pape *Alexandre Farnèse*, une *Ste Famille et S. Jean-Baptiste;* de Jules Romain : la *Vierge à la chatte*, heureuse inspiration de Raphaël : la chatte paraît vivante; d'Augustin Carrache : *Armide et Renaud*, la scène du miroir magique; de Raphaël : une *Ste Famille*, de sa dernière manière, dont la Ste Anne est l'idéal de la beauté de vieille; la *Vierge sur un trône*, avec l'enfant Jésus qui bénit S. Jean entre deux saints; un nouveau *Léon X* entre les cardinaux de Rossi et Julien de Médicis [1]; un *portrait de cardinal;* d'André del Sarto : *Bramante enseignant l'architecture au jeune duc d'Urbin*; d'Annibal Carrache : *Hercule jeune assis entre le sentier de la vertu et celui de la mollesse;* une *Piété;* de Jean Bellini : une *Transfiguration*, naïve, variée; de Velasquez : le *portrait d'un cardinal*, son chef-d'œuvre; du Garofolo : le *Christ déposé dans les bras des Maries*, pleuré par divers saints, avec beau paysage; du Zingaro : la *Vierge* sur un trône, environnée de divers saints; l'auteur s'y est représenté derrière le jeune S. Aspremus, premier évêque de Naples; la Vierge est le portrait de cette fille du peintre Colantonio del Fiore, qui le rendit lui-même peintre et grand peintre par amour, de chaudronnier ambulant (*zingaro*, nomade) qu'il avait été jusqu'à vingt-sept ans, seul moyen de l'obtenir, après dix années d'études et de voyages, du père passionné pour son art : la figure d'un fort vilain vieillard paraît aussi le portrait de ce dernier; la perspective est remarquable pour l'époque; de Simon Papa : *S. Michel terrassant le Diable;* de Fra Bartolommeo : une *Assomption*, et en bas, Ste Catherine et S. Jean-Baptiste; de Claude Lorrain : la *nymphe Égérie* et ses compagnes, dans un paysage des environs de Rome, merveilleusement éclairé; du Corrège : son joli et frais *Mariage de Ste Catherine;* la *Madone della Zingarella;* du Dominiquin : l'*Ange gardien*, délicieuse composition, dont la *Gloire* a été barbarement arrachée; du Parmesan : sa *Maîtresse*, richement et singulièrement parée; un noble, mais je crois fort incertain portrait de *Christophe Colomb.*

1. *V.* liv. x, chap. xviii.

CHAPITRE V.

Bibliothèque royale.— Autographes de saint Thomas ; — du Tasse.— Autres bibliothèques.— Imprimerie royale. — Librairie. — Journaux à Naples et en Italie. — Archives. — Constitutions de l'empereur Frédéric II. — Pierre des Vignes.

La bibliothèque royale, placée depuis 1804 dans le beau et grand salon du palais des *Studj*, construit par Fontana, compte cent cinquante mille volumes, et environ trois mille manuscrits. Elle se compose principalement de l'ancienne bibliothèque Farnèse, transportée de Rome à Naples par Charles III, de la bibliothèque palatine, de celle des Jésuites, d'une partie de la bibliothèque de Saint-Jean Carbonara [1] et des autres bibliothèques de couvents supprimés ; elle s'accroît par des achats annuels discutés par une commission, et elle reçoit deux exemplaires de tous les ouvrages publiés. Le catalogue des éditions du xve siècle, nombreuses, sans être remarquables, a été publié par M. de Licteris, sous-bibliothécaire [2]. On distingue : la première édition de *Bartholo* (1471), le premier livre imprimé à Naples où le roi Ferdinand Ier d'Aragon avait appelé Sixte Riessinger, imprimeur et fondeur en caractères, comme on l'était à l'origine de l'imprimerie ; l'ouvrage latin de Janus Marius, napolitain, sur la *Propriété des anciens mots* (1475), et un *Missel* (1477), imprimés tous deux par Mathias Morave, autre Allemand appelé à Naples par Ferdinand ; l'*Ésope*, latin et italien, imprimé par Riessinger, et publié par François Tuppo (1485), avec de curieuses gravures sur bois ; parmi les manuscrits grecs : les *Paralipomènes d'Homère*, de Quintus de Smyrne, manuscrit de 1311, un des meilleurs de ce poëte ; l'amphigourique *Alexandra* de Lycophron, qui, dit-on, servit à Manuce pour les fragments qu'il a imprimés ; un *Nouveau Testament*, cru du xe siècle ; parmi les manuscrits latins :

1. *V.* ci-après, chap. xi.
2. Naples, Impr. royale, 1828-30, deux vol. in-folio.

une *Bible* en deux volumes, du Xe siècle ; plusieurs ouvrages des Pères, trouvés dans l'église de Troja, du royaume de Naples, dont un *S. Prosper,* d'Aquitaine, fut, d'après la souscription de l'évêque Guillaume, donné à cette église en 1508; les cinq livres des *Institutions grammaticales*, de Charisius Sosipater, imprimées pour la première fois à Naples (1532), par les soins de Janus Parrhasius; le manuscrit de Pompeius Sextus Festus, à demi brûlé, qui a servi pour les éditions imparfaites de ce philologue ; les fragments des livres sur l'agriculture de Gargilius Martialis, découverts et publiés par M. Mai, et de nouveau par M. Scotti, qui en a donné même un *fac-simile;* le célèbre autographe de saint Thomas d'Aquin, contenant l'Exposition du Traité de Saint-Denys *De Cœlesti hierarchia*, autrefois précieusement conservé au couvent de Saint-Dominique , et que l'on y expose encore chaque année à la vénération des fidèles, le jour de la Saint-Thomas. Quelques manuscrits plus modernes sont intéressants; tels sont trois dialogues du Tasse, parmi lesquels *Il Minturno*, dialogues qui ne me parurent pas moins corrigés que ses autres ouvrages [1] : les lettres de Paul Manuce et du cardinal Seripandi prouvent l'honorable empressement de la cour romaine à publier les livres sacrés et les écrits des Pères. Il paraît toutefois par l'une d'elles que l'impression de saint Thomas déplaisait à Rome à bien des gens, et que si l'on trouvait bon tout ce qu'il dit, ces choses-là cependant ne semblaient point convenir aux circonstances [2].

Les lecteurs sont assez nombreux à cette bibliothèque, mais on se plaint de ce que la communication des livres n'y est pas très-facile. Une salle est destinée aux personnes aveugles, auxquelles on lit moyennant une certaine rétribution. Ce cabinet de lecture offre, dit-on, un singulier aspect ; car les lecteurs n'étant pas tous, à ce qu'il paraît, fort habiles, leurs malheureux auditeurs les font répéter afin de comprendre le sens de la

1. *V.* liv. VII, chap. XII, et liv. X, chap. XVIII.

1. *Hora si stampa san Thomasso, con disparere di molti, che dicono le cose di san Thomasso esser buone tutte, ma non conformi alla qualità de' tempi che corrono.* Lettre de Paul Manuce au cardinal, écrite de Rome le 24 juillet 1562.

phrase. L'image pittoresque du Dante a dû fréquemment s'y renouveler :

Lo mento a guisa d' orbo in su levava[1].

Les aveugles sont communs à Naples; cette lumière, si éblouissante et si vive, semble enivrer les yeux : aussi trouve-t-on là fort à propos M. le professeur Quadri, un des premiers oculistes de l'Europe.

Les quatre autres bibliothèques publiques de Naples sont la Brancacciana, la plus ancienne, fondée en 1675 par un legs du cardinal napolitain François Brancaccio, riche principalement en manuscrits sur l'histoire de Naples, et qui compte cinquante mille volumes; la bibliothèque ministérielle, créée en 1807 avec les livres de couvents supprimés, affectée aujourd'hui au ministère de l'intérieur; la bibliothèque de la ville, dont la belle bibliothèque du marquis Taccone, acquise par le gouvernement, a fait le fonds; enfin la bibliothèque de l'université, aussi formée des livres des bibliothèques de couvents supprimés.

La bibliothèque du couvent de Saint-Philippe de Neri m'a paru au-dessous de son ancienne réputation ; le catalogue n'est qu'une table d'auteurs. J'y ai admiré le célèbre manuscrit des *Tragédies* de Sénèque, avec les brillantes peintures du Zingaro représentant les sujets des pièces.

L'Imprimerie royale, fondée par Charles III, qui produisit à sa naissance le bel ouvrage des *Antiquités d'Herculanum*, ne paraît guère soutenir un tel début, ni suivre les progrès des établissements analogues, quoique ses caractères sortent des fonderies de Didot et de Bodoni. J'ai connu un Anglais, bon orientaliste, vivant à Naples, qui, voulant y faire imprimer quelques unes de ses recherches, dut s'adresser au chevalier de Medici; ce ministre, homme habile et bon financier, mais peu érudit, se crut toutefois obligé de l'avertir qu'en fait de caractères orientaux l'imprimerie n'avait que des caractères grecs.

L'impôt exorbitant mis à Naples sur les livres étrangers équi-

1. *Purgat.* can. XIII, 102.

vaut presque à une prohibition. On a prétendu que si les ouvrages étaient bons, ils ne sauraient être payés trop cher, et que s'ils étaient mauvais, il valait mieux les empêcher d'entrer. C'est à peu près ainsi qu'Omar eût fait de l'économie politique. On ne voit pas que les imprimeries du pays aient beaucoup profité de ces rigueurs, car la librairie napolitaine paraît fort peu vivante [1], et, hors la capitale, je n'ai pas aperçu un seul libraire dans tout le royaume. Toutefois il se publie aujourd'hui à Naples un assez grand nombre de journaux et de recueils scientifiques, judiciaires, administratifs et littéraires; cette ville est celle d'Italie qui en compte davantage. Plusieurs de ces feuilles et recueils sont graves, variés, amusants, et la première, la principale revue porte le titre audacieux du progrès (*Il Progresso*).

La statistique des journaux d'Italie s'élevait en 1837 à environ deux cents; elle montre le mouvement intellectuel du pays et ses degrés sur les divers points. Outre les quarante journaux de Naples, il en paraissait à Milan vingt-neuf, à Turin quatorze, à Palerme treize, à Venise douze, à Rome dix, à Trieste huit, à Florence sept, à Gênes six, à Vérone, à Modène et à Bologne cinq, à Messine quatre, à Sienne, à Pise et à Lugano trois; des villes de second ordre, telles que Pérouse et Catane, ont leur journal; mais il en existe encore dans de simples petites villes [2], et Chieti a sa *Filologia abruzzese*, Aquila son *Gran sasso d'Italia*, Foggia son *Giornale d'agricoltura di Capitanata*, Campo-Basso son *Giornale economico-rustico di Molise*, et Reggio sa *Fata Morgana*.

Les archives générales établies dans le gothique palais *de' Tribunali*, sont un vaste établissement divisé en quatre sections : les sections historique, financière, judiciaire et communale. On m'a montré environ trois cents gros volumes in-folio, contenant les actes des princes de la maison d'Anjou, à commencer par Charles. Les *Constitutions* originales de l'empereur Frédéric II, le plus ancien code du royaume de Naples, furent transcrites, en 1239, par son chancelier le célèbre Pierre des Vignes; car

1. *V.* liv. III, chap. XII.
2. *V.* liv. XII, chap. X.

Frédéric, comme tous les grands princes, eut un grand ministre qu'il finit malheureusement par méconnaître. Les causes de la disgrâce et du supplice de Pierre des Vignes sont un problème historique fort controversé; le Dante les attribue à l'envie des courtisans contre ce ministre, et les beaux vers qu'il a mis dans sa bouche offrent peut-être la conjecture la plus vraisemblable :

La meretrice che mai dall' ospizio
Di Cesare non torse gli occhi putti,
Morte comune e delle corti vizio,
Infiammò contra me gli animi tutti.
E gl' infiammati infiammar sì Augusto,
Che i lieti onor tornaro in tristi lutti[1].

CHAPITRE VI.

Théâtres. — Saint-Charles. — Musique. — Conservatoire. — Zingarelli. — Crescentini — Fondo. — L'Impresario. — Florentins. — San-Carlino.

Le théâtre Saint-Charles, vaste, commode, brillant, mais d'un petit goût d'architecture et de décoration, a été assez plaisamment comparé à un grand colombier doré. Cette salle offre un aspect véritablement enchanté les jours de *gala*, et même de *demi-gala*, lorsqu'elle est illuminée. Il est impossible de n'être point frappé du grand nombre de jolies femmes des loges, et la laideur des Napolitaines, proverbiale en Italie, ne se rencontre point dans cette haute société. La plupart des acteurs et des pièces que j'ai vus à Saint-Charles en 1826 et 1828, à commencer par l'excellent Lablache, par madame Lalande, et le triste *Dernier jour de Pompéi*, ont depuis paru sur notre scène italienne, ou sont passés à son répertoire. Je ne crois pas toutefois que l'on y ait représenté le grand opéra de *Bianca e Gernando*, le premier ouvrage de Bellini, alors jeune compositeur sicilien, sorti du conservatoire de Naples, que les classiques voulaient

1. *Inf.* can. XIII, 64.

opposer à la gloire romantique et sans rivale de Rossini [1]. Une élève de Crescentini, madame Tosi, était digne d'un tel maître par sa méthode, sa chaleur et sa vive expression; mais ses faibles moyens n'y répondaient point. Le sentiment musical du public napolitain ne paraît ni très-juste, ni très-vrai; il préfère le chant à l'expression, le piédestal et les arabesques à la statue; il siffla, il y a quelques années, la *Création* d'Haydn, et l'on se garde bien de lui faire entendre Mozart, malgré les chefs-d'œuvre dont il a illustré le théâtre italien. L'instruction musicale est aujourd'hui fort arriérée dans le pays des Porpora, des Leo, des Durante, des Jomelli, des Pergolèse, des Sacchini, des Paësiello et des Cimarosa. Rousseau ne dirait plus à son jeune artiste: « Cours, vole à Naples, » et il se garderait bien surtout de répéter son imprécation : « Fais de la musique française. » Au lieu des trois conservatoires qui existaient jadis à Naples, et dont la vive, la violente émulation, quelquefois même sujet de troubles pour la ville, a produit tant de grands compositeurs, il n'en existe plus qu'un seul; établissement mal administré, quoique avec quelques maîtres habiles, et dont les seize mille ducats qu'il coûte au gouvernement sont en grande partie gaspillés en traitements de recteurs, de vice-recteurs, d'inspecteurs, de confesseurs, avant d'arriver à la musique. Le directeur était l'illustre Zingarelli [2], l'auteur de *Romeo*, son chef-d'œuvre, qu'il fit en quarante heures, réparties en dix jours, vieillard spirituel, instruit, dévot, théologien même, qui connaissait les meilleurs apologistes de la religion, et me montra le *Génie du Christianisme* qu'il lisait, me dit-il, sans cesse. Il appliquait aussi fort judicieusement à son art les préceptes littéraires d'Horace. Zingarelli ne s'occupait plus alors que de musique sacrée, et sa piété la lui faisait véritablement

1. Bellini est mort au village de Puteaux près Paris, le 23 septembre 1835, âgé de vingt-neuf ans; ses obsèques furent célébrées avec pompe dans l'église des Invalides; on y exécuta un *requiem* de M. Cherubini. Il avait obtenu la croix de la Légion-d'Honneur après la représentation des *Puritains*.

2. Mort à la fin de 1834, âgé de quatre-vingt-sept ans.

composer *con amore*. On cite de lui, comme ayant produit beaucoup d'effet, la messe funèbre pour les funérailles du ministre de Medici, et un *Miserere*, exécuté au conservatoire par les élèves la semaine sainte de l'année 1831. Crescentini, attaché au même établissement, ne chante plus ; mais il professe d'une manière supérieure, et compose des airs fort agréables. La riche bibliothèque musicale possède les autographes complets de Paësiello, qui les a légués à ce conservatoire.

Le joli théâtre *del Fondo* est un diminutif de Saint-Charles pour le chant, la danse et la musique ; il a les mêmes acteurs, la même administration, et il dépendait des États du célèbre Dominique Barbaja, entrepreneur des théâtres de Vienne, de Milan, etc., qui exerce une sorte de monarchie universelle de l'Opéra. Il est difficile de se faire une idée de l'étrange domination qu'exerce en Italie l'*impresario* (l'entrepreneur de spectacle) sur les chanteurs qu'il a engagés. Son autorité absolue s'étend sur toutes leurs actions et leurs simples habitudes : les jours de représentation, ceux même qui ne jouent point sont consignés chez eux jusqu'au lever de la toile, afin de suppléer leurs camarades en cas d'indisposition. Un des articles de ce singulier règlement donne à l'*impresario* le droit de séparer de son mari la cantatrice qu'il battrait. On retrouve quelque trace de l'antiquité dans cette servitude aux plaisirs du public.

Le théâtre des Florentins, le plus ancien des théâtres actuels de Naples, est destiné à la comédie que l'on y joue fort naturellement, et même à la tragédie.

Le théâtre San-Carlino, ou de Polichinelle, est le spectacle populaire. L'affiche portait : *Agli amatori del genere brillante si offre pel giorno e la sera di... altra produzione giocosissima in tutte le sue scene, non ancora recitata dall' attuale compagnia, ricca di bizzarri avvenimenti, ed intitolata... con Pulcinella.* On voit que cette compagnie donne par jour deux représentations, une le matin, l'autre le soir. La troupe se composait de Camerana, auteur fécond et acteur des pièces de son théâtre, et de sa famille. Ces espèces de *fantoccini* en chair et en os ne sem-

blent pas moins infatigables que leurs camarades de bois, et je leur ai trouvé la même chaleur, la même verve et la même gaieté [1].

CHAPITRE VII.

Cathédrale. — Confession. — Tombeau de Charles d'Anjou. — Chapelle Minutolo. — Sainte-Restitute. — Trésor. — Haines d'artistes. — Miracle du sang. — André de Salerne. — Pontano. — Saint-Paul. — Solimène. — Saint-Laurent. — Saint-Philippe de Neri. — Vico. — Porta Capuana.

La cathédrale, gâtée, détruite par le goût moderne, n'a d'ancien que ses hautes tours construites par Masuccio Ier. Ses nombreuses colonnes de granit, de marbre africain, de cipollin, proviennent des ruines de deux temples antiques consacrés près de là à Neptune et à Apollon. Le tombeau de Charles d'Anjou fut transféré par Fontana au-dessus de la grande porte intérieure; dominateur et majestueux, ce tombeau paraît une espèce de trône, et convient à un tel conquérant. Un vase antique de basalte d'Égypte sert de baptistère : sur le piédestal en porphyre des fonts sacrés sont sculptés les attributs de Bacchus, qui sont encore, sans que l'on s'en doute, l'emblème du sacrifice chrétien. Je me rappelle avoir lu à la bibliothèque Magliabecchiana de Florence le sermon sur l'eucharistie d'un célèbre prédicateur du XVIe siècle, Cornelius Musso, évêque de Bitonto, prêché le jour de la fête du *Corpus Domini*, dans lequel il cite même comme un très-bon exemple à imiter celui de la ville de Padoue, où l'on promenait à la procession les images de Cérès et de Bacchus, la première portant des épis, le second du raisin, afin d'indiquer ainsi la matière du sacrement et lui faire honneur [2]. La chapelle Minutolo, dans laquelle le maquignon Andreuccio de Pérouse parvint, au bout de ses malencontreuses

1. *V.* liv. III, chap. XVIII.

2. T. II, p. 63 des Sermons de Cornelius Musso. Venise, 1576.

aventures, à dérober le rubis du défunt archevêque de Naples, Minutolo [1], est curieuse sous le rapport de l'art : trois statues, un *Crucifix*, une *Vierge* et un *S. Jean* sont de Masuccio Ier, et divers sujets de la *Passion*, de Thomas de Stefani, le père de la peinture napolitaine, contemporain de Cimabué. A la chapelle Caracciolo est un grand *Crucifix* de bois attribué à Masuccio Ier; on y remarque encore l'emblème de l'ordre *Della Nave* institué, en 1381, par Charles III de Duras, et tel que le portaient les chevaliers. Près la porte de la sacristie est le petit tombeau du roi André, le mari de Jeanne, tué du consentement plutôt que par l'ordre de sa jeune, brillante et infortunée épouse. Ce tombeau, malgré l'espèce de jeu de mots qui termine l'inscription [2], diffère du superbe tombeau de Charles d'Anjou; mais c'est un exemple frappant des coups du sort, de trouver rassemblés et presque face à face dans la même cathédrale un roi meurtrier et un roi meurtri. La chapelle Seripandi a une belle *Piété*, de Curia, agréable peintre napolitain du XVIe siècle, et la dernière chapelle, du même côté, une *Déposition*, travail exquis de Jean de Nola. La chapelle souterraine, ou Confession de S. Janvier, fondée, en 1497, par l'archevêque Olivier Carafa, offre d'élégants ornements : la statue à genoux de l'archevêque a été crue de Michel-Ange.

La basilique Sainte-Restitute, réunie à l'église Saint-Janvier, et bâtie sur les ruines d'un temple d'Apollon et de Neptune, fut longtemps la cathédrale. Une mosaïque de la *Vierge del principio*, ainsi nommée parce qu'elle fut la première honorée à Naples, la représente vêtue à la grecque; à sa droite est un portrait de S. Janvier, regardé comme le vrai portrait du saint, et le modèle de son buste d'argent commandé par Charles II

1. Boccace. *Giorn.* II, nov. V.

. . . . . .

Ne regis corpus insepultum, sepultumve facinus
Posteris remaneret,
Franciscus Berardi F. Capycius
Sepulcrum, titulum, nomenque
P.

d'Anjou, et placé au trésor. L'*Assomption*, du Pérugin, a comme ouvert la route de la vraie peinture à Naples. Le docte et vertueux Mazzocchi repose à Sainte-Restitute, dont il avait, avec vraisemblance, défendu les droits méconnus par Assemani, comme ancienne et unique cathédrale.

La riche chapelle du *Trésor*, dans laquelle se conservent le buste et le sang de saint Janvier, est un magnifique *ex voto* consacré par la ville à son protecteur après la peste de 1526, mais qui ne fut commencé qu'en 1608, sur le dessin du P. Grimaldi, théatin, bon architecte. Plusieurs tableaux des autels représentant des miracles du saint, sont des chefs-d'œuvre du Dominiquin, de l'Espagnolet et de Stanzioni, surnommé le Guide de Naples; tels sont : du Dominiquin, la *Femme guérissant une foule de malades avec l'huile de la lampe qui brûle devant S. Janvier;* la *Résurrection d'un jeune homme*, dont la figure principale a bien l'expression et les vastes pensées d'un homme qui revient de l'autre monde; la *Décollation du saint;* son *Tombeau;* de l'Espagnolet : le *saint sortant de la fournaise*, presque titianesque; de Stanzioni : une *Possédée délivrée par le saint*, peut-être le meilleur de ses ouvrages, et qui rivalise de beauté avec ceux de ses voisins. Les superbes fresques des voûtes, des angles et des lunettes, sont encore du Dominiquin; sans les persécutions qu'il éprouva de ses rivaux, il aurait peint la coupole, à laquelle Lanfranc ne voulut point se mettre à moins que l'on n'effaçât l'ouvrage commencé de son grand prédécesseur. Le Guide avait dû aussi être employé à cette chapelle, et s'était rendu à Naples, d'où il fut obligé de partir précipitamment par suite des menaces de l'Espagnolet et du grec Bélisaire Corenzio, alors véritable despote des arts de ce pays, qui avait tenté de l'empoisonner. Le cav. d'Arpino, auquel il avait été fait d'autres menaces, prit également la fuite. Gessi, l'élève du Guide, que sa funeste aventure n'avait point effrayé, vint aussi à Naples avec deux de ses élèves pour le remplacer; mais ceux-ci ayant été attirés sur une galère afin de l'examiner, on leva l'ancre sans que jamais leur maître désolé pût découvrir ce qu'ils étaient devenus. Lorsqu'on voit Titien travailler le couteau au

côté, Giorgione s'armer d'une cuirasse quand il peignait dans un lieu public, Masaccio, Peruzzi, Baroccio, mourir empoisonnés, et qu'on se rappelle la fin tragique d'une multitude d'autres peintres, les haines, les passions d'artistes paraissent, en Italie surtout, bien plus vives, bien plus irritables que l'amour-propre des gens de lettres.

J'assistai au miracle du sang dans la chapelle du Trésor. Les fioles contenant le sang de saint Janvier sont renfermées dans une armoire derrière l'autel; il n'y a que deux clefs, une entre les mains des députés de la ville, l'autre de l'archevêque. Quelque temps avant la cérémonie, des femmes du peuple vinrent se placer près de la balustrade comme à une place d'honneur; plusieurs figures de vieilles étaient singulièrement caractéristiques. Ces femmes sont appelées les *Parentes de saint Janvier;* elles se prétendent de sa famille, et même lorsque le saint fait trop attendre la liquéfaction, elles se croient en droit de ne le point ménager et de lui dire des injures. Elles récitèrent d'une voix rauque des *Pater,* des *Ave,* des *Credo;* sans la chapelle, il eût été difficile de prendre cet affreux ramage pour des prières, et je crus même un moment que les injures avaient commencé : c'était un autre *femineo ululatu* bien moins pathétique que celui de Virgile. Vers dix heures, les fioles furent tirées de l'armoire; l'une ressemble à un petit flacon d'odeur, mais ne contient qu'une sorte de teinture de sang; l'autre est un peu plus grosse; toutes deux sont sous verre dans une espèce de lanterne de cabriolet. Elles furent montrées aux personnes admises en deçà de la balustrade, et de grandes Anglaises blondes s'avançaient jusque sur l'autel, et se penchaient curieusement afin de les examiner avec leurs lorgnons. Il est arrivé, lorsque le miracle tarde trop à se faire, que le peuple s'en prend aux étrangers qu'il suppose anglais et hérétiques, et qu'il regarde comme un obstacle au miracle. On rapporte qu'à la fin du dernier siècle, le prince de S. et le comte de C. furent obligés de sortir de l'église, et poursuivis à coups de pierres. Cette situation doit être cruelle : il est triste d'être martyr sans foi; ce qui de nos jours, dans certaines circonstances politiques, n'a pas été impossible.

Le miracle se fit à midi, ainsi qu'il m'avait été à peu près prédit lorsque je fus invité à repasser, et le bruit du canon annonça cette heureuse nouvelle. Si la vie de saint Janvier est presque inconnue, il n'y a pas de saint plus populaire. Voltaire parle avec considération de saint Janvier, et il l'a sagement défendu contre Addison et les écrivains protestants. « Tous ces auteurs, « dit-il, pouvaient observer que ces institutions ne nuisent point « aux mœurs, qui doivent être le principal objet de la police « civile et ecclésiastique; que probablement les imaginations « ardentes des climats chauds ont besoin de signes visibles qui « les mettent continuellement sous la main de la Divinité; et « qu'enfin ces signes ne pouvaient être abolis que quand ils se- « raient méprisés du même peuple qui les révère » [1]. Un autre génie, qui n'était ni plus crédule, ni plus timide, Machiavel a traité de fous ceux qui interdisent au peuple de telles dévotions [2]. Le culte de saint Janvier n'a produit aucun des excès du fanatisme; il a souvent prévenu de grands malheurs, et il fut constamment respecté par tous les divers maîtres de Naples.

Sur la place de Saint-Janvier, qui le soir était merveilleusement illuminée, est l'obélisque élevé au saint par la ville, monument riche et de très-mauvais goût, de Fanzaga.

A l'église *Donna Regina*, sont des *Noces de Cana*, une *Prédication du Sauveur*, grands tableaux de Luc Giordano; ses fresques du grand et du petit chœur; le *S. François*, du Solimène; et dans la vieille église, dite le *Comunichino*, le majestueux tombeau, par Masuccio II, de la reine Marie de Hongrie, mère du roi Robert, morte, en 1323, au couvent.

La belle église Sainte-Marie-des-Grâces *sopra le mura*, de l'architecture de De' Sanctis, disciple d'André Ciccione, le meilleur élève de Masuccio II, a de bonnes sculptures; de Jean de Nola, une *Descente de croix;* un tombeau des Brancaccio : de Santa Croce, l'émule et le contemporain de Jean de Nola, le

1. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, chap. CLXXXIII.

2. *V.* les vers de l'*Asino d' oro* :

E son ben necessarie l' orazioni.

bas-relief de *S. Thomas touchant les plaies du Sauveur.* La fresque de *S. Antoine,* le tableau de *S. André,* sont des meilleurs ouvrages d'André de Salerne, élève et bon imitateur de Raphaël, le premier peintre de l'école napolitaine.

L'église Sant'-Agnello *a-capo-Napoli* offre d'élégantes sculptures, de Jean de Nola : une statue de *S. Jérôme;* un bas-relief de la *Vierge,* peut-être de Santa Croce; la statue de *Ste Dorothée,* et plusieurs tombeaux de la famille Poderica, qui prétend descendre du saint. Les bas-reliefs de la *Vierge,* de l'*Enfant Jésus,* des *Ames du purgatoire,* sont d'Auria. Une image de la *Vierge,* à la chapelle Sainte-Marie *intercede,* peinte à la manière grecque, est regardée comme du temps de Justinien. Le *S. Charles,* de Caracciolo, est une heureuse imitation d'Annibal Carrache.

La petite église de Saint-Jean-l'Évangéliste, fondée par Pontanus, couverte à l'intérieur d'inscriptions grecques, au dehors de sentences morales, et exécutée sur le dessin de Ciccione, rappelle la célèbre Académie qui réunissait des hommes tels que le Panormita, Fazio, Laurent Valla, Sannazar, Galateo, Parrasio, Altilio, alors que Naples rivalisait d'ardeur, de science, de goût, de poésie, avec Florence même. Pontanus ne conserva point envers les protecteurs de cette Académie et ses propres bienfaiteurs les rois d'Aragon la noble fidélité de Sannazar; il harangua le peuple en faveur de l'armée conquérante de Charles VIII, et insulta au malheur des princes exilés. Il semble se féliciter, dans l'élégante épitaphe qu'il s'est composée, et qu'on lit sur son tombeau, de cette manière d'être bien avec tous les pouvoirs : *Honestaverunt Reges Domini.* Un autre poëte, imitateur de la grâce et de la licence antique, Pierre Compare, ami de Pontanus et de Sannazar, qui s'adressa souvent au premier comme à son camarade dans le service de Vénus et de Bacchus, reçut de lui un mausolée et une épitaphe dans sa chapelle; poëtes étranges, semi-chrétiens, semi-païens, dans leurs vers comme dans leur vie, qui fondaient des églises et bravaient si scandaleusement l'*honnêteté* dans leur latin.

L'Académie *Pontaniana* existe encore de nom à Naples; elle

encourage les sciences, les lettres et les arts; elle propose des prix comme une académie nouvelle, et elle a un président annuel et un secrétaire perpétuel, M. le cav. M. Avellino, homme distingué par ses connaissances archéologiques et son talent d'écrivain.

En avant de la porte Saint-Paul sont deux colonnes antiques à peu près les seules qui se trouvent dans Naples, et qui proviennent de l'ancien temple de Castor et Pollux situé à la même place que l'église. La voûte du chœur et de la croisée est le meilleur ouvrage de Corenzio; la voûte de la nef, qui menaçait de s'écrouler, passe pour une des belles fresques de Stanzioni. La sacristie est le triomphe de Solimène : les deux grandes fresques de la *Conversion de S. Paul* et de la *Chute de Simon le magicien* sont regardées comme les chefs-d'œuvre de ce peintre facile, et chef d'une nombreuse école.

Saint-Laurent fut fondé par Charles Ier d'Anjou comme *ex-voto* de sa victoire sur Manfred à Bénévent. L'ancien édifice servait aux assemblées du sénat et du peuple napolitain que le conquérant trouva commode de fermer sous ce prétexte pieux. Le grand arc de pierre de la croisée est une construction hardie de Masuccio II. Les cinq tombeaux de la maison de Durazzo sont intéressants; deux sont de Masuccio : le tombeau de Catherine d'Autriche, femme du duc de Calabre l'Illustre, et celui de Marie, fille du roi Charles III; derrière le grand autel est celui qu'éleva la reine Marguerite à son père Charles, étranglé par Louis, roi de Hongrie, vengeur impitoyable de son frère André. Plusieurs peintures sont remarquables : le *S. François* donnant sa règle, du Zingaro; et dans les chapelles, deux beaux tableaux du vieux maître napolitain Simon, contemporain et émule de Giotto, *S. Antoine avec des anges, S. Louis, évêque de Toulouse, fils de Charles II, plaçant sur la tête de son frère Robert la couronne*, à laquelle il avait préféré la mitre, tableau commandé par Robert lui-même. Les statues des protecteurs de l'ordre des franciscains, du maître-autel, et leurs élégants bas-reliefs, sont de Jean de Nola. Dans le cloître, le bas-relief du tombeau de Louis Altimoresca, exécuté, en 1421, par l'abbé

Bambocci, quoique trop chargé de figures, offre quelques lueurs d'un rare talent.

La façade en marbre de Saint-Philippe de Neri, une des premières églises de Naples, est de bon goût. Diverses peintures de grands maîtres sont remarquables : *Jésus-Christ chassant les vendeurs du temple*, vaste fresque vantée, de Luc Giordano, avec l'architecture du Moscatiello, habile peintre en perspective; un *S. François*, la *Rencontre de Jésus et de S. Jean*, une *Fuite en Égypte*, du Guide; le *S. Jérôme* épouvanté de la trompette du jugement dernier, de Gessi. Le *S. Philippe* dans sa gloire, coupole de Solimène, paraît fini comme une miniature. La voûte de la belle sacristie est encore de Luc Giordano. A la chapelle Saint-François, de l'église, est le tombeau de Vico, l'illustre auteur de la *Science nouvelle*, génie allemand sous le soleil de Naples, méconnu pendant sa vie et longtemps après sa mort, dont le système, compris seulement d'un petit nombre d'adeptes, a, de nos jours, été médité par de savants et profonds interprètes [1]. Galiani, si passionné pour les gloires napolitaines avait apprécié Vico avec assez de justesse dans ce piquant passage du *dialetto napolitano : Vico osò tentare il guado del bujo metafisico, e sebbene vi cadesse dentro, servì di ponte a più felice pensatore sullo spirito delle leggi delle nazioni.*

Près de cette église est la *Porta Capuana*, la seule porte de Naples qui ait quelque magnificence; on y voit l'écusson aragonais, et elle a d'excellents bas-reliefs en marbre de Benoît da Maiano. Une des deux tours dont elle est flanquée s'appelle l'*Onore*, et porte inscrit son noble titre.

1. *V.* les *Principes de la philosophie de l'histoire, traduits de* la Scienza nuova *de J. B. Vico, précédés d'un Discours sur le système et la vie de l'auteur*, par M. Michelet, 1827, et la Préface des *Essais de palingénésie sociale*, par M. Ballanche, t. II, 1829.

CHAPITRE VIII.

Chapelle *della pietà de' Sangri*. — Saint-Ange à Nilo. — Mausolée du cardinal Brancaccio. — Saint-Dominique-Majeur. — Rota. — Chapelle du Crucifix. — Aniello Fiore. — Monument Pandone. — Sacristie. — Aragonais. — Obélisque. — Monastère. — Saint Thomas. — Scolastique. — Sainte-Claire. — Le roi Robert. — Jeanne de Naples. — Clocher. — Gesù.

La chapelle de Sainte-Marie *della pietà de' Sangri*, appartenant à la famille des princes de San-Severo, est renommée par la profusion de ses marbres et par ses espèces de statues morales, ouvrages de l'école du Bernin, fort admirés, fort recommandés par les voyageurs du dernier siècle, et par les valets de place : la *Pudeur*, de Corradini, portrait de la mère de dom Raymond de Sangro, malgré le long voile collé sur toute sa personne, n'a pas du tout l'air pudique; un *Christ* couché, aussi voilé et comme couvert d'une nappe, de San-Martino, est tout aussi mauvais. Mais le chef-d'œuvre de cette épouvantable sculpture est le *Vice détrompé* (faisant allusion à la conversion du père du même Sangro), qui cherche à se délivrer du grand filet dans lequel il est embarrassé; les mailles du filet en marbre, rendues au naturel, sont de ces beautés qui n'échappent point à certains connaisseurs, et qu'ils ne manquent jamais de citer en rappelant les jouissances de leur voyage d'Italie.

A l'église Saint-Ange *à Nilo*, le mausolée du cardinal Renaud Brancaccio que lui fit ériger Côme de Médicis, est un des premiers chefs-d'œuvre de Donatello : un bas-relief en marbre de l'*Assomption*, sur le sarcophage, a la grâce, le feu, la légèreté, l'expression de la plus habile peinture. Un bon *S. Michel*, de Marc de Sienne, est au maître-autel, et dans la sacristie sont le *S. Michel* et le *S. André*, du vieux maître napolitain de' Stefani.

A la coupole de l'église de la *Pietà de' Turchini*, est un *Christ embrassant la croix* et s'envolant au ciel, de Luc Giordano, d'un effet extraordinaire. L'*Ange gardien*, d'une des chapelles, est

de Stanzioni, et au plafond, une *Nativité* et une *Assomption* de son habile et infortunée élève, la jeune Anella di Rosa, assassinée par un mari jaloux.

On se trouve en plein moyen âge à l'église Saint-Dominique-Majeur. Malgré les changements qu'elle a subis depuis environ six siècles, son architecture porte encore l'empreinte de ce grandiose gothique et de ce caractère de force et de durée commun à tous les bâtiments de l'ordre de Saint-Dominique. La chapelle Saint-Étienne offre un beau cénotaphe de Santa Croce, consacré au cardinal Philippe Spinelli, par son neveu; la chapelle Sainte-Lucie, deux tombeaux de Masuccio II, le tombeau de Philippe d'Anjou, frère du roi Robert, et celui de Bertrand del Balzo, grand justicier du royaume; la chapelle de Sainte-Marie *della Neve*, trois statues de Jean de Nola, la *Vierge*, *S. Matthieu et S. Jean-Baptiste*. Le *Baptême du Christ*, à la chapelle de ce nom, est un bon tableau de Marc de Sienne : la vieille figure du Jourdain a servi de modèle pour la statue du fleuve Sebeto, de la charmante fontaine Sainte-Lucie. Le sarcophage du cav. Marin lui fut élevé par le marquis de Villa Manso, qu'il avait institué son héritier : l'amitié du Tasse qui n'a pu rien lui laisser, le dialogue *Il Manso*, l'hospitalité accordée à Milton voyageur, feront plus vivre ce marquis dans la postérité que tous les biens de Marini, grand poëte aussi, mais dont la renommée pâlit devant de telles gloires. La chapelle Saint-Jean-Baptiste a deux tableaux, du Calabrese; la statue du *saint*, de Jean de Nola, et le poétique et bizarre mausolée, par Auria, de Bernardino Rota, auteur de délicieuses églogues italiennes de pêcheurs, son premier titre littéraire, de sonnets et de *canzoni*, à la manière de Pétrarque, en l'honneur de sa femme Porzia Capece, dont Annibal Caro lui a fait compliment. Cette épouse si tendrement aimée et chantée, est enterrée dans un magnifique mausolée voisin de Jean de Nola. A la chapelle de la Madone de Zeandrea, le monument du jurisconsulte de Franchis a la grave simplicité de sa profession : la statue de la Madone rappelle un étrange miracle; elle appartenait au frère André d'Auria de San Severino, mort en odeur de sainteté l'année

1672; il l'avait commandée pour une de ses pénitentes, mais celle-ci ne trouvant point la figure assez belle, il fut obligé de la garder pour lui : on raconte que le lendemain matin la statue avait changé de visage, et avait le bon air qu'on lui voit aujourd'hui. Un *Crucifiement*, et divers mystères de la *Résurrection*, à la chapelle de Saint-André, sont de précieuses fresques d'Ange Franco, celui des vieux peintres napolitains qui s'est le plus approché de la manière de Giotto. Ce créateur de la peinture italienne a fait la fresque du *saint* à fond d'or de la petite chapelle Saint-Antoine abbé.

La grande chapelle du Saint-Crucifix réunit les monuments les plus divers, monuments pieux, miraculeux ou presque profanes. Le mausolée du cardinal Hector Caraffa, couvert d'emblèmes mythologiques, semblerait dérobé à quelque temple païen ; il paraît encore plus étrange quand on songe qu'il fut exécuté de la sorte pendant la vie et par l'ordre exprès du cardinal. Près de là, au grand autel, est un crucifix tout noir assez peu visible, peint par le maître inconnu de Masuccio Ier, qui fit entendre à saint Thomas, inquiet s'il ne s'était point trompé dans sa Somme théologique, cette voix miraculeuse : *Bene scripsisti de me, Thoma : quam ergo mercedem recipies?* à laquelle le saint, qui s'était senti soulever de terre, avait aussitôt répondu : *Non aliam nisi te, Domine.* A défaut d'une aussi sainte approbation, la conscience de l'écrivain est une autre voix céleste qui l'avertit et le rassure. Deux tableaux de cet autel sont remarquables : une *Descente de croix*, du Zingaro, dans le style flamand, que l'on croirait d'Albert Durer, postérieur d'un siècle au Zingaro ; un *Portement de croix*, de Jean Corso, peintre napolitain du XVIe siècle, regardé par Solimène comme le meilleur tableau de l'église. On peut juger des talents d'Agnolo Aniello Fiore, fils du peintre et père inflexible Colantonio del Fiore[1], le maître de Jean de Nola, et de son imitation des artistes toscans, par les trois mausolées ci-après : du cardinal Caraffa de Ruvo, érigé par son fils le cardinal Oliviero, arche-

[1] *V.* ci-dessus, chap. IV.

vêque de Naples, terminé par l'habile élève d'Agnolo ; du mausolée d'un autre Caraffa, sur lequel se lit leur obscure devise, *Fine in tanto,* le chef-d'œuvre de l'artiste, et de celui du comte de Bucchianico et de sa femme Catarinella Orsino.

La chapelle de Saint-Thomas-d'Aquin ne répond pas complétement à l'idée que l'on s'en fait dans un lieu si plein de ses souvenirs. Le tableau du *saint* est de Luc Giordano ; un tombeau de Jeanne d'Aquin, morte en 1300, de Masuccio II ; une grande *Madone* avec le saint et les âmes du purgatoire, au-dessus de ce dernier tombeau, de François de Rosa, habile peintre napolitain du XVIe siècle : le tombeau de la princesse de Fercloto Donna Vincenza d'Aquino, la dernière de ce nom, morte au mois de décembre 1799, annonce la fin de cette ancienne famille, illustre par un saint et éteinte les derniers jours du XVIIIe siècle qui avait vu s'élever aussi une philosophie puissante, bien éloignée de celle du docteur angélique, et à peu près passée comme elle.

La chapelle de Saint-Sébastien offre, peints à fond d'or et d'une manière remarquable, la *Vierge ;* les *Apôtres ;* une *Résurrection*, des frères Pierre et Hippolyte Donzelli, élèves du Zingaro. Le monument de Galéas Pandone, dont la tête paraît vivante, et les ornements sont exquis, est une des merveilles de l'art due à Jean de Nola. Une *Circoncision*, à la chapelle de ce nom, de l'année 1574, passe pour des meilleurs ouvrages de Marc de Sienne. La majestueuse chapelle de Saint-Dominique a son portrait contemporain, regardé comme véritable, et de petits tableaux excellents des frères Donzelli qui représentent les *Miracles de sa vie.*

La sacristie de Saint-Dominique est à elle seule un des premiers monuments de Naples, bien moins par ses stucs dorés, son pavé de marbres précieux, ses armoires en racine, sa longue fresque au plafond, de Solimène, son *Annonciation* vraiment très-belle d'André de Salerne, que par ses tombeaux, parmi lesquels sont les douze tombeaux des princes aragonais. Le gouvernement de cette dynastie, dont le dernier roi vint demander un asile à la France, fut l'époque glorieuse de l'histoire de

Naples, ainsi que de sa splendeur littéraire éclipsée à l'avénement des dynasties espagnole et autrichienne. Au-dessus de ces tombes, une petite figure de la mort peinte en clair-obscur, a pour inscription : *Sceptra ligonibus æquat.* Un cadavre bien conservé, vêtu à l'espagnole, et renfermé dans une caisse de bois, est donné à tort pour celui d'Antonello Petrucci, ministre de Ferdinand Ier, décapité lors de la conjuration des barons ; l'état du cou prouve qu'il ne peut être celui du ministre, mais d'un autre obscur Petrucci, enterré à Saint-Dominique en 1585. Au-dessus du tombeau de Pescaire est son portrait, sa bannière déchirée, et une courte et simple épée de fer, qui, selon l'inscription recherchée, serait celle que François Ier lui aurait rendue :

Piscario Marti debetur Martius ensis:
Barbara adest, tutus medios potes ire per hostes.

Le portrait du vaillant capitaine mort de ses blessures à moins de trente-six ans, et si noblement pleuré et chanté par son illustre veuve Vittoria Colonna[1], le représente vêtu en franciscain ; usage triste et bizarre, dévotion espagnole imitée, sans que l'on s'en doute, du peuple le plus frivole de l'antiquité, des Athéniens, qui, à leur mort, dit Plutarque, voulaient être ensevelis en habits d'initiés ou d'hiérophantes[2], et toujours avec la même intention d'expier ainsi les fautes de notre vie. L'effet de tous ces tombeaux est singulier ; ils sont en l'air, sur une espèce de balustrade étroite, circulaire, et placés dans de larges coffres recouverts de velours cramoisi. A l'extrémité de leur longue rangée, je remarquai plusieurs caisses d'une forme exactement pareille aux autres, mais dont la couleur était beaucoup moins passée : quoique l'accès n'en fût pas très-facile, je m'en approchai, et ce ne fut pas sans étonnement que je découvris qu'elles renfermaient les restes de Mme A***, femme de M. le comte de M******* actuel, ancien ministre des finances de Naples, et de trois de ses enfants : deux quatrains français de M. le comte

1. IVe liv. xiv, chap. ii.
2. *De Is.* cap. iii.

de M******* se lisaient sur le tombeau de son épouse. Malgré la gravité de la mort et l'intérêt touchant que devaient inspirer ces tombes d'une mère et de ses enfants, je ne pus me défendre de quelque surprise de voir ainsi mêler une famille étrangère et nouvelle aux royales sépultures de la maison d'Aragon.

L'obélisque de Saint-Dominique, élevé par les Napolitains, est, comme celui de Saint-Janvier, un riche et détestable monument commencé par Fansaga, et terminé par Laurent Vaccaro, autre élève dépravé et de la seconde génération du Bernin.

Le monastère de Saint-Dominique fut pendant plusieurs siècles un de ces grands gymnases du moyen âge dont les maîtres, dont les doctrines avaient tant d'empire. Saint Thomas d'Aquin y composa plusieurs de ses ouvrages; il y enseigna pendant quinze mois la théologie; et plus tard le roi Alphonse premier d'Aragon, le grand homme de sa dynastie, s'y rendait souvent à cheval, afin d'assister aux leçons des professeurs. Les traces de Saint-Thomas se retrouvent à chaque pas dans ce superbe édifice; on y voit son étroite cellule devenue chapelle, sa classe et un débris de sa chaire. Le traitement de ce puissant professeur, d'après un ordre écrit de Charles d'Anjou de l'année 1272, encore aujourd'hui conservé dans les archives de Naples, était à saint Dominique d'une once d'or par mois, 6 ducats (25 fr.) de la monnaie actuelle. Si, comme nous le pensons, les hommes doivent être jugés par l'ascendant qu'ils ont exercé sur leur siècle, saint Thomas d'Aquin, mort à quarante-huit ans, peut être regardé comme un des plus rares génies qui aient paru dans le monde : « c'était Descartes, a dit Fontenelle[1], dans un « autre siècle et dans d'autres circonstances. » Ses idées politiques ne seraient point désavouées par les plus chauds partisans des libertés populaires, et par les plus inflexibles logiciens des mêmes opinions : « *Cum non est recursus ad superiorem per quem judicium de invasore possit fieri, tunc..... qui ad liberationem patriæ tyrannum occidit, laudatur et præmium accipit*[2]..... *Non putanda est multitudo infideliter agere, tyrannum desti-*

1. Éloge de Marsigli.

2. Lib. II. Sent. Dist. 44, q. 2, art. 2.

tuens, etiamsi eidem in perpetuum se subjecerat...; quia hoc ipse meruit in multitudinis regimine se non fideliter gerens, ut exigit regis officium, quod ei pactum a subditis non reservatur[1]..... *Dicendum quod regimen tyrannicum non est justum;..... et ideo perturbatio hujus regiminis non habet rationem seditionis;..... magis autem tyrannus seditiosus est qui in populo sibi subjecto discordias et seditiones nutrit*[2]. » Il est surprenant qu'un usurpateur violent tel que Charles d'Anjou ait laissé passer de pareils principes, quoique le Dante lui fasse, je crois, empoisonner saint Thomas :

Ripinse al ciel Tommaso per ammenda[3].

Les pensées religieuses de saint Thomas sont plus douces et plus sûres : « Dieu n'est point auteur du mal qui souille, dit-il quelque part, mais du mal qui purifie. » Il est difficile de définir la superstition avec plus de sens que ce premier écrivain de la scolastique, lorsqu'il l'appelle un « vice opposé par excès à la religion[4]. » Malgré l'opinion de quelques philosophes, les disputes de la scolastique n'ont peut-être pas été un obstacle à la renaissance et au progrès des lumières. Ces querelles donnèrent aux intelligences la force, l'adresse, la rapidité qu'elles développèrent plus tard sur d'autres sujets; ce rude exercice fut enfin, si l'on peut le dire, la salle d'armes de l'esprit humain.

Le plafond de Saint-Pierre *a Majella* est des meilleurs ouvrages du bouillant Calabrese, ainsi que les nombreux sujets pris de la *Vie de Ste Catherine*, peintures que les défenseurs du goût encourageaient de leur temps, et qu'ils cherchaient vainement à opposer aux brillantes nouveautés de Luc Giordano.

Sainte-Claire, peut-être la plus élégante des églises de Naples, quoique trop chargée d'ornements dans le dernier siècle, avait été habilement refaite par Masuccio II, le premier, le véritable maître de l'art dans cette contrée. D'après le conseil de Boccace,

1. Opusc. 39, lib. 1, cap. 6.
2. 2. 2. q. 42, art. 2.
3. *Purgat.* cant. XX, 69.
4. *Superstitio, vitium per excessum religioni oppositum.* (2. 2. q. 92, art. 1.)

le roi Robert la fit couvrir de fresques par Giotto; mais un magistrat espagnol, régent de l'église, les fit blanchir dans une restauration, afin de donner du jour. Une *Vierge* dans une petite chapelle près d'une porte, a seule échappé à l'affreux badigeonnage. Sainte-Claire sert aujourd'hui de sépulture à la famille régnante; mais les tombes de la maison d'Anjou l'y ont précédée : cinq de ces mausolées sont curieux comme histoire de l'art. Celui du roi Robert, qu'il avait commandé de son vivant à Masuccio II, est le plus remarquable. Il est représenté deux fois; la première assis et en costume royal, la seconde couché et en habit de franciscain. Robert, ami des savants, auteur et savant lui-même[1], si flatté par Pétrarque et les autres lettrés du temps[2], ne paraît point avoir plu au Dante. Dans sa peinture amère du désaccord commun entre nôtre nature et notre condition, ce grand satirique, lorsqu'il veut l'être, traite Robert de roi bel esprit, et qui n'est que cela :

E fate re di tal ch' è da sermone[3].

Le tombeau de Jeanne de Naples est voisin du beau mausolée de son père, le duc de Calabre, fils du roi Robert, appelé Charles *l'illustre*, qui mourut jeune, et n'occupa jamais le trône. Cette reine, dont le souvenir, malgré son crime, est resté si populaire à Naples, porte un long manteau parsemé de fleurs de lis, et la couronne sur la tête. Le mari de la fameuse Catanoise, gouvernante de Jeanne, l'instrument principal du meurtre de son époux, Raymond Cabane, est enterré à Sainte-Claire près de la fresque de Giotto. Cet esclave sarrasin, devenu grand sénéchal du royaume, fut, comme sa coupable moitié, un nouvel exemple de la haute fortune de personnages subalternes à cette époque de plaisirs, de corruption et de barbarie. Un petit monument, d'une extrême élégance, est celui d'Antonia Gandino,

1. Robert allait jusqu'à jurer que les lettres lui étaient plus douces et beaucoup plus chères que le trône : *Ego juro dulciores et multò cariores mihi literas esse quàm regnum.* Petrarch. Opera. Rer. memor. lib. II. Un monument du jardin de son palais d'Aix avait pour inscription *Deo et Musis.*

2. *V.* liv. IX, chap. XII, et liv. X, chap. VII.

3. *Parad.* can. VIII, 147.

par Jean de Nola. La grâce de cette jeune fille charmante, morte à quatorze ans, n'est pas moins heureusement exprimée par le marbre, que la douleur de ses parents par sa touchante épitaphe, du poëte napolitain Antoine Epicuro, de l'Académie de Pontanus :

Nata cheu miserum, misero mihi nata parenti,
Unicus; ut fieres, unica nata, dolor;
Nam tibi dumque virum, tædas, thalamumque parabam,
Funera, et inferias anxius ecce paro.
Debuimus tecum poni, materque paterque,
Ut tribus hæc miseris urna parata foret.
At nos perpetui gemitus, tu nata sepulcri
Esto hæres, ubi sic impia fata volunt.
Antonius filiæ clarissimæ, etc.

La chapelle San-Felice, une des principales de l'église, offre un bon *Crucifiement*, de Lanfranc, et un tombeau antique, orné de superbes bas-reliefs, dans lequel repose un duc de Rhodes, César San-Felice. Le meilleur des élèves de Solimène, mais qui eut ses défauts sans posséder toutes ses qualités, le Mura, a fait le tableau du *S. Sacrement*, au maître-autel, et *Ste Claire mettant en fuite les Sarrasins*, de la grande voûte, dont le tableau du milieu, *David jouant de la harpe devant l'arche*, est un ouvrage estimé, de Conca.

Le clocher de Sainte-Claire, par Masuccio II, est d'un beau et pur gothique. On remarque au troisième étage l'heureuse innovation du chapiteau ionique opérée par Michel-Ange, avec lequel l'architecte napolitain doit en partager l'honneur. La mort du roi Robert a laissé inachevé ce noble monument.

L'église du *Gesù nuovo*, ou de la Trinité-Majeure, avec son orchestre de planches peintes, ses candélabres placés entre les colonnes et portés par de petits anges, qu'il est assez facile de prendre pour des amours, ressemble véritablement plutôt à une salle de bal qu'à un temple. La tristesse de la façade que Milizia, plus habile dans la critique et la théorie que dans la pratique, trouvait semblable à celle d'une prison, ajoute encore à ce contraste. Il ne reste de l'ancienne coupole détruite par le tremblement de terre de 1688, que les quatre beaux évangé-

listes de Lanfranc. A la chapelle Sainte-Anne est la première fresque due au talent précoce de Solimène, et qu'il fit à dix-huit ans. Son *Héliodore chassé du temple*, vaste fresque au-dessus de la grande porte, est expressive, mais trop confuse. Les fresques de la voûte et le tableau de la chapelle de la Trinité sont du Guerchin. Cette église, ainsi que le collége y attenant, ont été rendus en 1816 aux jésuites; mais leur rétablissement n'excitait point à Naples le même emportement que chez nous. Les jésuites sont là tout simplement comme d'autres prêtres, et il y en a tant, que quelques uns de plus semblent à peu près indifférents [1].

CHAPITRE IX.

Monte-Oliveto. — Poëme du Tasse. — Santa-Maria-la-Nova. — Inscription du tombeau de Lautrec. — Pierre Navarre. — Saint-Jacques des Espagnols. — Mausolée de Pierre de Tolède. — Domination espagnole. — Édifice Saint-Jacques.

L'église de Monte-Oliveto semble un vrai musée de sculpture par les chefs-d'œuvre qu'elle renferme. Les élégants ouvrages exécutés à la chapelle du duc d'Amalfi par Antoine Rossellini, excitèrent l'émulation et développèrent le talent de Jean de Nola. On admire de lui à la chapelle Liguori le bas-relief de la *Vierge avec l'enfant Jésus, S. Jean et d'autres saints*, et au-dessous,

1. La population ecclésiastique paraît toutefois diminuer sensiblement à Naples comme ailleurs (*V.* liv. VI, chap. XIV). On y comptait, en 1786, environ deux cents couvents, contenant trois mille six cent quarante-quatre frères et six mille quatre cent seize religieuses; aujourd'hui il y a trente-deux couvents de religieux, vingt-deux de religieuses, et trente-quatre conservatoires; le nombre des moines était, pour 1829, de quinze cent deux, et des religieuses, de mille treize; l'année précédente il n'était, pour les premiers, que de sept cent soixante-quatorze, et pour les secondes, de huit cent quatre-vingt-deux. Le nombre des prêtres qui s'élevait, en 1786, à trois mille cent quarante-trois, est actuellement de huit cents. Le royaume de Naples (en deçà du phare) comptait, au mois de janvier 1832, sur cinq millions sept cent quatre-vingt-un mille trente-six habitants, vingt-six mille trois cent quatre prêtres, onze mille cinq cent cinq moines et neuf mille deux cent quatre-vingt-dix-sept religieuses.

S. François de Paule et les quatre Évangélistes : le *S. Jean-Baptiste*, de la chapelle Artaldo, fut sa première statue. A la chapelle del Pezzo, la *Vierge et son fils*, les ornements, le bas-relief de *Jésus-Christ qui appelle S. Pierre dans la barque*, par Santa Croce, sont excellents. Les chapelles Mastrogiudici et Piccolomini ont des sculptures de deux grands artistes florentins : la première, une *Annonciation*, de Benoît da Maiano ; la seconde, une *Nativité*, de Donatello. A la chapelle du Saint-Sépulcre, le groupe en terre cuite de la *Piété*, du Modanino, offre les figures pleines de naturel de plusieurs illustres contemporains : Nicodème est Pontano, Joseph d'Arimathie, Sannazar, S. Jean et la statue voisine, le roi Alphonse II, et son fils Ferrandino.

Le noble monastère fondé en 1411 par Gurrello Origlia, grand protonotaire du royaume, favori du roi Ladislas, et de l'architecture de Ciccione, est maintenant occupé par des tribunaux, par la municipalité, l'intendance et d'autres administrations, et son jardin est une halle. Le Tasse souffrant, infortuné, trouva un asile à ce couvent ; il y travailla avec ardeur à sa *Jérusalem*, et Manso, son ami, rapporte qu'il avait composé dans le mois de juin 1588 jusqu'à deux cents stances[1]. Telle était sa reconnaissance pour les bons traitements des religieux qu'il consentit, à leur prière, à suspendre ce glorieux travail pour chanter leur ordre, et qu'il y commença, malgré sa déplorable santé, le poëme sur l'*Origine della congregazione di Monte Oliveto*[2] ; ouvrage non terminé, mais qui montre tout le parti que peuvent tirer de l'écriture et de l'histoire monastique les véritables poëtes. Il est probable que la nouvelle destination du monastère et le vacarme de ce quartier l'auraient aujourd'hui bien moins inspiré.

Santa-Maria *la Nova* a quelques belles peintures : une *Assomp-*

1. *Vie du Tasse*, p. 196.

2. *Lasciai dunque l'opere mie da parte, ed ancora infermo e quasi disperato della salute cominciai, come vollero (i Padri) a poetare acciochè la mia poesia fosse quasi un riconoscimento della lor grazia e carità.* Lett. au cardinal Caraffa, vol. XIII, p. 184 de l'édition de Pise. Le Tasse adressa encore à la même époque un beau sonnet à ces religieux. *Rime, part.* III, p. 52.

tion, au plafond, d'Imparato ; le *Couronnement de la Vierge*, titianesque, le chef-d'œuvre de Santa-Fede, peintre napolitain du XVIe siècle, encore distingué par ses talents comme littérateur et musicien, qui eut un rare succès d'artiste, puisque le peuple, sur le point de brûler la maison d'un magistrat lors de la révolte de Masaniello, s'arrêta lorsqu'il sut que deux chambres étaient peintes par lui, mouvement digne d'un peuple d'origine grecque. On remarque encore les fresques de la *Vie de S. Jacques*, de Stanzioni ; celles du chœur, de Simon Papa le jeune ; les deux grands tableaux de Marc de Sienne, à la chapelle du Crucifix, ainsi que les fresques de Corenzio, et la coupole où il a représenté les quatre célèbres écrivains franciscains, S. Bonaventure, Jean Scott, Nicolas de Lira et Alexander ab Alexandro. A droite du grand autel, sous l'orgue, deux petits enfants ont été faits à huit ans par Luc Giordano. Mais le plus noble ornement de ce temple consiste dans les deux tombeaux généreusement élevés par le duc de Sessa, neveu du grand Gonzalve, et gouverneur de Naples, à deux guerriers malheureux, ses ennemis. Sur le premier, celui de Lautrec, se lit cette belle inscription, véritable monument d'honneur chevaleresque et castillan, que l'on est surpris de savoir l'ouvrage de la plume vénale et diffamatoire de Paul Jove : *Odetto Fuxio Lautrecco Consalvus Ferdinandus Ludovici fil. Corduba, magni Consalvi nepos; quum ejus ossa, quamvis hostis, in avito sacello, ut belli fortuna tulerat, sine honore jacere comperisset, humanarum miseriarum memor, Gallo Duci Hispanus Princeps posuit.* Le second tombeau est consacré à Pierre Navarre, fameux général du génie, passé du service de Charles-Quint à celui de François Ier, et associé à Machiavel pour fortifier Florence contre l'armée impériale [1]. Navarre, le premier, fit usage de la mine que lui avait apprise l'habile architecte siennois François de Giorgio [2], et créa dans son art d'importantes combinaisons. Un écrivain militaire français fort éclairé [3] regarde comme douteux,

1. *V.* le curieux rapport de Machiavel, intitulé *Relation d'une visite faite pour fortifier Florence*, adressé en 1526 au pape Clément VII.

2. *V.* liv. XVII, chap. XIII.

3. Allent. *Histoire du corps du génie*, remarque 8 du tom. I et unique.

malgré l'opinion de Guichardin et de Brantôme, que l'empereur ait fait étouffer dans son lit entre deux matelas, Navarre, prisonnier. Celano, l'auteur des *Notizie del bello, dell' antico et del curioso della città di Napoli*, prétend, d'après plusieurs autres écrivains, que ce général, enfermé au *Castello nuovo*, fut publiquement condamné à mort comme transfuge, et que s'il fut trouvé le matin étouffé dans son lit, on doit regarder cela comme une attention du gouverneur, qui voulut lui épargner la honte de l'exécution publique : *per opra del Castellano, per non farli più sensibile la morte, nella pubblicità del gastigo.* L'opinion contraire semble confirmée par l'inscription du tombeau, aussi de Paul Jove, qui n'indique rien de pareil, et respire la même magnanimité que celle du tombeau de Lautrec : *Ossibus, et memoriæ Petri Navarri Cantabri, solerti in expugnandis urbibus arte clarissimi. Consalvus Ferdinandus Ludovici fil. Magni Consalvi nepos, Suessæ princeps, ducem Gallorum partes secutum, pio sepulchri munere honestavit; quum hoc in se habeat præclara virtus, ut vel in hoste sit admirabilis.*

Obiit an. 1528, *aug.* 15.

La petite église de l'*Incoronata*, sale, humide, sombre, est intéressante par les peintures de Giotto, qui représentent le mariage de la première reine Jeanne et de son cousin Louis de Tarente, accompagnés d'une multitude de domestiques dansants [1]; le sacre des deux époux; l'hommage que rendent à la reine les Chartreux de Saint-Martin, pour l'érection de leur monastère; l'arrivée du barbare Louis de Hongrie, vengeur de son frère André, avec ses *cavaliers*, peintures jadis superbes, louées ingénieusement par Pétrarque, fier, à juste titre, de son compatriote Giotto [2], qui offrent le véritable portrait de Jeanne,

1. Jeanne créa, à l'occasion de ce mariage, l'ordre du *Nœud*, le premier établi en Italie, et qui a peu duré; l'emblème en paraît singulièrement odieux, lorsqu'on se rappelle le genre de mort d'André, premier mari de Jeanne, étranglé par Louis de Tarente et ses complices.

2. *Si in terram exeas cappellam Regis intrare non omiseris, in qua conterraneus olim meus Giottus pictor nostri ævi princeps magna reliquit manus et ingenii monumenta. Epist.*

et donnent une idée de la magnificence de sa cour. Les *Sept Sacrements*, dans le chœur, encore de Giotto, sont les mieux conservés de ses ouvrages de l'*Incoronata*.

Saint-Jacques des Espagnols, fondée par le superbe et despotique vice-roi don Pierre de Tolède, offre son tombeau, un des beaux ouvrages et le plus important de Jean de Nola : les statues des angles sont de parfaits modèles de figures allégoriques; les bas-reliefs prouvent l'habileté de l'artiste dans la perspective propre à ce genre de sculpture. La plupart des pompeuses et longues inscriptions des tombeaux espagnols qui se trouvent dans les églises de Naples, pourraient être ajoutées aux *Rodomontades* de Brantôme : tous ces morts, tous ces Guzman, sont des héros *famosos*, *imbencibles*. La domination espagnole est une des calamités qui ont pesé sur Naples et sur l'Italie; alors les vieilles mœurs domestiques s'altérèrent; on vit se répandre et régner le faste sans richesse, l'orgueil sans fierté, et la flatterie corrompit toutes les âmes; l'Italie eut une sorte d'inertie sans repos, des aventures sans gloire; sa religion fut intolérante, son gouvernement despotique; l'esprit humain, s'agitant dans l'ombre des écoles, fit peu de progrès, et, pour comble de honte, il ne s'éleva point d'écrivain italien chargé de peindre et de punir cette tyrannie étrangère [1].

Quelques tableaux de Saint-Jacques des Espagnols sont remarquables : un *Christ en croix*, de Marc de Sienne; le tableau au-dessus de la porte, de Passanti, bon élève et imitateur de l'Espagnolet; une *Piété*, de Bernard Lama, que l'on a crue et qui est digne de son maître Polydore de Caravage.

L'édifice Saint-Jacques, établi dans l'ancien couvent, et destiné à recevoir les divers ministères, la Bourse, etc., est une bonne et utile construction du genre industriel, fort estimable sans doute, mais qui jamais ne peut faire naître ou entretenir

1. Telle était la violente antipathie qu'inspiraient à Naples les Espagnols, qu'ils étaient obligés de rentrer au quartier Saint-Jacques dès quatre heures, afin de ne point être chargés par le peuple. *V.* un Voyage en Italie de l'année 1588, manuscrit de la Bibliothèque royale donné par la *Revue rétrospective*, août 1836.

le génie de la grande architecture. Ces travaux prouvent toutefois les talents de MM. Gasse, architectes d'origine française, établis à Naples.

CHAPITRE X.

Sainte-Marie del Parto. — Sannazar. — Chartreuse Saint-Martin. — L'Espagnolet. — Villa Belvédère. — Floridiana.

Luc Giordano fut enterré à Sainte-Brigitte. Les fresques de la coupole passent pour les plus magnifiques qu'il ait faites : son *S. Nicolas* veut être dans le style de Paul Véronèse.

Sainte-Marie *del Parto*, fondée par Sannazar, à la place même de son ancienne villa, et à laquelle il donna le nom de son beau et bizarre poëme (*De partu Virginis*), renferme le noble mausolée du poëte, ouvrage principalement de Santa Croce, terminé par le frère Montorsoli. Les deux statues d'Apollon et de Minerve, qui le décorent, sont devenues David et Judith : un beau bas-relief offre des faunes et des nymphes, mélange de christianisme et de paganisme, tout à fait analogue avec le caractère du chef-d'œuvre de Sannazar, qui lui avait coûté vingt années d'opiniâtre travail. On a cherché différents motifs à la métamorphose des statues : les uns l'ont attribuée à un scrupule religieux de la part des moines servites auxquels Sannazar avait légué son église; d'autres ont cru y découvrir l'intention de mettre un terme à la confusion des idées saintes et profanes ; on raconte aussi qu'un vice-roi qui voulait envoyer à Madrid ces statues, fit observer aux moines que de pareilles figures étaient là fort déplacées; mais que ceux-ci, non moins rusés, imaginèrent alors d'inscrire au-dessous les noms de David et de Judith. La touchante fidélité de Sannazar envers le dernier prince de la maison d'Aragon, son bienfaiteur, honore les lettres; il le suivit dans son exil, et ne rentra dans sa patrie qu'après l'avoir vu mourir. Mais il trouva le palais qu'il en avait reçu, et dans lequel il expliquait à table les anciens avec les gens de lettres

ses amis, la tour qu'il avait élevée, détruits par la guerre; et, presque mourant, il fit le dernier de ses vers :

La vendetta d'Apollo ha fatto Marte.

Un tableau du second Léonard Malatesta de Pistoie, dans la chapelle où est enterré l'évêque Diomède Caraffa, représente *S. Michel terrassant le Diable* qui a la tête d'une jolie femme. Le tableau, dit-on, fut commandé par l'évêque; le S. Michel est son portrait, et le diable celui d'une certaine dame napolitaine, aux vives poursuites de laquelle il se félicitait d'avoir échappé dans sa jeunesse. L'inscription mise au-dessous du tableau : *Fecit victoriam alleluia*, s'accorde assez avec la tradition. Cette singulière peinture a donné lieu au proverbe napolitain pour désigner quelque séduisante beauté : « C'est le démon de la Mergellina. »

La Chartreuse Saint-Martin est célèbre par sa vue et les peintures de Lanfranc et de l'Espagnolet. Le couvent est aujourd'hui une grande maison d'invalides, parmi lesquels il y a beaucoup d'aveugles. Par un de ces contre-sens trop fréquents dans l'administration napolitaine, si des quinze-vingts occupent le plus beau point de vue de Naples, la poudrière et la manufacture d'armes, quoique fondées par Charles III, ont été mises au pied du Vésuve, à la *Torre della Nunziata*, gros bourg de six à huit mille âmes. Lors d'une des dernières éruptions, il fallut enlever précipitamment cette poudrière, qui pouvait faire sauter tant de monde et détruire la manufacture d'armes, l'unique du royaume. J'ai souvent traversé dans mes courses la *Torre della Nunziata*, et je ne pouvais chaque fois me défendre de pitié pour ces pauvres habitants, si insouciants et si gais, célèbres par leur macaroni, et qui se trouvaient placés entre le double volcan de la nature et des hommes. L'église Saint-Martin, véritable bonbonnière, semble maintenant trop riche, trop petite, trop ornée pour une église d'invalides. L'*Ascension* de la coupole et les douze *Apôtres* entre les fenêtres, de Lanfranc, sont remarquables par l'expression et la variété. Au-dessus de la porte, une *Déposition de croix*, de Stanzioni, témoigne de nou-

veau de la mauvaise nature de l'Espagnolet[1] : jaloux de cette *Déposition*, qui se trouvait alors vis-à-vis la sienne, il invita les moines à la nettoyer, et mêla dans l'eau quelques substances corrosives qui l'altérèrent, ainsi qu'on le voit encore; car Stanzioni ne voulut point y retoucher, afin qu'elle devînt un monument de la perfidie de son ennemi. L'emploi de pareils moyens n'était point nécessaire à la gloire de l'Espagnolet, qui a laissé ses plus beaux ouvrages à la Chartreuse. Ses têtes de *Moïse* et d'*Élie*, ses douze *Prophètes* au-dessus des lunettes des chapelles, sont admirables; sa *Communion des Apôtres* offre un S. Pierre en raccourci d'un effet extraordinaire; la *Déposition de croix*, au Trésor, son chef-d'œuvre, est d'un extrême pathétique : il est impossible de ne pas être profondément attendri en contemplant la douleur de la Vierge auprès du Christ mort. La belle voûte du chœur ne put être achevée par le cav. d'Arpino, que le tyrannique Corenzio[2] obligea de quitter Naples. A la chapelle Saint-Bruno, le *Saint donnant sa règle*, et les fresques de la voûte, par Stanzioni, sont excellents. Une superbe *Nativité*, du maître-autel, que la mort empêcha le Guide de terminer, lui avait été payée 2000 écus, qui furent généreusement abandonnés par les moines à ses héritiers. La voûte de la brillante sacristie est un autre bon ouvrage du cav. d'Arpino et de Stanzioni.

La villa Belvédère, que je trouvai inhabitée, pourrait devenir un délicieux séjour; il y a du mouvement de terrain pour le jardin, et la vue est admirable. La galerie et le Musée d'antiquités sont nombreux et assez remarquables. On entendait le soir, de ce jardin, le rugissement des lions de la *Floridiana* qu'avait occupée l'ancienne maîtresse et femme du roi Ferdinand. C'est sur le même rivage qu'une autre maîtresse de roi, Circé plus passionnée, plus violente que la duchesse, avait d'autres lions captifs :

Hinc exaudiri gemitus iræque leonum,
Vincla recusantum, et sera sub nocte rudentum[3].

1. *V.* ci-dessus, chap. VII.
2. *V.* ci-dessus, chap. VII.
3. *Æne.* VII, 15.

Cette belle villa de la *Floridiana*, créée en 1819, mérite que l'on sollicite une carte d'entrée, afin de parcourir ses jardins si fleuris, d'examiner son élégant casin, ses jolies fabriques, son superbe pont, et de jouir de ses vues délicieuses et variées. Le chantre des *Jardins* n'aurait pu y reprendre que le mausolée de la petite chienne Moretta :

> Loin ces vains monuments d'un chien ou d'un oiseau ;
> C'est profaner le deuil, insulter au tombeau.

CHAPITRE XI.

Saint-Jean Carbonara. — Caracciolo. — Amants de reines. — Ancienne bibliothèque de Saint-Jean Carbonara. — Saints Apôtres. — Cimetière. — Cav. Marin. — Jour des morts. — Carmine. — Conradin. — Place du marché. — Peuple de Naples. — Dialecte napolitain. — Chansons populaires. — Saint-Severin. — Jean de Nola.

Saint-Antoine abbé offre un monument curieux de la vieille peinture napolitaine, tout à fait dans le style de Giotto ; c'est le tableau à fond d'or en trois compartiments, de Colantonio del Fiore, représentant au milieu *S. Antoine* et deux anges, et deux saints sur chacun des deux autres compartiments.

La petite église Saint-Jean Carbonara, de Masuccio II, est remarquable, malgré sa dégradation, par son caractère, ses souvenirs historiques et les sculptures de ses chapelles et de ses tombeaux. Pétrarque rapporte qu'il s'était trouvé au même endroit à de véritables combats de gladiateurs renouvelés du cirque des anciens, et exécutés en présence de la reine Jeanne, du roi André, de la cour, de l'armée et du peuple qui applaudissait avec enthousiasme à ces égorgemens [1]. Le vaste et grandiose

1. *Aderat Regina et Andreas Regulus... aderat omnis Neapolitana militia, quo nulla comptior, nulla decentior. Vulgus certatim omne confluxerunt..... repente quasi lætum aliquid accidisset plausus inenarrabilis ad cœlum tollitur. Circumspicio, et ecce formosissimus adolescens rigido mucrone transfossus ante pedes meos corruit. Obstupui, et equo calcaribus adacto, tetrum ac tartareum spectaculum effugi.* Epist. lib. v, 37.

mausolée du roi Ladislas et de sa sœur Jeanne II, le chef-d'œuvre de Ciccione, ne peut produire tout son effet dans l'étroit espace où il est placé ; mais il paraît qu'alors de pareilles masses étaient de rigueur pour de telles sépultures. La statue de Ladislas, l'épée à la main, monté sur son cheval de bataille, en haut du monument, exprime très-bien l'ardeur du jeune conquérant italien qui avait pris le titre de roi de Rome, et aspirait à dominer toute la péninsule lorsqu'il mourut de l'excès des plaisirs. Un autre mausolée fort curieux de Ciccione est celui de ser Gianni Caracciolo, l'amant, le ministre de la seconde reine Jeanne, espèce de comte d'Essex napolitain. Les catastrophes de ces amants, de ces favoris de souveraines inspirent peu de pitié ; ils semblent bien plutôt les victimes de l'ambition que de l'amour : on sent que, pour plaire, il leur a moins fallu d'agrément et de mérite que de souplesse, et ils ne sont qu'une autre sorte de courtisans plus intimes et un peu plus laborieux que les autres. Caracciolo, ainsi que sa maîtresse, avait soixante ans lorsqu'il fut assassiné ; sa mort, produite par sa cupidité et résultat d'une intrigue de palais, ne peut être ainsi attribuée au mouvement et à la violence des passions. Les grandes fresques de cette chapelle sont de Gennaro di Cola, peintre napolitain du XIVe siècle, et belles pour le temps. La chapelle voisine du marquis Caracciolo di Vico a six statues d'apôtres de Jean de Nola, de Santa Croce, du digne élève de Jean de Nola, Annibal Caccavello, et du célèbre sculpteur espagnol Pierre della Plata : le bas-relief de l'*Épiphanie*, par ce dernier, est parfait. La chapelle Miroballi, quoiqu'elle ne soit pas tout à fait irréprochable, peut être regardée cependant comme l'une des plus régulières et des plus élégantes qui aient précédé la renaissance.

L'ancienne bibliothèque de Saint-Jean Carbonara, fondée par le cardinal Jérôme Seripandi, auquel Janus Parrhasius avait légué ses manuscrits grecs et plusieurs de ses propres manuscrits inédits ; cette célèbre bibliothèque, si vantée par Montfaucon et encore trop souvent citée comme en place, a cessé d'exister depuis plus d'un siècle. La partie principale, dans laquelle se

trouvait le manuscrit de la *Jérusalem conquise* du Tasse, qui manque du premier chant, fut transportée à Vienne en 1729 et s'y voit encore[1]; le reste est passé à la bibliothèque royale de Naples. La dispersion de cette bibliothèque peint assez bien la paresse napolitaine et monastique : des savants allemands avaient été envoyés au couvent de Saint-Jean Carbonara pour prendre des copies des manuscrits, relever leurs titres ou rechercher les variantes; après quelque résistance et de faux prétextes, les moines ayant reçu l'ordre du chef du sénat napolitain de rendre leur bibliothèque plus accessible, finirent par être tellement effrayés de cette sorte de service qu'ils aimèrent mieux offrir volontairement les manuscrits à l'empereur Charles VI, afin d'être tranquilles.

A l'église, dite de la Pietatella, une *Purification*, de Curia, a été citée comme un des meilleurs tableaux de Naples, et l'Espagnolet la donnait pour modèle à ses élèves.

Les fresques de la brillante église des Saints-Apôtres ont quelque célébrité : la voûte, les angles de la coupole, la tribune du chœur, le chœur, une belle *Piscine probatique* au-dessus de la porte, et dont la perspective est de Viviani, sont de Lanfranc; la coupole est de Benasca. On rapporte que les maîtres de Naples, après avoir souvent comparé les deux *S. Michel* de ces deux derniers peintres, placés aux Saints-Apôtres, ne purent jamais être d'accord sur celui qui devait être préféré. Les quatre tableaux de la crpisée, de Luc Giordano; les lunettes de la nef, de Solimène, sont de leurs ouvrages vantés. A la chapelle Filomarino, on admire le célèbre *Concert d'Anges*, bas-relief du Fiammingo, artiste de Bruxelles établi à Rome, et qui dut à l'amitié et aux conseils du Poussin de surpasser peut-être les autres sculpteurs de son temps.

Un grand cimetière souterrain, dans lequel gît le cav. Marin, dépend de cette église. La pierre sépulcrale du poëte est fort simple; mais le quatrain qui lui sert d'épitaphe est d'une singulière

1. *J. Lambecii. Comment. de bibliotheca Cæs. Vindob., vol.* I, *col.* 763 *seq. ed Kollarii.*

recherche; sans l'énormité des éloges, on pourrait croire vraiment qu'il l'a composé. Le cimetière des Saints-Apôtres, lorsque je le visitai le jour de la Toussaint, était devenu une sorte de jardin planté de branches et d'arbustes à cause de la fête funèbre du lendemain. Ce jour-là, les cercueils sont ouverts, les cadavres, les ossements sont habillés, de longues inscriptions rappellent ce qu'ont été tous ces morts, parmi lesquels le peuple se répand et qu'il reconnaît, qu'il contemple avec les plus éclatants transports. Le culte des tombeaux n'est alors qu'une espèce d'orgie bruyante et théâtrale.

L'église Sainte-Marie *del Carmine*, la plus fréquentée, la plus populaire des églises de Naples, rappelle une des plus tragiques catastrophes de l'histoire, et le premier exemple du régicide en Europe; on y conserve les restes du jeune Conradin et de son cousin Frédéric, déposés obscurément derrière le grand autel : l'inscription ne peut se lire qu'à la lueur d'une lampe, et cette sorte de mystère ajoute encore à l'émotion. Conradin, sur l'échafaud, n'avait fait entendre que ce cri : « O ma mère ! quelle « douleur te causera la nouvelle qu'on va te porter de moi ! » Cette mère, l'impératrice Marguerite, accourait du fond de l'Allemagne pour racheter sa vie; arrivée trop tard, elle consacra le prix de l'inutile rançon à fonder le monastère *del Carmine*, dans lequel sa statue la représente une bourse à la main. On ne sait si Marguerite fut reçue de Charles d'Anjou, et si elle réclama le corps de son fils; mais alors une telle entrevue surpasserait en pathétique la scène de Priam aux pieds d'Achille. Une chapelle, sous l'invocation de la croix, fut élevée au lieu de l'exécution, à l'angle des maisons du côté de l'église *del Carmine*, où se trouve maintenant un café. On voit en face, dans la nouvelle église Sainte-Croix *al Mercato*, la petite colonne de porphyre qui indiquait la place même du meurtre; elle est à terre, exposée à toutes les saletés d'une sacristie napolitaine, et l'on y lit encore l'affreux quolibet en caractères lombards :

Asturis ungue leo pullum rapiens aquilinum
Ille deplumavit, accphalumque dedit[1].

[1] *Asturis* indique Jean Frangipani, seigneur d'Astura, qui prit et livra lâche-

Un fait peu remarqué prouve toutefois quel était alors le prestige de la royauté : quand le bourreau eut fait tomber la tête de Conradin, un autre bourreau qui se tenait prêt, tua le premier d'un coup de poignard, afin, dit l'historien, qu'on ne laissât pas en vie le vil ministre qui avait versé le sang d'un roi [1].

L'église *del Carmine*, quoique riche de marbres et de stucs, a peu de beauté : un *Père éternel*, avec le Saint-Esprit, est de Giordano; l'*Assomption* et les fresques de la croisée; un *Élie* et un *Élisée*, sont de Solimène. C'est dans cette église, la plus fréquentée de Naples, que chaque année, le lendemain de Noël, est exposé le miraculeux crucifix qui, lors du siége de 1439, plia la tête, afin d'esquiver un boulet de canon; crucifix si vénéré du peuple napolitain, qui ce jour-là court en foule l'adorer, et auquel ses magistrats vont en corps offrir leurs hommages.

La vaste place du marché fut le théâtre du soulèvement de Masaniello, véritable tribun napolitain, et non de Rome, qui avait préludé à son insurrection, en allant avec les *gamins* du temps montrer son derrière sous les fenêtres du vice-roi. Le peuple de Naples, malgré nos prétentions nouvelles, doit être regardé comme le premier peuple de la terre pour l'émeute : il existe un livre italien, intitulé, *Relation de la vingt-septième révolte de la* TRÈS-FIDÈLE *ville de Naples*. Mais ces hommes mutins, emportés, ne sont ni cruels ni furieux, et malgré leur vivacité et l'ardeur du climat qui les brûle, leur histoire n'offre aucun de ces grands massacres populaires dont l'histoire de nations plus froides et plus civilisées n'a que trop d'exemples; les horreurs de la révolution de 1799 vinrent de Nelson et de la cour; de vrais Napolitains n'auraient jamais destitué saint Janvier, comme jacobin et protecteur des jacobins, pour le remplacer, comme on fit, par saint Antoine. Les diverses dominations étrangères qui ont occupé ce pays, successivement grec,

ment Conradin. Le lion était autrefois dans les armes de France. Le Dante fait allusion à cet emblème lorsqu'il appelle lion Charles de Valois qui, en s'emparant de Florence, fut cause de son exil.

1. *Acciò vivo non rimanesse un vile ministro che aveva versato il sangue d' un re.* Biancardi, *le Vite de' rè di Napoli; Vita di Carlo d' Angiò*, p. 134, cité par Ginguené, *Hist. litt. d'It.* t. I, 356.

arabe, normand, espagnol, autrichien, français, produisirent sans doute chez les habitants leur habitude perpétuelle, leur facilité d'imitation. On retrouve jusque dans les mœurs actuelles beaucoup de traces des mœurs espagnoles, telles que l'exagération, la jactance, le goût des cérémonies, et depuis vingt ans le militaire a singé tour à tour les Français, les Anglais et les Autrichiens, en prenant toujours, comme il arrive à ces sortes de copistes, ce qu'il y a de pis dans leurs modèles. Si la nature du Napolitain est peu élevée, son instinct est bon, compatissant[1], et quoique ignorant, inappliqué, il a de l'imagination et une vive intelligence, très-susceptible de culture; son langage est pittoresque, figuré, quelquefois éloquent. Lorsque S. M. l'archiduchesse Marie-Louise vint à Naples, en 1824, on la montrait de loin à un homme du peuple, en lui disant que c'était *la vedova di Napoleone* (la veuve de Napoléon). — *Che la vedova?* repartit le Lazzarone, *è il suo sepolcro* (ce n'est point sa veuve, c'est son tombeau). Le dialecte napolitain est écla-

1. Il n'est pas rare de voir les plus pauvres gens se charger d'enfants abandonnés, et les adopter quelquefois à la place de ceux qu'ils ont perdus. Ces enfants portent le nom touchant de *figli della madonna* (enfants de la madone). Naples, la troisième ville de l'Europe en population, a un nombre d'enfants trouvés fort inférieur à celui de Londres et de Paris, ainsi qu'on peut en juger par ce rapprochement : à Londres, sur un million deux cent mille habitants et quarante-quatre mille naissances, vingt mille enfants exposés; à Paris, sur huit cent mille habitants et vingt-neuf mille naissances, dix mille enfants exposés; à Naples, sur quatre cent mille habitants et quinze mille naissances, deux mille enfants exposés. On voit que ces expositions s'élèvent, à Londres, à près de la moitié des naissances; à Paris, à plus d'un tiers; et qu'elles sont, à Naples, au-dessous du septième. Cette dernière proportion est encore celle de Bologne; celle de Florence est un peu moins du quart. On doit remarquer, toutefois, que les moyens de subsistance sont infiniment moins coûteux à Naples qu'à Londres et à Paris. La proportion des suicides, autre symptôme à peu près du même genre, ne paraît pas moins favorable aux mœurs napolitaines. Ils ont été, à Paris, en 1824, de trois cent soixante onze; en 1825, de trois cent quatre-vingt-seize; en 1826, de cinq cent onze; tandis qu'on n'en comptait, à Naples, en 1828, que quatorze, nombre qui semblait encore fort élevé, et qui ordinairement était bien moindre. On regrette de le trouver de vingt-neuf pour l'année 1834, et de trente-un pour l'année 1835. Les centenaires sont assez communs à Naples : leur nombre était, en 1835, de quatorze dont deux hommes et douze femmes, trois avaient atteint cent cinq ans.

tant, redoublé [1], musical, et l'ingénieux et partial Galiani lui appliquait ce qu'Horace avait dit de ses ancêtres :

Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Boccace s'est amusé à écrire dans ce dialecte à François de Messer Alexandre de' Bardi, son compatriote, marchand établi à Gaète; Sannazar ne dédaigna point de l'employer dans son *Gliomero*, le plus ancien monument de l'*opera buffa*, et il fut estimé de Métastase. Les chansons populaires que j'ai souvent écoutées le soir dans les rues n'avaient point le caractère bouffon ou licencieux que je m'attendais à y trouver; plusieurs couplets offraient une suite de préceptes moraux sur la conduite de la vie et la fragilité des choses d'ici-bas; ils étaient comme une paraphrase du *Linquenda tellus et domus;* le rhythme en était grave et mélancolique, et mon compagnon napolitain, homme d'esprit et musicien exercé, me fit remarquer que ce rhythme avait servi de modèle à Rossini pour un des chœurs de *Mosè*. Ces chansons populaires napolitaines se renouvellent de temps à autre, sans que l'on en connaisse les auteurs. Les prisonniers pour dettes passent pour en composer une partie. Voici une des strophes qui se chantaient alors à Naples :

Che bella cosa è de morire acciso
Nnanze a la porta de la nnammorata,
L' anema se ne saglie mparadiso,
E lo cuorpo lo chiagne la scasata.

« La belle chose que de mourir frappé à la porte de celle qu'on aime! tandis que l'âme vole au paradis, la maîtresse, privée de son jeune époux, pleure sur le corps. »

Les poésies en dialecte napolitain sont très-nombreuses [2]. Capasso, jurisconsulte et littérateur distingué du XVIIIe siècle, a traduit ou plutôt parodié plaisamment dans ce dialecte les sept premiers livres de l'*Iliade;* l'*Énéide* a été très-bien traduite *in*

1. On prononce *Napole* en faisant retentir l'N initiale, et quelques auteurs napolitains y ont mis deux N.

2. La collection des poëmes en langue napolitaine, publiée par Porcelli, de 1783 à 1789, forme vingt-huit volumes in-12.

octava rima par Giancola Sitillo : la plus estimée de ces traductions d'épopées est celle de la *Jérusalem*, par le célèbre poëte napolitain Gabriel Fasano, imprimée à Naples en 1689 avec toute la magnificence de l'époque. On lisait encore, il y a une vingtaine d'années, sur un cabaret du Pausilype, la jolie inscription suivante, composée par Nicolas Valletta, et que l'on a fait disparaître depuis comme trop épicurienne :

Amici, alliegre magnammo e bevimmo
Fin che n' ci stace uoglio a la lucerna :
Chi sa s' a l' autro munno n' ci vedimmo?
Chi sa s' a l' autro munno n' c' è taverna[1] *?*

L'*Annunziata*, de l'architecture de Vanvitelli, une des belles églises de Naples, a plusieurs bons ouvrages des divers maîtres napolitains : des fresques, de Corenzio, à la voûte de la sacristie et du trésor; la *Vie de Jésus-Christ*, sculptée en bois sur les armoires, par Jean de Nola ; la statue du tombeau d'Alphonse Sancio, d'Auria ; une *Descente de croix* en demi-relief, de Jean de Nola, ou de Santa Croce. En avant du grand autel est l'humble sépulture de la seconde reine Jeanne : quelques uns des ornements ont été coupés de son manteau de brocart d'or.

L'église refaite de Saint-Pierre *ad aram* passe pour la plus ancienne de Naples. Un bas-relief, représentant une *Descente de croix*, et un *S. Michel*, sont de Jean de Nola.

La petite église de la Banque des Deux-Siciles a une *Assomption*, le chef-d'œuvre d'Hippolyte Borghèse, peintre napolitain du XVIIe siècle, qui mérite d'être vue.

Saint-Severin, belle église de Mormandi, habile architecte napolitain du XVIe siècle, est remarquable par plusieurs de ses peintures, et surtout de ses sculptures. Les voûtes du chœur de

1. « Amis, mangeons et buvons joyeusement, tant qu'il y a de l'huile dans la « lampe : qui sait si dans l'autre monde nous nous reverrons? Qui sait si l'autre « monde a une taverne? » Valletta, mort à Naples à la fin du dernier siècle, est auteur du petit et spirituel ouvrage intitulé : *Cicalata sul fascino, volgarmente detto Jettatura*, dans lequel il prétend prouver que la faculté de jeter un sort par des paroles ou un regard, comme on le croit à Naples, est une chose réelle et qui remonte à la plus haute antiquité.

la croisée sont des meilleurs ouvrages du cruel Corenzio, qui périt à quatre-vingt-cinq ans, en tombant d'un échafaud lorsqu'il voulait y retoucher; juste et tardif châtiment de ses méfaits [1]! Le *Baptême du Rédempteur* est du Pérugin; le beau tableau de la chapelle de la *Sainte-Famille*, de Joseph Marullo; les trois tombeaux des frères Jacques, Ascagne et Sigismond Sanseverino, empoisonnés par la femme de leur oncle Jérôme, afin de posséder leur riche héritage, contribuèrent à étendre la juste renommée de Jean de Nola, et sont les dernières bonnes sculptures exécutées à Naples. On attribue aussi à cet artiste d'un talent si doux et si gracieux, qui touche à la décadence de l'art sans y avoir participé, et semble le Dominiquin de la sculpture, le tombeau du jeune André Boniface, et celui de Jean-Baptiste Cicara, quoique le premier paraisse de Pierre della Plata. Dans le cloître, on admire encore, après quatre siècles, la vaste fresque du Zingaro, son plus célèbre ouvrage, qui représente, avec une variété infinie, la *Vie de S. Benoît.* Le réfectoire et le chapitre offrent d'autres bonnes fresques de Corenzio: une *Multiplication des pains,* qui compte jusqu'à cent dix-sept personnages, fut terminée en quarante jours.

CHAPITRE XII.

Monastère de San-Gregorio armeno. — Prise d'habit.

J'eus l'honneur d'être invité, au mois de septembre 1826, à la prise d'habit de mademoiselle Teresa B*********, fille du prince de R******, qui devait avoir lieu au couvent de San-Gregorio *armeno.* Cet antique monastère de bénédictines, qui prétend remonter jusqu'à Ste Hélène, la mère de Constantin, exigeait jadis de telles preuves de noblesse, qu'on rapporte que la reine Caroline d'Autriche, le visitant avec une de ses filles, lui dit, en plaisantant, que lorsqu'elle le voudrait, elle ne pourrait y être

1. *V.* ci-dessus, chap. VII.

reçue. Étrange institution dans une religion dont l'égalité est le principe et l'esprit! L'église brillante, ornée des peintures de l'Espagnolet et de Giordano, contenait la plus haute société de Naples; les femmes avec des diamants, et beaucoup d'hommes en uniformes et en costume; la musique exécutait des airs de Rossini et de l'opéra du *Dernier jour de Pompeï*. Pour la première fois j'entendis la voix éclatante d'un soprano, qui, malgré sa mélodie, me faisait mal. La jeune religieuse n'était point encore à la place qui lui était réservée dans le chœur : les trois jours qui précèdent sa prise d'habit, elle va dans le monde; on lui prête les diamants de la famille, et ce matin elle était allée faire des visites d'adieu aux religieuses des divers couvents où elle avait des parentes et des amies. Elle revint très-parée pendant la célébration de la messe; deux dames l'accompagnaient, et la musique d'un régiment de la garde, placée sous le vestibule de l'église, joua des fanfares lorsqu'elle entra. Son maintien était parfaitement simple et naturel; on sentait qu'il n'y avait point là de victime, et que jamais le mot cruel de Mélanie : *On ne meurt point, ma fille, et l'on fait son devoir*, n'avait été prononcé. A la fin de la messe elle se mit à genoux devant l'archevêque, qui officiait, et qui prononça quelques prières, auxquelles son clergé et la religieuse répondirent. Elle sortit ensuite, tenant d'une main une petite croix, et de l'autre un cierge, et entra dans le couvent, où l'attendaient les religieuses, qui la reçurent à la porte en l'embrassant, et où elle changea d'habit. Pendant cet intervalle, les personnes restées dans l'église avaient quitté leurs places, et s'étaient répandues dans le chœur, afin de s'approcher de la grille qui donnait dans le couvent, et près de laquelle la nouvelle religieuse devait revenir, pour recevoir le voile des mains de l'archevêque par une espèce de tour. Les deux côtés de cette grille offraient alors un frappant contraste : d'une part, l'austérité, la solitude et le silence du cloître; de l'autre, la frivolité de personnes du monde, causant, regardant, se pressant avec l'impatience et le bruit de gens qui attendent; c'était un vrai *rout* éclairé par des cierges, et sur les marches de l'autel. La seule personne recueillie au

milieu de ce petit tumulte, était une pauvre fille d'Aversa, destinée à servir de femme de chambre dans le couvent à mademoiselle B*********, et qui elle-même allait bientôt pour cela devenir obscurément religieuse. Elle avait le costume pittoresque de son pays, des fleurs naturelles dans ses cheveux, de longues chaînes dorées, et plusieurs rangs de grosses perles roulées autour du cou, et qui retombaient sur son casaquin de soie amarante broché d'or. Lorsque la religieuse reparut à la grille, l'archevêque lui adressa un discours assez froid, et lui passa le voile, en l'invitant à la persévérance; car cette prise d'habit n'est que provisoire, et il y a un noviciat d'une année. La cérémonie terminée, l'on se rendit à la porte du couvent; la religieuse y revint, et y resta longtemps à recevoir les adieux, les félicitations, les embrassements de ses amies et de ses proches; mais, de part et d'autre, il n'y avait point de scènes; il régnait, au contraire, une sorte de bonhomie et de gaieté. Cette prise d'habit italienne était fort différente de la peinture de *René:* il n'y avait là ni mélancolie ni pathétique, et l'on distribuait avec profusion aux personnes invitées des rafraîchissements, des sucreries et des sonnets [1].

CHAPITRE XIII.

Pausilype. — Grotte. — Tombeau de Virgile. — Mergellina. — Pêcheurs. — Palais de Donn' Anna.

La triste grotte du Pausilype, route sombre, voûtée, mal éclairée, semble placée là comme pour rendre plus sensible et plus vif l'éclat de la lumière de Naples. Cette grotte célèbre, et

1. Le Tasse a composé plusieurs sonnets très-beaux sur des prises d'habit (*monacazioni*) (*Rime*, part. III, 4, 32, 60). On connaît le sonnet de Monti, *Fuggia Licori al chiostro*, qui se termine par ce trait hardi :

Sorrise acerbo la donzella forte,
Chiuse le sacre porte, e con disprezzo
Ne consegnò le chiavi in mano a morte.

beaucoup trop admirée, car la montagne est de tuf, et non de roc, a été fort bien décrite par Sénèque, peintre chagrin, assez convenable au tableau, lorsqu'il l'appelle une longue prison, un obscur corridor, et qu'il disserte à son sujet sur la force involontaire de nos impressions [1].

Près de là sont les débris du *Columbarium*, appelé le tombeau de Virgile, ruine assez pittoresque, mêlée de verdure, et que surmonte un chêne vert dont les racines plongent dans la partie élevée du roc qui l'avoisine. Malgré l'incertitude du monument, il paraît toujours vénérable par la multitude des grands hommes qui l'ont visité; il est comme un témoignage perpétuel des hommages offerts à la mémoire et au nom seul du poëte. Pétrarque y fut conduit par le roi Robert; il y planta le célèbre laurier renouvelé de nos jours par M. Casimir Delavigne; et ce fut à l'aspect du même monument que Boccace sentit se décider en lui la passion des lettres, et qu'il renonça pour toujours à son négoce.

Après avoir descendu la riante colline du Pausilype [2], qu'ombragent et que décorent les festons de la vigne et le gracieux pin ombellifère, on se trouve sur la plage de la Mergellina, lieu charmant, si heureusement abrité qu'il n'est privé de feuillage qu'un seul mois de l'année, et que Sannazar, qui l'habita, a chanté et regretté d'une manière si touchante :

Mergillina vale, nostri memor; et mea flentis
Serta cape, heu! domini munera avara tui.
Maternæ salvete umbræ, salvete paternæ;
Accipite et vestris thurea dona focis.
Neve nega optatos, virgo sebethias, amnes:
Absentique tuas det mihi somnus aquas,
Det festo æstivas umbras sopor; et levis aura
Fluminaque ipsa suo leng sonent strepitu:
Exilium nam sponte sequor. Fors ipsa favebit:
Fortibus hæc solita est sæpe et adesse viris.
Et mihi sunt comites musæ, sunt numina valum;
Et mens læta suis gaudet ab auspiciis,
Blanditurque animo constans sententia, quamvis
Exilii meritum sit satis ipsa fides.

1. *Nihil illo carcere longius, nihil illis faucibus obscurius.* Epist. 57.
2. Παῦσις τῆς λύπης, cessation de tristesse.

Les pêcheurs de la Mergellina, remarquables par la beauté de leurs formes antiques, sont encore intéressants par leur vie laborieuse, paisible, leur existence domestique, leur aisance bien acquise : ils semblent les vertueux Troglodytes du peuple napolitain. On n'est point surpris qu'ils aient inspiré à Sannazar, qui les avait sous les yeux, ses Églogues maritimes (*piscatoriæ*), nouveau choix de personnages dont Fontenelle l'a blâmé comme inférieur aux anciens bergers « qui étaient en possession de l'églogue [1]. » Il est vrai que « le normand Fontenelle, au milieu de Paris, » ne pouvait guère avoir l'idée de pareils pêcheurs et de la Mergellina.

Les ruines, la grotte du palais de Donn' Anna, appelé improprement le Palais de la reine Jeanne, vaste édifice resté inachevé, et qui n'a été commencé qu'à la fin du XVIe siècle, tous ces débris couronnés de verdure et baignés par les flots sont extrêmement pittoresques.

Au-dessus du promontoire gracieux du Pausilype, on voit encore les fameuses citernes et les viviers de l'immense villa de Vedius Pollion, dans lesquels se gardaient les vieilles murènes nourries de la chair des esclaves condamnés à mort pour leur mauvais service. Un jour le maître voulant faire jouir Auguste, son hôte, du spectacle de l'exécution d'un de ces arrêts au sujet d'un verre cassé, l'empereur ordonna de jeter à l'eau, à la place de l'esclave, tous les vases en verre de la villa, clémence bourgeoise, leçon bien faible donnée à la barbare sensualité de ce Pollion, fils d'affranchi et parvenu, qu'il ne faut point confondre, ainsi qu'on le fait, avec l'illustre orateur, poëte et consul, Asinius Pollion qui, le premier, établit une bibliothèque publique à Rome, aussi ami d'Auguste, et immortalisé par l'admirable églogue de Virgile à laquelle il a donné son nom.

1. *Discours sur la nature de l'églogue.*

CHAPITRE XIV.

Capo di Monte. — Pont. — Palais. — Chinois. — Observatoire. — Catacombes. — Sérail. — Jardin botanique. — Institut du Miracle. — Éducation française des femmes en Italie. — Ponti rossi.

Capo di Monte, quoique situé à la porte de Naples, et résidence royale, était autrefois à peu près inaccessible; le pont jeté par les Français entre les deux collines est un de ces travaux grands et utiles qui honorent leur passage, comme les ouvrages des Romains ont illustré leur domination. Ces deux peuples peuvent être encore rapprochés sur ce point, comme ils le sont par la gloire des armes.

Le palais de Capo di Monte, mal construit dans l'origine, inachevé, a peu de magnificence, et, depuis que son superbe musée est passé aux Studj, il n'a guère de réputation que pour la pureté de l'air, la vue, son bois et la chasse.

Le collége des Chinois de Capo di Monte, unique en Europe, fut fondé en 1726 par D. Matthieu Ripa, missionnaire napolitain, à son retour de la Chine, où son talent de peintre lui avait obtenu la faveur de l'empereur et de la cour. La dépense est supportée moitié par l'établissement, dont le revenu s'élève à 6000 ducats, moitié par la Propagande de Rome. Les élèves sont envoyés de la Chine vers l'âge de treize à quatorze ans, et ils y retournent comme missionnaires dans leur maturité. Quarante ont déjà été instruits dans cette maison; on y voit leurs portraits avec des inscriptions indiquant leur nom, la date de leur naissance, leur province, l'année de leur arrivée à Naples, de leur départ pour la Chine et de leur mort, lorsque cette dernière est connue, ainsi que les persécutions ou le martyre que plusieurs ont subis. Cet intéressant séminaire pourrait aider à l'étude d'un peuple et d'une littérature cultivée de nos jours avec succès, si les élèves étaient pris moins jeunes, et partaient de Macao plus instruits; mais il paraît aujourd'hui décliner, et l'on n'y compte

plus que six Chinois. Le petit musée se compose de curiosités chinoises, telles que porcelaines, vêtements de soie, peintures, etc., et d'une grande carte du céleste empire.

Sur le point le plus élevé de Capo di Monte, à la jolie colline de Misadois, est l'observatoire, élégant et solide édifice de M. Étienne Gasse. L'astronomie a été très-anciennement étudiée à Naples, depuis les moines des XIe et XIIe siècles, Pandolphe et Pierre Diacre, et Flavio Gioja, l'inventeur de la boussole, jusqu'à Fontana dans le XVIIe siècle, Cassella, enlevé prématurément en 1808, des suites de ses fatigues à épier la marche de la comète de 1807, à Frédéric Zuccari de la famille des deux célèbres peintres, et à l'illustre P. Piazzi, mort, il y a peu d'années, directeur général des observatoires du royaume, qui avait été précédemment directeur de celui de Palerme. On doit au P. Piazzi la découverte de la planète la Cérès. Il avait refusé le cardinalat. Un autre trait de modestie et de bon goût relève encore sa gloire : informé qu'une médaille d'or devait être frappée en son honneur, Piazzi demanda que la valeur fût consacrée à l'acquisition d'instruments pour son observatoire.

Les catacombes de Saint-Janvier, moins illustres que celles de Rome, m'ont, dans leur genre, paru fort supérieures. Les tombeaux antiques, les inscriptions grecques que l'on y a découverts, prouvent l'ancienne civilisation de cette contrée; mais ces palais de la mort s'écroulent comme les demeures des hommes, et l'on est déjà bien loin d'y trouver libre aujourd'hui un espace aussi étendu que celui qui fut parcouru par Mabillon.

Le sérail ou *Reale Albergo*, vaste dépôt de mendicité, fondé par Charles III, et dont l'idée a de la grandeur, est à la fois école, atelier, hospice. Peut-être que la réunion de ces établissements divers s'oppose à leur bonne tenue. Le régime militaire, suivi dans le sérail, afin de contenir sa vagabonde et nombreuse population, ne semble pas non plus très-propre, par les règles absolues de sa discipline, à opérer le perfectionnement moral et intellectuel des individus. Les employés paraissent aussi d'une condition trop subalterne et trop peu au-dessus des gens qu'ils sont chargés de conduire. Une école de sourds-muets, d'après

la méthode de l'abbé de l'Épée, tient à l'*Albergo*. Mais l'instituteur doit avoir-là moins à faire que chez aucun autre peuple : les grimaces sont comme la langue maternelle du Napolitain, et peuvent très-bien chez lui aider ou suppléer même au langage des signes. Si le vocabulaire de ces grimaces était publié, on serait confondu de tout ce qu'elles expriment, et avec une rapidité, une précision, si l'on peut le dire, que la parole ne saurait atteindre. Un étranger demandait à un homme du peuple où se trouvait un casin situé en haut de *Capo di Monte;* le Napolitain, pour toute réponse, releva sa lèvre inférieure; il renouvela cette grimace, qui était en effet fort intelligible, jusqu'à ce que l'étranger, que son silence impatientait, l'eût enfin remarquée.

Le jardin botanique, créé en 1818, dans une belle exposition, et confié aux soins éclairés de M. Tenore, offre une très-agréable promenade : le nombre des espèces est déjà de dix mille, parmi lesquelles on en compte beaucoup que nos jardins du nord ne pourraient conserver.

L'Institut, dit du *Miracle*, fondé par la reine Caroline Murat, dans l'ancien couvent de ce nom, à l'instar de la maison d'éducation de Saint-Denis, a mérité le suffrage des juges les plus sévères et les plus exercés. L'ancienne directrice française avait été justement maintenue et depuis elle a été appelée à Madrid par la reine Christine, princesse de Naples, et mise à la tête d'un établissement pareil. Les maisons analogues de Milan et de Florence étaient également dirigées par des Françaises. Les dames salésiennes de Venise sont des religieuses françaises émigrées. Notre influence sur l'Italie, interrompue par la politique, s'exerce encore par les mœurs et les manières. La grâce et la raison des femmes de France, entées sur l'imagination italienne, s'allient très-bien, et ont déjà produit plus d'un aimable modèle.

Au delà est la belle avenue qui conduisait à l'ancien Champ de Mars créé par les Français, qui convenait si bien à une grande capitale souvent agitée, et que l'on a si malencontreusement réduit, sous le prétexte de rendre des terres à l'agriculture,

comme si elle en manquait dans un tel pays. C'est de ce côté qu'est la colline de Sainte-Marie *del Pianto*, appelée aussi le *Mont de Lautrec*, parce que ce général y était campé. Les historiens font périr notre armée par les privations, l'excès de la chaleur et la peste, sans indiquer les exhalaisons du sol, qui peut-être y contribuèrent davantage, si l'on en juge par un fait contemporain. Le soldat français qui s'assit sur le trône de Naples, brave compatriote de Lautrec, et qui eut avec lui assez de ressemblance [1], après avoir passé une revue de ce côté, fut si charmé de la situation, qu'il voulut y camper la nuit avec sa troupe; le lendemain, il fut fort indisposé, ainsi que ses soldats, dont plusieurs moururent. On montre encore la grotte de Lautrec, où il fut enterré obscurément en 1528, jusqu'au moment où le duc de Sessa, ayant retrouvé son corps, lui érigea le noble mausolée de l'église Santa-Maria *la Nova* [2].

Entre la colline de Capo-di-Monte et celle de Capo-di-Chino est un secret vallon dans lequel apparaît, sur un coteau et au milieu de pins, le pittoresque couvent de Sainte-Marie *de' Monti*, avec son dôme oriental. Mais le principal ornement de ce vallon est ce qui reste du superbe aqueduc rougi par le temps, et appelé de sa couleur *Ponti rossi* (ponts rouges), ouvrage d'Auguste, qui conduisait les eaux du Sebeto à trente-cinq milles de Naples jusqu'au port de Misène, que les tremblements de terre ont ébranlé, que la végétation presse, domine, enveloppe, dont le chevrier et son troupeau parcourent les arcades, et qui atteste encore la puissance du peuple roi.

1. « Lautrec, dit Brantôme, étoit brave, hardi, vaillant, et excellent pour « combattre en guerre et frapper comme sourd; mais pour gouverner un état il « n'y étoit bon. »

2. *V.* ci-dessus, chap. IX.

LIVRE QUATORZIÈME.

ENVIRONS. — ROUTE DE ROME.

CHAPITRE PREMIER.

Vomero. — Camaldules. — Lac d'Agnano. — Grotte du Chien. — Solfatare. — Pouzzoles. — Cathédrale. — Temple de Sérapis. — Port. — Amphithéâtre. — Tombeaux. — Maison de Cicéron. — Lacs Lucrin et Averne. — Temples de Vénus, de Mercure, de Diane. — Bains de Néron. — Piscine admirable. — Cento Camerelle. — Cumes. — Baïes. — Bauli. — Tombeau d'Agrippine. — Côte de Misène. — Grotte de la Dragonaria.

Le Vomero, que l'on traverse pour monter aux Camaldules, paraît le cratère d'un ancien volcan dans lequel s'élèvent plusieurs monticules couverts de la végétation la plus forte, la plus variée, la plus confuse, et qui sont d'un aspect ravissant, singulier. Le couvent des Camaldules offre une des belles vues de l'univers; on découvre les deux golfes de Naples et de Pouzzoles, et leurs îles, les cratères éteints de la Solfatare et de l'Astrumi, le lac d'Agnano, le cap Misène, le château de Baïes et la mer immense. Il n'est point de lieu plus propre à la vie contemplative, et les religieux, avec leur longue barbe, leur robe et leur capuchon de laine blanche, sont eux-mêmes assez pittoresques. Il est vrai qu'ils n'ont point trop l'air de s'en douter, et que le voyageur, frappé de ce qu'il y a de poétique dans leur institution, éprouve quelquefois, en causant avec eux, beaucoup de mécompte. L'église a quelques tableaux, parmi lesquels une *Cène*, de Stanzioni. Une partie des biens du couvent a été acquise, sous l'administration française, par M. Ricciardi, ancien ministre de la justice, magistrat dis-

tingué par son indépendance et ses hautes lumières, qui a pris le titre de comte *de' Camaldoli*, et a fait de cette propriété une fort agréable villa, très-bien chantée par deux des bons poëtes actuels de l'Italie[1].

Le lac d'Agnano n'a de curieux aujourd'hui que son site triste et sauvage; car le phénomène de son eau bouillonnante sans chaleur, image assez juste de certains enthousiasmes, n'existe plus.

J'ai, comme tout le monde, été voir la célèbre grotte du Chien : il est dans les voyages une partie obligée, quoique sans beaucoup d'intérêt. Cette grotte, bien moins curieuse que les étuves voisines de San-Germano, et que les grottes nombreuses et bien plus vastes de la même espèce, qui se trouvent à Latera, dans l'État Romain, n'est plus, comme autrefois, ouverte; elle a été adjugée à un paysan qui en trafique et en a la clef; il s'y rend ordinairement avec le chien destiné à l'expérience. La vie de ce pauvre animal se passe ainsi en évanouissements perpétuels, mais ceux-là du moins ne sont point joués, avantage qu'ils ont sur d'autres évanouissements plus distingués.

La Solfatare est une belle et antique ruine de volcan. Cette plaine de soufre blanche, chaude, fumante, creuse et sonore, offre un aspect extraordinaire; on serait tenté de percer sa croûte si mince, si fragile, pour sonder l'abîme de feu qu'elle doit recouvrir. Parmi les fêtes célébrées à Naples par la magnificence d'Alphonse, à l'arrivée de l'empereur Frédéric III en 1452, la plus surprenante fut une chasse aux flambeaux dans l'enceinte de la solfatare, où la disposition des lumières, dans ce cirque formé par la nature, le nombre des animaux, la musique et les brillants costumes des chasseurs, semblaient réaliser les prodiges de la magie.

Pouzzoles, avec sa languissante population, est le seul point habité de cette côte, autrefois couverte de brillantes villa, de

1. *La villa di Camaldoli al Vomero, polimetro* del cav. A. M. Ricci, 1827. *La villa di Camaldoli, stanze*, Naples; 1833, par mademoiselle Maria Giuseppa Guacci.

somptueux édifices, et que Cicéron appelait *Puteolana et Cumana regna*[1]. Alors Rome entière courait aux eaux de Pouzzoles qui était le Spa, le Baden de l'antiquité. C'est une de ces brillantes sociétés de baigneurs, qui confondit tant la vanité de l'orateur romain, revenant de Sicile, lorsque débarquant au quai appelé aujourd'hui *la Malva*, il s'attendait à recevoir des honneurs de ses compatriotes, ignorants de sa questure ou la plaçant à Syracuse au lieu de Lilybée[2]. Il ne reste plus des splendeurs de Pouzzoles qu'un petit nombre de ruines.

L'ancien temple consacré à Auguste par le chevalier romain Calpurnius, monument de l'opulence et de la bassesse romaine, et dont il ne subsiste que l'inscription et quelques colonnes, est la cathédrale dédiée à saint Procul, compagnon de saint Janvier.

Sur la place, un beau piédestal de marbre blanc, orné de quatorze figures représentant des villes de l'Asie mineure, renversées par un tremblement de terre, et rebâties par Tibère, paraît avoir supporté une statue de l'empereur, restée enfouie sous les constructions de la ville moderne[3]. Une autre statue d'un sénateur, encore sur son piédestal, a conservé son inscription.

Le port de Pouzzoles était un des plus magnifiques de l'Italie, et ses marchands, comme aujourd'hui ceux de la cité à Londres, passaient pour les plus riches de l'univers. Le môle, dont l'époque de la fondation est inconnue, fut restauré par Adrien et Antonin-le-Pieux; il n'a conservé de ses vingt-cinq arches que treize : la dernière, construction prodigieuse, plonge à soixante palmes au-dessous de la mer. Le pont, ouvrage insensé de Caligula, qui imitait la voie Appienne, et sur lequel il se rendit triomphalement de Pouzzoles à Baïes, tenait à ce superbe môle.

Sa belle caserne et sa tour est l'ancien palais du vice-roi, Pierre de Tolède, qui contribua à repeupler Pouzzoles presque abandonné après l'affreux tremblement de terre de 1538; il y avait ramené les eaux perdues et exécuté d'autres utiles tra-

1. *Epist. ad Att.*, lib. XIV, 18.

2. V. le joli récit de cette scène, *pro Plancio*, XXVI.

3. Il est, dit-on, maintenant aux *Studj*.

vaux. Le temple de Jupiter Sérapis, magnifique débris de la grandeur romaine, atteste la splendeur de l'art au siècle d'Adrien. Le toit, dont il existe quelques parties, était de marbre blanc; les belles colonnes et le pavé sont inondés. Ce mélange d'eau et de ruines, assez pittoresque, est fort insalubre, et s'oppose aux recherches archéologiques. Les coquillages incrustés dans quelques unes des colonnes de marbre cipollin, restées debout, prouvent que la mer s'est élevée sur ce point à vingt-deux palmes au-dessus de son niveau actuel; elle aurait ainsi couvert presque toute la ville et tout le pays même, au delà de l'entrée du golfe du Pausilype; fait peu vraisemblable, phénomène qu'ont diversement expliqué les savants. M. l'architecte Niccolini, président de la société *Borbonica* de Naples, chargé, en 1828, du desséchement de ce petit marais, indique une cause assez probable de la trace des eaux à une telle hauteur : il croit que lors du tremblement de terre de 1538, qui combla une partie du lac Lucrin, engloutit le grand village de Tripergole, et enfanta en trois jours le monticule dit *Montenuovo*[1], une partie des eaux du lac fut expulsée, et dut quelque temps séjourner sur le terrain du temple de Sérapis. Ce culte mystique et populaire, qui, plusieurs fois banni de Rome, faillit un moment, au temps même de Cicéron, à usurper les honneurs du Capitole, véritable panthéisme, fut le dernier des cultes antiques à tenir tête au christianisme.

L'amphithéâtre dit *Colysée*, quoique ruiné par les tremblements de terre et encombré d'une végétation verdoyante et pittoresque, n'a pas tout à fait perdu son ancienne forme; il pouvait contenir quarante mille personnes. Auguste y assista aux jeux célébrés en son honneur. Le *Labyrinthe*, vaste édifice souterrain, servait peut-être de réservoir pour l'eau des naumachies données à l'amphithéâtre.

Au nord de Pouzzoles, sur la superbe voie Campanienne, sont d'antiques tombeaux assez bien conservés, et qui s'étendent à plus de deux milles. Ils me furent montrés par des gens si misé-

1. Il paraît que le Montenuovo s'abaisse aujourd'hui graduellement; il serait curieux d'observer et de suivre cette variation.

rables, qu'on aurait pu les prendre pour des spectres habitants de ces tombeaux, et qui devaient bientôt y rentrer.

La maison de Cicéron, bâtie sur le plan de l'Académie d'Athènes, vantée dans ses lettres, et à laquelle il avait donné le nom d'*Académie*, était alors sur le bord de la mer; et l'orateur romain pouvait, de sa terrasse, pêcher à la ligne, en méditant sur ses *Académiques*. Adrien, mort à Baïes, fut enseveli dans cette maison; et son successeur, le pieux Antonin, voulut que ce tombeau devînt un temple.

Les lacs Lucrin et Averne, réunis à la mer par Auguste, furent bouleversés par le tremblement de terre de 1538; il a fort altéré l'aspect mythologique et virgilien de ces lieux, dont les noms cependant subsistent encore, mais qui sont bien déchus de leur fabuleuse destination : les Champs Élysées sont aujourd'hui un bon vignoble, et l'*Avare Achéron*, sous le nom peu harmonieux de Fusaro, sert à rouir le chanvre, et fournit d'excellentes huîtres. L'Averne, le Styx, l'Achéron, existaient aussi en Égypte et en Grèce : il semble que les anciens transportaient avec eux leurs machines poétiques comme leurs institutions et leurs lois.

Au couchant du lac Lucrin et au midi de celui d'Averne était l'autre villa de Cicéron, dite de Cumes, dans laquelle il avait commencé sa *République;* villa différente de celle qu'il possédait à Pouzzoles, et toutes deux si agréables qu'il ne savait à laquelle donner la préférence[1].

La prétendue grotte de la Sibylle est peu agréable à visiter; il faut se pourvoir de torches et se plonger, sur le dos d'un guide, dans un souterrain long, noir et marécageux. L'usage de ces caveaux semble incertain, quoiqu'on les retrouve dans la plupart des grands édifices de l'antiquité; et l'examen des lieux ne donne pas là-dessus beaucoup de lumières. Peut-être ces galeries d'architecture romaine, ornées de bas-reliefs noircis par la torche du cicerone, servaient-elles de retraite et de bains pendant la grande chaleur.

1. *Epist. ad Att.*, lib. XIV, 13.

Les ruines des trois édifices appelés les temples de Vénus *genitrix*, de Mercure et de Djane Lucifère, paraissent bien plus raisonnablement avoir dû appartenir à quelques uns des thermes dont la magnificence et la volupté romaine avaient couvert ces rivages. Les bains de Néron ont plus de vraisemblance. Ces bains ont inspiré à M. Casimir Delavigne quelques uns de ses plus beaux vers :

Ces temples du plaisir par la mort habités,
Ces portiques, ces bains prolongés sous les ondes,
Ont vu Néron, caché dans leurs grottes profondes,
Condamner Agrippine au sein des voluptés.
Au bruit des flots, roulant sur cette voûte humide,
Il veillait, agité d'un espoir parricide;
Il jetait à Narcisse un regard satisfait,
Quand, muet d'épouvante et tremblant de colère,
Il apprit que ces flots, instruments du forfait,
Se soulevant d'horreur, lui rejetaient sa mère.

Ces grottes brûlantes sont encore des étuves d'un effet extraordinaire. Le cicerone, sans que je m'en doutasse, s'y plongea nu, et il en sortit peu de temps après tout en feu, ruisselant de sueur et poussant une espèce de gémissement qui me donnait de l'inquiétude; il reprit heureusement bientôt tout son sang-froid pour réclamer le prix de son expérience accoutumée.

La colonie de Cumes, conduite par Hippocles Cumæus, de Chalcis dans l'île d'Eubée, était, selon Strabon, le plus ancien monument du passage des Grecs en Italie. Virgile lui donne la même origine : la géographie et l'histoire sont ici d'accord avec la poésie. Le dernier roi de Rome, Tarquin, chassé par une révolution aristocratique, selon un spirituel écrivain napolitain [1], finit ses jours à Cumes, après avoir fait ou fait faire pendant vingt années la guerre au peuple romain. La célèbre sibylle, dont le souvenir est le premier de Cumes, avait probablement sa grotte dans l'excavation tortueuse, pittoresque, encombrée de fragments de rochers et d'un accès difficile. Cette sibylle qui, après avoir brûlé plusieurs exemplaires du livre des Oracles,

1. Delfico, *Pensieri su l' istoria*, p. 171.

exigeait du même roi un prix égal à celui qu'elle avait demandé pour plusieurs, pressentait déjà les manies des bibliomanes, des amateurs de médailles, etc.; et même elle aurait dû demander davantage. C'est à Cumes que Pétrone arrêté se fit ouvrir les veines, qu'il disserta sur le plaisir avec ses amis jusqu'à sa dernière heure, et qu'il plaça l'impure demeure de son Trimalcion, dans lequel Voltaire, par de très-bonnes raisons, ne peut reconnaître un homme de l'esprit, de l'âge et du rang de Néron [1].

Sur la route de Cumes à Misène, *alla Torre della Gareta*, sont les restes de la somptueuse villa dans laquelle s'était enseveli, vers la fin de ses jours, le sénateur Servilius Vatia, afin d'échapper aux regards de Séjan et de Tibère, et de ne point être complice des bassesses de leur sénat; noble et sage exil, oisiveté blâmée spirituellement et à tort par Sénèque : *Nunquam aliter hanc villam Vatiæ viro præteribam, quam ut dicerem : Vatia hic situs est* [2], qui, à chaque proscription, faisait dire de Vatia que lui seul savait vivre : *O Vatia, solus scis vivere.*

L'*Arco felice*, en grande partie debout et dont la noblesse, plutôt que les proportions, atteste la magnificence romaine, était l'ancienne porte de Cumes. Cette cité, fameuse, aujourd'hui déserte, n'a de remarquable que ses nombreux et informes fragments d'antiquités, ses pans de murs grecs, romains, et du moyen âge, et la délicieuse vue qui se découvre de ses hauteurs volcaniques.

Le lac de Licola est un monument des ouvrages prodigieux de Néron, appelé par Tacite *cupitor incredibilium*, qui voulait établir un canal d'Ostie au lac Averne. Les travaux ne purent s'exécuter, et les eaux s'arrêtèrent dans les fouilles commencées, qui portent encore le nom de *Fosse de Néron*.

La côte insalubre de Baïes et son triste château, hôpital de quelques canonniers invalides, ne donnent guère l'idée de ce rivage qu'Horace célébrait comme le plus délicieux de l'univers:

Nullus in orbe sinus Bajis prælucet amœnis.

1. *V. Siècle de Louis XIV*, le Catalogue des écrivains français, art. Nodot, et le *Pyrrhonisme de l'histoire*, chap. XIV.

2. *Epist.* IX.

Cicéron croyait devoir s'excuser d'avoir été à Baïes, et la maison qu'il avait achetée dans le voisinage lui fit tort dans l'esprit de quelques graves sénateurs. Sénèque nommait Baïes le réceptacle de tous les vices : *diversorium vitiorum ;* et Properce trouvait que Cynthie se compromettait en y restant :

Tu modo corruptas quam primum desere Bajas.

Marius, Pompée, César, avaient leur villa à Baïes : c'est dans la dernière que mourut le jeune Marcellus, que Livie fut soupçonnée d'avoir empoisonné. La belle villa de Calpurnius Pison vit se tramer cette grande et malheureuse conspiration contre Néron, dans laquelle Lucain, qui l'avait bassement flatté, entra plus par amour-propre de poëte mécontent, que par patriotisme [1]. Le train de Néron, lorsqu'il se rendait aux eaux de Baïes, était de mille voitures et de deux mille mules ferrées d'argent. La plus splendide des anciennes villa de Baïes paraît avoir été celle qu'Alexandre Sévère fit bâtir pour sa mère l'impératrice Julia Mammea, assez avare malgré ses vertus, et qui jamais ne se serait jetée dans une telle dépense. De toutes les épithètes que les historiens et les poëtes de l'antiquité ont prodiguées à ces bords, ils n'en méritent plus qu'une seule, celle de *tepidæ* (tièdes).

Sur la côte de Bauli était la maison d'Hortensius, dite la *Pêcherie*, célèbre par ses murènes qu'ont vantées Cicéron, Varron et Pline l'ancien, et dont il reste quelques débris près du rivage. La ruine dite le *Tombeau d'Agrippine* était peut-être un théâtre dont elle paraît avoir la forme. C'était le long du chemin de Misène, à côté de la villa de César, que les gens d'Agrippine, selon Tacite, lui érigèrent, seulement après la mort de Néron, un petit tombeau (*levem tumulum*).

Les *Cento camerelle* (les Cent petites chambres), dont une partie paraît avoir servi de réservoir d'eau pluviale, ont passé pour les prisons de Néron ; car le crime a donné dans cette con-

1. *Lucanum propriæ causæ accendebant, quod famam carminum ejus premebat Nero, prohibueratque ostentare, vanus adsimulatione.* An. XV, 49.

trée une sorte de popularité à son nom. La maison de César doit avoir été sur ce point.

La célèbre *Piscine*, dite *admirable*, ancien réservoir qui fournissait d'eau la flotte stationnée à Misène, est le plus beau monument et le seul bien conservé de cette côte. Cette élégante et solide construction, soit qu'elle appartienne à Lucullus, à Agrippa ou à Claude, atteste toujours la force et la grandeur des ouvrages romains.

Le port de Misène, commencé par César, et fini par Auguste, était la principale station des Romains dans la Méditerranée. Pline l'ancien y commandait la flotte lorsqu'il partit pour sa fatale exploration du Vésuve, tant la science et l'ardeur de connaître s'alliaient à Rome avec les plus importantes et les plus hautes fonctions. Ce magnifique port, comblé en partie, a pris le nom de *Mare morto*, qui lui convient aujourd'hui. Misène fut aussi un lieu de délices : Néron y avait une maison, et l'on voit encore les débris de celle de Lucullus, dans laquelle le préfet du prétoire Macron fit étouffer Tibère, qui l'avait pris pour favori. Parmi les grottes, les souterrains dont cette côte est minée, on visite la grotte de la Dragonaria, vaste piscine formée de cinq galeries d'inégale longueur, dont douze piliers soutiennent la voûte, construite peut-être par Néron, afin de conduire dans sa maison les eaux chaudes de Baïes.

CHAPITRE II.

Ischia. — Vue. — Bains. — Vittoria Colonna.

Mon voyage à Ischia n'a été qu'un passage d'un jour fait par le bateau à vapeur; mais j'ai pu respirer l'air délicieux de cette île, et contempler son merveilleux panorama, regardé comme un des plus beaux de l'Italie, et même de toutes les côtes et îles de la Méditerranée. Le diapason des habitants m'a semblé encore plus éclatant que celui du peuple napolitain. A l'approche des barques, ils se jetèrent dans l'eau, enlevèrent

les voyageurs sur leurs épaules, afin de leur louer des ânes qu'ils conduisaient par derrière avec des cris et une agilité incroyables. Le superbe *Épomée*, volcan éteint, plus ancien, dit-on, que le Vésuve, paraît une aiguille des Alpes frappée par les rayons du soleil de Naples. Sa base est minée de ravins profonds, romantiques, ombragés de hauts châtaigniers; et sur les coteaux inférieurs qui s'abaissent jusqu'à la mer, croissent ces vignes auxquelles on doit l'excellent vin blanc d'Ischia. La dernière éruption de l'Épomée remonte à 1302; mais la lave semble d'hier, et ses noirs et arides sillons contrastent avec la force et l'éclat de la végétation qu'elle couronne.

Sur la colline de la *Sentinella*, un des plus ravissants points de vue de l'île, était une jolie maison louée à des dames étrangères, et où j'eus l'honneur de dîner en excellente compagnie. Cette maison appartenait au frère du premier médecin-des bains *del Monte della Misericordia*, établissement thermal important. Les eaux minérales d'Ischia, connues des anciens, sont très-salutaires, particulièrement pour les blessures, et une étuve de sable ferrugineux passe pour efficace contre les maladies de la peau.

Le costume national des paysannes est riche et fort élégant; les dames même ne l'ont point quitté; il varie selon chaque endroit; mais le mouchoir de soie de couleurs brillantes, et roulé en forme de turban, est à peu près universel.

Nous avions passé devant l'île de Procida, dont les filles ne mettent plus leurs fameux habits grecs que les dimanches et fêtes, comme les *highlanders* écossais, leur soi-disant costume romain. Ces filles étaient accourues sur le rivage pour voir le bateau à vapeur, instrument du commerce et de l'industrie moderne, qui formait un vrai contraste avec les costumes poétiques de l'antiquité.

L'île de Nisida, aujourd'hui lazaret de Naples, vit les adieux de Brutus et de Porcie. Ischia, dans les temps modernes, devint la retraite d'une autre digne Romaine, Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, la veuve inconsolable du vainqueur de Pavie, à laquelle ses contemporains décernèrent le titre de

divine, femme illustre par ses vertus, sa beauté, la supériorité de ses talents poétiques, et qui devint comme la muse sainte de Michel-Ange et la Béatrice de ce Dante des arts [1].

CHAPITRE III.

Portici. — Le Granatello. — La Favorite. — Pavé. — Hackert.

La côte vivante, industrieuse et peuplée de Portici, espèce de quai bruyant, poudreux, bordé de jolis casins et résidence royale, forme un vrai contraste avec la plage déserte de Pouzzoles. Le palais, admirablement situé, n'a plus son célèbre musée passé aux Studj; mais il possède quelques ouvrages des meilleurs peintres français de l'école moderne, des portraits de Gérard, d'excellents capucins de Granet, et d'élégants tableaux de M. de Forbin. Les mosaïques antiques, qui forment le parquet de quelques pièces, rendent moins insipide la visite ordinaire des appartements. Les jardins sont agréables : de beaux chênes, du jardin anglais, ont pris racine dans la lave, et semblent l'image de deux âmes fortes qui, lorsqu'elles s'entendent, sont indestructibles et inséparables.

Le petit fort du *Granatello*, presque en face du palais, mérite d'être visité pour sa vue de mer et l'aspect que présente de là le Vésuve.

1. Le rapprochement de Porcie et de Vittoria Colonna a été élégamment exprimé dans des vers latins de l'Arioste, qui avait déjà célébré la marquise de Pescaire dans l'*Orlando* (can. XXXVII, st. XVI, suiv.) :

Non vivam sine te, mi Brute, exterrita dixit
Portia, et ardentes sorbuit ore faces;
Avale, te extincto, dixit Victoria, vivam
Perpetuo mœstas sic dolitura dies.
Utraque romana est, sed in hoc Victoria major:
Nulla dolere potest mortua, viva dolet.

On sait que Michel-Ange fit pour Viltoria divers dessins cités par Vasari comme des ouvrages admirables; il correspondait avec elle, et elle lui inspira dix beaux sonnets et plusieurs madrigaux remplis de sentiment et de passion.

A Resine est le palais de la Favorite appartenant au prince de Salerne ; ses jardins, avec leurs grosses treilles, m'ont paru beaucoup trop vantés. Sa véritable merveille est le plancher de la salle ovale provenant du palais de Tibère à Caprée. On ne sait si l'idéal de l'antiquité s'étend jusque sur son vice ; mais la mosaïque de Caprée, au lieu de causer du dégoût, n'inspire que de la curiosité. Madame de Genlis a peint vivement l'impression désagréable qu'elle ressentit lorsque, au moment de son entrée au Palais-Royal, elle se trouva occuper momentanément les petits appartements du régent qui avaient encore leur alcôve à glaces, et toute leur ancienne magnificence de boudoir ; le pavé de Caprée est encore plus souillé, et cependant, en voyant les marbres de diverses couleurs dont il se compose, on ne peut qu'admirer la beauté d'un pareil ouvrage. Le même genre de travail si splendide, si convenable aux palais, se conserve encore en Italie ; et l'on voyait à l'hôtel de l'ambassade de France à Naples une habile et récente imitation du plancher de la Favorite.

Les appartements ont plusieurs *Vues*, des meilleures du célèbre paysagiste Hackert, mort il y a environ dix années. Il était peintre du roi de Naples, qui lui payait ses tableaux six ducats pour chaque pied carré : aussi l'artiste intéressé a-t-il fait les ciels deux ou trois fois plus étendus qu'ils ne devraient l'être ; et c'est le défaut de tous les ouvrages qui lui ont été commandés à ces bizarres conditions. C'est à ce même artiste qu'Alexis Orloff avait commandé, d'après l'ordre de Catherine, quatre tableaux représentant les faits principaux de la guerre de Morée, et particulièrement l'incendie de la flotte turque à Tchesmé. Hackert ayant déclaré ne savoir comment rendre un vaisseau sautant en l'air, Orloff fit sauter le plus beau de sa flotte, au risque de détruire les bâtiments nombreux et richement chargés qui se trouvaient dans la rade de Livourne. Ces quatre tableaux se voient dans la salle d'audience de Petershoff ; ils sont, dit-on, médiocres.

CHAPITRE IV.

Vésuve. — Route. — Ermites. — Éruptions. — Bienfaits du Vésuve.

Il est certains usages de voyageurs qui, quoique consacrés, n'en sont peut-être pas, pour cela, plus raisonnables. Ainsi il est reconnu que tout homme qui va au Vésuve doit sacrifier sa nuit, partir à dix heures du soir, et grimper la montagne avec des torches, afin de voir, dit-on, lever le soleil de la maison des ermites. Mais le Vésuve est entouré au levant de hautes montagnes, qui affaiblissent extrêmement l'effet de ce merveilleux lever du soleil, puisqu'on ne l'aperçoit que lorsqu'il fait grand jour. Le coucher est bien autrement pompeux; l'astre dominateur embrasse sans obstacle l'immense horizon, et se plonge dans la mer avec tous ses feux. Par un reflet de ce soleil couchant, le Vésuve était teint entièrement d'une belle couleur violette. Le lever de la lune, dont je jouis à mon retour en descendant, complétait ce magnifique spectacle; car j'étais parti tout bonnement vers le milieu de la journée, par un temps très-doux, et je n'avais pas eu les honneurs de l'expédition nocturne des gens qui voyagent dans les règles.

Les prétendus ermites ne sont pas tout à fait dignes du respect qu'ils inspirent à quelques voyageurs mélancoliques : leur hospitalité n'est pas du tout gratuite; ils n'ont jamais été prêtres, et ils ne sont au fait que deux paysans intéressés, avec un garçon, tenant guinguette aux *Trois-Ormeaux*. Leur maison, adjugée comme une autre location, a même autrefois passé pour un de ces rendez-vous galants et furtifs communs dans le voisinage des grandes villes. Il y a environ cinquante ans que l'un de ces ermites, mort très-vieux, était un ancien valet de chambre de madame de Pompadour, à laquelle il avait, disait-on, manqué gravement, et qui le congédia de son service. La destinée de ce compagnon disgracié de madame Dubausset, qui n'a point laissé de *Mémoires*, était dans son espèce assez bizarre;

après avoir assisté aux petits soupers de Louis XV, il préparait le frugal repas du voyageur, et on le distinguait aux manières de Versailles qu'il avait conservées. Ces ermites, comme l'aubergiste de Chamouny, ont aussi leur livre de pensées à l'usage des voyageurs; mais le Vésuve, ainsi que le Mont-Blanc, n'a guère fait produire que des pauvretés. L'aspect de la réalité, même la plus grande, est le plus souvent stérile, si l'imagination et la mémoire ne viennent l'embellir et la compléter, et elle a besoin, pour inspirer, de cette sorte de distance.

Avant l'éruption de l'année 63, qui précéda de seize ans l'éruption à jamais célèbre par la mort de Pline l'ancien et les deux lettres de Pline le jeune à Tacite, les éruptions du Vésuve paraissent avoir été moins fréquentes et moins destructrices. Sous Auguste, la cime moins élevée était couverte d'arbres et de vignes. Les éruptions principales ont été, depuis cette dernière, dont M. le chev. Arditi a prétendu, dans une dissertation lue à la Société *Borbonica*, indiquer l'heure, la minute et la seconde, les éruptions de 203, de l'année 472, dont les cendres volèrent jusqu'à Constantinople; de 512, de 685, de 993, de l'année 1036, la première des éruptions modernes qui ait été accompagnée de lave; de 1049, de 1138, de 1306, de 1500, et de l'année 1631, la plus violente depuis celle de 79. Malgré les désastres de ces diverses éruptions, et l'effroi que doit inspirer cette terre du volcan, sillonnée d'éclairs comme le ciel, les éruptions du Vésuve n'ont point les effets complétement destructeurs des inondations, des avalanches et autres tristes fléaux du Nord : le pavé de la ville est fourni par sa lave, dont les brillantes scories teintes d'azur, d'outremer, de jaune et d'orangé, se changent encore en joyaux et en élégants ouvrages, qui se débitent au loin. La cendre qu'il a lancée produit des fruits excellents et le joli vin de *Lacryma Christi*, si spirituellement chanté par Chiabrera :

Chi fu de' contadini il sì indiscreto,
Ch'a sbigottir la gente
Diede nome dolente
Al vin, che sovra gli altri il cuor fa lieto?
Lacrima dunque appellerassi un riso,
Parlo di nobilissima vendemmia?

On a remarqué que, lors des éruptions de 1794, 1796 et 1822, certains endroits incultes étaient devenus extrêmement fertiles par cette pluie de cendre. Une nombreuse population vit du Vésuve; il est comme une immense usine créée par la nature au bord de la mer, et qui a celle-ci pour moteur : aussi *la montagna*, comme on dit à Naples, est-elle plus aimée que redoutée du Napolitain; elle fait son orgueil et sa gloire; elle est la plus majestueuse décoration de son bel amphithéâtre; il la regretterait si elle pouvait disparaître, et les habitants de Resine, de la *Torre del Greco* et de la *Nunziata* ont rebâti leurs maisons aux mêmes places où elles avaient été renversées. Enfin le Vésuve, au milieu même de ses plus grandes fureurs, ne semble avoir englouti Pompéi que pour la conserver miraculeusement à la curiosité et à l'admiration de la postérité.

CHAPITRE V.

Herculanum. — Théâtre. — Pompéi. — Fouilles. — Maison de campagne. — Voie des tombeaux. — Murs. — Rues. — Maison d'Actéon. — Boutiques. — Maisons du boulanger; — de Pansa; — du poëte dramatique. — Thermes. — Fullonica. — Maison du Faune. — Grande mosaïque. — Forum. — Trésor public. — Prisons. — Basilique. — Panthéon. — Place du Théâtre tragique. — Théâtre. — Prix des places. — Amphithéâtre.

Herculanum, quoique sur la route de Pompéi, ne doit être visitée qu'après : comme on ne peut l'examiner qu'aux flambeaux, puisqu'elle est enfouie à plus de soixante pieds sous une lave très-dure, on ne comprendrait guère, sans cette précaution, ni la forme des galeries de son théâtre, le plus intact que nous ayons de l'antiquité, qui devait contenir environ dix mille spectateurs, ni les distributions de sa magnifique villa. Sans le prélude, sans l'initiation de Pompéi, le noir souterrain d'Herculanum n'apparaît qu'une espèce de mine déserte, inanimée. Ce fut un prince d'Elbeuf, Emmanuel de Lorraine, marié à Naples et établi à Portici, qui découvrit en 1711

Herculanum. Nous avons vu un des plus beaux palais de Vérone et de l'Italie, bâti par un évêque de Bayeux [1]; ces noms de Normandie semblent étrangement mêlés aux splendides monuments de l'Italie ancienne et moderne. Herculanum rappelle un des plus terribles exemples de l'abus de l'érudition; c'est le trait du prélat romain Bajardi, fameux antiquaire qui se disait descendre de Bayard : appelé par le roi de Naples pour donner le catalogue des objets découverts et conservés à Portici, il obtint la permission, en attendant l'exécution des gravures, de mettre à la tête du grand commentaire une préface dont il publia le commencement en sept forts volumes in-4°; et il n'avait pas encore, raconte l'abbé Barthélemy, entamé son sujet.

L'antiquité, à Pompéi, n'est plus cette antiquité vague, reculée, incertaine, cette antiquité des livres, des commentateurs, des antiquaires; c'est l'antiquité réelle, vivante, en personne, si l'on peut le dire : on la sent, on la voit, on la touche. La nouvelle et savante barbarie des musées est ici plus choquante et plus funeste que partout ailleurs : si les objets découverts étaient laissés en place, avec les précautions nécessaires et faciles à prendre pour leur conservation, ils seraient le plus merveilleux musée de la terre. On peut ajouter qu'un cinquième seulement de la ville est déblayé, et qu'il faudra, si les enlèvements continuent, bâtir une autre ville pour déménager Pompéi. Il est vrai qu'au train dont vont les fouilles, on a du temps devant soi : d'après les calculs les plus exacts, l'exhumation complète donnerait lieu à une dépense de 694,589 ducats (2,894,080 fr.); et il n'y a d'alloué chaque année, pour les travaux et réparations, que 6000 ducats (25,000 fr.). On voit que, s'il a fallu cent vingt ans pour parvenir à la découverte du cinquième que nous possédons, il faudra encore quatre cent quatre-vingts ans afin de jouir de l'aspect entier de Pompéi.

Lorsque Sulpitius, cherchant à consoler Cicéron de la mort de sa fille Tullia par l'exemple des vicissitudes humaines, lui parle de ces cadavres de cités qu'il apercevait à son retour d'A-

1. *V.* liv. V, chap. XXV.

sie, il ne s'attendait pas que cette expression figurée dût s'appliquer un jour aussi fidèlement à la ville qui faisait les délices de son ami, *Tusculanum et Pompejanum valdè me delectant*, dont la maison, malgré la bonne volonté de l'abbé Romanelli, n'a point encore été retrouvée; maison magnifique, pour laquelle il s'endetta, où il reçut Octave, et qui, de ces vingt-une villa que lui avait découvertes le bizarre abbé Chaupy, était une des plus chéries.

La maison de campagne, ou de Diomède, dans le faubourg, la plus belle de Pompéi, montre cette double vie publique et privée des Romains. La partie publique se composait du vestibule et de l'*atrium*, qui renfermait dans un ordre presque toujours pareil le *cavædium* (cour), le *tablinum* (salle d'audience), les ailes, les corridors (*fauces*). La partie privée contenait les chambres à coucher (*cubicula*), la salle à manger (*triclinium*), les salles (*œci*), la galerie de tableaux (*pinacotheca*), la bibliothèque, les bains, l'exèdre ou salon, le xiste ou parterre garni de fleurs et d'arbustes; toutes ces pièces étaient distribuées autour du péristyle. La vie publique est pleine de grandeur; la plupart des petites pièces, à l'usage de la vie privée, qui ne reçoivent le jour que par la porte, et n'ont point de cheminées, sont fort peu *comfortables*, malgré les mosaïques et les peintures brillantes qui les décorent. On voit par l'incommodité de ces pièces que la vie des Romains était surtout extérieure et publique, et qu'à l'exception de la nuit et de leur principal repas qu'ils faisaient vers le soir, ils passaient presque toute la journée au Forum, ou sous les portiques. *L'atrium* même du logis était une espèce de Forum intérieur dans lequel ils recevaient leurs hôtes, leurs clients, leurs amis, et où ils continuaient de vivre à l'air. Il n'y a jamais eu chez eux, ni chez les Italiens actuels qui n'ont pourtant pas de vie publique, le *home* des Anglais, ou notre *coin du feu*. La maison de Diomède avait trois étages, chose rare; car la plupart des autres maisons n'en avaient que deux, surmontés d'une terrasse ornée d'une espèce de treille. Comme dans l'Orient, l'appartement des femmes donne sur le jardin.

La voie des tombeaux, garnie de trottoirs, bordée de chaque côté de hauts mausolées occupés par des familles entières et leur suite, est une véritable rue. Les morts dans le polythéisme semblent à peine quitter la terre; ils habitent les lieux les plus fréquentés, le long des chemins publics, et ils paraissent moins mourir que changer de logis. Les plus remarquables de ces tombeaux sont le monument élevé par la prêtresse de Cérès, Alleja Decimilla, à son époux Marcus Allejus Lucius Libella, et à son fils, sur un emplacement accordé par le peuple; celui que Nevoleja Tyche a consacré à son mari Caïus Munatius, à elle-même et à leurs affranchis et affranchies; elle y fit sculpter son propre portrait, le *bisellium*, siége d'honneur[1], que les décurions et le peuple avaient décerné à Munatius, une cérémonie funèbre et une barque qui gagne le port, peut-être emblème du repos de la tombe après les orages de notre vie; le cénotaphe de C. Calventius Quietus, que sa munificence fit honorer aussi du *bisellium*, regardé comme le plus élégant et le mieux conservé des monuments funèbres de l'antiquité; le tombeau de Scaurus, curieux par ses bas-reliefs en stuc, représentant des chasses, des combats de gladiateurs dont la visière du casque est baissée et qui sont couverts de cuissards et de brassards comme les anciens chevaliers, ainsi que par ses inscriptions explicatives tracées au pinceau.

Les remparts de Pompéi, découverts de 1812 à 1814, et que l'on peut aujourd'hui parcourir en entier, ont fait connaître l'étendue et le plan de la ville; ces remparts, construits en grande partie avec d'énormes blocs de pierre, avaient affronté la fortune de Sylla, qui soumit Pompéi sans l'attaquer.

Les rues de Pompéi sont étroites et assez mal alignées; mais les chars, n'ayant alors que quatre pieds de voie (ainsi qu'on peut encore en juger par l'empreinte des roues), une plus grande largeur n'était pas nécessaire. Les anciens s'imaginaient, d'ailleurs, que les rues étroites et tortueuses étaient plus sa-

1. Le *bisellium* était une espèce de banc couvert de coussins ornés de franges, et sur lequel on s'asseyait seul au forum et dans les spectacles publics, quoiqu'il y eût place pour deux.

lubres, parce que l'action du soleil s'y faisait moins sentir.

L'auberge publique de Julius Polybe offre un vaste souterrain, la plus belle cave de Pompéi.

La maison dite des *Vestales*, brillante de peintures et de mosaïques, a presque la forme d'un temple; les bizarres chapiteaux des colonnes sont bien éloignés de la pureté grecque.

La maison des Danseuses a gardé son air de fête, par la variété, la grâce et la volupté de ses figures.

La maison dite de *Salluste* ou d'*Actéon*, est une des plus élégantes et des plus recherchées de la ville; son atrium passe pour le mieux conservé. Un four, semblable aux nôtres, paraît tout neuf et pourrait encore servir. Une boutique communiquait à l'appartement de Salluste : on voit, par cet exemple et par beaucoup d'autres, que les plus riches patriciens ne dédaignaient point de vendre en détail le vin, l'huile et les denrées de leurs terres, ou les produits de leur industrie; usage qui existe encore dans quelques provinces d'Italie, et que pratiquent les économes Florentins [1]. Les boutiques étaient une propriété lucrative; Cicéron savait tirer parti des siennes comme un entrepreneur de nouveau passage [2]. On lisait à Pompéi, près de l'amphithéâtre, un écriteau par lequel Julia Felix, fille de Spurnius, riche propriétaire, offrait à bail pour cinq ans un vaste édifice contenant un bain, un *venereum*, toujours voisin de ce dernier, et NEUF CENTS boutiques avec leurs dépendances. Le luxe de nos magasins à la mode existait dans ces boutiques, qui formaient presque toujours le devant des habitations : leur pavé était de mosaïque; elles avaient aussi leur musée en plein vent; un bœuf était peint sur la boutique d'un boucher, et le groupe des vendangeurs représenté sur celle d'un marchand de vin, a été imité par Poussin. Le mystérieux *venereum* décoré de la grande

1. *V.* liv. x, chap. xv.

2. *V.* ce passage comique d'une lettre à Atticus, dans lequel Cicéron montre une si bizarre ostentation de philosophie : *Sed quod quæris, quid arcessierim Chrysippum; tabernæ mihi duæ corruerunt, reliquæque rimas agunt. Itaque non solum inquilini, sed mures etiam migraverunt. Hanc ceteri calamitatem vocant; ego ne incommodum quidem, O Socrates, et Socratici vici! nunquam vobis gra-*

fresque d'Actéon, doit paraître moins scandaleux avec la religion, la poésie et les mœurs des habitants de Pompéi.

La maison dite de *Modeste*, était celle d'un marchand de liqueurs. L'enseigne représentait assez poétiquement Ulysse repoussant les perfides breuvages que lui offrait Circé.

La maison du boulanger est bien distribuée. Le four, les moulins sont curieux. Les deux seuls poëtes comiques latins, Plaute et Térence, avaient été, pendant leur esclavage, condamnés, comme les ânes, à tourner la meule de ces petits moulins de pierre dont la forme ressemble à celle des moulins à café. Caton vante les *habiles meuniers* de Pompéi [1].

L'habitation de l'édile Pansa est la plus grande et la plus régulière de Pompéi. Pansa louait aussi un grand nombre de boutiques et un four. Au-dessus de ce dernier est l'inscription célèbre : *Hic habitat felicitas*, et son emblème obscène, petit bas-relief de pierre peint en rouge, allusion, selon quelques doctes antiquaires, à l'abondance des blés, ou peut-être à la forme des petits pains antiques. Cet emblème servait aussi d'amulette chez les anciens, afin de conjurer certains maléfices, et M. Arditi a pensé que le boulanger l'avait employé comme une espèce d'assurance de son établissement.

La petite maison du poëte tragique, avec sa médiocre et célèbre mosaïque du gros chien noir à l'attache, et l'inscription *cave canem* (prenez garde au chien), est un des plus jolis monuments particuliers de l'antiquité. Des fresques offrant divers sujets mythologiques ou dramatiques, de nombreuses figures de *Génies*, de *Victoires*, des arabesques et des mosaïques du meilleur goût la décorent. A la bibliothèque, petite pièce ornée de vues, de paysages et de marines, les papyrus, couverts de caractères grecs, sont aussi peints sur la muraille, moyen factice, grossier de posséder des livres, que n'eussent point admis les

tiam referam. Dii immortales, quam mihi ista pro nihilo! Sed tamen ea ratio ædificandi initur, consiliario quidem et auctore Vestorio, ut hoc damnum quæstuosum sit. Lib. XIV, 9. Chrysippe était architecte de Cicéron ; il en avait un second qui s'appelait Cluatius. *Ibid.*, lib. XII, 18.

1. *De re rust.* cap. XXII.

deux grands tragiques de la France et de l'Italie, Racine et Alfieri, le premier lorsqu'il annotait si studieusement le Sophocle, l'Euripide et les autres ouvrages laissés par son fils à notre bibliothèque royale, ainsi que ceux donnés à la bibliothèque de Toulouse par Lefranc de Pompignan; le second lorsqu'il fatiguait tant ses exemplaires des tragiques grecs et d'Aristophane, aujourd'hui à la Laurentienne. La belle mosaïque au pavé de la salle d'audience, composée de sept personnages, dite le *Concert d'une représentation dramatique*, est un tableau curieux d'une répétition et des coulisses de l'antiquité.

Les thermes, d'une élégante simplicité, ne pouvaient guère contenir qu'une vingtaine de personnes; ils n'étaient pas probablement les seuls à Pompéi. Le côté des dames est le plus orné. La première salle servait à se déshabiller; dans le fond est un petit cabinet ovale (*frigidarium*) où se trouve le bassin rond creusé dans le pavé (*piscina*) destiné au bain froid; de là on passait dans la salle tiède (*tepidarium*); puis dans la troisième et dernière salle, l'étuve, au bout de laquelle est un long bassin (*baptisterium*) où se prenait le bain chaud. Ces trois salles sont pavées en mosaïque, et les voûtes, chose unique au milieu de ces décombres, sont très-bien conservées. Les thermes, chez les anciens, sont de véritables monuments publics dont l'inauguration se fait avec solennité : l'inscription à peu près effacée des thermes de Pompéi portait qu'à l'occasion de leur ouverture il y aurait combats de gladiateurs, chasse des animaux, athlètes, et qu'on répandrait des parfums et dresserait des tentes dans l'amphithéâtre.

La maison des teinturiers et des foulons (*fullonica*), ancienne habitation convertie en fabrique, est curieuse par sa distribution, ses peintures, et comme usine, comme manufacture, comme monument industriel des anciens. Ces teinturiers, ces foulons, que l'usage des robes devait fort occuper, paraissent des gens considérables; ils avaient leur collége et leurs prêtres, et ils élevèrent à Pompéi la belle statue de la prêtresse Eumachia, que les instances de Canova ont fait si convenablement laisser à son antique et vraie place.

La maison dite de la *Fontaine* en mosaïque, découverte en 1827, est incrustée de coquillages dont, après bientôt vingt siècles, pas un seul ne manque; elle ressemble beaucoup aux fontaines de Naples de l'école du Bernin, et, chose singulière pour un ouvrage antique, on pourrait croire qu'elle appartient à cette époque de décadence.

La maison du Faune conserve heureusement sa belle mosaïque, la première, la plus grande des mosaïques, qui compte vingt-cinq personnages et quinze chevaux, composition admirable de mouvement, de naturel, d'expression. Cette mosaïque paraît représenter une victoire d'Alexandre sur les Perses, qui avaient pour oiseau un coq que l'on voit encore sur leurs étendards; peut-être exécutée d'après un tableau d'Apelles, chef-d'œuvre du peintre et du favori d'Alexandre, elle devient ainsi une admirable et unique traduction de la peinture grecque. Le reflet d'une figure dans un bouclier à terre est merveilleusement rendu, et avec plus de vérité dans la perspective qu'il n'appartenait aux anciens. Cette belle maison du Faune présente d'autres excellentes mosaïques, parmi lesquelles le *Cours du Nil*, l'*Acrate* ou *génie ailé de la suite de Bacchus*, monté sur un tigre, un long et élégant lambris de festons et de couronnes, un superbe lion de face, et le brillant pavé de la cour, formé de marbres orientaux de diverses couleurs comme à la vénitienne.

La maison dite de *Castor et Pollux*, à cause des deux peintures qu'on y trouva en 1828, peut être regardée comme une des belles et des plus vastes de Pompéi.

Le forum civil était le lieu d'affaires et comme la bourse et le palais de Pompéi; au milieu se voyaient les statues en marbre ou en bronze, avec des inscriptions honorifiques, de Rufus, de Salluste, de Pansa, de Scaurus, de Gellianus et autres illustres personnages de la colonie; statues érigées sur des piédestaux qui sont encore en place. Un tel édifice surprend avec la petitesse de la ville; il est un monument de l'importance et de cette espèce de pompe qui s'attachait à la vie politique des anciens.

Le trésor public, appelé le temple de Jupiter, était dans le

beau quartier. Les caisses publiques se déposaient dans les temples; à Rome, le trésor de la république était dans le temple de Saturne; l'hôtel des monnaies dans celui de Junon, et la caisse générale de la nation dans celui de Castor et Pollux. César, dit Montesquieu, avait amassé, pour son expédition contre les Parthes, des sommes immenses qu'il avait mises dans le temple d'Ops[1]. Ce genre de dépôt, dont les formes de l'administration et de la comptabilité modernes ne s'accommoderaient guère, ne surprendra point si l'on songe que les dignités d'augure et de grand pontife étaient chez les Romains des magistratures, et que ceux qui en étaient revêtus faisaient partie du sénat; il y avait là une intime union entre le pouvoir et le sacerdoce.

Les portes des prisons, très-étroites, sont garnies de barreaux de fer, et les chambres où le jour ne pénétrait point étaient de véritables cachots. Au milieu de cette multitude d'édifices consacrés par les anciens à la religion, aux affaires ou aux plaisirs, il est impossible de ne pas remarquer combien les sentiments d'humanité, de commisération, paraissent étrangers à cette société si forte, si glorieuse, si passionnée pour la patrie : on n'a point trouvé d'hospice à Pompéi.

Le temple de Vénus, un des plus considérables de la ville, est inférieur toutefois par son architecture à la trésorerie. Il était destiné au collége des *Venerei*, corporation chargée de présider au culte de la déesse.

La majestueuse basilique était un tribunal : les magistrats siégeaient au fond à une place élevée; on voit encore les petites fenêtres et les barreaux par lesquels ils interrogeaient les accusés; le jugement était public. Quelques inscriptions barbouillées sur la basilique donnent l'idée de cet album des murs composé de réflexions populaires inspirées par l'humeur, l'oisiveté ou le libertinage.

La maison d'Adonis, agréable et ornée d'un bel atrium toscanique, a deux remarquables peintures : *Persée et Andromède* et *Vénus et Adonis*.

1. *Grand. et décad. des Romains*, chap. XII.

L'école de Verna, curieuse comme modèle d'une classe antique, est une vaste place au milieu de laquelle se trouve la chaire du maître qui professait à la fois pour les petits garçons et les petites filles.

Le Panthéon, ou le temple d'Auguste, superbe édifice, servait aux banquets publics; de nombreuses peintures répondent à cette destination : onze cabinets, réservés aux principaux habitants, offrent des figures d'oies, volatiles trop dédaignées des gourmands modernes, dont le foie, selon Pline, était un mets délicieux, et qui était la pièce capitale de ces festins. *Ethra découvrant à son fils Thésée l'épée de son père* est la plus remarquable peinture du Panthéon.

Les fûts de colonne d'un ancien ordre dorique du temple dit d'Hercule, le caractère de son architecture, l'exiguïté de ses proportions, attestent sa haute antiquité et le placent au premier rang des édifices sacrés de Pompéi.

La place du théâtre est admirable par ses longs et beaux portiques, ses restes d'un temple grec, le plus ancien et l'un des beaux monuments de la ville, son *puteale* et sa vue de la mer maintenant éloignée de deux milles, et qui baignait autrefois les murs de la commerçante Pompéi.

La curie isiaque, le temple d'Isis, montrent les initiations, les mystères et les pratiques sacerdotales du culte de l'Égypte.

Le grand théâtre, selon l'inscription, fut bâti sous Auguste, aux frais des deux Marcus Holconius Rufus et Celer, pour l'embellissement de la colonie. Les premières places étaient occupées par les décurions, les *Augustales* (prêtres du temple d'Auguste), et ceux qui avaient le privilége du *bisellium*; les secondes, par les citoyens, les militaires et les divers corps; les troisièmes et dernières par le peuple et les femmes, cérémonial malhonnête et contre lequel nous avons déjà réclamé[1]. Le prix des places, comme de nos jours en Italie, était peu élevé : un billet trouvé à Pompéi, pour une tragédie d'Eschyle, n'avait coûté que quelques sous.

L'Odéon, le petit théâtre, est mieux conservé que le grand;

1. *V.* liv. III, chap. XX.

il servait aux répétitions et aux concours poétiques, dont les prix étaient des trépieds.

Le quartier des soldats conserve encore sur ses murs les grossiers dessins de guerriers et de vaisseaux crayonnés dans l'oisiveté du corps-de-garde romain.

L'amphithéâtre est un des mieux conservés qui nous restent. Il pouvait contenir jusqu'à vingt mille personnes, nombre supérieur à la population de Pompéi ; mais on voit qu'il était aussi fréquenté par les habitants des villes voisines, puisqu'au rapport de Tacite, ceux de Nuceria s'y étant rendus pour assister à un spectacle de gladiateurs, une légère dispute, qui devint un affreux carnage (*atrox cædes*), s'éleva entre eux et les Pompéiens; scène de meurtre au sujet d'une autre scène de meurtre, et qui peint la joie et les plaisirs barbares des anciens.

Je ne suis point allé voir Pompéi au clair de lune, comme on m'y avait invité à Paris; car il ne me paraît point convenir à cette sorte de ruines : il lui faut de grandes ombres et de hautes masses, et les décombres de Pompéi ne s'élèvent guère qu'à douze pieds au-dessus de terre. Quant à l'idée que l'on peut supposer les habitants endormis, et se croire ainsi dans une cité antique en repos, elle n'est pas très-facile à admettre, et l'on ne se figure point cette espèce de bivouac au milieu de tas de pierres.

La vue de Pompéi montre bien mieux que toutes les dissertations qu'elle était l'existence municipale, la prospérité et l'éclat des colonies romaines. Cette petite ville de troisième ordre, dont un cinquième seulement nous est connu, que l'on peut parcourir en moins d'une demi-heure, possède un Forum, huit temples, une basilique, trois places publiques, des thermes, deux théâtres, et un superbe amphithéâtre.

CHAPITRE VI.

La Cava. — Monastère de la Trinité. — Archives. — Chartes. — Bibliothèque. — Manuscrit des lois lombardes. — Salerne. — Cathédrale. — Grégoire VII.

La Cava est une vallée suisse avec des oliviers, la mer et le soleil de Naples. La force et la beauté des femmes, l'industrie des habitants, un écrivain politique, Filangieri, l'auteur de la *Science de la législation*, composée en partie à la Cava, publiciste moins éloquent que Jean-Jacques, mais partisan comme lui des principes populaires, ajoutent encore à cette ressemblance. Parmi la multitude de détails que présente ce délicieux paysage, entremêlé de vieux châteaux en ruine et de belles maisons de campagne, on ne doit pas négliger la superbe grotte de Dunega.

Le monastère de la Trinité, situé au sein de ces bois et de ces montagnes, et comme incrusté dans le mont Fenestra, devint à la fin du xe siècle un de ces asiles des lettres, alors que la civilisation latine avait disparu, et que la civilisation italienne n'était point née. Je visitai le couvent avec deux Français instruits, mes compagnons de voyage à Pœstum [1]. Accueillis avec cette politesse empressée, affectueuse des religieux italiens, nous fûmes invités au dîner monastique qui était abondant, mais sans recherche ni profusion; on servit ensuite au salon des glaces et du café. L'archiviste auquel j'étais adressé ne se trouvant point au couvent, nous fûmes conduits par un jeune prêtre fort gracieux, ayant comme Apollon le goût des vers et de la botanique, et qui nous fit voir un peu longuement, pour des amateurs de livres et d'archives, son herbier et ses sonnets. Les archives célèbres de la Cava sont les plus riches en

1. M. Rouard, aujourd'hui bibliothécaire de la ville d'Aix, auteur d'une intéressante *Notice* sur la bibliothèque qui lui est confiée, et son élève M. de N****.

chartes de l'Italie, et l'on doit vivement désirer que le catalogue en soit publié. Le moyen âge avec sa barbarie est l'époque des institutions et des chartes. La multitude des titres et des actes de donation de la Cava est octroyée par les souverains de Bénévent, de Salerne et de Capoue, à la suite de guerres et de traités de paix, et quelquefois en expiation des crimes de ces princes; il n'est pas de pièces plus propres à éclairer l'histoire de ce pays pendant les XIe, XIIe et XIIIe siècles. Le savant ouvrage de l'archiviste, le prieur dom Salvator Marie de Blasi, publié à Naples en 1781, a fait connaître la série des diplômes concernant les rois lombards, de l'année 840 à l'année 1077. Parmi les chartes qui sont à la Cava, il en est une qui montre le bon esprit, la modération des habitants, et la magnanimité d'Alphonse Ier d'Aragon. Ce prince ayant envoyé à la commune un blanc-seing, avec invitation d'y inscrire tous les priviléges qu'elle désirait, elle fit un usage si discret de cette permission, qu'Alphonse renvoya un nouveau diplôme avec des concessions plus étendues que celles qui avaient été demandées. La bibliothèque, sans être fort nombreuse, a de belles éditions des Aldes, des Juntes, des Grifi, des Étienne; une édition estimée de saint Jean-Chrysostome, de Charlotte Guillard, habile et docte imprimeur. Parmi les manuscrits, au nombre seulement d'un peu plus de soixante, on admire une *Bible* du VIIIe siècle, très-bien conservée, in-4°, précieux monument de la calligraphie et des ornements de cette époque, écrite avec de l'encre de diverses couleurs; une Bible charmante par l'élégance des caractères, la blancheur du vélin, la fraîcheur des miniatures, mais qui n'est que du XIIIe siècle, et le beau *Codex legum longobardorum*, de l'année 1004, in-4°, un des trois exemplaires connus, et le plus précieux de ceux qui contiennent les lois des rois d'Italie jusqu'à Lothaire II, avec des variantes et détails historiques. Une lettre intéressante sur la bibliothèque du monastère de la Trinité a été écrite à M. le bibliothécaire de la bibliothèque du Roi à Naples (Naples, 1800) par M. l'abbé de Rozan, vicaire général du diocèse de Luçon, qui avait trouvé un asile à la Cava. L'auteur du texte du *Voyage pittoresque dans le royaume des Deux-*

Siciles, publié à Naples par MM. Cuciniello et Bianchi, annonce, d'après une note autographe, que cette brochure anonyme avait été composée à la prière du cardinal de Bernis, auquel elle était adressée sous le nom du bibliothécaire. Elle a été traduite en italien par le P. Morcaldi, lecteur de philosophie à la Cava (Naples, 1822), et elle est précédée d'une lettre du cardinal Maury, datée de Montefiascone, du 26 juin 1801, dans laquelle il accorde de justes éloges aux connaissances bibliographiques de l'abbé de Rozan, qu'il félicite de l'avantage « très-rare d'être savant avec esprit. »

L'église de la Trinité, dont la façade est d'une médiocre architecture, offre une pierre sépulcrale que sa mitre renversée a rendue le sujet de diverses conjectures : la tradition du couvent est qu'elle couvre les restes de l'antipape Bourdin, légat du pape Pascal II, et archevêque de Bragne, en Portugal, élu par l'empereur Henri V, qu'il avait couronné. Peu d'années auparavant, vers 1100, un autre antipape nommé Théodoric, après avoir promené son vain titre pendant cent trois jours par les bourgs de la Campanie, mourut simple bénédictin dans ce monastère. Vers la fin du même siècle, Innocent III, troisième antipape (tant il y avait alors surabondance de foi), quoique soumis, fut enfermé par le pape Alexandre III à la Cava, qui paraît alors comme la maison pénitentiaire de l'antipapauté.

Salerne, citée par les écrivains de l'antiquité, brille surtout par ses souvenirs du moyen âge : capitale des États du terrible duc de Normandie, Robert Guiscard, le plus furieux des saccageurs de Rome, école célèbre de médecine et de droit, elle rappelle la science barbare et la chevalerie aventureuse de cette époque. Le port, d'après l'inscription, fut commencé par le fameux conspirateur des Vêpres Siciliennes, Jean de Procida, noble et médecin de Salerne, *ami intime et compagnon* de Manfred, le poétique bâtard de l'empereur Frédéric II, fondateur de sa célèbre foire de septembre. A l'exception du dôme construit d'antiquités, et des six curieuses colonnes romaines cachées dans l'écurie de l'archevêque, l'aspect de la ville est aujourd'hui assez moderne ; elle a un lycée destiné à l'étude des

sciences exactes, une maison d'orphelins, un théâtre nouveau ; et son intendance, bâtie il y a vingt-cinq ans, passe pour la plus belle du royaume.

Le dôme, vaste édifice consacré à saint Matthieu par Robert Guiscard, est presque un musée par la multitude de colonnes, de bas-reliefs enlevés aux temples de Pæstum [1]. Grégoire VII, mort fugitif à Salerne, y est enterré ; quoique l'on y vénère le corps de saint Matthieu, la relique de l'apôtre paraît presque effacée par le souvenir du pontife, dont les dernières paroles contrastent singulièrement avec sa vie et sa renommée, et semblent celles d'un sage : *Dilexi justitiam et odivi iniquitatem ; propterea morior in exilio.* Non loin de sa chapelle, où se voit sa statue debout, est le tombeau d'un cardinal Caraffa, son admirateur, sur lequel se trouvent un bas-relief antique et une inscription qui se termine par ce trait hardi d'indépendance religieuse : *Hic mortuus jacere dedignatus vivus ubi Gregorius septimus pontifex maximus libertatis ejusdem (ecclesiasticæ) vigil assiduus excubat adhuc licet cubet.* On voit que cette liberté ecclésiastique peut avoir son enthousiasme et ses héros comme la liberté politique.

CHAPITRE VII.

Pæstum. — Origine. — Métairie. — Temples.

L'origine phénicienne, étrusque, grecque dorienne, grecque sybarite de Pæstum, dépend tout à fait du choix, de l'inclination des érudits, car il y a des étymologies pour toutes ces origines. L'origine grecque sybarite paraît toutefois la plus généralement adoptée. Ces champs de roses que Virgile voulait chanter, *biferique rosaria Pæsti*, et qu'ont célébrés presque tous les poëtes anciens, n'offrent plus qu'une plaine insalubre,

1. *V.* le chap. suivant. La célèbre tasse de granit a été transportée, en 1830, à la *Villa reale* de Naples.

déserte, désolée, qui n'a pas perdu toute sa fécondité; car si les roses n'y fleurissent plus deux fois l'an, elle produit encore moins poétiquement, il est vrai, une double récolte de cerises, de poires et de pommes; ces dernières, excellentes en Italie, supérieures aux oranges que l'imagination y vante et y prodigue un peu trop.

Une grande métairie garnie d'antiquités est voisine des temples; sans la dégradation et l'horrible misère des gens qui l'habitent[1], elle ne formerait point avec eux un choquant contraste: le travail des champs est noble, et des pâtres, des laboureurs, ne sont point de trop indignes successeurs des prêtres, des guerriers et de tous les pompeux personnages de l'antiquité qui ont figuré sous ces portiques.

Les ruines de Pæstum se composent de murs, de deux temples, le plus grand, dit-on, consacré à Neptune et le plus petit à Cérès; d'une basilique, qui pourrait bien aussi avoir été un temple ou une sorte de pœcile, divisé dans sa longueur par une rangée de colonnes, et d'un amphithéâtre, appartenant à l'enfance de ce genre de constructions, mais qui ne peut être que du temps des Romains. Lorsque l'on contemple les imposants débris des monuments publics de Pæstum, sans qu'il soit depuis longtemps question d'aucune trace de ses habitations, on est de nouveau frappé de l'importance que les anciens attachaient aux premiers, et de l'infériorité, du peu de solidité des maisons particulières. Quoique les Sarrasins aient saccagé Pæstum, il est probable que son principal dévastateur fut Robert Guiscard, lorsqu'il la dépouilla de ses colonnes, de ses sculptures et de ses ornements de vert antique, afin d'en décorer l'église Saint-Matthieu, qu'il bâtissait à Salerne : la dévo-

1. La déplorable condition du paysan napolitain provient de ce qu'il ne possède pas, et n'est que le fermier de propriétaires qui ne résident point et dont il ne connaît souvent que le régisseur. Les *villeggiature* des Napolitains se bornent à changer d'air, à jouer plus gros jeu et à avoir plus de monde qu'à la ville. C'est tout à fait la vie de la campagne en France sous Louis XV. L'énormité des impôts oblige ces propriétaires à élever le prix des baux; le malheureux cultivateur demeure ainsi sans ressource, et si vous lui demandez ce qu'il gagne, pour toute réponse il dit : *si campa* (on vit).

tion du guerrier normand dut être plus fatale aux temples antiques que le pillage des infidèles.

Ces temples, presque de front sur le bord de la mer, sont encore, au dehors et de loin, d'un effet singulièrement majestueux : il est impossible de n'être pas frappé de la solidité de ces massives colonnes qui, depuis des siècles, se soutiennent par un équilibre secret ; car on ne voit ni ciment, ni barres de fer, ni toute cette partie mécanique des arts modernes. Mais l'intérieur, encombré de grosses colonnes, est fort étroit ; ces temples sont plutôt une enceinte sacrée ; une espèce de sanctuaire qui devait être rempli par les prêtres et les statues, et le peuple était obligé de se tenir dehors. Les basiliques chrétiennes ont bien surpassé en étendue les temples du polythéisme. On sent que les croyances nouvelles avaient besoin d'un plus vaste espace pour un plus grand dieu.

Le temple romain, découvert en 1830, et situé entre les temples de Neptune et de Cérès, n'offre plus que quelques débris qui attestent son ancienne magnificence.

CHAPITRE VIII.

Sorrente. — Barque. — Maison du Tasse. — Costumes. — Antiquités.

La barque napolitaine qui, pour 10 grains (moins de 10 sous), vous mène à Sorrente, est une espèce de barque turque pour le grand nombre des rameurs, la confusion et l'inexpérience de la manœuvre ; et cependant, quelque temps qu'il fasse (et la mer de ce golfe est quelquefois très-mauvaise), la barque part tous les jours à midi ; à force de cris, de sauts, de gestes et de grimaces, elle arrive, en deux ou quatre heures, pour repartir le lendemain matin, chargée d'oranges portées au marché : l'ignorance de ces hommes surmonte l'obstacle sans le mesurer, et ils possèdent une intelligence, une industrie d'instinct qui sup-

plée à l'instruction. Il est d'usage de faire une quête à bord, afin de dire des messes pour les âmes du Purgatoire; la petite boîte qui sert de bourse est peinte de flammes. Sans entrer dans la question théologique sur l'efficacité de ces prières, il est difficile de n'être pas touché d'un si pieux usage, nouvelle preuve de la commisération naturelle au peuple napolitain [1].

La maison du Tasse est aujourd'hui un palais bien situé, avec une belle terrasse, au-dessus d'un rocher élevé, décoré de verdure, et baigné par la mer. Le propriétaire était encore, il y a quelques années, M. Gaétan Spasiano, descendant de la sœur aînée du poëte, Cornelia, qui l'avait reçu si tendrement, quoique, avec cette défiance particulière à l'infortune, il eût cru devoir, après une si longue absence, ne se présenter à elle que sous les habits d'un vieux pâtre dont il s'était revêtu dans le voisinage; scène touchante de reconnaissance racontée par lui et son ami Manso [2], et que l'on croirait empruntée d'Homère. Ce palais moderne, bien meublé, venait d'être loué, lorsque je le visitai, à une famille anglaise, et il fut occupé par le Walter Scott américain, M. Cooper. On montre, dans un enclos d'orangers et de lauriers, l'emplacement de la maison où naquit le Tasse. Mais si ses traces matérielles sont incertaines ou effacées, la beauté, l'éclat, la magie, cette sorte de jeunesse du site de Sorrente et de son délicieux *Piano*, ne sont point altérés; et l'on comprend très-bien quelles premières et durables impressions elles durent produire sur un tel génie. L'air est d'une antique et merveilleuse salubrité : Galien le recommandait à ses malades et à l'empereur Antonin, et Bernardo Tasso, au moment de s'établir à Sorrente, écrivait que sous ce ciel les hommes étaient immortels.

Le jour que je passai à Sorrente était un dimanche; les paysannes portaient leurs riches et pittoresques habits; il est vrai qu'avec des corsets à coutures d'or, des chaînes, des bagues, des boucles d'oreilles et des épingles dans les cheveux, quelques unes allaient pieds nus. La *corbeille* est ici ruineuse pour le jeune

1. *V.* liv. XIII, chap. XI.

2. Let. du 14 novembre 1587, et *Vie du Tasse*, p. 87 et suiv.

villageois qui se marie : il doit fournir toute cette parure, et le châle de cachemire de rigueur ne cause pas plus de gêne à un époux parisien de la moyenne propriété. Il m'est impossible toutefois de m'indigner, comme certains voyageurs économistes et lady Morgan, contre la dorure des toilettes napolitaines. Ce luxe est en harmonie, si l'on peut le dire, avec l'imagination brillante, le langage musical, les physionomies animées des filles et des femmes qui les portent, avec le soleil, la nature, la poésie, la religion du pays; un pareil éclat n'irait point sous un ciel brumeux et à des visages puritains. Il faut de la variété dans les mœurs et les usages des peuples; elle ne s'oppose point au perfectionnement moral des individus, et ce serait une bien triste, une bien ennuyeuse uniformité que celle de la race humaine enrégimentée de la sorte, et portant le costume d'une même civilisation.

Sorrente, ville ancienne, et dont Stace a chanté la magnifique villa qu'y possédait son ami Pollius Felix, ainsi que le temple d'Hercule qu'il avait agrandi [1], possède plusieurs débris de monuments antiques; telles sont les ruines de ce temple d'Hercule et des temples de Neptune et de Diane, ainsi que la vaste piscine restaurée par Antonin le Pieux, qui sert encore.

L'auberge nouvelle de Giuseppe Siciliano, qui m'avait été indiquée, et qui a dû devenir très-bonne, n'était pas encore pourvue de toutes les choses nécessaires. Cette espèce de privation à laquelle le séjour habituel de Paris ne prépare guère, n'est point toutefois, sauf le premier moment, sans quelque plaisir. Il semble que lorsque vous couchez par terre, en plein air, vous avez un sentiment plus vif d'indépendance et de force; le *comfortable* du logis et des grandes villes est une sorte d'oppression qui assujettit à ses petites douceurs, qui trouble et inquiète par ses perpétuelles précautions; et la philosophie robuste du lazzarone à moitié nu, qui prend le temps comme il vient, paraît bien préférable.

1. *Silv.* Lib. II, Carm. II.

CHAPITRE IX.

Caprée. — Oliviers. — Palais ; — Vins de Tibère. — Caserne. — Grotte d'azur. — Escalier. — Mont Solaro.

Au milieu de ces îles et de ces rivages déchirés, calcinés par des volcans, il n'y en a pas de traces à Caprée ; elle offre de jolis coquillages, une végétation d'oliviers qui surpasse en hauteur ceux de la côte de Naples, un sol fertile, un air tempéré, et les vues les plus pittoresques ; mais les ruines du palais de Tibère semblent y tenir lieu de volcan éteint, et ces restes de la demeure d'un homme rappellent des calamités et des fureurs qui ne le cèdent point aux plus terribles fléaux de la nature. Le palais de Tibère est là si populaire, qu'on pourrait croire qu'il l'habite encore, et l'excellent vin du cru porte le nom du tyran (*vino tiberiano*). Ce palais, qui n'était pas situé dans la belle partie de l'île, et près de son unique fontaine, a fourni les degrés de marbre du chœur de la paroisse, et les cinq colonnes de marbre qui soutiennent la chapelle dédiée à saint Constantin, protecteur de Caprée, ainsi que les pierres brillantes qui ornent la mitre de son buste d'argent, conservé à la sacristie. Indépendamment de ces ruines informes, on remarque les aqueducs, les bains d'Auguste, qui, dans sa vieillesse, habita quatre ans Caprée, la villa *del Sole*, un des douze palais consacrés par Tibère aux douze grands dieux, une partie du Forum, des Thermes, deux temples, de longues grottes, les arcades qui réunissaient les vallées, et la belle chartreuse fondée par la reine Jeanne, aujourd'hui caserne. Un télégraphe est au-dessus de l'île ; s'il eût existé du temps de Tibère, quel rapide instrument de tyrannie n'eût-il pas été pour un tel homme?

Au pied d'un énorme rocher, la vaste grotte découverte en 1832, et dite la *grotte d'azur*, de la belle couleur dont elle est teinte par le reflet des flots, mérite d'être visitée. Le bon moment pour observer cette mystérieuse merveille digne des *Mille et une nuits* est dix heures. La douceur de la lumière, la tiède et peu variable température de la grotte, quelques restes d'une

galerie ont fait présumer qu'elle avait pu servir de théâtre aux voluptés de Tibère.

L'aspect riant de Caprée en fait un délicieux séjour, et l'on comprend très-bien la résolution de cet Anglais qui, venu pour y passer trois jours, s'y fixa et y vécut trente ans. L'hôte de Caprée était le notaire de l'endroit, d'une race antique de notaires, qui a dans son étude des actes remontant à plusieurs siècles, et dans son jardin un beau palmier en pleine terre. Ce notaire, fort brave homme, a de l'aisance, une bibliothèque où la théologie domine un peu trop; et son hôtellerie, où l'on donne, il est vrai, ce que l'on veut, lui rapporte plus, je crois, que son étude.

Malgré le bon naturel et la pauvreté des habitants de l'île, une vive et vieille inimitié subsiste entre ses deux villages; le premier, Capri, capitale, de plus de dix-huit cents âmes; le second, Anacapri, de dix-sept cents. On *ne conçoit* point que la vanité aille se nicher là. J'ai gravi l'étroit et rude escalier de plus de cinq cents marches, taillé dans le roc, ouvrage romain, s'il n'est plus ancien, qui conduit à ce dernier village et au mont Solaro, visité depuis, et avec raison, par les paysagistes. C'était avant le jour : le lever du soleil, au milieu de cet immense horizon, offrit une des belles scènes de la nature dont j'aie été témoin; mon guide de Caprée même ne paraissait point blasé sur l'éclatante apparition du soleil, et lorsque

> Tout écumant de feux il jaillit dans les airs[1],

il s'écria et répéta avec transport : *Il sole!*

La prise de Caprée par une poignée de troupes françaises et napolitaines sous le commandement du général Lamarque, illustré par cet exploit, est un des beaux faits d'armes des dernières guerres; l'aspect des lieux, surtout de la hauteur du mont Solaro, ajoute encore à l'impression de ce prodige d'audace et de courage : le souvenir de cette gloire italienne et française me charmait, et je ne la trouvais pas alors moins brillante que l'admirable spectacle que j'avais sous les yeux.

1. Fontanes.

CHAPITRE X.

Castellamare. — Amalfi. — Atrani.

Castellamare, jolie ville de mer, avec des eaux minérales, des manufactures et de charmantes maisons de campagne, rendez-vous de la meilleure compagnie de Naples, est voisine de l'ancienne Stabie, troisième victime du Vésuve, avec Herculanum et Pompéi. Le casin du roi, peu remarquable, et appelé *Quisisana* (*ici on guérit*), prouve la salubrité de l'air. A la colline de Pozzano, lieu célèbre par la statue de la miraculeuse Vierge retirée d'un puits au XIe siècle, une croix a pour piédestal un autel de Diane, seul débris du temple qu'a remplacé l'église de la madone.

Je me rendis à Amalfi à travers les bois, les montagnes et les rochers qui séparent les deux golfes. C'était à la fin d'octobre : la variété des feuilles d'automne était encore plus frappante et plus vive sous cette belle lumière. Une des montagnes de la presqu'île, le mont Sant'-Angelo, la plus élevée des environs de Naples, est l'ancien *Lactarius*, véritable montagne suisse de l'antiquité, qui a conservé ses aromatiques herbages; aussi, indépendamment de la bonté de leur lait, les vaches de cette côte se mangent-elles, et la *vitella di Sorrento*, dont j'ai soupé en bifteck chez Giuseppe Siciliano, est fort tendre.

A la vue de la côte d'Amalfi, je ne pus me défendre d'un vif sentiment d'admiration pour l'Italie : c'était sur ces rochers qu'avaient été retrouvées les Pandectes, que la boussole avait été inventée, et qu'était né Masaniello; ainsi m'apparaissaient au-dessus de ce village les causes les plus puissantes de la civilisation et des révolutions modernes, les lois, la navigation, la souveraineté du peuple : quelle cité dans l'univers rassemble de tels souvenirs?

Amalfi, l'Athènes du moyen âge, fut jadis une république puissante par ses armes et son commerce; ses négociants les

premiers avaient obtenu accès dans les pays mahométans; et ses lois maritimes, la célèbre *Table amalfitaine,* aujourd'hui perdue, devinrent pendant quatre siècles, selon les divers historiens, à l'exception de M. Pardessus, celles de toute l'Europe. Cette illustre cité n'est plus qu'un très-pittoresque village, fameux par son macaroni, le meilleur du royaume, et par ses papeteries. La côte escarpée d'Amalfi, avec ses bois d'oliviers et de myrtes, ses grottes, ses ruines, ses précipices et ses blanches maisons, autour desquelles serpentent les branches dorées de l'oranger, mérite encore l'éloge qu'en faisait Boccace lorsqu'il la regardait comme la plus délicieuse de l'Italie : *Credesi che la marina da Reggio a Gaeta sia quasi la più dilettevole parte d' Italia, nella quale assai presso a Salerno è una costa sopra 'l mare riguardante, la quale gli abitanti chiamano la costa d' Amalfi, piena di picciole città, di giardini, e di fontane, e d' uomini ricchi, e rocaccianti per atto di mercatanzia*[1]. Il faut que la mer ait empiété là considérablement sur ses bords; la montagne, le village, touchent presque aux flots; la grève, étroite, n'offre que quelques barques de pêcheurs, et l'espace manque aujourd'hui pour l'arsenal, le port et autres établissements d'un peuple navigateur et guerrier. La seule trace de magnificence de l'ancienne Amalfi est la cathédrale, refaite, à la vérité, mais qui conserve de belles colonnes de granit, un vase antique de porphyre servant de baptistère, et deux sarcophages antiques.

Le petit village d'Atrani, patrie de Masaniello, ancienne dépendance d'Amalfi, et qui a partagé sa gloire, offre un monument très-curieux, échappé aux divers historiens de l'art : ce sont les bas-reliefs en bronze des portes de l'église Santa-Salvatore, avec l'inscription de l'année 1087, époque de la grandeur de la république d'Amalfi. Ces portes, commandées par Pantaléon, fils de Pantaléon Viaretta, pour le rachat de son âme (*pro mercede animæ suæ*), et consacrées à saint Sébastien, sont aujourd'hui les plus anciennes des nombreuses portes en bronze de l'Italie, depuis que l'incendie de Saint-Paul hors les

1. *Giorn. II*, nov. 4.

murs a détruit les portes de cette basilique, fondues en 1070 à Constantinople.

A Ravello, près Amalfi, l'église a conservé en petit, comme les églises de Saint-Clément et Saint-Laurent hors des murs de Rome [1], la structure caractéristique et les tribunes des basiliques de l'antiquité, nouveau et grand contraste jeté sur ce beau rivage.

Je comptais visiter, à mon retour, les poétiques îles des Sirènes (*Galli*); mais j'en fus repoussé par un temps affreux, et je ne pus les observer que des hauteurs de la petite ville de Positano, dans laquelle mes mariniers, inondés de torrents de pluie, furent contraints, malgré leur ardeur, de se réfugier.

CHAPITRE XI.

Palais de Caserte. — Jardins. — San-Leucio. — Aqueduc. — Charles III.

Le palais de Caserte, bâti par Vanvitelli, et commandé par Charles III, la plus grande conception de palais qui existe en Europe, s'il ne brille point par le goût, l'harmonie et l'élégance, se recommande par l'ordre, l'unité, l'accord et la bonne distribution. Les parties remarquables de cet immense ensemble sont : le vestibule, décoré de colonnes en marbre de Sicile, et qui offre du centre un majestueux coup d'œil; le grand escalier, tout en incrustations de marbre et en colonnes; la chapelle, en colonnes corinthiennes de marbre avec les plus précieux revêtements, et plusieurs des salons et galeries. Cependant, toute cette magnificence, qui rappelle Versailles, semble triste; le palais est au pied de montagnes pelées, et l'on ne conçoit pas comment, dans un pays qui a de si admirables vues, il a été bâti dans un tel coin. Il paraît que la fierté de Charles III, qui avait été menacé dans son palais de Naples par une flotte anglaise, l'a porté au choix de ce site écarté et clos par l'Apennin.

1. *V.* liv. XV, chap. XVII et XVIII.

Comme dans les grandes résidences royales, trois jardins différents dépendent de ce palais : le jardin régulier avec son inévitable cascade qui, tombant cette fois d'un noir rocher, serait assez sauvage, sans les grandes statues de Diane, de ses nymphes et d'Actéon à moitié cerf; le bois des anciens ducs de Caserte, vieux parc féodal qui paraît encore le roi du manoir, et le jardin anglais créé, en 1782, par la reine Caroline, avec ses grottes, ses ruisseaux, ses grands magnolias et ses serres.

San-Leucio, florissante filature de soie, près de Caserte, fut établie par le roi Ferdinand, qui rédigea lui-même, en 1789, le Code de la colonie industrielle qu'il avait fondée. La chronique n'a point ménagé l'origine de cette colonie, et il fut alors assez mal parlé des jeunes ouvrières et de l'auguste bienfaiteur. Le joli casin du Belvédère, qui fait partie du domaine de San-Leucio, est digne de son nom.

Mais un monument qui me paraît devoir plus honorer Charles III et Vanvitelli que leur somptueux palais, c'est l'utile, grandiose et solide construction de l'aquaduc de Caserte : quoique nouveau, cet aqueduc semble pouvoir se passer du temps; il a le caractère et toute la majesté d'un ouvrage des Romains, et l'on pourrait très-bien lui appliquer ce que Plutarque disait des monuments d'Athènes au temps de Périclès : «Chacun d'iceux dès lors « qu'il fut parfait, sentoit déjà son antique quant à la beauté.» Une inscription rappelle qu'il a été consacré à l'utilité des peuples par Charles III, prince véritablement digne de mémoire, quoique rempli de ridicules et de manies, le seul grand roi des diverses branches de la maison de Bourbon depuis Louis XIV.

CHAPITRE XII.

Le Mont-Cassin. — Saint-Benoît. — Didier. — Cour. — Église. — Tugurio. — Orgue. — Monastère. — Réfectoire. — Bibliothèque. — Archives. — Correspondances des Papes et du Grand-Turc. — Lettres de Mabillon, de Montfaucon. — Gattola. — Portraits. — Chaise *balnearia*. — Tour de Saint-Benoît. — Religieux. — De la vie monastique actuelle.

Le Mont-Cassin, sur lequel saint Benoît jeta, l'an 529, les fondements de son célèbre monastère, après y avoir renversé le temple et la statue d'Apollon, ce berceau des ordres religieux de l'Occident, est comme le Sinaï du moyen âge et de l'histoire monastique; il rappelle la gloire de son grand législateur, chef fugitif d'une tribu de solitaires qui défrichaient le sol, et convertissaient, civilisaient et affranchissaient les peuples. Le monastère du Mont-Cassin conserve encore, au dehors et du bas de la montagne, quelque chose d'une citadelle; aspect que justifient les événements dont il fut le théâtre pendant les premiers siècles de son existence. Alors la vie de couvent n'était pas si tranquille; ces refuges soutenaient des siéges, et la nécessité obligeait de les fortifier; on voit le Mont-Cassin pillé par les Lombards en 589, et brûlé par les Sarrasins en 884; sans parler des visites armées des Croisés, et plus tard des déprédations des Normands. Aussi devint-il une véritable place forte, et ses abbés, qui avaient pris le titre d'évêques, eurent le titre féodal de premiers barons du royaume. Après les Barbares, les tremblements de terre vinrent attaquer le vénérable monument de saint Benoît, détruit de fond en comble en 1349 et 1649. Il fut généreusement secouru et relevé à la suite de ces divers désastres par plusieurs papes, parmi lesquels on distingue Urbain V (Guillaume de Grimoard), grand pape français, ami correspondant de Pétrarque, harangué, au nom de la république florentine, par Boccace qu'il sut un peu mieux apprécier que ce grand sénéchal de Naples qui l'avait envoyé manger à l'office; illustre

pontife qui, par sa science, sa piété, son goût des arts, faisait lui-même honneur à l'ordre de saint Benoît.

Le Mont-Cassin se rattache encore d'une manière éclatante à l'histoire des lettres, des sciences et des arts. On sait qu'au milieu du naufrage de la civilisation, ses religieux sauvèrent, par leurs copies, les ouvrages des grands hommes de l'antiquité; dès le XIe siècle, l'illustre abbé Didier, depuis pape Victor III, qui faisait copier par ses religieux Homère, Virgile, Horace, Térence, les *Fastes* d'Ovide, les *Idylles* de Théocrite, et plusieurs historiens grecs et latins, appelait de Constantinople des artistes grecs pour orner le monastère de mosaïques, et il préparait ainsi de loin l'époque de la renaissance.

L'on entre au Mont-Cassin par une longue et sombre grotte faite de cailloux, dans laquelle, selon la tradition, saint Benoît aurait habité. Le grand caractère de la cour et de l'escalier du premier parvis paraît encore plus imposant à la sortie de cette espèce de caverne. Si la grille avait été mise vis-à-vis de la façade (projet que la dépense empêcha d'exécuter), on n'aurait point joui, malgré la beauté du coup d'œil, d'un tel effet.

L'apparition de la brillante basilique et de son double parvis, au sommet d'une montagne et dans la solitude sauvage de l'Apennin, est merveilleuse; mais la magnificence de cette église et de ses riches chapelles est de mauvais goût, puisque l'architecture est du cav. Fanzaga, et la plupart des peintures des derniers maîtres de l'école napolitaine. De chaque côté de l'escalier du premier parvis sont les statues colossales de S. Benoît et de sa sœur jumelle sainte Scholastique, et sous les arcades du second celle de sa mère sainte Abbondanzia. Tous ces grands religieux du moyen âge, chantés si poétiquement par le Dante, et qui sont comme les demi-dieux, comme les héros de l'Homère chrétien, ont ordinairement des saintes pour mères et pour sœurs; ces aimables sœurs, compagnes de leur vie, ont part au culte que la dévotion leur rend: sainte Scholastique n'était pas moins chérie de saint Benoît que sainte Marceline de saint Ambroise; les douces vertus de ces femmes répandent sur l'histoire austère, laborieuse, des saints, un charme singulièrement tendre.

Les ouvrages remarquables de l'église sont : la porte du milieu, commandée à Constantinople par Didier, en 1066, et sur laquelle sont sculptés en lettres d'argent les noms des terres, châteaux et villages dépendants du monastère ; à la chapelle saint Grégoire, le tableau du saint, de Marc Mazzaroppi de San-Germano, mort jeune au commencement du XVIIe siècle, dont les principaux ouvrages sont au Mont-Cassin ; au-dessus de la petite porte de la nef latérale, le *Martyre de S. André*, du même ; à la nef du milieu, la *Consécration de l'église par le pape Alexandre II*, fresque vantée, de Giordano, que l'on y voit vêtu à l'espagnole, et qui est de petite taille ; la coupole, du malfaisant Corenzio ; l'autel orné de marbres, de pierres précieuses, d'albâtre, de noir et de vert antiques, de lapis-lazzuli et de brocatelle, au-dessus de l'église souterraine et des tombeaux de saint Benoît et de sainte Scholastique, regardé comme du dessin de Michel-Ange ; les deux mausolées, de Guidone Fieramosca, dernier prince de Mignano, et du fils de Laurent-le-Magnifique, Pierre, noyé à notre défaite du Garigliano et exilé depuis neuf années de sa patrie. Le second mausolée, élevé par Côme Ier, a cette inscription : *Petro Medici Magni Laurentii filio, Leonis X, pont. max. fratri, Clementis VII patrueli ; qui cum Gallorum castra sequeretur, ex adverso prœlio ad Liris ostium periit. Anno œtat. XXXIII*, et de beaux bas-reliefs de San Gallo.

L'église souterraine dite *il Tugurio e il Succorpo*, consacrée à saint Benoît et à sa sœur, dont les corps réunis y reposent, ainsi qu'à ses compagnons Maur et Placide, offrait diverses peintures de Marc de Sienne, aujourd'hui fort altérées par l'humidité. Le tableau de l'autel du saint est de Mazzaroppi. Le Tasse, lorsqu'il allait mourir à Rome, était descendu dans cette chapelle, afin d'y vénérer le corps de saint Benoît, auquel il avait une dévotion particulière ; il passa quelques jours au Mont-Cassin, cloître, manoir singulièrement propre à la rêverie poétique, qu'il était digne de chanter, ainsi que son illustre fondateur, devenu de nos jours, et malgré l'indifférence du siècle, le héros d'une

estimable épopée italienne [1], et que le Dante avait aussi admirablement célébré :

Quel monte, a cui Cassino è nella costa,
Fu frequentato già in su la cima
Dalla gente ingannata e mal disposta.
Ed io son quel che su vi portai prima
Lo nome di colui che 'n terra addusse
La verità che tanto ci sublima;
E tanta grazia sovra me rilusse,
Ch' io ritrassi le ville circostanti
Dall' empio colto che 'l mondo sedusse [2].

L'orgue si vanté de l'église du Mont-Cassin, avec le fracas de ses tonnerres et les fanfares de ses trompettes, m'a paru assez en harmonie avec le clinquant de l'architecture.

Le monastère du Mont-Cassin, véritable colonie religieuse et savante, réunissait dans son enceinte tous les arts, métiers et professions, logés à leur aise dans des bâtiments séparés. L'architecture des monastères, ainsi que l'a remarqué Fleury [3], est celle de la maison romaine. Comme chez les anciens, si la partie publique était grande et la partie privée petite, de même, dans le couvent, le vestibule, les portiques, la salle du chapitre, le réfectoire, tout ce qui sert à la communauté, est vaste, magnifique : la société seule compte, l'individu disparaît, et la cellule de l'abbaye ne tient pas plus de place que la chambre de Pompéi. Les monastères seuls avaient perpétué ces vénérables coutumes de l'antiquité, si opposées aux mœurs et aux usages de quelques époques modernes, où les besoins, où les jouissances de l'homme se sont étendues et multipliées à mesure que l'État et la société se rapetissaient.

1. *S. Benedetto*, poëme épique par le cav. A. M. Ricci (Pise, 1824). M. Ricci, déjà cité, ancien professeur d'éloquence sous l'administration française, est auteur d'un autre louable poeme épique, l'*Italiade*, des deux poëmes didactiques la *Georgica dei fiori* et *le Conchiglie*, de nombreuses poésies lyriques, d'idylles, de touchantes élégies sur la mort de sa femme, de petites odes anacréontiques, de discours en prose et qui prouvent l'étendue de ses connaissances et la variété de son talent.

2. *Parad.*; Can. XXII, 37.

3. *Mœurs des chrétiens.*

L'immense réfectoire a une belle *Multiplication des pains*, presque aussi large que la salle, commencée par François Bassano, et terminée par son frère Léandre, et surtout les seize figures originales du cav. d'Arpino, qui servirent pour les mosaïques de la coupole de Saint-Pierre, représentant le *Christ*, les *Apôtres*, la *Vierge* et *S. Jean-Baptiste*, données par lui, ainsi que quelques autres peintures, comme marque de sa dévotion envers le Mont-Cassin.

Le vaste local de la bibliothèque, bien éclairé, garni de belles armoires et des bustes de docteurs de l'ordre de Saint-Benoît, ne ressemble point au grenier dans lequel Boccace l'avait trouvée, et le savant bibliothécaire archiviste dom Ottavio Fraja, digne successeur des anciens religieux du Mont-Cassin, illustrés par leur ardeur à transcrire les manuscrits de l'antiquité, qui a retrouvé dans un de ses manuscrits de saint Augustin de nombreux passages inédits publiés à Rome, in-folio, en 1819, ce religieux éclairé n'a aucun rapport avec le moine grossier, gratteur et trafiquant de manuscrits, auquel le *Novelliere* eut affaire. Cette visite de Boccace au Mont-Cassin est rapportée par le commentateur du Dante, Benvenuto da Imola (*Parad.*, XII, 71). Malgré son mauvais latin, je ne puis résister au plaisir de citer ce joli récit, qui semble écrit sous la dictée de Boccace, le maître de Benvenuto. « *Volo ad clariorem intelligentiam hujus litteræ referre illud, quod narrabat mihi jocosè venerabilis præceptor meus Boccacius de Certaldo. Dicebat enim, quod cum esset in Apulia, captus fama loci, accessit ad nobile monasterium Montis-Casini, de quo dictum est. Et avidus videndi librariam, quam audiverat ibi esse nobilissimam, petivit ab uno monacho humiliter, velut ille, qui suavissimus erat, quod deberet ex gratia sibi aperire bibliothecam. At ille rigide respondit, ostendens sibi altam scalam : Ascende quia aperta est. Ille lætus ascendens, invenit locum tanti thesauri, sine ostio, vel clavi, ingressusque vidit herbam natam per fenestras, et libros omnes cum bancis coopertis pulvere alto. Et mirabundus cœpit aperire nunc istum librum, nunc illum, invenitque ibi multa et varia volumina antiquorum et peregrinorum librorum. Ex quorum aliquibus erant detracti aliqui quinterni,*

ex aliis recisi margines chartarum, et sic multipliciter deformati. Tandem miseratus, labores et studia tot inclytorum ingeniorum devenisse ad manus perditissimorum hominum, dolens et illacrymans recessit. Et occurrens in claustro, petivit a monacho obvio, quare libri illi pretiosissimi essent ita turpiter detruncati. Qui respondit, quod aliqui monachi volentes lucrari duos, vel quinque solidos, radebant unum quaternum, et faciebant psalteriolos, quos vendebant pueris; et ita de marginibus faciebant brevia, quæ vendebant mulieribus. Nunc ergo, o vir studiose, frange tibi caput pro faciendo libros. »

Quoique la bibliothèque compte dix-huit mille volumes, et quelques éditions des plus rares du XVe siècle, elle est fort inférieure aux célèbres archives, riches de huit cents diplômes originaux, priviléges, chartes des empereurs, des rois, des ducs et des divers princes et bulles des papes; les premiers qui remontent jusqu'au commencement du IXe siècle; les secondes du XIe; monuments de l'histoire politique, militaire, religieuse et monastique de ces temps barbares. Le plus ancien diplôme est celui d'Ajon, prince de Bénévent, daté de 884, en caractères lombards, et sur parchemin; il commence par ces mots : *Ajo Dei Providentia Longobardorum gentis princeps.* Un recueil de chartes lombardes est curieux : en tête de chaque diplôme, une miniature représente le prince couronné, assis avec le sceptre en main, ou debout avec l'épée et le bouclier, et environné de soldats armés de lances et de moines vêtus de robes de diverses couleurs.

Le plus ancien manuscrit est le *Commentaire d'Origène sur l'épître de saint Paul aux Romains*, de l'année 569, ainsi que le porte la souscription singulière du prêtre Donato, datée du *château de Lucullus*, sur l'emplacement actuel du château de l'Œuf, qui annonce qu'il l'a relu trois fois, quoique malade : *Donatus gratia Dei presbyter, proprium codicem Justino Augusto tertio post consulatum ejus in ædibus B. Petri in Castello Lucullano infirmus legi, legi, legi.*

Un manuscrit de Virgile, du XIVe siècle, copie d'un autre manuscrit en caractères lombards du Xe siècle, a des vers achevés

et suppléés qui ne sont point imprimés. Un manuscrit du Dante, du XIIIe siècle, in-4°, offre des variantes et notes inédites.

A la suite du livre de Boccace, *De claris mulieribus*, traduit en italien par Messer Donato de Casentino, par ordre de la *famosissima reina Giovanna di Puglia*, se trouvent deux lettres extraordinaires et peu connues; la première, de Mahomet II au pape Nicolas V; la seconde, qui est la réponse de celui-ci : ces lettres furent traduites de l'arabe en grec, du grec en latin, et du latin en italien. La lettre du sultan a ce protocole : « Roi des rois, seigneur des seigneurs, Machabeth (Mahomet), amiral, grand sultan Begri, fils du grand-sultan Marath, serviteur des sept Musaphy [1]; donne le salut; dont il est digne, à Nicolas, vicaire de Jésus-Christ crucifié par les Juifs. » L'objet de la lettre est d'arrêter les armements excités par le pape contre les Turcs qui avaient envahi une partie de l'Autriche, et menaçaient de descendre en Italie. Le sultan promet de se faire chrétien dès qu'il sera arrivé à Rome avec son armée. Mahomet était plus ambitieux que fanatique; ce n'était pas la première fois qu'il avait parlé d'embrasser le christianisme, et même lors de la prise de Constantinople, après avoir très-bien accueilli le nouveau patriarche, il lui demanda une exposition de la doctrine chrétienne, ne désirant, disait-il, que d'être éclairé. Il

1. Je dois à l'obligeance et à l'érudition de M. Reinaud, conservateur-adjoint au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, l'interprétation ci-après des titres de Mahomet : *Amiral* paraît l'équivalent des mots *khacan albahrayn*, ou monarque des deux mers, c'est-à-dire de la mer Noire et de la mer Méditerranée; *sultan Begri* répond à l'expression arabe *sultan Albarrayn*, ou sultan des deux continents, c'est-à-dire de l'Europe et de l'Asie; ces deux titres se retrouvent en tête de la plupart des actes de la chancellerie impériale et des monnaies ottomanes; *Marath* est pour *Mourad* ou *Amurat*; les sept *Musaphy* signifient les sept livres sacrés, ou plutôt les sept personnes auxquelles Dieu a fait successivement des révélations. Il est vrai que les musulmans reconnaissent huit de ces personnages privilégiés : Adam, Seth, Énoch, Abraham, Moïse, David, Jésus et Mahomet; mais on retrouve le même terme dans deux pièces du même Mahomet II existant par extrait aux archives du ministère des affaires étrangères, dans lesquelles Mahomet jure par les *sept livres*, ainsi que dans un manuscrit de la Bibliothèque royale (fonds de Saint-Germain 778); il faut lire alors *Mushaphy*. Cette lettre doit être de 1454 ou 1455.

énumère dans sa lettre ses forces et celles de ses alliés, et il annonce que la guerre qui lui serait suscitée par le pape n'aurait d'autre résultat que de répandre le sang chrétien qu'il doit conserver comme pasteur, et dont il aura un compte rigoureux à rendre à Dieu. La réponse du pontife commence ainsi : « Ni-« colas, serviteur des serviteurs de Dieu, salue cordialement « Machabeth, seigneur des Turcs et prince des infidèles. » Il lui déclare qu'en défendant les chrétiens et leurs terres, il ne fait que remplir son devoir. Il détaille longuement les cruautés de l'armée turque dans sa marche, depuis Constantinople, et montre qu'il n'est point la dupe de la feinte promesse de conversion et d'obéissance. Ces correspondances du pape et du grand-turc n'étaient pas rares dans le XVe siècle. Un autre grand pape, Pie II, écrivait dans le même sens à Mahomet II, et l'on connaît la correspondance criminelle d'Alexandre VI avec Bajazet II qui lui marchandait la vie de son frère Zizim, et lui demandait même pour un de ses protégés un chapeau de cardinal.

Un office de la Vierge et du Saint-Esprit a de charmantes miniatures exécutées, en 1469, par Barthélemy Fabius de Sandalio. Un recueil de belles miniatures représentant divers oiseaux sur parchemin, avec des vers écrits à la plume, fut exécuté, selon l'inscription, en 1686, par Joseph Soavi d'Ascoli.

Une collection considérable de lettres de Mabillon, Montfaucon, Ruinart, Muratori, Mazzocchi, Tiraboschi et autres savants, est fort intéressante. Ces lettres sont adressées à D. Érasme Gattola, archiviste et bibliothécaire, pendant quarante ans, du Mont-Cassin, le restaurateur des archives, né à Gaëte, en 1662, mort en 1734, auteur de l'Histoire, en 4 vol. in-fol., de l'Abbaye du Mont-Cassin, et oublié à tort dans nos dictionnaires historiques. Je me suis procuré une copie exacte de quarante lettres latines et italiennes de Mabillon et de Montfaucon ; elles traitent des ouvrages importants qui paraissent, des querelles théologiques du XVIIe siècle, des travaux de leur ordre, de sa rivalité avec les jésuites qu'ils ne ménagent point. J'attendrai des temps plus littéraires pour publier ces lettres qui honorent

l'érudition française, et peignent l'aimable simplicité de ces doctes religieux.

La salle des archives a quelques vieux portraits curieux, parmi lesquels un portrait du Dante que l'on dit d'après nature. La belle et antique chaise *balnearia*, de rouge antique, fut trouvée dans des bains à Sujo, sur les bords du Garigliano.

L'emplacement de la tour habitée par saint Benoît est encore vénéré. Une chapelle inférieure, ornée de mosaïques et de vieilles peintures, passe pour avoir été sa cellule. Une des peintures représente le saint lorsqu'il voit l'âme de sa sœur chérie, sainte Scholastique, monter au ciel sous la forme d'une colombe. Le tableau de l'autel, la *Vierge montrant Jésus-Christ à S. Benoît*, est de Mazzaroppi. Au-dessus, trois pièces offrent des tableaux de divers maîtres célèbres, consacrés la plupart à honorer la mémoire du saint.

Le Mont-Cassin, qui, dans les temps de barbarie, était devenu l'asile de tant de princes, de guerriers, de ministres, de personnages fameux, fut de nos jours plusieurs fois visité par un homme d'une grande et juste renommée oratoire, M. de Serre, que l'on y a regretté. Condamné au repos par la défiance et l'envie des partis, il y passa une fois six jours; il se promenait, me dit-on, il errait sous les arcades et sur les terrasses du monastère, jusqu'à quatre heures du matin. Sans doute que les orages politiques devaient alors lui sembler moins rudes que son isolement au milieu de ce cloître et dans la solitude de l'Apennin. Ainsi, le Mont-Cassin, après avoir recueilli les repentirs et les remords religieux du moyen âge, devait recevoir un jour le martyre de la tribune et de la vie publique.

L'abbé du Mont-Cassin était un homme aimable, poli, modéré. Les religieux, très-bonnes gens, sont d'ailleurs assez peu graves pour des bénédictins; ils aiment la chasse, dont les acquéreurs de leurs anciens bois leur ont laissé la permission, et ils vous demandent curieusement des nouvelles de la cantatrice de Saint-Charles et de l'opéra nouveau. Les études du noviciat, petit séminaire d'une douzaine d'enfants et de jeunes gens destinés à recruter le couvent, qu'ils dirigent, ne paraissent pas très-

fortes; c'est tout au plus si l'on y enseigne le grec, et je ne crois pas qu'il y soit question d'hébreu. Cette vie monastique, oisive, sans opulence, espèce de carrière sans vocation, de moyen de subsistance pour les fils trop nombreux d'anciennes maisons, semble aujourd'hui un véritable contre-sens; consacrée, ramenée à l'étude, refaite plébéienne, elle serait d'un puissant secours au catholicisme compromis par de maladroits amis, assailli de toutes parts, mais qui a en lui de quoi se défendre; une vaste réforme est devenue sur ce point indispensable; il ne s'agirait plus de dompter les moines sauvages disciplinés avec génie par saint Benoît, mais de faire travailler d'honnêtes paresseux et des hommes bien élevés.

Les environs du Mont-Cassin, volcaniques, quoique couverts de matières calcaires, sont fort curieux sous le rapport géologique. Le voyage d'Italie, si utile aux poëtes, aux érudits et aux artistes, n'est pas d'un moindre intérêt pour les savants.

CHAPITRE XIII.

San-Germano. — Théâtre. — Amphithéâtre. — Arce. — Arpino. — Maison de Cicéron. — Fullonica. — Cav. d'Arpino. — Théâtre Tullio. — Le P. San-Germano.

San-Germano, au pied du Mont-Cassin, offre de nombreuses et remarquables antiquités. Au lieu dit *il Crocefisso*, sont quelques restes de l'ancienne cité, et un bout de l'ancienne voie en basalte conserve l'ornière des chars comme à Pompéi. L'extérieur, les degrés du théâtre existent; la scène est détruite, et l'orchestre ensemencé. La plus importante de ces ruines est l'amphithéâtre, dit le *Colysée*, majestueux au dehors, mais où l'herbe croît à l'intérieur.

Arpino, l'ancienne patrie de Cicéron, qu'il a plusieurs fois surnommée tendrement son *Ithaque*, est voisine. Arce, sur la route, était la demeure de son frère Quintus. La belle villa de celui-ci, dans laquelle sa femme Pomponia, sœur d'Atticus, re-

cevait si mal son beau-frère, et les hommes invités à la fête du lieu par son mari [1], a été placée avec quelque vraisemblance à la *Fontana buona*, où l'on a trouvé un grand nombre de petites statues, de bustes, de vases, de peintures et de mosaïques.

La position d'Arpino sur une double colline est pittoresque. Une élégante inscription moderne rappelle sa fabuleuse fondation par Saturne, dont un bénédictin d'Arpino, le P. Clavelli, prétend avoir retrouvé l'urne cinéraire, et la gloire plus certaine de cette petite ville d'avoir vu naître Marius et Cicéron. Arpino abonde en antiquités. L'emplacement de la maison de Cicéron a été mis par une tradition fort incertaine dans la rue de la *Cortina;* il devait être plus probablement dans l'île du Fibrène, près d'Arpino, où MM. Didot ont établi une belle papeterie; l'aspect des lieux s'accorde encore assez avec la description qui précède le touchant passage du *De Legibus* sur cette même maison: *Quid plura? Hanc vides villam, ut nunc quidem est, latius ædificatam patris nostri studio; qui, quum esset infirma valetudine, hic fere ætatem egit in litteris. Sed hoc ipso in loco, quum avus viveret, et antiquo more parva esset villa, ut illa Curiana in Sabinis, me scito esse natum. Quare inest nescio quid, et latet in animo ac sensu meo, quo me plus hic locus fortasse delectet: siquidem etiam ille sapientissimus vir, Ithacam ut videret, immortalitatem scribitur repudiasse* [2].

La maison de Marius pouvait s'élever, dit-on, à la même place que le beau palais en ruine du *Castello*.

Quelques inscriptions constatent l'existence de plusieurs *fullonica* (ateliers de foulons et de teinturiers), détail singulier qui prouve que la ville ancienne avait le même genre d'industrie que la ville nouvelle, où l'on fabrique beaucoup d'une sorte de drap commun et à poil appelé *peloncino;* les eaux limpides du Fibrène convenant toujours à cette industrie.

Les diverses églises et galeries particulières d'Arpino offrent des tableaux et des dessins du Gioseppino, dit le cav. d'Arpino. La maison qu'il habitait, hors de la porte de l'*Arco*, a, au plafond,

1. *Epist. ad Attic.* lib. v, 1.
2. Lib. II.

un *Phaéton* de cet artiste de talent, mais corrupteur du goût, et qui a été appelé assez justement le cav. Marin de la peinture.

Il y a de l'aisance à Arpino; les *dilettanti* y sont nombreux, et l'on y exécute sur le neuf et joli théâtre *Tullio*, les ouvrages de la composition de ces amateurs distingués.

Arpino est la patrie du savant et zélé missionnaire, le P. San-Germano qui habita l'Inde de 1782 à 1808, termina l'église de Rangoun, le seul port de l'empire barman, autrefois ouvert aux Européens, dirigea le collége dont il avait aussi achevé la construction, établissement florissant et civilisateur qui fournit au pays des prêtres, des médecins, des ingénieurs et des pilotes. Les services rendus par le P. San-Germano avaient inspiré une telle estime au vice-roi et à la vice-reine de Rangoun, qu'ils visitaient le collége et même l'église pendant les cérémonies; la princesse montrait même une vive inclination à embrasser la foi catholique. La carte du port, dressée avec précision par le P. San-Germano pour la Compagnie des Indes, lui mérita une pension de l'Angleterre dont Rangoun devint bientôt une des plus importantes conquêtes. Revenu en Italie, l'année 1808, le P. San-Germano comptait retourner en Orient, si la guerre l'eût permis. Il s'établit alors à Arpino, et, nommé directeur du collége des Barnabites, il s'occupait de recueillir les documents qu'il avait rassemblés pendant son long séjour à Rangoun et en d'autres parties de l'empire barman, lorsqu'il mourut en 1819. C'est à Rome, mais aux frais et sous les auspices de la Société asiatique de Londres, qu'a été publiée en 1833 la Description de l'empire barman du missionnaire catholique, tableau regardé comme le plus exact, le plus positif qui ait encore paru de l'état intellectuel et moral de cette contrée et dont la traduction est due à M. W. Fandy; exemple honorable et consolant de cette fraternité chrétienne et scientifique qui doit réunir les esprits généreux et élevés. Chose merveilleuse! le missionnaire, le barnabite, compatriote de Cicéron, a, par la seule puissance de sa doctrine, parlé à des peuples reculés qui n'ouïrent jamais le nom de l'orateur romain : la charité va plus loin que l'éloquence et la philosophie.

CHAPITRE XIV.

Isola di Sorra. — Vallée du lac Fucin. — Mont Velino. — Lac. — Émissaire. — Albe. — Antiquités. — Église Saint-Pierre.

La vallée du lac Fucin est aujourd'hui un des points de l'Italie les plus dignes de la visite du voyageur instruit, et elle a pris rang à côté de la vallée de Tivoli, des collines d'Albano et du rivage de Pæstum.

L'*Isola di Sorra*, sur la route, offre les sites les plus variés et une double, majestueuse et bruyante cascade formée par le Liris.

Le lac Fucin, circulaire, de seize milles de diamètre et de quarante de tour, abondant d'excellents poissons, est ceint d'un harmonieux amphithéâtre de collines couvertes de bourgs et de villages et couronnées d'une florissante végétation. Abritée par la masse du mont Velino, le point culminant de l'Apennin, et qui s'élève de deux mille trois cent quatre-vingt-treize mètres au-dessus du niveau de la mer, la contrée jouit d'un climat salubre et tempéré.

Le grandiose émissaire de Claude tombe dans le Liris après avoir traversé le mont Salviano, l'espace de trois mille cinq cents mètres. Ce monument d'un empereur imbécile, le plus large, le plus creux, le plus long de tous les émissaires connus, supérieur même à l'émissaire grec du lac Copaïs en Béotie, fut percé en onze années par trente mille esclaves, et il excite la vive admiration des ingénieurs et des antiquaires.

C'est dans la vallée du lac Fucin qu'avait été fondée la puissante colonie d'Albe chez les Èques, aujourd'hui misérable village de cent cinquante habitants. Charles d'Anjou exploita, ravagea ses ruines afin de bâtir le superbe monastère de Templiers qu'il élevait près de Scurgola en souvenir de sa victoire sur l'infortuné Conradin, et dont les vastes débris se voient encore. Albe, place forte, antique, conserve des restes de rem-

parts, de tours et de quelques ouvrages extérieurs, constructions romaines d'une étonnante solidité. C'est auprès de la tour principale sur la cime d'une des trois collines de l'ancienne ville que s'est groupée la population moderne.

Le temple de la colline Saint-Pierre est aussi un très-remarquable ouvrage romain, mais antérieur à la conquête de la Grèce et lorsque tout à Rome était toscan. Malgré sa transformation en basilique chrétienne, dédiée à saint Pierre, qui l'a mutilé, l'édifice reste intéressant pour l'art. Les trois nefs sont séparées par dix-huit colonnes corinthiennes de marbre; un ambon de marbres précieux est un de ces ouvrages dits alexandrins, de l'empereur Alexandre Sévère, qui avait imaginé ou perfectionné cette sorte de marqueterie. La balustrade du chœur, ornée de mosaïques et d'élégantes colonnettes, est de la main des célèbres Cosmati, famille qui, pendant plus de trois siècles, pratiqua et enseigna avec honneur la sculpture et la mosaïque à Rome.

CHAPITRE XV.

Route de Rome. — Averse. — Hôpital. — Vin. — Capoue. — Amphithéâtre. — Cathédrale. — Ancienne Minturnes. — Voie Appienne. — Garigliano. — Gaète. — Castellone. — Villa; — Tombeau de Cicéron. — Fontaine Artachia. — Itri. — Fondi. — Mort d'Esménard.

Averse était célèbre par son hôpital de fous qui ne paraissait point aux étrangers digne de sa réputation. Son unique mérite fut peut-être d'avoir le premier, en Italie, délivré ces infortunés des liens dont ils étaient garrottés. Averse était l'antique Atella, renommée par ses farces satiriques, espèce de commencement du théâtre latin, jouées, a-t-on prétendu, en langue osque, l'ancienne langue vulgaire de l'Italie, et qui s'y conserva en partie, lors même que l'idiome du Latium devint dominant avec la puissance romaine.

C'est au couvent de Saint-Pierre, à Majella, l'ancien château,

que fut étranglé et jeté par la fenêtre André, le mari de la reine Jeanne, et que périt aussi Jeanne elle-même et Charles de Duras, son second époux, complice du meurtre.

Le vin mousseux d'Averse, dit *asprino*, a été cité par Redi, dans son dithyrambe, et on le donne pour du vin de Champagne aux amateurs peu exercés.

Le magnifique amphithéâtre de Capoue montre quelle était la richesse, la puissance de cette reine de la Campanie, dont la civilisation étrusque avait de longtemps devancé celle de Rome. Il a été regardé comme le plus ancien et le modèle de tous les autres amphithéâtres. Les Campaniens avaient inventé les combats de gladiateurs. Cicéron prétend que la fertilité du sol produisit la férocité des habitants, effet extraordinaire, mais que d'autres exemples expliquent : combien de fois le sang n'a-t-il pas coulé au milieu des banquets, des fleurs et des parfums! La république de Capoue fut traitée par les Romains avec une barbarie inouïe dans l'histoire; le peuple, réduit à l'esclavage, fut vendu à l'encan, et les sénateurs, battus de verges, furent décapités. Et cependant le plus doux des hommes, Cicéron, n'a pas craint d'approuver de pareilles horreurs, qu'il attribue plutôt à la prudence qu'à la cruauté, *non crudelitate... sed consilio.* Les voluptueux et sanguinaires Capouans firent, les premiers, usage du *velarium* (voile de soie de diverses couleurs tendu au-dessus de l'amphithéâtre pour préserver du soleil), ce qui leur valut des Romains le reproche de mollesse, quoique ceux-ci n'aient point tardé à user aussi du *velarium*. L'amphithéâtre de Capoue est aujourd'hui le seul qui offre au centre quelques constructions dont l'usage n'est point encore expliqué. Florus exprime spirituellement l'erreur commune réfutée par Montesquieu sur le séjour prolongé d'Annibal à Capoue, lorsqu'il dit qu'il aima mieux jouir qu'user de la victoire, *cum victoria posset uti, frui maluit.* Capoue fut rebâtie par Jules César qui y établit une colonie; elle fut brûlée, en 840, par les Sarrasins, et l'amphithéâtre, construit par la colonie de César, réparé, embelli sous Adrien, et dédié à Antonin-le-Pieux, devint une citadelle. Assiégés par l'évêque de Naples, Athanase, les Sar-

rasins s'y défendirent, et alors périrent les statues, les colonnes renversées, et croulèrent les murs et les arcades. Pour ajouter à cette destruction, les ruines fournirent les matériaux du dôme, du clocher et de la tour des princes de Conca.

La nouvelle Capoue est une espèce de place forte qui pourrait être rasée sans beaucoup d'inconvénients puisqu'elle ne se lie à aucune opération stratégique, et n'est susceptible que d'une faible résistance. Il y existe une école d'application pour l'artillerie et le génie.

La cathédrale, gothique, a de nombreuses colonnes de granit antiques. Une *Piété* et le *Christ au tombeau*, de la chapelle souterraine, statues vantées par Lalande et les autres voyageurs, comme du Bernin, ne sont ni bonnes, ni de lui, mais de son élève Vaccaro.

Le fabuleux et poétique Liris, après avoir successivement porté, dans l'antiquité, divers noms, prit, vers le XIe siècle, le nom barbare de Garigliano. Son cours n'est ni moins lent ni moins triste qu'au temps d'Horace :

Non rura, quæ Liris quieta
Mordet aqua, taciturnus amnis.

Il a reçu, en 1832, son nouveau pont de fil de fer, ouvrage de M. Girard, et le premier qu'aura vu l'Italie. Ces constructions de l'industrie actuelle, fort utiles sans doute, et préférables aux vieux bacs et aux ponts vacillants de bateaux, devront toutefois contraster avec la richesse des matières, la majesté et les souvenirs des monuments antiques. C'est sur les bords pittoresques du Garigliano, position militaire formidable, que l'armée française fut défaite par Gonzalve. Machiavel, donnant des nouvelles de cette guerre à son gouvernement qu'elle intéressait, écrit que « du côté des Français il y a l'argent et de meilleures troupes; du côté des Espagnols il y a la fortune. » Brantôme, plus courtisan et intéressé que Français, qui se repent plus d'une fois de ne s'être point attaché à une cour étrangère, éprouve, au sujet de ce revers, un mouvement plus patriotique qu'il ne lui appartient, lorsqu'il s'écrie, avec une sorte de sen-

sibilité et d'imagination : « Hélas ! j'ay veu ces lieux-là derniers, « et mesmes le Garillan, et c'estoit sur le tard, à soleil couchant, « que les ombres et les manes commencent à se paroistre comme « fantosme plustost qu'aux autres heures du jour, où il me sem- « bloit que ces âmes généreuses de nos braves François là morts « s'eslevoient sur la terre et me parloient, et quasi me respon- « doient sur mes plaintes que je leur faisois de leur combat et « de leur mort[1]. »

Ici commence la voie Appienne, la plus ancienne, la plus noble des voies antiques, surnommée la reine des voies romaines (*regina viarum*), qui a rendu immortel le nom du vieux, sévère et aveugle censeur Appius Claudius, décorée autrefois de somptueux mausolées, de temples, d'arcs de triomphe et d'autres monuments, qui s'étendait jusqu'à Bénévent et Brindes, et dont l'entretien, dont la réparation fut un des titres de gloire de César, d'Auguste, de Vespasien, de Domitien, de Nerva, de Trajan et de Théodoric.

Entre le Garigliano et Mola sont les restes d'un aqueduc, d'un théâtre et d'un bel amphithéâtre, ruines de l'ancienne Minturnes, dont les marais et les roseaux cachèrent Marius.

Gaète, avec ses vergers d'orangers et de citronniers sur le bord de la mer, est d'un aspect ravissant. Les femmes, belles et mises d'une manière pittoresque, portent dans leurs cheveux de jolies tresses en rubans; ces cheveux, au lieu d'être de ce noir éclatant des Italiennes, sont à peu près, comme ceux d'Alcine[2], d'un châtain presque clair. Il y a quelques restes d'un théâtre, d'un amphithéâtre, d'un temple de Neptune et des villa de Scaurus et d'Adrien. C'est sur ce même rivage que Lælius et Scipion faisaient des ricochets, et revenaient aux jeux de l'enfance, comme d'autres hommes célèbres.

Le baptistère de la cathédrale de Gaète, antique monument, offre un beau bas-relief. Le clocher est remarquable, ainsi que la célèbre colonne à douze faces, avec l'indication des vents en grec et en latin.

1. Vie de Gonzalve de Cordoue.
2. *V.* liv. XI, chap. V.

La citadelle de Gaète est illustrée par deux belles défenses : la première de 1501, la seconde de 1806. Elle offre de loin, au sommet de sa hauteur, la tour pittoresque, appelée *tour de Roland*, d'après l'habitude italienne de donner le nom du paladin de Charlemagne à certains vieux et grands édifices. Ce monument est antique, et l'inscription a prouvé qu'il était le tombeau de L. Munatius Plancus.

Castellone de Gaète, dans une délicieuse situation, est l'ancienne Formie ; une partie des murs et une porte existent encore. La célèbre villa de Cicéron, dont l'emplacement fait aujourd'hui partie de la propriété d'un homme érudit[1], était entre Mola et Castellone. On rapporte que le roi de Naples, Alphonse V d'Aragon, assiégeant Gaète, et les pierres dont alors on chargeait les grosses pièces venant à manquer, ce roi, justement surnommé le *Magnanime*, refusa d'en tirer de l'édifice antique qui passait pour la maison de Cicéron, et déclara qu'il aimait mieux laisser son artillerie inactive que de profaner et détruire la maison d'un tel philosophe et d'un tel orateur. Le haut monument en ruine, dit *Torre di Cicerone*, n'est point, comme on le répète, le tombeau de Cicéron, ni même le temple qu'il avait élevé à Apollon, ainsi que l'a prétendu l'abbé Chaupy. Le tombeau élevé au grand orateur de Rome par ses affranchis, serait, d'après de nouvelles conjectures, le vaste mausolée rectangulaire dont les débris se trouvent au pied du mont Acerbara, vis-à-vis la tour, à droite de la voie Appienne[2]. Marius, dans sa prison de Minturnes, est respecté par le Cimbre ; Cicéron meurt de la main du tribun Popilius, qu'il avait défendu : le barbare, avec son instinct sauvage, était plus facile à émouvoir que le Romain, agent des triumvirs, et le père de la patrie devait succomber près des lieux où se sauva le proscripteur de Rome.

C'est au même endroit où périt Cicéron que fut pris et trahi,

1. M. le prince Caposele. *V.* sa lettre à madame Brun, de Copenhague, intitulée *Antichità Ciceroniane ed iscrizioni esistenti nella villa Formiana in Castellone di Gaeta*. Naples, 1817, pl. in-8.

2. *V.* les *Antichità*, p. 17 et suiv.

par le seigneur d'Astura, le jeune Conradin : ce bord enchanté semble funeste à l'innocence et au génie.

Malgré les préventions, toujours un peu suspectes, de la propriété, la fontaine Artachia, près de laquelle Ulysse rencontra la fille d'Antiphates, roi des Lestrigons, qui allait y puiser, pourrait bien être dans la petite villa déjà citée ; et illustrée par les traces de la maison de Cicéron[1].

Itri était l'ancienne *urbs Mamurrarum* d'Horace, où il coucha chez Murena, et soupa chez Capiton :

Murena præbente domum, Capitone culinam.

Le sol est d'un rouge foncé ; la vallée, sauvage.

Fondi, ville ancienne, est aujourd'hui du plus triste aspect ; elle fut détruite de nouveau et brûlée par le fameux corsaire Barberousse II, furieux de n'avoir pu enlever la belle et spirituelle Julie Gonzaga, veuve de Vespasien Colonne, comtesse de Fondi, afin de l'offrir à Soliman II : Julie, surprise au milieu de la nuit et saisie nue dans son lit par un gentilhomme que sa jalouse et ingrate pudeur fit ensuite punir de mort, n'avait eu que le temps de sauter par la fenêtre, de se jeter sur un cheval et de gagner la montagne.

La classe où saint Thomas enseignait la théologie à Fondi était en réparation lorsque je la visitai, et elle a dû, je crois, devenir une chapelle. On montre aussi sa chambre, son puits et un oranger à demi desséché, qu'il aurait planté par la tête, phénomène aujourd'hui reconnu très-possible. Ce noble végétal convenait à saint Thomas, comme le cyprès à saint Dominique[2].

C'est à l'une des rapides descentes de cette route, que fut renversé au milieu des rochers le chantre de la *Navigation*, mort à Fondi six jours après, tandis que son compagnon de voiture, l'excellent Granet, ne ressentit rien. L'académicien, successeur d'Esménard, rappela ingénieusement cette catastrophe par le trait suivant : « *Muses propices*, disait Horace, *vous « veillez toujours sur celui qui assiste à vos chœurs, qui boit l'eau*

1. *V.* les *Antichità*, p. 35 et suiv.
2. *V.* liv. VIII, chap. VI.

« *pure des fontaines sacrées : sous votre conduite il traverse avec* « *sécurité les sentiers escarpés du pays des Sabins.* Ce doux oracle « du prince des lyriques devait donc être démenti presque aux « mêmes lieux où il fut inspiré[1]. »

CHAPITRE XVI.

Suite de la route de Rome. — Mesures contre les brigands. — Garbaroni. — Terracine. — Palais de Théodoric. — Port. — Cathédrale. — Marais Pontins. — Monte-Circello. — Murs, temples de Cora. — Velletri. — Genzano. — Larricia. — Palais Chigi. — Église. — Albano. — Tombeaux. — Galerie. — Castel-Gandolfo. — Lac. — Émissaire. — Superstition patriotique de Rome. — Nymphée. — Palais. — Église. — Villa Barberini. — Vue de la campagne de Rome.

Les mesures contre les brigands *étaient*, sur la route de Rome, véritablement formidables en 1826. Cette route avait alors l'aspect d'un long camp, tant les postes y étaient rapprochés. La capitulation de Garbaroni, le dernier des brigands romains, avait contribué à l'extinction ou plutôt à la suspension du brigandage. Garbaroni, d'abord mis au château Saint-Ange, fut depuis transféré à Civita-Vecchia, afin de le dérober à la curiosité des voyageurs, dont plusieurs même croyaient devoir lui faire des présents. Il prétendait avoir été calomnié et n'avoir tué que, TRENTE-CINQ PERSONNES, au lieu des centaines qu'on lui attribuait. L'éducation morale du peuple, son bien-être, seraient très-préférables à tous ces remèdes extérieurs et violents, à tous ces cosmétiques de la force et de la police qui répercutent le mal au lieu de le guérir.

Terracine, la première ville de l'État romain, est l'ancienne et opulente ville des Volsques, Anxur, dont le pillage enrichit l'armée romaine du tribun militaire Fabius Ambustus. Sa colline escarpée offre encore l'aspect éclatant peint par Horace :

Impositum saxis late candentibus Anxur.

1. *Discours de réception de M. Ch. Lacretelle.*

Les ruines du palais dit de Théodoric, du commencement du Ve siècle, d'où la vue est admirable, sont un monument curieux de la construction des édifices romains des premiers temps de la décadence.

Les restes du port antique et atterri de Terracine, dont la circonférence est de onze cent soixante mètres, prouvent qu'il avait été établi pour une navigation étendue et très-active; on y remarque encore les modillons de marbre percés de trous dans lesquels entraient les câbles auxquels les navires étaient amarrés. Le môle, ou mur d'enceinte, paraît, même aujourd'hui, d'une surprenante solidité. On ignore l'époque de l'auteur de la fondation de ce port, monument de la civilisation, de la puissance et de la richesse de l'ancienne Terracine, mais il doit être regardé, par le genre de sa fabrique réticulaire, comme un des premiers régulièrement construits en Italie.

La cathédrale offre plusieurs belles colonnes cannelées de marbre blanc qui proviennent d'un temple d'Apollon, et d'autres colonnes antiques.

Un splendide palais, de vastes greniers et autres bâtiments construits par Pie VI, annoncent les travaux hardis de ce pape pour le desséchement des marais Pontins, ainsi que la fertilité de ces plaines insalubres, un peu trop redoutées par les voyageurs qui ne font que les traverser. La formation de nombreux canaux, la direction uniforme du canal de la ligne Pie (*linea Pia*), quelques établissements maritimes comme du temps des anciens, seraient les meilleurs moyens de rendre la prospérité à cette côte marécageuse, autrefois si peuplée, si florissante, et qui, selon Pline, avait compté jusqu'à vingt-trois cités[1].

Le Monte-Circello, à l'extrémité occidentale des marais Pontins, mérite une course du voyageur poëte, antiquaire, minéralogiste ou botaniste. Cet ancien cap de Circé, roche calcaire à pic que tout annonce avoir été baignée par les flots, conserve encore la *grotta della Maga*, une de ces vastes cavernes d'où l'on extrait le marbre et l'albâtre. Au sommet, quelques débris

1. *V.* le beau travail de M. de Prony *Des Marais Pontins*. Paris, impr. roy., 1814, in-4°.

et substructions paraissent appartenir à l'ancien temple du soleil. On remarque que les troupeaux de porcs sauvages sont encore assez nombreux sur ce rivage. Il n'est pas d'humain qui puisse se vanter d'une généalogie plus antique que celle de ces bêtes, puisqu'elles descendent des compagnons d'Ulysse, et que leurs ancêtres ont été chantés par Homère. On citait en Bretagne les cochons nobles de MM. de Rohan; ils sont d'une bien petite famille à côté de ceux-là. Circé est la plus ancienne des botanistes, selon Bernardin de Saint-Pierre, qui croit que pas une des plantes connues de son temps ne s'est perdue, ainsi qu'on peut en juger par son herbier, qu'Homère nous a en quelque sorte conservé [1]. Ces plantes doivent se retrouver surtout au Monte-Circello, qui en produit de très-variées. Une jeune et aimable dame de Terracine, madame Élisabeth Fiorini, est célèbre en Italie par ses talents comme *botaniste*; non moins savante que la fille du Soleil, ses *enchantements* sont moins redoutables. Madame Fiorini, élève de l'illustre minéralogiste Brocchi, s'est occupée avec zèle de la Flore des marais Pontins, et l'on cite un certain nombre de plantes découvertes et très-bien classées par elle.

La petite ville de Cori, l'ancienne Cora, outre ses antiques murs qui résistèrent longtemps aux Romains, a ses deux superbes temples d'Hercule et de Castor et Pollux. Le premier élevé sous le règne de Claude, regardé pour sa légèreté comme le plus parfait modèle de l'ordre dorique grec, et merveilleusement posé sur un soubassement de rocher tout à fait isolé; le second, dont il ne reste que deux *colonnes corinthiennes* et l'*inscription*.

Velletri, mal bâtie, est remarquable par la beauté vraiment extraordinaire des femmes, leur joli costume, et le magnifique escalier de marbre de l'ancien palais Lancellotti. L'architecte est Martin Lunghi le vieux, le plus habile des trois architectes de ce nom, et supérieur à son fils et à son petit-fils. A l'église de Sainte-Marie *dell' Orto*, on cite comme un tableau d'un bon dessin et d'un bon coloris, la *Vierge*, *l'enfant Jésus*, avec des

[1] *Études de la nature*, t. I, 239.

anges vêtus à la romaine, ouvrage de Rositi, peintre de Forli, du XVIe siècle. Les *Atti della società Volsca Velliterra*, publiés à Velletri et qui forment jusqu'ici deux volumes in-8°, renferment d'érudits mémoires et les biographies des savants académiciens.

Le joli lac Nemi, que sa forme et la limpidité de ses eaux avaient fait appeler gracieusement par la mythologie le *miroir de Diane* (*speculum Dianæ*), est bordé d'une riante et forte végétation de fleurs et d'arbres. A côté est Genzano, de quatre mille habitants, renommé pour son air, son vin, ses poires et ses charmantes mosaïques en fleurs dont le pavé des abords de sa vaste église est orné le jour de l'octave de la Fête-Dieu : décoration brillante, qui montre un certain goût et une sorte de sentiment de l'art jusque dans une petite ville.

La moderne Larricia, de mille âmes, occupe la place de la forteresse de l'antique Aricie, dont plus bas se voient quelques ruines et des restes de la voie appienne détruite en 1791 afin de paver la nouvelle route.

Le sévère palais Ghigi, et l'église, sont des ouvrages les plus distingués du Bernin. La coupole de cette dernière est ingénieuse, mais les détails sont trop prodigués à la voûte. On peut remarquer dans ces deux beaux édifices le caractère du talent de Bernin, architecte supérieur par l'effet et la disposition, mauvais par les détails.

Albano est le séjour d'été (*villeggiatura*) le plus recherché des environs de Rome. La population monte à cinq mille habitants. Sur la porte de l'église Sainte-Marie de la Rotonde, sont de magnifiques ornements de marbre sculpté en feuilles d'acanthe, pris de quelque édifice antique. Les deux ruines, dites le *tombeau d'Ascagne*, le fondateur d'Albe-la-Longue, et le *tombeau des Horaces et des Curiaces*, durent être de magnifiques mausolées. Ce dernier, très-probablement étrusque, du temps de Tarquin, a récemment été donné pour le tombeau d'Aruns, fils de Porsenna, et par d'autres archéologues pour le cénotaphe consacré à Pompée par Cornélie : les cinq cônes qu'il présente feraient allusion aux cinq victoires du capitaine romain.

La *Galerie*, belle avenue de chênes verts, conduit d'Albano à Castel-Gandolfo. Le lac qui remplit le cratère presque ovale d'un ancien volcan, offre encore son superbe émissaire, canal souterrain, long d'une demi-lieue, creusé dans la montagne, qui, après 2230 ans, atteste la puissance de Rome dès les premiers siècles de son origine, monument de cette superstition patriotique qui contribua tant à sa grandeur[1]. Une Nymphée, dite par les paysans *grotta di Bergantino*, et par les savants *bain de Diane*, construction réticulaire en forme de grotte, autrefois destinée à prendre le frais, et qu'enveloppe une vigoureuse végétation, est d'un aspect singulièrement pittoresque.

Le gros village de Castel-Gandolfo ne remonte qu'au XIIe siècle. Le simple palais est l'unique maison de campagne que possède le pape. La cathédrale, consacrée par le pape Alexandre VII à saint Thomas de Villeneuve, et ouvrage du Bernin, a, au maître-autel, un tableau de Pierre de Cortone, et une *Assomption*, de Carle Maratte, peintres de l'époque de la décadence du goût, comme l'architecte du palais, Charles Maderne.

Les vastes jardins de la villa Barberini offrent des restes considérables de la maison de campagne et des thermes de Domitien, mêlés de beaux arbres. On y domine toute la campagne de Rome, désert inculte, parsemé de ruines, d'où la ville pontificale, avec ses dômes dorés, ses colonnes de marbre, ses obélisques de granit, ses palais immenses, apparaît comme une majestueuse oasis de monuments.

1. On se rappelle la prophétie du vieil Aruspice étrusque que le sénat fit habilement confirmer par l'oracle de Delphes. Cette prophétie, qui a bien l'apparence d'une fable concertée, annonçait que les Romains ne s'empareraient point de Veies si la crue extraordinaire du lac, qui avait eu lieu sans qu'il fût tombé de pluie et par un temps très-sec, ne trouvait une issue, sans toutefois se jeter dans la mer. Cette dernière partie de l'oracle était un moyen employé par le gouvernement de Rome afin de prescrire avec plus d'autorité les irrigations si utiles à l'agriculture. Cicéron paraît assez le croire lorsqu'il dit : *Ita aqua albana deducta ad utilitatem agri suburbani non ad arcem urbemque retinendam* (*De Divinit.*). Ce travail avait encore un but d'utilité militaire, puisqu'il forma les soldats à l'art des mines, ainsi qu'on le vit par celle qu'ils poussèrent jusque sous la citadelle de Veies, et qui décida du sort de la place.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME DEUXIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

BOLOGNE.

CHAPITRE Ier. — Bologne. — Sa distinction. 1

CHAPITRE II. — Université. — Professeurs. — Femmes-docteurs. — Antiques. — Bibliothèque. — Jardin agrario. — Jardin botanique. 2

CHAPITRE III. — Galerie. — Carraches. — Dominiquin. — Guide. — Sainte-Cécile. 9

CHAPITRE IV. — Saint-Pétrone. — Portes. — Tribolo. — Méridienne. — Properzia de' Rossi. — Plans. — Cathédrale. — Benoît XIV. 14

CHAPITRE V. — Saint-Jacques. — Saint-Martin. — Beroalde. — Mausolée Salicetti. — L'Oratoire. — San-Salvatore. — Monument au Guerchin. — *Corpus Domini*. — Saint-Paul. 19

CHAPITRE VI. — Saint-Dominique. — Tombeau du saint. — Nicolas de Pise. — Gain des artistes. — Tombeau de Taddeo Pepoli et du roi Enzius, du Guide et d'Élisabeth Sirani. — Mausolée Tartagni. — Le comte Marsigli. — Cloître. — Inquisition de Bologne. — Bibliothèque Magnani. — Clôture des bibliothèques d'Italie. 28

CHAPITRE VII. — Sainte-Lucie. — Manuscrit-relique. — Moines, religieuses-artistes. — Servi. — Saint-Jean in Monte. — Saint-Étienne. — Saint-Barthélemy di porta Ravegnana. — Sainte-Marie della Vita. — Le bienheureux Buonaparte. — Portrait de Louis XIV sur un autel. — Oratoire. — Bas-reliefs de Lombardo. 33

CHAPITRE VIII. — Palais de l'ancienne commune. — Palais du Podestat. — Fontaine. — Palais del Pubblico. — Forces militaires pontificales. — Portique de' Banchi. 37

CHAPITRE IX. — Palais Fava ; — Magnani. — De la réforme des Carraches. — Palais Bentivoglio. — Palais Piella. — Bocchi. — Palais Marescalchi ; — Zambeccari ; — Bevilacqua ; — Bacciocchi ; — Hercolani. — Honoraires du Guerchin. — Palais Malvezzi Bonfioli ; — Sampieri ; — des *Stracciaiuoli*. 40

CHAPITRE X. — Maisons Rossini ; — Martinetti. 47

CHAPITRE XI. — Opéra. — Théâtre Contavalli. — Tabarin. 49

CHAPITRE XII. — Douane. — Colleges d'Espagne; — des Flamands. — Bâtards. — Scuole. — Collége Venturoli. 51
CHAPITRE XIII. — Tour des Asinelli. — Vue. — La Garisenda. 53
CHAPITRE XIV. — Environs. — Saint-Michel *in Bosco*. — *Madonna di San-Luca*. — Campo-Santo. — Suicides. 56

LIVRE NEUVIÈME.

MODÈNE. — PARME. — MANTOUE.

CHAPITRE Ier. — Reno. — Modène. — Palais ducal. — Galerie. — Bibliothèque. — Musée lapidaire. — Autographes. 60
CHAPITRE II. — Cathédrale. — Clocher. — *Secchia rapita*. — Saint-Augustin. — Muratori. 66
CHAPITRE III. — Théâtre. — Tragédies d'Alfieri. 69
CHAPITRE IV. — Reggio. — Tradition fausse de la maison de l'Arioste. — Cathédrale. — Clementi. — Saint-Prosper. — Madonna della Ghiara. — Bibliothèque. — Musée Spallanzani. — Théâtre. — Canossa. 70
CHAPITRE V. — Parme. — Bibliothèque. — Infants ducs de Parme. — Musée lapidaire. — Velleja. 75
CHAPITRE VI. — Galerie. — Corrège. — Colosse Farnèse. 79
CHAPITRE VII. — Cathédrale. — Gothique italien. — Coupole. — Baptistère. — Emblèmes païens mêlés aux symboles chrétiens. 84
CHAPITRE VIII. — Saint-Jean. — Coupole. — Saint-François. — Saint-Sépulcre. — Paciaudi. — Curés italiens. — L'Annunziata. — Le P. Affò. — Bibliothécaires de Parme. — Les Capucins. — Asdente de' Denti. 88
CHAPITRE IX. — Steccata. — Le Parmesan. — Alexandre Farnèse. — Souveraineté de Parme. — Destruction des villes anciennes. — Chambre du Corrège. — Frugoni. — Anachronismes commandés. 95
CHAPITRE X. — Palais ducal. — Toilette de S. M. — Berceau du roi de Rome. — Théâtre Farnèse. — Fêtes de Parme. — Palais du Jardin. — Bataille de Parme. — Autres palais. — Palais *del Comune*. 100
CHAPITRE XI. — Théâtre. — Éditions de Bodoni. — Université. — Colléges des nobles; — Lalatta. — Hospice de la maternité. 103
CHAPITRE XII. — Maison de Pétrarque. — Pétrarque bâtissant. — Aveugle [illegible]. 106
CHAPITRE XIII. — Campo-Santo. — Mazza. — Pont du Taro. — Colorno. — Selva piana. 110
CHAPITRE XIV. — Imitation française. — Brescello. — Guastalla. — De la fatigue littéraire. — Serraglio de Mantoue. — Aspect virgilien. — Contre-sens des traducteurs de cabinet. — Fertilité du Serraglio. 112
CHAPITRE XV. — Mantoue. — Palais ducal. — Gonzagues. 117
CHAPITRE XVI. — Académie des Beaux-Arts. — Musée. — Bibliothèque. — Bettinelli. — Typographie virgilienne. 119
CHAPITRE XVII. — Cathédrale. — Le Mantouan. — Santa-Barbara. — Saint-André. — Mantegna. — Pomponace. — Précieux sang. — Saint-Maurice. — Français en Italie. — Saint-Sébastien. — Saint-Gervais. — Saint-Barnaba. —

Tombeau de Jules Romain. — Sainte-Apollonie. — Sant' Egidio. — Bernardo Tasso. 123

CHAPITRE XVIII. — Château. — Portes. — Ponts. — Citadelle. — Tours *della Gabbia*; — *dello Zuccaro*. — Liberté du moyen âge. — Palais d'Arco; — du Diable; — Colloredo. 132

CHAPITRE XIX. — Maisons d'Antimaco; — de Jules Romain; — de Mantegna; — de Bertani; — de Castiglione. — Théâtre. 135

CHAPITRE XX. — Place de Virgile. — Douane. — Marché. — Boucheries. — Ghetto. 137

CHAPITRE XXI. — Environs. — Palais du *Te*. 139

CHAPITRE XXII. — Sainte Marie *delle Grazie*. — Castiglione. 140

CHAPITRE XXIII. — Pietola. 146

CHAPITRE XXIV. — Crémone. — Tour. — Cathédrale. — Zodiaque. — Baptistère. — Églises. — Campi. — Vida. — Palais public. — Surprise de Crémone. — Saint-Sigismond. — Pizzighettone. 148

CHAPITRE XXV. — Plaisance. — Statues. — Ranuccio. — Palais public; — *della Cittadella*. — Bibliothèque. 153

CHAPITRE XXVI. — Cathédrale. — Églises. — Environs. — Santa-Maria di Campagna. — Inscriptions lapidaires italiennes. — Route. 156

LIVRE DIXIÈME.

FLORENCE.

CHAPITRE Ier. — Route de Bologne à Florence. — Apennins. — Pratolino. — Aspect de Florence. 162

CHAPITRE II. — Fête Saint-Laurent. — Florentins. — Fêtes de Florence. — Barberi. — Improvisateurs. 165

CHAPITRE III. — Palais vieux. — Démocratie florentine. — Salle du conseil. — Emprisonnement de Côme. — Salle de l'audience. — Portraits. — Hercule, de Bandinelli; David, de Michel-Ange. — Place. — Loge des Lanzi. — Orgagna. — Statues. 169

CHAPITRE IV. — Uffizi. — Galerie. — Sanglier. — Bacchus, de Michel-Ange. — Copie du Laocoon. — Mercure, de Jean Bologne. — Piniguerra. — Tête de cheval. — Chimère. — Niobé. — L'Alexandre mourant. — Brutus; — Satyre, de Michel-Ange. — Portraits des peintres. — Coffret de Clément VII. — Tribune. — Vénus. — Statues. — Tableaux. — École florentine. — Médailles. — Camées. 179

CHAPITRE V. — Bibliothèque Laurentienne. — Vestibule. — Escalier. — Vitraux. — Catalogue. — Virgile. — Pandectes. — Tacite. — Décaméron. — Pâté de Cornier. — Lettres de Cicéron copiées par Pétrarque. — Notes de Politien. — Lettre du Dante. — Portrait du Dante. — Discours de la *Véritable amitié*. — Manuscrits d'Alfieri. — Miniatures. — Évangéliaire syriaque. — Portrait de Laure. — Missel. — Doigt de Galilée. — Collection d'Elci. 194

CHAPITRE VI. — Bibliothèque Riccardi. — Pline. — Ancienne universalité de la langue française. — Anecdote du Dante. — Manuscrits de Poggio. —

Constance Varano. — Sommaires de l'histoire de Florence. — Testament de Strozzi.—Autographes. 206

Chapitre VII. — Bibliothèque Marucelli.—*Mare magnum.*— Bibliothèque Magliabecchi.—Catalogue. 211

Chapitre VIII. — Cabinet scientifique et littéraire de M. Vieusseux. — Savants littérateurs de Florence. 215

Chapitre IX. — Dôme. — Arnolfo di Lapo. — Coupole. — Brunelleschi.— Pavé.—Tombeaux.— Statues.— Peintures — Chœur.— Dernier ouvrage de Michel-Ange.—Gnomon.—Sacristie.—Pazzi.—Campanile.—Zuccone. —Saint-Jean.—Portes.—Ghiberti.—Cossa.—Autel. —Bigallo.—Banc du Dante. 216

Chapitre X. — Saint-Laurent.— Chapelles.— Côme l'ancien.— Vieille sacristie.—Chapelle des tombeaux ; —des Médicis.—Piédestal.—San-Giovannino. — Ammanato. — Laure Battiferri. — Le P. Inghirami. — *Lo Scalzo.*—André del Sarto. 231

Chapitre XI. —Saint-Marc.—Pic de la Mirandole.—Politien.—Couvent. —Savonarole.—Ancienne bibliothèque de Saint-Marc.—Annonciade.— Chapelle.—Les Villani.—Tribune.—Cloître. 239

Chapitre XII. — Place Sainte-Croix. — Fontaine.— Sainte-Croix.— Tombeaux de Michel-Ange, de Machiavel, de Galilée.—Monument au Dante. —Autres tombeaux.—Alfieri.—Lanzi.— Léonard Arétin.— Chanceliers de la république florentine.—Mausolée de Marsuppini.—Filicaia.—Thadée Gaddi.—Chaire.— Cloîtres.— Saint-Ambroise.—La Badia.— Or San-Michele.—Chaires du Dante.—Gonnelli. 247

Chapitre XIII. — Sainte-Marie-Nouvelle.— Porte.— Cimabué.—Ghirlandaio.— Crucifix de Brunelleschi —Tombeaux.— Chapelle des Espagnols. —Grand Cloître.—Peintures grecques. Apothicairerie.—Le commerce, les lettres et les emplois publics compatibles à Florence. — Potenze. — Ognissanti. — Saint-Sépulcre. — Trinité.— Colonne.— Saints-Apôtres.— Mausolée d'Altoviti.—Laurent Lorenzini.—Sainte-Marie-Majeure.—Vue basse des Florentins. 260

Chapitre XIV. — Saint-Esprit.— Mystère florentin.— Chœur. -- Sacristie. Pierre Vettori.— Carmine.—Masaccio.—Frère Ambrogino.—Saint Félix. Don Basile Nardi.—Malmaritate.—Sainte-Félicité. — Paterins.—Angelica Paladini —Sacristie. M. Barbieri.—André del Castagno. 270

Chapitre XV. — Palais. — Architecture florentine.—Vente de vin.—Palais Riccardi.—Luc Giordano.—Académie de la Crusca.—Chapelle.—Lorenzino Médicis.—Palais Gherardesca. 278

Chapitre XVI. — Maison Lenzoni.—Salons littéraires d'Italie. 282

Chapitre XVII. — Palais Martelli ; — Pandolfini ; — Borghèse. — Bals. — Société.—Palais Altoviti ; — Peruzzi ; — Ruccellai (*strada della scala*) ; — Académie platonicienne. — Palais Ruccellai (*della vigna*) ; — Corsini ; — Vecchietti ; — Strozzi. — Cronaca. — Gondi. 284

Chapitre XVIII. — Palais Pitti.—Cour.—Vénus de Canova.—Galerie.— Bibliothèque.— Manuscrits de Galilée.—Boboli.—Fleuves, de Jean Bologne.—Casin Leblanc. 289

CHAPITRE XIX. — Maisons de Cellini; — de Zuccari; — de Michel-Ange; — de Jean Bologne; — d'Alfieri; — de Viviani; — de Galilée; — de Machiavel. 298

CHAPITRE XX. — Académie des Beaux-Arts. — Du grand nombre d'artistes. — Scagliola. — Société des Géorgophiles. — Pierres dures. — Atelier de Bartolini. 303

CHAPITRE XXI. — Musée égyptien. 306

CHAPITRE XXII. — Théâtres de la Pergola; — Cocomero; — Goldoni; — Alfieri. 308

CHAPITRE XXIII. — Hôpital de Santa-Maria-Nuova. — Confrérie de la Miséricorde. — Bonshommes de Saint-Martin. — Américo Vespuce. — Musée de physique et d'histoire naturelle. — Télescope de Galilée. 309

CHAPITRE XXIV. — Maisons de travail. — Stinche. — Prisons. 312

CHAPITRE XXV. — Porte à San-Gallo. — Pont alle Grazie. — Épitaphe de cheval. — Porte Saint-Nicolas. — Pont vieux. — Orfévrerie florentine. — Corridor. — Camille Martelli. — Groupe d'Hercule et du Centaure. — Ponts de la Trinité; — Carraja. — Arno. — Porte al Prato. — Calcio. — Artistes-ingénieurs. 313

LIVRE ONZIÈME.

ENVIRONS. — PISE. — LIVOURNE.

CHAPITRE Ier. — Avenue du *Poggio imperiale*. — Arcetri. — Tour; — maison de Galilée. — Montici. — Guichardin. 318

CHAPITRE II. — Cascines. — Villa *del Boccaccio*. — Alessandra Scala. — Badia. — *Tipografia Fiesolina*. — M. Inghirami. — Villa Mozzi; — Ricasoli. Fiesole. — Mino. — Capucins. 322

CHAPITRE III. — Villa Demidoff. — Filature. — Poggio di Cajano. — Salon. — Peintures. — Marguerite d'Orléans. — Alliances malheureuses des Médicis. 328

CHAPITRE IV. — Careggi. — Fête de Platon. — Mort de Laurent-le-Magnifique. — Saint-Étienne-tra-l'arcora. — Quiete. — Éléonore de Montalvo. — Petrajo — Scipion Ammirato. — Topaia. — B. Varchi. — Castello. — Villa Bartolini. — Manufacture de porcelaine. 331

CHAPITRE V. — Vallombreuse. — Fête. — Aspect. — Saint Gualbert. — Hugford. — Paradisino — Route. — Culture. — Paysan du Val d'Arno. 336

CHAPITRE VI. — Bastion de Michel-Ange — Église Saint-Sauveur. — San-Miniato al Monte. — Tombeau du cardinal de Portugal. 339

CHAPITRE VII. — Chartreuse. — Des chartreuses. — Acciajoli. — Dom Fortunato. 340

CHAPITRE VIII. — San-Casciano. — Villa de Machiavel. 342

CHAPITRE IX. — Certaldo. — Maison; tombeau de Boccace. 343

CHAPITRE X. — Pise. — Route. — Climat. — Dôme. — Buschetto. — Autel Saint-Blaise. — Tombeau de Ricci. — Chaires. — Sainte-Agnès d'André del Sarto. — Baptistère. — Célérité des travaux. — Chaire de Nicolas de Pise. — Tour penchée. — Vue. — Jean de Pise. 350

CHAPITRE XI. — Campo-Santo.—Jean de Pise.—Peintures.—Benozzo Gozzoli.—Sculptures.—Monument de Béatrix.—Tombeaux d'Algarotti;—de Pignotti;—de Vacca. 355

CHAPITRE XII. — Saint Étienne.—Drapeaux.—Orgue.—Saint-Nicolas.—Clocher.—Saint-Michel.—Sainte-Marie *della Spina*.—Ninus de Pise.—Saint-Paul. 362

CHAPITRE XIII. — Université.—Professeurs.—Bibliothèque.—Jardin botanique. 367

CHAPITRE XIV. — Palais ducal.—D. Garzia.—Palais Lanfranchi.—Lord Byron.—Palais Lanfreducci.—*Alla giornata*.—Tour de la Faim.—Pont de marbre.—Jeu.—Chinzica. 369

CHAPITRE XV. — Chartreuse. 371

CHAPITRE XVI. — Ferme de San-Rossore.—Chameaux. 372

CHAPITRE XVII. — Bains.—Vanité de Montaigne.—Eau de Pise. 373

CHAPITRE XVIII. — Livourne.—Venezia.—Lazaret.—Synagogue.—Juifs.—Esclaves de Tacca.—Magasin des huiles.—Manufacture de corail.—Magasin Micali.—Cimetière anglais.—Ardenza.—Montenero. 374

LIVRE DOUZIÈME.

ROMAGNE. — ABRUZZES.

CHAPITRE Ier. — Aspect. — Romagnoles. — Imola. — Faenza. — Françoise Bentivoglio. — Maison de fous.—Manufacture.—Capucins.—M. Strocchi. 379

CHAPITRE II. — Ravenne.—Cathédrale.—Saint-Vital.—Mosaïques.—Bas-reliefs.—Tombeaux d'Isaac;—de Placidie.—Saint-Jean Évangéliste.—Saint-Apollinaire.—Palais de Théodoric.—Classe.—Collége.—Saint-François.—Le P. Alfieri.—*Braccio-forte*. 382

CHAPITRE III. — Bibliothèque.—Manuscrit d'Aristophane.—Médaille de Cicéron.—Papyrus.—Académie des Beaux-Arts.—Palais du chevalier R******. 388

CHAPITRE IV. — Tombeau du Dante.—Le Dante. 390

CHAPITRE V. — Environs.—Murs.—Mausolée de Théodoric.—Crocetta.—Alberoni.—Saint-Apollinaire *in Classe*.—Pineta.—Colonne des Français.—Bataille.—Côte jusqu'à Rimini. 393

CHAPITRE VI. — Forli.—Catherine Sforce.—Cathédrale.—Coupole de la Vierge-du-feu, de Cignani.—Saint-Jérôme.—Césène.—Malatestiana.—Savignano.—Sénatus-consulte.—Rubicon. 398

CHAPITRE VII. — Rimini.—Pont.—Arc d'Auguste.—Saint-François.—Alberti.—Malatesti.—Chapelle.—Forteresse.—Françoise de Rimini.—Bibliothèque.—Cagliostro. 402

CHAPITRE VIII. — République de Saint-Marin.—Constitution.—Population.—Revenus.—Armée.—Saint-Marin.—Église.—Onofri.—M. Borghesi.—Citoyens de Saint-Marin.—Vue. 405

CHAPITRE IX. — Cattolica.—Pesaro.—Princes de la Rovère.—Belvédère Saint-Benoît.—Églises.—Bibliothèque Olivieri.—L'Imperiale.—Route de la Méditerranée à l'Adriatique. 409

CHAPITRE X. — Fano. — Arc d'Auguste. — Saint-Paternien. — Théâtre. — *Métaure.* — *Senigallia.* — Vue. — Foire. — Massacre. 414

CHAPITRE XI. — Ancône. — Arc de Trajan. — Cathédrale. — Églises. — Bourse. — Bon marché du spectacle en Italie. — Giovanni. 416

CHAPITRE XII. — Lorette. — Palais. — Statue de Sixte-Quint. — Portes. — Santa-Casa. — Statue de la Madone. — Palais. — Pots. — Trésor. — Le Tasse à Lorette. 420

CHAPITRE XIII. — Fermo. — Oliverotto. — Abruzzes. — Brigands. — Habitants. — Pescara. — Popoli. — Sulmone. — Ovide. — Castel di Sangro. — Isernia. — Aqueduc. — Venafre. — Lumière de Naples. 424

LIVRE TREIZIÈME.

NAPLES.

CHAPITRE I.er — Route de Livourne à Naples. — Bateau à vapeur. — De la Méditerranée. — Naples. — Douane. — Lazzaroni. 430

CHAPITRE II. — Palais. — Palais royal. — Place. — Largo del Castello. — Fontaine Medina. — Castel nuovo. — Arc d'Aragon. — Fontaine Sainte-Lucie. — Château de l'Œuf. — Villa reale. — Fête de Sainte-Marie *di Piè di grotta.* — Chiaja. — Société. — Savants. — Ébauche du Jugement dernier. — Palais Gravina. — Tolède. 434

CHAPITRE III. — Musée Bourbon. — Statues. — Famille Balbus. — Vénus de Capoue. — Flore Farnèse. — Vénus Callipyge. — Hercule Farnèse. — L'Aristide. — Bronzes. — Papyri. — Meubles. — Ustensiles. — Comestibles. — Vases. — Peintures antiques. — Mosaïques. 441

CHAPITRE IV. — Galerie. — École napolitaine. — Schedone. — Salle des chefs-d'œuvre. — Philippe II, du Titien. 448

CHAPITRE V. — Bibliothèque royale. — Autographes de Saint-Thomas; — du Tasse. — Autres bibliothèques. — Imprimerie royale. — Librairie. — Journaux à Naples et en Italie. — Archives. — Constitutions de l'empereur Frédéric II. — Pierre des Vignes. 452

CHAPITRE VI. — Théâtres. — Saint Charles. — Musique. — Conservatoire. — Zingarelli. — Crescentini. — Fondo. — L'Impresario. — Florentins. — San-Carlino. 456

CHAPITRE VII. — Cathédrale. — Confession. — Tombeau de Charles d'Anjou. — Chapelle Minutolo. — Sainte-Restitute. — Trésor. — Haines d'artistes. — Miracle du sang. — André de Salerne. — Pontano. — Saint-Paul. — Solimène. — Saint-Laurent. — Saint-Philippe de Neri. — Vico. — Porta Capuana. 459

CHAPITRE VIII. — Chapelle della pietà de' Sangri. — Saint-Ange à Nilo. — Mausolée du cardinal Brancaccio. — Saint-Dominique-Majeur. — Rota. — Chapelle du Crucifix. — Aniello Fiore. — Monument Pandone. — Sacristie. — Aragonais. — Obélisque. — Monastère. — Saint Thomas. — Scolastique. — Sainte-Claire. — Le roi Robert. — Jeanne de Naples. — Clocher — Gesù. 467

CHAPITRE IX. — Monte-Oliveto. — Poëme du Tasse. — Santa-Maria-la-Nova.

—Inscription du tombeau de Lautrec.—Pierre Navarre.— Saint-Jacques des Espagnols.—Mausolée de Pierre de Tolède.—Domination espagnole. —Édifice Saint-Jacques. 476

CHAPITRE X. — Sainte-Marie del Parto. — Sannazar.— Chartreuse Saint-Martin.—L'Espagnolet.—Villa Belvédère.—Floridiana. 481

CHAPITRE XI. — Saint-Jean Carbonara.— Caracciolo.—Amants de reines. —Ancienne bibliothèque de Saint-Jean Carbonara. — Saints Apôtres.— Cimetière. — Cav. Marin.— Jour des morts.— Carmine.— Conradin.— Place du marché.—Peuple de Naples.—Dialecte napolitain. — Chansons populaires.—Saint-Severin.—Jean de Nola. 484

CHAPITRE XII. — Monastère de San-Gregorio armeno.—Prise d'habit. 492

CHAPITRE XIII. — Pausilype.— Grotte. —Tombeau de Virgile. — Mergellina.—Pêcheurs.—Palais de *Donn' Anna.* 494

CHAPITRE XIV. — Capo di Monte.—Pont.—Palais.—Chinois.—Observatoire.—Catacombes.— Sérail.—Jardin botanique.— Institut du Miracle. —Éducation française des femmes en Italie.—Ponti rossi. 497

LIVRE QUATORZIÈME.

ENVIRONS. — ROUTE DE ROME.

CHAPITRE Ier. — Vomero. — Camaldules. — Lac d'Agnano. — Grotte du Chien.—Solfatare.—Pouzzoles.—Cathédrale.—Temple de Sérapis.—Port. —Amphithéâtre. — Tombeaux.— Maison de Cicéron. — Lacs Lucrin et Averne.—Temples de Vénus, de Mercure, de Diane.—Bains de Néron. —Piscine admirable.— Cento Camerelle.— Cumes. — Baïes.— Bauli.— Tombeau d'Agrippine.—Côte de Misène.—Grotte de la Dragonaria. 501

CHAPITRE II. — Ischia.—Vue.—Bains.—Vittoria Colonna. 509

CHAPITRE III. — Portici.—Le Granatello.—La Favorite.—Pavé.—Hackert. 511

CHAPITRE IV. — Vésuve.— Route.— Ermites. — Éruptions.— Bienfaits du Vésuve. 513

CHAPITRE V. — Herculanum.—Théâtre.—Pompéi.—Fouilles.—Maison de campagne.—Voie des tombeaux.— Murs.—Rues.—Maison d'Actéon.— Boutiques.—Maisons du boulanger; — de Pansa; — du poëte dramatique. — Thermes. — Fullonica. — Maison du Faune.— Grande mosaïque.—Forum.— Trésor public. — Prisons. — Basilique. — Panthéon. — Place du théâtre tragique.—Théâtre.—Prix des places.—Amphithéâtre. 515

CHAPITRE VI. — La Cava.—Monastère de la Trinité.—Archives.— Chartes.— Bibliothèque.— Manuscrit des lois lombardes.—Salerne.— Cathédrale.—Grégoire VII. 526

CHAPITRE VII. — Pæstum.—Origine.—Métairie.—Temples. 529

CHAPITRE VIII. — Sorrente.—Barque.—Maison du Tasse.—Costumes.— Antiquités. 531

CHAPITRE IX. — Caprée.—Oliviers.—Palais.—Vins de Tibère.—Caserne. Grotte d'azur.— Escalier.—Mont Solaro. 534

CHAPITRE X. — Castellamare.—Amalfi.—Atrani. 536

CHAPITRE XI. — Palais de Caserte. — Jardins. — San-Leucio. — Aqueduc. Charles III. 538

CHAPITRE XII. — Le Mont-Cassin. — Saint Benoit. — Didier. — Cour. — Église. — Tugurio. — Orgue. — Monastère. — Réfectoire. — Bibliothèque. — Archives. — Correspondances des Papes et du Grand-Turc. — Lettres de Mabillon, de Montfaucon. — Gattola. — Portraits. — Chaise *balnearia*. — Tour de saint Benoit. — Religieux. — De la vie monastique actuelle. 540

CHAPITRE XIII. — San-Germano. — Théâtre. — Amphithéâtre. — Arce. — Arpino. — Maison de Cicéron. — Fullonica. — Cav. d'Arpino. — Théâtre Tullio. — Le P. San-Germano. 549

CHAPITRE XIV. — Isola di Sora. — Vallée du lac Fucin. — Mont Velino. — Lac. — Émissaire. — Albe. — Antiquités. — Église Saint-Pierre. 552

CHAPITRE XV. — Route de Rome. — Averse. — Hôpital. — Vin. — Capoue. — Amphithéâtre. — Cathédrale. — Ancienne Minturnes. — Voie Appienne. — Garigliano. — Gaëte. — Castellone. — Villa; — Tombeau de Cicéron. — Fontaine Artachia. — Itri. — Fondi. — Mort d'Esménard. 553

CHAPITRE XVI. — Suite de la route de Rome. — Mesures contre les brigands. — Garbaroni. — Terracine. — Palais de Théodoric. — Port. — Cathédrale. — Marais Pontins. — Monte-Circello. — Murs, temples de Cora. — Velletri. — Genzano. — Larricia. — Palais Chigi. — Église. — Albano. — Tombeaux. — Galerie. — Castel-Gandolfo. — Lac. — Émissaire. — Superstition patriotique de Rome. — Nymphée. — Palais. — Église. — Villa Barberini. — Vue de la campagne de Rome. 559

FIN DE LA TABLE.

00086020

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 02 January, 2016